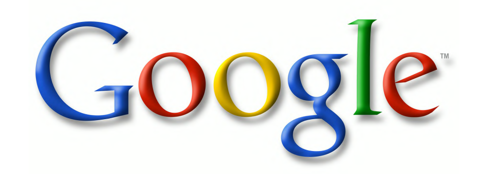



Lecture

La Lecture

TOME SEIZIÈME



M. GUY DE MAUPASSANT

La Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

TOME SEIZIÈME

(N[os] 91 à 96. — 10 avril à 25 juin 1891.)

PARIS
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

MONSIEUR PARENT

I

Le petit Georges, à quatre pattes dans l'allée, faisait des montagnes de sable. Il le ramassait de ses deux mains, l'élevait en pyramide, puis plantait au sommet une feuille de marronnier.

Son père, assis sur une chaise de fer, le contemplait avec une attention concentrée et amoureuse, ne voyait que lui dans l'étroit jardin public rempli de monde.

Tout le long du chemin rond qui passe devant le bassin et devant l'église de la Trinité pour revenir, après avoir contourné le gazon, d'autres enfants s'occupaient de même, à leurs petits jeux de jeunes animaux, tandis que les bonnes indifférentes regardaient en l'air avec leurs yeux de brutes, ou que les mères causaient entre elles en surveillant la marmaille d'un coup d'œil incessant.

Des nourrices, deux par deux, se promenaient d'un air grave, laissant traîner derrière elles les longs rubans éclatants de leurs bonnets, et portant dans leurs bras quelque chose de blanc enveloppé de dentelles, tandis que de petites filles, en robe courte et jambes nues, avaient des entretiens sérieux entre deux courses au cerceau, et que le gardien du square, en tunique verte, errait au milieu de ce peuple de mioches, faisait sans cesse des détours pour ne point démolir des ouvrages de terre, pour ne point écraser des mains, pour ne point déranger le travail de fourmi de ces mignonnes larves humaines.

Le soleil allait disparaître derrière les toits de la rue Saint-Lazare et jetait ses grands rayons obliques sur cette foule gamine et parée. Les marronniers s'éclairaient de lueurs jaunes, et les trois cascades, devant le haut portail de l'église, semblaient en argent liquide.

M. Parent regardait son fils accroupi dans la poussière ; il suivait ses moindres gestes avec amour, semblait envoyer des baisers du bout des lèvres à tous les mouvements de Georges.

Mais ayant levé les yeux vers l'horloge du clocher, il constata qu'il se trouvait en retard de cinq minutes. Alors il se leva, prit le petit par le bras, secoua sa robe pleine de terre, essuya ses mains et l'entraîna vers la rue Blanche. Il pressait le pas pour ne point rentrer après sa femme ; et le gamin, qui ne le pouvait suivre, trottinait à son côté.

Le père alors le prit en ses bras, et, accélérant encore son allure, se mit à souffler de peine en montant le trottoir incliné. C'était un homme de quarante ans, déjà gris, un peu gros, portant avec un air inquiet un bon ventre de joyeux garçon que les événements ont rendu timide.

Il avait épousé, quelques années plus tôt, une jeune femme aimée tendrement qui le traitait à présent avec une rudesse et une autorité de despote tout-puissant. Elle le gourmandait sans cesse pour tout ce qu'il faisait et pour tout ce qu'il ne faisait pas, lui reprochait aigrement ses moindres actes, ses habitudes, ses simples plaisirs, ses goûts, ses allures, ses gestes, la rondeur de sa ceinture et le ton placide de sa voix.

Il l'aimait encore cependant, mais il aimait surtout l'enfant qu'il avait d'elle, Georges, âgé maintenant de trois ans, devenu la plus grande joie et la plus grande préoccupation de son cœur. Rentier modeste, il vivait sans emploi avec ses vingt mille francs de revenu ; et sa femme, prise sans dot, s'indignait sans cesse de l'inaction de son mari.

Il atteignit enfin sa maison, posa l'enfant sur la première marche de l'escalier, s'essuya le front, et se mit à monter.

Au second étage, il sonna.

Une vieille bonne qui l'avait élevé, une de ces servantes maîtresses qui sont les tyrans des familles, vint ouvrir ; et il demanda avec angoisse :

— Madame est-elle rentrée?

La domestique haussa les épaules : — Depuis quand Monsieur a-t-il vu Madame rentrer pour six heures et demie?

Il répondit d'un ton gêné :

— C'est bon, tant mieux, ça me donne le temps de me changer, car j'ai très chaud.

La servante le regardait avec une pitié irritée et méprisante.

Elle grogna : — Oh! je le vois bien, Monsieur est en nage; Monsieur a couru; il a porté le petit peut-être; et tout ça pour attendre Madame jusqu'à sept heures et demie. C'est moi qu'on ne prendrait pas maintenant à être prête à l'heure. Je fais mon dîner pour huit heures, moi, et quand on l'attend, tant pis, un rôti ne doit pas être brûlé!

M. Parent feignait de ne point écouter. Il murmura : « C'est bon, c'est bon. Il faut laver les mains de Georges qui a fait des pâtés de sable. Moi, je vais me changer. Recommande à la femme de chambre de bien nettoyer le petit. »

Et il entra dans son appartement. Dès qu'il y fut, il poussa le verrou pour être seul, bien seul, tout seul. Il était tellement habitué, maintenant, à se voir malmené et rudoyé qu'il ne se jugeait en sûreté que sous la protection des serrures. Il n'osait même plus penser, réfléchir, raisonner avec lui-même, s'il ne se sentait garanti par un tour de clef contre les regards et les suppositions. S'étant affaissé sur une chaise pour se reposer un peu avant de mettre du linge propre, il songea que Julie commençait à devenir un danger nouveau dans la maison. Elle haïssait sa femme, c'était visible; elle haïssait surtout son camarade Paul Limousin resté, chose rare, l'ami intime et familier du ménage, après avoir été l'inséparable compagnon de sa vie de garçon. C'était Limousin qui servait d'huile et de tampon entre Henriette et lui, qui le défendait, même vivement, même sévèrement, contre les reproches immérités, contre les scènes harcelantes, contre toutes les misères quotidiennes de son existence.

Mais voilà que, depuis bientôt six mois, Julie se permettait sans cesse sur sa maîtresse des remarques et des appréciations malveillantes. Elle la jugeait à tout moment, déclarait vingt fois par jour : « Si j'étais Monsieur, c'est moi qui ne me laisserais pas mener comme ça par le nez. Enfin, enfin... Voilà... chacun suivant sa nature. »

Un jour même elle avait été insolente avec Henriette, qui s'était contentée de dire, le soir, à son mari : « Tu sais, à la première parole vive de cette fille, je la flanque dehors, moi. » Elle semblait cependant, elle qui ne craignait rien, redouter la vieille servante; et Parent attribuait cette mansuétude à une considération pour la bonne qui l'avait élevé, et qui avait fermé les yeux de sa mère.

Mais c'était fini, les choses ne pourraient traîner plus long-

temps; et il s'épouvantait à l'idée de ce qui allait arriver. Que ferait-il? Renvoyer Julie lui apparaissait comme une résolution si redoutable, qu'il n'osait y arrêter sa pensée. Lui donner raison contre sa femme, était également impossible; et il ne se passerait pas un mois maintenant, avant que la situation devînt insoutenable entre les deux.

Il restait assis, les bras ballants, cherchant vaguement des moyens de tout concilier, et ne trouvant rien. Alors il murmura : « Heureusement que j'ai Georges... Sans lui, je serais bien malheureux. »

Puis l'idée lui vint de consulter Limousin; il s'y résolut; mais aussitôt le souvenir de l'inimitié née entre sa bonne et son ami lui fit craindre que celui-ci ne conseillât l'expulsion; et il demeurait de nouveau perdu dans ses angoisses et ses incertitudes.

La pendule sonna sept heures. Il eut un sursaut. Sept heures, et il n'avait pas encore changé de linge ! Alors, effaré, essoufflé, il se dévêtit, se lava, mit une chemise blanche, et se revêtit avec précipitation, comme si on l'eût attendu dans la pièce voisine pour un événement d'une importance extrême.

Puis il entra dans le salon, heureux de n'avoir plus rien à redouter.

Il jeta un coup d'œil sur le journal, alla regarder dans la rue, revint s'asseoir sur le canapé; mais une porte s'ouvrit, et son fils entra, nettoyé, peigné, souriant. Parent le saisit dans ses bras et le baisa avec passion. Il l'embrassa d'abord dans les cheveux, puis sur les yeux, puis sur les joues, puis sur la bouche, puis sur les mains. Puis il le fit sauter en l'air, l'élevant jusqu'au plafond, au bout de ses poignets. Puis il s'assit, fatigué par cet effort; et prenant Georges sur un genou, il lui fit faire « à dada. »

L'enfant riait enchanté, agitait ses bras, poussait des cris de plaisir, et le père aussi riait et criait de contentement, secouant son gros ventre, s'amusant plus encore que le petit.

Il l'aimait de tout son bon cœur de faible, de résigné, de meurtri. Il l'aimait avec des élans fous, de grandes caresses emportées, avec toute la tendresse honteuse cachée en lui, qui n'avait jamais pu sortir, s'épandre, même aux premières heures de son mariage, sa femme s'étant toujours montrée sèche et réservée.

Julie parut sur la porte, le visage pâle, l'œil brillant, et elle annonça d'une voix tremblante d'exaspération :

— Il est sept heures et demie, Monsieur.

Parent jeta sur la pendule un regard inquiet et résigné, et murmura :

— En effet, il est sept heures et demie.

— Voilà, mon dîner est prêt, maintenant.

Voyant l'orage, il s'efforça de l'écarter :

— Mais ne m'as-tu pas dit, quand je suis rentré, que tu ne le ferais que pour huit heures?

— Pour huit heures !... Vous n'y pensez pas, bien sûr ! Vous n'allez pas vouloir faire manger le petit à huit heures, maintenant. On dit ça, pardi, c'est une manière de parler. Mais ça détruirait l'estomac du petit de le faire manger à huit heures ! Oh ! s'il n'y avait que sa mère ! Elle s'en soucie bien, de son enfant ! Ah oui ! parlons-en, en voilà une mère ! Si ce n'est pas une pitié de voir des mères comme ça !

Parent, tout frémissant d'angoisse, sentit qu'il fallait arrêter net la scène menaçante.

— Julie, dit-il, je ne te permets point de parler ainsi de ta maîtresse. Tu entends, n'est-ce pas ? ne l'oublie plus à l'avenir.

La vieille bonne, suffoquée par l'étonnement, tourna les talons et sortit en tirant la porte avec tant de violence que tous les cristaux du lustre tintèrent. Ce fut, pendant quelques secondes, comme une légère et vague sonnerie de petites clochettes invisibles qui voltigea dans l'air silencieux du salon.

Georges, surpris d'abord, se mit à battre des mains avec bonheur, et, gonflant ses joues, fit un gros « boum » de toute la force de ses poumons pour imiter le bruit de la porte.

Alors son père lui conta des histoires; mais la préoccupation de son esprit lui faisait perdre à tout moment le fil de son récit ; et le petit, ne comprenant plus, ouvrait de grands yeux étonnés.

Parent ne quittait pas la pendule du regard. Il lui semblait voir marcher l'aiguille. Il aurait voulu arrêter l'heure, faire immobile le temps jusqu'à la rentrée de sa femme. Il n'en voulait pas à Henriette d'être en retard, mais il avait peur, peur d'elle et de Julie, peur de tout ce qui pouvait arriver. Dix minutes de plus suffiraient pour amener une irréparable catastrophe, des explications et des violences qu'il n'osait même imaginer. La seule pensée de la querelle, des éclats de voix, des injures traversant l'air comme des balles, des deux femmes face à face se regardant au fond des yeux et se jetant à la tête des mots blessants, lui faisait battre le cœur. lui séchait la bouche ainsi qu'une marche

au soleil, le rendait mou comme une loque, si mou qu'il n'avait plus la force de soulever son enfant et de le faire sauter sur son genou.

Huit heures sonnèrent ; la porte se rouvrit et Julie reparut. Elle n'avait plus son air exaspéré, mais un air de résolution méchante et froide, plus redoutable encore.

— Monsieur, dit-elle, j'ai servi votre maman jusqu'à son dernier jour, je vous ai élevé aussi de votre naissance jusqu'à aujourd'hui ! Je crois qu'on peut dire que je suis dévouée à la famille...

Elle attendit une réponse.

Parent balbutia : « Mais oui, ma bonne Julie. »

Elle reprit : — Vous savez bien que je n'ai jamais rien fait par intérêt d'argent, mais toujours par intérêt pour vous ; que je ne vous ai jamais trompé ni menti ; que vous n'avez jamais pu m'adresser des reproches...

— Mais oui, ma bonne Julie.

— Eh bien, Monsieur, ça ne peut pas durer plus longtemps. C'est par amitié pour vous que je ne disais rien, que je vous laissais dans votre ignorance ; mais c'est trop fort, et on rit trop de vous dans le quartier. Vous ferez ce que vous voudrez, mais tout le monde le sait ; il faut que je vous le dise aussi, à la fin, bien que ça ne m'aille guère de rapporter. Si Madame rentre comme ça à des heures de fantaisie, c'est qu'elle fait des choses abominables.

Il demeurait effaré, ne comprenant pas. Il ne put que balbutier : « Tais-toi... Tu sais que je t'ai défendu... »

Elle lui coupa la parole avec une résolution irrésistible.

— Non, Monsieur, il faut que je vous dise tout, maintenant. Il y a longtemps que Madame a fauté avec M. Limousin. Moi, je les ai vus plus de vingt fois s'embrasser derrière les portes. Oh ! allez ! Si M. Limousin avait été riche, ça n'est pas M. Parent que Madame aurait épousé. Si Monsieur se rappelait seulement comment le mariage s'est fait, il comprendrait la chose d'un bout à l'autre...

Parent s'était levé, livide, balbutiant :

« Tais-toi... tais-toi... ou... »

Elle continua :

— Non, je vous dirai tout. Madame a épousé Monsieur par intérêt : et elle l'a trompé du premier jour. C'était entendu entre

eux, pardi! Il suffit de réfléchir pour comprendre ça. Alors comme Madame n'était pas contente d'avoir épousé Monsieur qu'elle n'aimait pas, elle lui a fait la vie dure, si dure que j'en avais le cœur cassé, moi qui voyais ça...

Il fit deux pas, les poings fermés, répétant : « Tais-toi... tais-toi... » car il ne trouvait rien à répondre.

La vieille bonne ne recula point ; elle semblait résolue à tout.

Mais Georges, effaré d'abord, puis effrayé par ces voix grondantes, se mit à pousser des cris aigus. Il restait debout derrière son père, et, la face crispée, la bouche ouverte, il hurlait.

La clameur de son fils exaspéra Parent, l'emplit de courage et de fureur. Il se précipita vers Julie, les deux bras levés, prêt à frapper des deux mains, et criant : « Ah misérable ! tu vas tourner les sens du petit. »

Il la touchait déjà! Elle lui jeta par la face :

— Monsieur peut me battre s'il veut, moi qui l'ai élevé ; ça n'empêchera pas que sa femme le trompe et que son enfant n'est pas de lui !...

Il s'arrêta tout net, laissa retomber ses bras ; et il restait en face d'elle tellement éperdu qu'il ne comprenait plus rien.

Elle ajouta : — Il suffit de regarder le petit pour reconnaître le père, pardi ! c'est tout le portrait de M. Limousin. Il n'y a qu'à regarder ses yeux et son front. Un aveugle ne s'y tromperait pas...

Mais il l'avait saisie par les épaules et il la secouait de toute sa force, bégayant : « Vipère... vipère ! Hors d'ici, vipère !... Va-t'en ou je te tuerais! Va-t'en! Va-t'en!...

Et d'un effort désespéré il la lança dans la pièce voisine. Elle tomba sur la table servie dont les verres s'abattirent et se cassèrent ; puis, s'étant relevée, elle mit la table entre elle et son maître, et, tandis qu'il la poursuivait pour la ressaisir, elle lui crachait au visage des paroles terribles :

— Monsieur n'a qu'à sortir... ce soir... après dîner... et qu'à rentrer tout de suite... il verra !... il verra si j'ai menti !... Que Monsieur essaye... il verra.

Elle avait gagné la porte de la cuisine et elle s'enfuit. Il courut derrière elle, monta l'escalier de service jusqu'à sa chambre de bonne où elle s'était enfermée, et heurtant la porte :

— Tu vas quitter la maison à l'instant même.

Elle répondit à travers la planche :

— Monsieur peut y compter. Dans une heure je ne serai plus ici.

Alors il redescendit lentement, en se cramponnant à la rampe pour ne point tomber ; et il rentra dans son salon où Georges pleurait, assis par terre.

Parent s'affaissa sur un siège et regarda l'enfant d'un œil nébété. Il ne comprenait plus rien ; il ne savait plus rien ; il se sentait étourdi, abruti, fou, comme s'il venait de choir sur la tête ; à peine se souvenait-il des choses horribles que lui avait dites sa bonne. Puis, peu à peu, sa raison, comme une eau troublée, se calma et s'éclaircit ; et l'abominable révélation commença à travailler son cœur.

Julie avait parlé si net, avec une telle force, une telle assurance, une telle sincérité, qu'il ne douta pas de sa bonne foi, mais il s'obstinait à douter de sa clairvoyance. Elle pouvait s'être trompée, aveuglée par son dévouement pour lui, entraînée par une haine inconsciente contre Henriette. Cependant, à mesure qu'il tâchait de se rassurer et de se convaincre, mille petits faits se réveillaient en son souvenir, des paroles de sa femme, des regards de Limousin, un tas de riens inobservés, presque inaperçus, des sorties tardives, des absences simultanées, et même des gestes presque insignifiants, mais bizarres qu'il n'avait pas su voir, pas su comprendre, et qui, maintenant, prenaient pour lui une importance extrême, établissaient une connivence entre eux. Tout ce qui s'était passé depuis ses fiançailles surgissait brusquement en sa mémoire surexcitée par l'angoisse. Il retrouvait tout, des intonations singulières, des attitudes suspectes ; et son pauvre esprit d'homme calme et bon, harcelé par le doute, lui montrait maintenant, comme des certitudes, ce qui aurait pu n'être encore que des soupçons.

Il fouillait avec une obstination acharnée dans ces cinq années de mariage, cherchant à retrouver tout, mois par mois, jour par jour ; et chaque chose inquiétante qu'il découvrait le piquait au cœur comme un aiguillon de guêpe.

Il ne pensait plus à Georges, qui se taisait maintenant, le derrière sur le tapis. Mais, voyant qu'on ne s'occupait pas de lui, le gamin se remit à pleurer.

Son père s'élança, le saisit dans ses bras, et lui couvrit la tête de baisers. Son enfant lui demeurait au moins ! Qu'importait le reste ? Il le tenait, le serrait, la bouche dans ses cheveux blonds,

soulagé, consolé, balbutiant: « Georges... mon petit Georges, mon cher petit Georges... » Mais il se rappela brusquement ce qu'avait dit Julie !... Oui, elle avait dit que son enfant était à Limousin... Oh ! cela n'était pas possible, par exemple ! non, il ne pouvait le croire, il n'en pouvait même douter une seconde. C'était là une de ces odieuses infamies qui germent dans les âmes ignobles des servantes! Il répétait: « Georges... mon cher Georges. » Le gamin, caressé, s'était tu de nouveau.

Parent sentait la chaleur de la petite poitrine pénétrer dans la sienne à travers les étoffes. Elle l'emplissait d'amour, de courage, de joie; cette chaleur douce d'enfant le caressait, le fortifiait, le sauvait.

Alors il écarta un peu de lui la tête mignonne et frisée pour la regarder avec passion. Il la contemplait avidement, éperdument, se grisant à la voir, et répétant toujours: « Oh! mon petit... mon petit Georges !... »

Il pensa soudain: « S'il ressemblait à Limousin... pourtant ! »

Ce fut en lui quelque chose d'étrange, d'atroce, une poignante et violente sensation de froid dans tout son corps, dans tous ses membres, comme si ses os, tout à coup, fussent devenus de glace. Oh! s'il ressemblait à Limousin !... et il continuait à regarder Georges qui riait maintenant. Il le regardait avec des yeux éperdus, troubles, hagards. Et il cherchait dans le front, dans le nez, dans la bouche, dans les joues, s'il ne trouvait pas quelque chose du front, du nez, de la bouche ou des joues de Limousin.

Sa pensée s'égarait comme lorsqu'on devient fou; et le visage de son enfant se transformait sous son regard, prenait des aspects bizarres, des ressemblances invraisemblables.

Julie avait dit: « Un aveugle ne s'y tromperait pas. » Il y avait donc quelque chose de frappant, quelque chose d'indéniable! Mais quoi? Le front? Oui, peut-être? Cependant Limousin avait le front plus étroit! Alors la bouche? Mais Limousin portait toute sa barbe! Comment constater les rapports entre ce gras menton d'enfant et le menton poilu de cet homme?

Parent pensait: « Je n'y vois pas, moi, je n'y vois plus; je suis trop troublé; je ne pourrais rien reconnaître maintenant... Il faut attendre; il faudra que je le regarde bien demain matin, en me levant. » Puis il songea: « Mais s'il me ressemblait, à moi, je serais sauvé ! sauvé ! »

Et il traversa le salon en deux enjambées pour aller examiner dans la glace la face de son enfant à côté de la sienne.

Il tenait Georges assis sur son bras, afin que leurs visages fussent tout proches, et il parlait haut, tant son égarement était grand. « Oui... nous avons le même nez... le même nez... peut-être... ce n'est pas sûr... et le même regard... Mais non, il a les yeux bleus... Alors... oh! mon Dieu! mon Dieu!... mon Dieu!... je deviens fou!... Je ne veux plus voir... je deviens fou!...

Il se sauva loin de la glace, à l'autre bout du salon, tomba sur un fauteuil, posa le petit sur un autre, et il se mit à pleurer. Il pleurait par grands sanglots désespérés. Georges, effaré d'entendre gémir son père, commença aussitôt à hurler.

Le timbre d'entrée sonna. Parent fit un bond, comme si une balle l'eût traversé. Il dit : « La voilà... qu'est-ce que je vais faire?... » Et il courut s'enfermer dans sa chambre pour avoir le temps, au moins, de s'essuyer les yeux. Mais, après quelques secondes, un nouveau coup de timbre le fit encore tressaillir puis il se rappela que Julie était partie sans que la femme de chambre fût prévenue. Donc personne n'irait ouvrir? Que faire? Il y alla. Voici que tout d'un coup il se sentait brave, résolu, prêt pour la dissimulation et la lutte. L'effroyable secousse l'avait mûri en quelques instants. Et puis il voulait savoir; il le voulait avec une fureur de timide et une ténacité de débonnaire exaspéré. Il tremblait cependant! Était-ce de peur? Oui... Peut-être avait-il encore peur d'elle? Sait-on combien l'audace contient parfois de lâcheté fouettée?

Derrière la porte qu'il avait atteinte à pas furtifs, il s'arrêta pour écouter. Son cœur battait à coups furieux; il n'entendait que ce bruit-là : ces grands coups sourds dans sa poitrine et la voix aiguë de Georges qui criait toujours dans le salon.

Soudain, le son du timbre éclatant sur sa tête, le secoua comme une explosion; alors il saisit la serrure, et, haletant, défaillant, il fit tourner la clef et tira le battant.

Sa femme et Limousin se tenaient debout en face de lui sur l'escalier.

Elle dit, avec un air d'étonnement où apparaissait un peu d'irritation :

— C'est toi qui ouvres, maintenant? Où est donc Julie?

Il avait la gorge serrée, la respiration précipitée; et il s'efforçait de répondre, sans pouvoir prononcer un mot.

Elle reprit : — Es-tu devenu muet? Je te demande où est Julie.

Alors il balbutia : — Elle... elle... est... partie...

Sa femme commençait à se fâcher:

— Comment, partie? Où ça? Pourquoi?

Il reprenait son aplomb peu à peu et sentait naître en lui une haine mordante contre cette femme insolente, debout devant lui.

— Oui, partie pour tout à fait... je l'ai renvoyée...

— Tu l'as renvoyée?... Julie?... Mais tu es fou...

— Oui, je l'ai renvoyée parce qu'elle avait été insolente... et qu'elle... qu'elle a maltraité l'enfant.

— Julie?

— Oui... Julie.

— A propos de quoi a-t-elle été insolente ?

— A propos de toi.

— A propos de moi?

— Oui... parce que son dîner était brûlé et que tu ne rentrais pas.

— Elle a dit... ?

— Elle a dit... des choses désobligeantes pour toi... et que je ne devais pas... que je ne pouvais pas entendre...

— Quelles choses?

— Il est inutile de les répéter.

— Je désire les connaître.

— Elle a dit qu'il était très malheureux pour un homme comme moi d'épouser une femme comme toi, inexacte, sans ordre, sans soins, mauvaise maîtresse de maison, mauvaise mère et mauvaise épouse...

La jeune femme était entrée dans l'antichambre, suivie de Limousin qui ne disait mot devant cette situation inattendue. Elle ferma brusquement la porte, jeta son manteau sur une chaise et marcha sur son mari en bégayant, exaspérée :

— Tu dis?... Tu dis?... que je suis...?

Il était très pâle, très calme. Il répondit:

— Je ne dis rien, ma chère amie; je te répète seulement les propos de Julie, que tu as voulu connaître ; et je te ferai remarquer que je l'ai mise à la porte justement à cause de ces propos.

Elle frémissait de l'envie violente de lui arracher la barbe et les joues avec ses ongles. Dans la voix, dans le ton, dans l'allure, elle sentait bien la révolte, quoiqu'elle ne pût rien répondre ; et

elle cherchait à reprendre l'offensive par quelque mot direct et blessant.

— Tu as dîné? dit-elle.

— Non, j'ai attendu.

Elle haussa les épaules avec impatience.

— C'est stupide d'attendre après sept heures et demie. Tu aurais dû comprendre que j'avais été retenue, que j'avais eu des affaires, des courses.

Puis, tout à coup, un besoin lui vint d'expliquer l'emploi de son temps, et elle raconta, avec des paroles brèves, hautaines, qu'ayant eu des objets de mobilier à choisir très loin, très loin, rue de Rennes, elle avait rencontré Limousin à sept heures passées, boulevard Saint-Germain, en revenant, et qu'alors elle lui avait demandé son bras pour entrer manger un morceau dans un restaurant où elle n'osait pénétrer seule, bien qu'elle se sentît défaillir de faim. Voilà comment elle avait dîné avec Limousin, si on pouvait appeler cela dîner; car ils n'avaient pris qu'un bouillon et un demi-poulet, tant ils avaient hâte de revenir.

Parent répondit simplement: — Mais tu as bien fait. Je ne t'adresse pas de reproches.

Alors Limousin, resté jusque-là muet, presque caché derrière Henriette, s'approcha et tendit sa main en murmurant:

— Tu vas bien?

Parent prit cette main offerte, et, la serrant mollement: — Oui, très bien.

Mais la jeune femme avait saisi un mot dans la dernière phrase de son mari.

— Des reproches... pourquoi parles-tu de reproches?... On dirait que tu as une intention.

Il s'excusa: — Non, pas du tout. Je voulais simplement te répondre que je ne m'étais pas inquiété de ton retard et que je ne t'en faisais point un crime.

Elle le prit de haut, cherchant un prétexte à querelle: — De mon retard?... On dirait vraiment qu'il est une heure du matin et que je passe la nuit dehors.

— Mais non, ma chère amie. J'ai dit « retard » parce que je n'ai pas d'autre mot. Tu devais rentrer à six heures et demie, tu rentres à huit heures et demie. C'est un retard, ça! Je le comprends très bien; je ne... ne... ne m'en étonne même pas... Mais... mais... il m'est difficile d'employer un autre mot.

— C'est que tu le prononces comme si j'avais découché...

— Mais non... mais non...

Elle vit qu'il céderait toujours, et elle allait entrer dans sa chambre, quand elle s'aperçut enfin que Georges hurlait. Alors elle demanda, avec un visage ému :

— Qu'a donc le petit?

— Je t'ai dit que Julie l'avait un peu maltraité.

— Qu'est-ce qu'elle lui a fait, cette gueuse?

— Oh ! presque rien. Elle l'a poussé et il est tombé.

— Elle voulut voir son enfant et s'élança dans la salle à manger, puis s'arrêta net devant la table couverte de vin répandu, de carafes et de verres brisés, et de salières renversées.

— Qu'est-ce que c'est que ce ravage-là?

— C'est Julie qui...

Mais elle lui coupa la parole avec fureur :

— C'est trop fort, à la fin ! Julie me traite de dévergondée, bat mon enfant, casse ma vaisselle, bouleverse ma maison, et il semble que tu trouves cela tout naturel.

— Mais non... puisque je l'ai renvoyée.

— Vraiment!... Tu l'as renvoyée !... Mais il fallait la faire arrêter. C'est le commissaire de police qu'on appelle dans ces cas-là !

Il balbutia : — Mais... ma chère amie... je ne pouvais pourtant pas... il n'y avait point de raison... Vraiment, il était bien difficile...

Elle haussa les épaules avec un infini dédain.

— Tiens, tu ne seras jamais qu'une loque, un pauvre sire, un pauvre homme sans volonté, sans fermeté, sans énergie. Ah ! elle a dû t'en dire de raides, ta Julie, pour que tu te sois décidé à la mettre dehors. J'aurais voulu être là une minute, rien qu'une minute.

Ayant ouvert la porte du salon, elle courut à Georges, le releva, le serra dans ses bras en l'embrassant : « Georget, qu'est-ce que tu as, mon chat, mon mignon, mon poulet? »

Caressé par sa mère, il se tut. Elle répéta :

— Qu'est-ce que tu as?

Il répondit, ayant vu trouble avec ses yeux d'enfant effrayé :

— C'est Zulie qu'a battu papa.

Henriette se retourna vers son mari, stupéfaite d'abord. Puis une folle envie de rire s'éveilla dans son regard, passa comme

un frisson sur ses joues fines, releva sa lèvre, retroussa les ailes de ses narines, et enfin jaillit de sa bouche en une claire fusée de joie, en une cascade de gaieté, sonore et vive comme une roulade d'oiseau. Elle répétait, avec de petits cris méchants qui passaient entre ses dents blanches et déchiraient Parent ainsi que des morsures : « Ah !... ah !... ah !... ah !... elle t'a ba... ba... battu... Ah !... ah !... ah !... que c'est drôle... que c'est drôle... Vous entendez, Limousin. Julie l'a battu... battu... Julie a battu mon mari... Ah !... ah !... ah !... que c'est drôle !...

Parent balbutiait :

— Mais non... mais non... ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... C'est moi, au contraire, qui l'ai jetée dans la salle à manger, si fort qu'elle a bouleversé la table. L'enfant a mal vu. C'est moi qui l'ai battue !

Henriette disait à son fils : — Répète, mon poulet. C'est Julie qui a battu papa !

Il répondit : — Oui, c'est Zulie.

Puis, passant soudain à une autre idée, elle reprit : — Mais il n'a pas dîné, cet enfant-là ? Tu n'as rien mangé, mon chéri ?

— Non, maman.

Alors elle se retourna, furieuse, vers son mari :

— Tu es donc fou, archi-fou ! Il est huit heures et demie et Georges n'a pas dîné !

Il s'excusa, égaré dans cette scène et dans cette explication, écrasé sous cet écroulement de sa vie.

— Mais, ma chère amie, nous t'attendions. Je ne voulais pas dîner sans toi. Comme tu rentres tous les jours en retard, je pensais que tu allais revenir d'un moment à l'autre.

Elle lança dans un fauteuil son chapeau, gardé jusque-là sur sa tête, et, la voix nerveuse :

— Vraiment, c'est intolérable d'avoir affaire à des gens qui ne comprennent rien, qui ne devinent rien, qui ne savent rien faire par eux-mêmes. Alors, si j'étais rentrée à minuit, l'enfant n'aurait rien mangé du tout. Comme si tu n'aurais pas pu comprendre, après sept heures et demie passées, que j'avais eu un empêchement, un retard, une entrave !...

Parent tremblait, sentant la colère le gagner ; mais Limousin s'interposa, et, se tournant vers la jeune femme :

— Vous êtes tout à fait injuste, ma chère amie. Parent ne pouvait pas deviner que vous rentreriez si tard, ce qui ne vous

arrive jamais ; et puis, comment vouliez-vous qu'il se tirât d'affaire tout seul, après avoir renvoyé Julie ?

Mais Henriette, exaspérée, répondit : — Il faudra pourtant bien qu'il se tire d'affaire, car je ne l'aiderai pas. Qu'il se débrouille !

Et elle entra brusquement dans sa chambre, oubliant déjà que son fils n'avait point mangé.

Alors Limousin, tout à coup, se multiplia pour aider son ami. Il ramassa et enleva les verres brisés qui couvraient la table, remit le couvert et assit l'enfant sur son petit fauteuil à grands pieds, pendant que Parent allait chercher la femme de chambre pour se faire servir par elle.

Elle arriva étonnée, n'ayant rien entendu dans la chambre de Georges où elle travaillait.

Elle apporta la soupe, un gigot brûlé, puis des pommes de terre en purée.

Parent s'était assis à côté de son enfant, l'esprit en détresse, la raison emportée dans cette catastrophe. Il faisait manger le petit, essayait de manger lui-même, coupait la viande, la mâchait et l'avalait avec effort, comme si sa gorge eût été paralysée.

Alors, peu à peu, s'éveilla dans son âme un désir affolé de regarder Limousin assis en face de lui et qui roulait des boulettes de pain. Il voulait voir s'il ressemblait à Georges. Mais il n'osait pas lever les yeux. Il s'y décida pourtant, et considéra brusquement cette figure qu'il connaissait bien, quoiqu'il lui semblât ne l'avoir jamais examinée, tant elle lui parut différente de ce qu'il pensait. De seconde en seconde, il jetait un coup d'œil rapide sur ce visage, cherchant à en reconnaître les moindres lignes, les moindres traits, les moindres sens ; puis, aussitôt, il regardait son fils, en ayant l'air de le faire manger.

Deux mots ronflaient dans son oreille : « Son père ! son père ! son père ! » Ils bourdonnaient à ses tempes avec chaque battement de son cœur. Oui, cet homme, cet homme tranquille, assis de l'autre côté de cette table, était peut-être le père de son fils, de Georges, de son petit Georges. Parent cessa de manger, il ne pouvait plus. Une douleur atroce, une de ces douleurs qui font hurler, se rouler par terre, mordre les meubles, lui déchirait tout le dedans du corps. Il eut envie de prendre son couteau et de se l'enfoncer dans le ventre. Cela le soulagerait, le sauverait ; ce serait fini.

Car pourrait-il vivre maintenant? Pourrait-il vivre, se lever le matin, manger aux repas, sortir par les rues, se coucher le soir et dormir la nuit avec cette pensée vrillée en lui : « Limousin, le père de Georges!.. » Non, il n'aurait plus la force de faire un pas, de s'habiller, de penser à rien, de parler à personne! Chaque jour, à toute heure, à toute seconde, il se demanderait cela, il chercherait à savoir, à deviner, à surprendre cet horrible secret. Et le petit, son cher petit, il ne pourrait plus le voir sans endurer l'épouvantable souffrance de ce doute, sans se sentir déchiré jusqu'aux entrailles, sans être torturé jusqu'aux moelles de ses os. Il lui faudrait vivre ici, rester dans cette maison, à côté de cet enfant qu'il aimerait et haïrait! Oui, il finirait par le haïr assurément. Quel supplice! Oh! s'il était certain que Limousin fût le père, peut-être arriverait-il à se calmer, à s'endormir dans son malheur, dans sa douleur! Mais ne pas savoir était intolérable! Ne pas savoir, chercher toujours, souffrir toujours, et embrasser cet enfant à tout moment, l'enfant d'un autre, le promener dans la ville, le porter dans ses bras, sentir la caresse de ses fins cheveux sous les lèvres, l'adorer et penser sans cesse : « Il n'est pas à moi, peut-être? » Ne vaudrait-il pas mieux ne plus le voir, l'abandonner, le perdre dans les rues, ou se sauver soi-même très loin, si loin, qu'il n'entendrait plus jamais parler de rien, jamais!

Il eut un sursaut en entendant ouvrir la porte. Sa femme rentrait.

— J'ai faim, dit-elle; et vous, Limousin?

Limousin répondit, en hésitant : — Ma foi, moi aussi.

Et elle fit rapporter le gigot.

Parent se demandait : « Ont-ils dîné? ou bien se sont-ils mis en retard à un rendez-vous d'amour? »

Ils mangeaient maintenant de grand appétit, tous les deux. Henriette, tranquille, riait et plaisantait. Son mari l'épiait aussi, par regards brusques, vite détournés. Elle avait une robe de chambre rose garnie de dentelles blanches; et sa tête blonde, son cou frais, ses mains grasses sortaient de ce joli vêtement coquet et parfumé, comme d'une coquille bordée d'écume. Qu'avait-elle fait tout le jour avec cet homme? Parent les voyait embrassés, balbutiant des paroles ardentes! Comment ne pouvait-il rien savoir, ne pouvait-il pas deviner en les regardant ainsi côte à côte, en face de lui?

Comme ils devaient se moquer de lui, s'il avait été leur dupe depuis le premier jour! Était-il possible qu'on se jouât ainsi d'un homme, d'un brave homme, parce que son père lui avait laissé un peu d'argent! Comment ne pouvait-on voir ces choses-là dans les âmes, comment se pouvait-il que rien ne révélât aux cœurs droits les fraudes des cœurs infâmes, que la voix fût la même pour mentir que pour adorer, et le regard fourbe qui trompe, pareil au regard sincère?

Il les épiait, attendant un geste, un mot, une intonation. Soudain il pensa : « Je vais les surprendre ce soir. » Et il dit :

— Ma chère amie, comme je viens de renvoyer Julie, il faut que je m'occupe, dès aujourd'hui, de trouver une autre bonne. Je sors tout de suite, afin de me procurer quelqu'un pour demain matin. Je rentrerai peut-être un peu tard.

Elle répondit : — Va; je ne bougerai pas d'ici. Limousin me tiendra compagnie. Nous t'attendrons.

Puis, se tournant vers la femme de chambre : — Vous allez coucher Georges, ensuite vous pourrez desservir et monter chez vous.

Parent s'était levé. Il oscillait sur ses jambes, étourdi, trébuchant. Il murmura : « A tout à l'heure, » et gagna la sortie en s'appuyant au mur, car le parquet remuait comme une barque.

Georges était parti aux bras de sa bonne. Henriette et Limousin passèrent au salon. Dès que la porte fut refermée : — Ah çà! tu es donc folle, dit-il, de harceler ainsi ton mari?

Elle se retourna : — Ah! tu sais, je commence à trouver violente cette habitude que tu prends depuis quelque temps de poser Parent en martyr.

Limousin se jeta dans un fauteuil, et, croisant ses jambes : — Je ne le pose pas en martyr le moins du monde, mais je trouve, moi, qu'il est ridicule, dans notre situation, de braver cet homme du matin au soir.

Elle prit une cigarette sur la cheminée, l'alluma, et répondit : — Mais je ne le brave pas, bien au contraire; seulement il m'irrite par sa stupidité... et je le traite comme il le mérite.

Limousin reprit d'une voix impatiente :

— C'est inepte, ce que tu fais! Du reste, toutes les femmes sont pareilles. Comment? voilà un excellent garçon, trop bon, stupide de confiance et de bonté, qui ne nous gêne en rien, qui ne nous soupçonne pas une seconde, qui nous laisse libres, tran-

quilles autant que nous voulons; et tu fais tout ce que tu peux pour le rendre enragé et pour gâter notre vie.

Elle se tourna vers lui : — Tiens, tu m'embêtes! Toi, tu es lâche, comme tous les hommes! Tu as peur de ce crétin!

Il se leva vivement, et, furieux : — Ah çà! je voudrais bien savoir ce qu'il t'a fait, et de quoi tu peux lui en vouloir? Te rend-il malheureuse? Te bat-il? Te trompe-t-il? Non, c'est trop fort à la fin de faire souffrir ce garçon uniquement parce qu'il est trop bon, et de lui en vouloir uniquement parce que tu le trompes.

Elle s'approcha de Limousin, et, le regardant au fond des yeux :

— C'est toi qui me reproches de le tromper, toi? toi? toi? Faut-il que tu aies un sale cœur?

Il se défendit, un peu honteux : — Mais je ne te reproche rien, ma chère amie, je te demande seulement de ménager un peu ton mari, parce que nous avons besoin l'un et l'autre de sa confiance. Il me semble que tu devrais comprendre cela.

Ils étaient tout près l'un de l'autre, lui grand, brun, avec des favoris tombants, l'allure un peu vulgaire d'un beau garçon content de lui; elle mignonne, rose et blonde, une petite Parisienne mi-cocotte et mi-bourgeoise, née dans une arrière-boutique, élevée sur le seuil du magasin à cueillir les passants d'un coup d'œil, et mariée, au hasard de cette cueillette, avec le promeneur naïf qui s'est épris d'elle pour l'avoir vue, chaque jour, devant cette porte, en sortant le matin et en rentrant le soir.

Elle disait : — Mais tu ne comprends donc pas, grand niais, que je l'exècre justement parce qu'il m'a épousée, parce qu'il m'a achetée enfin, parce que tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense me porte sur les nerfs. Il m'exaspère à toute seconde par sa sottise que tu appelles de la bonté, par sa lourdeur que tu appelles de la confiance, et puis, surtout, parce qu'il est mon mari, lui, au lieu de toi! Je le sens entre nous deux, quoiqu'il ne nous gêne guère. Et puis?... et puis?... Non, il est trop idiot à la fin de ne se douter de rien! Je voudrais qu'il fût un peu jaloux, au moins. Il y a des moments où j'ai envie de lui crier : « Mais tu ne vois donc rien, grosse bête, tu ne comprends donc pas que Paul est mon amant? »

Limousin se mit à rire : — En attendant, tu feras bien de te taire et de ne pas troubler notre existence.

— Oh! je ne la troublerai pas, va! Avec cet imbécile-là, il n'y



a rien à craindre. Non, mais c'est incroyable que tu ne comprennes pas combien il m'est odieux, combien il m'énerve. Toi, tu as toujours l'air de le chérir, de lui serrer la main avec franchise. Les hommes sont surprenants parfois.

— Il faut bien savoir dissimuler, ma chère.

— Il ne s'agit pas de dissimulation, mon cher, mais de sentiments. Vous autres, quand vous trompez un homme, on dirait que vous l'aimez tout de suite davantage; nous autres, nous le haïssons à partir du moment où nous l'avons trompé.

— Je ne vois pas du tout pourquoi on haïrait un brave garçon dont on prend la femme.

— Tu ne vois pas?... tu ne vois pas?... C'est un tact qui vous manque à tous, cela! Que veux-tu? ce sont des choses qu'on sent et qu'on ne peut pas dire. Et puis d'abord on ne doit pas?... Non, tu ne comprendrais point, c'est inutile! Vous autres, vous n'avez pas de finesse.

Et souriant, avec un doux mépris de rouée, elle posa les deux mains sur ses épaules en tendant vers lui ses lèvres; il pencha la tête vers elle en l'enfermant dans une étreinte, et leurs bouches se rencontrèrent. Et comme ils étaient debout devant la glace de la cheminée, un autre couple tout pareil à eux s'embrassait derrière la pendule.

Ils n'avaient rien entendu, ni le bruit de la clef, ni le grincement de la porte; mais Henriette, brusquement, poussant un cri aigu, rejeta Limousin de ses deux bras; et ils aperçurent Parent qui les regardait, livide, les poings fermés, déchaussé, et son chapeau sur le front.

Il les regardait, l'un après l'autre, d'un rapide mouvement de l'œil, sans remuer la tête. Il semblait fou; puis, sans dire un mot, il se rua sur Limousin, le prit à pleins bras comme pour l'étouffer, le culbuta jusque dans l'angle du salon d'un élan si impétueux, que l'autre, perdant pied, battant l'air de ses mains, alla heurter brutalement son crâne contre la muraille.

Mais Henriette, quand elle comprit que son mari allait assommer son amant, se jeta sur Parent, le saisit par le cou, et enfonçant dans la chair ses dix doigts fins et roses, elle serra si fort, avec ses nerfs de femme éperdue, que le sang jaillit sous ses ongles. Et elle lui mordait l'épaule comme si elle eût voulu le déchirer avec ses dents. Parent, étranglé, suffoquant, lâcha Limousin, pour secouer sa femme accrochée à son col; et l'ayant

empoignée par la taille, il la jeta, d'une seule poussée, à l'autre bout du salon.

Puis, comme il avait la colère courte des débonnaires, et la violence poussive des faibles, il demeura debout entre les deux, haletant, épuisé, ne sachant plus ce qu'il devait faire. Sa fureur brutale s'était répandue dans cet effort, comme la mousse d'un vin débouché ; et son énergie insolite finissait en essoufflement.

Dès qu'il put parler, il balbutia :

— Allez-vous-en... tous les deux... tout de suite... allez-vous-en !...

Limousin restait immobile dans son angle, collé contre le mur, trop effaré pour rien comprendre encore, trop effrayé pour remuer un doigt. Henriette, les poings appuyés sur le guéridon, la tête en avant, décoiffée, le corsage ouvert, la poitrine nue, attendait, pareille à une bête qui va sauter.

Parent reprit d'une voix plus forte :

— Allez-vous-en tout de suite... Allez-vous-en !

Voyant calmée sa première exaspération, sa femme s'enhardit, se redressa, fit deux pas vers lui, et presque insolente déjà :

— Tu as donc perdu la tête?... Qu'est-ce qui t'a pris?... Pourquoi cette agression inqualifiable?...

Il se retourna vers elle, en levant le poing pour l'assommer, et bégayant :

— Oh !... oh !... c'est trop fort !... trop fort !... j'ai... j'ai... j'ai... tout entendu !... tout !... tout !... tu comprends... tout !... misérable !... misérable !... Vous êtes deux misérables !... Allez-vous-en !... tous les deux !... tout de suite !... Je vous tuerais !... Allez-vous-en !...

Elle comprit que c'était fini, qu'il savait, qu'elle ne se pourrait point innocenter et qu'il fallait céder. Mais toute son impudence lui était revenue et sa haine contre cet homme, exaspérée à présent, la poussait à l'audace, mettait en elle un besoin de défi, un besoin de bravade.

Elle dit d'une voix claire :

— Venez, Limousin. Puisqu'on me chasse, je vais chez vous.

Mais Limousin ne remuait pas. Parent, qu'une colère nouvelle saisissait, se mit à crier :

— Allez-vous-en donc !... allez-vous-en !... misérables !... ou bien !... ou bien !...

Il saisit une chaise qu'il fit tournoyer sur sa tête.

Alors Henriette traversa le salon d'un pas rapide, prit son amant par le bras, l'arracha du mur où il semblait scellé, et l'entraina vers la porte en répétant : « Mais venez donc, mon ami, venez donc... Vous voyez bien que cet homme est fou... Venez donc!... »

Au moment de sortir, elle se retourna vers son mari, cherchant ce qu'elle pourrait faire, ce qu'elle pourrait inventer pour le blesser au cœur, en quittant cette maison. Et une idée lui traversa l'esprit, une de ces idées venimeuses, mortelles, où fermente toute la perfidie des femmes.

Elle dit, résolue : — Je veux emporter mon enfant.

Parent, stupéfait, balbutia : — Ton... ton... enfant?... Tu oses parler de ton enfant? tu oses... tu oses demander ton enfant... après... après... Oh! oh! oh! c'est trop fort!... Tu oses?... Mais va-t'en donc, gueuse!... Va-t'en!...

Elle revint vers lui, presque souriante, presque vengée déjà, et le bravant, tout près, face à face :

— Je veux mon enfant... et tu n'as pas le droit de le garder, parce qu'il n'est pas à toi... tu entends, tu entends bien... Il n'est pas à toi... Il est à Limousin.

Parent, éperdu, cria : — Tu mens... tu mens... misérable!

Mais elle reprit : — Imbécile! Tout le monde le sait, excepté toi. Je te dis que voilà son père. Mais il suffit de regarder pour le voir...

Parent reculait devant elle, chancelant. Puis brusquemment, il se retourna, saisit une bougie, et s'élança dans la chambre voisine. Il revint presque aussitôt, portant sur son bras le petit Georges enveloppé dans les couvertures de son lit. L'enfant, réveillé en sursaut, épouvanté, pleurait. Parent le jeta dans les mains de sa femme, puis, sans ajouter une parole, il la poussa rudement dehors, vers l'escalier, où Limousin attendait par prudence.

Puis il referma la porte, donna deux tours de clef et poussa les verrous. A peine rentré dans le salon, il tomba de toute sa hauteur sur le parquet.

Guy DE MAUPASSANT.

(*A suivre.*)



GUY DE MAUPASSANT

Ceux qui ont connu Guy de Maupassant, il y a dix ans, se souviennent d'un individu aux forces puissantes et à l'écriture difficile. Chez lui, l'activité musculaire dominait alors l'activité littéraire. Toujours disposé à faire en canot d'inlassables séances de *nage*, la page à écrire, au contraire, le trouvait d'exécution plus lente et de décision moins rapide. Les articles où il s'essayait lui prenaient force temps, et il y dépensait force peine. Les vers, par où il s'était fait connaître, il les établissait solidement, mais avec effort; et prose ou poésie, nouvelles ou articles de journaux, malgré la sonorité originelle de la phrase et la netteté initiale dans la coupe du paragraphe ou de l'alexandrin, personne n'aurait imaginé que sous le pseudonyme de Guy de Valmont se cachait ce Guy de Maupassant qui, plus tard, devait conquérir, dans les lettres, une réputation égale à la réputation des maîtres. *Boule de Suif* même causa un étonnement aux collaborateurs des *Soirées de Médan;* ce ne fut qu'un cri, le soir de la lecture. Cette nouvelle était incontestablement la meilleure du volume, et quand le public, par son applaudissement, décida du succès de l'écrivain nouveau, il confirmait tout simplement les prédictions que lui avaient faites ses camarades.

La presse s'ouvrit toute grande à M. Guy de Maupassant. Il y entra. Là, se présentait pour ses amis l'*x* d'un grave inconnu.

Comment ce littérateur à l'écriture concentrée et au travail un peu pesant se gouvernerait-il au milieu des nécessités de la copie au jour le jour? L'expérience était curieuse, et le phénomène fut extraordinaire. Soudainement, l'activité jadis purement musculaire de M. de Maupassant se transforma en activité littéraire, et, ramenées à son encrier, toutes les forces autrefois dépensées en exercices corporels firent de l'écrivain pénible et embarrassé des heures de début, un écrivain souple, facile et d'une fécondité que la comparaison avec le passé rendait déconcertante.

On n'attend point que nous pratiquions ici l'analyse détaillée des œuvres nombreuses de M. Guy de Maupassant. Nous n'apprendrions rien aux lecteurs d'*Une Vie*, de *Bel Ami*, de *Mont-Oriol* et des nouvelles à la renommée si retentissante, qu'elles ont vaincu l'indifférence générale et ressuscité un genre dédaigné depuis longtemps. Mais il n'est peut-être pas inutile d'expliquer par quelles voies l'écrivain est entré en communauté avec un public si naturellement réfractaire aux tentatives et si opposé aux nouveautés. Le succès de M. de Maupassant, on peut l'attribuer, j'imagine, à la franchise et à la carrure de sa manière d'être littéraire. Méprisant fort les théories, dédaigneux des complications, fort éloigné des systèmes; il frappe toujours droit et ferme. La virtuosité de la phrase ne le préoccupe pas plus que le raffinement des caractères. Les sujets qu'il choisit de préférence sont des sujets simples, les personnages qu'il montre le plus souvent sont d'une nature un peu abrupte et obéissent à leur sang bien plus qu'à leurs nerfs. Dans sa phrase, il recherche la sonorité, et les effets s'y produisent, non par la couleur, mais par le retentissement des mots. En aucun cas, il ne décrit les choses par le menu, il les indique brièvement, et sait, par un détail caractéristique, faire sentir une psychologie profonde ou bien évoquer de vastes horizons. En quoi il procède, sans imitation, de Gustave Flaubert, lequel fut son premier maître.

Dès lors, il est facile de se rendre compte de l'irritation que, dans une récente préface, il a manifestée contre les théories de l'école décadente et par quelle pente naturelle de son esprit il a été conduit à protester contre l'*écriture artiste*. Il est trop sûr de sa force pour se distraire à ce qu'il considère comme d'inutiles bagatelles. Concevant avec simplicité, il n'imagine point qu'il y ait intérêt à torturer la langue et qu'il faille alambiquer les substantifs. Au demeurant, son esthétique est assez indécise, et je

ne crois pas que les jeunes auteurs trouvent dans la préface de *Pierre et Jean* le guide sûr et l'impeccable conseil qu'il s'est imaginé donner. Sa grande valeur vient de la puissance de son tempérament. Excellent quand il s'abandonne, il inquiète quand il disserte, et confond quand, par argumentation triomphale, il cite des vers de Boileau. Aucune étude, du reste, ne saurait mieux donner une idée exacte de Maupassant que *Pierre et Jean*, ce roman que la *Lecture* a publié, et pour lequel on peut, sans exagération, prononcer le mot de chef-d'œuvre. Là, on le trouve avec les deux faces, les deux caractères si opposés de son esprit.

Ses anciens camarades, dans la préface, le rencontrent avec toutes les incertitudes de ses débuts; mais dans les pages qui suivent, ils le saluent et l'admirent, parce qu'il atteint une sérénité d'exécution qui, cette fois, va définitivement jusqu'à la maîtrise.

Quand je lis ces chapitres d'une analyse si nette, d'un style si mâle et si clair, quand j'entends ces ironies qui sonnent si gaillardement, cette gaieté sans arrière-pensée, cette émotion sans grimace, tout l'ancien Maupassant, celui des vieilles intimités et des déjà lointaines *Soirées de Médan*, me revient à la mémoire, et je pense qu'il y a quelque chose qui est demeuré plus immuable que son esprit et plus solide que son style : son amitié.

Henry Céard.

MARIAGE BLANC

Quand Jacques de Thièvres vint s'installer l'hiver dernier, entre Nice et Menton, dans une villa un peu écartée, il n'avait d'autre dessein que de se reposer un mois ou deux, en buvant du soleil et en regardant le ciel et la mer.

Car il se sentait, à quarante-cinq ans, extrêmement las de corps et d'esprit. Sa fatigue venait, non point précisément d'avoir aimé, mais d'avoir joué à l'amour trop souvent, et toujours avec une grande dépense d'activité intellectuelle.

Jacques n'était pas un don Juan, un « professionnel », mais un amateur distingué et d'un goût original. Plein d'une bienveillance innée pour toutes les femmes, il avait toujours été délicat et particulier dans ses choix.

Ce qu'il recherchait avant tout chez les femmes, c'étaient des « cas » sentimentaux, des façons d'éprouver l'amour qui parussent neuves par quelque endroit. Mais comme, en ces matières, les sentiments un peu singuliers ne se rencontrent guère que dans des situations exceptionnelles, la recherche de ces cas l'avait souvent engagé dans des difficultés d'où il avait eu peine à se tirer. Il ne l'avait pu, quelquefois, qu'en faisant souffrir les autres un peu plus qu'il ne voulait, et en souffrant lui-même un peu plus qu'il n'aurait cru. Et c'est pourquoi il était sérieusement résolu à laisser chômer son cœur pendant une saison.

Ç'avait été, d'ailleurs, le conseil de son médecin.

... Il allait flâner, presque tous les jours, dans un pli de vallon abrité du vent et incliné vers la mer. Toutes les fois que le soleil

était chaud, il rencontrait là une dame et une jeune fille. La dame avait l'air respectable, la jeune fille était jolie et visiblement poitrinaire. Jacques prit l'habitude de les saluer et d'échanger quelques mots avec elles. En les quittant, il songeait, avec une pitié banale :

— Pauvre petite !

Il apprit que le père était mort du terrible mal, puis un fils aîné ; que la jeune fille s'appelait M[lle] Luce ; que ces dames étaient dans une situation de fortune assez modeste ; qu'elles habitaient un petit appartement dans un hôtel meublé ; qu'elles étaient douces, qu'on les plaignait, et qu'on n'avait à en dire que du bien.

Il s'intéressa un peu plus aux deux femmes.

Le visage de la mère, quand sa fille ne la regardait pas, exprimait une douleur sans fond, une douleur qui n'espère plus et qui n'y comprend rien : les veillées au chevet de son fils et de son mari, les deux agonies, les deux enterrements, la certitude de revoir cela une troisième fois, bientôt, et de rester enfin seule au monde, avec toute son âme dans le passé... Et Jacques admirait comment elle pouvait retrouver, près de sa malade, de pâles sourires, même un mensonge de gaieté, et, la mémoire pleine de ses deux morts, soigner et parer doucement la future morte.

D'une blancheur d'hortensia, les yeux trop grands, le nez trop fin, la voix trop claire, les cheveux trop lourds, des veines bleues sur ses mains de cire, délicieuse et fragile à faire pleurer, avec sa gracilité devinée sous les plis des robes et dans l'entortillement des châles, la petite malade, trop faible pour lire et laissant son livre sur le sable, ou bien oubliant sur ses genoux de pâles aquarelles commencées, où les voiles des bateaux ressemblaient à des fleurs, restait immobile des heures entières, le regard perdu à l'horizon.

Et Jacques se disait :

— A quoi pense-t-elle, cette petite qui va mourir, et qui peut-être le sait ?

Un jour Luce, de ses longues petites mains pâles, avec des soies blanches et bleues, faisait un ouvrage au crochet. Jacques lui dit :

— C'est joli, mademoiselle, ce que vous faites là. On dirait une capeline de poupée.

— C'est, dit Luce, pour une amie qui s'est mariée l'année dernière et qui attend un bébé... Elle est bien heureuse.

Le lendemain, sur le même banc, assise près de sa mère, Luce isait. La page où elle en était devait l'intéresser beaucoup, car acques vit au mouvement de ses cils qu'elle la relisait plusieurs ois. Puis elle resta pensive et oublia de tourner la page.

Jacques passa derrière la jeune fille et, jetant les yeux sur la page ouverte (le livre était un volume de la *Légende des Siècles*), il rencontra ces deux vers :

Je veux bien mourir, ô déesse !
Mais pas avant d'avoir aimé.

Luce songeait :

« — Je ne vivrai pas longtemps. On me le cache, mais je le sais, puisque j'ai le même mal que mon père et que mon frère. Or, je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune : mais je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Celles qui ne le sont pas encore, il y a des hommes qui les aiment et qui leur font la cour. On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurai donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis point laide. J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer. Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient ; ils cessaient de me traiter comme une jeune fille ; ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine, et leurs yeux n'exprimaient plus que la pitié...

« Cela se voit donc presque tout de suite, que je vais mourir ? C'est cela qui est triste... Ce monsieur que nous voyons tous les jours, il n'est pas mal et je le crois très bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une malade qu'il faut traiter doucement puisqu'elle va s'en aller... Tout le monde est bon pour moi ; personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même, cet air attendri que chacun prend à mon approche, me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier... Ah ! si je pouvais être aimée autrement... rien qu'un peu ! J'aimerais tant qui m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pâleur !... »

Jacques songeait de son côté :

— Elle est délicieuse, cette enfant... Oh ! je sais bien que, sans son mal, elle serait peut-être insignifiante. Mais cette pâleur,

cette faiblesse, l'idée de la mort inévitable... Eh bien, non, je suis sûr qu'elle serait délicieuse, même bien portante... Pauvre petite !

Puis il se ravisait :

— Pourquoi « pauvre petite » ? Est-elle si à plaindre, après tout ?

Et il se rappelait un sonnet du jeune poète René Vinci :

Frêle enfant, doux fantôme au contour délié,
Oh ! parle bas, et sois de ton souffle économe !
Le drame inaperçu lentement se consomme;
La mort ronge en secret ton corps émacié.

Faut-il pleurer ? Pourquoi ? Cher ange fourvoyé,
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
Ce qu'il a de plus pur et de meilleur en somme :
La chaste sympathie et la sainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des roses.
Tu n'auras pas connu l'affront des ans moroses
Et la maternité ne te flétrira pas.

Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas,
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

Il reprenait :

— Oui, c'est très bien pour nous. Mais pour elle ?... Il n'est pas difficile de deviner à quoi elle rêve pendant ses longs silences... Eh bien ! si on lui faisait cette joie ? Si on lui donnait l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour ? Ne serait-ce pas une jolie charité, de faire que cette petite âme parte presque contente et se figurant avoir vécu ?... Si j'essayais ?... Ce serait une pieuse comédie à jouer... et qui sait si ce serait jusqu'au bout une comédie ?

Subitement, une inquiétude lui vint :

— Et si elle n'allait pas mourir ?

Il interrogea le médecin qui soignait Luce.

— Perdue ! répondit le docteur. Aucun espoir. Si elle en a encore pour trois mois, c'est tout le bout du monde.

— Allons ! se dit Jacques. Ce sera probablement la meilleure action de ma vie.

Il alla trouver la mère et lui demanda la main de Luce. Elle le crut d'abord un peu fou; mais, à toutes ses objections, il répondit :

— Je l'aime.

Il ajouta :

— Vous êtes sûre de ma sincérité et de la bonté de mes intentions, car je suis riche et je ne veux point de dot... Si je fais une folie, elle n'est point malfaisante. Mais savons-nous si c'est une folie ?

Il allégua des exemples de guérisons incroyables; il fut éloquent; il réveilla dans le cœur de la mère un reste d'espoir.

— Enfin, dit-il, je ne suis pas un brutal, et, tant qu'il le faudra, je traiterai votre fille comme une petite sœur malade. Nous serons deux à l'aimer uniquement et à la soigner de notre mieux, voilà tout.

Il fut admis à se déclarer à Mlle Luce et à lui faire sa cour.

Aux premiers mots d'amour qu'il lui dit, elle eut dans les yeux un grand éclair de joie :

— Mais alors, ce n'est donc pas tout à fait sûr que je vais mourir ?

— La preuve que rien n'est moins sûr, ma chère Luce, c'est que je veux que vous soyez ma femme. Or, je suis très raisonnable. Et, si je pensais que vous devez me quitter, méchante, irais-je de moi-même au-devant d'une si grande douleur ? Vous vivrez parce que je vous aime.

Luce trouva ce raisonnement tout simple. Ai-je dit que Jacques était fort bien conservé et que, dans ses bonnes heures, il avait encore l'air d'un jeune homme ?

Pendant un mois, chaque matin, il apportait des fleurs à sa fiancée. Il avait avec elle de longues causeries d'amoureux. Luce, radieuse, faisait des projets. Jacques avait l'habileté de la contredire quelquefois, et même de la gronder un peu, juste assez pour lui prouver qu'il ne la considérait plus comme une malade condamnée à mourir.

Il disposa la chambre nuptiale. Il fit tendre les murs de soie mauve rosé, recouverte de molles mousselines de l'Inde. De fines guirlandes de jacinthes artificielles retenaient les tentures autour des fenêtres et des glaces à demi voilées, et relevaient très haut, afin de laisser circuler l'air, les rideaux du lit, un lit pas très large, presque un lit de jeune fille. Et toute la chambre,

pareille à un reposoir, était d'une fraîcheur et d'une délicatesse de tons si étrangement fragile, qu'on la sentait ainsi parée *pour peu de temps.*

C'est là qu'après la cérémonie il conduisit Luce, plus blanche que sa robe de mariée et que ses fleurs d'oranger et déjà presque mourante, tant sa joie avait été forte.

Il la prit sur ses genoux ; il la déshabilla avec de lentes précautions. Elle haletait doucement, ses lèvres pâles entr'ouvertes sur ses petites dents, ses bras frêles jetés au cou de son mari, le regardant avec extase, dans un oubli de tout. Et, à sentir contre lui ce petit corps si léger, si souple, fait de si peu de matière, ce corps qui n'aurait pas le temps de pécher et dont la forme si pure allait bientôt s'évanouir comme une vision, Jacques était pris d'un attendrissement infini.

Puis, il lui sembla que c'était « sa petite fille » qu'il tenait sur son cœur. Il n'osa même pas la baiser sur les lèvres. Et quand il lui eut passé la longue chemise toute garnie de dentelles et de rubans pâles, il la porta dans son lit, comme une enfant.

Il passa la nuit assis près d'elle et lui tenant la main...

Ce fut ainsi pendant une semaine.

Le huitième jour, une heure avant de mourir, Luce dit à l'oreille de Jacques :

— Mon ami, je crois que je m'en irai bientôt... Mais je ne suis pas trop, trop malheureuse... Je sais que vous vous souviendrez de moi toujours, toujours... Et grâce à vous j'aurai pu connaître, comme les autres femmes, la joie d'être épouse, et j'aurai pu ire : « Mon mari ».

Or, toute la semaine qu'avait duré leur mariage, Jacques l'avait passée assis à son chevet, sauf une nuit où, la voyant plus agitée, il s'était étendu tout habillé à ses côtés pour soutenir sa tête et pour la bercer...

Jacques a beaucoup vieilli depuis cette aventure. C'est qu'il a connu, pour la première fois, dans leur plénitude, l'amour et la douleur.

Jules Lemaitre.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

DEUXIÈME PARTIE

TARTARIN SUR LES ALPES[1]

(Suite et fin)

XII

L'HOTEL BALTET A CHAMONIX. — ÇA SENT L'AIL ! — DE L'EMPLOI DE LA CORDE DANS LES COURSES ALPESTRES. — SHAKE HANDS ! — UN ÉLÈVE DE SCHOPENHAUER. — A LA HALTE DES GRANDS-MULETS. — « TARTAR*ein*, IL FAUT QUE JE VOUS PARLE.... »

Le clocher de Chamonix sonnait neuf heures dans un soir frissonnant de bise et de pluie froides; toutes les rues noires, les maisons éteintes, sauf de place en place la façade et les cours des hôtels où le gaz veillait, faisant les alentours encore plus sombres dans le vague reflet de la neige des montagnes, d'un blanc de planète sur la nuit du ciel.

A l'hôtel Baltet, un des meilleurs et des plus fréquentés du village alpin, les nombreux voyageurs et pensionnaires ayant disparu peu à peu, harassés des excursions du jour, il ne restait au grand salon qu'un pasteur anglais jouant aux dames silencieusement avec son épouse, tandis que ses innombrables demoiselles en tabliers écrus à bavettes s'activaient à copier des convocations au prochain service évangélique, et qu'assis devant la cheminée où brûlait un bon feu de bûches, un jeune Suédois, creusé, décoloré, regardait la flamme d'un air morne en buvant

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars 1891.

des grogs au kirsch et à l'eau de seltz. De temps en temps un touriste attardé traversait le salon, guêtres trempées, caoutchouc ruisselant, allait à un grand baromètre pendu sur la muraille, le tapotait, interrogeait le mercure pour le temps du lendemain et s'allait coucher consterné. Pas un mot, pas d'autres manifestations de vie que le pétillement du feu, le grésil aux vitres et le roulement colère de l'Arve sous les arches de son pont de bois, à quelques mètres de l'hôtel.

Tout à coup le salon s'ouvrit, un portier galonné d'argent entra chargé de valises, de couvertures, avec quatre alpinistes grelottants, saisis par le subit passage de la nuit et du froid à la chaude lumière.

« *Boudiou!* Quel temps...

— A manger, *zou!*

— Bassinez les lits, *qué!* »

Ils parlaient tous ensemble du fond de leurs cache-nez, passe-montagne, casquettes à oreilles, et l'on ne savait auquel entendre, quand un petit gros qu'ils appelaient le *présidain*, leur imposa silence en criant plus fort qu'eux.

« D'abord le livre des étrangers! » commanda-t-il, et le feuilletant d'une main gourde, il lisait à haute voix les noms des voyageurs qui, depuis huit jours, avaient traversé l'hôtel: « Docteur Schwanthaler et madame... Encore!... Astier-Réhu, de l'Aca démie française.... » Il en déchiffra deux ou trois pages, pâlissant quand il croyait voir un nom ressemblant à celui qu'il cher chait; puis, à la fin, le livre jeté sur la table avec un rire de triomphe, le petit homme fit une gambade gamine, extraordinaire pour son corps replet: « Il n'y est pas, *vé!* il n'est pas venu.... C'est bien ici, pas moins, qu'il devait descendre. Enfoncé Costecalde.... *lagadigadoue!*... vite à la soupe, mes enfants!... » Et le bon Tartarin, ayant salué les dames, marcha vers la salle à manger, suivi de la délégation affamée et tumultueuse.

Eh oui! la délégation, tous, Bravida lui-même... Est-ce que c'était possible, allons!..... Qu'aurait-on dit, là-bas, en les voyant revenir sans Tartarin? Chacun d'eux le sentait bien. Et au moment de se séparer, en gare de Genève, le buffet fut témoin d'une scène pathétique, pleurs, embrassades, adieux déchirants à la bannière, à l'issue desquels adieux tout le monde s'empilait dans le landau que le P. C. A. venait de fréter pour Chamonix. Superbe route qu'ils firent les yeux fermés pelotonnés dans leurs couver-

tures, remplissant la voiture de ronflements sonores, sans se préoccuper du merveilleux paysage qui, depuis Sallanches, se déroulait sous la pluie: gouffres, forêts, cascades écumantes, et, selon les mouvements de la vallée, tour à tour visible ou fuyante, la cime du mont Blanc au-dessus des nuées. Fatigués de ce genre de beautés naturelles, nos Tarasconnais ne songeaient qu'à réparer la mauvaise nuit passée sous les verrous de Chillon. Et, maintenant encore, au bout de la longue salle à manger déserte de l'hôtel Baltet, pendant qu'on leur servait un potage réchauffé et les reliefs de la table d'hôte, ils mangeaient gloutonnement, sans parler, préoccupés surtout d'aller vite au lit. Subitement, Spiridion Excourbaniès, qui avalait comme un somnambule, sortit de son assiette et, flairant l'air autour de lui: « *Outre!* ça sent l'ail!....

— C'est vrai, que ça le sent.... » dit Bravida. Et tous, ragaillardis par ce rappel de la patrie, ce fumet des plats nationaux que Tartarin n'avait plus respiré depuis longtemps, ils se retournaient sur leurs chaises avec une anxiété gourmande. Cela venait du fond de la salle, d'une petite pièce où mangeait à part un voyageur, personnage d'importance sans doute, car à tout moment la barrette du chef se montrait au guichet ouvrant sur la cuisine pour passer à la fille de service des petits plats couverts qu'elle portait dans cette direction.

« Quelqu'un du Midi, bien sûr, » murmura le doux Pascalon; et le président, devenu blême à l'idée de Costecalde, commanda: « Allez donc voir, Spiridion... vous nous le saurez à dire.... »

Un formidable éclat de rire partit du retrait où le brave gong venait d'entrer, sur l'ordre de son chef, et d'où il ramenait par la main un long diable au grand nez, les yeux farceurs, la serviette au menton, comme le cheval gastronome:

« *Vé!* Bompard...

— *Té!* l'imposteur...

— Hé! adieu, Gonzague... Comment *te* va?

— Différemment, Messieurs, je suis bien le vôtre... » dit le courrier serrant toutes les mains et s'asseyant à la table des Tarasconnais pour partager avec eux un plat de cèpes à l'ail préparé par la mère Baltet, laquelle, ainsi que son mari, avait horreur de la cuisine de table d'hôte.

Était-ce le fricot national ou bien la joie de retrouver un *pays*, ce délicieux Bompard à l'imagination inépuisable? Immédiate-

ment la fatigue et l'envie de dormir s'envolèrent, on déboucha du champagne et, la moustache toute barbouillée de mousse, ils riaient, poussaient des cris, gesticulaient, s'étreignaient à la taille, pleins d'effusion.

« Je ne vous quitte plus, vé! disait Bompard... Mes Péruviens sont partis... Je suis libre...

— Libre !... Alors, demain, vous faites le mont Blanc avec moi?

— Ah! vous faites le mont Blanc *demeïn?* répondit Bompard sans enthousiasme.

— Oui, je le souffle à Costecalde.... Quand il viendra, *uit*.... Plus de mont Blanc... Vous en êtes, *qué*, Gonzague ?

— J'en suis... J'en suis... moyennant que le temps le veuille... C'est que la montée n'est pas toujours commode dans cette saison.

— Ah, *vaï!* pas commode.... » fit le bon Tartarin frisant ses petits yeux par un rire d'augure que Bompard, du reste, ne parut pas comprendre.

« Passons toujours prendre le café au salon... Nous consulterons le père Baltet. Il s'y connaît, lui, l'ancien guide qui a fait vingt-sept fois l'ascension. »

Les délégués eurent un cri :

« Vingt-sept fois ! *Boufre!*

— Bompard exagère toujours... » dit le P. C. A. sévèrement avec une pointe d'envie.

Au salon, ils trouvèrent la famille du pasteur toujours penchée sur les lettres de convocation, le père et la mère sommeillant devant leur partie de dame, et le long Suédois remuant son grog à l'eau de seltz du même geste découragé. Mais l'invasion des alpinistes tarasconnais, allumés par le champagne, donna, comme on pense, quelques distractions aux jeunes convocatrices. Jamais ces charmantes personnes n'avaient vu prendre le café avec tant de mimiques et de roulements d'yeux.

« Du sucre, Tartarin ?

— Mais non, commandant.... Vous savez bien.... Depuis l'Afrique !....

— C'est vrai, pardon.... Té! voilà M. Baltet !

— Mettez-vous là, *qué*, monsieur Baltet.

— Vive M. Baltet !.... ah ! ah !... *fen de brut.* »

Entouré, pressé par tous ces gens qu'il n'avait jamais vus de sa vie, le père Baltet so iait d'un air tranquille. Robuste Sa-

voyard, haut et large, le dos rond, la marche lente, sa face épaisse et rasée s'égayait de deux yeux finauds encore jeunes, contrastant avec sa calvitie, causée par un coup de froid à l'aube dans les neiges.

« Ces messieurs désirent faire le mont Blanc ? » dit-il, en jaugeant les Tarasconnais d'un regard à la fois humble et ironique. Tartarin allait répondre, Bompard se jeta devant lui :

« N'est-ce pas que la saison est bien avancée ?

— Mais non, répondit l'ancien guide.... Voici un monsieur suédois qui montera demain, et j'attends, à la fin de la semaine, deux messieurs américains pour monter aussi. Il y en a même un qui est aveugle.

— Je sais. Je l'ai rencontré au Guggi.

— Ah ! monsieur est allé au Guggi ?

— Il y a huit jours, en faisant la Jungfrau... »

Il y eut un frémissement parmi les convocatrices évangéliques, toutes les plumes en arrêt, les têtes levées du côté de Tartarin qui, pour ces Anglaises, déterminées grimpeuses, expertes à tous les sports, prenait une autorité considérable. Il était monté à la Jungfrau !

« Une belle étape! dit le père Baltet considérant le P. C. A. avec étonnement, tandis que Pascalon, intimidé par les dames, rougisssant et bégayant, murmurait :

« Maî-aî-tre, racontez-leur donc le.... le.... chose.... la crevasse.... »

Le président sourit : « Enfant !.... » et, tout de même, il commença le récit de sa chute ; d'abord d'un air détaché, indifférent, puis avec des mouvements effarés, des gigottements au bout de la corde, sur l'abîme, des appels de mains tendues. Ces demoiselles frémissaient, le dévoraient de ces yeux froids des Anglaises, ces yeux qui s'ouvrent en rond.

Dans le silence qui suivit s'éleva la voix de Bompard :

« Au Chimborazo, pour franchir les crevasses, nous ne nous attachions jamais. »

Les délégués se regardèrent. Comme tarasconnade, celui-là les dépassait tous. « Oh! *de ce* Bompard, pas moins.... » murmura Paschalon avec une admiration ingénue.

Mais le père Baltet, prenant le Chimborazo au sérieux, protesta contre cet usage de ne pas s'attacher ; selon lui, pas d'ascension possible sur les glaces sans une corde, une bonne corde

en chanvre de Manille. Au moins, si l'un glisse, les autres le retiennent.

« Moyennant que la corde ne casse pas, monsieur Baltet », dit Tartarin rappelant la catastrophe du mont Cervin.

Mais l'hôtelier, pesant les mots :

« Ce n'est pas la corde qui a cassé, au Cervin.... C'est le guide d'arrière qui l'a coupée d'un coup de pioche... »

Comme Tartarin s'indignait :

« Faites excuse, monsieur, le guide était dans son droit.... Il a compris l'impossibilité de retenir les autres et s'est détaché d'eux pour sauver sa vie, celle de son fils et du voyageur qu'ils accompagnaient.... Sans sa détermination, il y aurait eu sept victimes au lieu de quatre. »

Alors une discussion commença. Tartarin trouvait que s'attacher à la file, c'était comme un engagement d'honneur de vivre ou de mourir ensemble; et s'exaltant, très monté par la présence des dames, il appuyait son dire sur des faits, des êtres présents. « Ainsi, demain, *té*, en m'attachant avec Bompard, ce n'est pas une simple précaution que je prendrai, c'est un serment devant Dieu et devant les hommes de n'être qu'un avec mon compagnon et de mourir plutôt que de rentrer sans lui, coquin de sort !

— J'accepte le serment pour moi comme pour vous, Tarta*réin*.... » cria Bompard de l'autre côté du guéridon.

Minute émouvante !

Le pasteur, électrisé, se leva et vint infliger au héros une poignée de main en coup de pompe, bien anglaise. Sa femme l'imita, puis toutes ces demoiselles, continuant le *shake hands* avec une vigueur à faire monter l'eau à un cinquième étage. Les délégués, je dois le dire, se montraient moins enthousiastes.

« Eh *bé!* moi, dit Bravida, je suis de l'avis de M. Baltet. Dans ces affaires-là, chacun y va pour sa peau, pardi ! et je comprends très bien le coup de piolet....

— Vous m'étonnez, Placide », fit Tartarin sévèrement. Et tout bas, entre cuir et chair : « Tenez-vous donc, malheureux; l'Angleterre nous regarde.... »

Le vieux brave qui, décidément, gardait un fond d'aigreur depuis l'excursion de Chillon, eut un geste signifiant : « Je m'en moque un peu, de l'Angleterre.... » et peut-être se fût-il attiré quelque verte semonce du président irrité de tant de cynisme, quand le jeune homme aux airs navrés, repu de grog et de tris-

tesse, mit son mauvais français dans la conversation. Il trouvait, lui aussi, que le guide avait eu raison de trancher la corde : délivrer de l'existence quatre malheureux encore jeunes, c'est-à-dire condamnés à vivre un certain temps, les rendre d'un geste au repos, au néant, quelle action noble et généreuse!

Tartarin se récria :

« Comment, jeune homme! à votre âge, parler de la vie avec ce détachement, cette colère.... Qu'est-ce qu'elle vous a donc fait?

— Rien, elle m'ennuie.... » Il étudiait la philosophie à Christiania et, gagné aux idées de Schopenhauer, de Hartmann, trouvait l'existence sombre, inepte, chaotique. Tout près du suicide, il avait fermé ses livres à la prière de ses parents et s'était mis à voyager, butant partout contre le même ennui, la sombre misère du monde. Tartarin et ses amis lui semblaient les seuls êtres contents de vivre qu'il eût encore rencontrés.

Le bon P. C. A. se mit à rire : « C'est la race qui veut ça, jeune homme. Nous sommes tous les mêmes à Tarascon. Le pays du bon Dieu. Du matin au soir, on rit, on chante, et le reste du temps on danse la farandole.... comme ceci.... *té !* » Il se mit à battre un entrechat avec une grâce, une légèreté de gros hanneton déployant ses ailes.

Mais les délégués n'avaient pas les nerfs d'acier, l'entrain infatigable de leur chef. Excourbaniès grognait : « Le prési*dain* s'emballe.... nous sommes là jusqu'à minuit. »

Bravida se levant furieux : « Allons-nous coucher, *vé !* Je n'en puis plus de ma sciatique.... » Tartarin consentit, songeant à l'ascension du lendemain ; et les Tarasconnais montèrent, le bougeoir en main, le large escalier de granit conduisant aux chambres, tandis que le père Baltet allait s'occuper des provisions, retenir des mulets et des guides.

« *Té !* il neige.... »

Ce fut le premier mot du bon Tartarin à son réveil en voyant les vitres couvertes de givre et la chambre inondée d'un reflet blanc ; mais lorsqu'il accrocha son petit miroir à barbe à l'espagnolette, il comprit son erreur et que le mont Blanc, étincelant en face de lui sous un soleil splendide, faisait toute cette clarté. Il ouvrit sa fenêtre à la brise du glacier, piquante et réconfortante, qui lui apportait toutes les sonnailles en marche des trou-

peaux derrière les longs mugissements de trompe des bergers. Quelque chose de fort, de pastoral, remplissait l'atmosphère, qu'il n'avait pas respiré en Suisse.

En bas, un rassemblement de guides, de porteurs, l'attendait; le Suédois, déjà hissé sur sa bête, et, mêlée aux curieux qui formaient le cercle, la famille du pasteur, toutes ces alertes demoiselles coiffées en matin, venues pour donner encore « shake hands » au héros qui avait hanté leurs rêves.

« Un temps superbe! dépêchez-vous!.... » criait l'hôtelier dont le crâne luisait au soleil comme un galet. Mais Tartarin eut beau se presser, ce n'était pas une mince besogne d'arracher au sommeil les délégués qui devaient l'accompagner jusqu'à la Pierre-Pointue, où finit le chemin du mulet. Ni prières ni raisonnements ne purent décider le commandant à sauter du lit; son bonnet de coton jusqu'aux oreilles, le nez contre le mur, aux objurgations du président il se contentait de répondre par un cynique proverbe tarasconnais: « Qui a bon renom de se lever le matin peut dormir jusqu'à midi.... » Quant à Bompard, il répétait tout le temps: « Ah *vaï!* le mont Blanc!... quelle blague... » et ne se leva que sur l'ordre formel du P. C. A.

Enfin la caravane se mit en route et traversa les petites rues de Chamonix dans un appareil fort imposant: Pascalon sur le mulet de tête, la bannière déployée, et le dernier de la file, grave comme un mandarin parmi les guides et les porteurs groupés des deux côtés de sa mule, le bon Tartarin, plus extraordinairement alpiniste que jamais, avec une paire de lunettes neuves aux verres bombés et fumés et sa fameuse corde fabriquée en Avignon, on sait à quel prix reconquise.

Très regardé, presque autant que la bannière, il jubilait sous son masque important, s'amusait du pittoresque de ces rues de village savoyard, si différent du village suisse trop propre, trop vernissé, sentant le joujou neuf, le chalet de bazar, du contraste de ces masures à peine sorties de terre, où l'étable tient toute la place, à côté des grands hôtels somptueux de cinq étages dont les enseignes rutilantes détonaient comme la casquette galonnée d'un portier, l'habit noir et les escarpins d'un maître d'hôtel au milieu des coiffes savoyardes, des vestes de futaine, des feutres de charbonniers à larges ailes. Sur la place, des landaus dételés, des berlines de voyage à côté de charrettes de fumier; un troupeau de porcs flânant au soleil devant le bureau de poste

d'où sortait un Anglais en chapeau de toile blanche, avec un paquet de lettres et un numéro du *Times* qu'il lisait en marchant avant d'ouvrir sa correspondance. La cavalcade des Tarasconnais traversait tout cela, accompagnée par le piétinement des mulets, le cri de guerre d'Excourbaniès à qui le soleil rendait l'usage de son gong, le carillon pastoral étagé sur les pentes voisines et le fracas de la rivière en torrent jailli du glacier, toute blanche, étincelante comme si elle charriait du soleil et de la neige.

A la sortie du village, Bompard rapprocha sa mule de celle du président et lui dit, roulant des yeux extraordinaires : « Tartaréin, il faut que je vous parle....

— Tout à l'heure.... » dit le P. C. A. engagé dans une discussion philosophique avec le jeune Suédois, dont il essayait de combattre le noir pessimisme par le merveilleux spectacle qui les entourait, ces pâturages aux grandes zones d'ombre et de lumière, ces forêts d'un vert sombre crêtées de la blancheur des névés éblouissants.

Après deux tentatives pour se rapprocher de Tartarin, Bompard y renonça de force. L'Arve franchie sur un petit pont, la caravane venait de s'engager dans un de ces étroits chemins en lacet au milieu des sapins, où les mulets, un par un, découpent de leurs sabots fantasques toutes les sinuosités des abîmes, et nos Tarasconnais n'avaient pas assez de leur attention pour se maintenir en équilibre à l'aide des « *Allons... doucemain... Outre...* » dont ils retenaient leurs bêtes.

Au chalet de la Pierre-Pointue, dans lequel Pascalon et Excourbaniès devaient attendre le retour des ascensionnistes, Tartarin, très occupé de commander le déjeuner, de veiller à l'installation des porteurs et des guides, fit encore la sourde oreille aux chuchotements de Bompard. Mais — chose étrange et qu'on ne remarqua que plus tard — malgré le beau temps, le bon vin, cette atmosphère épurée à deux mille mètres au-dessus de la mer, le déjeuner fut mélancolique. Pendant qu'ils entendaient les guides rire et s'égayer à côté, la table des Tarasconnais restait silencieuse, livrée seulement aux bruits du service, tintements des verres, de la grosse vaisselle et des couverts sur le bois blanc. Était-ce la présence de ce Suédois morose ou l'inquiétude visible de Gonzague, ou encore quelque pressentiment, la bande se mit en marche, triste comme un bataillon sans mu-

sique, vers le glacier des Bossons où la véritable ascension commençait.

En posant le pied sur la glace, Tartarin ne put s'empêcher de sourire au souvenir du Guggi et de ses crampons perfectionnés. Quelle différence entre le néophyte qu'il était alors et l'alpiniste de premier ordre qu'il se sentait devenu! Solide sur ses lourdes bottes que le portier de l'hôtel lui avait ferrées le matin même de quatre gros clous, expert à se servir de son piolet, c'est à peine s'il eut besoin de la main d'un de ses guides, moins pour le soutenir que pour lui montrer le chemin. Les lunettes fumées atténuaient la réverbération du glacier qu'une récente avalanche poudrait de neige fraîche, où des petits lacs d'un vert glauque s'ouvraient çà et là, glissants et traîtres, et très calme, assuré par expérience qu'il n'y avait pas le moindre danger, Tartarin marchait le long des crevasses aux parois chatoyantes et lisses, s'approfondissant à l'infini, passait au milieu des séracs avec l'unique préoccupation de tenir pied à l'étudiant suédois, intrépide marcheur, dont les longues guêtres à boucles d'argent s'allongeaient minces et sèches et de la même détente à côté de son alpenstock qui semblait une troisième jambe. Et leur discussion philosophique continuant en dépit des difficultés de la route, on entendait sur l'espace gelé, sonore comme la largeur d'une rivière, une bonne grosse voix familière et essoufflée : « Vous me connaissez, Otto... »

Bompard, pendant ce temps, subissait mille mésaventures. Fermement convaincu encore le matin que Tartarin n'irait jamais jusqu'au bout de sa vantardise et ne ferait pas plus le mont Blanc qu'il n'avait fait la Jungfrau, le malheureux courrier s'était vêtu comme à l'ordinaire, sans clouter ses bottes ni même utiliser sa fameuse invention pour ferrer les pieds des militaires, sans alpenstock non plus, les montagnards du Chimborazo ne s'en servant pas. Seulement armé de la badine qui allait bien avec son chapeau à ganse bleue et son ulster, l'approche du glacier le terrifia, car, malgré toutes ses histoires, on pense bien que « l'imposteur » n'avait jamais fait d'ascension. Il se rassura pourtant en voyant du haut de la moraine avec quelle facilité Tartarin évoluait sur la glace, et se décida à le suivre jusqu'à la halte des Grands-Mulets, où l'on devait passer la nuit. Il n'y arriva point sans peine. Au premier pas, il s'étala sur le dos, la seconde fois en avant sur les mains et sur les genoux. « Non,

merci, c'est exprès... » affirmait-il aux guides essayant de le relever... « A l'américaine, *vé!*... comme au Chimborazo! » Cette position lui paraissant commode, il la garda, s'avançant à quatre pattes, le chapeau en arrière, l'ulster balayant la glace comme une pelure d'ours gris; très calme, avec cela, et racontant autour de lui que, dans la Cordillère des Andes, il avait grimpé ainsi une montagne de dix mille mètres. Il ne disait pas en combien de temps par exemple, et cela avait dû être long à en juger par cette étape des Grands-Mulets où il arriva une heure après Tartarin et tout dégouttant de neige boueuse, les mains gelées sous ses gants de tricot.

A côté de la cabane du Guggi, celle que la commune de Chamonix a fait construire aux Grands-Mulets est véritablement confortable.

Quand Bompard entra dans la cuisine où flambait un grand feu de bois, il trouva Tartarin et le Suédois en train de sécher leurs bottes, pendant que l'aubergiste, un vieux racorni aux longs cheveux blancs tombant en mèches, étalait devant eux les trésors de son petit musée.

Sinistre, ce musée fait des souvenirs de toutes les catastrophes qui avaient eu lieu au mont Blanc, depuis plus de quarante ans que le vieux tenait l'auberge; et, en les retirant de leur vitrine, il racontait leur origine lamentable... A ce morceau de drap, ces boutons de gilet, tenait la mémoire d'un savant russe précipité par l'ouragan sur le glacier de la Brenva... Ces maxillaires restaient d'un des guides de la fameuse caravane de onze voyageurs et porteurs disparus dans une tourmente de neige... Sous le jour tombant et le pâle reflet des névés contre les carreaux, l'étalage de ces reliques mortuaires, ces récits monotones avaient quelque chose de poignant, d'autant que le vieillard attendrissait sa voix tremblante aux endroits pathétiques, trouvait des larmes en dépliant un bout de voile vert d'une dame anglaise roulée par l'avalanche en 1827.

Tartarin avait beau se rassurer par les dates, se convaincre qu'à cette époque la Compagnie n'avait pas organisé les ascensions sans danger, ce *vocero* savoyard lui serrait le cœur, et il alla respirer un moment sur la porte.

La nuit était venue, engloutissant les fonds. Les Bossons ressortaient livides et tout proches, tandis que le mont Blanc dressait une cime encore rosée, caressée du soleil disparu. Le Méri-

dional se rassérénait à ce sourire de la nature, quand l'ombre de Bompard se dressa derrière lui.

« C'est vous, Gonzague... vous voyez, je prends le bon de l'air... Il m'embêtait, ce vieux, avec ses histoires...

— Tartarin, dit Bompard lui serrant le bras à le broyer... J'espère qu'en voilà assez, et que vous allez vous en tenir là de cette ridicule expédition? »

Le grand homme arrondit des yeux inquiets :

« Qu'est-ce que vous me chantez ? »

Alors Bompard lui fit un tableau terrible des mille morts qui les menaçaient, les crevasses, les avalanches, coups de vent, tourbillons.

Tartarin l'interrompit :

« Ah! *vaï*, farceur ; et la Compagnie!... Le mont Blanc n'est donc pas aménagé comme les autres?

— Aménagé?... la Compagnie?... » dit Bompard ahuri ne se rappelant plus rien de sa tarasconnade; et l'autre la lui répétant mot pour mot, la Suisse en société, l'affermage des montagnes, les crevasses truquées, l'ancien gérant se mit à rire.

« Comment! vous avez cru... mais c'était une *galéjade*... Entre gens de Tarascon, pas moins, on sait bien ce que parler veut dire...

— Alors, demande Tartarin très ému, la Jungfrau n'était pas préparée?...

— Pas plus!

— Et si la corde avait cassé?...

— Ah! mon pauvre ami... »

Le héros ferma les yeux, pâle d'une épouvante rétrospective et, pendant une minute, il hésita... Ce paysage en cataclysme polaire, froid, assombri, accidenté de gouffres... ces lamentations du vieil aubergiste encore pleurantes à ses oreilles... « *Outre!* que vous me feriez dire... » Puis, tout à coup, il pensa aux *gensses* de Tarascon, à la bannière qu'il ferait flotter là-haut, il se dit qu'avec de bons guides, un compagnon à toute épreuve comme Bompard... Il avait fait la Jungfrau... pourquoi ne tenterait-il pas le mont Blanc?

Et posant sa large main sur l'épaule de son ami, il commença d'une voix virile : « Écoutez, Gonzague... »

XIII

LA CATASTROPHE

Par une nuit noire, noire, sans lune, sans étoiles, sans ciel, sur la blancheur tremblotante d'une immense pente de neige, lentement se déroule une longue corde où des ombres craintives et toutes petites sont attachées à la file, précédées, à cent mètres, d'une lanterne en tache rouge presque au ras du sol. Des coups de piolet sonnant dans la neige dure, le roulement des glaçons détachés dérangent seuls le silence du névé où s'amortissent les pas de la caravane, puis de minute en minute un cri, une plainte étouffée, la chute d'un corps sur la glace et, tout de suite, une grosse voix qui répond du bout de la corde : « Allez doucement de tomber, Gonzague. » Car le pauvre Bompard s'est décidé à suivre son ami Tartarin jusqu'au sommet du mont Blanc. Depuis deux heures du matin — il en est quatre à la montre à répétition du président — le malheureux courrier s'avance à tâtons, vrai forçat à la chaîne, traîné, poussé, vacillant et bronchant, contraint de retenir les exclamations diverses que lui arrache sa mésaventure, l'avalanche guettant de tous côtés et le moindre ébranlement, une vibration un peu forte de l'air cristallin, pouvant déterminer des tombées de neige ou de glace. Souffrir en silence, quel supplice pour un homme de Tarascon !

Mais la caravane a fait halte ; Tartarin s'informe, on entend une discussion à voix basse, des chuchotements animés : « C'est votre compagnon qui ne veut plus avancer... » répond le Suédois. L'ordre de marche est rompu, le chapelet humain se détend, revient sur lui-même, et les voilà tous au bord d'une énorme crevasse, ce que les montagnards appellent « une roture ». On a franchi les précédentes à l'aide d'une échelle mise en travers et qu'on passe sur les genoux ; ici, la crevasse est beaucoup trop large et l'autre bord se dresse en hauteur de quatre-vingts à cent pieds. Il s'agit de descendre au fond du trou qui se rétrécit, à l'aide de marches creusées au piolet, et de remonter pareillement. Mais Bompard s'y refuse avec obstination.

Penché sur le gouffre que l'ombre fait paraître insondable, il regarde s'agiter dans une buée la petite lanterne des guides préparant le chemin. Tartarin, peu rassuré lui-même, se donne du

courage en exhortant son ami : « Allons, Gonzague, zou ! » et, tout bas, il le sollicite d'honneur, invoque Tarascon, la bannière, le Club des Alpines...

« Ah ! vaï, le Club... Je n'en suis pas », répond l'autre cyniquement.

Alors Tartarin lui explique qu'on lui posera les pieds, que rien n'est plus facile.

« Pour vous, peut-être, mais pas pour moi...

— Pas moins, vous disiez que vous aviez l'habitude...

— Bé oui ! certainement, l'habitude... mais laquelle ? j'en ai tant... l'habitude de fumer, de dormir...

— De mentir, surtout, interrompt le président...

— D'exagérer, allons ! » dit Bompard sans s'émouvoir le moins du monde.

Cependant, après bien des hésitations, la menace de le laisser là tout seul le décide à descendre lentement, posément, cette terrible échelle de meunier... Remonter est plus difficile, sur l'autre paroi droite et lisse comme un marbre et plus haute que la tour du roi René à Tarascon. D'en bas, la clignante lumière des guides semble un ver luisant en marche. Il faut se décider, pourtant, la neige sous les pieds n'est pas solide, des glouglous de fonte et d'eau circulante s'agitent autour d'une large fissure qu'on devine plutôt qu'on ne la voit, au pied du mur de glace, et qui souffle son haleine froide d'abîme souterrain.

« Allez doucement de tomber, Gonzague !... »

Cette phrase, que Tartarin profère d'une intonation attendrie, presque suppliante, emprunte une signification solennelle à la position respective des ascensionnistes, cramponnés maintenant des pieds et des mains, les uns au-dessous des autres, liés par la corde et par la similitude de leurs mouvements, si bien que la chute ou la maladresse d'un seul les mettrait tous en danger. Et quel danger, coquin de sort ! Il suffit d'entendre rebondir et dégringoler les débris de glaçons avec l'écho de la chute par les crevasses et les dessous inconnus pour imaginer quelle gueule de monstre vous guette et vous happerait au moindre faux pas.

Mais qu'y a-t-il encore ? Voilà que le long Suédois qui précède justement Tartarin s'est arrêté et touche de ses talons ferrés la casquette du P. C. A. Les guides ont beau crier : « En avant !!!... » et le président : « Avancez donc, jeune homme... » Rien ne bouge. Dressé de son long, accroché d'une main négligente, le

Suédois se penche, et le jour levant effleure sa barbe grêle, éclaire la singulière expression de ses yeux dilatés, pendant qu'il fait signe à Tartarin :

« Quelle chute, hein, si on lâchait !...

— Outre ! Je crois bien... vous nous entraîneriez tous... Montez donc !... »

L'autre continue, immobile.

« Belle occasion pour en finir avec la vie, rentrer au néant par les entrailles de la terre, rouler de crevasse en crevasse comme ceci que je détache de mon pied... » Et il s'incline effroyablement pour suivre le quartier de glace qui rebondit et sonne sans fin dans la nuit.

« Malheureux ! prenez garde... » crie Tartarin blême d'épouvante ; et, désespérément cramponné à la paroi suintante, il reprend d'une chaude ardeur son argument de la veille en faveur de l'existence. « Elle a du bon, que diantre !... A votre âge, un beau garçon comme vous... vous ne croyez donc pas à l'amour, *qué?* »

Non, le Suédois n'y croit pas. L'amour idéal est un mensonge des poètes ; l'autre, un besoin qu'il n'a jamais ressenti...

« Bé oui ! bé oui !... C'est vrai que les poètes sont un peu de Tarascon, ils en disent toujours plus qu'il n'y en a ; mais, pas moins, c'est gentil le *femellan*, comme on appelle les dames chez nous. Puis, on a des enfants, des iolis mignons qui vous ressemblent.

— Ah ! oui, les enfants, une source de chagrins. Depuis qu'elle m'a eu, ma mère n'a cessé de pleurer.

— Écoutez, Otto, vous me connaissez, mon bon ami... »

Et de toute l'expansion valeureuse de son âme, Tartarin s'épuise à ranimer, à frictionner à distance cette victime de Schopenhauer et de Hartmann, deux polichinelles qu'il voudrait tenir au coin d'un bois, coquin de sort ! pour leur faire payer tout le mal qu'ils ont fait à la jeunesse...

Qu'on se représente, pendant cette discussion philosophique, la haute muraille de glace, froide, glauque, ruisselante, frôlée d'un rayon pâle, et cette brochée de corps humains plaqués dessus en échelons, avec les sinistres gargouillements qui montent des profondeurs béantes et blanchâtres, les jurons des guides, leurs menaces de se détacher et d'abandonner leurs voyageurs. A la fin, Tartarin, voyant que nul raisonnement ne peut con-

vaincre ce fou, dissiper son vertige de mort, lui suggère l'idée de se jeter de la pointe extrême du Mont-Blanc... A la bonne heure, ça vaudrait la peine, de là-haut? Une belle fin dans les éléments... Mais ici, au fond d'une cave... Ah! *vaï*, quelle *foutaise !*... Il y met tant d'accent, brusque à la fois et persuasif, une telle conviction, que le Suédois se laisse vaincre; et les voilà enfin, un par un, en haut de cette terrible *roture*.

On se détache, on fait halte pour boire un coup et casser une croûte. Le jour est venu. Un jour froid et blême sur un cirque grandiose de pics, de flèches, dominés par le Mont-Blanc encore à quinze cents mètres. Les guides à part gesticulent et se concertent avec des hochements de tête. Sur le sol tout blanc, lourds et ramassés, le dos rond dans leur veste brune, on dirait des marmottes prêtes à remiser pour l'hiver. Bompard et Tartarin inquiets, transis, ont laissé le Suédois manger tout seul et se sont approchés au moment où le guide-chef disait d'un air grave :

« C'est qu'il fume sa pipe, il n'y a pas à dire que non.

— Qui donc fume sa pipe? demande Tartarin.

— Le Mont-Blanc, monsieur, regardez. »

Et l'homme montre tout au bout de la haute cime, comme une aigrette, une fumée blanche qui va vers l'Italie.

« Et autrement, mon bon ami, quand le Mont-Blanc fume sa pipe, qu'est-ce que cela veut dire?

— Ça veut dire, monsieur, qu'il fait un vent terrible au sommet, une tempête de neige qui sera sur nous avant longtemps. Et dame ! c'est dangereux.

— Revenons, » dit Bompard verdissant, et Tartarin ajoute : « Oui, oui, certaine*main*, pas de sot amour-propre ! »

Mais le Suédois s'en mêle; il a payé pour qu'on le mène au Mont-Blanc, rien ne l'empêchera d'y aller. Il y montera seul, si personne ne l'accompagne. « Lâches! lâches! » ajoute-t-il tourné vers les guides, et il leur répète l'injure de la même voix de revenant dont il s'excitait tout à l'heure au suicide.

« Vous allez bien voir si nous sommes des lâches... Qu'on s'attache, et en route ! » s'écrie le guide-chef. Cette fois, c'est Bompard qui proteste énergiquement. Il en a assez, il veut qu'on le ramène. Tartarin l'appuie avec vigueur.

« Vous voyez bien que ce jeune homme est fou!... » s'écrie-t-il en montrant le Suédois déjà parti à grandes enjambées sous les floches de neige que le vent commence à chasser de toutes

parts. Mais rien n'arrêtera plus ces hommes que l'on a traités de lâches. Les marmottes se sont réveillées, héroïques, et Tartarin ne peut obtenir un conducteur pour le ramener avec Bompard aux Grands-Mulets. D'ailleurs, la direction est simple : trois heures de marche en comptant un écart de vingt minutes pour tourner la grande roture si elle les effraie à passer tout seuls.

« *Outre*, oui, qu'elle nous effraie !... » fait Bompard sans pudeur aucune, et les deux caravanes se séparent.

A présent, les Tarasconnais sont seuls. Ils avancent avec précaution sur le désert de neige, attachés à la même corde, Tartarin en avant, tâtant de son piolet gravement, pénétré de la responsabilité qui lui incombe, y cherchant un réconfort.

« Courage ! du sang-froid !... Nous nous en tirerons !... » crie-t-il à chaque instant à Bompard. Ainsi l'officier, dans la bataille, chasse la peur qu'il a, en brandissant son épée et criant à ses hommes :

« En avant, s. n. de D. !... toutes les balles ne tuent pas ! »

Enfin les voilà au bout de cette horrible crevasse. D'ici au but, ils n'ont plus d'obstacles bien graves ; mais le vent souffle, les aveugle de tourbillons neigeux. La marche devient impossible sous peine de s'égarer.

« Arrêtons-nous un moment, » dit Tartarin. Un sérac de glace gigantesque leur creuse un abri à sa base ; ils s'y glissent, étendent la couverture doublée de caoutchouc du président, et débouchent la gourde de rhum, seule provision que n'aient pas emportée les guides. Il s'ensuit alors un peu de chaleur et de bien-être, tandis que les coups de piolet, toujours plus faibles sur la hauteur, les avertissent du progrès de l'expédition. Cela résonne au cœur du P. C. A. comme un regret de n'avoir pas fait le Mont-Blanc jusqu'aux cimes.

« Qui le saura? riposte Bompard cyniquement. Les porteurs ont conservé la bannière; de Chamonix, on croira que c'est vous.

— Vous avez raison, l'honneur de Tarascon est sauf... » conclut Tartarin d'un ton convaincu.

Mais les éléments s'acharnent, la bise en ouragan, la neige par paquets. Les deux amis se taisent, hantés d'idées sinistres, ils se rappellent l'ossuaire sous la vitrine du vieil aubergiste, ses récits lamentables, la légende de ce touriste américain qu'on a retrouvé pétrifié de froid et de faim, tenant dans sa main cris-

pée un carnet où ses angoisses étaient écrites jusqu'à la dernière convulsion qui fit glisser le crayon et dévier la signature.

« Avez-vous un carnet, Gonzague? »

Et l'autre, qui comprend sans explications :

« Ah! *vaï*, un carnet... Si vous croyez que je vais me laisser mourir comme cet Américain... Vite, allons-nous-en, sortons d'ici.

— Impossible... Au premier pas nous serions emportés comme une paille, jetés dans quelque abîme.

— Mais alors, il faut appeler, l'auberge n'est pas loin... » Et Bompard à genoux, la tête hors du sérac, dans la pose d'une bête au pâturage et mugissante, hurle : « Au secours! au secours! à moi!

— Aux armes!... » crie à son tour Tartarin de son creux le plus sonore que la grotte répercute en tonnerre.

Bompard lui saisit le bras : « Malheureux, le sérac!... » Positivement tout le bloc a tremblé; encore un souffle et cette masse de glaçons accumulés croulerait sur leur tête. Ils restent figés, immobiles, enveloppés d'un effrayant silence bientôt traversé d'un roulement lointain qui se rapproche, grandit, envahit l'horizon, meurt enfin sous la terre de gouffre en gouffre.

« Les pauvres gens!... » murmure Tartarin pensant au Suédois et à ses guides, saisis, emportés sans doute par l'avalanche. Et Bompard hochant la tête : « Nous ne valons guère mieux qu'eux. » En effet, leur situation est sinistre, n'osant bouger dans leur grotte de glace ni se risquer dehors sous les rafales.

Pour achever de leur serrer le cœur, du fond de la vallée monte un aboiement de chien hurlant à la mort. Tout à coup, Tartarin, les yeux gonflés, les lèvres grelottantes, prend les mains de son compagnon, et, le regardant avec douceur :

« Pardonnez-moi, Gonzague, oui, oui, pardonnez-moi. Je vous ai rudoyé tantôt, je vous ai traité de menteur...

— Ah! *vaï!* Qu'est-ce que ça fait?...

— J'en avais le droit moins que personne, car j'ai beaucoup menti dans ma vie, et, à cette heure suprême, j'éprouve le besoin de m'ouvrir, de me dégonfler, d'avouer publiquement mes impostures.

— Des impostures, vous?

— Écoutez-moi, ami... d'abord je n'ai jamais tué de lion.

— Ça ne m'étonne pas... » fait Bompard tranquillement.

« Mais est-ce qu'il faut se tourmenter pour si peu?... C'est notre soleil qui veut ça, on naît avec le mensonge... *Vé!* moi... Ai-je dit une vérité depuis que je suis au monde?... Dès que j'ouvre la bouche, mon Midi me monte comme une attaque. Les gens dont je parle, je ne les connais pas, les pays, je n'y suis jamais allé, et tout ça fait un tel tissu d'inventions que je ne m'y débrouille plus moi-même.

— C'est l'imagination, *pechère!* soupire Tartarin; nous sommes des menteurs par imagination.

— Et ces mensonges-là n'ont jamais fait de mal à personne, tandis qu'un méchant, un envieux comme Costecalde...

— Ne parlons jamais de ce misérable! » interrompt le P. C. A., et, pris d'un subit accès de rage: « Coquin de bon sort! c'est tout de même un peu fichant... » Il s'arrête sur un geste terrifié de Bompard... « Ah! oui, le sérac... » et baissant le ton, forcé de chuchoter sa colère, le pauvre Tartarin continue ses imprécations à voix basse dans une énorme et comique désarticulation de la bouche: « Un peu fichant de mourir à la fleur de l'âge par la faute d'un scélérat qui, dans ce moment, prend bien tranquillement sa demi-tasse sur le Tour de Ville!... »

Mais pendant qu'il fulmine, une éclaircie s'ouvre peu à peu dans l'air. Il ne neige plus, il ne vente plus; et des écarts bleus apparaissent déchirant le gris du ciel. Vite, en route, et rattachés tous deux à la corde, Tartarin qui a pris la tête comme tout à l'heure, se retourne, un doigt sur la bouche:

« Et vous savez, Gonzague, tout ce que nous venons de dire reste entre nous.

— Té, pardi... »

Pleins d'ardeur, ils repartent, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige fraîchement tombée, qui a englouti sous sa ouate immaculée les traces de la caravane, aussi Tartarin consulte sa boussole toutes les cinq minutes. Mais cette boussole tarasconnaise, habituée aux chauds climats, est frappée de congélation depuis son arrivée en Suisse. L'aiguille joue aux quatre coins, agitée, hésitante; et ils marchent devant eux, attendant de voir se dresser tout à coup les roches noires des Grands-Mulets dans la blancheur uniforme, silencieuse, en pics, en aiguilles, en mamelons, qui les entoure, les éblouit, les épouvante aussi, car elle peut recouvrir de dangereuses crevasses sous leurs pieds.

« Du sang-froid, Gonzague, du sang-froid!

— C'est justement de ça que je manque, » répond Bompard lamentablement. Et il gémit : « Aïe de mon pied !... aïe de ma jambe !... nous sommes perdus ;. jamais nous n'arriverons... »

Ils marchent depuis deux heures lorsque, vers le milieu d'une pente de neige très dure à grimper, Bompard s'écrie effaré :

« Tartar*éin*, mais ça monte !

— Eh ! je le vois parbleu bien, que ça monte, riposte le P. C. A. en train de perdre sa sérénité.

— Pas moins, à mon idée, ça devrait descendre.

— *Bé* oui ! mais que voulez-vous que j'y fasse? Allons toujours jusqu'en haut, peut-être que ça descendra de l'autre côté. »

Cela descendait en effet, et terriblement, par une succession de névés, de glaciers presque à pic, et tout au bout de cet étincellement de blancheurs dangereuses une cabane s'apercevait piquée sur une roche à des profondeurs qui semblaient inaccessibles. C'était un asile à atteindre avant la nuit, puisqu'on avait perdu la direction des Grands-Mulets, mais au prix de quels efforts, de quels dangers peut-être !

« Surtout ne me lâchez pas, *qué*, Gonzague...

— Ni vous non plus, Tartar*éin*. »

Ils échangent ces recommandations sans se voir, séparés par une arête derrière laquelle Tartarin a disparu, avançant l'un pour monter, l'autre pour descendre, avec lenteur et terreur. Ils ne se parlent même plus, concentrant toutes leurs forces vives, crainte d'un faux pas, d'une glissade. Tout à coup, comme il n'est plus qu'à un mètre de la crête, Bompard entend un cri terrible de son compagnon, en même temps qu'il sent la corde se tendre d'une violente et désordonnée secousse... Il veut résister, se cramponner pour retenir son compagnon sur l'abîme. Mais la corde était vieille, sans doute, car elle se rompt brusquement sous l'effort.

« Outre !

— Boufre ! »

Ces deux cris se croisent, sinistres, déchirant le silence et la solitude, puis un calme effrayant, un calme de mort que rien ne trouble plus dans la vastitude des neiges immaculées.

Vers le soir, un homme ressemblant vaguement à Bompard, un spectre aux cheveux dressés, boueux, ruisselant, arrivait à l'auberge des Grands-Mulets où on le frictionnait, le réchauffait, le couchait avant qu'il eût prononcé d'autres paroles que celles-

ci, entrecoupées de larmes, de poings levés au ciel : « Tartarin... perdu... cassé la corde... » Enfin on put comprendre le grand malheur qui venait d'arriver.

Pendant que le vieil aubergiste se lamentait et ajoutait un nouveau chapitre aux sinistres de la montagne en attendant que son ossuaire s'enrichît des restes de l'accident, le Suédois et ses guides, revenus de leur expédition, se mettaient à la recherche de l'infortuné Tartarin avec des cordes, des échelles, tout l'attirail d'un sauvetage, hélas ! infructueux. Bompard, resté comme ahuri, ne pouvait fournir aucun indice précis ni sur le drame ni sur l'endroit où il avait eu lieu. On trouva seulement au Dôme du Goûter un bout de corde resté dans une anfractuosité de glace. Mais cette corde, chose singulière, était coupée aux deux bouts comme avec un instrument tranchant ; les journaux de Chambéry en donnèrent un fac-similé. Enfin, après huit jours de courses, de consciencieuses recherches, quand on eut la conviction que le pauvre présid*ain* était introuvable, perdu sans retour, les délégués désespérés prirent le chemin de Tarascon, ramenant Bompard dont le cerveau ébranlé gardait la trace d'une terrible secousse.

« Ne me parlez pas de ça, répondait-il quand il était question du sinistre, ne m'en parlez jamais ! »

Décidément le Mont-Blanc comptait une victime de plus, et quelle victime !

XIV

ÉPILOGUE

D'endroit plus impressionnable que Tarascon, il ne s'en est jamais vu sous le soleil d'aucun pays. Parfois, en plein dimanche de fête, toute la ville dehors, les tambourins en rumeur, le Cours grouillant et tumultueux, émaillé de jupes vertes, rouges, de fichus arlésiens, et, sur de grandes affiches multicolores, l'annonce des luttes pour hommes et demi-hommes, des courses de taureaux camarguais, il suffit d'un farceur criant : « Au chien fou !... » ou bien : « Un bœuf échappé !... » et l'on court, on se bouscule, on s'effare, les portes se ferment de tous leurs verrous,

les persiennes claquent comme par un orage, et voilà Tarascon désert, muet, sans un chat, sans un bruit, les cigales elles-mêmes blotties et attentives.

C'était l'aspect de ce matin-là qui n'était pourtant ni fête ni dimanche : les boutiques closes, les maisons mortes, places et placettes comme agrandies par le silence et la solitude. « Vasta silentio », dit Tacite décrivant Rome aux funérailles de Germanicus, et la citation de sa Rome en deuil s'appliquait d'autant mieux à Tarascon qu'un service funèbre pour l'âme de Tartarin se disait en ce moment à la métropole où la population en masse pleurait son héros, son dieu, son invincible à doubles muscles resté dans les glaciers du Mont-Blanc.

Or, pendant que le glas égrenait ses lourdes notes sur les rues désertes, M[lle] Tournatoire, la sœur du médecin, que son mauvais état de santé retenait toujours à la maison, morfondue dans son grand fauteuil contre la vitre, regardait dehors en écoutant les cloches. La maison des Tournatoire se trouve sur le chemin d'Avignon, presque en face celle de Tartarin, et la vue de ce logis illustre dont le locataire ne devait plus revenir, la grille pour toujours fermée du jardin, tout, jusqu'aux boîtes à cirage des petits savoyards alignées près de la porte, gonflait le cœur de la pauvre demoiselle infirme qu'une passion secrète dévorait depuis plus de trente ans pour le héros tarasconnais. O mystères d'un cœur de vieille fille! C'était sa joie de le guetter passer à des heures régulières, de se dire : « Où va-t-il?... » de surveiller les modifications de sa toilette, qu'il s'habillât en alpiniste ou revêtît sa jaquette vert-serpent. Maintenant, elle ne le verrait plus; et cette consolation même lui manquait d'aller prier pour lui avec toutes les dames de la ville.

Soudain la longue tête de cheval blanc de M[lle] Tournatoire se colora légèrement; ses yeux déteints, bordés de rose, se dilatèrent d'une manière considérable pendant que sa maigre main aux rides saillantes esquissait un grand signe de croix... Lui, c'était lui, longeant les murs de l'autre côté de la chaussée... D'abord elle crut à une apparition hallucinante... Non, Tartarin lui-même, en chair et en os, seulement pâli, piteux, loqueteux, longeant les murs comme un pauvre ou comme un voleur. Mais pour expliquer sa présence furtive à Tarascon, il nous faut retourner sur le Mont-Blanc, au Dôme du Goûter, à cet instant précis où les deux amis se trouvant chacun sur un côté du Dôme,

Bompard sentit le lien qui les attachait, brusquement se tendre, comme par la chute d'un corps.

En réalité, la corde s'était prise entre deux glaçons, et Tartarin, éprouvant la même secousse, crut, lui aussi, que son compagnon roulait, l'entraînait. Alors, à cette minute suprême... comment dire cela, mon Dieu?... dans l'angoisse de la peur, tous deux, oubliant le serment solennel à l'hôtel Baltet, d'un même mouvement, d'un même geste instinctif, coupèrent la corde, Bompard avec son couteau, Tartarin d'un coup de piolet; puis, épouvantés de leur crime, convaincus l'un et l'autre qu'ils venaient de sacrifier leur ami, ils s'enfuirent dans des directions opposées.

Quand le spectre de Bompard apparut aux Grands-Mulets, celui de Tartarin arrivait à la cantine de l'Avesailles. Comment, par quel miracle, après combien de chutes, de glissades? Le Mont-Blanc seul aurait pu le dire, car le pauvre P. C. A. resta deux jours dans un complet abrutissement, incapable de proférer le moindre son. Dès qu'il fut en état, on le descendit à Courmayeur, qui est le Chamonix italien. A l'hôtel où il s'installa pour achever de se remettre, il n'était bruit que d'une épouvantable catastrophe arrivée au Mont-Blanc, tout à fait le pendant de l'accident du Cervin : encore un alpiniste englouti par la rupture de la corde.

Dans sa conviction qu'il s'agissait de Bompard, Tartarin, rongé de remords, n'osait plus rejoindre la délégation ni retourner au pays. D'avance il voyait sur toutes les lèvres, dans tous les yeux : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?... » Pourtant le manque d'argent, la fin de son linge, les frimas de septembre qui arrivaient et vidaient les hôtelleries, l'obligèrent à se mettre en route. Après tout, personne ne l'avait vu commettre son crime? Rien ne l'empêcherait d'inventer n'importe quelle histoire; et, les distractions du voyage aidant, il commençait à se remettre. Mais aux approches de Tarascon, quand il vit s'iriser sous le ciel bleu la fine découpure des Alpines, tout le ressaisit, honte, remords, crainte de la justice; et pour éviter l'éclat d'une arrivée en pleine gare, il descendit à la dernière station avant la ville.

Ah! sur cette belle route tarasconnaise, toute blanche et craquante de poussière, sans autre ombrage que les poteaux et les fils télégraphiques, sur cette voie triomphale où, tant de fois, il avait passé à la tête de ses alpinistes ou de ses chasseurs de casquettes, qui l'aurait reconnu, lui, le vaillant, le pimpant, sous ses

hardes déchirées et malpropres, avec cet œil méfiant du routier guettant les gendarmes? L'air brûlait malgré qu'on fût au déclin de la saison; et la pastèque qu'il achetait à un maraîcher lui parut délicieuse à manger dans l'ombre courte du charreton, pendant que le paysan exhalait sa fureur contre les ménagères de Tarascon, toutes absentes du marché, ce matin-là, « rapport à une messe noire qu'on chantait pour quelqu'un de la ville perdu au fond d'un trou, là-bas dans les montagnes... Té! les cloches qui sonnent... Elles s'entendent d'ici... »

Plus de doute; c'est pour Bompard que tombait ce lugubre carillon de mort secoué par un vent tiède sur la campagne solitaire!

Quel accompagnement à la rentrée du grand homme dans sa patrie!

Une minute, quand, la porte du petit jardin brusquement ouverte et refermée, Tartarin se retrouva chez lui, qu'il vit les étroites allées bordées de buis ratissées et proprettes, le bassin, le jet d'eau, les poissons rouges s'agitant au craquement du sable sous ses pas, et le baobab géant dans son pot à réséda, un bien-être attendri, la chaleur de son gîte de lapin de choux l'enveloppa comme une sécurité après tant de dangers et d'aventures. Mais les cloches, les maudites cloches redoublèrent, la tombée des grosses notes noires lui écrasa de nouveau le cœur. Elles lui disaient sur le mode funèbre :... « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? Tartarin, qu'est devenu Bompard? » Alors, sans le courage d'un mouvement, il s'assit sur la margelle brûlante du petit bassin et resta là, anéanti, effondré, au grand émoi des poissons rouges.

Les cloches ne sonnent plus. Le porche de la métropole, bruyant tout à l'heure, est rendu au marmottement de la pauvresse assise à gauche et à l'immobilité de ses saints de pierre. La cérémonie religieuse terminée, tout Tarascon s'est porté au Club des Alpines où, dans une séance solennelle, Bompard doit faire le récit de la catastrophe, détailler les derniers moments du P. C. A. En dehors des membres, quelques privilégiés, armée, clergé, noblesse, haut commerce, ont pris place dans la salle des conférences dont les fenêtres, larges ouvertes, permettent à la fanfare de la ville, installée en bas, sur le perron, de mêler quelques accords héroïques ou plaintifs aux discours de ces messieurs. Une foule énorme se presse autour des musiciens, se hisse sur ses pointes, les cous tendus, essayant d'attraper quel-

ques bribes de la séance, mais les fenêtres sont trop élevées et l'on n'aurait aucune idée de ce qui se passe, sans deux ou trois petits drôles branchés dans un gros platane, et jetant de là des renseignements comme on jette des noyaux de cerises du haut de l'arbre.

« Vé, Costecalde, qui se force pour pleurer. Ah! le gueusard, c'est lui qui tient le fauteuil à présent... Et le pauvre Bézuquet, comme il se mouche! comme il a les yeux rouges!... Té! l'on a mis un crêpe à la bannière... Et Bompard qui vient vers la table avec les trois délégués... Il met quelque chose sur le bureau... Il parle à présent... Ça doit être bien beau! Les voilà qui tombent tous des larmes... »

En effet, l'attendrissement devenait général à mesure que Bompard avançait dans son récit fantastique. Ah! la mémoire lui était revenue, l'imagination aussi. Après s'être montrés, lui et son illustre compagnon, à la cime du Mont-Blanc, sans guides, car tous s'étaient refusés à les suivre, effrayés par le mauvais temps, — seuls avec la bannière déployée pendant cinq minutes sur le plus haut pic de l'Europe, il racontait maintenant, et avec quelle émotion, la descente périlleuse et la chute, Tartarin roulant au fond d'une crevasse, et lui, Bompard, s'attachant pour explorer le gouffre dans toute sa longueur, d'une corde de deux cents pieds.

« Plus de vingt fois, messieurs, que dis-je? plus de nonante fois, j'ai sondé cet abîme de glace sans pouvoir arriver jusqu'à notre malheureux présid*ain* dont cependant je constatais le passage par ces quelques débris laissés aux anfractuosités de la glace... »

En parlant, il étalait sur le tapis de la table un fragment de maxillaire, quelques poils de barbe, un morceau de gilet, une boucle de bretelle; on eût dit l'ossuaire des Grands-Mulets.

Devant cette exhibition, les douloureux transports de l'assemblée ne se maîtrisaient plus; même les cœurs les plus durs, les partisans de Costecalde et les personnages les plus graves, Cambalalette le notaire, le docteur Tournatoire, tombaient effectivement des larmes grosses comme des bouchons de carafe. Les dames invitées poussaient des cris déchirants que dominaient les beuglements sanglotés d'Excourbaniès, les bêlements de Pascalon, pendant que la marche funèbre de la fanfare accompagnait d'une basse lente et lugubre.

Alors, quand il vit l'émotion, l'énervement à son comble, Bompard termina son récit avec un grand geste de pitié vers les débris en bocaux comme des pièces à conviction : « Et voilà, messieurs et chers concitoyens, tout ce que j'ai pu retrouver de notre illustre et bien-aimé président... Le reste, dans quarante ans, le glacier nous le rendra. »

Il allait expliquer, pour les personnes ignorantes, la récente découverte faite sur la marche régulière des glaciers : mais le grincement de la petite porte du fond l'interrompit, quelqu'un entrait. Tartarin, plus pâle qu'une apparition de Home, juste en face de l'orateur.

« *Vé!* Tartarin!...

— *Té!* Gonzague!... »

Et cette race est si singulière, si facile aux histoires invraisemblables, aux mensonges audacieux et vite réfutés, que l'arrivée du grand homme dont les fragments gisaient encore sur le bureau, ne causa dans la salle qu'un médiocre étonnement.

« C'est un malentendu, *allons,* » dit Tartarin soulagé, rayonnant, la main sur l'épaule de l'homme qu'il croyait avoir tué. « J'ai fait le Mont-Blanc des deux côtés. Monté d'un versant, descendu de l'autre; et c'est ce qui a permis de croire à ma disparition. »

Il n'avouait pas qu'il avait fait le second versant sur le dos.

« Sacré Bompard! dit Bézuquet, il nous a tout de même retournés avec son histoire... » Et l'on riait, on se serrait les mains pendant qu'au dehors la fanfare, qu'on essayait en vain de faire taire, s'acharnait à la marche funèbre de Tartarin.

« Vé Costecalde, comme il est jaune!... » murmurait Pascalon à Bravida en lui montrant l'armurier qui se levait pour céder le fauteuil à l'ancien président dont la bonne face rayonnait. Bravida, toujours sentencieux, dit tout bas en regardant Costecalde déchu, rendu à son rang subalterne : « La fortune de l'abbé Mandaire, de curé il devint vicaire. »

Et la séance continua.

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

BRUNETTE

Voici qu'avril est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même,
Ni le printemps, depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.

Je m'en suis allé par les bois ;
La forêt verte était si pleine,
Si pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.

J'ai dit aux beaux muguets tremblants :
« N'avez-vous pas vu ma mignonne ? »
J'ai dit aux ramiers roucoulants :
« N'avez-vous rencontré personne ? »

Mais les ramiers sont restés sourds,
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a pris l'infidèle.

L'amour, l'amour qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute :
On la monte tout en chantant
On pleure en descendant la côte.

André Theuriet.

DIX ANS DE BOHÊME[1]

(*Suite*)

IV

ÉMILE ZOLA, *l'Assommoir* ET LE SUBSTITUT. — UNE LECTURE CHEZ MOUNET-SULLY. — LE COMPATRIOTE SAINT-GERMAIN. — BRASSERIE RACINE. — LE MODÈLE DE CABANEL.— GEORGES LORIN ET MAURICE ROLLINAT. — LE SCÉNARIO D'UN DRAME. — LE JEU, LES *Grecs*. — UNE AFFAIRE DIPLOMATIQUE ARRANGÉE.

La République des Lettres publiait *l'Assommoir* d'Emile Zola. J'avais pu, à la longue, faire insérer un sonnet dans cette Revue; mais j'avais la satisfaction d'aller presque chaque semaine corriger les épreuves à Meaux, chez l'imprimeur Cognet. C'était toujours participer d'une certaine façon à la confection du seul journal littéraire qui existât alors.

A propos de *l'Assommoir*, il arriva dans cette sous-préfecture de Seine-et-Marne une petite aventure qui montre combien Émile Zola est plus spirituel qu'on ne veut bien le dire. On me l'a donnée comme authentique, et, en tout cas, elle est fort vraisemblable.

Le substitut s'était ému de certains passages du roman, et il crut devoir mander ou Catulle Mendès ou Adelphe Froger, peut-être tous les deux, afin de leur déclarer qu'il allait entamer

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars 1891.

des poursuites. Là-dessus, on le pria de vouloir bien attendre qu'Émile Zola, le principal intéressé, eût été averti. Ce qui fut fait.

Zola se rendit au parquet de Meaux, et défendit son roman : « Sans doute, il semblait qu'il y eût là un parti pris de violences, il n'en était rien ; c'était œuvre d'artiste, œuvre publiée dans une revue artistique ne s'adressant qu'à des lecteurs épris d'art, et fort au-dessus de n'importe quel scandale ; d'ailleurs, la fin de l'œuvre, essentiellement morale, montrerait bien quel but comptait atteindre l'écrivain, qui se targuait d'être un franc, un honnête bourgeois, etc., etc. »

Zola s'est servi depuis bien souvent de ces arguments ; ils étaient neufs alors, et le substitut consentit à ne pas faire bouger les tonnerres de la loi — très sévère en ce temps-là.

Quand le livre fut publié chez l'éditeur Charpentier, ce fut le parquet de la Seine qui s'émut ; mais alors — oh ! alors -- il lui fut répondu que ce qui avait pu être publié sans danger à Meaux ville de province, en feuillets à 50 centimes, ne pouvait pas subitement devenir nuisible à Paris, ville de lumière, dans une édition à 3 fr. 50. Ainsi passa *l'Assommoir*, à travers les mailles du filet judiciaire.

La correction des épreuves ne suffisait pas à ma jeune ambition ; et, puisque je ne pouvais caser mes vers dans les recueils, je me résolus à suivre le conseil des camarades et à tâter du théâtre. O martyrologe ! grotesque martyrologe !

Étant Périgourdin, comme Mounet-Sully, je m'adressai au grand tragédien dont l'étoile commençait à resplendir entre cour et jardin, aux Français. Il habitait alors quai de Gesvres, au cinquième ou sixième étage. Là, je lui portai, un jour, la comédie en vers modernes qui m'avait coûté tant de nuits blanches. Mounet m'offrit un café délicieux, écouta ma lecture, et me fit beaucoup d'objections ; puis il ajouta que, pour l'instant, les vers au théâtre semblaient être en baisse, que le classique s'y maintenait avec peine, que lui-même se sentait fatigué de la lutte, et qu'il projetait de se livrer à la sculpture. Il me montra quelques-uns de ses essais : une tête de saint Jean-Baptiste, un buste.

Il m'invita à venir, tous les dimanches, prendre du café avec lui, et il continua à merveilleusement jouer Oreste ou Orosmane, le Cid ou Hernani, et à dire les jolis vers que mon ami Grangeneuve a intitulés : *Triolets à Nini*. Je libellai une seconde pièce

en vers ; je vins la lire à Mounet, qui (oui, oui, je m'en souviens) s'endormit profondément entre la quatrième et la cinquième scène du deux. Je bornai là mes tentatives dramaturgiques au quai de Gesvres, me contentant de l'excellent moka dominical, et parlant non plus en poëte, mais en simple et modeste Périgourdin, heureux de frayer avec un de ses plus illustres compatriotes.

Comme, un soir, je contais ma mésaventure au restaurant vague où les fils du Périgord se réunissaient, l'un d'eux, un jeune avocat, Me Rousset, me dit : — Mais l'acteur Saint-Germain est aussi un Périgourdin, de Thiviers ou d'Excideuil.

Un matin, muni du rouleau fatal, j'apparus dans l'appartement de Saint-Germain, 15, rue Pigalle.

— Monsieur, dis-je au très spirituel comédien, c'est comme auteur sans doute, mais surtout comme compatriote que je me présente à vous.

Saint-Germain me regarda avec stupeur. — Je sais, ajoutai-je, que ce titre est partagé par quelques centaines de mille hommes ; mais je n'en ai pas d'autre à vous offrir, et je m'en sers.

Notez que je gasconnais affreusement, et que le Midi le plus intense colorait mes syllabes. Saint-Germain ne broncha pas, me pria de lui laisser le manuscrit, me remettant à huit jours pour une réponse.

Je fus exact au rendez-vous, et j'eus la joie d'entendre dire à Saint-Germain que c'était fort bien, et qu'il ferait tous ses efforts pour me faire jouer. Ravi, je m'écriai, en gasconnant encore plus que de coutume :

— Merci, mon cher compatriote.

Saint-Germain, sans rire, me dit :

— Ah ! çà ! mais vous savez que je suis né rue Soufflot, moi.

Mon ami l'avocat avait fait erreur : son Saint-Germain n'était pas le vrai Saint-Germain. La pièce, d'ailleurs, ne fut jamais jouée ; Saint-Germain tomba malade, puis se brouilla avec l'actrice qui devait tenir le principal rôle, puis quitta le théâtre où il était pour entrer dans un autre, puis... puis... Il avait suffi que j'eusse appelé Saint-Germain compatriote, pour que la guigne s'attachât à nos projets : nul n'est prophète en son pays !

Montigny, qui avait lu la pièce, leva ses bras vers les frises, en se demandant comment on avait l'audace de traiter un pareil sujet. Il s'agissait d'un *Fils de fille*. Hélas ! sur ce même Gymnase, quelques ans plus tard, Albert Delpit a pu faire jouer *le*

Fils de Coralie sans protestation; et, ici ou là, de telles audaces ont été tolérées que mon pauvre scénario, dormant dans un carton, me fait aujourd'hui l'effet d'une pastorale essentiellement *vieux jeu*.

Alors, je tombai dans la mélancolie. Le Ministère des Finances m'assommait, et la vie littéraire demeurait close. Aussi, ce fut la vie sans épithète qui me prit. J'allais, cueillant l'amour, ou ce qui ressemble à l'amour, le long des brasseries, dans les ateliers. Thamar fut la déesse de cette époque bizarre. Thamar s'appelait en réalité Joanna ou Nini, selon les milieux. Cette fille, d'un plastique irréprochable, avait été vendue toute petite à cet industriel spécial qui se nommait Gaetana de Marco, et qui faisait le trafic des petites Italiennes destinées à poser le *nu* dans les ateliers de l'École des Beaux-Arts et ailleurs. Cette Nini-Joanna, ayant posé pour le tableau de Cabanel qui se trouve au Luxembourg : *Thamar et son frère Absalon*, garda le surnom biblique de Thamar, ce qui ne l'empêchait point de servir, avec grâce, des bocks et des chartreuses dans une petite brasserie de la rue Racine. Cette brasserie était dirigée par une femme superbe appelée Malvina, et par un Polonais nommé Zukowski. Il y avait un rez-de-chaussée, où les passants se gavaient de bière et de nourriture ; mais existait aussi un entresol, en lequel un piano gémissait sous les doigts d'étudiants plus ou moins experts. Oh! combien de fois Strauss, Métra et Fahrbach furent-ils écorchés vifs sur cette épinette ! Au-dessus de l'entresol, régnait un hôtel garni, parfois outrageusement garni. C'est là que se déroulèrent mes aventures avec Nini-Joanna-Thamar. Mais, cela étant de la vie privée, je passe rapidement. C'est rue Racine que je fis la connaissance du dessinateur Georges Lorin, un aquarelliste charmant, devenu depuis un séduisant poète, et de son inséparable, Maurice Rollinat.

Georges Lorin venait d'inventer la carte-réclame, ornée d'une aquarelle où des bébés joufflus jouent à l'humanité. Se souvient-on de ces premières compositions? Une poésie aimable enveloppait le dessin. C'étaient des cavalcades étranges de chérubins sur des libellules, des luttes énormes entre des enfantelets armés de casques bizarres et chargés d'épées plus longues qu'eux-mêmes : une fantasmagorie, une évocation imprévue et délicieuse!

Je ne connaissais Maurice Rollinat que par quelques pièces de vers publiées ici ou là.

Mais en face du piano révélateur de cette minuscule brasserie, nous ne tardâmes pas à lier connaissance. Triste et sombre dans la solitude, il devenait un gai compagnon parmi nous. Et quand le joyeux et robuste Normand Charles Frémine et le vaporeux dessinateur et gentil poète Georges Lorin se trouvaient être de la partie, on disait des vers et des chansons, et, peu à peu, le sauvage Rollinat se laissait entraîner, et, alors, plaquant des accords sauvages, il faisait retentir avec sa rude voix les entrailles des auditeurs, en chantant la musique presque religieuse composée par lui sur des sonnets de Baudelaire.

Maigre, le front ombragé par d'épaisses boucles de cheveux châtains, l'œil enfoncé sous l'arcade sourcilière — l'œil bleu vert — la bouche grande, une moustache dure, la figure ravagée, tourmentée, grimaçante, et la voix surtout, la voix dont les deux octaves avaient tour à tour d'exquises tendresses, des miaulements fous et d'empoignantes notes basses : tout cela impressionnait vivement et remuait les nerfs.

Seulement, bientôt, en ce milieu profane, la gaieté ironique l'emportait, et tout se terminait par des folâtres refrains, dont le plus modeste extrait terrifierait le lecteur pudique.

Puis, quand il n'y avait pas, dans la petite brasserie un tapage trop infernal, on organisait de véritables séances de diction poétique.

Un soir, même, un infortuné bureaucrate, abusant de ce que Maurice Rollinat était un employé de la mairie du VI[e] arrondissement, et moi-même un attaché au ministère des finances, se risqua à déclamer un sonnet de sa façon ; sa façon était exécrable : toutefois, par un sentiment exquis de politesse, chacun de nous baissait la tête, dissimulant l'âpre ennui, la désolation amère que nous causait cette versification maladroite. Malheureusement pour l'auteur, ce silence l'intimida, et vers le milieu du second tercet, au lieu de dire ce qu'il avait écrit : *la magique palette*, sa timidité naturelle, qu'il avait eu le grand tort de surmonter en l'occurrence, reprit le dessus, et faisant fourcher sa langue de néophyte, le força de prononcer : *la pagique malette*. Ce fut la fin. On se tordit. Cette vengeance d'Apollon contre un Marsyas de rencontre fut saluée par des applaudissements unanimes.

Seul, Charles Frémine, conservant son sang-froid, attendit que le silence fût rétabli et déclara sobrement : C'est idiot.

Oncques, depuis, ce catéchumène des Muses ne se livra aux hasards de la diction.

Un soir, au petit entresol, Rollinat et moi, nous étions seuls. Nous devisions littérature, cheminant sur le terrain des confidences.

J'appris qu'il était le fils de maître Rollinat, le *malgache* de Mme Sand; que la grande romancière lui avait servi de parrain et encouragé ses débuts; que dans sa campagne berrichonne, sauvage et brumeuse, dans sa lande, parmi ses brandes, une peur effroyable saisit l'homme en face de la nature; que les choses y prennent des aspects mélancoliques et fous; il me récitait des rondels :

LES LOUPS

Bruns et maigres comme des clous,
Ils m'ont surpris dans la clairière,
Et jusqu'au bord d'une carrière
M'ont suivi comme deux filous.

— Jamais œil de mauvais jaloux
N'eut de lueur plus meurtrière. —
Bruns et maigres comme des clous,
Ils m'ont surpris dans la clairière.

Mais la faim les a rendus fous,
Car ils ont franchi ma barrière.
Et les voilà sur leur derrière,
A ma porte ! les deux grands loups,
Bruns et maigres comme des clous.

Vision peut-être de chiens errants; mais aussi impression de solitude noire, de campagne déserte et terrifiante ! Quant aux passants, aux vagabonds, ils sont pis à rencontrer, en ces landes dénuées de sergents de ville et de becs de gaz.

L'HOTE SUSPECT

— Nous sommes bien seuls au bas de cette côte,
Bien seuls ! et minuit qui tinte au vieux coucou !
Le jeune étranger m'inquiète beaucoup !
Il quitte le feu, se rapproche, s'en ôte,

Ne parle qu'à peine, et jamais à voix haute
— Cet individu médite un mauvais coup!
Nous sommes bien seuls au bas de cette côte,
Bien seuls! et minuit qui tinte au vieux coucou

Oh! ce que je rêve est horrible : — Mon hôte
Poursuit la servante avec un vieux licou...
J'accours! mais je tombe un couteau dans le cou,
Éclaboussé par sa cervelle qui saute...
— Nous sommes bien seuls au bas de cette côte!

Le vers de onze syllabes employé là ne prend toute sa valeur que quand le poëme est déclamé par Maurice Rollinat; il fait passer à travers ce système claudicant l'intensité de la peur, de l'horrible peur dont le poète est saisi en ce pays berrichon si sauvage, mais qu'il adore parce que précisément *il y éprouve le vertige de l'épouvante!*

Vers minuit, Maurice Rollinat me dit : Secouons-nous un peu! Nous sortîmes, et après quelques allées et venues sur le boulevard Saint-Michel, il me proposa d'improviser un souper frugal. On irait dans sa chambre, il avait tant de choses à me lire, à me réciter, et tant de mélodies bizarres à faire palpiter sur son piano. Achat de saucissons, de jambonneau, deux bouteilles de vin, du pain, et nous voilà partis vers la rue Saint-Jacques. Rollinat habitait un petit logement au sixième!

Finit rapidement le souper improvisé ! Rollinat ouvrit son piano. Ce piano était un clavecin aux sons aigrelets, antiques; sans doute, il gémissait d'être réveillé si tard, lui, instrument du dix-huitième siècle, par un artiste de la fin du dix-neuvième. Au lieu des menuets, pauvre épinette, au lieu des pas de Vestris, voici qu'il était forcé d'accompagner, sur une mélodie funèbre de Rollinat, le terrible sonnet qu'avec une ironie amère Baudelaire intitula : *le Mort joyeux.*

Dans une terre grasse et pleine d'escargots,
Je veux creuser moi-même une fosse profonde
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli, comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux!
Plutôt que d'implorer une larme du monde,
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde!

O vers, noirs compagnons sans oreille et sans yeux,
Voici venir à vous un mort libre et joyeux,
Philosophe viveur, fils de la pourriture...

A travers ma ruine, allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encor quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts.

Ceux qui n'ont eu sous les yeux que la musique gravée de Rollinat, ceux qui n'ont pas entendu cet artiste original, bizarre et tourmenté, gémir d'une voix profonde les deux quatrains, lancer violemment le premier tercet, et terminer par un cri terrible d'angoisse effroyable le second, ne peuvent pas se rendre compte de l'effet produit par ce chant, la première fois qu'on l'entendait.

Le répertoire de Rollinat y passa presque en entier, puis les vers de son volume *les Brandes*, qu'il préparait alors chez Sandoz et Fischbacher. Vers sept heures du matin, le poète me lisait le scénario d'un drame extraordinaire qu'il devait terminer en collaboration avec le doux Pierre Elzéar : association étrange, qui, du reste, n'a pas abouti. Pouvait-il en être autrement? Le lecteur en jugera par le scénario lui-même, qui est resté suffisamment gravé dans ma mémoire effrayée.

Au lever du rideau, on apercevait une place publique, vers l'aube, une foule grouillante, et dans le fond une guillotine. Le patient basculait, le couteau tombait; un « ah! » d'épouvante courait sur la cohue, qui, selon l'usage, se retirait péniblement impressionnée, tandis qu'un fourgon rapide s'éloignait par la coulisse du fond.

Seul, un homme debout, M. A..., disait : « Enfin! me voici tranquille! cet innocent a payé pour moi! Dieu ait son âme! »

Tout à coup, un personnage, M. B..., porteur d'une valise, apparaissait, et allait frapper à la porte d'une maison : Pan! pan! pan!

Le premier monsieur disait en aparté : « Qui donc frappe ainsi à la porte du guillotiné? » Puis, s'adressant au nouveau venu : « Monsieur, cette maison est close, le malheureux qui l'habitait vient d'être exécuté à l'instant même. »

« Ciel, clamait l'autre, mon frère! mon frère! ce n'est pas possible! » — « Son frère! murmurait M. A..., hélas! » — Et le

frère du guillotiné s'écriait : « Mon frère est innocent! j'en suis sûr! je trouverai le coupable! »

M. A..., demeuré seul, se disait : « Il ne retrouvera pas le coupable; mais je dois une réparation, sinon au guillotiné, hélas! au moins au survivant, à ce frère infortuné. »

Au deuxième acte, M. A..., très riche grâce à son crime, pour lequel le frère de M. B... avait été guillotiné, donnait, en réparation d'honneur, sa fille et une forte dot à M. B..., qui oubliait un instant dans l'hyménée ses projets de vengeance contre le vrai coupable, et reléguait au second plan la réhabilitation de son frère.

Un incident quelconque terminant l'acte l'obligeait à y resonger.

Au troisième, M. B... découvre enfin le coupable... son beau-père! Que va-t-il décider?

Voici le dénouement. M. A... fit guillotiner le frère de M. B... M. B... forcera M. A..., son beau-père, à se guillotiner lui-même dans une chambre, et pour sauver l'honneur des petits-enfants, on mettra ce dénouement effroyable sur le compte d'une folie de suicide.

Tel fut le scénario de drame que me lut Rollinat, après, je dois le dire, m'avoir ému ou charmé par des poèmes tour à tour lugubres ou follement gais, funèbres ou parfois un peu sadiques.

Mais ces soirées vagues, ces amours pour des modèles — ô plastique! — plongeaient dans la ruine le pauvre employé des finances (126 fr. 25 par mois). Alors — oh! alors! plaignez-moi! je me suis mis à jouer. Oui! en des tripots étranges, j'allais risquer mes 126 fr. 25 sur des cartes graisseuses, peut-être biseautées! Oui! Près du Panthéon, une espèce de brasserie à double fond ouvrait ses entrailles aux peloteurs de la dame de pique. On trouvait là durant les après-midi, à l'heure de l'absinthe, des pions de collège, venus des diverses officines à bachot des environs, des étudiants quelconques, peut-être bouchers ou marchands de grains; puis, le soir, une foule cosmopolite, des êtres hybrides, des pochards et des gens de sang-froid. Sous les becs de gaz rutilants, un monsieur taillait un *bac* remarquable. Dans les coins sombres, on installait le chemin de fer des pauvres. C'était une usine à neuf ou à huit. J'y gagnais dès l'abord, oh! naturellement. Puis, régulièrement, le sombre décavage s'appesantit sur ma frêle bourse, dévorant les appointements gagnés,

les sommes empruntées à des tiers, les rares subsides envoyés par une famille terrible, croyant que l'on peut vivre, à Paris, fin dix-neuvième siècle, avec 126 fr. 25 par mois, après deux ans de surnumérariat gratuit.

Les amers décavages m'inspirèrent des défiances vis-à-vis des veinards perpétuels. Ce sont gens qu'on appelait jadis des *grecs*, sans qu'en vérité cette nation lointaine ait mérité, plus qu'une autre, cette renommée. Grecs! soit!

Indignatio facit versum.

Indigné, j'écrivis des vers contre les grecs, mêlant les notions d'Homère, de saint Jean Chrysostôme et les racines grecques, apprises au collège, avec mes rancunes de ponte ultradécavé, et de là sortit une pièce humoristique et sans grandes prétentions, que je me mis à débiter, le soir, au dessert, quand un faux alicante, ou un pseudo-champagne complétait les repas de thèse dans le quartier Latin. Cette pièce, dite par moi avec un accent extraordinairement périgourdin, me fit obtenir mes premiers succès. Ah! je ne songeais point, en la composant, pas plus qu'en la récitant, que ce serait le point de départ d'une vie littéraire. Je la donne donc ici comme un document, bien qu'elle ait été publiée dans les *Fleurs du Bitume* (1); car c'est elle qui me fit sortir de la voie dramatique, pour retomber, longuement, dans le champ abrupt, vaste et sombre de la poésie :

LES GRECS

Un soir, Æmilios, prince de la Déveine,
Résolut de gagner (*mataïa*, chose vaine!)
Quelques talents avec un sien napoléon,
Dans un obscur tripot, non loin du Panthéon.
La nuit venait, Phoïbè montra son front timide;
Le joueur revêtit sa laineuse chlamyde,
Et, vers l'antre où Ploutos présidait aux combats,
Il vint — comme les bœufs d'Ajax — les pieds en bas.
Le temple grec ouvrait sa hideuse poterne
Au bout d'un corridor, vrai sentier de l'Averne,
Où Phoïbos-Apollon était représenté
Par un lampion mort dans l'âcre obscurité.
Æmilios entra sous la voûte de plâtre,
Et, soudain, un éphèbe au tablier jaunâtre,

(1) Un volume, Ollendorff, éditeur.

Qui répondait : « Vlàboum! » quand on l'interpellait,
Sur le seuil l'accueillit. La foule qui hurlait
S'arrêta, contemplant le jeune prosélyte;
Mais, comme il n'avait pas l'aspect d'un satellite,
Les Achéens pensifs se remirent au jeu.
Une épaisse fumée empestait le saint lieu :
Assis sur des trépieds d'une facture austère,
Les joueurs allumaient dans leur bouche un cratère,
Et leurs lèvres lançaient par des souffles puissants,
Vers des soleils de gaz, un nuage d'encens.

On voyait çà et là l'éphèbe dans les groupes :
Sur les tables de marbre il déposait des coupes,
Des amphores de verre à faux-col solennel,
Où moussait le nectar jaune et blanc, hydromel
Que Gambrinos, rival de Dionysos l'antique,
Fait avec du houblon et de l'orge authentique.
Sur un autel de zinc trônait un grec lippu,
Chassieux comme un vieux Priapos, mais trapu,
Auquel, pour ce motif, tous les fils de Diogène.
Portaient plus de respect qu'aux douze dieux d'Athène.
Entre temps, dans la foule, un cri retentissait :
« Nom de Zeus! » — Quelque ponte, ayant pondu, gloussait :
« Taille! taille! banquier! (*Tailler!* verbe de proie,
Dont l'optatif futur, *gagnerai-je*, s'emploie
Avec le verbal *neuf*, ou *huit* diminutif;
Et *faire Charlemagne* est un infinitif
Dont les pontes présents seront les participes...
Confert Nieburh, *passim*, Burnouf, premiers principes).
Le ponte Æmilios, pâle, tremblant, séduit,
Comme un chant de sirène écoute tout ce bruit.

Quelques Thessaliens aux puantes cnémides,
Des Argiens subtils drapés dans leurs chlamydes,
Des gens crochus sortis de Sion, des Crétois
Fuyant le sol natal par dessus les détroits,
Des athlètes qui n'ont des dieux aucune crainte,
Des filles de Lesbos, des femmes de Corinthe,
De leurs doigts exercés gagnaient les talents d'or
Que des Béotiens livraient au dieu du sort,
Et que, riant tous bas, cueillait la perfidie.
La banque les plumait, ces pigeons d'Arcadie!
Popoï! Æmilios ne les regardait pas,
Il voyait seulement les vainqueurs des combats,
Et cherchait, pauvre fou! de l'or en sa ceinture...
Ce temple nébuleux, cette atmosphère impure,
Tout l'excite! C'est l'or dansant joyeusement!
L'encéphale s'enflamme au simple frottement

De ta roue, ô Fortune!!! Allons! voici la proie!
Æmilios, debout, s'approche, et, plein de joie.
Lance sur le tapis un disque de métal.
Adieu les chers moutons d'argent : voici l'étal!

O grecs dégénérés! ô fils de Thémistocle!
Si vos aïeux d'airain descendaient de leur socle,
Et, quittant pour un jour les champs Élyséens,
Venaient vous contempler, pâles Athéniens!...
S'ils voyaient à leur nom cette allure ambiguë!...
Socratès reboirait sa coupe de ciguë.
Le vieux Démosthénès cracherait ses cailloux,
Et l'ample Isocratès se tairait devant vous!
O morts de Marathon, ô morts de Salamine,
Héros marmoréens que la gloire illumine,
C'est avec l'écarté — du grec *écartaïos* —
Que vos petits neveux plument Æmilios.

Æmilios perdit jusqu'aux disques de cuivre,
Pauvre Béotien que la fureur rend ivre!
Les Achéens riaient! Æmilios s'assit,
Et, remarquant sa coupe intacte, il la saisit,
Et, nerveux, il brisa contre terre le vase;
Puis, pour payer la casse, il laissa son pétase;
Et, jetant un regard suprême au temple grec,
Le cœur gros, il sortit complètement à sec.
Le joueur se sentait l'encrânion malade;
Il maudissait tout bas sa stupide incartade :
« J'en jure, disait-il, par les dieux souterrains!
« Je voudrais vous tenir, et vous briser les reins,
« O Grecs! » — Il s'adressait aux Argiens avides!
Trop tard! ses mains tâtaient ses larges poches vides :
« Adieu, champs où jadis s'élevait Ilion! »
Et je montrais le poing aux murs du Panthéon,
Tandis qu'exécutant les ordres des Archontes,
Des archers à pas lents venaient cueillir les pontes.

Cette simple plaisanterie rimée fit plus pour moi qu'un énorme drame en vers sur la guerre de 1870, que deux comédies en vers, qu'un drame en prose, que les sonnets soignés, finis, léchés, que je colportais deçi delà. O hasard! Je récitais cette pièce à l'heure où, dans les tables d'hôte, après un repas modeste, mais gai, on demande *à chacun la sienne.* C'était là ma chanson du dessert. Je n'y attachais pas autrement d'importance, rêvant mieux, ô ambition! lorsqu'un soir un jeune homme, républicain enragé, qui fondait un journal politique dans le quartier Latin, me de

manda ces vers, pour les mettre en feuilleton, dans son premier numéro. On me demandait mes vers! Enfin! Vous pensez si je les donnai.

Mais ici se place un incident absolument inattendu. Aussitôt après la publication de cette plaisanterie versifiée, la colonie grecque de Paris, toute la colonie hellénique, y compris les attachés à la légation, les attachés civils et les militaires, s'émut; une réunion eut lieu, au cours de laquelle on discuta les plus féroces motions. J'eus beaucoup de peine à éteindre cet incendie. J'y fus aidé par le peintre Kalloudis, un Hellène qui suivait les cours de l'École des Beaux-Arts, par Duc-Quercy, qui, avant d'être socialiste émérite, était professeur, et comptait parmi ses élèves une foule de jeunes Grecs, et surtout par M. de S..., ancien ministre plénipotentiaire à Athènes, qui démontra à ces braves patriotes que je n'avais nullement essayé d'insulter la jeune Hellade, dont la sympathie pour la France et le courage se sont admirablement montrés aux heures cruelles de 1870.

Cette aventure eut un résultat inattendu : c'est que je devins à ce point assidu au restaurant turco-grec, que la caissière, une grande blonde... non, je ne le dirai pas, c'est encore de la vie privée. Que voulez-vous? J'habitais en face.

Aussitôt, j'écrivis un pendant à cette pièce des *Grecs*, sous ce titre : *les Romaines*. Les filles de la Ville éternelle ne m'ont jamais envoyé de cartel, et je le regrette.

Émile Goudeau.

(*A suivre.*)



SCÈNES DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL [1]

(*Suite*)

XVIII

« Eh bien, vous êtes-vous installé? demanda Kraut à Volodia; mais, pardon, comment vous appelle-t-on? votre nom et votre prénom? L'usage le veut ainsi chez nous, dans l'artillerie! Avez-vous un cheval de selle?

— Non, répondit Volodia, et je suis bien embarrassé, je l'ai dit au capitaine. Je n'ai ni cheval ni argent, jusqu'à ce que je reçoive les frais de fourrage et de route. Je voudrais bien demander au commandant de la batterie de me prêter son cheval, mais je crains un refus.

— Vous voulez le demander à Apollon Serguéitch? » dit Kraut, produisant avec les lèvres un son qui devait exprimer le doute, et il regarda le capitaine.

« Eh bien, dit ce dernier, s'il refuse, le mal n'est pas grand! A dire vrai, on n'a guère besoin d'un cheval ici; je me charge de le lui demander aujourd'hui même.

— Vous ne le connaissez pas, dit Dédenko; il refuserait autre chose, mais il ne refusera pas à monsieur, voulez-vous parier?

— *Oh!* je sais que vous êtes pour la contradiction, vous...

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars 1891.

— Je contredis quand je sais ! Il n'est pas donnant en général, mais il prêtera son cheval, parce qu'il n'a aucun intérêt à le refuser.

— Comment aucun intérêt ! Quand l'avoine lui revient ici à huit roubles, c'est son intérêt évident ; ce sera toujours un cheval de moins à nourrir.

— Vladimir Sémenovitch ! s'écria Vlang, revenant avec la pipe de Kraut, demandez-lui l'Étourneau : c'est un cheval charmant...

— Avec lequel vous êtes tombé dans le fossé. Eh ! eh ! Vlang ! fit observer le capitaine en second.

— Mais vous vous trompez en disant que l'avoine est à huit roubles, soutenait en attendant Dédenko, qui avait continué sa discussion. Selon les dernières informations, c'est dix cinquante..., il est évident qu'il n'y a pas de profit à...

— Vous voulez donc qu'il ne lui reste plus rien ? Si vous étiez à sa place, vous ne prêteriez pas non plus de cheval pour aller en ville. Quand je serai commandant de la batterie, mes chevaux, batiouchka, auront tous les jours quatre bons garnetz à manger ! je ne penserai pas à me faire des rentes, moi, soyez tranquille !

— Qui vivra verra, répliqua le capitaine en second, vous ferez de même quand vous aurez une batterie, et lui aussi, en indiquant d'un geste Volodia.

— Pourquoi supposez-vous, Frédéric Christianovitch, que monsieur voudra aussi se réserver quelques petits profits ? S'il a quelque fortune, pourquoi le ferait-il ? demanda à son tour Tchernovitzky.

— Non..., je..., excusez-moi, capitaine, dit Volodia rougissant jusqu'aux oreilles ; ce serait malhonnête à mes yeux.

— Oh ! oh ! quelle soupe au lait ! lui dit Kraut.

— Ceci est une autre question, capitaine, mais il me semble que je ne puis pas prendre pour moi de l'argent qui ne m'appartient pas.

— Et moi, je vous dirai autre chose, poursuivit le capitaine d'un ton plus sérieux ; apprenez qu'il y a tout avantage à bien mener ses affaires étant commandant de batterie ; sachez que le manger des soldats ne le regarde pas ; ç'a toujours été ainsi chez nous, dans l'artillerie. Si vous ne parvenez pas à joindre les deux bouts, il ne vous restera rien. Énumérons un peu vos

dépenses : vous avez d'abord le ferrage, — et le capitaine plia un doigt, — puis la pharmacie, — il plia le second, puis la chancellerie, ça fait trois ; puis les chevaux de l'attelage, qui coûtent certainement cinq cents roubles, ça fait quatre ; puis la remonte des collets de soldats, puis le charbon, qui se dépense en grande quantité, et enfin, la table de vos officiers. Ensuite, comme chef de batterie, vous devez vivre convenablement, il vous faut donc une calèche, une pelisse, etc.

— Et le principal, dit le capitaine, qui s'était tu jusqu'à ce moment, le voici, Vladimir Sémenovitch. Vous voyez un homme comme moi, par exemple, qui a servi vingt ans, recevant d'abord deux, puis trois cents roubles de paye... Eh bien, comment le gouvernement ne récompenserait-il pas ses années de service en lui donnant un morceau de pain pour ses vieux jours?

— C'est indiscutable, reprit le capitaine en second; aussi ne vous pressez pas de juger, servez un peu, et vous verrez... »

Volodia, tout honteux de l'observation qu'il avait lancée sans réfléchir, murmura quelques mots et écouta en silence comment Dédenko s'y prit pour défendre la thèse contraire; la dispute fut interrompue par l'entrée du brosseur du colonel, annonçant que le dîner était prêt.

« Vous devriez bien dire à Apollon Serguéitch de nous donner du vin aujourd'hui, dit le capitaine Tchernovitzky en se boutonnant; au diable son avarice! il sera tué et personne n'en aura.

— Dites-le-lui vous-même.

— Oh non! vous êtes mon ancien, la hiérarchie avant tout! »

XIX

Une table couverte d'une nappe maculée était dressée au milieu de la chambre dans laquelle Volodia avait été reçu la veille au soir par le colonel; ce dernier lui tendit la main et le questionna sur Pétersbourg et son voyage.

« Eh bien, messieurs, veuillez vous approcher de l'eau-de-vie; les enseignes ne boivent pas », ajouta-t-il en souriant.

Le commandant de la batterie ne semblait plus aujourd'hui aussi sévère que la veille; il avait même plutôt l'air d'un hôte bienveillant et hospitalier, d'un camarade parmi ses officiers :

tous, malgré cela, depuis le vieux capitaine jusqu'à l'enseign Dédenko, lui témoignaient un respect qui se trahissait dans la politesse timide avec laquelle ils lui parlaient et s'approchaient à la file pour boire leur petit verre d'eau-de-vie.

Le dîner se composait de chtchi servi dans une grande soupière où nageaient des morceaux de viande garnis de graisse des feuilles de laurier et beaucoup de poivre, de zrasi à la polonaise avec de la moutarde, et de koldouny au beurre légèrement rance : point de serviettes; les cuillers étaient en étain et en bois, les verres au nombre de deux; sur la table une seule carafe d'eau avec le goulot brisé; la conversation ne tarissait pas : on parla d'abord de la bataille d'Inkerman, à laquelle cette batterie avait pris part; chacun racontait ses impressions, ses aperçus sur les causes de l'insuccès, se taisant aussitôt que parlait le commandant de la batterie; puis on se plaignit de manquer de canons d'un certain calibre, on causa de certains autres perfectionnements, ce qui donna occasion à Volodia de faire preuve de son savoir; chose curieuse, la causerie n'effleura même pas l'effroyable situation de Sébastopol, ce qui semblait vouloir dire que chacun, à part soi, y pensait trop pour en parler. Volodia, très étonné et même chagriné de ce qu'il ne fût nullement question des devoirs de son service, se disait qu'il semblait n'être arrivé à Sébastopol que pour donner des détails sur les nouveaux canons et dîner chez le commandant de la batterie. Un obus éclata pendant le repas à deux pas de la maison; le plancher et le mur en furent secoués comme par un tremblement de terre, et la fumée de la poudre s'étendit au dehors sur le vitrage de la fenêtre.

« Vous n'avez certes pas vu cela à Pétersbourg, mais ici nous avons souvent de ces surprises! Voyez un peu, Vlang, ajouta le commandant, où cet obus a éclaté. »

Vlang regarda et annonça que c'était sur la place; après quoi l'on n'en parla plus.

Un peu avant la fin du dîner, un des écrivains militaires entra pour remettre à son chef trois enveloppes cachetées : celle-ci est très pressée, un Cosaque vient de l'apporter de la part du commandant de l'artillerie! Les officiers suivirent avec une anxieuse impatience les doigts exercés de leur supérieur, rompant le cachet de l'enveloppe qui portait la suscription « très pressée » et dont il tira un papier. « Qu'est-ce que cela peut être? se demanda chacun; serait-ce l'ordre de quitter Sébastopol pour se reposer,

ou celui de faire sortir sur le bastion la batterie tout entière? »

« Encore! s'écria le commandant, jetant avec colère la feuille de papier sur la table.

— Qu'est-ce, Apollon Serguéitch? demanda le plus ancien des officiers.

— On demande un officier et des servants pour une batterie à mortiers. Je n'ai que quatre officiers, et mes servants ne sont pas au complet, grommela-t-il, et voilà qu'on en exige... Il faut pourtant que quelqu'un y aille, messieurs, reprit-il au bout d'un instant, il faut y être à sept heures. Envoyez-moi le sergent-major. Eh bien! messieurs, qui est-ce qui ira? Décidez entre vous!

— Mais voilà, monsieur n'a pas encore donné », dit Tchernovitzky en indiquant Volodia.

Le commandant de la batterie garda le silence.

« Oui, je ne demande pas mieux », dit Volodia, sentant une sueur froide lui mouiller le cou et l'épine dorsale.

« Non, pourquoi? interrompit le capitaine. Personne ne doit s'y refuser, mais le demander est inutile, et, puisque Apollon Serguéitch nous laisse libres, nous tirerons au sort, comme l'autre fois. »

Tous y consentirent. Kraut coupa avec soin quelques petits carrés de papier, les roula et les jeta dans une casquette. Le capitaine débita quelques plaisanteries et profita de l'occasion pour demander au colonel du vin, « afin de se donner du courage », ajouta-t-il. Dédenko avait l'air sombre, Volodia souriait, Tchernovitzky prétendait qu'il serait désigné par le sort; quant à Kraut, il était parfaitement calme.

On offrit à Volodia de tirer le premier, il prit un des billets, le plus long, mais il le changea aussitôt contre un autre, plus petit et plus mince, et, le déroulant, il lut le mot « aller ».

« C'est à moi, dit-il en soupirant.

— Eh bien, que Dieu vous garde! Ce sera votre baptême du feu, lui dit le commandant en regardant avec un bon sourire la figure émue de l'enseigne, mais faites vite, et, pour que ce soit plus gai, Vlang ira avec vous à la place de l'artificier. »

XX

Vlang, enchanté de sa mission, courut s'habiller et revint aussitôt aider Volodia à faire ses paquets, en lui conseillant de prendre son lit, sa pelisse, un vieux numéro des *Annales de la Patrie*, une cafetière avec une lampe à esprit-de-vin et autres objets inutiles. Le capitaine, à son tour, engagea Volodia à lire, dans le *Manuel à l'usage des officiers de l'artillerie*, le passage concernant le tir des mortiers et d'en prendre immédiatement copie! Volodia se mit aussitôt à la besogne, heureux et surpris de sentir que la terreur du danger, la crainte surtout de passer pour un poltron étaient moins fortes que la veille; les impressions de la journée et ses occupations avaient en partie contribué à en diminuer la violence, et puis il est prouvé qu'une sensation à l'état aigu ne peut durer longtemps sans s'affaiblir; en un mot, sa peur s'aguerrissait. A sept heures du soir, au moment où le soleil descendait derrière la caserne Nicolas, le sergent-major vint lui dire que les hommes étaient prêts et qu'ils l'attendaient.

« J'ai remis la liste à Vlang, Votre Noblesse, vous la lui demanderez », dit-il.

« Faut-il leur faire un petit discours? se demanda Volodia en allant, accompagné du junker, rejoindre les vingt artilleurs qui, l'épée au ceinturon, l'attendaient dehors; ou bien faut-il leur dire simplement : Bonjour, mes enfants! ou bien ne rien leur dire du tout? Pourquoi ne pas leur dire : Bonjour, mes enfants! Je crois que ça se doit »; et, de sa voix pleine et sonore, il cria hardiment : Bonjour, mes enfants! Les soldats répondirent gaiement à son salut; sa voix jeune et fraîche avait agréablement caressé leurs oreilles. Il se mit à leur tête, et, bien que son cœur battît comme s'il venait de franchir quelques verstes en courant, sa démarche était légère et son visage souriait. Arrivé auprès du mamelon de Malakoff, il remarqua en le gravissant que Vlang, qui ne le quittait pas d'une semelle et qui lui avait paru si courageux là-bas dans leur logement, s'effaçait et baissait la tête comme si les boulets et les obus qui sifflaient ici sans interruption volaient droit sur lui; quelques soldats faisaient de même, et la plupart des visages exprimaient, sinon la peur, du moins l'inquiétude; cette circonstance acheva de rassurer et de ranimer son courage.

« Me voilà donc, moi aussi, sur le mamelon de Malakoff! Je me le figurais mille fois plus terrible, et je marche, j'avance sans saluer les boulets! J'ai donc moins peur que les autres, je ne suis donc pas un poltron? » se disait-il tout joyeux, avec l'enthousiasme de l'amour-propre satisfait.

Ce sentiment fut, du reste, ébranlé par le spectacle qui se présenta à ses yeux : lorsqu'il atteignit au crépuscule la batterie de Korniloff, quatre matelots, tenant les uns par les pieds, les autres par les bras le corps ensanglanté d'un homme déchaussé et sans capote, étaient au moment de le lancer par dessus le parapet (le second jour du bombardement, on jetait les morts dans le fossé, car on n'avait pas le temps de les enlever). Volodia, frappé de stupeur, vit le cadavre heurter la partie supérieure du rempart et glisser de là dans le fossé; heureusement pour lui, il rencontra à ce moment même le commandant du bastion, qui lui donna un conducteur pour le mener à la batterie et dans le logement blindé et destiné aux servants. Nous ne raconterons pas combien de fois notre héros fut exposé au danger pendant cette nuit; nous ne dirons rien de ses déceptions lorsqu'il s'aperçut qu'au lieu de trouver ici un tir selon toutes les règles de précision, tel qu'on le pratiquait à Pétersbourg sur la plaine de Volkovo, il se vit en face de deux mortiers brisés, l'un avec la volée froissée par un obus, l'autre encore debout sur les éclats d'une plate-forme détruite; nous ne dirons pas comment il lui fut impossible de se procurer des soldats pour la réparer avant le jour, comment il ne trouva aucune charge du calibre indiqué dans le *Manuel*, ni de ses impressions en voyant deux de ses soldats tomber, frappés devant lui, ni comment lui-même enfin fut vingt fois à un cheveu de la mort; pour son bonheur, le chef de pièce qui lui avait été donné comme aide, un marin de haute taille, préposé à ces mortiers depuis le commencement du siège, l'assura qu'on pouvait encore s'en servir et lui promit, tout en se promenant sur le bastion, une lanterne à la main, avec autant de calme que s'il était dans son potager, de les remettre en bon état avant le matin.

Le réduit blindé dans lequel son guide l'introduisit n'était qu'une grande cavité allongée, creusée dans le sol pierreux, de deux sagènes cubiques de profondeur, protégée par des poutres en chêne d'une archine de diamètre; c'est là qu'il s'établit avec ses soldats. Aussitôt que Vlang aperçut la petite porte basse qui



y menait, il s'y jeta le premier avec une précipitation qui l'entraîna presque à une chute sur le sol, pavé de pierres, et il se blottit dans un angle sans plus vouloir en sortir; les soldats s'installèrent par terre le long du mur, quelques-uns d'entre eux allumèrent leurs pipes, et Volodia dressa son lit dans un coin, s'étendit dessus, alluma à son tour une bougie et fuma une cigarette. Au-dessus de leurs têtes s'entendait, affaibli par le blindage, le grondement non interrompu des décharges; un seul canon, placé juste à côté d'eux, ébranlait leur abri chaque fois qu'il tonnait. A l'intérieur, tout était tranquille; les soldats, encore intimidés par la présence du nouvel officier, n'échangeaient que de rares paroles pour se demander l'un à l'autre du feu ou un peu de place; un rat grattait quelque part entre les pierres, et Vlang, qui n'était pas encore remis de son émotion, poussait de temps à autre un profond soupir en regardant autour de lui; Volodia, sur son lit dans ce coin paisible bondé de monde, éclairé par une seule bougie, se laissait aller à ce sentiment de confort qu'il avait souvent éprouvé étant enfant, lorsque, jouant à cache-cache, il se glissait dans une armoire ou sous le jupon de sa mère, retenant sa respiration, l'oreille tendue, ayant grand'peur de l'obscurité et éprouvant en même temps une impression inconsciente de bien-être. De même ici, sans être tout à fait à son aise, il se sentait plutôt disposé à la gaieté.

XXI

Au bout de dix minutes, les soldats s'enhardirent et se mirent à jaser; auprès du lit de l'officier, dans le cercle de lumière, s'étaient placés les plus élevés en grade : les deux artificiers, l'un, un vieux à cheveux gris, la poitrine ornée d'une masse de médailles et de croix, auxquelles manquait pourtant celle de Saint-George; l'autre, un jeune homme fumant des cigarettes qu'il roulait; et le tambour, qui s'était mis, comme toujours, aux ordres de l'officier, dans le fond. Dans l'ombre à l'entrée, derrière le bombardier et les soldats médaillés assis en avant, se tenaient les « humbles », qui furent les premiers à rompre le silence. Un des leurs accourant tout effaré du dehors avec grand bruit servit de thème à leur causerie.

« Eh! dis donc, tu n'es pas resté longtemps dans la rue? Les jeunes filles ne s'y amusent pas, hein? dit une voix.

— Au contraire, elles chantent des chansons merveilleuses, on n'en entend pas de pareilles au village, répondit en riant le nouveau venu tout essoufflé.

— Vassine n'aime pas les bombes, non, il ne les aime pas! s'écria quelqu'un du côté aristocratique.

— Quand c'est nécessaire, c'est une autre chanson, répondit lentement Vassine, que tout le monde écoutait quand il parlait. Le 24, par exemple, ils ont tiré, que c'était une bénédiction! et il n'y a rien de mal là dedans; pourquoi nous laisser tuer pour rien? est-ce que les chefs nous disent merci pour ça? »

Ces paroles provoquèrent un rire général.

« Et pourtant, voilà Melnikoff qui est tout le temps là dehors! dit quelqu'un.

— C'est vrai, faites-le donc rentrer, ajouta le vieil artificier; autrement il se fera tuer pour rien.

— Qu'est-ce que ce Melnikoff? demanda Volodia.

— C'est, Votre Noblesse, un bêta qui n'a peur de rien, il se promène là dehors; veuillez l'examiner, il ressemble à un ours.

— Il connaît les sortilèges », ajouta Vassine de sa voix calme.

Melnikoff, soldat d'une forte corpulence, chose très rare, avec une chevelure rousse, un front énorme extraordinairement bombé et des yeux bleu clair à fleur de tête, entra juste à ce moment.

« As-tu peur des bombes? lui demanda Volodia.

— Pourquoi en aurais-je peur? répéta Melnikoff, se grattant la nuque; ce n'est pas une bombe qui me tuera, je le sais.

— Tu aimerais donc à vivre ici?

— Mais certainement, c'est très amusant », et il éclata de rire.

« Alors il faut t'envoyer à une sortie! veux-tu? Je le dirai au général, dit Volodia, bien qu'il ne connût aucun général.

— Comment ne pas vouloir? je le veux bien! » et Melnikoff se déroba derrière ses camarades.

« Voyons, jouons, mes enfants, à la bernique! Qui a des cartes? » demanda-t-il d'une voix impatiente, et le jeu s'organisa aussitôt dans le coin le plus reculé : on y entendait annoncer les levées, le bruit des tapes sur le nez et des éclats de rire. Volodia buvait, en attendant, du thé préparé par le tambour, en offrait aux artificiers, plaisantait et causait avec eux, désireux de se rendre populaire, et très satisfait du respect qu'on lui témoignait.

Les soldats, ayant remarqué que le « barine » était bon enfant, s'animèrent, et l'un d'eux annonça que le siège allait bientôt finir, car un marin lui avait dit comme une chose certaine que Constantin, le frère du tsar, venait les délivrer avec la flotte « méricaine (1) », que bientôt il y aurait un armistice de deux semaines pour se reposer, et que, pour chaque coup que l'on tirerait pendant la trêve, on aurait à payer soixante-quinze kopeks.

Vassine, que Volodia avait déjà remarqué, ce soldat de petite taille avec de bons grands yeux et des favoris, raconta à son tour, au milieu d'un silence général que rompirent ensuite des éclats de rire, la joie qu'on avait d'abord ressentie à le voir revenir au village pendant son congé, mais qu'ensuite son père l'avait envoyé travailler aux champs tous les jours, pendant que M. le lieutenant forestier envoyait chercher sa femme en drochki. Volodia s'amusait de tous ces récits; il n'avait plus la moindre crainte, et les fortes émanations qui emplissaient leur réduit ne lui causaient aucun dégoût; il se sentait, au contraire, très gai et en très agréables dispositions.

Plusieurs soldats ronflaient déjà. Vlang s'était également couché par terre, et le vieil artificier, ayant étendu sa capote sur le sol, se signait dévotement et marmottait les prières du soir, lorsqu'il vint à Volodia la fantaisie de sortir pour voir ce qui se passait dehors.

« Retire tes jambes! » se dirent aussitôt les soldats les uns aux autres en le voyant se lever, et chacun ramena ses jambes à soi pour le laisser passer.

Vlang, qu'on croyait endormi, se redressa et saisit Volodia par le pan de sa capote.

« Voyons, n'y allez pas, pour quoi faire? lui dit-il d'un ton larmoyant et persuasif; vous ne savez pas ce que c'est! il pleut des boulets là-bas, on est mieux ici. »

Mais Volodia sortit sans l'écouter et s'assit sur le seuil même de leur logement, à côté de Melnikoff.

L'air était frais et pur, surtout après celui qu'il venait de respirer; la nuit était claire et calme; à travers le roulement de la canonnade, on entendait le bruit que faisaient les roues des télègues apportant les gabions, et les voix de ceux qui travaillaient à la poudrière; au-dessus des têtes brillait le ciel étoilé, que

(1) Americaine.

rayaient les sillons lumineux des projectiles; à gauche se voyait une petite ouverture d'une archine de haut conduisant à un autre abri blindé, où l'on apercevait les pieds et les dos des matelots qui y demeuraient et qu'on entendait causer; en face s'élevait le tertre qui recouvrait la poudrière, devant laquelle des figures ployées en deux passaient et repassaient : sur le haut même de l'éminence, exposée aux balles et aux obus qui ne cessaient de siffler à cet endroit, se tenait une figure noire, les mains dans ses poches, piétinant sur la terre fraîche qu'on apportait dans des sacs; de temps en temps, une bombe tombait et éclatait à deux pas de la cave; les soldats porteurs se courbaient et s'écartaient, tandis que la silhouette noire continuait tranquillement à égaliser la terre de ses pieds sans changer de place.

« Qui est-ce? demanda Volodia à Melnikoff.

— Je ne sais pas, je vais y aller voir.

— N'y va pas, c'est inutile. »

Mais Melnikoff se leva sans l'écouter, s'approcha de l'homme noir et resta longtemps immobile à côté de lui avec la même indifférence pour le danger.

« C'est le surveillant de la poudrière, Votre Noblesse, fit-il en revenant; une bombe l'a trouée, on la recouvre de terre. »

Quand les obus semblaient voler tout droit sur le logement blindé, Volodia se serrait dans l'angle et en ressortait ensuite, les yeux levés au ciel pour voir s'il n'en venait pas d'autres; bien que Vlang, toujours couché, l'eût plus d'une fois supplié de rentrer, Volodia passa trois heures assis sur le seuil, trouvant du plaisir à exposer sa destinée à cette expérience ainsi qu'à observer le vol des projectiles : vers la fin de la soirée, il savait parfaitement quels étaient le nombre et la direction des canons qui tiraient, et où tombaient leurs charges.

L. Tolstoï.

(A suivre.)

LES ENFANTS MAL ÉLEVÉS [1]

(Suite et fin)

II

LE FOUET

Dans les tentatives de rébellion qui se manifestent vers deux ou trois ans (et de l'issue desquelles dépend l'autorité paternelle), faut-il employer le fouet.... ? Appelons les choses par leur nom.

Si l'on sait, répondrons-nous, obtenir soumission plénière du *petit* enfant en révolte, sans recourir à la correction manuelle dans ces grandes batailles dont nous parlions, on est en droit de se proclamer l'inventeur d'un système brevetable.

Remarquez que l'hypothèse est celle d'un enfant qui ne *veut pas céder*, et résiste sciemment.

Le faire obéir, est donc une nécessité.

Ici, surgit une objection :

« Il refuse de se soumettre ; c'est possible ! mais pourquoi le
« châtier, si on peut l'amener par des moyens détournés à ce
« qu'on désire, en lui prouvant qu'on a raison, ou qu'on lui con-
« seille une chose avantageuse ? »

La réponse est bien simple : en pareil cas, *convaincre* n'est pas *vaincre ;* c'est la victoire des désarmés, la force des impuissants.

Oui, il s'est laissé persuader, mais IL N'A PAS OBÉI. Il a fait sa volonté tout en correspondant à votre désir ; il a partagé votre manière de voir...., mais non point *cédé !*

On lui a suggéré une résolution ; on ne lui a pas intimé un ordre. Et s'il est réfractaire à l'éloquence, faudra-t-il humblement déposer les armes..... ?

La correction manuelle semble donc en principe inévitable quand l'enfant, insensible à votre dialectique, s'obstine et s'in-

(1) Voir le numéro du 25 mars 1891.

surge; inévitable surtout, tant qu'il n'a pas assez de raison pour apprécier les « considérants » des arrêts paternels.

Entendons-nous bien, toutefois !

Cette nécessité n'existe, à notre avis, *que pour le premier âge et encore dans de rares circonstances.*

L'important, est que l'enfant apprenne, tout jeune, QU'IL PEUT ÊTRE CHATIÉ AVEC RIGUEUR S'IL RÉSISTE.

Mais la contrainte est inadmissible, on le conçoit, quand il est devenu grand : on n'a plus alors pour ressource que les observations, aussi répétées qu'inutiles, si l'on n'a pas commencé par le mâter.

On se donne un mal infini pour n'aboutir point : c'est à désespérer ! Et l'on désespère en effet...

La correction est-elle conciliable avec l'amour paternel et maternel ?

Si l'on en croit le livre des Proverbes : celui qui épargne la verge « n'aime point » son fils : *qui parcit virgam, odit filium.*

Educate filios in disciplinâ, lisons-nous encore au chapitre VI.

Et la Sagesse des Nations reprend à son tour : « Qui aime bien, châtie bien. »

Le mot est remarquable. Aimer *bien*, c'est aimer comme il convient; aimer, non point ses convenances, mais ce qui est le mieux pour l'enfant, sans en excepter la discipline.

LE FOUET DANS L'ANTIQUITÉ

De toutes les peines publiques ou privées, aucune ne semble avoir été plus fréquemment prescrite que le fouet.

Chez les *Hébreux*, c'était même en quelque sorte le châtiment de droit commun, que le juge pouvait ordonner avec plus ou moins de sévérité, du moment que la peine édictée n'avait point le caractère capital.

Cette correction n'était pas cependant discrétionnaire.

Le nombre de coups pouvait varier de 1 à 40, pour un premier délit, et s'élever jusqu'à 79 en cas de cumul ou de récidive ; à moins toutefois que l'on ne fît usage du fouet à trois courroies, ce qui permettait de réduire les coups à 13 et à 26.

Chez les *Perses*, les plus nobles personnages étaient fustigés.

Artaxerce Longue-Main eut l'ingénieuse idée de leur permettre de ne l'être plus qu'en effigie.

C'était moins dur...

Chez les *Romains*, ce mode de répression était appliqué aux militaires, au moyen de bâtons (*fustibus*); aux esclaves, au moyen de fouets (*flagellis*); pour les citoyens, on usait de verges (*virgis*).

Vers la fin de la République, la loi Porcienne abolit la peine des verges pour ces derniers; aussi voit-on Cicéron reprocher amèrement à Verrès d'avoir fait fouetter un citoyen.

L'essence du bois servant à la bastonnade, était loin d'être chose indifférente. Le centurion ne pouvait employer que le cep de vigne, en tant que simple punition militaire; au contraire, l'usage du coudrier impliquait la honte et la dégradation.

Au *moyen âge*, le fouet conserve ce double caractère de châtiment, légal ou disciplinaire.

En tant que pénalité, il est infligé par le bourreau qui conduit le patient à la suite d'une charrette, et lui administre à chaque carrefour le nombre de coups indiqué par l'arrêt.

Comme correction non infamante, il était donné par le geôlier à l'entrée de la prison « sous la custode », selon le mot du temps.

Une Ordonnance de Louis IX en 1268, nous apprend que les *femmes* elles-mêmes étaient soumises à cette peine, par la main d'un exécuteur féminin spécial : « Si elles avaient feist ou deist « chose qui fût moult horrible et tournant à despit de Dieu, de « Nostre-Dame et des sainz. » (Art. 5.)

Cette Ordonnance contient contre les blasphémateurs des dispositions si rigoureuses, que le pape Clément IV crut devoir engager le roi à user de plus de modération.

Cette particularité est curieuse à noter.

Sous François Ier, on voit la fustigation inscrite dans les règlements de *l'armée*.

Puis l'ordonnance du 1er juillet 1780, crée pour les déserteurs une espèce particulière de flagellation à l'aide de baguettes, de bretelles de fusil, ou de courroies de chevaux, suivant l'arme à laquelle appartenait le coupable.

Dans les *écoles publiques*, le fouet était aussi en usage : un domestique était chargé de l'exécution : « *Verberare possunt, modo non excedant castigationis terminos.* »

Le surnom d'*orbilianites* fut donné aux régents, en souvenir du rhéteur Orbilius, sorte de maître-cinglant, qu'Horace qualifie de *plagosus*.

En 1791, cette pénalité fut généralement interdite; cependant,

elle subsistait encore en 1848, à bord des navires de guerre et de commerce.

En *Angleterre,* le fouet figure toujours comme punition militaire et scolaire; et l'on sait que le knout est maintes fois prévu par la législation pénale de *Russie.*

Les *cent coups* étant le maximum, on a cru voir dans cette particularité l'origine de l'expression populaire : être aux cent coups...

Enfin, divers textes du *Droit Canon* visant les fautes des clercs, prescrivaient également le fouet, mais sans effusion de sang et toujours en secret : *inter privatos parietes.*

Aussi bien que d'autres, les fils des Rois de France devaient... s'incliner devant cette humiliation.

On raconte que Louis XIII montra dès son enfance un extrême dégoût pour la lecture.

La Reine-Mère, dans le dessein de vaincre cette aversion, ordonna un jour à M. de Souvré, gouverneur de son fils, de donner le fouet sans hésiter à son royal élève.

Le jeune prince tenta de résister; puis se ravisant : « Monsieur « de Souvré, » lui dit-il en suppliant, « allez-y doucement, je « vous prie. »

Une dernière observation.

Nous avons entendu soutenir cette thèse, par d'éminents médecins, à savoir: que le fouet, au point de vue physique, était en certains cas, un dérivatif fort utile.

C'est surtout quand l'enfant est dans un accès de colère, remarquent-ils, que cette correction *exceptionnelle,* est opportune et... bien placée. Le sang se portant vers la tête, la fustigation décongestionne très efficacement.

Nous n'avons point à prendre parti : toutefois cette opinion était à signaler en passant.

LA SCHLAGUE A L'ÉCOLE ALLEMANDE

Les Allemands, en philosophes pratiques, se sont dit que le meilleur moyen de préparer les soldats à recevoir la schlague, c'était de commencer à la donner aux jeunes enfants dans les écoles.

Voici à ce sujet quelques détails curieux que nous découpons dans l'Annuaire de l'enseignement primaire en Allemagne.

L'autorité scolaire prévoit l'emploi de la « baguette de jonc ».

Tout d'abord, on fixe les hypothèses dans lesquelles le maître a le droit de recourir aux châtiments corporels; ce sont les cas de mensonge, de désobéissance persistante, d'immoralité, de paresse ou de désertion.

Une fois la correction décidée, on s'arme de la « baguette ». Mais il y a jonc et jonc, comme il y a fagot et fagot; et l'autorité scolaire, craignant que l'instrument choisi par l'instituteur ne fût d'un diamètre tantôt insuffisant et tantôt excessif, a décidé qu'elle fournirait l'objet elle-même.

Il paraît qu'elle avait de bonnes raisons pour se méfier de la légèreté de main de certains maîtres, car elle a disposé, dans un article, qu'ils ne pourraient se servir pour l'enseignement géographique, « ni d'une règle ni d'une canne ».

Elle tient à épargner à l'instituteur la tentation trop forte d'en faire usage... sur la tête ou sur le dos des insolents et des espiègles.

Les règlements prescrivent que le jonc officiel sera conservé, sous clef, chez le directeur de l'école, qui ne devra le tirer de sa cachette que dans des circonstances spéciales, et sur requête motivée. Puis on indique que les seuls endroits « licitement fustigeables », seront le dos, et le... bas du dos; hors de ce domaine, le maître n'a plus aucun droit d'action.

Le nombre des coups est déterminé: trois dans les cas ordinaires, six dans les cas graves.

Les châtiments corporels ne sont jamais infligés en présence des élèves, mais à la fin de la classe et à huis-clos, afin que l'amour-propre de l'enfant soit ménagé.

On ferme les portes; et il ne reste que deux témoins: le directeur de l'école, et un second maître tenu d'assister à l'exécution.

LE FOUET, PUNITION ARISTOCRATIQUE EN ANGLETERRE

La fustigation est le privilège réservé aux proviseurs, directeurs et chefs d'institution en Angleterre.

Les sous-maîtres et surveillants ne partagent point ce droit avec le *head-master*.

Chose curieuse et digne de remarque! Loin d'être réputé un procédé inférieur d'éducation, le fouet est surtout en honneur dans les écoles *aristocratiques*.

Je ne saurais mieux faire que de transcrire littéralement une

lettre que nous adresse, à ce sujet, un des professeurs les plus distingués de Londres, M. H. R...

« Il n'y a pas, dit-il, de règlement écrit en matière de correc-
« tion dans les collèges anglais. C'est le chef de la maison qui
« décide s'il y a lieu de punir.

« Dans les écoles primaires, le maître principal a seul droit de
« frapper. — Dans les écoles « communales bourgeoises », la
« correction est passée de mode. On punit comme en France, ou
« bien on expulse de l'établissement. — La fustigation se main-
« tient surtout dans les grandes écoles aristocratiques.

« Dans ces collèges, les jeunes gens préfèrent la canne aux
« pensums, et les verges à l'expulsion qui pourrait compromettre
« leur avenir. Cette discipline n'est pas infamante comme elle le
« serait en France. Les élèves la regardent comme la juste peine
« due à leur faute, et l'exécution une fois consommée, on se serre
« la main.

« Il serait ridicule, malséant, lâche, de garder rancune au
« correcteur : tout le monde serait contre le coupable qui n'ac-
« cepterait pas la peine de bonne grâce. »

Certes, un maître en France, risquerait en pareil cas de se voir assommer par son jeune auditoire.

L'auteur des *Odeurs de Paris* admet *a priori* (n'est-ce pas *a posteriori* qu'il faudrait dire ?), la nécessité absolue du fouet, le plus... frappant de tous les arguments imaginables.

« La jeunesse anglaise, dit-il, cette pépinière d'hommes libres
« et forts, est fouettée. Il n'y a peut-être pas un député, un pair,
« un évêque qui n'ait été fustigé. Pitt, Fox, O'Connell, Gladstone
« ont fait des chevauchées sur le cheval de bois *ad hoc*. On ne
« peut nier que, loin d'avoir des tendances serviles, l'Angle-
« terre n'ait de fiers hommes et de fiers juges. »

Pour nous, nous estimons que si le fouet est, en principe, nécessaire vers deux ou trois ans, il est *mauvais* à dix ans ; *scandaleux* plus tard.

Fernand NICOLA.

MON ONCLE ET MON CURÉ (1)

(Suite)

XII

Je réponds que mon esprit d'observation ne s'exerça point à mon premier bal. De cette soirée, je me rappelle simplement un plaisir délirant et les bêtises que j'ai dites, parce qu'elles me valurent le lendemain une verte semonce.

De temps en temps, Junon me frappait sur le bras avec son éventail et me soufflait dans l'oreille que j'étais ridicule; mais elle donnait là des coups d'épée dans l'eau, et je m'envolais dans les bras de mes danseurs en songeant que si la valse n'est pas admise dans le ciel, ce n'est guère la peine d'y aller.

Parfois, mon cavalier croyait ingénieux de faire quelques frais de conversation.

« Il n'y a pas longtemps que vous habitez ce pays-ci, mademoiselle?

— Non, monsieur : six semaines environ.

— Où demeuriez-vous avant de venir au Pavol?

— Au Buisson; une affreuse campagne, avec une affreuse tante qui est morte, Dieu merci!

— Dans tous les cas, votre nom est très connu, mademoiselle; il y avait un chevalier de Lavalle enfermé au Mont-Saint-Michel, en 1423.

— Vraiment! Que faisait-il là, ce chevalier?

— Mais il défendait le mont attaqué par les Anglais.

— Au lieu de danser? Quel grand nigaud!

— C'est ainsi que vous appréciez vos ancêtres et l'héroïsme, mademoiselle?

— Mes ancêtres! Je n'y ai jamais pensé. Quant à l'héroïsme, je n'en fais aucun cas.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février, 10 et 25 mars 1891.

— Que vous a-t-il fait, ce pauvre héroïsme?

— Les Romains étaient héroïques, paraît-il, et je déteste les Romains! Mais valsons, au lieu de causer. »

Et je mettais mon danseur sur les dents.

Mon bonheur atteignit son apogée lorsque, dans ce salon plein de lumière, sous les yeux de ces femmes en grande toilette, au milieu de ce monde dont j'étais si loin peu de temps auparavant, je me vis valsant avec M. de Conprat. Il dansait mieux que tous les autres, c'est certain. Bien qu'il fût grand et que je fusse extrêmement petite, sa jolie moustache blonde tordue en pointe me caressait la joue de temps en temps, et j'eus quelques petites tentations dont je ne parlerai pas, de peur de scandaliser mon prochain.

Enivrée par la joie et les compliments qui bourdonnaient autour de moi, je dis toutes les bêtises imaginables et inimaginables; mais je fis la conquête de tous les hommes et le désespoir de toutes les jeunes filles.

Le cotillon provoqua chez moi le plus vif enthousiasme, et quand mon oncle, qui avait l'air d'un martyr dans son coin, nous fit signe qu'il était temps de partir, je criai d'un bout du salon à l'autre :

« Mon oncle, vous ne m'emmènerez que par la force des baïonnettes. »

Mais je dus me passer de baïonnettes et suivre Junon qui, belle et digne comme toujours, s'empressa d'obéir à son père sans se soucier de mes récriminations.

Rentrée dans ma chambre, je me déshabillai avec assez de calme; mais en robe de nuit et sur le point de me coucher, je fus prise d'une fringale irrésistible. Je saisis mon traversin et me mis à valser avec lui en chantant à tue-tête.

Junon, dont la chambre n'était pas éloignée de la mienne, entra chez moi d'un air un peu effrayé.

« Que fais-tu donc, Reine?

— Tu vois bien, je valse!

— Mon Dieu, es-tu enfant!

— Ma chère, si l'humanité avait de l'esprit, elle valserait jour et nuit.

— Voyons, Reine, il fait froid, tu vas attraper du mal. Je t'en prie, couche-toi. »

Je jetai mon traversin dans un coin et me glissai dans mes

draps. Blanche s'assit au pied du lit et improvisa une harangue. Elle s'efforça de me prouver que le calme, dans tous les actes de la vie, est une grande qualité, que chaque chose doit se faire en temps et lieu, qu'après tout un traversin ne lui semblait point un danseur fort agréable, et...

« Quant à cela, je suis de ton avis! dis-je en l'interrompant vivement, il n'y a que les danseurs en chair et en os de sérieux et d'agréables, surtout quand ils ont des moustaches; des moustaches blondes, par exemple! Une petite moustache qui vous caresse la joue en valsant, ah! c'est vraiment déli... »

Sur ce, je m'endormis et ne me réveillai que dans la journée, à trois heures.

Quand je fus habillée, M. de Pavol me pria de passer chez lui. Je me rendis aussitôt à cette invitation, pensant que la cervelle de mon oncle venait d'enfanter quelque sermon. A son air solennel, je vis que mes conjectures étaient justes, et, comme j'ai toujours aimé mes aises aussi bien pendant les sermons que dans les autres circonstances de la vie, j'avançai un fauteuil dans lequel je m'étendis confortablement; je croisai les mains sur mes genoux et fermai les yeux dans une attitude de profond recueillement.

Au bout de deux secondes, n'entendant rien, je dis :

« Eh bien! mon oncle, allez donc!

— Faites-moi la grâce de vous redresser, Reine, et de prendre une attitude plus respectueuse.

— Mais, mon oncle, dis-je en ouvrant des yeux étonnés, je n'avais pas l'intention de vous manquer de respect, je prenais une pose recueillie pour vous mieux écouter.

— Ma nièce, vous me ferez perdre la tête!

— C'est bien possible, mon oncle, répondis-je tranquillement; mon curé m'a dit bien des fois que je le ferais mourir à la peine.

— En vérité, croyez-vous que j'aie envie de m'en aller au diable à cause d'une petite fille mal élevée?

— D'abord, mon oncle, j'espère que vous n'irez jamais au diable, bien que vous aimiez assez ce personnage; ensuite, je serais bien désolée de vous perdre, car je vous aime de tout mon cœur.

— Hum!... c'est bien heureux. Voulez-vous m'apprendre maintenant pourquoi, après mes leçons et mes conseils, vous vous êtes conduite cette nuit d'une façon si inconvenante?

— Spécifiez les accusations, mon oncle.

— Ce serait bien long, car tout ce que vous faisiez était mal fait, vous aviez l'air d'un cheval échappé. Entre autres sottises, quand vous avez aperçu M. de Conprat, vous l'avez appelé par son petit nom; j'étais près de vous, et j'ai vu que votre danseur trouvait cela fort étonnant.

— Je l'en crois capable, il avait l'air d'une oie!

— Je ne suis pas une oie, Reine, et je vous dis que c'était inconvenant.

— Mais, mon oncle, c'est notre cousin, nous le voyons presque tous les jours. Blanche et moi nous l'appelons toujours Paul quand nous en parlons, et même quand nous nous adressons à lui directement

— Cela passe dans l'intimité, mais non dans le monde, où chacun n'est pas tenu de connaître la parenté et les relations des gens.

— Ainsi, il faut agir d'une façon chez soi et d'une autre dans le monde?

— Je m'évertue à vous le dire, ma nièce.

— C'est de l'hypocrisie, ni plus ni moins.

— Au nom du ciel, soyez hypocrite, je ne demande que cela! Ensuite, il paraît que vous avez dit à cinq ou six jeunes gens qu'ils étaient très gentils?

— C'était bien vrai! m'écriai-je dans un élan de sympathie pour mes danseurs. Si charmants, si polis, si empressés! Puis, je m'étais embrouillée dans mes promesses et je craignais de les avoir contrariés.

— En attendant, vous me contrariez beaucoup, Reine; voilà près de sept semaines que Blanche et moi nous essayons de vous apprendre qu'il est de bon goût de pondérer ses mouvements et l'expression de ses sentiments; néanmoins vous saisissez toutes les occasions de dire ou de faire des sottises. Vous avez de l'esprit, vous êtes coquette, malheureusement pour moi vous avez un visage dix fois trop joli, et...

— A la bonne heure! interrompis-je d'un ton satisfait, voilà comme j'aime les sermons!

— Reine, ne m'interrompez pas, je parle sérieusement.

— Voyons, mon oncle, raisonnons. La première fois que vous m'avez vue, vous avez dit : Vous êtes diablement jolie!

— Eh bien, ma nièce?

— Eh bien, mon oncle, vous voyez bien qu'on ne peut pas réprimer toujours un premier mouvement.

— C'est possible, mais on doit essayer et surtout m'écouter. Malgré votre grande jeunesse et votre petite taille, vous avez l'air d'une femme, tâchez d'en avoir la dignité.

— La dignité! dis-je étonnée ; pourquoi faire?

— Comment..., pourquoi faire?

— Je ne comprends pas, mon oncle. Comment, vous venez me prêcher la dignité quand le gouvernement en a si peu!

— Je ne saisis pas le rapport... Quelle est cette nouvelle fantaisie?

— Mais, mon oncle, vous prétendez que le gouvernement passe son temps à jouer à la raquette; pour un gouvernement, franchement, ça manque de dignité. Pourquoi de simples individus seraient-ils plus dignes que des ministres et des sénateurs? »

Mon oncle se mit à rire.

« Il est difficile de vous gronder, Reine, vous glissez entre les doigts comme une anguille. Quoi qu'il en soit, je vous affirme que si vous ne voulez pas m'écouter, vous n'irez plus dans le monde.

— Oh! mon oncle, si vous faisiez une chose pareille, vous seriez digne des tortures de l'inquisition!

— L'inquisition étant abolie, je ne serai pas torturé, mais vous m'obéirez, soyez-en certaine. Je ne veux pas que ma nièce prenne des habitudes et des allures qui, supportables à son âge, la feraient passer plus tard pour..., hum!

— Pour qui, mon oncle? »

M. de Pavol eut une violente quinte de toux.

« Hum! pour une femme élevée dans les bois, ou quelque chose d'approchant.

— Ce ne serait pas si niais, cette appréciation! le Buisson et les bois se ressemblent beaucoup.

— Enfin, ma nièce, soyez convaincue que j'ai parlé sérieusement. Allez-vous-en, et réfléchissez. »

Pour le coup, je vis qu'il ne fallait pas plaisanter avec cette semonce formidable. Aussi je m'enfermai dans ma chambre, où je boudai durant vingt-huit minutes et demie, espace de temps pendant lequel je sentis germer dans mon cœur le désir louable de faire connaissance avec la pondération.

XIII

Je sus bientôt que, parfois, les proverbes n'usurpent point leur réputation de sagesse, que, dans certains cas, vouloir c'est pouvoir, et qu'avec un peu de bonne volonté je pourrais mettre en pratique les conseils de mon oncle. Je ne veux pas dire par là que je n'aie plus commis de sottises, oh ! non, — la chose arrivait encore assez fréquemment, — mais je réussis à me dégriser et à prendre possession d'un calme relatif.

Du reste, si mon oncle m'avait grondée, c'était plutôt, comme il le disait lui même, en prévision de l'avenir, car je me trouvais dans un milieu où mes actes et mes paroles étaient jugés avec la plus grande indulgence. Milieu plein d'aménité, de politesse, de traditions courtoises, dans lequel, sans m'en douter, j'avais bon nombre de parents et d'alliés.

Grâce à mon nom, à ma beauté, à ma dot, beaucoup de péchés contre les convenances me furent pardonnés. J'étais l'enfant gâté des douairières, qui racontaient avec complaisance des anecdotes sur mes grands-parents, mes arrière-grands-parents et certains aïeux dont les faits et gestes avaient dû être bien remarquables pour que ces aimables marquises en parlassent avec tant de chaleur. Je découvris avec satisfaction que les ancêtres servent à quelque chose dans la vie, et couvrent de leur égide poussiéreuse les hardiesses et les lubies des jeunes descendantes qui sortent du fond des bois.

J'étais l'enfant gâté des maris en perspective qui, dans mes beaux yeux, voyaient briller ma dot ; l'enfant gâté des danseurs, que ma coquetterie amusait, et je confesse bien bas, très bas, que j'éprouvais un immense bonheur à ravager les cœurs et à métamorphoser certaines têtes en girouettes.

O coquetterie, quel charme renfermé dans chaque lettre de ton nom !

Il fallait que ce sentiment fût inné chez moi, car, après deux ou trois soirées, j'en connaissais les détails, les nuances et les ruses.

Je voudrais être prédicateur, rien que pour prêcher la coquetterie à mon auditoire et refuser l'absolution à mes pénitentes assez privées de jugement pour ne pas se livrer à ce

passe-temps charmant. Peut-être ne resterais-je pas longtemps dans le giron de l'Église, mais, dans ma courte carrière, je crois que je ferais quelques prosélytes. Je plains les hommes qui, croyant tout connaître, ignorent les plaisirs les plus fins, les plus délicats. A mes yeux, ils mènent une vie de cornichon..., de melon tout au plus.

Pendant que je me donnais beaucoup de mouvement et que je révolutionnais les cœurs, Blanche passait, belle et fière, trop sûre de sa beauté pour faire des frais, trop digne pour s'abaisser aux agitations et aux roueries qui faisaient ma joie.

Néanmoins, quand la première effervescence fut calmée, j'en vins bien vite à réfléchir que M. de Conprat mettait un temps infini à s'éprendre de moi. Il me voyait sous toutes les faces, en grande toilette, en demi-toilette, coquette, sérieuse, parfois mélancolique, — rarement, je dois l'avouer, — et, malgré cette diversité d'aspects qui empêchait la monotonie de s'attacher à ma personne, non seulement il ne se déclarait pas, mais il avait l'air vraiment de me traiter en enfant. Le mot de mon curé : « Soyez sûre qu'il vous a prise pour une petite fille sans conséquence ». commençait à me troubler grandement.

Nonobstant ma coquetterie, mes plaisirs, mes nombreuses distractions, jamais mon amour ne s'altéra un instant. Sans doute l'animation de ma vie m'empêchait d'y attacher constamment ma pensée, et c'est ce qui explique mon long aveuglement ; mais je n'eus jamais l'idée de trouver un homme plus charmant que Paul de Conprat.

Pourtant, dans la cour qui se pressait sur mes pas, plusieurs courtisans offraient une similitude réelle avec les types de Walter Scott que j'avais beaucoup admirés. Je me suis demandé maintes fois comment mon gros héros au visage réjoui, à l'appétit merveilleux, avait pu m'émouvoir à ce point étonnant, alors que mon esprit était sous l'influence de personnages imaginaires qui lui ressemblaient fort peu. Voilà un sujet psychologique que je livre aux méditations des philosophes, car, moi, je n'ai pas le temps de m'y arrêter ; je constate le fait, je salue la philosophie et je passe.

Le 25 octobre, nous eûmes une dernière soirée dans un château situé près du Pavol. Je mis une robe bleu lumière avec deux ou trois pompons piqués dans mes cheveux noirs et me tombant sur le coin de l'oreille. J'étais extraordinairement jolie,

et, ce soir-là, j'eus un succès fou; succès si sérieux que, la semaine suivante, cinq demandes en mariage me concernant furent adressées à mon oncle. Mais j'étais inquiète, fébrile, tourmentée, et, contre mon habitude, je ne jouis pas de l'engouement provoqué par ma beauté.

J'attendais avec impatience M. de Conprat pour l'observer avec des yeux qui commençaient à se dessiller. Il arrivait généralement trop tard, avec trois ou quatre jeunes gens composant la haute société fashionnable de la contrée. Ces messieurs, étant blasés dès l'âge le plus tendre, et trouvant extrêmement fatigant, pénible et navrant de valser avec de jolies femmes, faisaient quelques invitations d'un air ennuyé, nonchalant, et assez impertinent, sauf Paul de Conprat, trop excellent, trop naturel, pour ne pas danser avec l'air satisfait que comportait la circonstance. Toutefois je dois dire que mon entrain dissipait l'ennui de ces victimes infortunées de l'expérience, comme un beau soleil dissipe un léger brouillard. Je savais si bien les exciter, les émoustiller, les faire tourner à tous les vents de mes fantaisies, que mon oncle disait : « Elle a le diable au corps ! »

Honni soit qui mal y pense !

Je remarquai avec dépit que Paul valsait souvent avec Blanche, tandis qu'il m'invitait rarement, sans y mettre ni formes ni empressement. Je redoublai de coquetterie pour attirer son attention ; mais que lui importait ! sa tête, son cœur étaient loin de moi, et je me réfugiai dans un coin reculé en refusant énergiquement de danser.

Il y avait quelques instants que je me dissimulais dans les draperies qui séparaient le grand salon d'un boudoir où plusieurs femmes étaient assises, quand je surpris la conversation de deux respectables douairières dont j'avais fait la conquête.

« Reine est ravissante, ce soir; comme toujours, elle a tous les succès.

— Blanche de Pavol est plus belle, cependant.

— Oui, mais elle a moins de charme. C'est une reine dédaigneuse, et Mlle de Lavalle une adorable petite princesse des contes de fées.

— Princesse est le mot ; elle a de la race, et ce qui choquerait chez les autres est charmant chez elle.

— On dit que le mariage de sa cousine est décidé avec M. de Conprat.

— Je l'ai entendu dire. »

Durant quelques secondes, orchestre, douairières, danseurs exécutèrent devant moi une danse sans nom, et pour ne pas tomber je me cramponnai à la draperie dans laquelle j'étais enfouie.

Lorsque je me remis de mon étourdissement, le salon brillant me parut voilé d'un crêpe épais ; à la grande surprise de Junon, j'allai la supplier de partir immédiatement sans attendre le cotillon.

En revenant au Pavol, je me disais : « Ce n'est pas vrai, je suis sûre que ce n'est pas vrai ! Pourquoi tant me troubler ? »

Mais je me déshabillai en pleurant, avec l'idée qu'un immense malheur allait fondre sur moi.

Néanmoins, comme rien n'est plus versatile qu'un esprit de seize ans, le lendemain je me reprenais à espérer et traitais le bavardage de ces dames de cancans sans portée. Je résolus d'observer soigneusement M. de Conprat, et j'étais dans une disposition morale qui permettrait au moindre indice de donner un corps à des impressions mêmes passées et fugitives.

Dans l'après-midi de ce jour néfaste, nous étions tous dans le salon. Le commandant et mon oncle faisaient une partie d'échecs, Blanche jouait une sonate de Beethoven, et moi, étendue dans un fauteuil, j'examinais, sous mes paupières à mi closes, l'attitude et la physionomie de Paul de Conprat. Assis près du piano, un peu en arrière de Junon, il l'écoutait d'un air sérieux, sans cesser de la regarder. Je trouvai que cette expression sérieuse ne lui allait pas et pouvait se qualifier d'ennuyée. Je me confirmai dans mon opinion en remarquant qu'il s'efforçait d'étouffer quelques petits bâillements intempestifs. C'est alors que subitement je fis un retour sur ma propre satisfaction quand il jouait des airs de danse. Je compris que j'aimais non les airs, mais bien l'exécutant, et que, pour lui, c'était identiquement le même sentiment. Il se souciait bien de Beethoven ! mais il était épris de Blanche, et les choses antipathiques à sa nature lui plaisaient dans la femme qu'il aimait.

Junon termina son affreuse sonate, et Paul lui dit dans un mouvement d'enthousiasme dont je connaissais le motif caché :

« Quel maître que ce Beethoven ! Vous l'interprétez parfaitement, ma cousine.

— Vous avez bâillé ! m'écriai-je en sautant si brusquement sur mes pieds que les joueurs d'échecs poussèrent un grognement furieux.

— Je te croyais endormie, Reine ?

— Non, je ne dormais pas, et je te dis que Paul a bâillé pendant que tu jouais de ton maudit Beethoven.

— Reine déteste tant la musique, dit mon oncle, qu'elle attribue aux autres ses idées personnelles.

— Oui, oui, mes idées me font faire de belles découvertes ! répondis-je d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce qui te prend, Reine ? Tu es de mauvaise humeur parce que tu n'as pas assez dormi cette nuit.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, Junon, mais je déteste l'hypocrisie, et je répète, soutiens et soutiendrai jusqu'à la mort exclusivement que Paul a bâillé, et encore bâillé. »

Après cette sortie, je m'enfuis avec le calme d'un tourbillon, laissant les habitants du salon plongés dans la stupéfaction.

Je m'enfermai chez moi et me promenai de long en large dans ma chambre, en maugréant contre mon aveuglement et en me donnant de grands coups de poing sur la tête, d'après la mode de Perrine quand elle se trouvait dans l'embarras. Mais les coups de poing sur la tête, outre qu'ils peuvent ébranler le cerveau, n'ont jamais servi de remède à un amour malheureux, et, profondément découragée, je me laissai tomber dans une bergère, où je restai longtemps à me morfondre et à me désoler.

Ainsi que dans toutes les circonstances de ce genre, je me rappelais des mots et des détails qui, me disais-je, auraient dû m'éclairer vingt fois pour une. Le sentiment dominant en moi, au milieu de beaucoup d'autres très confus, c'était celui d'une colère vive, et ma fierté, se réveillant, grande et irritée, me fit jurer que personne ne s'apercevrait de mon chagrin. J'étais sincère, et je croyais fermement qu'il me serait facile de dissimuler mes impressions, alors que j'avais pour habitude de les jeter à la tête des gens.

Je traversais un de ces moments d'irritation pendant lesquels l'individu le plus placide ressent un désir violent d'étrangler quelqu'un ou de casser quelque chose. Les nerfs, qui ne peuvent se soulager par des larmes, ont besoin d'une détente quelconque, et je m'en pris à mes bonshommes en terre cuite dont les grimaces, les sourires me parurent tout à coup odieux et ridicules. Aussitôt

je les jetai par la fenêtre, éprouvant un âpre plaisir à les entendre se briser sur le sable de l'allée.

Mais mon oncle, qui passait par là, en reçut un sur son chef vénéré, heureusement pourvu d'un chapeau, et, trouvant le procédé en dehors de toutes les lois de l'étiquette, il y répondit par une exclamation expressive.

« .....A quel diable d'exercice vous livrez-vous là, ma nièce?

— Je jette mes bonshommes par la fenêtre, mon oncle, répondis-je en m'approchant de la croisée dont je me tenais assez éloignée pour lancer mes projectiles avec plus de force.

— Est-ce une raison pour me casser la tête?

— Mille pardons, mon oncle, je ne vous avais pas vu.

— Seriez-vous devenue folle subitement, ma nièce? pourquoi brisez-vous ainsi vos bibelots?

— Ils m'agacent, mon oncle; ils m'impatientent, ils m'énervent!... Tenez, voilà la fin! »

J'en expédiai cinq à la fois, et, fermant brusquement la fenêtre, je laissai M. de Pavol tempêter contre les nièces, leurs fantaisies et le désordre de son allée.

Le soir, il me sermonna, mais je l'écoutai avec la plus grande impassibilité, un misérable sermon, au milieu de mes soucis graves, me produisant l'effet d'une bulle de savon crevant sur ma tête.

Après le dîner, j'allai contempler mes petits bonshommes en terre cuite qui gisaient d'un air piteux dans l'allée. Brisés! pulvérisés!... absolument comme mes illusions et mon bonheur, que je croyais à tout jamais perdu.

XIV

Peut-être s'étonne-t-on de mon manque de perspicacité, mais quel est celui qui, sans avoir l'excuse de mes seize ans, n'a pas donné, au moins une fois dans la vie, la preuve d'un aveuglement incroyable? Je voudrais bien savoir s'il existe un seul homme qui ne se soit pas traité d'imbécile en découvrant un fait qu'il ne voyait pas depuis longtemps, bien qu'il fût très visible? Ah! qu'il est facile de se dire perspicace; facile aussi de le prouver quand on vous met les points sur les i...

C'était un véritable supplice pour moi d'observer maintenant M. de Conprat, de saisir toutes les attentions délicates

qu'il avait pour Blanche, en sachant fort bien quel en était le secret mobile. Comme je pleurais en cachette! Mais jamais, je crois, je n'éprouvai un grand sentiment de jalousie contre Junon. Mon Dieu, non! j'étais une petite créature qui aimait sincèrement, profondément, mais pas l'ombre de passion farouche ne se mêlait à mon amour. Seulement, j'étais dans une perpétuelle irritation contre M. de Conprat. Il était le bouc émissaire que je chargeais de ma mauvaise humeur avec mes chagrins et mes amertumes en sous-entendus. Je ne cessais pas de le taquiner et de lui dire des choses aigres-douces. Puis je me réfugiais dans ma chambre où je me promenais à grands pas en m'adressant des discours.

« Comme c'est spirituel de s'éprendre d'une femme dont la nature ressemble si peu à la vôtre! Lui si gai, si bavard! aussi bavard que je suis bavarde, certes! et elle grave, silencieuse, adoratrice de l'étiquette, tandis qu'il en est quelquefois bien ennuyé, je le vois parfaitement. Nous nous convenions si bien! Comment ne l'a-t-il pas vu? Mais Blanche est aussi bonne que belle; il la connaît depuis longtemps, et enfin l'amour ne se commande pas... »

Mais ces beaux raisonnements ne me consolaient point.

Je sanglotais le soir dans mon lit, même la nuit parfois, et, malgré ma résolution bien prise de cacher mes impressions, au bout de quinze jours, habitants et habitués du Pavol s'étonnaient de mes allures fantasques. Le matin, j'étais gaie au point de rire durant des heures entières; le soir, je me mettais à table d'un air sombre et je ne desserrais pas les dents pendant le repas.

Ce silence, si contraire à mes habitudes, inquiétait beaucoup M. de Pavol.

« Que se passe-t-il dans votre petite tête, Reine?

— Rien, mon oncle.

— Vous ennuyez-vous? Voulez-vous faire un voyage?

— Oh! non, non, mon oncle; je serais désolée de quitter le Pavol.

—Si vous tenez essentiellement à vous marier, ma nièce, vous êtes libre, je ne suis pas un tyran. Regretteriez-vous le refus par lequel vous avez accueilli les demandes qui se sont succédé depuis quelque temps?

— Non, mon oncle; j'ai abandonné mon idée, je ne veux pas me marier. »

Ces malheureuses demandes ajoutaient encore à mes ennuis.

Je ne pouvais plus entendre parler de mariage sans avoir envie de pleurer. Si M. de Pavol ne me pressait pas pour accepter, il me faisait voir les avantages de chaque parti et insistait un peu pour que je consentisse au moins à connaître mes chevaliers. Il les eût même assez facilement qualifiés de cas extraordinaires, et, parmi les nombreuses découvertes que je faisais journellement, l'inconséquence de mon oncle n'est pas celle qui m'ait le moins étonnée. Au fond du cœur, je pense qu'il était légèrement effrayé de la charge d'âme qui lui était incombée. Mais il me laissait entièrement libre et se contenta, pour refuser quelques partis, de mes raisons qui n'avaient ni queue ni tête.

« Pourquoi tant dire que tu étais pressée de te marier, Reine? me demanda Blanche.

— Je ne me marierai pas avant d'avoir trouvé ce que je désire.

— Ah!... et que désires-tu ?

— Je ne le sais pas encore », répondis-je, la gorge serrée.

Blanche me prit le visage à deux mains et me regarda avec attention.

« Je voudrais lire dans ta pensée, petite Reine. Aimes-tu quelqu'un? Est-ce Paul?

— Je te jure que non, dis-je en échappant à son étreinte, je n'aime personne! et quand j'aimerai, tu le sauras tout de suite. »

Si la mort n'était pas une chose si effrayante, je suis sûre que l'on m'eût tuée dans ce moment-là avant de me faire avouer mon amour pour un homme qui aimait une autre femme, et quand cette autre femme était ma cousine. Heureusement, il n'était question ni de pal ni de guillotine, dont la vue eût probablement détruit mon stoïcisme.

« Je fais comme toi, Blanche, j'attends.

— Je n'ai pas les mêmes succès que mon petit loup du Buisson, répondit-elle en souriant. Cinq demandes à la fois!

— Ne m'en parle plus, je t'en prie, cela me fatigue, m'ennuie, m'excède! »

Par malheur, un sixième chevalier, réunissant les qualités les plus rares, les plus extraordinaires, les plus complètes, se mit tout à coup sur le rang de mes adorateurs. Hélas! je récoltais ce que j'avais semé, car, dès mon entrée dans le monde, j'avais eu soin de raconter à tout venant que j'entendais me marier le plus tôt possible.

Mon oncle me fit appeler, et nous eûmes ensemble une longue conférence.

« Reine, M. Le Maltour sollicite l'honneur de vous épouser.

— Grand bien lui fasse, mon oncle !

— Vous plaît-il ?

— Du tout.

— Pourquoi? Donnez-moi des raisons, de bonnes raisons; celles de l'autre jour, pour les partis que vous avez refusés d'emblée, ne valaient rien.

— Ils n'étaient pas présentables, vos partis, mon oncle !

— Voyons, M. de P... était très bien.

— Oh ! un homme de trente ans... Pourquoi pas un patriarche ?

— Et M. C... ?

— Un nom affreux, mon oncle !

— M. de N..., garçon de mérite, très intelligent ?

— J'ai compté ses cheveux, il n'en a plus que quatorze, à vingt-six ans !

— Ah ! ... et le petit D... ?

— Je n'aime pas les bruns. Ensuite, c'est la nullité la plus parfaite. Une fois marié, il adorerait sa figure, ses cravates et ma dot, voilà tout !

— Je vous l'abandonne. Mais j'en reviens au baron Le Maltour; que lui reprochez-vous ?

— Un homme qui n'a jamais dansé que des quadrilles avec moi parce que je ne valse pas à trois temps ! m'écriai-je avec indignation.

— Sérieux grief ! Reine, je vous le répète, je trouve absurde de se marier si jeune; mais, malgré votre dot et votre beauté, peut-être ne retrouverez-vous jamais un parti comme celui-là. C'est un charmant cavalier, j'ai les meilleurs renseignements sur sa moralité et sur son caractère; une fortune immense, un titre, une famille honorable et très ancienne...

— Ah ! oui; des aïeux ! comme dit Blanche, interrompis-je avec dédain. J'ai horreur des aïeux, mon oncle.

— Pourquoi cela ?

— Des gens qui ne pensaient qu'à batailler et à se faire casser le nez ! Quel idiotisme !

— Eh bien ! je sais que le greffier du tribunal de V... vous trouve charmante; il n'a pas d'aïeux; voulez-vous qu'on lui dise que, pour cette raison, Mlle de Lavalle est disposée à l'épouser ?

— Ne vous moquez pas de moi, mon oncle, vous savez bien que je suis patricienne jusqu'au bout des ongles, répondis-je en saisissant cette occasion d'admirer ma main et l'extrémité de mes doigts effilés.

— C'est ce que je crois, si votre physique n'est pas trompeur. Maintenant, ma nièce, écoutez-moi bien. Vous ne connaissez pas assez M. Le Maltour pour avoir une appréciation sur lui, et je veux absolument que vous le voyiez plusieurs fois avant de donner une réponse définitive. Je vais écrire à Mme Le Maltour que la décision dépend de vous, et que j'autorise son fils à se présenter au Pavol quand bon lui semblera.

— Très bien, mon oncle, il en sera ce que vous voudrez. »

Cinq minutes après, j'errais dans les bois, en proie à la plus violente agitation.

« Ah! c'est ainsi! disais-je en mordant mon mouchoir pour étouffer mes sanglots; il sera bien reçu, ce Maltour! Dans quatre jours, je veux qu'il ait disparu de mon existence. Et mon oncle qui ne voit rien, qui ne comprend rien!... »

Je me trompais. Mon oncle, malgré mes prétentions soudaines à la dissimulation, voyait très clair, mais il agissait sagement. Il ne pouvait pas empêcher M. de Conprat d'aimer sa fille et renoncer au rêve que lui et le commandant caressaient depuis longtemps. D'ailleurs, bien convaincu que mon sentiment avait peu de profondeur et que beaucoup d'enfantillage s'y mêlait, il pensait que le meilleur remède pour guérir ce caprice c'était de détourner mes idées sur un homme qui, en m'aimant, saurait se faire aimer, de par cet axiome : l'amour attire l'amour.

Le raisonnement eût été parfait, s'il n'avait pas péché par la base.

Deux jours plus tard, Mme Le Maltour et son fils arrivaient au Pavol, le sourire aux lèvres et l'espoir dans le regard. L'excellente dame me dit cent choses aimables, auxquelles je répondis avec la mine sinistre et refrognée d'un portier de Jésuites.

Le baron était un bon garçon...; permettez, je ne veux point dire par là que ce fût une bête; pas du tout! Il était intelligent, spirituel, mais il n'avait que vingt-trois ans. Il était timide et très amoureux, dernière particularité qui ne lui déliait pas l'esprit, mais que j'aurais eu mauvaise grâce à lui reprocher.

Le lendemain, il vint nous voir sans sa mère et s'efforça de causer avec moi.

« Regrettez-vous qu'il n'y ait plus de soirées, mademoiselle?

— Oui, répondis-je d'un ton aussi rogue que celui de Suzon.

— Vous êtes-vous amusée, l'autre jour, chez les ***?

— Non.

— C'était brillant, cependant. Quelle jolie robe vous aviez! Vous aimez le bleu?

— Évidemment, puisque j'en porte. »

M. Le Maltour toussa discrètement pour se donner du courage.

« Aimez-vous les voyages, mademoiselle?

— Non.

— Vous m'étonnez! Je vous aurais cru l'esprit entreprenant et voyageur.

— Idiotisme! j'ai peur de tout. »

La conversation dura quelque temps sur ce ton. Déconcerté par mon laconisme et l'intérêt avec lequel, de l'air le plus impertinent du monde, je suivais les évolutions d'une mouche qui se promenait sur le bras de mon fauteuil, le baron se leva un peu rouge et abrégea sa visite.

Mon oncle le conduisit jusqu'à la porte du jardin et revint me trouver en colère.

« Cela ne peut pas continuer ainsi, Reine! C'est de l'insolence, pardieu! aussi bien pour moi que pour ce pauvre garçon qui est timide et que vous démontez complètement. M. Le Maltour n'est pas un homme qu'on puisse traiter comme un pantin, ma nièce! Personne ne vous forcera à l'épouser, mais je veux que vous soyez polie et aimable. Dieu sait si vous avez la langue bien pendue quand vous le voulez! Tâchez qu'il en soit ainsi demain; M. Le Maltour déjeunera ici.

— Bien, mon oncle; je parlerai, soyez tranquille.

— Ne dites pas de sottises, au moins.

— Je m'inspirerai de la science, mon oncle, répondis-je avec majesté.

— Comment, de...

— Ne vous tourmentez pas, je ferai ce que vous désirez, je parlerai sans désemparer.

— Il ne s'agit pas, ma nièce... »

Mais je laissai mon oncle confier sa pensée aux meubles du salon, et je courus dans la bibliothèque chercher ce dont j'avais besoin pour exécuter l'idée qui venait de me passer par la tête.

J'emportai chez moi la philosophie de Malebranche et une étude sur la Tartarie.

Malebranche faillit me donner un transport au cerveau, et je l'abandonnai pour me rejeter sur la Tartarie, qui m'offrit plus de ressources. Jusqu'à minuit, j'étudiai attentivement quelques pages, en grognant et maugréant contre les habitants de la Boukharie, qui s'affublent de noms si baroques. Je réussis cependant à retenir quelques détails sur le pays et plusieurs mots étranges dont j'ignorais tout à fait la signification. Je me couchai en me frottant les mains.

« Nous verrons, me dis-je, si Le Maltour résistera à cette épreuve. Ah! mon brave oncle, j'aurai le dessus, soyez-en convaincu! et, dans quelques heures, je serai débarrassée de cet intrus. »

Le jour suivant, il se présenta avec l'air heureux et dégingandé d'un homme qui marche sur des aiguilles, mais je le reçus d'une façon si gracieuse qu'il prit pied sur un terrain naturel et que les inquiétudes de M. de Pavol se dissipèrent.

Les de Conprat et le curé déjeunaient avec nous. J'avais le cœur serré en regardant Paul causer joyeusement avec Blanche, tandis que j'étais condamnée à subir les prévenances timides de M. Le Maltour, dont la jolie figure me portait sur les nerfs.

« J'ai changé d'avis depuis hier, lui dis-je brusquement, j'aime beaucoup les voyages.

— Je partage votre goût, mademoiselle, c'est la plus intelligente des distractions.

— Vous avez voyagé?

— Oui, un peu.

— Connaissez-vous les Ruddar, les Schakird-Pische, les Usbecks, les Tadjics, les Mollahs, les Dehbaschi, les Pendja-Baschi, les Alamane? dis-je tout d'un trait, confondant races, classes et dignités.

— Qu'est-ce que tout cela? demanda le baron, abasourdi.

— Comment! est-ce que vous n'êtes jamais allé en Tartarie?

— Mais non, jamais.

— Jamais allé en Tartarie! dis-je avec mépris. Connaissez-vous au moins Nasr-Oullah-Bahadin-Khan-Melic-el-Mounemin-Bird-Blac-Bloc et le diable? »

J'ajoutai quelques syllabes de ma façon au nom de Nasr-Oullah pour faire plus d'effet, pensant que l'ombre de ce digne

homme ne sortirait pas de la tombe pour me le reprocher.

Mon oncle et ses convives se mordaient les lèvres afin de ne pas rire, la physionomie de M. Le Maltour offrant l'expression du plus complet effarement, et Blanche s'écria :

« Perds-tu la tête, Reine?

— Mais non, du tout. Je demande à monsieur s'il partage ma vive sympathie pour Nasr-Oullah, un homme qui avait tous les vices, paraît-il. Il passait son temps à égorger son prochain, à jeter les ambassadeurs dans des cachots où il les laissait pourrir; enfin, il était doué d'énergie et ignorait la timidité, horrible défaut, à mon avis! Et son pays!... Quel charmant pays! Toutes les maladies y règnent, et j'y enverrai mon mari. La phtisie, la petite vérole, des vomissements qui durent six mois, des ulcères, la lèpre, un ver appelé rischta qui vous ronge; pour le faire sortir on...

— Assez, Reine, assez; laissez-nous déjeuner en repos.

— Que voulez-vous? mon oncle, je me sens attirée vers la Tartarie. Et vous? dis-je à M. Le Maltour.

— Ce que vous dites n'est pas très encourageant, mademoiselle.

— Pour les gens qui n'ont pas de sang dans les veines! répondis-je dédaigneusement. Quand je serai mariée, j'irai en Tartarie.

— Dieu merci, vous ne serez pas libre, ma nièce!

— Bien sûr que si, mon oncle; je ne ferai qu'à ma tête, jamais à celle de mon mari. Du reste, je le mènerai à Boukhara pour qu'il soit mangé par les vers.

— Comment? mangé par... murmura le baron timidement.

— Oui, monsieur, vous avez bien entendu. J'ai dit mangé par les vers, car, à mes yeux, la plus charmante position dans la vie, c'est celle de veuve... »

Haut et puissant baron Le Maltour, bien que d'une race de preux, ne résista pas à l'épreuve. Comprenant le sens caché de mes lubies *tartariennes*, il s'en alla et ne revint plus.

Mon oncle se fâcha, mais je ne m'en émus point. Je fis une pirouette et lui dis d'un ton sentencieux :

« Mon oncle, qui veut la fin veut les moyens! »

Jean de La Brète.

(*A suivre.*)

LA CAMPAGNE EN AVRIL

Vous croyez, aux premiers jours d'avril, voir éclore le printemps ; erreur ! Les nuages s'amoncellent, des ouragans terribles, une pluie froide et diluvienne arrêtent la végétation, au moment même où tout allait fleurir. Des arbres séculaires sont renversés ; la charrue dort au bout du sillon.

Mais, entre deux averses de neige, ô surprise ! une étincelle électrique a frappé nos yeux : La foudre éclate et gronde formidable..... Ces orages privés de la magnificence des éclairs qui les accompagnent plus tard, n'ont qu'une terreur sans majesté. Cependant le villageois, sur la foi d'un proverbe, retrouve l'espérance et dit en souriant :

> Tonnerre en avril,
> Le pauvre se réjouit.

L'orage, en effet, pour quelques instants, disperse les nuages ; le soleil brille ; l'anémone, humide encore et frissonnante, ouvre sa corolle aux caresses des zéphyrs ; l'oiseau cherche l'oiseau, bâtit son nid et chante. La fourmi reparaît et charrie vers sa retraite le *petit morceau de mouche ou de vermisseau ;* tout reprend vie, tout se développe à la hâte..... Le printemps s'improvise. D'instant en instant, les bouquets de verdure éclosent dans les bois. Bientôt le cerf, quittant les forêts, viendra s'enivrer aux pousses naissantes du bouleau. On sent dans

l'air une moiteur féconde ; le sol, plein de germes, s'échauffe et fermente. Le laboureur se remet au travail : « La terre, dit-il, est en amour ». Les eaux courantes, redevenues limpides, se purgent des débris végétaux de l'année précédente. On dit alors : « La rivière est amoureuse ». — Ah ! le langage du peuple, c'est le vrai, lorsqu'on le retrouve dans sa grandeur et sa simplicité primitives !

Regardez bien la plante, vous la verrez croître d'une heure à l'autre ; la nature, de toutes parts, lui tend ses mamelles ; le sol, l'air, la pluie, le soleil, travaillent à l'envi pour elle :

Mulcent auræ, firmat sol, educat imber.
CATULLE.

Dans les lieux ombragés, des végétaux bizarres s'attachent aux rochers, percent la terre : hépatiques, mousses, fougères..... Cherchez bien dans les bois et le long des fossés, vous trouverez la morille, un champignon délicieux, resté incultivable, et qui semble naître spontanément.

Naître spontanément ! grand mot qui, dans ces derniers temps, a soulevé bien des protestations ; et pourtant, chez tous les peuples on a cru à la naissance spontanée de certains végétaux et animaux. Mais la science seule devait démontrer nettement qu'il s'engendre de cette façon, non pas des êtres surgissant du sol tout à coup, comme par miracle, à l'état adulte, mais des ovules qui, au sein de la terre (*alma parens*, mère féconde, matrice primitive de tous les êtres), trouvant lieu et milieu idoines, y parcourent les mêmes évolutions que dans la génération sexuelle. Ce qui reste caché, c'est le « point initial » ; commencement et fin sont en toute chose le mystère, peut-être parce qu'il n'y a aux choses ni commencement ni fin.

Mais, pendant que nous nous livrons à ces réflexions philosophiques, le soleil a de nouveau disparu, la pluie et le grésil recommencent. Cet affreux temps rappelle un proverbe de bonne femme, très malicieux sous sa forme naïve :

Avril le doux,
Quand il s'y met, est le pire de tous.

C'est l'époque des changements subits : il neige, il neige..... Eh ! non, le printemps reparaît : *V'la l'solé, v'la l'solé, v'la l'solé !* (*Voilà le soleil !* c'était le cri matinal du pâtre idiot dont j'ai conté la mort.) Tout reverdit, le coucou chante, l'hirondelle arrive, la pervenche est fleurie.

Cette première éclosion des fleurs, ce retour des oiseaux et le mystère de leurs lointains voyages ont de tout temps exercé l'imagination des poètes ; mais je ne sais rien sur les hirondelles de plus gracieux qu'une vieille chanson du XVI[e] siècle, recueillie dans les œuvres musicales de Janequin :

Pleust à Dieu que feusse arondelle !
O le grand plaisir que j'auroys
A voler aussi fort comme elle !
Bien loing d'ici tost je seroys,
Vers mon ami je m'en iroys,
Feust-il au plus haut d'une tour,
Et en le baisant lui diroys :
« Voici l'aronde de retour ! »

Eugène Noël.

Le Directeur-Gérant : G. Decaux.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN (1)

TROISIÈME PARTIE

PORT-TARASCON

C'était septembre, et c'était la Provence, à une rentrée de vendange, il y a cinq ou six ans.

Du grand break attelé de deux Camarguais qui nous emportait à toute bride, le poète Mistral, l'aîné de mes fils et moi, vers la gare de Tarascon et le train rapide du P.-L.-M., elle nous semblait divine cette fin de jour d'une pâleur ardente, un jour mat, épuisé, fiévreux, passionné comme un beau visage de femme de là-bas.

Pas un souffle d'air malgré le train de notre course. Les roseaux d'Espagne à longues feuilles rubanées, droits et rigides au bord du chemin ; et par toutes ces routes de campagne, d'un blanc de neige, d'un blanc de rêve, où la poussière craquait immobile sous les roues, un lent défilé de charrettes chargées de raisins noirs, — rien que des noirs, — garçons et filles venant derrière, muets et graves, tous grands, bien découplés, la jambe longue et les yeux noirs. Grappes d'yeux noirs, et de raisins noirs, on ne voyait que cela dans les cuves, dans les hottes, sous le feutre à bords rabattus des vendangeurs, sous le fichu de tête dont les femmes gardaient les pointes entre leurs dents serrées.

Quelquefois, à l'angle d'un champ, une croix se dressait dans

(1) Voir : *Tartarin de Tarascon*, numéros des 10 et 25 décembre 1890, et 10 janvier 1891; *Tartarin sur les Alpes*, numéros des 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars, et 10 avril 1891.

le blanc du ciel, ayant à chacun de ses bras une lourde grappe noire, pendue en ex-voto.

« Vé!... (vois!) » me jetait Mistral avec un geste attendri, un sourire de fierté presque maternelle devant ces manifestations ingénument païennes de son peuple de Provence ; puis il reprenait son récit, quelque beau conte parfumé et doré des bords du Rhône, comme le Gœthe provençal en sème à la volée, de ses deux mains toujours ouvertes, dont l'une est poésie et l'autre réalité.

O miracle des mots, magique concordance de l'heure, du décor et de la fière légende paysanne que le poète déroulait pour nous tout le long de l'étroit chemin, entre les champs d'oliviers et de vignes!... Qu'on était bien, que la vie m'était blanche et légère!

Tout à coup mes yeux se voilèrent, une angoisse m'étreignit le cœur. « Père, comme tu es pâle! » me dit mon fils, et j'eus à peine la force de murmurer, en lui montrant le château du roi René, dont les quatre tours me regardaient venir du fond de la plaine : « Voilà Tarascon! »

C'est que nous avions un terrible compte à régler, les Tarasconnais et moi. Je les savais très montés, me gardant une rancune noire de mes plaisanteries sur leur ville et sur son grand homme, l'illustre, le délicieux Tartarin. Des lettres, des menaces anonymes m'avaient souvent averti : « Si tu passes jamais par Tarascon, gare! » D'autres brandissaient sur ma tête la vengeance du héros : « Tremblez! le vieux lion a encore bec et ongles! »

Un lion à bec, diable!

Plus grave encore : Je tenais d'un commandant de gendarmerie de la région qu'un commis-voyageur parisien ayant, par une homonymie fâcheuse ou simple fumisterie, signé « Alphonse Daudet » sur le registre de l'hôtel, s'était vu brutalement assailli à la porte d'un café et menacé d'un plongeon dans le Rhône, selon les traditions locales :

Dé brin o dé bran
  Cabussaran
Dou fenestroun
  De Tarascoun
Dedinds lou Rose. (1)

(1 De gré ou de force — ils feront le saut — du fenestron — de Tarascon — dedans le Rhône.

C'est un vieux couplet de 93, qui se chante encore là-bas, souligné de sinistres commentaires sur le drame dont les tours du roi René furent témoins à cette époque.

Or, comme il ne me plaisait guère de piquer une tête du fenestron de Tarascon, j'avais toujours évité dans mes voyages du Midi de passer par cette bonne ville. Et voilà que cette fois un mauvais sort, le désir d'aller embrasser mon cher Mistral, l'impossibilité de prendre le « Rapide » ailleurs que là, me jetaient en plein dans la gueule du lion à bec.

Encore si je n'avais eu que Tartarin; une rencontre d'homme à homme, un duel à la flèche empoisonnée sous les arbres du tour-de-ville n'était pas pour me faire peur. Mais la colère d'un peuple, et le Rhône, ce vaste Rhône!...

Ah! je vous réponds que tout n'est pas rose dans l'existence du romancier...

Chose étrange! à mesure que nous approchions de la ville, les chemins se dépeuplaient, les charrettes de vendange devenaient plus rares. Bientôt nous n'eûmes plus devant nous que la route vide et blanche, et tout autour dans la campagne le large et la solitude du désert.

« C'est bizarre, disait Mistral, tout bas, un peu impressionné, on se croirait un dimanche.

— Si c'était dimanche, nous entendrions les cloches.., » ajouta mon fils, sur le même ton, car le silence qui enveloppait la ville et sa banlieue avait quelque chose d'opprimant. Rien, pas une cloche, pas un cri, pas même un de ces bruits de charronnage tintant si clair dans l'atmosphère vibrante du Midi.

Pourtant les premières maisons du faubourg se levaient au bout du chemin : un moulin d'huile, l'octroi crépi à neuf; nous arrivions.

Et notre stupeur fut grande, à peine engagés dans cette longue rue caillouteuse, de la trouver abandonnée, les portes et fenêtres closes, sans chien ni chat, enfants ni poules, ni personne, le portail enfumé du maréchal ferrant dégarni des deux roues qui le flanquent à l'ordinaire, les grands rideaux de treillis dont les seuils tarasconnais s'abritent contre les mouches, rentrés, disparus comme les mouches elles-mêmes et l'exquise bouffée de soupe à l'ail que toutes les cuisines auraient dû exhaler à cette heure-là.

Tarascon ne sentant plus l'ail. Imagine-t-on une chose pareille!

Mistral et moi, nous nous regardions épouvantés ; et, vraiment, il y avait de quoi. S'attendre aux rugissements d'un peuple en délire, et trouver le silence de mort de cette Pompéi !

En ville, où nous pouvions mettre un nom sur tous les logis, sur toutes les boutiques familières à nos yeux depuis l'enfance, cette impression de vide et d'abandon devint encore plus saisissante. Fermée, la pharmacie Bézuquet de la Placette, l'armurier Costecalde fermé pareillement, et la confiserie Rébuffat, « à la renommée des berlingots ». Disparus, les panonceaux du notaire Cambalalette, et l'enseigne sur toile peinte de Marie-Joseph-Spiridion Excourbaniès, fabricant de saucisson d'Arles ; — car le saucisson d'Arles s'est toujours fait à Tarascon, et je signale en passant ce grand déni de justice historique.

Mais enfin qu'étaient devenus les Tarasconnais?

Notre break roulait sur le cours, dans l'ombre tiède des platanes espaçant leurs troncs blancs et lisses, où plus une cigale ne chantait : envolées aussi les cigales ! Et devant la maison de Tartarin, toutes ses persiennes fermées, aveugle et muette comme ses voisines, contre le mur bas du fameux jardinet, plus une caisse à cirage, plus un petit décrotteur pour vous crier : « Cira, moussu? »

L'un de nous dit : « Il y a peut-être le choléra. »

A Tarascon, en effet, quand vient une épidémie, l'habitant déménage et campe sous des tentes à bonne distance de la ville, jusqu'à ce que le mauvais air soit passé.

Sur ce mot de choléra, dont tous les Provençaux ont une peur farouche, le cocher enleva ses bêtes, et quelques minutes après nous stoppions à l'escalier de la gare, perchée tout en haut du grand viaduc qui longe et domine la ville.

Ici nous retrouvions la vie, des voix humaines, des visages. Dans l'entrecroisement des rails, les trains se succédaient sans relâche, montée, descente, haltaient avec des claquements de portières, des appels de station.

« Tarascon, cinq minutes d'arrêt..., changement de voiture pour Nîmes, Montpellier, Cette... »

Tout de suite Mistral courut au commissaire de surveillance, vieux serviteur qui n'a pas quitté sa gare depuis trente-cinq ans :

« Eh! bé, maître Picard... Et les Tarasconnais? Où sont-ils? Qu'en avez-vous fait ? »

L'autre, tout surpris de notre étonnement :

« Comment!... Vous ne savez pas?... D'où sortez-vous donc?... Vous ne lisez donc rien?... Ils lui ont pourtant fait assez de réclame, à leur île de Port-Tarascon... Eh! oui, mon bon... Partis, les Tarasconnais... Partis coloniser, l'illustre Tartarin en tête... Et tout emporté avec eux, déménagé jusqu'à la Tarasque! »

Il s'interrompit pour donner des ordres, s'activer le long de la voie, tandis qu'à nos pieds, dans le couchant, nous regardions monter les tours, les clochers et clochetons de la ville abandonnée, ses vieux remparts dorés par le soleil d'un superbe ton de croustade et donnant l'idée exacte d'un pâté de bécasses dont il ne resterait plus que la croûte.

« Et dites-moi, monsieur Picard », demanda Mistral au commissaire qui revenait vers nous avec un bon sourire, pas autrement inquiet de savoir Tarascon sur les chemins... « Y a-t-il longtemps de cette émigration?

— Six mois.

— Et l'on n'a pas de leurs nouvelles?

— Aucune. »

Pécaïre! Quelque temps après nous en avions, des nouvelles, détaillées, précises, assez pour me permettre de vous conter l'exode de ce vaillant petit peuple à la suite de son héros, et les formidables mésaventures qui les assaillirent.

Pascal a dit : « Il faut de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable lui-même soit pris du vrai. » J'ai tâché de me conformer à sa doctrine dans cette histoire de Port-Tarascon.

Mon récit est pris du vrai, fait avec des lettres d'émigrants, le « mémorial » du jeune secrétaire de Tartarin, des dépositions empruntées à la *Gazette des Tribunaux;* et quand vous rencontrerez, çà ou là, quelque tarasconnade par trop extravagante, que le crique me croque si elle est de mon invention! (1)

(1) Lire dans les journaux d'il y a douze ans le procès de la « Nouvelle France » et de la colonie de Port-Breton, ainsi que le curieux volume publié chez Dreyfous, par le docteur Baudoin, médecin de l'expédition.

LIVRE PREMIER

I

DOLÉANCES DE TARASCON CONTRE L'ÉTAT DE CHOSES.— LES BŒUFS.— LES PÈRES-BLANCS. — UN TARASCONNAIS AU PARADIS. — SIÈGE ET REDDITION DE L'ABBAYE DE PAMPÉRIGOUSTE.

« Branquebalme, mon bon..., je ne suis pas content de la France!... Nos gouvernants nous font de tout. »

Proférées un soir par Tartarin devant la cheminée du cercle, avec le geste et l'accent qu'on imagine, ces paroles mémorables résument bien ce qui se pensait et disait à Tarascon-sur-Rhône deux ou trois mois avant l'émigration. Le Tarasconnais en général ne s'occupe pas de politique : indolent de nature, indifférent à tout ce qui ne l'atteint pas localement, il tient pour l'*état de choses*, comme il dit. Pas moins, depuis quelque temps, on lui reprochait un tas de choses, à l'*état de choses !*

« Nos gouvernants nous font de tout! » disait Tartarin.

Dans ce « de tout » il y avait d'abord l'interdiction des courses de taureaux.

Vous connaissez sans doute l'histoire de ce Tarasconnais très mauvais chrétien et garnement de la pire espèce, lequel après sa mort s'étant introduit au Paradis par surprise, pendant que saint Pierre avait le dos tourné, n'en voulait plus sortir, malgré les supplications du divin porte-clefs. Alors, que fit le grand saint Pierre? Il envoya toute une volée d'anges clamer devant le ciel autant qu'ils auraient de voix: « Té! té!... les bœufs!... té! té!... les bœufs!... » qui est le cri des courses tarasconnaises. Oyant cela, le bandit change de figure : « Vous avez donc des courses, par ici, grand saint Pierre?

— Des courses?... Je crois bien!... Et des magnifiques, mon bon.

— Où donc ça?... où se font-elles, ces courses?

— Devant le Paradis... Il y a du large, tu penses. »

Du coup le Tarasconnais se précipite dehors pour voir, et les portes du ciel se referment derrière lui à tout jamais.

Si je rappelle ici cette légende aussi vieille que les bancs du tour-de-ville, c'est afin d'indiquer la passion des gens de Tarascon pour les courses de taureaux et la colère où les mit la suppression de ce genre d'exercice.

Après, vint l'ordre d'expulser les Pères-Blancs et de fermer leur joli couvent de Pampérigouste, perché sur une collinette toute grise de thym et de lavande, installé là depuis des siècles aux portes de la ville d'où l'on aperçoit, entre les pins, la dentelle de ses clochetons carillonnant dans les brises claires du matin avec le chant des allouettes, au crépuscule avec le cri mélancolique des courlis.

Les Tarasconnais les aimaient beaucoup, leurs Pères-Blancs, doux, bons, inoffensifs, et qui savaient tirer des herbes parfumées dont la montagnette est couverte un si excellent élixir; ils les aimaient pareillement pour leurs pâtés d'hirondelles et leurs délicieux *pains-poires* (1), qui sont des coings enveloppés d'une pâte fine et dorée, d'où le nom de Pampérigouste (2) donné à l'abbaye.

Aussi, quand l'ordre officiel d'avoir à quitter leur couvent fut envoyé aux Pères et que ceux-ci refusèrent de sortir, quinze cents à deux mille Tarasconnais du commun, portefaix, décrotteurs, déchargeurs de bateaux du Rhône, ce que nous appelons la *rafataille*, vinrent s'enfermer dans Pampérigouste avec les bons moines.

La bourgeoisie tarasconnaise, les messieurs du cercle, Tartarin en tête, pensaient bien aussi à soutenir la sainte cause. Il n'y eut pas une minute d'hésitation. Mais on ne se jette pas dans unc pareille entreprise sans préparatifs d'aucune sorte. Bon pour la rafataille, d'agir ainsi étourdiment.

Avant tout, il fallait des costumes; et ils furent commandés: de superbes costumes renouvelés de la croisade, longues lévites noires, avec une croix blanche sur la poitrine, et partout, devant, derrière, des entrelacements de fémurs soutachés. La soutache surtout prit beaucoup de temps.

(1) Panpéri.
(2) Panpéri-gousto.

Quand tout fut prêt, le couvent était déjà investi. Les troupes l'entouraient d'un triple cercle, campées dans les champs et sur les pentes pierreuses de la petite colline.

Les pantalons rouges de loin semblaient dans le thym et la lavande une floraison subite de coquelicots.

On rencontrait par les chemins de continuelles patrouilles de cavaliers, la carabine le long de la cuisse, le fourreau de sabre battant le flanc du cheval, l'étui de revolver à la ceinture.

Mais ce déploiement de forces n'était pas pour arrêter l'intrépide Tartarin, qui avait résolu de passer, ainsi qu'un gros de messieurs du cercle.

A la file indienne, rampant sur les mains et les genoux avec toutes les précautions, toutes les ruses classiques des sauvages de Fenimore, ils réussirent à se glisser à travers les lignes d'investissement, longeant les rangées de tentes endormies, tournant les sentinelles, les patrouilles, et de l'un à l'autre se signalant les passages dangereux par une imparfaite imitation de cris d'oiseaux.

Il en fallait du courage pour tenter l'aventure par ces nuits claires comme un plein jour! Il est vrai de dire que les assiégeants avaient tout intérêt à laisser entrer le plus de monde possible.

Ce qu'on voulait, c'était affamer l'abbaye plutôt que l'emporter de vive force. Aussi les soldats détournaient-ils volontiers la tête en voyant ces ombres errantes au clair de la lune et des étoiles. Plus d'un officier qui avait pris l'absinthe au cercle avec l'illustre tueur de lions, le reconnut de loin malgré son déguisement et le salua d'un appel familier :

« Bonne nuit, Monsieur Tartarin ! »

Une fois dans la place, Tartarin organisa la défense.

Ce diable d'homme avait lu tous les livres sur tous les sièges et blocus. Il embrigada les Tarasconnais en milice, sous les ordres du brave commandant Bravida, et, plein des souvenirs de Sébastopol et de Plewna, il leur fit remuer de la terre, beaucoup de terre, entoura l'abbaye de talus, de fossés, de fortifications de tous genres, dont le cercle petit à petit se resserrait à ne pouvoir plus respirer, en sorte que les assiégés se trouvèrent comme emmurés derrière leurs travaux de défense, ce qui faisait l'affaire des assiégeants.

Le couvent métamorphosé en place forte fut soumis à la disci-

pline militaire. C'est ainsi qu'il en doit être, l'état de siège déclaré. Tout se faisait par roulements de tambour et sonneries de clairon.

Dès le petit jour, au réveil, le tambour grondait, par les cours, les corridors et sous les arceaux du cloître. On sonnait du matin au soir, aux prières *tara-ta*, au trésorier *tara-ta-ta*, au Père hôtelier *tara-ta-ta-ta ;* des coups de clairons, secs et sonores, déchirant l'air. On claironnait pour l'Angélus, pour Matines et Complies. C'était à faire honte à l'armée assiégeante, qui menait beaucoup moins de bruit, au large de la campagne, tandis que là-haut, au sommet de la petite colline, derrière les fins créneaux de l'abbaye-forteresse, claironnades et tambourinades mêlées aux tintements des carillons faisaient un fier ramage et jetaient aux quatre vents, en promesse de victoire, un chant allègre, mi-belliqueux et mi-sacré.

Le diantre, c'est que les assiégeants, bien tranquilles dans leurs lignes, sans se donner aucune peine, se ravitaillaient facilement et tout le jour faisaient bombance. La Provence est un pays de délices, qui produit toutes sortes de bonnes choses. Vins clairs et dorés, saucisses et saucissons d'Arles, melons exquis, pastèques savoureuses, nougats de Montélimar, tout était pour les troupes du gouvernement ; il n'en entrait miette ni goutte dans l'abbaye bloquée.

Aussi, d'un côté, les soldats, qui n'avaient jamais vu pareille fête, engraissaient à crever leurs tuniques, les chevaux montraient des croupes luisantes et rebondies, tandis que de l'autre, pécaïre ! les pauvres Tarasconnais, la rafataille surtout, levés tôt, couchés tard, surmenés, sans cesse en alerte, remuant et brouettant la terre de jour et de nuit, à la brûlure du soleil et des torches, se desséchaient et maigrissaient que c'était pitié.

De plus, les provisions des bons Pères s'épuisaient ; pâtés d'hirondelles et pains-poires tiraient à la fin.

Pourrait-on tenir encore longtemps ?

C'était la question tous les jours discutée sur les remparts et terrassements crevassés par la sécheresse.

« Et les lâches qui n'attaquent pas ! » disaient ceux de Tarascon, montrant le poing aux pantalons rouges vautrés dans l'herbe à l'ombre des pins. Mais l'idée d'attaquer eux-mêmes ne leur venait pas, tant ce brave petit peuple a le sentiment de la conservation.

Une seule fois, Excourbaniès, un violent, parla de tenter une

sortie en masse, les moines devant, et de culbuter tous ces mercenaires.

Tartarin haussa ses larges épaules et ne répondit qu'un mot : « Enfant ! »

Puis, prenant par le bras le bouillant Excourbaniès, il l'entraîna au sommet de la contrescarpe, et lui montrant d'un geste immense les cordons de troupes étagés sur la colline, les sentinelles placées à tous les sentiers :

« Oui ou non, sommes-nous les assiégés ? Est-ce nous qui devons donner l'assaut ?... »

Il y eut autour de lui un murmure approbateur :

« Évidemment.... Il a raison... C'est à eux de commencer, puisqu'ils assiégent... »

Et l'on vit une fois de plus que nul ne connaissait les lois de la guerre comme Tartarin.

Il fallait pourtant prendre un parti.

Un jour, le Conseil se rassembla dans la grande salle du Chapitre, éclairée de hauts vitraux, entourée de boiseries sculptées, et le Père hôtelier lut son rapport sur les ressources de la place. Tous les Pères-Blancs écoutaient, silencieux, droits sur leurs *miséricordes*, demi-sièges à forme hypocrite qui permettent d'être assis en paraissant debout.

Lamentable, le rapport du Père hôtelier ! Ce qu'ils avaient dévoré depuis le commencement du siège, les Tarasconnais ! Pâtés d'hirondelles, tant de cents ; pains-poires, tant de mille ; et tant de ceci, et tant de cela ! De toutes les choses qu'il énumérait et dont on était au commencement si bien pourvu, il restait si peu, si peu, qu'autant dire il n'en restait rien.

Les Révérends se regardaient l'un l'autre, la mine longue, et convenaient entre eux qu'avec toutes ces réserves, étant donné l'attitude d'un ennemi qui ne voulait rien pousser à l'extrême, ils auraient pu tenir pendant des années sans manquer de rien, si l'on n'était venu à leur secours. Le Père hôtelier, d'une voix monotone et navrée, continuait de lire, quand une clameur l'interrompit.

La porte de la salle ouverte avec fracas, Tartarin paraît, un Tartarin ému, tragique, le sang aux joues, la barbe bouffante sur la croix blanche de son costume. Il salue de l'épée le Prieur tout droit sur sa miséricorde, puis les Pères l'un après l'autre, et, gravement :

« Monsieur le Prieur, je ne peux plus tenir mes hommes... On meurt de faim... Toutes les citernes sont vides. Le moment est venu de rendre la place, ou de nous ensevelir sous ses débris. »

Ce qu'il ne disait pas, mais qui avait bien aussi son importance, c'est que, depuis quinze jours, il était privé de son chocolat du matin, qu'il le voyait en rêve, gras, fumant, huileux, accompagné d'un verre d'eau fraîche claire comme du cristal, au lieu de l'eau saumâtre des citernes, à laquelle il était réduit maintenant.

Tout de suite le Conseil fut debout, et dans une rumeur de voix parlant toutes ensemble exprima un avis unanime : « Rendre la place... Il faut rendre la place... » Seul, le Père Bataillet, un homme excessif, proposa de faire sauter le couvent avec ce qu'on avait de poudre, d'y mettre le feu lui-même.

Mais on refusa de l'écouter, et la nuit venue, laissant les clefs sur les portes, moines et miliciens, suivis d'Excourbaniès, de Bravida, de Tartarin avec son gros de messieurs du cercle, tous les défenseurs de Pampérigouste sortirent, sans tambours ni clairons cette fois, et descendirent silencieusement la colline en une procession fantomique, sous la clarté de la lune et le bienveillant regard des sentinelles ennemies.

Cette mémorable défense de l'abbaye fit grand honneur à Tartarin ; mais l'occupation du couvent de leurs Pères-Blancs par les troupes jeta au cœur des Tarasconnais une sombre rancune.

II

LA PHARMACIE DE LA PLACETTE. — APPARITION D'UN HOMME DU NORD. — « DIEU LE VEUT, MONSIEUR LE DUC ! » UN PARADIS AU DELA DES MERS.

Quelque temps après la fermeture du couvent, le pharmacien Bézuquet prenait un soir le frais, devant sa porte, avec son élève Pascalon et le Révérend Père Bataillet.

Il faut dire que les moines dispersés avaient été recueillis par les familles tarasconnaises. Chacune avait voulu avoir son Père-Blanc ; les gens aisés, les boutiquiers, ceux de la bourgeoisie, en possédaient un en particulier ; quant aux familles artisanes, elles s'associaient, se mettaient à plusieurs pour entretenir un de ces saints hommes, en participation.

Dans toutes les boutiques on voyait une cagoule blanche. Chez l'armurier Costecalde au milieu des fusils, des carabines et des couteaux de chasse, au comptoir du mercier Beaumevieille derrière les rangées de bobines de soie, partout se dressait la même apparition d'un grand oiseau blanc qui semblait un pélican familier. Et la présence des Pères était pour chaque demeure une vraie bénédiction. Bien élevés, doux, enjoués, discrets, ils n'étaient pas gênants, ne tenaient pas une grande place au foyer, et cependant y apportaient une bonté, une réserve inaccoutumée.

C'était comme si l'on avait eu le bon Dieu chez soi : les hommes se retenaient de jurer et de dire des gros mots; les femmes ne mentaient plus, ou guère; les petits restaient bien sages et bien droits sur leur chaise haute.

Le matin, le soir, à l'heure de la prière, aux repas pour le *Benedicite* et les *Grâces*, les grandes manches blanches s'ouvraient comme des ailes protectrices sur toute la famille assemblée, et, avec cette bénédiction perpétuelle au-dessus de leur tête, les Tarasconnais ne pouvaient faire autrement que de vivre saints et vertueux.

Chacun était fier de son Révérend, le vantait, le faisait valoir, surtout le pharmacien Bézuquet, à qui la bonne fortune était échue d'avoir chez lui le Père Bataillet.

Tout feu, tout nerfs, ce R. P. Bataillet, doué d'une véritable éloquence populaire, et renommé pour sa manière de raconter paraboles et légendes; c'était un superbe gaillard, bien découplé, le teint brûlé, des yeux de braise, une tête de cabécilla. Sous les longs plis de l'épaisse bure, il avait vraiment belle prestance, bien qu'une épaule fût un peu plus haute que l'autre, et qu'il marchât de côté.

Mais on ne s'apercevait plus de ces légers défauts, lorsqu'il descendait de chaire, après le sermon, et fendait la foule, son grand nez au vent, pressé de regagner la sacristie, tout vibrant encore, et secoué lui-même par sa propre éloquence. Les femmes, enthousiastes, coupaient au passage avec leurs ciseaux des morceaux de sa cape blanche; on l'appelait à cause de cela le « Père festonné », et sa robe était toujours tellement déchiquetée, si tôt hors d'usage, que le couvent avait grand'peine à l'en fournir.

Bézuquet était donc devant la pharmacie avec Pascalon, et en face d'eux le Père Bataillet, assis sur sa chaise à la cavalière.

Ils respiraient avec délices, dans une sécurité béate de repos, car en ce moment de la journée il n'y a plus de clientèle pour Bézuquet. C'est comme pendant la nuit; les malades peuvent bien se rouler, se tortiller : le brave pharmacien ne se dérangerait pour rien au monde; l'heure est passée d'être malade.

Il écoutait, ainsi que Pascalon, une de ces belles histoires comme savait en conter le Révérend, pendant qu'au lointain de la ville on entendait passer la retraite au milieu des fredons d'un beau couchant d'été.

Tout à coup l'élève se leva, rouge, ému, et bégaya, le doigt tendu vers l'autre extrémité de la Placette :

« Voilà monsieur Tar... tar... tarin ! »

On sait quelle admiration personnelle et particulière professait Pascalon pour le grand homme dont la silhouette gesticulante se détachait là-bas dans les brumes lumineuses, accompagné d'un autre personnage ganté de gris, soigné de mise, et qui semblait écouter, silencieux et raide.

Quelqu'un du Nord, cela se voyait de reste.

Dans le Midi, l'homme du Nord se reconnaît à son attitude tranquille, à la concision de son lent parler, tout aussi sûrement que le méridional se trahit dans le Nord par son exubérance de pantomime et de débit.

Les Tarasconnais étaient habitués à voir souvent Tartarin en compagnie d'étrangers, car on ne passe pas dans leur ville sans visiter comme attraction le fameux tueur de lions, l'alpiniste illustre, le Vauban moderne à qui le siège de Pampérigouste faisait une renommée nouvelle.

De cette affluence de visiteurs résultait une ère de prospérité autrefois inconnue.

Les hôteliers faisaient fortune; on vendait chez les libraires des biographies du grand homme; on ne voyait aux vitrines que ses portraits en « Teur », en ascensionniste, en costume de croisé, sous toutes les formes, et dans toutes les attitudes de son existence héroïque.

Mais cette fois ce n'était pas un visiteur ordinaire, un premier venu de passage, qui accompagnait Tartarin.

La Placette traversée, le héros, d'un geste emphatique, désigna son compagnon :

« Mon cher Bézuquet, mon Révérend Père, je vous présente monsieur le duc de Mons.... »

Un duc!... *Outre!*

Il n'en était jamais venu à Tarascon. On y avait bien vu un chameau, un baobab, une peau de lion, une collection de flèches empoisonnées et d'alpenstocks d'honneur.... mais un duc, jamais!

Bézuquet s'était levé, saluait, un peu intimidé de se trouver ainsi, sans avoir été prévenu, en présence d'un si grand personnage. Il bredouillait : « Monsieur le Duc.... Monsieur le Duc.... » Tartarin l'interrompit :

« Entrons, messieurs, nous avons à parler de choses graves. »

Il passa le premier, le dos rond, l'air mystérieux, dans le petit salon de la pharmacie, dont la fenêtre, donnant sur la place, servait de vitrine pour les bocaux à fœtus, les longs ténias en tricot, et les paquets de cigarettes de camphre.

La porte se referma sur eux comme sur des conspirateurs. Pascalon restait seul dans la boutique, avec l'ordre de Bézuquet de répondre aux clients et de ne laisser personne approcher du salon sous aucun prétexte.

L'élève, très intrigué, se mit à ranger sur les étagères les boîtes de jujube, les flacons de *sirupus gummi* et autres produits d'officine.

Le bruit des voix, par moments, arrivant jusqu'à lui, il distinguait surtout le creux de Tartarin proférant des mots étranges : « Polynésie.... Paradis terrestre..., canne à sucre, distilleries..., colonie libre. » Puis un éclat du Père Bataillet : « Bravo! j'en suis ». Quant à l'homme du Nord, il parlait si bas, qu'on n'entendait rien.

Pascalon avait beau enfoncer son oreille dans la serrure.... Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas, poussée *manu militari* par la poigne énergique du Père, et l'élève alla rouler à l'autre bout de la pharmacie. Mais, dans l'agitation générale, personne n'y fit attention.

Tartarin, debout sur le seuil, le doigt levé vers les paquets de têtes de pavots qui séchaient au plafond de la boutique, avec une mimique d'archange brandissant le glaive, s'écria :

« Dieu le veut, monsieur le Duc! Notre œuvre sera grande! »

Il y eut une confusion de mains tendues qui se cherchaient, se mêlaient, se serraient, poignées de mains énergiques comme pour sceller à tout jamais d'irrévocables engagements. Tout chaud de cette dernière effusion, Tartarin, redressé, grandi, sortit de la pharmacie avec le duc de Mons pour continuer leur tournée en ville.

Deux jours après, le *Forum* et le *Galoubet*, les deux organes de Tarascon, étaient pleins d'articles et de réclames sur une colossale affaire. Le titre portait en grosses lettres : « COLONIE LIBRE DE PORT-TARASCON. » Et des annonces stupéfiantes : « A vendre, terres à cinq francs l'hectare donnant un rendement de plusieurs mille francs par an.... Fortune rapide et assurée.... On demande des colons. »

Puis venait l'historique de l'île où devait s'établir la colonie projetée, île achetée au roi Négonko par le duc de Mons dans le cours de ses voyages, entourée d'ailleurs d'autres territoires qu'on pourrait acquérir plus tard pour agrandir les établissements.

Un climat *paradisiaque*, une température océanienne, très modérée malgré sa proximité de l'équateur, ne variant que de deux à trois degrés, entre 25 et 28; pays très fertile, boisé à miracle et merveilleusement arrosé, s'élevant rapidement à partir de la mer, ce qui permettait à chacun de choisir la hauteur convenant le mieux à son tempérament. Enfin les vivres abondaient, fruits délicieux à tous les arbres, gibiers variés dans les bois et les plaines, innombrables poissons dans les eaux. Au point de vue commerce et navigation, une rade splendide pouvant contenir toute une flotte, un port de sûreté fermé par des jetées, avec arrière-port, bassin de radoub, quais, débarcadères, phare, sémaphore, grues à vapeur, rien ne manquerait.

Les travaux étaient déjà commencés par des ouvriers chinois et canaques, sous la direction et sur les plans des plus habiles ingénieurs, des architectes les plus distingués. Les colons trouveraient en arrivant des installations confortables, et même, par d'ingénieuses combinaisons, avec 50 francs de plus, les maisons seraient aménagées selon les besoins de chacun.

Vous pensez si les imaginations tarasconnaises se mirent à travailler à la lecture de ces merveilles. Dans toutes les familles on faisait des plans. L'un rêvait des persiennes vertes, l'autre un joli perron; celui-ci voulait de la brique, celui-là du moellon.

On dessinait, on coloriait, on ajoutait un détail à un autre; un pigeonnier serait gracieux, une girouette ne ferait pas mal

« Oh! papa, une véranda!

— Va pour la véranda, mes enfants! »

Pour ce qu'il en coûtait!...

En même temps que les braves habitants de Tarascon se

passaient ainsi toutes leurs fantaisies d'installations idéales, les articles du *Forum* et du *Galoubet* étaient reproduits dans tous les journaux du Midi, les villes, les campagnes inondées de prospectus à vignettes encadrés de palmiers, de cocotiers, bananiers, lataniers, toute la faune exotique; une propagande effrénée s'étendait sur la Provence entière.

Par les routes poudreuses des banlieues de Tarascon passait au grand trot le cabriolet de Tartarin, conduisant lui-même, avec le Père Bataillet assis près de lui sur le devant, serrés l'un près de l'autre pour faire un rempart de leurs corps au duc de Mons, enveloppé d'un voile vert et dévoré par les moustiques, qui l'assaillaient rageusement de tous côtés, en troupes bourdonnantes, altérés du sang de l'homme du Nord, s'acharnant à le boursoufler de leurs piqûres.

C'est qu'il en était, du Nord, celui-là! Pas de gestes, peu de paroles, et un sang-froid!... Il ne s'emballait pas, voyait les choses comme elles sont, posément. On pouvait être tranquille.

Et sur les placettes ombragées de platanes, dans les vieux bourgs, les cabarets mangés de mouches, dans les salles de danse, partout, c'étaient des allocutions, des sermons, des conférences.

Le duc de Mons, en termes clairs et concis, d'une simplicité de vérité toute nue, exposait les délices de Port-Tarascon et les bénéfices de l'affaire; l'ardente parole du moine prêchait l'émigration à la façon de Pierre l'Ermite. Tartarin, poudreux de la route comme au sortir d'une bataille, jetait de sa voix sonore quelques phrases ronflantes : « victoire, conquête, nouvelle patrie, » que son geste énergique envoyait au loin, par dessus les têtes.

D'autres fois, se tenaient des réunions contradictoires, où tout se passait par demandes et réponses.

Y a-t-il des bêtes venimeuses?

— Pas une. Pas un serpent. Pas même de moustiques. En fait de bêtes fauves, rien du tout.

— Mais on dit que là-bas, dans l'Océanie, il y a des anthropophages?

— Jamais de la vie! Tous végétariens....

— Est-ce vrai que les sauvages vont tout nus?

— Çà, c'est peut-être un peu vrai, mais pas tous. D'ailleurs nous les habillerons. »

Articles, conférences, tout eut un succès fou. Les bons s'enle-

vaient par cent et par mille, les émigrants affluaient, — et pas seulement de Tarascon, de tout le Midi! Il en venait même de Beaucaire. Mais, halte-là! Tarascon les trouvait bien hardis, ces gens de Beaucaire!

Depuis des siècles, entre les deux cités voisines, séparées seulement par le Rhône, gronde une haine sourde qui menace de ne plus finir.

Si vous en cherchez les motifs, on vous répondra des deux côtés par des mots qui n'expliquent rien :

« Nous les connaissons, les Tarasconnais..., » disent les gens de Beaucaire, d'un ton mystérieux.

Et ceux de Tarascon ripostent en clignant leur œil finaud : « On sait ce qu'ils valent, messieurs les Beaucairois. »

De fait, d'une ville à l'autre les communications sont nulles, et le pont qu'on a jeté entre elles ne sert absolument à rien. Personne ne le franchit jamais. Par hostilité d'abord, ensuite parce que la violence du mistral et la largeur du fleuve à cet endroit en rendent le passage très dangereux.

Mais si l'on n'acceptait pas de colons de Beaucaire, l'argent de tout le monde était parfaitement accueilli. Les fameux hectares à 5 francs (rendement de plusieurs mille francs par an) se débitaient par fournées. On recevait aussi de partout les dons en nature que les fervents de l'œuvre envoyaient pour les besoins de la colonie. Le *Forum* publiait les listes, et parmi ces dons se trouvaient les choses les plus extraordinaires :

Anonyme : Une boîte de petites perles blanches.
— Un lot de numéros du *Forum*.

M. Bécoulet : Quarante-cinq résilles en chenilles et perles pour les femmes indiennes.

Mme Dourladoure : Six mouchoirs et six couteaux pour le presbytère.

Anonyme : Une bannière brodée pour l'orphéon.

Anduze, de Maguelonne : Un flamant empaillé.

Famille Margue : Six douzaines de colliers de chiens.

Anonyme : Une veste soutachée.

Une dame pieuse de Marseille : Une chasuble, un orfroi de thuriféraire et un pavillon de ciboire.

La même : Une collection de coléoptères sous verre.

Et, régulièrement, dans chaque liste, était mentionné un envoi de Mlle Tournatoire : *Costume complet pour habiller un sauvage.* C'était sa préoccupation constante, à cette bonne vieille demoiselle.

Tous ces dons bizarres, fantaisistes, où la cocasserie méridionale étalait son imagination, étaient dirigés par pleines caisses sur les docks, les grands magasins de la Colonie libre, établis à Marseille. Le duc de Mons avait fixé là son centre d'opérations.

De ses bureaux, luxueusement installés, il brassait en grand les affaires, montait des sociétés de distillerie de canne à sucre ou d'exploitation du tripang, sorte de mollusque dont les Chinois sont très friands et qu'ils payent fort cher, disait le prospectus. Chaque journée de l'infatigable duc voyait éclore une idée nouvelle, poindre quelque grande machination qui le soir même se trouvait lancée.

Entre temps, il organisait un comité d'actionnaires marseillais sous la présidence du banquier grec Kagaraspaki, et des fonds étaient versés à la banque ottomane Pamenyaï-ben-Kaga, maison de toute sécurité.

Tartarin passait maintenant sa vie, une vie enfiévrée, à voyager de Tarascon à Marseille et de Marseille à Tarascon. Il chauffait l'enthousiasme de ses concitoyens, continuait la propagande locale, et tout à coup filait par l'express pour aller assister à quelque conseil, quelque réunion d'actionnaires. Son admiration pour le duc grandissait chaque jour.

Il donnait à tous comme exemple le sang-froid du duc de Mons, la raison du duc de Mons :

« Pas de danger qu'il exagère, celui-là; avec lui, pas de ces coups de mirage que Daudet nous a tant reprochés ! »

En revanche, le duc se montrait peu, toujours abrité sous sa gaze à moustiques, parlait encore moins. L'homme du Nord s'effaçait devant l'homme du Midi, le mettait sans cesse en avant et laissait à son intarissable faconde le soin des explications, des promesses, de tous les engagements. Il se contentait de dire : « Monsieur Tartarin connaît seul toute ma pensée. »

Et vous jugez si Tartarin était fier!

III

LA « GAZETTE DE PORT-TARASCON ». — BONNES NOUVELLES DE LA COLONIE. — EN POLYGAMILLE. — TARASCON SE PRÉPARE A LEVER L'ANCRE. — « NE PARTEZ PAS! AU NOM DU CIEL, NE PARTEZ PAS! »

Un matin, Tarascon s'éveilla avec cette dépêche à tous les coins de rue :

La « Farandole », grand voilier de douze cents tonneaux, vient de quitter Marseille au point du jour, emportant dans ses flancs, avec les destinées de tout un peuple, des pacotilles pour les sauvages et un chargement d'instruments aratoires. Huit cents émigrants à bord, tous Tarasconnais, parmi lesquels Bompard, gouverneur provisoire de la colonie, Bézuquet, médecin-pharmacien, le Révérend Père Vezole, le notaire Cambalalette, cadastreur. Je les ai conduits moi-même au large. Tout va bien. Le duc rayonne. Faites imprimer.

TARTARIN DE TARASCON.

Ce télégramme, affiché dans toute la ville par les soins de Pascalon, à qui il était adressé, la remplit d'allégresse. Les rues avaient pris un air de fête, tout le monde dehors, des groupes arrêtés devant chaque affiche de la bienheureuse dépêche, dont les mots se répétaient de bouche en bouche : « Huit cents émigrants à bord... Le duc rayonne... »

Et pas un Tarasconnais qui ne rayonnât comme le duc!

C'était la deuxième fournée d'émigrants qu'un mois après la première, emportée par le vapeur *Lucifer*, Tartarin, investi du beau titre et des importantes fonctions de gouverneur de Port-Tarascon, expédiait ainsi de Marseille vers la terre promise. Les deux fois, même dépêche, même enthousiasme, même rayonnement du duc. Le *Lucifer*, malheureusement, n'avait pas encore dépassé l'entrée de l'isthme de Suez. Arrêté là par un accident, son arbre de couche cassé, ce vieux vapeur acheté d'occasion devait attendre d'être rallié et secouru par la *Farandole* pour continuer sa route.

Cet accident, qui aurait pu sembler de mauvais augure, ne refroidissait en rien l'enthousiasme colonisateur des Tarasconnais. Il est vrai qu'à bord de ce premier navire ne se trouvait que la rafataille; vous savez, les gens du commun, ceux qu'on envoie toujours en avant-garde.

Sur la *Farandole*, de la rafataille encore, mêlée de quelques cerveaux brûlés, tels que le notaire Cambalalette, cadastreur de la colonie.

Le pharmacien Bézuquet, homme paisible malgré ses formidables moustaches, aimant ses aises, craignant le chaud et le froid, peu porté aux aventures lointaines et périlleuses, avait longtemps résisté avant de consentir à s'embarquer.

Il ne fallait rien moins pour le décider que le diplôme de médecin, envié pendant toute sa vie, ce diplôme que le gouverneur de Port-Tarascon lui décernait aujourd'hui de son autorité privée.

Il en décernait bien d'autres, le gouverneur! des diplômes, des brevets, des commissions, nommant directeurs, sous-directeurs, secrétaires, commissaires, grands de première classe et de deuxième classe, ce qui lui permettait de satisfaire le goût de ses compatriotes pour tout ce qui est titre, honneur, distinction, costume et soutache.

L'embarquement du Père Vezole n'avait rien nécessité de semblable. Une si brave pâte d'homme, toujours prêt à tout, content de tout, disant: « Dieu soit loué! » à tout ce qui arrivait. Dieu soit loué! quand il avait dû quitter le couvent; Dieu soit loué! quand il s'était vu fourrer à bord de ce grand voilier, pêle-mêle avec la rafataille, les destinées de tout un peuple et les pacotilles pour sauvages.

La *Farandole* partie, il ne restait plus maintenant à Tarascon que la noblesse et la bourgeoisie. Pour ceux-ci, rien ne pressait: ils laissaient à l'avant-garde le temps d'envoyer des nouvelles de son arrivée là-bas, afin qu'on sût à quoi s'en tenir.

Tartarin, lui non plus, en sa qualité de gouverneur, d'organisateur, de dépositaire de la pensée du duc de Mons, ne pouvait quitter la France qu'avec le dernier convoi. Mais, en attendant ce jour impatiemment désiré, il déployait cette énergie, ce feu au corps que l'on a pu admirer dans toutes ses entreprises.

Sans cesse en route entre Tarascon et Marseille, insaisissable comme un météore qu'emporte une invincible force, il n'apparaissait, ici ou là, que pour repartir aussitôt.

« Vous vous fatiguez trop, Maî... aî... tre !... » bégayait Pascalon, les soirs où le grand homme arrivait à la pharmacie, le front fumant, le dos arrondi.

Mais Tartarin se redressait : « Je me reposerai là-bas. A l'œuvre, Pascalon, à l'œuvre ! »

L'élève chargé de la garde de la pharmacie depuis le départ de Bézuquet cumulait avec cette responsabilité de bien plus importantes fonctions.

Pour continuer la propagande si bien commencée, Tartarin publiait un journal, la *Gazette de Port-Tarascon*, que Pascalon rédigeait à lui seul de la première à la dernière ligne, d'après les indications, et sous la direction suprême du gouverneur.

Cette combinaison nuisait bien un peu aux intérêts de la pharmacie; les articles à écrire, les épreuves à corriger, les courses à l'imprimerie ne laissaient guère de temps aux travaux d'officine : mais Port-Tarascon avant tout !

La *Gazette* donnait chaque jour au public de la métropole les nouvelles de la colonie. Elle contenait des articles sur ses ressources, ses beautés, son magnifique avenir; on y trouvait aussi des faits divers, des variétés, des récits pour tous les goûts.

Récits de voyages à la découverte des îles, conquêtes, combats contre les sauvages, pour les esprits aventureux. Aux gentilshommes campagnards des histoires de chasse à travers les forêts, d'étonnantes parties de pêches sur des rivières extraordinairement poissonneuses, avec description des méthodes et des engins de pêche des naturels du pays.

Les gens plus paisibles, boutiquiers, braves bourgeois sédentaires, se délectaient à la lecture de quelque frais déjeuner sur l'herbe au bord d'un ruisseau à cascade, sous l'ombre de grands arbres exotiques ; ils y croyaient être, et sentaient gicler sous leurs dents le jus des fruits savoureux, mangues, ananas et bananes.

« Et pas de mouches ! » disait le journal, les mouches étant, comme on sait, le trouble-fête de toutes les parties de campagne en terre de Tarascon.

La *Gazette* publiait même un roman, *la Belle Tarasconnaise*, une fille de colon enlevée par le fils d'un roi papoua; et les péripéties de ce drame d'amour ouvraient aux imaginations des jeunes personnes des horizons sans fin. La partie financière donnait le cours des denrées coloniales, les annonces d'émission des



bons de terre et des actions de sucrerie ou de distillerie, ainsi que les noms des souscripteurs et les listes de dons en nature qui continuaient à affluer, avec l'éternel « costume pour un sauvage » de Mlle Tournatoire.

Pour suffire à de si fréquents envois, il fallait que la bonne demoiselle eût installé chez elle de véritables ateliers de confection. Du reste, elle n'était pas la seule que ce prochain déménagement pour des îles inconnues et si lointaines eût jetée en d'étranges préoccupations.

Un jour, Tartarin se reposait tranquillement chez lui, dans sa petite maison, ses babouches aux pieds, douillettement enveloppé de sa robe de chambre, pas inoccupé cependant, car près de lui, sur sa table, s'éparpillaient des livres et des papiers : les relations de voyages de Bougainville, de Dumont-Durville, des ouvrages sur la colonisation, des manuels de cultures diverses. Au milieu de ses flèches empoisonnées, avec l'ombre du baobab qui tremblotait minusculement sur les stores, il étudiait « sa colonie » et se bourrait la mémoire de renseignements puisés dans les livres. Entre temps il signait quelque brevet, nommait un grand de première classe ou créait sur papier à tête un emploi nouveau pour satisfaire, autant que possible, le délire ambitieux de ses concitoyens.

Tandis qu'il travaillait ainsi, ouvrant de gros yeux et soufflant dans ses joues, on vint lui annoncer qu'une dame voilée de noir, et qui refusait de dire son nom, demandait à lui parler. Elle n'avait même pas voulu entrer, et attendait dans le jardin, où il courut précipitamment, en pantoufles et en robe de chambre.

Le jour finissait, le crépuscule rendait déjà les objets indistincts ; mais, malgré l'ombre tombante et l'épaisse voilette, rien qu'au feu des yeux ardents qui brillaient sous le tulle, Tartarin reconnut sa visiteuse :

« Madame Excourbaniès !

— Monsieur Tartarin, vous voyez une femme bien malheureuse. »

La voix tremblait, lourde de larmes. Le bonhomme en fut tout ému, et, l'accent paternel :

« Ma pauvre Évelina, qu'avez-vous ?... Dites... »

Tartarin appelait ainsi par leur petit nom à peu près toutes les dames de la ville qu'il avait connues enfants, qu'il avait mariées comme officier municipal, restant pour elles un confident, un ami, presque un oncle.

Il prit le bras d'Évelina, la fit marcher en rond autour du petit bassin aux poissons rouges, pendant qu'elle lui contait son chagrin, ses inquiétudes conjugales.

Depuis qu'il était question de s'en aller coloniser au loin, Excourbaniès prenait plaisir à lui dire à propos de tout sur un ton de menace gouailleuse :

« Tu verras, tu verras, quand nous serons là-bas, en *Polygamille...* »

Elle, très jalouse, mais aussi naïve, même un peu bêtasse, prenait au sérieux cette plaisanterie.

« Est-ce vrai, cela, Monsieur Tartarin, que, dans cet affreux pays, les hommes peuvent se marier plusieurs fois ? »

Il la rassura doucement.

« Mais non, ma chère Évelina, vous vous trompez. Tous les sauvages de nos îles sont monogames. La correction de leurs mœurs est parfaite, et, sous la direction de nos Pères-Blancs, rien à craindre de ce côté-là.

— Pourtant, le nom même du pays?... Cette *Polygamille*?... »

Alors seulement il comprit la drôlerie de ce grand farceur d'Excourbaniès, et partit d'un joyeux éclat de rire.

« Votre mari se moque de vous, ma petite. Ce n'est pas *Polygamie* que le pays s'appelle, c'est *Polynésie*, ce qui signifie : groupe d'îles, et n'a rien pour vous alarmer. »

On en a ri longtemps dans la société taras

Cependant les semaines passaient, et toujours pas de lettres des émigrants, rien que des dépêches communiquées de Marseille par le duc. Dépêches laconiques, expédiées à la hâte d'Aden, de Sydney, des différentes escales de la *Farandole*.

Après tout on ne devait pas trop s'étonner, étant donné l'indolence de la race.

Pourquoi auraient-ils écrit? Des télégrammes suffisaient bien; ceux qu'on recevait, régulièrement publiés par la *Gazette*, n'apportaient d'ailleurs que de bonnes nouvelles :

Traversée délicieuse, mer d'huile, tous bien portants.

Il n'en fallait pas plus pour entretenir l'enthousiasme.

Un jour enfin, en tête du journal, parut la dépêche suivante, expédiée toujours viâ Marseille:

Arrivés Port-Tarascon. — Entrée triomphale. — Amitié avec naturels venus au-devant sur la jetée. — Pavillon tarasconnais flotte sur maison de ville. — Te Deum chanté dans église métropolitaine. — Tout est prêt, venez vite.

A la suite, un article dithyrambique, dicté par Tartarin, sur l'occupation de la nouvelle patrie, sur la jeune ville fondée, la visible protection de Dieu, le drapeau de la civilisation planté en terre vierge, l'avenir ouvert à tous.

Du coup, les dernières hésitations s'évanouirent. Une nouvelle émission de bons à cent francs l'hectare s'enleva comme des petits pains blancs.

Le tiers, le clergé, la noblesse, tout Tarascon voulait partir; c'était une fièvre, une folie d'émigration répandue par la ville, et les grincheux comme Costecalde, les tièdes ou les méfiants se montraient maintenant les plus enragés de colonisation lointaine.

Partout on activait les préparatifs du matin au soir. On clouait les caisses jusque dans les rues jonchées de paille, de foin, au milieu d'un roulement de coups de marteau.

Les hommes travaillaient en bras de chemise, tous de bonne humeur, chantant, sifflant, et l'on s'empruntait les outils de porte à porte en échangeant de gais propos. Les femmes emballaient leurs ajustements, les Pères-Blancs leurs ciboires, les tout petits leurs joujoux.

Le navire nolisé pour emporter tout le haut Tarascon, baptisé le *Tutu-panpan*, nom populaire du tambourin tarasconnais, était un grand steamer en fer commandé par le capitaine Scrapouchinat, un long-cours toulonais. L'embarquement devait avoir lieu à Tarascon même.

Les eaux du Rhône étant belles et le navire sans grand tirant d'eau, on avait pu lui faire remonter le fleuve jusqu'à la ville, et l'amener à bord du quai, où le chargement et l'arrimage prirent un grand mois.

Pendant que les matelots rangeaient dans la cale les innombrables caisses, les futurs passagers installaient d'avance leurs cabines; et avec quel entrain! quelle urbanité! chacun cherchant à se rendre serviable et agréable aux autres.

« Cette place vous va mieux? Comment donc!

— Cette cabine vous plaît davantage? A votre aise! »

Et ainsi de tout.

La noblesse tarasconnaise, si morgueuse d'ordinaire, les d'Aigueboulide, les d'Escudelle, gens qui d'habitude vous regardaient du haut de leur grand nez, fraternisaient maintenant avec la bourgeoisie.

Au milieu du tohu-bohu de l'embarquement, on reçut un matin une lettre du Père Vezole, le premier courrier daté de Port-Tarascon:

« Dieu soit loué! nous sommes arrivés, disait le bon Père. Nous manquons de bien des petites choses, mais Dieu soit loué tout de même!... »

Guère d'enthousiasme dans cettre lettre, guère de détails non plus.

Le Révérend se bornait à parler du roi Négonko, et de Likiriki, la fillette du roi, une charmante enfant à qui il avait donné une résille de perles. Il demandait ensuite qu'on envoyât quelques objets un peu plus pratiques que les dons habituels des souscripteurs. C'était tout.

Du port, de la ville, de l'installation des colons, pas un mot. Le père Bataillet grondait, furieux :

« Je le trouve mou, votre Père Vezole... Ce que je vais vous le secouer en arrivant! »

Cette lettre était en effet bien froide, venant d'un homme si bienveillant; mais le mauvais effet qu'elle aurait pu produire se perdit dans le remue-ménage de l'installation à bord, dans le bruit assourdissant de ce déménagement de toute une ville.

Le gouverneur — on n'appelait plus Tartarin que de ce nom — passait ses journées sur le pont du *Tutu-panpan*. Les mains derrière le dos, souriant, allant de long en large, au milieu d'un encombrement de tas de choses étranges, panetières, crédences, bassinoires, qui n'avaient pas encore trouvé place dans l'arrimage de la cale, il donnait des conseils d'un ton patriarcal:

« Vous emportez trop, mes enfants. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut là-bas. »

Ainsi lui, ses flèches, son baobab, ses poissons rouges, il laissait tout ça, se contentant d'une carabine américaine à trente-deux coups et d'une cargaison de flanelle.

Et comme il surveillait tout, comme il avait l'œil à tout, non seulement à bord, mais aussi à terre, tant aux répétitions de l'orphéon qu'aux exercices de la milice sur le cours!

Cette organisation militaire des Tarasconnais, survivant au siège de Pampérigouste, avait été renforcée, en vue de la défense de la colonie et des conquêtes que l'on comptait faire pour l'agrandir! Et Tartarin, enchanté de l'attitude martiale des miliciens, leur exprimait souvent sa satisfaction, ainsi qu'à leur chef Bravida, dans des ordres du jour.

Pourtant un pli sillonnait anxieusement parfois le front du gouverneur.

Deux jours avant l'embarquement, Barafort, un pêcheur du Rhône, trouvait dans les oseraies de la rive une bouteille vide hermétiquement bouchée, dont le verre était encore assez transparent pour laisser distinguer à l'intérieur quelque chose comme un papier roulé.

Pas un pêcheur n'ignore qu'une épave de ce genre doit être remise aux mains de l'autorité, et Barafort apportait au gouverneur Tartarin la mystérieuse bouteille contenant cette lettre étrange:

Tarascon.

Europe.

Cataclysme épouvantable à Port-Tarascon. Ile, ville, port, tout englouti, disparu. Bompard admirable comme toujours et comme toujours mort victime de son dévouement. Ne partez pas, au nom du ciel! que personne ne parte!

Cette trouvaille paraissait l'œuvre d'un farceur. Comment cette bouteille, du fond de l'Océanie, serait-elle arrivée de flot en flot directement jusqu'à Tarascon?

Et puis ce « mort comme toujours » ne trahissait-il pas une mystification? N'importe, ce présage troublait le triomphe de Tartarin.

Alphonse Daudet.

(A suivre.)

FÉTICHISME

RECIT DE MON AMI

J'avais alors dix ans, j'étais pâlot et chétif, aussi mon père, au lieu de m'emprisonner dans un collège, me gardait-il prudemment près de lui, au village, dans la montagne, à quatre bonnes heures de tout chemin de fer. J'y recevais, à la *mutuelle*, l'enseignement sommaire du vieux maître d'école, et, si j'en excepte un sac en cuir fauve pendu à mon épaule, objet de grand luxe là-bas, très envié, très décrié aussi par mes copains, j'étais en tout semblable aux autres polissons du bourg.

Oh! ce sac! Je me vois encore le jour de son inauguration, lorsque, présent inattendu de ma grand'mère, le messager Poisot me l'apporta de Dijon, le déballage, l'aperçu de l'objet, le triomphe d'une telle merveille! Et immédiatement, mes cahiers, mes livres dedans, la courroie bouclée à bonne hauteur sur ma poitrine, en route pour la classe! — Oui, mais je n'avais pas fait cent pas sur le demi-kilomètre qui sépare notre maison du village, que je commençais à être moins tranquille. Qu'allaient dire *les autres*, et comment accueilleraient-ils cette flamboyante nouveauté!

Plusieurs fois déjà, j'avais appris à mes dépens qu'il faut se conformer strictement aux usages des peuplades au sein des-

quelles le hasard nous fait vivre; je me souvenais de certain chapeau, de certaine veste à ceinture, qui, venus de la ville, n'avaient pas eu l'heur de plaire au pays. Ils avaient choqué l'esthétique très particulière de mes condisciples, et de longs pugilats n'avaient pu ramener ceux-ci, sinon à un goût plus épuré, au moins à des idées plus larges sur l'importation des modes urbaines! — Ce sac était évidemment une innovation pleine de périls! Je ne pouvais me le dissimuler, et je n'avançais plus vers l'école d'un pas fort assuré.

Parbleu! je fus bientôt fixé! Le premier groupe de gamins que je rencontrai n'hésita pas une seconde à me tomber dessus, sans dire un mot, sans s'être consultés, simultanément, spontanément, les uns criblant le sac de coups de pieds, les autres tapant tout bonnement sur son propriétaire! Les enfants sont comme les chiens : quand ils se croisent, ils se regardent, se jugent, à des choses, à des signes que les hommes ne comprennent plus, et ils se jettent les uns sur les autres! Je luttais courageusement, et je jouais de mon mieux des pieds autant que des poings, mais je succombais sous le nombre, j'en étais arrivé à ce moment précis où les troupes, sans lâcher pied encore, regardent si la retraite n'est pas coupée avant que de reculer. J'allais profiter du premier trou dans les rangs des assaillants pour me sauver à toutes jambes, quand un secours inespéré me vint. C'était mon camarade Louis, qui, n'écoutant que son courage, et faisant fi du nombre, s'était jeté bravement dans la mêlée! Tous les stratégistes vous diront que l'arrivée de troupes fraîches, même inférieures en forces, change la face de la bataille, — voyez ce que fit la division Desaix à Marengo! — Nous eûmes le dessus, et nous traversâmes côte à côte les rangs de plus en plus pressés des écoliers, d'un air si résolu, que le sac s'imposa sans combat ultérieur.

J'en fus profondément reconnaissant à mon camarade, et une grande intimité s'établit entre nous. Nous ne nous quittions plus, nous jouions et nous travaillions ensemble, nous étions même associés pour les billes, chose rare!

Hélas! l'infernale politique ne devait pas tarder à briser notre amitié! La politique à dix ans? Parfaitement, vous allez voir.

Louis Régnier était l'enfant d'un facteur, et je n'ai jamais connu de plus brave homme que son père. Celui-ci était un ancien militaire, fils d'un grenadier du premier Empire; il était

resté veuf avec six garçons, dont l'aîné avait huit ans, et le dernier, trois mois; quelle misère! Il n'était pas encore facteur, à ce moment-là, il était manouvrier, et je vous assure que ç'avait été dur d'élever sa nichée avec le seul produit de ses journées! Si encore il avait eu de l'ouvrage tous les jours, il ne boudait sur aucune besogne; mais au village, chacun fait le plus possible usage de ses propres bras, et les chômages du pauvre Régnier étaient fréquents.

Sa situation touchait tout le monde; aussi, sa demande pour une place de facteur fut-elle chaudement appuyée. Elle réussit! Quel débordement de joie! Le pain assuré, la couvée sauvée du froid et de la faim, quel avenir de bonheur! Et quand Régnier fut revêtu de ses insignes, muni d'une sacoche, chargé d'un service, quel triomphe! Facteur modèle au reste, et d'un zèle incomparable.

Mais depuis cette merveilleuse nomination, un sentiment nouveau avait peu à peu grandi dans le cœur de ce brave homme, l'envahissait, l'encombrait, le tyrannisait, c'était sa reconnaissance pour l'empereur. Il croyait de bonne foi que sa demande pour être facteur était allée tout droit à Napoléon III, que celui-ci l'avait lue, et l'avait personnellement accueillie. Aussi ne savait-il que faire pour témoigner sa gratitude à son souverain, qu'il appelait l'*empéreur*, et dont il ne prononçait le nom qu'après s'être découvert. Il ne laissait jamais passer le premier de l'an sans lui écrire quatre grandes pages de bons souhaits, et le quinze août, il se rompait la voix à crier : « Vive l'empéreur! Vive l'empéreur! » toute la journée, tandis qu'il se brisait les jambes à manifester dans tout le canton, en brandissant des drapeaux, et en faisant partir des pétards. Fanatisme aigu : c'était vers 1856 ou 1857, rien à dire!

Survint la campagne d'Italie. Régnier voulait repartir, afin de se faire tuer pour son empéreur; on eut toutes les peines du monde à l'en détourner. Mais comme il avait un frère cadet sous les drapeaux, il n'hésitait pas une minute à espérer que celui-ci payerait de son sang sa dette de reconnaissance. Il n'en fut rien, heureusement; Régnier jeune fit des prodiges de courage, mais n'attrapa même pas une égratignure. En revanche, parti comme simple soldat, il revint sergent-major, ayant gagné tous ses galons sur le champ de bataille, et décoré de la médaille militaire. C'était superbe. Le frère aîné était satisfait sans doute, mais pas

aussi pleinement qu'il aurait voulu. Il lui restait un doute : peut-être que le cadet, qui n'avait pas été blessé, n'avait pas fait tout ce qu'il fallait pour Napoléon. Enfin, il faut prendre les choses comme elles sont quand on ne peut pas les changer!

A la paix, Régnier jeune s'en fut en congé au village. Ce fut un événement pour tous que l'apparition du glorieux sergent dans ce coin reculé des montagnes. Chacun le fêtait et voulait l'avoir à sa table. Mais pour le facteur, la venue du sergent fut un point capital dans sa vie, car il lui rapportait de la guerre un présent tel que son imagination n'aurait jamais rien osé en rêver de pareil.

Un jour, Régnier jeune était de service au quartier général, devant une maison de Ponte-Nuovo; Napoléon, qu'il apercevait par la fenêtre ouverte, au milieu de ses officiers, écrivait. Il faut croire que la plume d'oie dont il se servait ne valait rien, peut-être qu'elle crachait, car tout à coup, l'empereur, d'un geste brusque, la jeta dans le foyer vide de la cheminée et en prit une autre. Le sang de Régnier ne fit qu'un tour dans ses veines : une pensée terriblement troublante venait de traverser son cœur, ce cœur qu'il partageait entre son souverain et son frère! Aussi le lendemain, quand on leva le camp, et que le quartier général déménagea, après que les derniers brosseurs et les derniers palefreniers furent partis, le sergent Régnier, qui avait obtenu un quart d'heure de liberté par un amoncellement de ruses dignes d'un peau-rouge, pénétrait, furtif, dans cette salle du rez-de-chaussée où l'empereur écrivait la veille. Il était rouge, et ses tempes battaient! Il s'élança vers la cheminée, ô bonheur! *elle* y était encore!... Oui, *elle* y était, la plume de l'empereur! Il s'en saisit, la cacha dans sa poitrine, et se sauva comme un voleur.

Hé bien! c'était cette plume auguste que le sergent avait rapportée à son frère, et qu'il lui donna au dîner, le soir de son arrivée. Le pauvre Régnier en perdait la tête! La plume de l'empereur! la plume de l'empereur! Il n'osait pas y toucher; l'objet vénéré demeurait là sur la table, tandis que toute la famille le contemplait avec des yeux brillants et humides.

Tout à coup, le facteur se leva, il s'avança sur son frère, le prit dans ses bras, et l'embrassa furieusement. Puis il sortit. Quelques minutes après, il rentra : il rapportait du papier de soie fin et doux, du papier blanc ordinaire et un foulard. Il prit

la plume, la baisa, la fit baiser à ses enfants, la mit dans le papier de soie, dans le papier blanc, dans le foulard, noua celui-ci, ouvrit son armoire, puis son tiroir à argent, et là, déposa la relique.

Et savez-vous ce qu'il faisait de cette plume? Lorsqu'on possède un pareil trésor, ce n'est pas pour le tenir à jamais caché. D'abord, les jours où il se sentait besoin de courage, au lieu d'aller au cabaret dépenser son argent, il ouvrait son armoire et contemplait son fétiche. Puis, quand un ancien compagnon d'armes, un vrai ami, venait le voir, Régnier lui faisait les honneurs de sa plume. — Enfin, elle voyait le jour dans des circonstances moins solennelles : lorsque les enfants avaient été sages durant toute la semaine, bien, bien sages, Régnier la leur montrait le dimanche pour les récompenser! — C'est comme cela que je la vis.

Un jour que nous avions été premiers ex-æquo, Louis et moi, il me mit dans la confidence de la récompense qu'il espérait, et m'offrit de m'y faire participer. Il me parla de la fameuse plume, mais il eut le tort grave de ne rien préciser, et de laisser mon imagination vagabonder autour de la merveille. J'ignorai, jusqu'au dernier moment, que c'était une plume d'oie; je la rêvais en or et en diamant; aussi, vous allez voir ce qui en advint.

Louis obtint de son père que je fusse avec lui le dimanche suivant, quand on montrerait la plume. J'en fus content, car je n'avais pas souvent occasion là-bas de voir des choses extraordinaires; mais le sentiment n'y était pas. C'est que l'empereur pour moi était loin d'être un dieu. Je ne le jugeais pas, je ne savais pas; seulement je m'étais bien aperçu qu'à la maison, l'on ne parlait jamais de lui devant moi. Je remarquais aussi qu'au 15 août, notre façade demeurait obscure, et je me souvenais qu'un certain jour de fête impériale, mon père m'ayant trouvé avec une bande de gamins qui parcouraient les rues en promenant des lanternes vénitiennes, m'avait fait rentrer sans tambours ni trompettes. Aussi, avec ce vague instinct des choses à ne pas faire que nous portons tous en nous-mêmes, je ne dis rien chez nous du plaisir que j'attendais.

Le dimanche arriva, Louis vint me chercher; son père, ses frères étaient réunis. Je m'y vois encore, la chambre à carreaux rouges, la haute armoire de noyer, le tiroir à double clef grinçante, le foulard noué, les enveloppes de papier, les mains pieuses

et un peu tremblantes de l'officiant soutenant les choses!...

Et avec cette vivacité de la dixième année que rien n'arrête, je m'écriai, sans malice, oh! non, très désappointé seulement, « Mais c'est une plume d'oie! »

Régnier pinça les lèvres, me jeta un mauvais regard, et dit d'une voix sourde, en reficelant le fétiche : « Toi, tu n'es qu'un rouge, je m'en doutais bien, d'ailleurs ton père est un insurgé! »

Mon père, mon père vénéré et chéri, un insurgé! Je redressai la tête, et répondis du ton le plus aigu : « Votre empereur, c'est une oie, oui, une vraie oie! » Et je partis en claquant la porte, tandis que des larmes de rage coulaient le long de mes joues.

On vit bien, quand je rentrai, que j'avais quelque chose. Il fallut raconter ce qui était arrivé. Mon père s'alarma. Huit jours après, j'étais en pension à Genève, et je ne revis plus mon pauvre Louis, car il mourut avant les vacances.

CUNISSET-CARNOT.

MONSIEUR PARENT[1]

(Suite et fin)

II

Parent vécut seul, tout à fait seul. Pendant les premières semaines qui suivirent la séparation, l'étonnement de sa vie nouvelle l'empêcha de songer beaucoup. Il avait repris son existence de garçon, ses habitudes de flâneries, et il mangeait au restaurant, comme autrefois. Ayant voulu éviter tout scandale, il faisait à sa femme une pension réglée par les hommes d'affaires. Mais, peu à peu, le souvenir de l'enfant commença à hanter sa pensée. Souvent quand il était seul, chez lui, le soir, il s'imaginait tout à coup entendre Georges crier « papa ». Son cœur aussitôt commençait à battre et il se levait bien vite pour ouvrir la porte de l'escalier et voir si, par hasard, le petit ne serait pas revenu. Oui, il aurait pu revenir comme reviennent les chiens et les pigeons. Pourquoi un enfant aurait-il moins d'instinct qu'une bête ?

Après avoir reconnu son erreur, il retournait s'asseoir dans son fauteuil, et il pensait au petit. Il y pensait pendant des heures entières, des jours entiers. Ce n'était point seulement une obsession morale, un besoin moral, mais aussi, et plus encore, une obsession physique, un besoin sensuel, nerveux de l'embrasser, de le tenir, de le manier, de l'asseoir sur ses genoux, de le faire sauter et culbuter dans ses mains. Il s'exaspérait au souvenir

(1) Voir le numéro du 10 avril 1891.



enfiévrant des caresses passées. Il sentait les petits bras serrant son cou, la petite bouche posant un gros baiser sur sa barbe, les petits cheveux chatouillant sa joue. L'envie de ces douces câlineries disparues, de la peau fine, chaude et mignonne offerte aux lèvres, l'affolait comme le désir d'une femme aimée qui s'est enfuie.

Dans la rue, tout à coup, il se mettait à pleurer en songeant qu'il pourrait l'avoir, trottinant à son côté avec ses petits pieds, son gros Georget, comme autrefois, quand il le promenait. Il rentrait alors; et, la tête entre ses mains, sanglotait jusqu'au soir.

Puis, vingt fois, cent fois en un jour il se posait cette question: « Était-il ou n'était-il pas le père de Georges? » Mais c'était surtout la nuit qu'il se livrait sur cette idée à des raisonnements interminables. A peine couché, il recommençait, chaque soir, la même série d'argumentations désespérées.

Après le départ de sa femme, il n'avait plus douté tout d'abord: l'enfant, certes, appartenait à Limousin. Puis, peu à peu, il se remit à hésiter. Assurément, l'affirmation d'Henriette ne pouvait avoir aucune valeur. Elle l'avait bravé, en cherchant à le désespérer. En pesant froidement le pour et le contre, il y avait bien des chances pour qu'elle eût menti.

Seul Limousin, peut-être, aurait pu dire la vérité. Mais comment savoir, comment l'interroger, comment le décider à avouer ?

Et quelquefois Parent se relevait en pleine nuit, résolu à aller trouver Limousin, à le prier, à lui offrir tout ce qu'il voudrait, pour mettre fin à cette abominable angoisse. Puis il se recouchait désespéré, ayant réfléchi que l'amant aussi mentirait sans doute! Il mentirait même certainement pour empêcher le père véritable de reprendre son enfant.

Alors que faire? Rien !

Et il se désolait d'avoir ainsi brusqué les événements, de n'avoir point réfléchi, patienté, de n'avoir pas su attendre et dissimuler, pendant un mois ou deux, afin de se renseigner par ses propres yeux. Il aurait dû feindre de ne rien soupçonner, et les laisser se trahir tout doucement. Il lui aurait suffi de voir l'autre embrasser l'enfant pour deviner, pour comprendre. Un ami n'embrasse pas comme un père. Il les aurait épiés derrière les portes! Comment n'avait-il pas songé à cela? Si Limousin demeuré

seul avec Georges, ne l'avait point aussitôt saisi, serré dans ses bras, baisé passionnément, s'il l'avait laissé jouer avec indifférence, sans s'occuper de lui, aucune hésitation ne serait demeurée possible : c'est qu'alors il n'était pas, il ne se croyait pas, il ne se sentait pas le père.

De sorte que lui, Parent, chassant la mère, aurait gardé son fils, et il aurait été heureux, tout à fait heureux.

Il se retournait dans son lit, suant et torturé, et cherchant à se souvenir des attitudes de Limousin avec le petit. Mais il ne se rappelait rien, absolument rien, aucun geste, aucun regard, aucune parole, aucune caresse suspects. Et puis la mère non plus ne s'occupait guère de son enfant. Si elle l'avait eu de son amant, elle l'aurait sans doute aimé davantage.

On l'avait donc séparé de son fils par vengeance, par cruauté, pour le punir de ce qu'il les avait surpris.

Et il se décidait à aller, dès l'aurore, requérir les magistrats pour se faire rendre Georget.

Mais à peine avait-il pris cette résolution qu'il se sentait envahi par la certitude contraire. Du moment que Limousin avait été, dès le premier jour, l'amant d'Henriette, l'amant aimé, elle avait dû se donner à lui avec cet élan, cet abandon, cette ardeur qui rendent mères les femmes. La réserve froide qu'elle avait toujours apportée dans ses relations intimes avec lui, Parent, n'était-elle pas aussi un obstacle à ce qu'elle eût été fécondée par son baiser !

Alors il allait réclamer, prendre avec lui, conserver toujours et soigner l'enfant d'un autre. Il ne pourrait pas le regarder, l'embrasser, l'entendre dire « papa » sans que cette pensée le frappât, le déchirât : « Ce n'est point mon fils. » Il allait se condamner à ce supplice de tous les instants, à cette vie de misérable ! Non, il valait mieux demeurer seul, vieillir seul, et mourir seul.

Et chaque jour, chaque nuit recommençaient ces abominables hésitations et ces souffrances que rien ne pouvait calmer ni terminer. Il redoutait surtout l'obscurité du soir qui vient, la tristesse des crépuscules. C'était alors, sur son cœur, comme une pluie de chagrin, une inondation de désespoir qui tombait avec les ténèbres, le noyait et l'affolait. Il avait peur de ses pensées comme on a peur des malfaiteurs, et il fuyait devant elles ainsi qu'une bête poursuivie. Il redoutait surtout son logis vide si



noir, si terrible, et les rues désertes aussi où brille seulement, de place en place, un bec de gaz, où le passant isolé qu'on entend de loin semble un rôdeur et fait ralentir ou hâter le pas selon qu'il vient vers vous ou qu'il vous suit.

Et Parent, malgré lui, par instinct, allait vers les grandes rues illuminées et populeuses. La lumière et la foule l'attiraient, l'occupaient et l'étourdissaient. Puis quand il était las d'errer, de vagabonder dans les remous du public, quand il voyait les passants devenir plus rares, et les trottoirs plus libres, la terreur de la solitude et du silence le poussait vers un grand café plein de buveurs et de clarté. Il y allait comme les mouches vont à la flamme, s'asseyait devant une petite table ronde, et demandait un bock. Il le buvait lentement, s'inquiétant chaque fois qu'un consommateur se levait pour s'en aller. Il aurait voulu le prendre par le bras, le retenir, le prier de rester encore un peu, tant il redoutait l'heure où le garçon, debout devant lui, prononcerait d'un air furieux: « Allons, Monsieur, on ferme! »

Car, chaque soir, il restait le dernier. Il voyait rentrer les tables, éteindre, un à un, les becs de gaz, sauf deux, le sien et celui du comptoir. Il regardait d'un œil navré la caissière compter son argent et l'enfermer dans le tiroir; et il s'en allait, poussé dehors par le personnel qui murmurait: « En voilà un empoté! On dirait qu'il ne sait pas où coucher. »

Et dès qu'il se retrouvait seul dans la rue sombre, il recommençait à penser à Georget et à se creuser la tête, à se torturer la pensée pour découvrir s'il était ou s'il n'était point le père de son enfant.

Il prit ainsi l'habitude de la brasserie où le coudoiement continu des buveurs met près de vous un public familier et silencieux, où la grasse fumée des pipes endort les inquiétudes, tandis que la bière épaisse alourdit l'esprit et calme le cœur.

Il y vécut. A peine levé, il allait chercher là des voisins pour occuper son regard et sa pensée. Puis, par paresse de se mouvoir, il y prit bientôt ses repas. Vers midi, il frappait avec sa soucoupe sur la table de marbre, et le garçon apportait vivement une assiette, un verre, une serviette et le déjeuner du jour. Dès qu'il avait fini de manger, il buvait lentement son café, l'œil fixé sur le carafon d'eau-de-vie qui lui donnerait bientôt une bonne heure d'abrutissement. Il trempait d'abord ses lèvres dans le cognac, comme pour en prendre le goût, cueillant seulement la saveur

du liquide avec le bout de sa langue. Puis il se le versait dans la bouche, goutte à goutte, en renversant la tête; promenait doucement la forte liqueur sur son palais, sur ses gencives, sur toute la muqueuse de ses joues, la mêlant avec la salive claire, que ce contact faisait jaillir. Puis, adoucie par ce mélange, il l'avalait avec recueillement, la sentant couler tout le long de sa gorge, jusqu'au fond de son estomac.

Après chaque repas, il sirotait ainsi, pendant plus d'une heure, trois ou quatre petits verres qui l'engourdissaient peu à peu. Alors il penchait la tête sur son ventre, fermait les yeux et somnolait. Il se réveillait vers le milieu de l'après-midi, et tendait aussitôt la main vers le bock que le garçon avait posé devant lui pendant son sommeil; puis, l'ayant bu, il se soulevait sur la banquette rouge, relevait son pantalon, rabaissait son gilet pour couvrir la ligne blanche aperçue entre les deux, secouait le col de sa jaquette, tirait les poignets de sa chemise hors des manches, puis reprenait les journaux qu'il avait déjà lus le matin.

Il les recommençait, de la première ligne à la dernière, y compris les réclames, demandes d'emploi, annonces, cote de la Bourse et programmes des théâtres.

Entre quatre et six heures il allait faire un tour sur les boulevards, pour prendre l'air, disait-il; puis il revenait s'asseoir à la place qu'on lui avait conservée, et demandait son absinthe.

Alors il causait avec les habitués dont il avait fait la connaissance. Ils commentaient les nouvelles du jour, les faits divers et les événements politiques : cela le menait à l'heure du dîner. La soirée se passait comme l'après-midi jusqu'au moment de la fermeture. C'était pour lui l'instant terrible, l'instant où il fallait rentrer dans le noir, dans la chambre vide, pleine de souvenirs affreux, de pensées horribles et d'angoisses. Il ne voyait plus personne de ses anciens amis, personne de ses parents, personne qui pût lui rappeler sa vie passée.

Mais comme son appartement devenait un enfer pour lui, il prit une chambre dans un grand hôtel, une belle chambre d'entresol afin de voir les passants. Il n'était plus seul en ce vaste logis public; il sentait grouiller des gens autour de lui; il entendait des voix derrière les cloisons; et quand ses anciennes souffrances le harcelaient trop cruellement en face de son lit entr'ouvert et de son feu solitaire, il sortait dans les larges corridors et se promenait comme un factionnaire, le long de toutes les portes fer-



mées, en regardant avec tristesse les souliers accouplés devant chacune, les mignonnes bottines de femme blotties à côté des fortes bottines d'hommes ; et il pensait que tous ces gens-là étaient heureux, sans doute, et dormaient tendrement, côte à côte ou embrassés, dans la chaleur de leur couche.

Cinq années se passèrent ainsi ; cinq années mornes, sans autres événements que des amours de deux heures, à deux louis, de temps en temps.

Or un jour, comme il faisait sa promenade ordinaire entre la Madeleine et la rue Drouot, il aperçut tout à coup une femme dont la tournure le frappa. Un grand monsieur et un enfant l'accompagnaient. Tous les trois marchaient devant lui. Il se demandait : « Où donc ai-je vu ces personnes-là ? » et, tout à coup, il reconnut un geste de la main : c'était sa femme, sa femme avec Limousin, et avec son enfant, son petit Georges.

Son cœur battait à l'étouffer ; il ne s'arrêta pas cependant ; il voulait les voir ; et il les suivit. On eût dit un ménage, un bon ménage de bons bourgeois. Henriette s'appuyait au bras de Paul, lui parlait doucement en le regardant parfois de côté. Parent la voyait alors de profil, reconnaissait la ligne gracieuse de son visage, les mouvements de sa bouche, son sourire, et la caresse de son regard. L'enfant surtout le préoccupait. Comme il était grand et fort ! Parent ne pouvait apercevoir la figure, mais seulement de longs cheveux blonds qui tombaient sur le col en boucles frisées. C'était Georget, ce haut garçon aux jambes nues, qui allait, ainsi qu'un petit homme, à côté de sa mère.

Comme ils s'étaient arrêtés devant un magasin, il les vit soudain tous les trois. Limousin avait blanchi, vieilli, maigri ; sa femme, au contraire, plus fraîche que jamais, avait plutôt engraissé ; Georges était devenu méconnaissable, si différent de jadis !

Ils se remirent en route. Parent les suivit de nouveau, puis les devança à grands pas pour revenir et les revoir, de tout près, en face. Quand il passa contre l'enfant, il eut envie, une envie folle de le saisir dans ses bras et de l'emporter. Il le toucha comme par hasard. Le petit tourna la tête et regarda ce maladroit avec des yeux mécontents. Alors Parent s'enfuit, frappé, poursuivi, blessé par ce regard. Il s'enfuit à la façon d'un voleur, saisi de la peur horrible d'avoir été vu et reconnu par sa femme et son amant. Il alla d'une course jusqu'à sa brasserie, et tomba, haletant, sur sa chaise.

Il but trois absinthes, ce soir-là.

Pendant quatre mois, il garda au cœur la plaie de cette rencontre. Chaque nuit il les revoyait tous les trois, heureux et tranquilles, père, mère, enfant, se promenant sur le boulevard, avant de rentrer dîner chez eux. Cette vision nouvelle effaçait l'ancienne. C'était autre chose, une autre hallucination maintenant, et aussi une autre douleur. Le petit Georges, son petit Georges, celui qu'il avait tant aimé et tant embrassé jadis, disparaissait dans un passé lointain et fini, et il en voyait un nouveau, comme un frère du premier, un garçonnet aux mollets nus, qui ne le connaissait pas, celui-là ! Il souffrait affreusement de cette pensée. L'amour du petit était mort ; aucun lien n'existait plus entre eux ; l'enfant n'aurait pas tendu les bras en le voyant. Il l'avait même regardé d'un œil méchant.

Puis, peu à peu, son âme se calma encore ; ses tortures mentales s'affaiblirent ; l'image apparue devant ses yeux et qui hantait ses nuits devint indécise, plus rare. Il se remit à vivre à peu près comme tout le monde, comme tous les désœuvrés qui boivent des bocks sur des tables de marbre et usent leurs culottes par le fond sur le velours râpé des banquettes.

Il vieillit dans la fumée des pipes, perdit ses cheveux sous la flamme du gaz, considéra comme des événements le bain de chaque semaine, la taille de cheveux de chaque quinzaine, l'achat d'un vêtement neuf ou d'un chapeau. Quand il arrivait à sa brasserie coiffé d'un nouveau couvre-chef, il se contemplait longtemps dans la glace avant de s'asseoir, le mettait et l'enlevait plusieurs fois de suite, le posait de différentes façons, et demandait enfin à son amie, la dame du comptoir, qui le regardait avec intérêt : « Trouvez-vous qu'il me va bien ? »

Deux ou trois fois par an il allait au théâtre ; et, l'été, il passait quelquefois ses soirées dans un café-concert des Champs-Élysées. Il en rapportait dans sa tête des airs qui chantaient au fond de sa mémoire pendant plusieurs semaines et qu'il fredonnait même en battant la mesure avec son pied, lorsqu'il était assis devant son bock.

Les années se suivaient, lentes, monotones et courtes parce qu'elles étaient vides.

Il ne les sentait pas glisser sur lui. Il allait à la mort sans remuer, sans s'agiter, assis en face d'une table de brasserie ; et seule la grande glace où il appuyait son crâne plus dénudé chaque




jour reflétait les ravages du temps qui passe et fuit en dévorant les hommes, les pauvres hommes.

Il ne pensait plus que rarement, à présent, au drame affreux où avait sombré sa vie, car vingt ans s'étaient écoulés depuis cette soirée effroyable.

Mais l'existence qu'il s'était faite ensuite l'avait usé, amolli, épuisé; et souvent le patron de sa brasserie, le sixième patron depuis son entrée dans cet établissement, lui disait : « Vous devriez vous secouer un peu, Monsieur Parent; vous devriez prendre l'air, aller à la campagne, je vous assure que vous changez beaucoup depuis quelques mois. »

Et quand son client venait de sortir, ce commerçant communiquait ses réflexions à sa caissière. « Ce pauvre M. Parent file un mauvais coton, ça ne vaut rien de ne jamais quitter Paris. Engagez-le donc à aller aux environs manger une matelote de temps en temps, puisqu'il a confiance en vous. Voilà bientôt l'été, ça le retapera. »

Et la caissière, pleine de pitié et de bienveillance pour ce consommateur obstiné, répétait chaque jour à Parent : « Voyons, Monsieur, décidez-vous à prendre l'air! C'est si joli, la campagne quand il fait beau! Oh! moi! si je pouvais, j'y passerais ma vie! »

Et elle lui communiquait ses rêves, les rêves poétiques et simples de toutes les pauvres filles enfermées d'un bout à l'autre de l'année derrière les vitres d'une boutique et qui regardent passer la vie factice et bruyante de la rue, en songeant à la vie calme et douce des champs, à la vie sous les arbres, sous le radieux soleil qui tombe sur les prairies, sur les bois profonds, sur les claires rivières, sur les vaches couchées dans l'herbe, et sur toutes les fleurs diverses, toutes les fleurs libres, bleues, rouges, jaunes, violettes, lilas, roses, blanches, si gentilles, si fraîches, si parfumées, toutes les fleurs de la nature qu'on cueille en se promenant et dont on fait de gros bouquets.

Elle prenait plaisir à lui parler sans cesse de son désir éternel, irréalisé et irréalisable; et lui, pauvre vieux sans espoirs, prenait plaisir à l'écouter. Il venait s'asseoir maintenant à côté du comptoir pour causer avec M[lle] Zoé et discuter sur la campagne avec elle. Alors, peu à peu, une vague envie lui vint d'aller voir, une fois, s'il faisait vraiment si bon qu'elle le disait, hors les murs de la grande ville.

Un matin il demanda :

— Savez-vous où on peut bien déjeuner aux environs de Paris ?

Elle répondit :

— Allez donc à la Terrasse de Saint-Germain. C'est si joli !

Il s'y était promené autrefois au moment de ses fiançailles. Il se décida à y retourner.

Il choisit un dimanche, sans raison spéciale, uniquement parce qu'il est d'usage de sortir le dimanche, même quand on ne fait rien en semaine.

Donc il partit, un dimanche matin, pour Saint-Germain.

C'était au commencement de juillet, par un jour éclatant et chaud. Assis contre la portière de son wagon, il regardait courir les arbres et les petites maisons bizarres des alentours de Paris. Il se sentait triste, ennuyé d'avoir cédé à ce désir nouveau, d'avoir rompu ses habitudes. Le paysage changeant et toujours pareil le fatiguait : il avait soif; il serait volontiers descendu à chaque station pour s'asseoir au café aperçu derrière la gare, boire un bock ou deux et reprendre le premier train qui passerait vers Paris. Et puis le voyage lui semblait long, très long. Il restait assis des journées entières pourvu qu'il eût sous les yeux les mêmes choses immobiles, mais il trouvait énervant et fatigant de rester assis en changeant de place, de voir remuer le pays tout entier, tandis que lui-même ne faisait pas un mouvement.

Il s'intéressa à la Seine cependant, chaque fois qu'il la traversa. Sous le pont de Chatou il aperçut des yoles qui passaient enlevées à grands coups d'aviron par des canotiers aux bras nus ; et il pensa : « Voilà des gaillards qui ne doivent pas s'embêter ! »

Le long ruban de rivière déroulé des deux côtés du pont du Pecq éveilla, dans le fond de son cœur, un vague désir de promenade au bord des berges. Mais le train s'engouffra sous le tunnel qui précède la gare de Saint-Germain pour s'arrêter bientôt au quai d'arrivée.

Parent descendit, et, alourdi par la fatigue, s'en alla, les mains derrière le dos, vers la Terrasse. Puis, parvenu contre la balustrade de fer, il s'arrêta pour regarder l'horizon. La plaine immense s'étalait en face de lui, vaste comme la mer, toute verte et peuplée de grands villages, aussi populeux que des villes. Des routes blanches traversaient ce large pays, des bouts de forêts le



boisaient par places, les étangs du Vésinet brillaient comme des plaques d'argent, et les coteaux lointains de Sannois et d'Argenteuil se dessinaient sous une brume légère et bleuâtre qui les laissait à peine deviner. Le soleil baignait de sa lumière abondante et chaude tout le grand paysage un peu voilé par les vapeurs matinales, par la sueur de la terre chauffée s'exhalant en brouillards menus, et par les souffles humides de la Seine, qui se déroulait comme un serpent sans fin à travers les plaines, contournait les villages et longeait les collines.

Une brise molle, pleine de l'odeur des verdures et des sèves, caressait la peau, pénétrait au fond de la poitrine, semblait rajeunir le cœur, alléger l'esprit, vivifier le sang.

Parent, surpris, la respirait largement, les yeux éblouis par l'étendue du paysage; et il murmura : « Tiens, on est bien ici. »

Puis il fit quelques pas, et s'arrêta de nouveau pour regarder. Il croyait découvrir des choses inconnues et nouvelles, non point les choses que voyait son œil, mais des choses que pressentait son âme, des événements ignorés, des bonheurs entrevus, des joies inexplorées, tout un horizon de vie qu'il n'avait jamais soupçonné et qui s'ouvrait brusquement devant lui en face de cet horizon de campagne illimitée.

Toute l'affreuse tristesse de son existence lui apparut illuminée par la clarté violente qui inondait la terre. Il vit ses vingt années de café, mornes, monotones, navrantes. Il aurait pu voyager comme d'autres, s'en aller là-bas, là-bas, chez des peuples étrangers, sur des terres peu connues, au delà des mers, s'intéresser à tout ce qui passionne les autres hommes, aux arts, aux sciences, aimer la vie aux mille formes, la vie mystérieuse, charmante ou poignante, toujours changeante, toujours inexplicable et curieuse.

Maintenant il était trop tard. Il irait de bock en bock, jusqu'à la mort, sans famille, sans amis, sans espérances, sans curiosité pour rien. Une détresse infinie l'envahit, et une envie de se sauver, de se cacher, de rentrer dans Paris, dans sa brasserie et dans son engourdissement! Toutes les pensées, tous les rêves, tous les désirs qui dorment dans la paresse des cœurs stagnants s'étaient réveillés, remués par ce rayon de soleil sur les plaines.

Il sentit que s'il demeurait seul plus longtemps en ce lieu, il allait perdre la tête, et il gagna bien vite le pavillon Henri IV

pour déjeuner, s'étourdir avec du vin et de l'alcool et parler à quelqu'un, au moins.

Il prit une petite table dans les bosquets d'où l'on domine toute la campagne, fit son menu et pria qu'on le servît tout de suite.

D'autres promeneurs arrivaient, s'asseyaient aux tables voisines. Il se sentait mieux ; il n'était plus seul.

Dans une tonnelle, trois personnes déjeunaient. Il les avait regardées plusieurs fois sans les voir, comme on regarde les indifférents.

Tout à coup, une voix de femme jeta en lui un de ces frissons qui font tressaillir les moelles.

Elle avait dit, cette voix : « Georges, tu vas découper le poulet. »

Et une autre voix répondit : « Oui, maman. » Parent leva les yeux ; et il comprit, il devina tout de suite quels étaient ces gens ! Certes il ne les aurait pas reconnus. Sa femme était toute blanche, très forte, une vieille dame sérieuse et respectable ; et elle mangeait en avançant la tête, par crainte des taches, bien qu'elle eût recouvert ses seins d'une serviette. Georges était devenu un homme. Il avait de la barbe, de cette barbe inégale et presque incolore qui frisotte sur les joues des adolescents. Il portait un chapeau de haute forme, un gilet de coutil blanc et un monocle, par chic, sans doute. Parent le regardait, stupéfait ! C'était là Georges, son fils ? — Non, il ne connaissait pas ce jeune homme ; il ne pouvait rien exister de commun entre eux.

Limousin tournait le dos et mangeait, les épaules un peu voûtées.

Donc ces trois êtres semblaient heureux et contents ; ils venaient déjeuner à la campagne, en des restaurants connus. Ils avaient eu une existence calme et douce, une existence familiale dans un bon logis chaud et peuplé, peuplé par tous les riens qui font la vie agréable, par toutes les douceurs de l'affection, par toutes les paroles tendres qu'on échange sans cesse, quand on s'aime. Ils avaient vécu ainsi, grâce à lui Parent, avec son argent, après l'avoir trompé, volé, perdu ! Ils l'avaient condamné, lui, l'innocent, le naïf, le débonnaire, à toutes les tristesses de la solitude, à l'abominable vie qu'il avait menée entre un trottoir et un comptoir, à toutes les tortures morales et à toutes les misères physiques ! Ils avaient fait de lui un être inutile, perdu, égaré dans le monde, un pauvre vieux sans joies possibles, sans atten-



tes, qui n'espérait rien de rien et de personne. Pour lui la terre était vide, parce qu'il n'aimait rien sur la terre. Il pouvait courir les peuples ou courir les rues, entrer dans toutes les maisons de Paris, ouvrir toutes les chambres, il ne trouverait, derrière aucune porte, la figure cherchée, chérie, figure de femme ou figure d'enfant, qui sourit en vous apercevant. Et cette idée surtout le travaillait, l'idée de la porte qu'on ouvre pour trouver et embrasser quelqu'un derrière.

Et c'était la faute de ces trois misérables, cela! la faute de cette femme indigne, de cet ami infâme et de ce grand garçon blond qui prenait des airs arrogants.

Il en voulait maintenant à l'enfant autant qu'aux deux autres! N'était-il pas le fils de Limousin? Est-ce que Limousin l'aurait gardé, aimé, sans cela? Est-ce que Limousin n'aurait pas lâché bien vite la mère et le petit s'il n'avait pas su que le petit était à lui, bien à lui? Est-ce qu'on élève les enfants des autres?

Donc, ils étaient là, tout près, ces trois malfaiteurs qui l'avaient tant fait souffrir.

Parent les regardait, s'irritant, s'exaltant au souvenir de toutes ses douleurs, de toutes ses angoisses, de tous ses désespoirs. Il s'exaspérait surtout de leur air placide et satisfait. Il avait envie de les tuer, de leur jeter son siphon d'eau de Seltz, de fendre la tête de Limousin qu'il voyait, à toute seconde, se baisser vers son assiette et se relever aussitôt.

Et ils continueraient à vivre ainsi, sans soucis, sans inquiétudes d'aucune sorte. Non, non. C'en était trop à la fin! Il se vengerait; il allait se venger tout de suite puisqu'il les tenait sous la main. Mais comment? Il cherchait, rêvait des choses effroyables comme il en arrive dans les feuilletons, mais ne trouvait rien de pratique. Et il buvait, coup sur coup, pour s'exciter, pour se donner du courage, pour ne pas laisser échapper une pareille occasion, qu'il ne retrouverait sans doute jamais.

Soudain, il eut une idée, une idée terrible; et il cessa de boire pour la mûrir. Un sourire plissait ses lèvres; il murmurait: « Je les tiens. Je les tiens. Nous allons voir. Nous allons voir. »

Un garçon lui demanda: — Qu'est-ce que Monsieur désire ensuite?

— Rien. Du café et du cognac, du meilleur.

Et il les regardait en sirotant ses petits verres. Il y avait trop de monde dans ce restaurant pour ce qu'il voulait faire: donc il

attendrait, il les suivrait; car ils allaient se promener certainement sur la terrasse ou dans la forêt. Quand ils seraient un peu éloignés, il les rejoindrait, et alors il se vengerait, oui, il se vengerait! Il n'était pas trop tôt d'ailleurs, après vingt-trois ans de souffrances. Ah! ils ne soupçonnaient guère ce qui allait leur arriver.

Ils achevaient doucement leur déjeuner, en causant avec sécurité. Parent ne pouvait entendre leurs paroles, mais il voyait leurs gestes calmes. La figure de sa femme, surtout, l'exaspérait. Elle avait pris un air hautain, un air de dévote grasse, de dévote inabordable, cuirassée de principes, blindée de vertu.

Puis, ils payèrent l'addition et se levèrent. Alors il vit Limousin. On eût dit un diplomate en retraite, tant il semblait important avec ses beaux favoris souples et blancs dont les pointes tombaient sur les revers de sa redingote.

Ils sortirent. Georges fumait un cigare et portait son chapeau sur l'oreille. Parent, aussitôt, les suivit.

Ils firent d'abord un tour sur la terrasse et admirèrent le paysage avec placidité, comme admirent les gens repus; puis ils entrèrent dans la forêt.

Parent se frottait les mains, et les suivait toujours, de loin, en se cachant pour ne point éveiller trop tôt leur attention.

Ils allaient à petits pas, prenant un bain de verdure et d'air tiède. Henriette s'appuyait au bras de Limousin et marchait, droite, à son côté, en épouse sûre et fière d'elle. Georges abattait des feuilles avec sa badine, et franchissait parfois les fossés de la route, d'un saut léger de jeune cheval ardent prêt à s'emporter dans le feuillage.

Parent, peu à peu, se rapprochait, haletant d'émotion et de fatigue; car il ne marchait plus jamais. Bientôt il les rejoignit, mais une peur l'avait saisi, une peur confuse, inexplicable, et il les devança, pour revenir sur eux et les aborder en face.

Il allait, le cœur battant, les sentant derrière lui maintenant, et il se répétait: « Allons, c'est le moment: de l'audace, de l'audace! C'est le moment. »

Il se retourna. Ils s'étaient assis, tous les trois, sur l'herbe, au pied d'un gros arbre; et ils causaient toujours.

Alors il se décida, et il revint à pas rapides. S'étant arrêté devant eux, debout au milieu du chemin, il balbutia d'une voix brève, d'une voix cassée par l'émotion:

— C'est moi ! Me voici ! Vous ne m'attendiez pas ?

Tous trois examinaient cet homme qui leur semblait fou.

Il reprit :

— On dirait que vous ne m'avez pas reconnu. Regardez-moi donc ! Je suis Parent, Henri Parent. Hein, vous ne m'attendiez pas ? Vous pensiez que c'était fini, bien fini, que vous ne me verriez plus jamais, jamais. Ah ! mais non, me voilà revenu. Nous allons nous expliquer, maintenant.

Henriette, effarée, cacha sa figure dans ses mains, en murmurant : « Oh ! mon Dieu ! »

Voyant cet inconnu qui semblait menacer sa mère, Georges s'était levé, prêt à le saisir au collet.

Limousin, atterré, regardait avec des yeux effarés ce revenant qui, ayant soufflé quelques secondes, continua : — Alors nous allons nous expliquer maintenant. Voici le moment venu ! Ah ! vous m'avez trompé, vous m'avez condamné à une vie de forçat, et vous avez cru que je ne vous rattrapperais pas!

Mais le jeune homme le prit par les épaules, et le repoussant :

—Êtes-vous fou? Qu'est-ce que vous voulez ? Passez votre chemin bien vite ou je vais vous rosser, moi !

Parent répondit :

— Ce que je veux ? Je veux t'apprendre ce que sont ces gens-là.

Mais Georges, exaspéré, le secouait, allait le frapper. L'autre reprit :

— Lâche-moi donc. Je suis ton père... Tiens, regarde s'ils me reconnaissent maintenant, ces misérables !

Effaré, le jeune homme ouvrit les mains et se tourna vers sa mère.

Parent, libre, s'avança vers elle :

— Hein ? Dites-lui qui je suis, vous ! Dites-lui que je m'appelle Henri Parent, et que je suis son père puisqu'il se nomme Georges Parent, puisque vous êtes ma femme, puisque vous vivez tous les trois de mon argent, de la pension de dix mille francs que je vous fais depuis que je vous ai chassée de chez moi. Dites-lui aussi pourquoi je vous ai chassée de chez moi ? Parce que je vous ai surprise avec ce gueux, cet infâme, avec votre amant ! — Dites-lui ce que j'étais, moi, un brave homme, épousé par vous pour ma fortune, et trompé depuis le premier jour. Dites-lui qui vous êtes et qui je suis...

Il balbutiait, haletait, emporté par la colère.

La femme cria d'une voix déchirante :

— Paul, Paul, empêche-le; qu'il se taise, qu'il se taise; empêche-le, qu'il ne dise pas cela devant mon fils !

Limousin, à son tour, s'était levé. Il murmura, d'une voix très basse :

— Taisez-vous. Taisez-vous. Comprenez donc ce que vous faites.

Parent reprit avec emportement :

— Je le sais bien, ce que je fais. Ce n'est pas tout. Il y a une chose que je veux savoir, une chose qui me torture depuis vingt ans.

Puis, se tournant vers Georges, éperdu, qui s'était appuyé contre un arbre :

— Écoute, toi : quand elle est partie de chez moi, elle a pensé que ce n'était pas assez de m'avoir trahi ; elle a voulu encore me désespérer. Tu étais toute ma consolation ; eh bien, elle t'a emporté en me jurant que je n'étais pas ton père, mais que ton père, c'était lui ! A-t-elle menti ? je ne sais pas. Depuis vingt ans je me le demande.

Il s'avança tout près d'elle, tragique, terrible, et, arrachant la main dont elle se couvrait la face : — Eh bien ! je vous somme aujourd'hui de me dire lequel de nous est le père de ce jeune homme : lui ou moi ; votre mari ou votre amant. Allons, allons, dites !

Limousin se jeta sur lui. Parent le repoussa et, ricanant avec fureur :

— Ah ! tu es brave aujourd'hui ; tu es plus brave que le jour où tu te sauvais sur l'escalier parce que j'allais t'assommer. Eh bien ! si elle ne répond pas, réponds toi-même. Tu dois le savoir aussi bien qu'elle. Dis, es-tu le père de ce garçon ? Allons, allons, parle !

Il revint vers sa femme.

— Si vous ne voulez pas me le dire à moi, dites-le à votre fils au moins. C'est un homme, aujourd'hui. Il a bien le droit de savoir qui est son père. Moi, je ne sais pas, je n'ai jamais su, jamais, jamais ! Je ne peux pas te le dire, mon garçon.

Il s'affolait, sa voix prenait des tons aigus, et il agitait ses bras comme un épileptique.

—Voilà... voilà... Répondez donc... Elle ne sait pas... Je parie



qu'elle ne sait pas... Non... elle ne sait pas... parbleu !... elle couchait avec tous les deux !... Ah ! ah ! ah !... personne ne sait... personne... Est-ce qu'on sait ces choses-là ?... Tu ne le sauras pas non plus, mon garçon, tu ne le sauras pas, pas plus que moi... jamais... Tiens... demande-lui... demande-lui... tu verras qu'elle ne sait pas... Moi non plus...lui non plus... toi non plus... personne ne sait... Tu peux choisir... oui... tu peux choisir... lui ou moi... Choisis... Bonsoir... c'est fini... Si elle se décide à te le dire, tu viendras me l'apprendre, hôtel des Continents, n'est-ce pas ?... Ça me fera plaisir de le savoir... Bonsoir... Je vous souhaite beaucoup d'agrément...

Et il s'en alla en gesticulant, continuant à parler seul, sous les grands arbres, dans l'air vide et frais, plein d'odeurs de sèves. Il ne se retourna point pour les voir. Il allait devant lui, marchant sous une poussée de fureur, sous un souffle d'exaltation, l'esprit emporté par son idée fixe.

Tout à coup, il se trouva devant la gare. Un train partait. Il monta dedans. Durant la route, sa colère s'apaisa, il reprit ses sens et il rentra dans Paris, stupéfait de son audace.

Il se sentait brisé comme si on lui eût rompu les os. Il alla cependant prendre un bock à sa brasserie.

En le voyant entrer, Mlle Zoé, surprise, lui demanda : — Déjà revenu ? Est-ce que vous êtes fatigué ?

Il répondit : — Oui... oui... très fatigué... très fatigué... Vous comprenez... quand on n'a pas l'habitude de sortir ! C'est fini, je n'y retournerai point, à la campagne. J'aurais mieux fait de rester ici. Désormais, je ne bougerai plus.

Et elle ne put lui faire raconter sa promenade, malgré l'envie qu'elle en avait.

Pour la première fois de sa vie il se grisa tout à fait, ce soir-là, et on dut le rapporter chez lui.

Guy de Maupassant.

L'ADIEU

Lorsque je la revis après tant de semaines,
Tremblante, abandonnant ses deux mains dans les miennes,
Elle me dit : « Regardez-moi. »
Oh ! comme elle était pâle et mortellement belle !
Et son cœur tressaillit quand je m'approchai d'elle
Avec tendresse, avec effroi.

Je regardai longtemps son col mince, ses lèvres,
Et ses sombres yeux bleus agrandis par les fièvres,
Ses beaux yeux, battus et las.
Un lent sourire errait sur sa bouche pâlie,
Elle me répétait avec mélancolie :
« Comme j'ai changé, n'est-ce pas ? »

Et devant son sourire et sa joue amaigrie
Je ne me souvins plus que sa coquetterie
M'avait tiré des pleurs de sang,
Ni des jours furieux, ni des nuits insensées,
Lorsque loin d'elle, au vent des tragiques pensées
Je criais, seul et frémissant.



Tout était oublié, puisqu'elle était si triste
Et si malade ! Hélas ! quel être humain résiste
Au charme amer de la pitié ?
Je la pris dans mes bras et couvris en silence
Sa tête de baisers fous, dont la violence
Me faisait vibrer tout entier.

A cette heure où déjà la mort voisine et prête
Ouvrait l'enfant futile à la crainte secrète
Du divin abîme inconnu,
Sentant que je l'aimais mieux que les fats frivoles
Qu'elle avait préférés, elle dit ces paroles
A voix basse : « Si j'avais su ! »

Si j'avais su ! Mot triste et sublime, oh ! chérie,
Ce mot si vrai sorti de ton âme meurtrie,
Dans la joie et dans la langueur
Toujours revient, aux yeux obscurs de ma mémoire,
Évoquer ton visage et cette ancienne histoire
Dont j'ai si mal guéri mon cœur.

Paul Bourget.

MON ONCLE ET MON CURÉ [1]

(Suite)

XV

J'avais tenu ma promesse au curé, et je lui écrivais très exactement deux fois par semaine. Cette habitude lui parut si douce, si consolante que, lorsque j'interrompis tout à coup la régularité de ma correspondance, il fut plongé dans le chagrin et l'inquiétude.

Absorbée par mes soucis, je restai quinze jours sans lui donner signe de vie ; puis, cédant à ses instantes sollicitations, je lui expédiai des missives dans le genre de celle-ci :

« L'homme est stupide, Monsieur le curé, je viens de découvrir cela. Qu'en pensez-vous, mon curé? Je vous embrasse en envoyant les convenances au diable. »

Ou bien :

« Ah ! mon pauvre curé, j'ai bien peur d'avoir découvert la source de l'eau froide dont nous parlions il y a trois mois ! Le bonheur n'existe pas, c'est un leurre, un mythe, tout ce que vous voudrez, excepté la réalité.

« Adieu ; si la mort ne nous rendait pas si laids, je serais contente de mourir. De mourir, oui, mon curé, vous avez bien lu. »

Il m'écrivit courrier pour courrier.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février, 10 et 25 mars, et 10 avril 1891.

« Chère fille, que signifie le ton de vos derniers billets ? Il y a trois semaines, vous paraissiez si heureuse, dans la joie et la gloire de vos succès mondains ! Non, non, petite Reine, le bonheur n'est point un mythe, il sera votre partage ; mais, en ce moment, l'imagination vous possède, vous emporte et vous empêche de voir juste. Vous n'avez pas suivi mon conseil, Reine ; vous avez abusé des feux de joie, n'est-ce pas ? Pauvre petit enfant, venez me voir, et nous causerons ensemble de vos préoccupations. »

Je lui répondis :

« Monsieur le curé, l'imagination est une sotte, la vie une guenille, le monde une loque assez brillante de loin, mais bonne tout au plus à mettre dans un cerisier pour faire peur aux oiseaux. J'ai envie de me jeter à la Trappe, mon cher curé ! Si j'étais sûre qu'il me fût permis de valser de temps en temps avec de charmants cavaliers tels que j'en connais, j'irais certainement m'y réfugier, y ensevelir ma jeunesse et ma beauté. Mais je crois que ce genre de distractions n'est pas admis par les règlements. Donnez-moi quelques renseignements là-dessus, Monsieur le curé, et soyez convaincu que vous n'êtes qu'un optimiste en prétendant que le bonheur existe et m'est destiné. Vous menez la vie du rat dans un fromage ; non pas que vous soyez égoïste, mais vous ignorez les catastrophes qui peuvent fondre sur la tête des gens vivant dans le monde.

« Je n'ai plus d'illusions, mon curé. Je suis une vieille petite bonne femme rabougrie, rétrécie, ratatinée, — au moral, j'entends, car je suis plus jolie que jamais, — une petite vieille qui ne croit plus à rien, qui n'espère rien, qui se dit que la terre est bien bête de continuer ses révolutions quand ses joies et ses rêves à elle sont broyés, pulvérisés, réduits en atomes imperceptibles... Ma personne morale, si on pouvait la dépouiller de son enveloppe charnelle qui trompe l'œil de l'observateur, j'en conviens, ma personne morale, dis-je, n'est plus qu'un squelette, un arbre mort, complètement mort, dépourvu de sève, privé de toutes ses feuilles et tendant vers le ciel de grands bras raides et décharnés. Pourvu que le moral n'abîme pas le physique, Monsieur le curé ! J'en tremble ! N'avoir plus la moindre illusion à seize ans, n'est-ce pas terrible ?

« Au revoir, mon vieux curé. »

Deux jours après avoir expédié cette épître, qui devait donner au curé une idée assez triste de l'état de mon âme, mon oncle

décida que nous irions passer une après-midi au mont Saint-Michel.

Ce jour-là, quelque chose de mauvais soufflait dans l'air ; je le pressentais. La veille, le commandant et M. de Pavol avaient eu une conversation secrète et prolongée ; Paul paraissait inquiet, nerveux, et ma cousine était rêveuse.

Mon oncle et Junon, qui avaient une passion pour le mont Saint-Michel, m'en firent les honneurs avec complaisance ; mais, outre que l'art architectural me touchait fort peu, je contemplais les choses à travers le voile sombre de mon humeur positivement massacrante.

« Que c'est fatigant de grimper toutes ces marches ! disais-je en geignant à chaque pas.

— Plus que six cents à monter pour arriver jusqu'au haut, ma cousine.

— J'ai envie de m'arrêter là, alors !

— Allons, ma nièce, que diable, vous n'avez pas la goutte ! »

Et mon oncle, tout en gravissant ces degrés foulés par les pas de tant de générations, me racontait l'histoire du mont et l'incident de Montgommery.

Mais qu'est-ce que cela me faisait, à moi, ce Montgommery, ces remparts, cette abbaye merveilleuse, ces salles immenses, ces souvenirs multiples qui dorment là depuis des siècles ! Je me serais bien gardée de les réveiller, car j'avais des choses cent fois plus intéressantes à observer sur le visage de ce gros garçon qui entourait Blanche de soins, de prévenances, et ne pensait pourtant point à moi.

Que j'étais stupide ! N'avoir pas vu son amour plus tôt ! Il s'extasiait sur la moindre pierre pour lui être agréable, et, de temps à autre, je lançais de son côté quelques regards noirs qu'il ne daignait même pas remarquer.

« Ah ! nous voici dans la salle des chevaliers. Voyons, Reine, qu'en dites-vous ?

— Je dis, mon oncle, que si les chevaliers étaient là, cette salle aurait du charme.

— Vous ne lui en trouvez pas par elle-même ?

— Oh ! nullement. Je vois de grandes cheminées, des piliers avec des petites machines sculptées au haut ; mais, sans les chevaliers auxquels on puisse faire tourner un peu la tête... peuh ! ça ne signifie rien du tout.

— Je n'avais pas pensé à cette manière d'envisager l'architecture féodale », répondit mon oncle en riant.

Nous traversâmes des couloirs sombres, qui m'épouvantaient.

« Nous allons nous casser le cou! gémissais-je en me cramponnant au bras du commandant, tandis que Paul offrait le sien à Blanche.

— Nous avons du chagrin, petite Reine? me dit le commandant tout bas.

— Vous parlez comme mon curé, répondis-je avec émotion.

— Voyons, voulez-vous avoir confiance en moi?

— Je n'ai pas de chagrin, repartis-je d'un ton bourru, et je n'ai confiance en personne. Suzon m'a dit que les hommes étaient des rien du tout, et je partage l'avis de Suzon.

— Oh! oh! dit le commandant en me regardant d'un air si bon que j'eus peur d'éclater en sanglots; tant de misanthropie unie à tant de jeunesse! »

Je ne répondis rien, et comme nous arrivions sur une sorte de longue terrasse, je m'échappai et courus me cacher derrière une énorme arcade. J'appuyai la tête sur une de ces pierres plusieurs fois centenaires, et je me mis à pleurer.

« Ah! pensais-je, comme mon curé avait bien raison de me dire, il y a longtemps, déjà bien longtemps, qu'on ne discute pas avec la vie, mais qu'on la subit! Toute ma logique ne sert à rien devant les circonstances. Qu'il est triste, mon Dieu, qu'il est triste de se voir traitée comme une petite fille sans conséquence! »

Et je regardais à travers mes larmes ces grèves si vantées qui me paraissaient désolées, ce monument dont la hauteur m'oppressait et me donnait le vertige; mais, sans m'en rendre compte, j'éprouvais une sorte de soulagement dans cette affinité mystérieuse d'une nature triste avec mes propres pensées; dans la contemplation de ces grandes murailles qui jetaient leurs grandes ombres mélancoliques et sur la terre et sur le passé.

En revenant vers notre logis, lorsque nous fûmes dans le train, mon oncle me dit:

« Eh bien, Reine, en somme, quelle est votre impression sur le mont Saint-Michel?

— Je pense, mon oncle, qu'on doit y mourir de peur et y attraper des rhumatismes. »

En suivant la route qui conduit de la gare de V... au Pavol, je réfléchissais combien les choses d'ici-bas ont peu de stabilité. Il

y avait à peine trois mois, je parcourais le même chemin sous l'influence de mes rêves heureux, dans l'enivrement de mes pensées joyeuses sur cet avenir que je croyais si beau !... et maintenant la route me paraissait jonchée des débris de mon bonheur.

Il était assez tard lorsque nous arrivâmes au château ; cependant, mon oncle emmena Blanche chez lui en disant qu'il voulait le soir même causer sérieusement avec elle.

Je me couchai en pleurant de tout mon cœur, avec la conviction que l'épée de Damoclès était suspendue sur ma tête.

Depuis longtemps, Junon s'était humanisée avec moi. Chaque matin, elle venait s'asseoir sur mon lit et nous causions indéfiniment. Le lendemain, dès sept heures, elle entra dans ma chambre avec une démarche calme, tranquille, et ce sourire si charmant qui transfigurait sa physionomie hautaine et que moi seule, peut-être, connaissais bien.

« Reine, me dit-elle aussitôt, Paul me demande en mariage. »

Le fil était cassé et l'épée de Damoclès me tomba sur la poitrine. Que ce roi était donc dépourvu de sens commun pour attacher une masse si lourde avec un simple fil ! L'histoire ne parle-t-elle pas d'un cheveu ? Elle en est bien capable.

Sans doute je m'attendais à cette révélation, mais tant qu'un fait n'est pas avéré, accompli, quelle est la créature humaine qui, au fond du cœur, ne garde pas un peu d'espoir? Je devins très pâle ; si pâle que Blanche s'en aperçut, quoique la chambre fût plongée dans une demi-obscurité.

« Qu'as-tu, Reine ? Es-tu malade ? »

— Une crampe, murmurai-je d'une voix faible.

— Je vais chercher de l'éther, dit-elle en se levant vivement.

— Non, non, repris-je en faisant un violent effort pour me raccrocher à ma fierté qui s'en allait à vau-l'eau. C'est passé, Blanche, tout à fait passé.

— Éprouves-tu ce malaise souvent, Reine?

— Non..., seulement quelquefois. Ce n'est rien, n'en parlons plus. »

Blanche passa la main sur son front comme une personne qui désire chasser une pensée importune. Mais je repris la conversation d'une voix si ferme qu'elle parut délivrée de son inquiétude.

« Eh bien ! Junon, que comptes-tu faire ?

— Mon père m'a dit que ce mariage comblerait tous ses vœux, Reine.

— Cela te plaît-il?

— Le mariage me plaît, évidemment; toutes les convenances sont réunies; mais jusqu'ici je n'aime Paul que comme cousin.

— Que lui reproches-tu?

— Je ne lui reproche rien, si ce n'est de ne pas me plaire assez. C'est un excellent garçon, mais je n'aime pas ce genre d'homme. D'abord il n'est pas assez beau, puis cet appétit normand manque de poésie, tu en conviendras!

— C'est pourtant bien logique de manger quand on a faim! répondis-je en retenant mes larmes.

— Que veux-tu? je crois que nous ne nous convenons pas réciproquement.

— Alors, tu refuses, Junon?

— J'ai demandé un mois pour réfléchir, petite Reine. Je suis très perplexe, car je redoute une déception pour mon père. D'ailleurs, à certains points de vue, ce mariage réunit tout ce que je puis désirer; enfin, l'homme est parfaitement estimable.

— Mais puisque tu ne l'aimes pas, Blanche!

— Mon père soutient que je l'aimerai plus tard, que, du reste, l'amour proprement dit n'est pas nécessaire pour se marier et être heureuse en ménage.

— Comment peux-tu croire une chose pareille! dis-je en bondissant d'indignation. Mon oncle a vraiment des doctrines abominables! »

Mais Blanche me répondit tranquillement que son père était plein de bon sens, qu'elle avait remarqué maintes fois qu'il se trompait peu dans ses jugements, et qu'elle se sentait disposée à l'écouter.

« Paul t'aime beaucoup, Junon? marmottai-je du bout des lèvres.

— Oui, depuis longtemps.

— Tu le savais?

— Sans doute! une femme sait toujours ces choses-là. Et toi, ne l'avais-tu pas vu?

— Si... un peu », répondis-je en envoyant à ma stupidité un souvenir plein de mélancolie.

Blanche me quitta après m'avoir expliqué que Paul avait tardé à demander sa main parce qu'il craignait d'être refusé

C'était bien ce que je pensais! Et je m'habillai fiévreusement

en songeant que, influencée par son père, elle finirait par donner son consentement.

« A sa place, j'aurais dit oui en une seconde, et, quinze jours après, je me serais mariée! »

Hélas! c'en était fait de mes rêves..., et je tombai dans un grand découragement.

XVI

On convint que Paul resterait quelque temps sans venir au Pavol, et, chose qui me parut incroyable, inouïe, Blanche, du jour où elle ne le vit plus, sembla presque décidée à l'épouser. Nous en parlions constamment, nous discutions même les toilettes de mariage et je faisais preuve d'une résignation stoïque, digne des hommes antiques.

Mais cette résignation n'était qu'apparente.

Mon découragement augmentait, mes yeux se cernaient, et j'en vins à me dire que la vie n'étant plus supportable loin de l'homme que j'aimais, le plus simple était de m'en aller dans l'autre monde.

Ce projet évidemment était fort pénible, mais je m'y cramponnai avec ardeur; je le méditai, le caressai avec une joie presque maladive. Par exemple, je jure sur l'honneur que je n'eus jamais l'idée de m'asphyxier ou d'avaler du poison, moyens d'en finir si chers aux humains de notre temps. Mais, ayant lu dans je ne sais quel livre qu'une jeune fille était morte de chagrin à propos d'un amour contrarié, je décrétai que je suivrais cet exemple.

Mon parti pris, et ma mauvaise mine me confirmant dans mes pensées lugubres, je décidai qu'il était poli, convenable, de prévenir le curé, et que, du reste, je ne pouvais pas mourir sans lui serrer la main.

Ceci bien déterminé, j'entrai un matin dans le cabinet de mon oncle et je le priai de me laisser aller au Buisson.

« Il vaut mieux dire au curé de venir ici, Reine.

— Il ne pourra pas, mon oncle· il n'a jamais un sou devant lui.

— Ce n'est guère amusant de vous mener là, ma nièce.

— Ne venez pas, mon oncle, je vous en prie, vous me gêneriez

beaucoup. Je désire aller seule avec la vieille femme de charge, si vous le permettez.

— Faites ce que vous voudrez. Ma voiture vous conduira jusqu'à C..., où il sera facile de trouver un véhicule quelconque pour vous mener au Buisson. Quand partez-vous?

— Demain matin, de bonne heure, mon oncle, je désire surprendre le curé, et je coucherai au presbytère.

— Allons, soit! Je vous renverrai la voiture dans deux jours. Soyez à C... après-demain vers trois heures. »

Il me regarda attentivement sous ses gros sourcils, en se frottant le menton d'un air préoccupé.

« Êtes-vous malade, Reine?

— Non, mon oncle.

— Petite nièce, dit-il en m'attirant à lui, j'en suis presque arrivé à souhaiter que mes désirs ne s'accomplissent pas. »

Je le regardai bien étonnée, car je croyais toujours fermement qu'il n'avait rien vu.

Je lui répondis avec beaucoup de sang-froid que je ne savais pas ce qu'il voulait dire, que je me trouvais fort heureuse et que je faisais des vœux pour que tous ses projets réussissent. Il m'embrassa avec affection et me congédia.

Je partis donc le lendemain matin, sans vouloir accepter la compagnie de Blanche, qui désirait venir avec moi.

En route, je réfléchis aux paroles de mon oncle :

« Il sait tout, pensais-je. Mon Dieu, que je suis peu clairvoyante avec mes prétentions! Mais quand même le mariage de Junon n'aurait pas lieu, à quoi cela me servirait-il, puisque Paul est amoureux? Il ne peut pas en aimer une autre maintenant! Je ne comprends pas mon oncle. »

Je ne croyais plus comme autrefois qu'on pût s'éprendre de plusieurs femmes. Jugeant d'après mes propres sentiments, je me disais qu'un homme ne peut aimer deux fois dans sa vie sans présenter au monde le spectacle d'un phénomène extrêmement étonnant.

Ayant ainsi réglé les battements de cœur de la gent barbue, mes idées prirent une autre direction, et je me réjouis à la pensée de revoir mon curé. Je pris la résolution de lui sauter au cou, ne fût-ce que pour prouver mon indépendance et le mépris que je professais pour l'étiquette.

Arrivée au presbytère, j'entrai non par la porte, mais par le

trou d'une haie que je connaissais de temps immémorial, et je me glissai à pas de loup vers la fenêtre du parloir, où le curé devait être en train de déjeuner. Cette fenêtre était très basse, mais j'étais si petite que, pour regarder dans l'intérieur de la salle, je dus monter sur une souche placée contre le mur en guise de banc.

J'avançai la tête avec précaution au milieu du lierre qui formait un encadrement touffu à la croisée, et je vis mon curé.

Il était à table et mangeait d'un air triste ; ses bonnes joues avaient perdu une partie de leurs couleurs et de leur forme arrondie ; ses abondants cheveux blancs n'étaient plus ébouriffés comme jadis, mais aplatis sur sa tête avec un air de désolation inexprimable.

« Ah ! mon pauvre bon curé ! »

Je sautai à bas de la souche, je me précipitai dans le presbytère en perdant mon chapeau, et j'entrai comme une bombe dans le parloir.

Le curé se leva effaré ; son aimable, son excellente figure resplendit de joie en m'apercevant, et ce fut non pour rompre avec les traditions de l'étiquette, mais dans un élan de vive tendresse, de grande émotion, que je me jetai dans ses bras et que je pleurai longtemps sur son épaule.

Je sais bien que rien au monde n'est plus inconvenant que de pleurer sur l'épaule d'un curé ; que mon oncle, Junon et toutes les douairières de la terre, en dépit de mes ancêtres, se seraient voilé la face devant un spectacle si scandaleux ; mais j'étais depuis trop peu de temps à l'école de la pondération pour avoir perdu la spontanéité de ma nature. D'ailleurs, je tiens pour certain qu'il n'y a que les sots, les poseurs et les gens sans cœur qui prétendent ne jamais sacrifier des lois de convention à un sentiment vrai et profond.

« La vie est une loque, mon curé, une misérable loque, disais-je en sanglotant.

— En sommes-nous là, chère petite fille, en sommes-nous vraiment là ? Non, non, ce n'est pas possible ! »

Et le pauvre curé, qui riait et pleurait à la fois, me regardait avec attendrissement, passait la main sur ma tête et me parlait comme à un petit oiseau blessé dont il aurait voulu guérir l'aile brisée par des caresses et de bonnes paroles.

« Allons, Reine, allons, mon cher enfant, calmez-vous un peu, me dit-il en m'écartant doucement.

— Vous avez raison, répondis-je en reléguant mon mouchoir au fond de ma poche. Depuis trois mois, on me prêche le calme, et je n'ai guère profité des leçons, comme vous voyez! Mangeons, monsieur le curé. »

Je me débarrassai de mes gants, de mon manteau, et, par un de ces revirements très communs chez moi depuis quelque temps, je me mis à rire en m'installant joyeusement à table.

« Nous causerons quand nous aurons mangé, mon cher curé, je suis morte de faim.

— Et moi qui n'ai presque rien à vous donner !

— Voilà des haricots, j'adore les haricots ! et du pain de ménage, c'est délicieux.

— Mais vous n'êtes pas venue seule, Reine?

— Ah ! tiens, c'est vrai ! La femme de charge est restée perchée dans la voiture, derrière l'église. Envoyez-la chercher, monsieur le curé, et qu'on lui dise de ramasser mon chapeau qui se promène dans le jardin. »

Le bon curé alla donner ses ordres et revint s'asseoir en face de moi. Pendant que je mangeais avec beaucoup d'appétit, malgré ma phtisie et mes peines, lui ne songeait plus à déjeuner et me contemplait avec une admiration qu'il cherchait vainement à dissimuler.

« Vous me trouvez embellie, n'est-ce pas, monsieur le curé?

— Mais... un peu, Reine.

— Ah! mon curé, si j'allais à confesse, que de gros péchés j'aurais à vous dire ! Ce ne sont plus les péchés d'autrefois que vous connaissez bien. »

Et, sans cesser de manger, je lui racontais mes plaisirs vani teux, mes impressions, mes toilettes, mes idées nouvelles. Il riait, prisait sans discontinuer, avec son ancien air de jubilation, et me regardait sans songer certes à me gronder.

« Ne suis-je pas sur la route de l'enfer, monsieur le curé?

— Je ne pense pas, mon bon petit enfant. Il faut être jeune quand on est jeune.

— Jeune, mon pauvre curé ! si vous pouviez voir le fond de mon âme ! Je vous ai écrit que je n'étais plus qu'un squelette, et c'est bien vrai !

— Cela ne paraît pas, dans tous les cas.

— Nous en parlerons dans un instant, monsieur le curé, et vous verrez ! »

Quand je fus rassasiée, la servante débarrassa la table, on fit un feu superbe et nous nous assîmes chacun dans un coin de la cheminée.

« Voyons, Reine, causons sérieusement maintenant. Qu'avez-vous à me dire ? »

J'avançai mon petit pied à la flamme du foyer et je répondis tranquillement :

« Mon curé, je me meurs. »

Le curé, un peu saisi, ferma brusquement la tabatière dans laquelle il était sur le point d'introduire ses doigts.

« Vous n'en avez pas l'air, mon cher enfant.

— Comment ! vous ne voyez pas mes yeux battus, mes lèvres pâles ?

— Mais non, Reine ; vos lèvres sont roses et votre visage est florissant de santé. Mais de quoi mourez-vous ? »

Avant de répondre, je regardai autour de moi en songeant que j'allais prononcer un mot que cette salle modeste n'avait jamais entendu retentir entre ses murs misérables ; un mot si étrange, que la vieille horloge sans ressort qui se dressait dans un coin et les images pieuses accrochées aux murailles allaient probablement me tomber sur la tête dans un transport de surprise et d'indignation.

« Eh bien, Reine ?

— Eh bien, monsieur le curé, je me meurs d'amour ! »

L'horloge, les images, les meubles conservèrent leur immobilité, et le curé lui-même ne fit qu'un petit saut de carpe.

« J'en étais sûr, dit-il en passant la main dans ses cheveux, qui avaient repris leur attitude ébouriffée du bon temps, j'en étais sûr ! Votre imagination a fait des siennes, Reine !

— Il n'est pas question de l'imagination, mais du cœur, monsieur le curé, puisque j'aime !

— Oh ! si jeune, si enfant !

— Est-ce une raison ? Je vous répète que je meurs d'amour pour M. de Conprat !

— Ah ! c'est donc lui !

— Me prenez-vous pour une linotte, pour une tête à l'évent, mon curé ? m'écriai-je.

— Mais, petite Reine, au lieu de mourir, vous feriez mieux de l'épouser.

— Ce serait logique, mon cher curé, très logique; par malheur, je ne lui plais pas. »

Cette assertion lui parut si extraordinaire qu'il resta quelques secondes pétrifié.

« Non seulement il ne m'aime pas, mais il en aime une autre; il est épris de Blanche et l'a demandée en mariage. »

Je lui racontai ce qui était arrivé depuis quelques jours au Pavol : mes découvertes, mon aveuglement et les hésitations de Junon. Je couronnai cette narration en pleurant à chaudes larmes, car mon chagrin était très réel.

Le curé, qui n'avait pu se décider jusque-là à prendre au sérieux mes peines et mes paroles, offrait l'image de la consternation. Il approcha son siège du mien, me prit la main et s'efforça de me raisonner.

« Votre cousine hésite, le mariage ne se fera peut-être pas.

— Qu'importe, puisqu'il l'aime! On ne peut pas aimer deux fois.

— Cela s'est vu cependant, mon petit enfant.

— Je n'en crois rien, ce serait affreux! Je suis bien malheureuse, mon pauvre curé.

— L'avez-vous dit à votre oncle?

— Non, mais il a deviné mes pensées. A quoi bon, du reste? Il ne peut pas forcer Paul à m'aimer et à oublier sa fille. Je ne voudrais pas qu'il connût mon amour, j'aimerais mieux en mourir! »

Un long silence suivit cette manifestation de ma fierté. Nous regardions le feu comme deux bons petits sorciers qui cherchent à lire les secrets de l'avenir dans la flamme et les charbons ardents.

Mais flammes et charbons restaient muets, et je pleurais silencieusement, quand le curé reprit avec un demi-sourire :

« Il ne ressemble cependant ni à François Ier, ni à Buckingham! »

— Ah! monsieur le curé, répondis-je vivement, si François Ier et Buckingham étaient là, ils ne se feraient pas prier pour m'aimer, et j'en serais bien contente!

Hum! le curé trouva la réponse dénuée d'orthodoxie et pleine d'interprétations fâcheuses. Il abandonna au plus vite le sujet

hérissé de pièges qu'il venait d'aborder et me prêcha la résignation.

« Pensez-donc, Reine, vous êtes si jeune! Cette épreuve passera, et vous avez une longue vie devant vous.

— Je ne suis pas d'un caractère résigné, mon curé, apprenez cela. Si je vis, je ne me marierai jamais; mais je ne vivrai pas, je suis phtisique, écoutez ! »

Et j'essayai de tousser d'une façon caverneuse.

« Ne plaisantons pas sur ce sujet, Reine. Dieu merci, vous êtes en bon état.

— Allons, dis-je en me levant, je vois que vous ne voulez pas me croire. Profitons de ce beau temps et des derniers moments qui me restent à vivre pour aller au Buisson, monsieur le curé. »

Nous nous mîmes à trottiner vers mon ancienne habitation, sous un agréable soleil de novembre, infiniment moins doux, moins réchauffant que la tendresse de mon curé et la vue de son aimable visage redevenu tout rose depuis mon arrivée. Je regardais avec satisfaction ses cheveux voltiger au vent, sa démarche leste, toute sa personne replète et réjouie que j'avais guettée tant de fois par la fenêtre du corridor, pendant que la pluie fouettait les vitres et que le vent mugissait, sifflait entre les portes délabrées de la vieille maison.

Après une visite à Perrine et à Suzon, je la parcourus du haut en bas. En vérité, le temps ne devrait pas se mesurer sur la quantité des jours écoulés, mais sur la vivacité et le nombre des impressions ! Bien peu de semaines auparavant j'avais quitté l'antique masure, et si l'on m'eût dit que, depuis lors, plusieurs années avaient passé sur ma tête, je l'aurais parfaitement cru.

J'entraînai le curé dans le jardin. Pauvre forêt vierge ! Elle me rappelait de tristes jours; néanmoins j'eus du plaisir à la parcourir en tous sens.

Et puis le souvenir de quelques heures ravissantes me trottait par la tête; souvenir encore charmant pour moi, malgré l'amertume des déceptions qui avaient suivi un moment de bonheur.

« Vous rappelez-vous, monsieur le curé? dis-je en montrant le cerisier où Paul avait grimpé.

— Pensons à autre chose, petite Reine.

— Est-ce possible, mon cher curé? Si vous saviez combien je l'aime ! Il n'a pas de défauts, je vous assure ! »

Une fois lancée sur ce chapitre, nulle puissance humaine no

surnaturelle n'aurait pu m'arrêter, d'autant qu'au Pavol j'étais obligée de dissimuler mes idées. Je parlai si longtemps que le malheureux curé était tout étourdi.

Nous passâmes la soirée à bavarder et à nous disputer. Le curé mit en œuvre tout son talent oratoire pour me prouver que la résignation est une vertu remplie de sagesse et facile à acquérir.

« Mon curé, répondais-je d'un air grave, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour.

— Croyez-moi, Reine, avec de la bonne volonté, vous oublierez et surmonterez aisément cette épreuve. Vous êtes si jeune ! »

Si jeune ! c'était là son refrain. Ne souffre-t-on pas à seize ans comme à n'importe quel âge ? Ces vieillards sont étonnants !

De mon côté, je répétais en secouant la tête :

« Vous ne comprenez pas, mon curé, vous ne comprenez pas ! »

Le lendemain, pendant qu'il me promenait dans son jardin, je lui dis :

« Monsieur le curé, j'ai ruminé une idée, cette nuit.

— Voyons l'idée, ma petite.

— J'ai envie que vous veniez à la cure du Pavol.

— On ne peut pas prendre la place des autres, Reine.

— Le desservant du Pavol est vieux comme Hérode, monsieur le curé ; il vieillit beaucoup, et je surveille les signes de son affaiblissement avec une tendre sollicitude. Ne seriez-vous pas content de le remplacer ?

— Évidemment si ; cependant j'aurais du chagrin en quittant ma paroisse. Voilà trentre-cinq ans que j'y suis, et je l'aime, maintenant.

— Maintenant ! vous ne vous y êtes pas toujours plu ?

— Mais non, Reine ; vous savez combien c'est triste. Peut-être n'avez-vous jamais pensé que j'ai été jeune. Mes rêves n'étaient pas précisément les mêmes que les vôtres, mon petit enfant, mais j'aurais aimé une vie active ; j'aurais aimé voir, entendre bien des choses, car je n'étais pas inintelligent, et je désirais des ressources intellectuelles qui m'ont toujours manqué. Ensuite, avant de vous avoir dans mon existence, je ne possédais ni affection, ni amitié autour de moi. Mais on surmonte l'ennui et tous les chagrins, Reine, quand on le veut bien. J'étais bien heureux depuis longtemps avant votre départ du Buisson ; j'avais oublié les longues journées si tristes et si mauvaises de ma jeunesse. »

Le bon curé regarda devant lui d'un air un peu rêveur, et moi, qui n'avais jamais songé en le voyant toujours gai, satisfait, qu'il avait pu souffrir dans un temps, je me sentis attendrie devant sa résignation si vraie, si douce, sans le moindre fiel.

« Vous êtes un saint, mon curé, dis-je en lui prenant la main.

— Chut ! Ne disons pas de sottises, cher enfant. J'ai souffert d'une existence comprimée, mais c'est le sort, voyez-vous, de tous mes confrères dont l'esprit est jeune et actif. Je vous ai parlé de cela pour vous faire comprendre qu'on peut tout supporter, qu'on peut retrouver le bonheur, la gaieté, lorsque les épreuves sont passées et qu'on les endure avec courage. »

Je comprenais fort bien, mais le curé prêchait dans le désert. J'étais trop jeune pour n'être pas très absolue dans mes idées, et je me disais naturellement que, en fait de chagrins, rien n'est comparable à un amour malheureux.

« Si la cure du Pavol est libre un jour, je serais content d'y aller, Reine ; seulement, ce changement ne dépend pas de moi.

— Oui, je sais, mais mon oncle connaît beaucoup l'évêque, il arrangera cela. »

Le curé me reconduisit à C... Quand il me vit installée dans l'élégant landau de mon oncle, il s'écria :

« Que je suis content de vous savoir à votre place, petite Reine ! Cette voiture cadre mieux avec vous que la carriole de Jean.

— Vous me verrez bientôt dans un beau château, répondis-je. Je vais faire des neuvaines pour que le curé du Pavol s'en aille au ciel. C'est une idée très charitable, puisqu'il est vieux et souffrant. Vous aurez une belle église et une chaire, monsieur le curé, une vraie grande chaire ! »

Les chevaux partirent, et je me penchai à la portière pour voir plus longtemps mon vieux curé, qui me faisait des signes d'amitié sans penser à mettre son chapeau sur la tête, car une heureuse, une joyeuse espérance était entrée dans son cœur.

Jean DE LA BRÈTE.

(A suivre.)

DIX ANS DE BOHÈME

(*Suite*)

V

LE DÉSERT. — FUMISME ET MINISTÈRE. — LE SOURD PAR PERSUASION. — ÉLOGE DE LA BLAGUE. — THAMAR. — GUY TOMEL. — LA FÊTE DE NINA. — ARTICLE NÉCROLOGIQUE. — SOUVENIRS DE LA RUE DES MOINES : LES DRAMES COMIQUES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le quartier Latin devenait alors semblable à un petit désert. Richepin l'avait quitté pour aller habiter Montmartre; Bouchor n'y faisait que de rares apparitions; Bourget se confinait dans le travail; Guy de Maupassant, qui, sous le pseudonyme de Guy de Valmont (1), venait de publier ses premiers vers dans la *République des Lettres*, se tournait du côté de la prose, et fréquentait assidûment Émile Zola, après les heures consacrées à son bureau du ministère de la marine. Maurice Rollinat, qui venait de publier son volume *les Brandes*, juste à la veille du 16 mai, heure funeste et véritablement antilittéraire, était parti en province avec une jaunisse de désespoir. La *République des Lettres* s'était transportée rue de Châteaudun, loin du Sherry-Cobbler, et le

(1) Voici les premiers vers publiés par Guy de Maupassant sous son pseudonyme Guy de Valmont:

UN COUP DE SOLEIL

C'était au mois de juin. Tout paraissait en fête.
La foule circulait, bruyante et sans souci ;
Je ne sais trop pourquoi j'étais heureux aussi.
Ce bruit, comme une ivresse, avait troublé ma tête.
Le soleil excitait les puissances du corps;
Il entrait tout entier jusqu'au fond de mon être,
Et je sentais en moi bouillonner ces transports
Que le premier soleil au cœur d'Adam fit naître.

Une femme passait ; elle me regarda.
Je ne sais pas quel feu son œil sur moi darda,

Sherry-Cobbler s'éteignait sous une avalanche de papiers timbrés.

Georges Lorin et moi, nous étions mélancoliques, le soir, et nous allions nous attabler, pensifs, au petit entresol de la rue Racine. La politique tourbillonnait en conversations violentes : le duc de Broglie et M. de Fourtou semblaient alors plus inévitablement célèbres que n'importe quel Homère ou quel V. Hugo. Les âpres discussions sur les 363 nous poursuivaient au restaurant, au café, à la brasserie. Georges Lorin les retrouvait à son atelier, rue Madame, chez Testut et Massin, les grands entrepreneurs de chromolithographies ; moi-même, je les sentais couver sous le silence terrorisé des employés du ministère.

Ce fut une période lamentable, où il semblait que jamais plus, au grand jamais, on ne s'occuperait de littérature. C'était à y renoncer. Mais de mes fréquentations avec l'illustre Sapeck, j'avais conçu le *fumisme*, une sorte de dédain de tout, de mépris en dedans pour les êtres et les choses, qui se traduisait au dehors par d'innombrables charges, farces et *fumisteries*. Dans le silence du ministère financier, je me faisais la main. Ce fut une époque terrible et joyeuse.

J'étais alors employé dans la grande galerie des Rentes, je ne pointais plus, je payais, sans être plus payé pour cela. Un jour, un grand garçon maigre, long, blême, entre dans le bureau. C'était le nouveau. Quelqu'un vint me rapporter un propos tenu par ce débutant sur mon compte ; il avait dit : « Je vais donc voir de près cette bête curieuse qui s'appelle un poète ! »

Fort bien ! voici à peu près en quels termes je l'accueillis avec le plus grand sérieux :

— Permettez-moi, monsieur et cher confrère, de vous saluer

De quel emportement mon âme fut saisie ;
Mais il me vint soudain comme une frénésie
De me jeter sur elle, un désir furieux
De l'étreindre en mes bras et de baiser sa bouche !
Un nuage de sang, rouge, couvrit mes yeux,
Et je crus la presser dans un baiser farouche.
Je la serrais, je la ployais, la renversant ;
Puis, l'enlevant soudain par un effort puissant,
Je rejetais du pied la terre, et, dans l'espace
Ruisselant de soleil, d'un bond je l'emportais.
Nous allions par le ciel, corps à corps, face à face,
Et moi, toujours vers l'astre embrasé je montais,
La pressant sur mon sein d'une étreinte si forte
Que, dans mes bras crispés, je vis qu'elle était morte

au nom de la circonvallation astrale, dont la plus-value sereine, adéquate, mais illusoire, fuligine l'espace, et nous laisse pourtant vivre en bonne amitié avec les gastéropodes que le hasard nous envoie.

L'autre demeura ébaubi.

Puis, profitant d'une minute de répit, il alla demander par toute la galerie si je n'étais pas fol à lier. Les camarades, mis au courant, lui déclarèrent, au contraire, que je brillais par une netteté invraisemblable.

Tout le temps que durèrent mes relations avec cet éphèbe, je me servis de ce même langage :

— Veuillez, je vous prie, monsieur et cher collègue, si toutefois l'ingénuité retorse et paraphrastique des cosinus vous le permet, et si, par les pluviales onomatopées, dont le circulus infrangible et pénétratoire déverse sur l'aridité contemporaine le vitréisme des espaces, si enfin la substantiation des désirs rêvés se peut accomplir, veuillez me faire passer l'état numéro 2 du chapitre des dépenses.

L'œil de ce malheureux garçon révélait une profondeur d'épouvante, et, comme il paraissait ne pas comprendre, je lui criais d'une voix de stentor :

— Seriez-vous sourd, homme à la barbe cruelle? qu'un rapide initiateur mental perfore céans votre trompe eustachienne, melliflue!

Peu à peu, il se fit une conspiration pour faire croire à cet infortuné qu'il était réellement sourd. Mais ce qui le lui persuada, ce fut l'aventure suivante.

On colla sur le vitrage de son bureau la mention suivante, en énormes lettres :

— Parlez très fort, le contrôleur est absolument sourd.

Il faut dire, dès l'abord, que, pour le payement des rentes, on se présente à un premier guichet au-dessus duquel est inscrit ce mot : *Payeur*, puis on passe au guichet suivant : *Contrôleur*. Là, on est obligé d'attendre qu'un travail spécial de bureau soit parachevé. Puis, au bout d'un temps plus ou moins long, on se présente au guichet suivant : *Caisse*.

A chacune de ces stations, le payeur, le contrôleur et le caissier demandent au rentier : Combien avez-vous à toucher? C'est une façon d'éviter les erreurs de personnes. Cela se fait à voix discrète, sans aucun tumulte, comme on pense.

Ce jour donc où fut inscrit l' « Avis au Public », il se produisit ceci : le premier rentier qui se présenta au payeur répondit à la question : Combien avez-vous à toucher? par un chiffre, 753 fr. 25. Le payeur lui dit alors : Passez au guichet de contrôle. Demeurant là, pendant une minute ou deux, le rentier aperçut l'Avis, et quand enfin le contrôleur ouvrit son guichet, demandant à son tour : Combien avez-vous à toucher? Ce fut d'une voix terrible, en gonflant les joues et en se faisant un porte-voix des deux mains, que le rentier hurla : Sept cent cinquante-trois francs vingt-cinq centimes.

L'ahurissement du contrôleur fut profond, d'autant plus profond que le même rentier, si inopinément pris du besoin de crier, passant au guichet suivant, répondit au caissier d'une voix fort douce.

Il en fut de même des autres qui se présentèrent tout le long de la journée. Cela révolutionnait la galerie, et l'infortuné demandait : Qu'ont-ils tous à clamer de la sorte?

Je lui répondais : Monsieur et cher collègue, l'impétrance argentoïde dont la fressure est secouée clame par les fissures laryngiformes, pour de là tympaniser, vibratoire, les comparses de la gabelle.

Vers le soir, le chef du payement, qui n'a aucun droit sur les employés du contrôle, vint à passer, ouït les clameurs des rentiers, s'approcha, puis, ayant lu la pancarte, alla quérir le chef du contrôle, qui, après constatation, se précipita dans le bureau, disant d'une voix naturelle, en s'adressant aux autres employés :

— Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il ?

Puis, se penchant vers l'oreille du contrôleur, et glapissant, il lui dit :

— Quand on a une infirmité de ce genre, on avertit son chef, et l'on ne reste pas dans un service en contact avec le public ; je vous mettrai demain dans le bureau central.

Ainsi fut fait. Qu'on ne croie pas toutefois que le service fut ralenti par ces plaisanteries ; le service est long naturellement sans que les employés y soient pour rien. Les employés des caisses de l'État, je le dis sincèrement, étant sous l'œil du public, dans des cages de verre, s'acquittent aussi vite qu'ils peuvent de leur besogne, d'autant certes que plus vite elle est terminée, et plus tôt ils peuvent s'en aller. On doit se fier à cela. Des bureaux clos aux regards du public, je n'en dirai pas autant.

Ces facéties et bien d'autres du même genre pouvaient distraire un instant; mais cela n'avait rien de littéraire. Si je cite cette anecdote, c'est pour faire pressentir comment cette génération qui avait tant de raison d'être pessimiste luttait par la gaieté contre les ennuis et les jaunisses. Plus tard aux Hydropathes, comme au Chat Noir, il y eut toujours, en même temps que des poussées littéraires et artistiques souvent schopenhauériennes, une large part faite au désopilement de la rate. Et vraiment, à travers tant de déboires qui accueillent les débuts, je dois un cierge à Sapeck pour m'avoir initié à cette folie intérieure, se traduisant au dehors par d'imperturbables bouffonneries.

La trop grande gravité des jeunes artistes, le *pontificat* est, je pense, d'une mauvaise hygiène. Quel mal y a-t-il à ce que, vers leur vingtième année, les hommes, suivant le bon conseil du maître Ernest Renan, se livrent à la joie?

J'ai l'air ici de plaider les circonstances atténuantes, et c'est peut-être vrai : tant on a depuis reproché à quelques-uns d'entre nous l'aspect fou, la conduite échevelée, bizarre, le rire et les grands éclats de gaieté. Ç'a été un crime en notre doux pays de France! Étrange! je le constate sans rancœur, et si c'était à recommencer, j'agirais encore de même. Mieux vaut être demeuré vivant grâce à l'insouciance, que d'être mort stoïquement de misère, en se drapant dans un manteau de héros byronien. Si parfois nous avons dépassé la limite permise au rire, nous n'avons pas du moins allumé le réchaud d'Escousse, ni cherché le foulard de Gérard de Nerval. C'est bien quelque chose.

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré!

D'autre part, cet exercice de blagueur à froid, ces essais de mise en scène fumiste, donnaient au provincial l'aplomb dont sa timidité avait un rude besoin.

Oh! sans doute, à coudoyer les poètes, j'avais déjà perdu quelques illusions. Ils n'apparaissaient plus titaniques, non, non, non! C'étaient des êtres qui buvaient, mangeaient, se mouvaient, aimaient à la façon ordinaire; néanmoins ils semblaient posséder en eux-mêmes une confiance inouïe que je trouvais supérieure. Évidemment, c'était l'infériorité des voisins qui les grandissait ainsi. Et moi, *ed'io anché*, je pouvais grandir devant les inférieurs, et les molester, et les tenir sous ma coupe. Cela me donnait de l'allure. Et, toutefois — admirez la contradiction! — j'éprouvais un vague remords à me moquer des faibles et des petits.

Une bonté naturelle — bonté bête! — me forçait à les plaindre. Je fis même des excuses à ce pauvre diable de contrôleur que j'avais malmené.

De là naquit en moi, au lieu de la haine sociale, haine que j'aurais pu concevoir contre les détenteurs de la publicité, contre les égoïstes qui ne voyaient qu'eux et leurs camarades, d'après cet axiome du poète Gilbert : Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis! au lieu d'une fureur contre le mauvais état actuel de la *chance*, oui, naquit en moi une tendresse pour les humbles poètes qui, pauvres honteux de l'idéal, se consument en des mansardes ignorées. A voir tant de génies quelconques émerger facilement au jour, grâce à la complicité des camaraderies, je regardais aussi vers les toits, les fenêtres éclairées, des septièmes au-dessus de l'entresol, rêvant peut-être qu'un génie inconnu se débattait là contre la difficulté d'apparaître, dans le sombre nuage de l'Inédit. Je croyais entendre une voix crier à ces Prométhées de nos greniers caucasiques : Tu seras obscur à perpétuité!

Et m'imaginant que bien des forces se perdaient ainsi, je devenais apôtre. Oh! rêve! j'aurais voulu ouvrir toutes grandes les portes d'un théâtre imaginaire et grandiose à ces assoiffés de gloire. L'idée du théâtre des *hydropathes* devait sortir de là. Passons.

Thamar, maîtresse infidèle, avait raté plusieurs rendez-vous, un entre autres, le mardi-gras. Où était-elle allée, la statue? probablement vers quelque Élysée-Montmartre. Je lui écrivis en vers, ce qui est le comble de la vengeance.

Quelque temps après, comme elle ne m'avait pas répondu, soit qu'elle n'eût rien en effet à me dire, soit qu'elle se méfiât avec raison de son orthographe, car l'orthographe, chez elle, était bien inférieure à la plastique, bref! quelque temps après, je résolus, la prévenant par un mot, d'aller la voir, rue du Montparnasse.

Elle habitait là, avec une espèce de sorcière qui lui servait de domestique et de *conseillère*. Je passai sur le corps de cette duègne, et me précipitai dans le petit salon, où un spectacle inattendu me cloua, hébété, debout, simulacre du désespoir.

Thamar, demi-nue, assise sur des coussins devant un feu de coke, raclait une guitare. Des sequins dans les cheveux, un collier de perles fausses sur la gorge nue, les yeux perdus dans le vague, une cigarette au coin de la lèvre, elle secouait les cordes grêles de cet instrument de torture espagnol. Deci, delà, brû-



laient des pastilles du sérail, répandant une forte odeur d'encens et de musc.

C'est elle, naturellement, que j'aperçus dès l'abord. Mais, plus loin, un monsieur jeune, tenant entre ses jambes son parapluie, sur lequel il avait placé son chapeau rond, avait l'air d'être plongé dans une demi-extase.

Après avoir foudroyé de mon regard exaspéré la belle Thamar, qui, impassible, grattait toujours les cordes de sa guitare, ô torture ! je dévisageai le convive de ce sérail, ô pastilles ! Lui, me regarda aussi ; puis, s'adressant à Thamar, il déclara :

— C'est celui qui t'a envoyé les vers ?

Elle fit signe : oui, de la tête, balançant au bout de ses lèvres sa cigarette qui s'éteignait — seul et vague indice d'une émotion contenue, oh ! très contenue.

Alors, le monsieur jeune se leva, prit son parapluie d'une main, son chapeau de l'autre, et s'inclinant courtoisement, il me dit :

— Nous n'allons pas être ridicules, n'est-ce pas ? Je voudrais vous dire deux mots sur le balcon. Là !

— Volontiers, répondis-je.

Nous passâmes sur le balcon ; et, quand il eut refermé derrière nous la double porte, le monsieur jeune me dit :

— J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les vers que vous avez envoyés à Nini-Thamar. Je ne voudrais pour rien au monde entraver un amour tel que celui que vous dépeignez ; et plutôt que de couper la gorge d'un poète, je préfère vous laisser la place libre, si vous y tenez.

— Hum ! hum ! fis-je.

— Nous battre serait absurde ! Cette fille ne vaut pas l'honneur que vous lui faites de l'aimer comme une déesse...

— Brisons-la, lui dis-je. Je suis ridicule, tant pis pour moi ; mais ça me passera. Rentrons, et je me retirerai dans cinq minutes, c'est tout ce que je m'accorde pour faire intérieurement le testament de ce grand amour.

Nous rentrâmes. Thamar dissimulait son inquiétude sous des gammes frénétiquement guitaresques. Notre silence l'accompagnait, l'enveloppait.

Comme je me levai pour sortir, le monsieur jeune dit :

— Nous allons échanger nos cartes, n'est-ce pas ?

— Volontiers.

Sous l'œil inquiet de Thamar, les deux héros échangèrent leurs cartes.

— Puis-je aller chez vous demain ? dit le monsieur jeune.

— Parfaitement.

Et je m'évadai, lisant sur la carte de mon successeur :

GUY TOMEL

HOMME DE LETTRES.

Le lendemain matin, malgré les supplications de Nini-Thamar. Guy Tomel déserta sa couche d'odalisque et se rendit chez moi :

— Vous ne m'en voulez pas, dit-il.

— La nuit porte guérison, répliquai-je.

— Eh bien ! ajouta Guy Tomel, je suis heureux de cette bizarre coïncidence qui me fait vous connaître ; car je suppose que si vous envoyez à des modèles d'atelier des vers qui m'ont paru exquis, vous devez en avoir composé d'autres, et c'est pour les lire que je suis venu.

— Mais je suis auteur dramatique, m'écriai-je.

— Ta, ta, ta, vous devez avoir écrit beaucoup de vers ; ne dissimulez pas.

Je laissai ce Guy conquérant fouiller dans mes tiroirs. L'examen fut favorable ; car il me déclara que si je ne publiais pas un volume de vers d'ici peu de temps, j'étais un misérable.

Ainsi je trouvais, par hasard, un homme qui, d'autorité, m'arrachait aux drames, comédies et vaudevilles, pour me replonger dans la poésie.

Guy Tomel était professeur ; il fut aussi, à mon égard, un peu prophète. Je l'en remercie, sans trop l'en remercier, il y a des heures où je préférerais de beaucoup être devenu fabricant d'opérettes. Enfin !

Tout s'enchaîne d'ailleurs.

Un soir, Georges Lorin me déclara qu'on s'ennuyait ferme vers l'Odéon, qu'il existait un omnibus unique au monde : Batignolles-Clichy-Odéon, indiquant par son intitulé même qu'un trait d'union existe entre ces localités éloignées ; que, d'autre part, c'était mercredi, et que le mercredi, Mme Nina de Villard, aidée de sa très aimable mère, Mme Gaillard, recevait des poètes, des

peintres, des sculpteurs et des musiciens, sans compter les dilettanti uniquement préoccupés d'écouter des artistes en dégustant quelques bières ou plusieurs punchs.

C'était fête ce soir-là, grande fête, dans le petit hôtel de la rue des Moines qu'habitait Nina de Villard, Nina tout court, comme on l'appelait camaradement. C'était sa fête à elle; une illumination, des lanternes vénitiennes, des feux de Bengale, des chansons, des poèmes, des musiques, une foule de poètes et d'artistes venus pour applaudir la comédie et saluer la belle Nina, qui, souriante, gracieuse, dans sa robe *chair et sang*, passait rayonnante, distribuant les poignées de main, de sa petite main si fine. La belle fête de Nina, celle dont plus tard, aux heures où son esprit s'était assombri, lorsqu'elle s'appelait elle-même *la morte*, elle disait : Ç'a été mon plus beau jour !

Là étaient revenus ceux mêmes qui ne fréquentaient plus le salon hospitalier de la rue des Moines : François Coppée, Racot, Anatole France, Léon Valade, Camille Pelletan, Catulle Mendès, Jean Richepin, Germain Nouveau, Paul Alexis, Coquelin cadet, Villiers de l'Isle-Adam, les trois Cros, Marcellin Desboutins, Henry Ghys, et bien d'autres que j'oublie : le très bizarre nécromant et magicien Delaage, l'apocalyptique musicien Cabaner, et de Sivry, musicien aussi, mais plutôt cabaliste ferré de science occulte, l'excentrique Toupier-Bézier, et l'intransigeant Bazire, et le réactionnaire Léo Montancey, et le bon géant Boussenard, et son frère le voyageur Louis Boussenard, et le marin des Essarts, et le dessinateur Forain, etc., etc.

Parmi les femmes qui assistaient à cette fête, je citerai Mmes Augusta Holmès, le poète-compositeur; Marie de Grandfort, rédacteur assidu de *la Vie Parisienne;* Mme de Rute, qui était encore Mme Rattazzi; Mme Lhéritier, et d'autres et d'autres encore.

C'était l'époque radieuse de Nina, le point culminant de sa vie de jolie femme et d'éminente artiste. Riche, elle n'avait encore trouvé que des sourires; musicienne accomplie, elle avait soulevé des bravos, en exécutant soit les grandes œuvres des maîtres, soit des compositions ciselées par elle. Puis, de la musique à la poésie, son délicat esprit n'avait fait qu'un bond. Alors rue Chaptal d'abord, puis rues de Londres et de Turin, elle avait ouvert un salon où venait tout ce que Paris artiste, jeune et pimpant, comptait d'espérances. Enfin, rue des Moines, dans cet

hôtel où je la vis, elle continuait d'ouvrir son hospitalière maison aux poètes lyriques, gais ou tristes, aux musiciens, aux peintres, aux épris d'art et de fantaisie, si enthousiaste elle-même et ravie par le cliquetis des rires et la sonorité des belles chansons. Époque étourdie et joyeuse ! où la mort elle-même, — la mort qui a déjà fait une large récolte dans le milieu dont je parle : Chatillon, Racot, Cabaner, Léon Valade, Léo Montancey, mon pauvre cher frère — la mort fut chansonnée par Nina, qui si tristement devait mourir, ayant perdu son rêve et son âme au fond de quelque puits noir. Voici le testament qu'elle écrivait en ce temps-là, si près encore et si lointain.

TESTAMENT

Je ne veux pas que l'on m'enterre — Dans un cimetière triste; — Je veux être dans une serre, — Et qu'il y vienne des artistes.

Il faut qu'Henri (1) me promette — De faire ma statue en marbre blanc. — Et que Charles (2) me jure sur sa tête — De la couvrir de diamants.

Les bas-reliefs seront en bronze doré — Ils représenteront — Les trois Jeanne, puis Cléopâtre, — Et puis Aspasie et Ninon.

Qu'on chante ma messe à Notre-Dame, — Parce que c'est l'église d'Hugo; — Que les draperies soient blanches comme les femmes, — Et qu'on y joue du piano.

Que cette messe soit faite par un jeune homme — Sans ouvrage et qui ait du talent.— Il me serait très agréable — Que de la chanteuse il fût l'amant.

Enfin que ce soit une petite fête — Dont parlent huit jours les chroniqueurs. — Sur terre, hélas! puisque je m'embête, — Faut tâcher de m'amuser ailleurs.

C'était l'époque où à sa mère, Mme Gaillard, si bonne sous son ironie, si charmante et telle qu'une aïeule du XVIIIe siècle, indulgente et spirituelle, elle adressait ce dizain comique et tendre, après quelque gronderie vague sans doute :

A MAMAN

Va, n'espère jamais ressembler à ces mères
Qui font, à l'Ambigu, verser larmes amères;
Tu n'es pas solennelle, et tu ne saurais pas
Maudire avec un geste altier de l'avant-bras;

(1) Le sculpteur Henri Cros.
(2) Le poète Charles Cros.





Tu n as jamais cousu, jamais soigné mon linge,
Tu t'occupes bien moins de moi que de ton singe;
Mais, malgré tout cela, les soirs de bonne humeur
C'est avec toi que je rirai de meilleur cœur;
Ensemble nous courrons premières promenades,
Car je te trouve le plus chic des camarades (1).

Je me rappelle quel accueil me fut fait en cette maison, et comme ma timidité s'évanouit peu à peu. On disait des vers, et les applaudissements, de même que les critiques de Nina, portaient juste. Là, je récitais *les Grecs*, *les Romaines*, et bien d'autres poèmes; je me débarrassai peu à peu du terrible accent gascon; au lieu d'avoir l'air de mâcher de la braise et du fer, je m'appris, en compagnie des musiciens poètes et des diseurs de vers nouveaux, à adoucir les sons barbares, à discipliner les syllabes fauves.

C'est dans cet artistique salon de Nina que je fis ainsi véritablement mes premières armes, et je devais bien cet hommage, ici, à la pauvre morte. Des gens, qui la connurent à peine, l'ont accablée de critiques acerbes en des articles de journaux, et nul de ceux qui pouvaient répondre, ayant une tribune prête, ne l'a fait. Et même, lorsqu'on la conduisit au cimetière — ah! non pas comme elle l'avait voulu dans son testament, non pas en *petite fête!* non, — nous étions à peine une vingtaine. Comme articles jetés en guise de fleurs sur sa tombe, elle n'eut guère que celui-ci, qu'une amie des mauvais jours écrivit, au retour de cette cérémonie lamentable:

NINA DE VILLARD

« On l'a enterrée dans sa robe japonaise. La première fois que je la vis, elle la portait; c'était un vêtement de satin noir, tout brodé de fleurs éclatantes et merveilleuses, acheté pour elle à Yeddo. Elle avait sur le haut de sa tête, massés en un nœud lourd, ses admirables cheveux sombres, luisants et lisses; des épingles brillantes et bizarres, de la même provenance que la robe, formaient une sorte d'auréole autour de son chignon. Je fus frappée de la beauté de ce visage pâle et tranquille : le velouté des yeux, le dessin du nez, la grâce du sourire, formaient un

(1) *Feuillets parisiens*, volume posthume de Nina de Villard.

ensemble harmonieux, paisible, presque sévère, qui contrastait avec l'éclat un peu bruyant de sa toilette excentrique.

« On venait de la peindre dans ce costume : à demi couchée sur un canapé bas, entourée de fleurs et d'éventails. Elle en montrait une joie enfantine. Ce fut l'époque marquante de sa vie, dont le souvenir ranimait son esprit, pendant les trois années troublées qui ont précédé sa mort. Tout datait de là. — J'étais belle, alors, disait-elle avec mélancolie... *J'étais belle, parce que j'étais heureuse*... Et le passé revenait avec mille petits détails intimes, tendres ou joyeux, qui ramenaient la vie dans ses regards et sur ses lèvres.

« Tant qu'elle fut bien portante et entourée, je la voyais peu, malgré la sympathie très vive que m'inspiraient sa remarquable intelligence et ses goûts artistiques ; il y avait trop de monde dans le petit hôtel de la rue des Moines pour qu'une intimité pût s'établir entre nous. — C'est plus tard, quand j'appris qu'elle était malade, que je la revis et que je devins son amie ; — pendant six mois j'y suis allée chaque jour.

« Quand je la retrouvai rue Notre-Dame-de-Lorette, dans cette même maison d'où est parti le funèbre cortège, Nina ne voulait plus quitter son lit. Je la vois encore. Elle avait fait un peu de toilette pour me recevoir. Une chemise de soie bleue garnie de dentelles blanches, un nuage de poudre sur les joues, et ses cheveux toujours beaux bien lissés autour de son front. Je la trouvai à peine changée. Aucun signe ne trahissait le mal qui devait l'emporter. Elle se disait morte, et souvent cette phrase navrante revenait sur ses lèvres décolorées :

« *Quand je vivais*. — Quand je vivais, j'aimais ceci ou cela ; je
« portais des robes claires et des grands chapeaux à plumes tom-
« bantes... On venait me voir... On me trouvait belle, — on
« m'aimait. — Aujourd'hui que je suis morte, on me laisse seule,
« je fais peur... et je n'ai rien pour m'habiller. »

« Quand nous parvenions à la faire se lever, il y avait des soirs où la Nina d'autrefois reparaissait presque entière avec sa fine gaieté, son entente admirable des choses artistiques et la façon tranquille, aisée et correcte dont elle savait faire sa phrase ; si, sur mes instances, elle se mettait au piano, c'était toujours la musicienne exquise — elle n'avait rien perdu de son talent ; ses petites mains étroites, fluettes, couraient alertes sur le clavier comme des oiseaux apprivoisés ; si, autour de la grande table,

on s'asseyait pour faire des vers ou des bouts-rimés, l'improvisation de Nina était toujours la meilleure et la plus prompte. J'ai gardé celle qu'elle fit un soir. Elle était déjà bien malade et avait eu une crise violente dans la journée ; — pour la distraire, je la priai d'écrire quelques lignes ; — elle se pencha sur la table, prit un bout de papier et traça d'un trait les vers suivants :

Vénus aujourd'hui met un bas d'azur
Et chez Marcelin (1) conte des histoires ;
Elle garde au fond, dans le vert si pur
De ses grands yeux clairs sous leurs franges noires,
Le reflet du flot son pays natal.
Quand au boulevard on la voit qui passe,
Déesse fuyant de son piédestal
Et venant chez nous promener sa grâce,
On lui voudrait bien dresser des autels ;
Mais elle répond que cela l'ennuie
Et qu'elle permet aux pauvres mortels
De parler argot en sa compagnie.

« Personne, d'ailleurs, ne savait écouter comme elle, même dans ses dernières années. Assise dans son fauteuil, le visage placide, le corps un peu affaissé, elle entendait tout et comprenait la première les moindres nuances de ce qu'on disait ; quand Villiers de l'Isle-Adam lisait un de ses contes, ou Émile Goudeau une de ses poésies nouvelles, avec un jugement admirable elle en savourait et analysait aussitôt les beautés ou les côtés faibles. — *Je suis une femme éprise de choses belles*, a-t-elle écrit quelque part. On ne pouvait mieux se peindre et se résumer.

« On a beaucoup parlé de son salon, de ceux qui l'ont traversé, qui ont fait là une halte en attendant la fortune ou la célébrité ; — mais quant à elle, elle a été jugée cruellement et superficiellement, — on a même dépassé à son égard la mesure permise. Les hommes ne sont pas doux pour les femmes, ni indulgents — ni reconnaissants. — L'ingratitude qu'on lui a montrée dépasse tout ce qu'on peut croire, et elle a dû en souffrir plus terriblement qu'elle ne voulait le dire : on raconte qu'elle en est morte, et que sa maladie a commencé après un article odieux écrit contre elle ; — je ne le crois pas — la fêlure devait exister auparavant ; sans cela, se serait-elle ainsi désespérée ?

(1) *La Vie Parisienne*.

Bien portante et saine d'esprit, elle eût fait de la chose le cas qu'elle méritait — après une heure d'énervement, un profond oubli.

« Ç'a été une grande pitié pour tous et un immense chagrin pour ses amis que d'avoir assisté à l'assombrissement de cette intelligence si délicate et si élevée. La mort, qu'elle a appelée les mains jointes, les yeux remplis de larmes, avec des cris si déchirants et des révoltes si passionnées, est enfin arrivée. J'ai assez aimé et estimé Nina pour ne pas la plaindre d'être partie avant nous. — Nous n'étions pas bien nombreux autour de son cercueil — pas bien nombreux autour de la mère désolée... Si tous ceux qui leur doivent cependant avaient été là, l'assistance eût été considérable. On citait tout bas les plus ingrats parmi ceux qui sont devenus célèbres. Ils n'allaient plus chez elle, soit — mais ils lui devaient bien cette dernière visite.

« Là-bas, dans la sombre maison où elle était depuis deux jours, on a chaussé de bas de soie rose et de souliers de satin ses petits pieds — on l'a habillée, suivant sa dernière volonté, de sa robe japonaise, étoffe de satin brochée de fleurs brillantes, témoin des joies enfuies et d'un passé resté vivant dans son cerveau malade — on a croisé sur son sein ses mains de femme, de poète, de musicienne, — on a ramené sur son front ses épais cheveux noirs. La trace des dernières souffrances, des dernières luttes, du suprême désespoir, a disparu dans le calme de la mort ; Nina a retrouvé tout entière la beauté de sa jeunesse, celle qu'elle pleurait avec tant d'amertume et de si poignants regrets.

« *Signé :* Marie DE GRANDFORT. »

La fin, en effet, de cette existence avait été aussi sombre que furent joyeuses les années où je vins m'asseoir à la table hospitalière de l'hôtel des Moines. Ce nom de Moines me remémore le scénario fou, la pièce extravagante que Nina avait composée en collaboration avec Richepin, je crois, et Germain Nouveau, un drame bizarre où se trouve ce vers épique :

J'ai pour tout nom Didier, je m'appelle Enguerrand.

Je vois encore, à la période gaie, le vieux Châtillon récitant *la Levrette en paletot*, et j'entends d'ici la voix terrible de Toupier-Bézier, clamant :

— Oui, mon fils, j'ai voulu être une hirondelle voltigeant au-dessus des casseurs de cailloux, j'ai bu de l'air et de la lumière ; mais il faut être abeille ! Voilà, les ailes ne suffisent pas ! Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un vieux saladier sans salade !...

Nina, doucement, interrompait ce tonnerre :

— Qu'a-t-il? mais qu'a-t-il donc? Qu'est-ce que vous lui faites, Émilios? (C'était là mon nom.) Pourquoi torturez-vous Toupier?

Je m'excusai de mon mieux, prétextant qu'entraîné par mon maudit accent hispano-italo-grec, j'avais appelé le poète Toupier : Toupiéro-Béziéro !

Et de rire, Toupier le premier.

C'est encore là que Villiers de l'Isle-Adam, l'artiste raffiné du *Nouveau-Monde*, d'*Azraël*, des *Contes cruels*, débitait, avec un air satanique et un rire silencieux, les petits drames suivants :

Premier drame : La scène représente une chambre avec un lit ; dans le lit, une femme se tord ; autour d'elle, tout ce qu'il faut pour accoucher : un médecin, une sage-femme, des vases, des fioles ; une odeur fade. L'enfant exhibe péniblement sa tête ; il ouvre les yeux, regarde ce spectacle, puis il s'écrie : — C'est ça, la vie ! Oh ! — Et il rentre.

Deuxième drame : Un monsieur, très exaspéré, armé d'un coutelas, bondit hors d'un fiacre, entre dans une maison, gravit l'escalier, enfonce une porte. Sur un lit, un monsieur et une dame sont en proie à l'amour. Le nouveau venu plante si roidement son coutelas, qu'il transperce le couple en criant : Misérables ! Puis, il retourne les infortunés ; stupéfait il les contemple, et dit : Oh ! oh !

Il s'était trompé d'étage.

Combien de bonnes heures furent dépensées là, tantôt à écouter d'austères musiques, tantôt des poèmes, tantôt des billevesées.

Adieu, pauvre Nina !

— Je ne veux pas que l'on m'enterre — Dans un cimetière triste ; — Je veux être dans une serre, — Et qu'il y vienne des artistes.

Elle a sa tombe couverte de fleurs, au cimetière Montmartre, près des artistes, et je lui envoie ces lignes, comme une suprême carte de visite.

VI

CHARLES CROS : *Le Coffret de santal.* — L'INVENTEUR. — LES MONOLOGUES. — ANDRÉ GILL : *La Muse à Bibi.* — LA RECHERCHE DE L'ÉDITEUR. — *Les Fleurs du Bitume.*

C'était à Nina qu'était dédié *le Coffret de santal,* volume de vers écrits par le poète Charles Cros. Poète et aussi mathématicien, inventeur d'une foule de choses chimiques, entre autres la photographie des couleurs ; mais inventeur aussi du monologue, tel était Charles. Figure d'Hindou, cheveux crépus, frêle moustache noire, teint basané. De l'esprit, de la gaieté, de l'entrain, et en même temps de la science, de la rêverie et de l'observation. Rarement homme fut mieux doué. Il eut pour patrons et protecteurs scientifiques le duc de Chaulnes et le comte de Montblanc, et l'Académie couronna son volume de vers *le Coffret de santal.*

Là, c'était la chanson du poète chinois Li-Tai-Pé, ou le poème de Gottlieb, avec ce vers en refrain :

Hou ! hou ! hou ! le vent souffle dans les branches.

C'était aussi la ballade de l'archer :

Elle avait de beaux cheveux blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Et d'autres encore, des sonnets tristes ou pervers, des visions blanches ou fanées, roses ou noires :

Avec les Fleurs, avec les Femmes,
Avec l'Absinthe, avec le Feu,
On peut se divertir un peu,
Jouer son rôle en quelque drame.

L'Absinthe, bue un soir d'hiver,
Éclaire en vert l'âme enfumée ;
Et les Fleurs, sur la bien-aimée,
Embaument devant le Feu clair.



Puis, les baisers perdent leurs charmes,
Ayant duré quelques saisons;
Les réciproques trahisons
Font qu'on se quitte un jour sans larmes.

On brûle lettres et bouquets,
Et le Feu se met à l'alcôve;
Et, si la triste vie est sauve,
Reste l'Absinthe et ses hoquets...

Les portraits sont mangés de flammes...
Les doigts crispés sont tremblotants...
On meurt d'avoir dormi longtemps
Avec les Fleurs, avec les Femmes.

Ce poète est éminemment complexe. Un de ses biographes a dit de lui:

« A onze ans, Charles Cros est pris de la folie des langues orientales. Il les apprend surtout en bouquinant sur les quais, ou en se faufilant aux cours publics dans les jambes des graves auditeurs de la Sorbonne. A seize ans, il est en état de professer l'hébreu et le sanscrit, ce qu'il fait avec un certain succès. Je me contenterai de citer deux élèves du jeune professeur: M. Michel Bréal, de l'Institut, professeur au Collège de France, est son élève pour l'hébreu; M. Paul Meyer, professeur au Collège de France, est son élève pour le sanscrit (1). A dix-huit ans, il entre aux sourds-muets comme répétiteur. Il y fait le cours de chimie, et invente le phonographe, qu'il appelle le paléophone. Il commence alors la médecine, l'exerce avant d'être reçu docteur, et s'obstine à ne pas le devenir; il veut rester un fantaisiste échevelé en science comme en littérature.

« J'ai parlé plus haut du phonographe. Cros en décrivait le principe et la construction dans un pli cacheté, déposé à l'Académie des Sciences, le 30 avril 1876. Peu de temps après, la *Semaine du clergé* (10 octobre 1876), d'après les indications de Charles Cros, confiées à l'abbé Leblanc, donnait une description perfectionnée et complète de cet instrument. Huit mois et demi après, l'Américain Edison prenait son brevet, remplaçant simplement par une feuille d'étain le verre enduit de noir de fumée de Charles Cros.

(1) Cette opinion d'Alphonse Allais doit être donnée sous *toute réserve*.

« Le bagage scientifique de Charles Cros est très considérable. Je citerai seulement sa production artificielle d'améthystes, saphirs, rubis, topazes, etc. (cristallisation et coloration de l'alumine), et sa photographie des couleurs, qui remplacera complètement l'ancienne photographie. Étude sur les moyens de communication avec les planètes, où il prétend que Mars et Vénus nous font depuis longtemps des signes que nous ne comprenons pas. La *Mécanique cérébrale*, travail gigantesque présenté à l'Académie des Sciences, etc., etc. »

Il a de qui tenir. Sa famille est essentiellement artistique et scientifique. Son père était un savant de premier ordre, son frère Antoine Cros est poète et médecin, Henry Cros est sculpteur. Pour sortir de cette analyse trop sèche et sérieuse, je veux conter une légende qui a cours dans les ateliers. Voici.

Les trois fils Cros viennent un matin déjeuner chez leur père. Antoine est plus grave que de coutume, et annonce qu'au dessert il fera une communication importante. Entre la poire et le fromage, le docteur Antoine tenant un petit papier à la main profère : « Mon cher père, mes chers frères, j'ai enfin découvert le moyen de rendre tous les hommes *immortels*. J'en ai les preuves là-dessus. »

Aussitôt, Charles et Henry battent des mains : « Bravo! bravo! Enfin !!! »

Mais le père est demeuré sombre; sa figure prend une indicible expression de souffrance.

— Eh bien ! père ? demande Antoine.

Alors le père se leva et dit : « Quoi? tu veux prolonger, éterniser cette vie misérable, chétive, où fleurissent les injustices, les poisons, les lèpres physiques et morales ? Tu veux nous lier pour toujours à cette planète basse et arriérée? Tu voudrais nous priver des cieux attendus ?... Non, mon fils, tu ne feras pas cela? Non, je t'en supplie... »

Les trois frères demeurèrent atterrés; puis suppliants, ils crièrent : « Laisse, laisse donner l'immortalité aux hommes !!! »

Le père inflexible déclara : « Je ne le peux pas! non!!! »

Alors, pâle, Antoine jeta dans le feu le mystérieux papier, tandis que ses frères disaient : « Père, père, tu n'es qu'un Saturnien, tu dévores tes fils! »

Telle est la légende. La vérité est que les trois frères, extraordinairement doués, se montraient dès lors capables de tout entre-

prendre et de tout mener à bien, quand la constance les soutenait dans leurs entreprises.

La persévérance, cette vertu bovine, qui permet d'aller jusqu'au bout du sillon, n'échut point en partage à Charles, être ailé, cueillant un peu de rosée et de miel sur les fleurs, sans vouloir en condenser utilement le suc. Grand trouveur d'idées que d'autres exploitèrent, témoin Edison.

Lui, qui avait inventé le monologue, ce genre qui eut tant de succès, et réussit encore si bien, se plaignait — oh! amicalement, sans nulle aigreur — que ce fût plutôt Coquelin cadet qui en bénéficiât que lui-même.

L'*Obsession*, *le Bilboquet* (un pur chef-d'œuvre d'ironie voilée) et tant d'autres pièces dont la liste serait trop longue, dites par le fantaisiste comédien, consacrèrent sa réputation dans les concerts et les soirées. Naturellement, Cadet donnait le nom de l'auteur; mais, quoi? le public s'écriait: « Quel esprit, ce Cadet! quelle verve! où trouve-t-il tout cela? » Allez donc réagir là contre. Si bien pourtant que Charles Cros demeurait à peu près inconnu, seul dans son cabinet de travail ou dans son laboratoire, à l'heure même où, dans les salons à la mode, ses œuvres enchantaient les auditeurs.

Un soir de tristesse, chose bien rare chez Charles, il m'exprimait cela en ces termes: Ni gloire, ni argent, c'est dur!

Aussi dès lors je m'enfonçais dans mon système: faire dire par les poètes eux-mêmes leurs propres œuvres; trouver une scène quelconque, et jeter en face du public les chanteurs de rimes, avec leur accent normand ou gascon, leurs gestes incohérents ou leur gaucherie d'allure; mais avec cette chose particulière, cette saveur de l'auteur produisant lui-même au jour l'expression de sa pensée.

Dès cette époque, j'en parlais de la sorte. On m'objectait que les poètes manqueraient ainsi un peu de cette dignité pontificale qu'on leur impose au nom de je ne sais quoi; de plus, quelques-uns se sentaient trop timides pour déclamer leurs poèmes devant plus de trois ou quatre personnes, et encore leur fallait-il avoir derrière eux la cheminée d'un salon, ou le coin d'un piano, pour se donner une contenance. Je répondais que les troubadours et les trouvères, qui furent grands à leur époque, mêlaient l'art de bien dire à l'art de bien penser et de bien exprimer; que, d'ailleurs, l'art du comédien, après avoir été honni pendant longtemps,

était acclamé dans les milieux les plus collets montés, qu'ils tiraient gloire et argent des vers des poètes, et que, ma foi, les poètes, sans prétendre à l'argent, devaient récupérer tout au moins la gloire. J'ajoutais que la timidité est bientôt vaincue par l'exercice, et je me citais en exemple, moi qui avais été la plus timide des gazelles provinciales. On me laissait dire. J'ajoute ici que, depuis, à l'user, cette doctrine a paru bonne, et que tel ou tel poète que je ne nommerai point, et qui prétendait contraire à toute dignité professionnelle de jeter soi-même à la foule les rimes pudiques, n'a pas hésité plus tard à faire des conférences devant un public payant, soit à Paris, soit en Belgique, soit en Suisse, en s'efforçant, autant que possible, d'atteindre à l'art du comédien. Quand bien même les hydropathes n'auraient produit que cela, ce serait quelque chose.

D'ailleurs, cette publicité nouvelle semblait devoir s'imposer vers 1877-1878 ; car, à cette époque, les journaux littéraires du quartier Latin ou de Montmartre étaient morts ou enterrés. Seuls, quelques recueils, où les abonnés payaient pour faire insérer leurs vers, végétaient, en offrant comme prime d'insérer gratuitement le poème et la photographie du lauréat d'un concours mensuel. C'est ainsi que fut fondé *le Parnasse*, par Georges Berry, qui s'occupait alors plus de poésie que de voirie, et ne songeait point, j'imagine, qu'il deviendrait jamais un conseiller municipal de la bonne ville de Paris.

Ce *Parnasse* a pourtant eu l'heureuse fortune de découvrir un poète, Edmond Haraucourt, et un jeune littérateur qui cachait son nom d'Émile Michelet sous le pseudonyme transparent de Telehcim.

Georges Berry devait d'ailleurs fonder bien d'autres journaux avant de trouver sa véritable voie. Ce sont ces tâtonnements des débuts, ces vagabondages à travers des idées voisines, que j'appelle la Bohème de l'Esprit. On bat les buissons creux, jusqu'à ce qu'on trouve enfin la pie au nid, et alors la bohème devient un rêve du passé, et l'on est un *homme arrivé*.

Pour le poète errant, le quartier Latin semblait horriblement désert. Point de bureau de rédaction, où l'on pût disserter à tort ou à raison ; plus de petits cabarets, tels que le Sherry-Gobbler. Hélas! Joséphine avait fermé, pour cause de fin de bail, et s'en était allée on ne savait où, dans le Marais, croyait-on.

Parfois l'illustre Sapeck passait rapide, avec André Gill, chez

lequel il travaillait, afin de devenir un profond caricaturiste comme son maître. Le pauvre maître, dont l'esprit devait sombrer dans la folie, donnait alors l'exacte sensation d'un franc mousquetaire : un grand chapeau auquel il ne manquait qu'un panache — et encore il semblait vraiment que le panache se dressât vers le ciel ou se courbât sous le vent, tant la tête altière, les longs cheveux, la moustache relevée, donnaient un port superbe à cette coiffure. Oui, le panache y était, nous l'y avons vu, je vous jure, quand André Gill passait, ample, la poitrine bombée, soulignant d'un grand geste large ou arrondi ses phrases pompeuses et imagées. Oui, mousquetaire ! Non point peut-être par vocation d'orgueil, ni par mépris pour le reste des humains. Non certes : ceux qui le connurent le mieux ont tous déclaré qu'au fond Gill était un timide. Cette timidité, il la dissimulait sous une grande éloquence apprêtée. Sa pose — ce que les envieux appelaient sa pose — n'était que l'effort d'un mouton enragé. Cette âme de doux artiste est morte de ce disparate.

Il suffit, pour se convaincre de cette dualité de Gill, de comparer les phrases monumentales, les étranges rodomontades demeurées célèbres, et dont il écrasait ses concitoyens, avec certaines poésies publiées au jour le jour, et recueillies plus tard sous ce titre : *la Muse à Bibi*.

Quoi de plus intimement navrant et doux que cette pièce : *le Chat Botté ?*

Matou charmant des contes bleus,
Chat l'unique trésor des gueux,
Chat qu'on adore
En son enfance, et que, très vieux,
On aime encore.

. . . .

Ah ! qu'il était, mon Chat Botté,
Luisant d'amour et de gaîté,
Quand chat d'audace,
Avec des airs exorbitants,
Il précédait mes beaux vingt ans,
En criant : « Place !
« Place au marquis de Carabas !
« Ohé ! vous tous, là-haut, là-bas,
« Place à mon maître !
« Admirez, peuples étonnés,
L'homme depuis le bout du ne
Jusqu'à la guêtre

« Et d'abord proclamez, manants,
« Que les bois, les près et les champs,
« Les fleurs nouvelles,
« Les cieux, à dater d'aujourd'hui,
« Sont à lui, les lauriers à lui,
« A lui les belles !
« Si vous en doutiez par malheur !
« Vous seriez — j'en essuie un pleur,
« Lorsque j'y rêve —
« Ma parole de Chat Botté,
« Hachés comme chair à pâté,
« Hachés sans trêve !... »
Ainsi parlait, en ce temps-là,
Mon chat en habit de gala...

Adieu, ajoute-t-il, mélancolique, adieu les rêves!

« Horizons roses ! verts sentiers
« Châteaux en Espagne ! Paniers
« Vendange est faite ! »

Et voici le Chat Botté, hélas!

... fini, moisi,
Débotté pour toujours, quasi —
Paralytique.
Et j'ai grand'peur à tout moment
De voir mourir d'épuisement
L'ami d'enfance
Que, pour moins de solennité,
J'appelle ici le Chat botté,
Mais qu'on nomme aussi l'Espérance.

Tandis que, lassé de son suprême effort à la *Lune rousse*, durant la période du 16 mai, le caricaturiste-poète chantait aussi tristement la fuite de ses rêves, il n'en continuait pas moins bravement, bravachement même, avec une naïve fanfaronnade, à rester jeune d'allure, de Bullier à l'Élysée-Montmartre, à travers les cabarets fous, durant les nuits joyeuses, prolongeant quand même l'Espoir, tirant sur la Peau de Chagrin, et ne voulant pas encore remiser ce Chat Botté tenace dont il était le marquis de Carabas.

Et alors c'est une série d'anecdotes bizarres, de mots extravagamment héroïques, où le comte de Guinnes, caché sous le démocrate André Gill, se révélait aux auditeurs ahuris.

Un jour, on descendait en bande la rue Saint-Jacques. Un camarade taquin poussait Gill, lui disant que sa célébrité, qu'il

croyait si grande dans la foule, sa popularité ne dépassait pas les gens de lettres, les artistes et les politiciens.

— Nous allons voir, dit Gill. Et avisant une échoppe où un gnaff clouait des souliers, il lui dit :

— Vous connaissez André Gill, vous?

Le gnaff interrompit sa besogne, et, après un instant de réflexion.

— Gille! dit-il avec un fort accent, Gille! Non, nous n'avons pas cha dans la partie.

— Mais André Gill, le caricaturiste?

— Caricaturichte! fit l'autre ; je ne le connais pas.

— Eh bien! répliqua le dessinateur, avec un grand geste, eh bien! vous êtes le seul!

A Bullier, où il fréquentait assidûment, Gill était assis à une table en compagnie de quelques artistes; une jolie fille vint se mêler à eux.

— Tiens! dit quelqu'un, tiens! ma belle! sois heureuse : voici M. André Gill, que tu dois connaître.

— Ah! fit-elle. Je crois bien que oui. Et s'adressant à Gill : Est-ce que vous n'avez pas deux frères étudiants en pharmacie?

— Des frères! répondit Gill avec sa grosse voix de basse, des frères! J'en ai; mais ils sont en marbre, et debout sur des socles, au Louvre!

Les anecdotes de ce genre fourmillent dans la biographie du grand dessinateur. Un de ses amis, revenu récemment du Midi, lui faisait visite :

— Et, dit le caricaturiste, où êtes-vous allé, mon cher?

— A Nice.

— A Nice? Quoi faire, à Nice?

— Dame! répliqua l'autre, me baigner dans la Méditerranée.

— Vous baigner! Moi, quand je veux me laver, je vais vers l'Océan : c'est la seule cuvette qui me convienne.

C'est cette disproportion entre la timidité intime du rêveur et l'orgueil de l'homme public qui dut à la longue détraquer ce cerveau brillant. La manie des grandeurs se glissa par la fêlure et saccagea, emportant ensemble le doux poète et le tribun grandiloquent, le bon garçon faubourien et l'assoiffé de millions.

J'aurai l'occasion de reparler de ce disparu, à propos des Hydropathes et du Chat Noir, où il vint porter les dernières lueurs de son esprit chancelant.

La solitude relative où je me trouvais dans ce vieux quartier Latin me laissa le calme nécessaire pour plonger dans mes cartons et en tirer pièce par pièce la valeur d'un volume de vers que j'intitulai *Fleurs du Bitume.*

Exilé depuis six ans, loin des champs, loin des rivages, vivant exclusivement dans une chambre banale d'hôtel garni, ou errant par les rues, sur les trottoirs bitumés et dans les cafés qui servent de prolongement abrité aux trottoirs, je n'avais pas à composer mon bouquet avec d'autres fleurs que celles qui poussent sur l'asphalte : poètes vagabonds, filles qui passent, rêveries sous les becs de gaz, pareils à de frêles arbres de lumière, bals publics, restaurants nocturnes. Le porte-monnaie vide, l'estomac creux, le cœur sans amour! Et parfois, au hasard de quelque gain inespéré qui permet de se rattraper un peu, les morceaux doubles et les baisers triplés! La goinfrerie des naufragés du *Vaisseau de Paris*, semblable au radeau de *la Méduse;* la gloutonnerie irrassasiée de Bédouins tombant, après de longs jours de jeûne et de soif, en quelque oasis riche de fruits que la faim rend extraordinairement savoureux. Puis les horreurs de la privation! Les désespoirs solitaires! Ceux que l'on cache aux passants et qui s'exhalent, la nuit, dans la mansarde, sous le regard des indifférentes étoiles qui tournent lentement au-dessus de la fenêtre à vasistas dont le manche de fer, perpétuellement tendu, — potence à domicile, — semble une invite à quelque définitive pendaison; tandis qu'un maigre feu de coke, rougeoyant sur une grille minuscule, donne des idées de suicide au réchaud.

Tout cela, j'essayai de le mettre dans le bouquet vénéneux et violent des *Fleurs du Bitume.*

Le travail acharné me consolait de l'acharnement des huissiers. Et je jouis d'une paix relative, tant que je n'eus pas écrit le mot : Fin.

Mais ce mot fatidique et joyeux, ce mot : *Fin,* signifiait au contraire : Commencement; commencement de courses chez les éditeurs, chez les protecteurs possibles, chez les maîtres influents. *Fin* du poète, *commencement* du commis voyageur, allant de porte en porte offrir son invendable marchandise. *Fin* du travail qui porte en lui sa récompense et sa joie, *commencement* du martyrologe. — Là, l'invincible timidité me reprenait; j'avais beau dissimuler ce rouleau de papier sous mon manteau, il me semblait que les regards aigus des passants trouaient l'étoffe, déchiraient la cou-

verture et s'égayaient sur les rimes; il me semblait que, semblables à des guêpes, les vers bourdonnants s'échappaient de ma poche et m'enveloppaient d'un essaim tumultueux qui devait attirer l'attention des petites ouvrières sourieuses et des gavroches narquois. J'allais, la tête baissée sous la honte d'être un poète débutant, pauvre, crotté, ouvrant un vieux parapluie constellé de trous, sous l'averse qui accompagne inévitablement les malchanceux.

Il faudrait sourire, en se présentant aux aimables Parisiens qui sont éditeurs, il faudrait porter glorieusement le déshonneur d'être jeune et inconnu. Au contraire, avec quelle terreur on approche de la redoutable forteresse des livres, combien de temps l'on reste à épeler les titres des volumes mis en montre, les noms célèbres étalés en bonne place sur la couverture jaune, rouge, bleue ou verte... Le *to be or not to be* traduit par : Entrerai-je ou n'entrerai-je pas?... Enfin, décidé quand même, on entre, on est entré, c'est l'heure solennelle; on essaye d'imprimer à ses lèvres un sourire d'homme aimable, de joyeux Parisien, et c'est un affreux rictus qui se dessine, tordant la bouche, tandis que les yeux s'effarent, qu'une subite moiteur gèle le front et que les tempes se contractent... Tous ceux qui ont passé par là ont plus ou moins senti ces affres; mais le pauvre, isolé, sans répondants, ne se fiant qu'à peine à sa croyance en lui-même, ne s'y fiant même plus du tout, se trouve niais, vague, éperdu dans l'antichambre éditoriale. Les pires vers de son recueil, les phrases les plus obscures, les moins bien équilibrées, dansent dans sa mémoire.

Et selon le caractère, l'âge, l'humeur momentanée du prince éditorial, le malheureux candidat à la gloire reçoit des réponses évasives ou brutales, franches ou dilatoires :

— Des vers! des vers! dit l'un. Ah! non, non, non, fussent-ils signés Homère!

— Faites de la prose, dit l'autre.

Un troisième toise l'importun :

— Comment! vous, un inconnu, vous osez présenter un volume? Faites-vous connaître d'abord.

— Mais, pense l'impétrant, si, pour se faire connaître, il faut déjà être connu, c'est une chose bien paradoxale, à moins d'imiter Lacenaire, et d'être connu comme assassin avant de se faire connaître comme poète.

D'autres, enfin, prennent le manuscrit, le gardent trois mois sans le lire, puis le rendent un beau matin comme ils l'ont pris.

A travers cette course folle, on va quémander chez les puissants, ou ceux que l'on croit tels, une lettre pour l'éditeur. C'est de la sorte que j'allai chez Barbey d'Aurévilly et chez Émile Zola.

Barbey d'Aurévilly déclara que j'étais un réaliste odieux, tandis qu'Émile Zola me taxa de romantisme exagéré.

J'en eus vite assez, du jugement des maîtres.

Les grands jurés littéraires ne sont nullement prophètes dans le royaume de la littérature : il est vrai que c'est leur pays.

Deux ans et demi se passèrent de la sorte.

Enfin, l'idée qui m'aurait dû venir la première finit par poindre sur mon horizon dévasté de toutes autres espérances. L'éditeur Lemerre!

Les *Fleurs du Bitume*, après examen favorable du lecteur d'alors, M. Anatole France, le poète exquis des *Noces corinthiennes*, aujourd'hui chroniqueur littéraire au *Temps*, furent acceptées, et, malgré une sombre grève de typographes qui ravagea vers cette époque les imprimeries de Paris, publiées en 1878.

Ed'io anché, moi aussi, je pouvais dès lors me promener sous les galeries de l'Odéon, devenir populaire au bal Bullier et croire à mon étoile : j'étais en elzévir sous couverture jaune.

Mes collègues du ministère me mirent sous les yeux quelques forts éreintements, et plusieurs même profitèrent de ce que j'étais devenu poète pour démontrer à mon chef de bureau que je n'avais plus besoin d'avancement : ils me passèrent sur le dos à la promotion suivante.

Que m'importait la bureaucratie! Avec confiance désormais — naïve, ô naïve confiance! — j'abordais la vie.

Illusions de bachelier qui croit tout fini quand tout commence! Mais joyeuses heures! Premier livre; premier amour! Les plus amères critiques ressemblent alors à une constatation de gloire!

On peut bien un peu mourir de faim pour obtenir cela.

Emile GOUDEAU.

(*A suivre.*)



JESSY

Il y avait à Londres, sous le règne d'Elisabeth, un savant nommé Bog, qui était fort célèbre, sous le nom de Bogus, pour un traité des *Erreurs humaines*, que personne ne connaissait.

Bogus, qui y travaillait depuis vingt-cinq ans, n'en avait encore rien publié ; mais son manuscrit, mis au net et rangé sur des tablettes dans l'embrasure d'une fenêtre, ne comprenait pas moins de dix volumes in-folio. Le premier traitait de l'erreur de naître, principe de toutes les autres. On voyait dans les suivants les erreurs des petits garçons et des petites filles, des adolescents, des hommes mûrs et des vieillards, et celles des personnages des diverses professions, tels qu'hommes d'État, marchands, soldats, cuisiniers, publicistes, etc. Les derniers volumes, encore imparfaits, comprenaient les erreurs de la république, qui résultent de toutes les erreurs individuelles et professionnelles. Et tel était l'enchaînement des idées, dans ce bel ouvrage, qu'on ne pouvait retrancher une page sans détruire tout le reste. Les démonstrations sortaient les unes des autres, et il résultait certainement de la dernière que le mal est l'essence de la vie, et que si la vie est une quantité, on peut affirmer avec une précision mathématique qu'il y a autant de mal que de vie sur la terre.

Bogus n'avait pas fait l'erreur de se marier. Il vivait dans sa maisonnette seul avec une vieille gouvernante nommée Kat, c'est-à-dire Catherine, et qu'il appelait Clausentina, parce qu'elle était de Southampton.

La sœur du philosophe, d'un esprit moins transcendant que celui de son frère, avait, d'erreur en erreur, aimé un marchand de draps de la cité, épousé ce marchand, et mis au monde une petite fille nommée Jessy.

Sa dernière erreur avait été de mourir après dix ans de ménage et de causer ainsi la mort du marchand de draps qui ne put lui survivre. Bogus recueillit chez lui l'orpheline par pitié et aussi dans l'espoir qu'elle lui fournirait un bon exemplaire des erreurs enfantines.

Elle avait alors six ans. Pendant les huit premiers jours qu'elle fut chez le docteur, elle pleura et ne dit rien. Le matin du neuvième, elle dit à Bog :

— J'ai vu maman ; elle était toute blanche : elle avait des fleurs dans un pli de sa robe ; elle les a répandues sur mon lit, mais je ne les ai pas retrouvées ce matin. Donne-les moi, dis, les fleurs de maman.

Bog nota cette erreur, mais il reconnut, dans le commentaire qu'il en fit, que c'était une erreur innocente et en quelque sorte gracieuse.

A quelque temps de là, Jessy dit à Bog :

— Onclè Bog, tu es vieux, tu es laid, mais je t'aime bien et il faut bien m'aimer.

Bog prit sa plume, mais reconnaissant, après quelque contention d'esprit, qu'il n'avait plus l'air très jeune et qu'il n'avait jamais été très beau, il ne nota pas la parole de l'enfant. Seulement il dit :

— Pourquoi faut-il t'aimer, Jessy ?

— Parce que je suis petite.

Est-il vrai, se demanda Bog, est-il vrai qu'il faille aimer les petits ? Il se pourrait ; car, dans le fait, ils ont grand besoin qu'on les aime. Par là s'excuserait la commune erreur des mères qui donnent à leurs petits enfants leur lait et leur amour. C'est un chapitre de mon traité qu'il va falloir revoir.

Le matin de sa fête, le docteur, en entrant dans la salle où étaient ses livres et ses papiers, et qu'il nommait sa librairie, sentit une bonne odeur et vit un pot d'œillets sur le rebord de la fenêtre.

C'était trois fleurs, mais trois fleurs écarlates que la lumière caressait joyeusement. Et tout riait dans la docte salle ; le vieux fauteuil de tapisserie, la table de noyer, les dos antiques des bou-





quins riaient dans leur veau fauve, dans leur parchemin et dans leur peau de truie. Bogus, desséché comme eux, se mit comme eux à sourire. Jessy lui dit en l'embrassant :

— Vois, oncle Bog, vois : ici c'est le ciel (et elle montrait, à travers les vitres lamées de plomb, le bleu léger de l'air) ; puis, plus bas, c'est la terre, la terre fleurie (et elle montrait le pot d'œillets) ; puis, au-dessous, les gros livres noirs, c'est l'enfer.

Ces gros livres noirs étaient précisément les dix tomes du traité des *Erreurs humaines*, rangés sous la fenêtre, dans l'embrasure. Cette erreur de Jessy rappela au docteur son œuvre qu'il négligeait depuis quelque temps pour se promener dans les rues et dans les parcs avec sa nièce. L'enfant découvrait mille choses aimables et les faisait découvrir en même temps à Bogus qui, de sa vie, n'avait guère mis le nez dehors. Il rouvrit ses manuscrits, mais il ne se reconnut plus dans son ouvrage où il n'y avait ni fleurs, ni Jessy.

Par bonheur, la philosophie lui vint en aide en lui suggérant cette idée transcendante que Jessy n'était bonne à rien. Il s'attacha d'autant plus solidement à cette vérité, qu'elle était nécessaire à l'économie de son œuvre.

Un jour qu'il méditait sur ce sujet, il trouva Jessy qui, dans la librairie, enfilait une aiguille devant la fenêtre où étaient les œillets. Il lui demanda ce qu'elle voulait coudre.

Jessy lui répondit :

— Tu ne sais donc pas, oncle Bog, que les hirondelles sont parties ?

Bogus n'en savait rien, la chose n'étant ni dans Pline, ni dans Avicenne. Jessy continua :

— C'est Kat qui m'a dit hier...

— Kat ? s'écria Bogus, cet enfant veut parler de la respectable Clausentina !

— Kat m'a dit hier : « Les hirondelles sont parties cette année plus tôt que de coutume ; cela nous présage un hiver précoce et rigoureux. » Voilà ce que m'a dit Kat. Et puis, j'ai vu maman en robe blanche, avec une clarté dans les cheveux, seulement elle n'avait pas de fleurs comme l'autre fois. Elle m'a dit : « Jessy, il faudra tirer du coffre la houppelande fourrée de l'oncle Bog, et la réparer si elle est en mauvais état. » Je me suis éveillée et, sitôt levée, j'ai tiré la houppelande du coffre ; et comme elle a craqué en plusieurs endroits, je vais la recoudre.

L'hiver vint et fut tel que l'avaient prédit les hirondelles. Bogus, dans sa houppelande, les pieds au feu, cherchait à raccommoder certains chapitres de son traité. Mais à chaque fois qu'il parvenait à concilier ses nouvelles expériences avec la théorie du mal universel, Jessy brouillait ses idées en lui apportant un pot de bonne ale, ou seulement en montrant ses yeux et son sourire.

Quand revint l'été, ils firent, l'oncle et la nièce, des promenades dans les champs. Jessy en rapportait des herbes qu'il lui nommait et qu'elle classait, le soir, selon leurs propriétés. Elle montrait dans ces promenades un esprit juste et une âme charmante. Or, un soir, comme elle étalait sur la table les herbes cueillies dans le jour, elle dit à Bogus :

« Maintenant, oncle Bog, je connais par leur nom toutes les plantes que tu m'as montrées. Voici celles qui guérissent et celles qui consolent. Je veux les garder, afin de les reconnaître toujours et de les faire connaître à d'autres. Il me faudrait un gros livre pour les faire sécher dedans.

— Prends celui-ci, dit Bog.

Et il lui montra le tome premier du traité des *Erreurs humaines*.

Quand le volume eut une plante à chaque feuillet, on prit le suivant, et en trois étés le chef-d'œuvre du docteur fut complètement changé en herbier.

Anatole France.

SCÈNES DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL[1]

(Suite et fin.)

XXII

Le lendemain 27 août, après dix heures de sommeil, Volodia sortit, frais et dispos, de l'abri blindé. Vlang le suivit, mais au premier sifflement d'une balle il bondit en arrière et se précipita, en se frayant de la tête un chemin, par l'étroite ouverture, au rire général des soldats, qui tous, à l'exception de Vlang, du vieil artificier et de deux ou trois autres qui se montraient rarement dans la tranchée, s'étaient glissés dehors pour respirer l'air frais du matin. Malgré la violence du bombardement, on ne put les empêcher d'y rester les uns auprès de l'entrée, les autres abrités par le parapet; quant à Melnikoff, dès la pointe du jour, il allait et venait entre les batteries, regardant en l'air avec indifférence.

Sur le seuil même du logement étaient assis trois soldats : deux vieux et un jeune; ce dernier, un juif crépu, fantassin attaché à la batterie, ramassa une balle qui traînait à ses pieds, et, l'aplatissant avec un tesson contre une pierre, il y découpa une croix sur le modèle de celle de Saint-George, pendant que les autres causaient, suivant avec intérêt son travail, car il y réussissait fort bien.

« Je dis que si nous restons ici encore quelque temps, la paix venue, nous serons mis à la retraite.

— Bien sûr! je n'avais plus que quatre ans à servir, et voilà cinq mois que je suis ici!

— Ça ne compte pas pour la retraite, dit un autre au moment

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars, et 10 avril 1891.

où un boulet, sifflant au-dessus de leur groupe, frappa le sol à une archine de Melnikoff, qui venait à eux par la tranchée.

— Il a manqué tuer Melnikoff, s'écria un soldat.

— Il ne me tuera pas! répondit ce dernier.

— Tiens, prends cette croix pour ton courage, dit le jeune soldat juif en achevant la croix et en la lui remettant.

— Non, frère, ici les mois comptent pour des années, sans exception, il y a là-dessus un ordre, poursuivit le causeur.

— Quoi qu'il arrive, il y aura pour sûr à la paix une revue de l'empereur à Varsovie, et si l'on ne nous donne pas la retraite, ce sera le congé illimité. »

Juste à cet instant, une petite balle, volant par ricochet et qui semblait geindre en sifflant, passa au-dessus de leurs têtes et tomba sur une pierre.

« Attention! dit l'un des soldats; d'ici à ce soir tu auras peut-être ton congé définitif! »

Tous se mirent à rire. Il ne s'était pas passé deux heures, le soir n'était pas encore venu, que deux d'entre eux avaient effectivement reçu leur congé définitif, cinq avaient été blessés, mais le reste continuait à plaisanter comme auparavant.

Au matin, deux mortiers furent remis en état, et Volodia reçut, sur les dix heures, l'ordre du commandant du bastion de rassembler ses hommes et d'aller avec eux sur la batterie. Une fois à la besogne, il ne leur resta plus trace de cette terreur qui, la veille encore, se manifestait si franchement. Vlang seul ne parvenait pas à la vaincre, il se cachait et se baissait à tout instant. Vassine aussi avait perdu son sang-froid, il s'agitait et *saluait;* quant à Volodia, excité par une satisfaction enthousiaste, il ne pensait plus au danger. La joie qu'il éprouvait à bien remplir son devoir, à ne plus être un lâche, à se sentir au contraire plein de courage, le sentiment du commandement et la présence de vingt hommes qui, il le savait, l'observaient avec curiosité, en avaient fait un véritable héros. Tirant même vanité de sa bravoure, il montait sur la banquette, la capote déboutonnée pour se bien faire remarquer. Le commandant du bastion, en faisant sa tournée, ne put s'empêcher, quoiqu'il se fût habitué, huit mois durant, au courage sous toutes ses formes, d'admirer ce joli garçon au visage et aux yeux animés, à la capote déboutonnée laissant passer une chemise rouge qui emprisonnait un cou blanc et délicat, frappant dans ses mains,



criant d'une voix de commandement : « Premier, second », et montant gaiement sur le rempart pour voir où tombait sa bombe. A onze heures et demie, le tir cessa des deux côtés, et à midi juste commença l'assaut du mamelon Malakoff, ainsi que des deuxième, troisième et cinquième bastions.

XXIII

De ce côté de la baie, entre Inkerman et les fortifications du nord, au milieu de la journée, sur la butte du télégraphe, se tenaient deux marins; à côté d'eux, un officier examinait Sébastopol à travers une lunette d'approche, et un autre à cheval, accompagné d'un Cosaque, venait de le rejoindre près de la grande perche à signaux.

Le soleil planait au-dessus du golfe, dont les eaux se jouaient gaiement dans ses rayons chauds et lumineux, couvertes de navires à l'ancre, de voiliers et d'embarcations en mouvement. Une légère brise agitant à peine les feuilles de quelques buissons de chênes rabougris, qui croissaient à côté du télégraphe, gonflait les voiles des bateaux et faisait onduler doucement les vagues. De l'autre côté du golfe se voyait Sébastopol, toujours le même : avec son église inachevée, sa colonne, son quai, le boulevard qui tranchait en vert sur la montagne, l'élégant édifice de sa bibliothèque, ses petits lacs d'un bleu azur avec leur forêt de mâts, ses aqueducs pittoresques, et, au-dessus de tout cela, des nuages d'une teinte bleuâtre, formés par la fumée de la poudre, éclairés de temps à autre par la flamme rouge des décharges; c'est toujours le même Sébastopol fier et beau, avec son air de fête, entouré d'un côté de montagnes jaunes couronnées de fumée, de l'autre de la mer d'un bleu profond et brillant scintillant au soleil. A l'horizon, là où la fumée d'un bateau à vapeur trace une ligne noire, rampent des nuages blancs, étroits, précurseurs du vent; sur toute la ligne des fortifications, le long des montagnes, du côté gauche surtout, jaillissent, tout à coup déchirés par un éclair visible, quoique en plein jour, des panaches d'une fumée blanche et épaisse, qui, revêtant des formes variées, s'étend, s'élève et se colore sur le ciel de nuances som-

bres; ces jets de fumée s'échappent de partout, des montagnes, des batteries ennemies, de la ville, et s'élancent vers le ciel; le bruit des explosions ébranle l'air par ses roulements continus. Vers midi, ces jets de fumée deviennent de plus en plus rares, et les vibrations des couches d'air moins fréquentes.

« Savez-vous que le deuxième bastion ne répond plus? dit l'officier de hussards à cheval; il est tout démoli, c'est affreux!

— Oui, et de Malakoff on leur répond deux fois sur trois, répliqua celui qui regardait dans la lunette! Ce silence m'enrage; ils tirent toujours droit sur la batterie de Korniloff, et là on ne répond pas.

— Tu verras, ce sera comme je l'ai dit : vers midi ils cesseront de bombarder! c'est toujours comme ça; allons déjeuner, on nous attend; il n'y a plus rien à voir ici.

— Attends, ne me gêne pas, reprit celui qui regardait dans la lunette avec une agitation marquée.

— Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

— Du mouvement dans les tranchées. Des colonnes serrées sont en marche.

— Mais oui, je le vois bien, dit un des marins : on avance par colonnes; il faut donner le signal.

— Mais vois donc, vois! ils sortent des tranchées! »

On voyait effectivement à l'œil nu des taches noires descendre de la montagne dans le ravin et se diriger des batteries françaises vers nos bastions. Au premier plan, devant elles, on pouvait remarquer des raies noires tout près de nos lignes; sur les bastions jaillirent soudain de différents points à la fois les panaches blancs des décharges, et, grâce au vent, on percevait le bruit d'une vive fusillade, pareil à la crépitation d'une pluie serrée contre les vitres. Les raies noires avançaient, enveloppées d'un rideau de fumée, et se rapprochaient : la fusillade augmentait de violence; la fumée s'élançait à intervalles de plus en plus courts, s'étendait rapidement le long de la ligne en un seul nuage lilas clair se déroulant et se développant tour à tour, sillonné çà et là par des éclairs ou troué de points noirs : tous les sons se confondaient dans le fracas d'un seul roulement continu. « C'est l'assaut », dit l'officier, pâlissant d'émotion et tendant la lunette au marin.

Des Cosaques, des officiers, passèrent à cheval sur la route, précédant le commandant en chef en calèche accompagné de sa

suite; leurs figures exprimaient l'émotion pénible de l'attente.

« C'est impossible qu'il soit pris! dit l'officier à cheval.

— Dieu du Ciel, le drapeau! regarde donc! » s'écria l'autre, suffoqué par l'émotion, et il s'écarta de la lunette. Le drapeau français sur le mamelon de Malakoff!

— Impossible! »

XXIV

Koseltzoff aîné, qui avait eu le temps pendant la nuit de gagner et de reperdre tout son gain, y compris même les pièces d'or cousues dans les parements de son uniforme, dormait vers le matin dans la caserne du cinquième bastion d'un sommeil lourd mais profond, lorsqu'éclata le cri sinistre, répété par différentes voix : « Alarme! »

« Réveillez-vous, Mikhaïl Sémenovitch! c'est l'assaut! lui cria une voix à l'oreille.

— Une farce d'écolier », répondit-il en ouvrant les yeux sans croire à la nouvelle. Mais, lorsqu'il aperçut un officier pâle, agité, courant égaré d'un coin dans un autre, il comprit tout, et la pensée qu'on le prendrait peut-être pour un lâche se refusant de rejoindre sa compagnie dans un moment critique lui porta au cœur un coup si violent qu'il se précipita dehors et courut d'un trait retrouver ses soldats. Les canons étaient muets, mais la fusillade battait son plein, les balles sifflaient, non pas isolément, mais par essaims, comme passent au-dessus de nos têtes en automne les volées des petits oiseaux. Tout l'espace occupé la veille par son bataillon était rempli de fumée, de cris et d'imprécations; sur son chemin il rencontra une foule de soldats et de blessés, et, trente pas plus loin, il aperçut sa compagnie acculée à la muraille.

« La redoute de Schwarz est occupée, lui dit un jeune officier; tout est perdu!

— Quelle baliverne! » lui répondit-il avec colère, et, tirant de son fourreau sa petite épée émoussée : « En avant, mes enfants! hourra! » s'écria-t-il.

Sa voix forte et retentissante le ranima lui-même, il courut en avant le long de la traverse; cinquante soldats s'élancèrent sur ses pas en criant; ils débouchèrent sur un espace libre, une grêle

de balles les assaillit : deux le frappèrent simultanément, mais il n'eut pas le temps de comprendre où elles l'avaient atteint et si elles l'avaient contusionné ou blessé, car dans la fumée devant lui se dressaient les uniformes bleus, les pantalons garance, et l'on entendait des cris qui n'étaient pas russes. Un Français, assis sur le rempart, agitait sa coiffure en criant. La conviction qu'il serait tué aiguillonnait le courage de Koseltzoff; il courait toujours en avant, quelques soldats le dépassèrent, d'autres apparurent tout à coup d'un autre côté et se mirent à courir avec lui; la distance entre eux et les uniformes bleus, qui, en le fuyant, regagnaient leur tranchée, restait toujours la même, mais ses pieds heurtaient des blessés et des tués; arrivé au fossé extérieur, tout se brouilla devant ses yeux et il ressentit une violente douleur dans la poitrine : une demi-heure plus tard, il était couché sur un brancard près de la caserne Nicolas. Il savait qu'il était blessé, mais n'éprouvait plus aucun mal; il aurait pourtant vivement désiré boire quelque chose de froid et se sentir couché plus commodément.

Un gros petit médecin à favoris noirs s'approcha et lui déboutonna sa capote. Koseltzoff regarda par dessus son menton la figure du docteur, qui examinait sa plaie sans lui causer la moindre douleur; celui-ci, l'ayant recouverte de la chemise du blessé, essuya ses doigts aux pans de son paletot et, détournant la tête, passa, silencieux, à un autre. Koseltzoff suivait machinalement des yeux ce qui se faisait autour de lui, et, se reportant par le souvenir au cinquième bastion, ce fut avec une douce satisfaction qu'il se rendit justice : il avait vaillamment rempli son devoir; c'était même la première fois, depuis qu'il était au service, qu'il l'avait rempli de façon à n'avoir rien à se reprocher. Le médecin, qui venait de panser un autre officier, l'indiqua au prêtre qui avait une grande et belle barbe rousse, et qui se tenait là avec une croix.

« Est-ce que je vais mourir? » lui demanda Koseltzoff en le voyant s'approcher.

Le prêtre ne répondit rien, récita une prière et lui présenta la croix.

La mort n'effrayait pas Koseltzoff; portant de ses mains affaiblies la croix à ses lèvres, il pleura.

« Les Français sont-ils repoussés? demanda-t-il au prêtre d'une voix ferme.



— La victoire est à nous sur toute la ligne, répondit ce dernier, pour consoler le mourant en lui cachant la vérité, car le drapeau français flottait déjà sur le mamelon de Malakoff.

— Dieu merci! » murmura le blessé, dont les larmes coulaient, sans qu'il s'en doutât, le long de ses joues. Le souvenir de son frère traversant pour une seconde son cerveau : « Dieu veuille lui accorder le même bonheur! » se dit-il.

XXV

Mais tel ne fut pas le sort de Volodia. Pendant qu'il écoutait une histoire que lui contait Vassine, le cri d'alarme « les Français approchent » lui fit instantanément refluer le sang au cœur, il sentit ses joues pâlir et se glacer, et resta une seconde frappé de stupeur; puis, jetant les yeux alentour, il vit les soldats boutonner leurs capotes et se glisser dehors, les uns après les autres, et il entendit l'un d'eux, Melnikoff probablement, dire en plaisantant : « Allons, mes enfants, offrons-*lui* le pain et le sel. »

Volodia et Vlang, qui ne le quittait pas d'une semelle, sortirent ensemble et coururent à la batterie. D'un côté comme de l'autre, l'artillerie avait cessé son tir. La méprisable et cynique poltronnerie du junker, plus encore que le sang-froid des soldats, eut pour effet de ranimer son courage. « Lui ressemblerais-je? » se dit-il en s'élançant vivement vers le parapet auprès duquel étaient placés les mortiers. De là il vit distinctement les Français franchir en courant un endroit libre de tout obstacle et venir droit sur lui. Leurs baïonnettes, étincelant au soleil, s'agitaient dans les tranchées les plus voisines. Un zouave de petite taille, aux épaules carrées, un sabre à la main, courait en avant des autres, sautant par dessus les fossés. « A mitraille! » cria Volodia en s'élançant de la banquette; mais les soldats y avaient déjà pensé et le bruit métallique de la mitraille lancée d'abord par le premier mortier, ensuite par le deuxième, gronda au-dessus de sa tête. « Premier, second », commanda-t-il, et il traversa en courant l'espace entre les deux canons, oubliant complètement le danger. Des cris et le crépitement des fusils du bataillon chargé de la défense de notre batterie s'entendaient d'un côté, et tout à coup, à gauche, s'éleva une clameur désespérée répétée par plu-

sieurs voix : « Ils viennent par derrière », et Volodia, se retournant, aperçut une vingtaine de Français; l'un d'eux, un bel homme avec une barbe noire, courut vers lui et, s'arrêtant à dix pas de la batterie, tira sur lui à bout portant et reprit sa course. Volodia, pétrifié, n'en croyait pas ses yeux! Devant lui, sur le rempart, des uniformes bleus et deux Français qui enclouaient déjà un canon. Excepté Melnikoff, tué d'une balle à côté de lui, et Vlang, qui, les yeux baissés, le visage enflammé par la fureur, brandissait l'anspect, il n'y avait plus personne.

« Suivez-moi, Vladimir Sémenovitch, suivez-moi! » criait Vlang d'une voix désespérée en se défendant avec le levier contre les Français venus par derrière. L'aspect menaçant du junker et le coup dont il assomma l'un d'eux les arrêtèrent. « Suivez-moi, Vladimir Sémenovitch; qu'attendez-vous? fuyez! » et il se précipita dans la tranchée d'où notre infanterie tirait sur l'ennemi. Il en ressortit pourtant aussitôt, pour voir ce qu'était devenu son lieutenant adoré. Quelque chose d'informe, revêtu d'une capote grise, gisait la face contre terre, à la place où s'était tenu Volodia, et l'espace tout entier était occupé par les Français, qui tiraient sur les nôtres.

XXVI

Vlang retrouva sa batterie sur la deuxième ligne de défense, et, des vingt soldats qui la composaient naguère, huit seulement étaient restés en vie.

Vers les neuf heures du soir, Vlang, avec ses hommes, traversait la baie en bateau à vapeur dans la direction de la Sévernaïa. Le bateau était chargé de blessés, de canons et de chevaux; le tir avait cessé partout. Comme la veille, les étoiles brillaient au ciel, mais le vent soufflait avec force et agitait la mer. Sur le premier et le deuxième bastion, des éclairs s'allumaient partout à ras de terre, précédant quelques explosions qui ébranlaient l'atmosphère et permettaient de voir des pierres et des objets noirs d'une forme étrange lancés dans les airs; quelque chose brûlait près des docks, et une flamme rouge se réfléchissait dans l'eau; le pont, couvert de monde, était éclairé par des feux sur la batterie Nicolas; une grande gerbe de flammes semblait

s'élever au-dessus de l'eau sur la pointe éloignée de la batterie Alexandre et illuminait la couche inférieure d'un nuage de fumée qui se balançait au-dessus; comme la veille, les feux de la flotte ennemie brillaient au loin dans la mer, calmes et insolents : les mâts de nos vaisseaux coulés à fond et s'enfonçant lentement dans les eaux profondes se dessinaient sur la lueur rouge des incendies. Sur le pont du bateau, personne ne parlait; de temps à autre, au milieu du clapotement régulier de la vague que fendaient ses roues et du bouillonnement de la vapeur qui s'échappait, on entendait s'ébrouer les chevaux, dont les fers frappaient sur le plancher, on entendait le capitaine prononcer quelques paroles de commandement, et aussi les douloureux gémissements des blessés. Vlang, qui n'avait pas mangé depuis la veille, tira une croûte de pain de sa poche et y mordit, mais à la pensée de Volodia il éclata en sanglots si bruyants que les soldats en furent surpris.

« Tiens, il mange du pain et il pleure, notre Vlang, dit Vassine.

— Étrange! ajouta l'un d'eux.

— Vois donc, ils ont brûlé nos casernes! poursuivit-il en soupirant. Combien des nôtres y sont morts, et pourtant le Français s'en est emparé.

— C'est avec peine que nous en sommes sortis vivants, il faut en remercier Dieu, dit Vassine.

— C'est égal, c'est enrageant.

— Pourquoi ça? crois-tu donc qu'ils y mèneront joyeuse vie! Attends un peu, nous les reprendrons. Nous en perdrons encore des nôtres, possible; mais, aussi vrai que Dieu est saint, si l'empereur l'ordonne, on les reprendra! Est-ce que tu crois qu'on les lui a laissées telles quelles, allons donc! il n'a eu que des murailles nues; on a fait sauter les retranchements! Il a planté son drapeau sur le mamelon, c'est vrai!... mais il ne se risquera pas en ville!... Attends un peu, on ne sera pas en reste avec toi! Donne-nous seulement le temps, dit-il en regardant du côté des Français.

— Ce sera ainsi, c'est certain », dit un autre avec conviction.

Sur toute la ligne des bastions de Sébastopol, où pendant des mois entiers la vie bouillonnait, ardente et énergique, où pen dant des mois la mort seule relevait les héros agonisant les uns après les autres et inspirant la terreur, la haine et enfin l'admi-

ration à l'ennemi; sur ces bastions, dis-je, il n'y avait plus une âme, tout y était mort, farouche, épouvantable, mais non pas silencieux : car tout croûlait autour avec fracas. Sur la terre labourée par une récente explosion gisaient çà et là des affûts brisés, des cadavres russes et français écrasés, de lourds canons de fonte renversés dans le fossé par une force effroyable, à moitié enterrés dans le sol et pour toujours muets, des bombes, des boulets, des éclats de poutres, des fossés, des blindes et encore des cadavres en capotes bleues ou grises qui semblaient secoués par de suprêmes convulsions et qu'éclairait par instants le feu rouge des explosions qui retentissaient dans l'air.

Les ennemis voyaient bien qu'il se passait quelque chose d'insolite dans le redoutable Sébastopol, et ces explosions, ce silence de mort sur les bastions les faisaient trembler : sous l'impression de la résistance calme et ferme de cette dernière journée, ils n'osaient encore croire à la disparition de leur invincible adversaire et attendaient avec anxiété, silencieux et immobiles, la fin de cette nuit lugubre.

L'armée de Sébastopol, semblable à une mer dont la masse liquide, agitée et inquiète, se répand et déborde, avançait lentement par une nuit sombre, en ondulant dans l'obscurité impénétrable, sur le pont de la baie, se dirigeant vers la Sévernaïa, s'éloignant de ces lieux où étaient tombés en si grand nombre les héros qui les avaient arrosés de leur sang, de ces lieux défendus pendant onze mois contre un ennemi deux fois plus fort et qu'elle avait reçu l'ordre d'abandonner aujourd'hui même sans combat.

La première impression causée par cet ordre du jour pesa lourdement sur le cœur de chaque Russe, ensuite la crainte de la poursuite fut le sentiment dominant chez tous. Les soldats, habitués à combattre sur les lieux qu'ils abandonnaient, se sentirent sans défense aussitôt qu'ils s'en furent éloignés; inquiets, ils se massaient à l'entrée du pont, soulevé par de violentes rafales. A travers l'encombrement des régiments, des milices, des voitures, se poussant les uns les autres, l'infanterie, dont les fusils s'entre-choquaient, et les officiers porteurs d'ordres, se frayaient avec peine un chemin; les habitants et les domestiques militaires accompagnant les bagages suppliaient et pleuraient pour qu'on les laissât passer, pendant que l'artillerie, pressée de s'en aller, roulait avec bruit en descendant vers la baie. Bien



que l'attention fût distraite par mille détails, le sentiment de la conservation et le désir de fuir au plus vite cet endroit fatal remplissaient l'âme de chacun : chez le soldat mortellement blessé, couché parmi cinq cents autres malheureux sur les dalles du quai Paul et demandant à Dieu la mort, chez le milicien épuisé qui, par un dernier effort, pénètre dans la foule compacte pour laisser le chemin libre à un officier supérieur, chez le général qui commande d'une voix ferme le passage et qui retient les soldats impatients, chez le matelot égaré dans le bataillon en marche et presque étouffé par la foule mouvante, chez l'officier blessé porté par quatre soldats qui, arrêtés par la foule, déposent le brancard à terre près de la batterie Nicolas, chez le vieil artilleur qui durant seize ans n'a pas quitté le canon que, avec l'aide de ses camarades et sur l'ordre incompréhensible pour lui de son chef, il est en train de culbuter tout droit dans la baie, et enfin chez les marins qui viennent de couler leurs bâtiments et qui rament avec vigueur en s'éloignant dans leurs chaloupes. Arrivé au bout du pont, chaque soldat, à peu d'exceptions près, ôtait son bonnet et se signait; mais, en dehors de ce sentiment, il en éprouvait un autre, plus cuisant, plus profond, un sentiment voisin du repentir, de la honte, de la haine, car c'est avec une inexprimable amertume au cœur que chacun d'eux soupirait, proférait des menaces contre l'ennemi et jetait, en atteignant le côté nord, un dernier regard sur Sébastopol abandonné.

L. Tolstoï.

L'HOMME A LA BERNE

Le vieux homme, tout seul chez lui, sa femme morte, ses fils mariés et établis, l'un dans un village de la Plaine, l'autre dans un hameau du Bocage, supportait difficilement ce silence de solitude si despotique et si inquiétant dans les maisons autrefois bruyantes. Jour par jour, heure par heure presque, il se sentait s'affaiblir, il se ridait, se cassait, marchait plus lentement. Le paysan tenace, si ardent autrefois au labeur, si désireux de gain, ne pouvait plus travailler. Il lui avait fallu, peu à peu, circonscrire son activité. Impossible, aujourd'hui, de s'en aller au loin dans les champs, à la première blancheur de l'aube, pour s'en revenir aux ombres du crépuscule. Les jambes qui se fatiguent vite et se dérobent ne peuvent plus longtemps marcher, la main qui tâtonne ne peut plus pousser la charrue.

Il avait dû vendre un pré, un bout de champ, un coin de bois. Pour le peu qui restait, trop distant de la maison, il employait des manœuvres, des hommes qui défrichent, des femmes qui récoltent. Le père Budé ne pouvait plus même aller surveiller ces gens, qui se souciaient peu d'abîmer la terre.

L'espace parcouru par ses pas hésitants s'était peu à peu rétréci. Un par un, il avait abandonné les carrés et les rectangles de terre, étendus comme des tapis bruns et verts, au versant de la molle colline. Son meilleur champ, là-bas, il ne le reverrait plus. Le cercle de sa promenade diminuait avec une rapidité visible.

Voici qu'il ne pouvait plus circuler péniblement qu'à travers

les allées de son jardin, un jardin utilitaire de cultivateur, attenant à la maison, tout en fruits et en légumes. Là, il s'obstinait toujours au travail, maniant les outils, devenus lourds pour ses mains gourdes. Il faisait encore les gestes des occupations de toute sa vie, il bêchait, plantait, déplantait. Mais il ne pouvait qu'effleurer la terre, devenue impassible et dure. Il se contenta bientôt de sarcler les carrés envahis par les mauvaises herbes, de fouiller le sol de ses gros doigts ankylosés pour en arracher les pommes de terre, de cueillir les fraises, de ramer les pois.

A l'automne suivant, il essayait vainement de se hausser pour cueillir les fruits dans les arbres, ceux du plein champ, trapus et tordus, et ceux de la muraille, crucifiés en espaliers. Il ne pouvait pas non plus se baisser pour chercher à ras de terre les graines précieuses et les graminées parasites. Un jour, il tomba sur les genoux et les coudes, se laissa aller sur le flanc, comme une bête fatiguée, et ne put se relever tout seul. Sa vue baissa. Il lui fut impossible de bien observer ce qui se passait autour de lui. Il dut renoncer, tant ses mains obstinées tremblaient, et tant ses yeux se brouillaient d'une vapeur, à éplucher ses légumes et à faire ses comptes lui-même.

Ses fils enrageaient de voir leur bien, sous une tutelle si débile, s'émietter et se perdre. Ils prouvaient à leur père, clair comme le jour, qu'on l'exploitait, qu'on le volait en nature et en argent. Le vieux le savait et soupirait. Mais les deux garçons habitaient loin. L'un avait épousé une femme aisée et dirigeait une ferme à La Féorthe, sous les premiers couverts du Bocage. L'autre, besogneux, habitant à Pigeole une basse maison au bord de la route, s'employait à des travaux de journalier, cultivateur, bûcheron, éleveur de volailles. Il était encombré d'enfants et avait du mal à vivre. Ces deux frères se surveillaient, en ce qui concernait le père. Ils n'allaient le voir que le dimanche, l'un, faraud, à l'aise dans son drap et ses gros souliers, des anneaux d'or reluisant aux oreilles; l'autre, se tenant coi, en sabots, le nez baissé, les mains sous sa blouse bleue. Tous deux marchaient de long en large, inspectaient, désapprouvaient, méprisaient.

Ils conseillaient l'abandon, la vente, en paroles tantôt traînantes et évasives, tantôt dures et précises. Ou bien, ils arron-

dissaient des dos colères, avaient des haussements d'épaules, gardaient de longs silences accusateurs.

Le père Budé finit par se rendre à l'évidence. Il fit ce que font beaucoup de vieux paysans, il consentit à la vente et au partage.

Les formalités furent rigoureusement accomplies. Les deux fils étaient bien aussi renseignés et méticuleux que le notaire chargé de dresser l'acte. La maison et les lopins de terre furent mis aux enchères; convertis en argent, des parts exactes furent allouées aux héritiers en avance. Les deux hommes empochèrent les quelques billets bleus et les quelques pistoles qui leur étaient adjugés, à charge de loger, de vêtir et de nourrir leur père jusqu'à la fin de ses jours.

C'était, en somme, chose facile. A la ferme de La Féorthe, il fut possible d'installer un lit dans la pièce commune. Dans la maison de Pigeole, une couchette fut placée sous l'escalier qui conduisait à la soupente. Le vêtement était tout trouvé. Le père était sorti de sa maison vendue, habillé pour longtemps, pour toujours, même. Les ménagères se chargeraient de repriser, de rapiécer, de tricoter, de faire durer le gilet de laine et la blouse de toile. Les vieux, ça use peu. Et celui-ci mangeait peu aussi. Depuis qu'il avait quitté son chaume et son jardin de légumes, il était indifférent et atone. Il accepta les conditions d'un signe de tête. Il fut convenu qu'il habiterait à tour de rôle chez chacun de ses deux enfants, un mois chez l'un, un mois chez l'autre.

Chez celui-ci ou chez celui-là, ici ou là, ou ailleurs, qu'importe? Il n'avait qu'à se laisser déplacer, sans souci d'amasser et de prévoir le lendemain. C'était au tour des jeunes. Il n'avait plus rien à lui.

Si fait, pourtant. La coutume pour lui, comme pour les autres dans sa situation, fut rigoureusement observée. Quand tout fut dispersé, lors de la vente aux enchères publiques, les meubles, les ustensiles de cuisine, les vêtements de la défunte, les outils, tout, jusqu'au chandelier de fer et jusqu'à la boîte à sel, un seul objet fut excepté de cette dispersion. Un drap de lit fut soigneusement mis de côté, et le vieux s'en alla, appuyé sur sa canne et emportant la pièce de toile pliée sur son bras. C'est le linceul des vieux qui est ainsi réservé, la *berne*, comme il est dit en ce pays de Vendée, le pavillon suprême des appels de secours et des manifestations de deuil.



Cette berne fut cousue dans un lambeau d'étoffe pour qu'on n'eût pas à la laver trop souvent, et placée au chevet du vieux Budé. Quand il s'en va, au bout d'un mois, de chez l'un de ses fils, pour s'en aller passer un mois chez l'autre, il emporte avec lui son linceul.

Le sous-seing privé passé entre les deux fils et qui règle la manière dont chacun d'eux doit participer à l'entretien du père, ce sous-seing privé est rigoureusement observé.

C'est ponctuel et inexorable. Tous les mois, le père change de fils. Tout a été prévu, la façon de procéder au transport, la manière de régler le temps, l'heure et la minute de l'arrivée et du départ. Le père Budé ne doit passer de chez l'un chez l'autre « qu'à la tombée de la nuit ». Pas à midi ou à deux heures. Non, le soir.

Qu'il fasse froid ou chaud, le bonhomme ne voyagera pas autrement.

Et cela, tantôt dans une charrette traînée par un âne quand c'est le frère riche qui l'amène à Pigeole, tantôt traînée par un cheval quand le frère pauvre l'expédie à La Féorthe. Le fils riche a acheté une carriole que traîne un petit âne noir, mais il ne se dérangera pas pour venir chercher son père. L'autre, quand viendra son tour, devra payer la location d'un cheval.

Le vieux laisse faire, prend le temps comme il vient. Il arrive et il s'en retourne, portant sa berne. Il reste où on le place, regarde les gens virer, sortir, rentrer, manger leur soupe, répond aux questions, accepte les après-midi de solitude, se couche aussitôt après le repas du soir.

A la ferme de La Féorthe, il est assis au coin de la cheminée, quand il pleut et qu'il gèle au dehors. Il regarde fumer les brindilles de bois et l'âtre s'engrisailler de cendres et s'éclairer des étincelles roses des tisons. Au beau temps, il est assis sur un banc, contre la porte, et de ses yeux bleu pâle il voit les pommiers fleurir, les fleurs tomber sous le vent, les chats monter à l'échelle du grenier. Il est de plus en plus vieux, il n'est pas maltraité, il n'a l'air ni heureux ni malheureux, mais il lève parfois très vite un œil furtif, pour rentrer dans son apathie; il semble attendre patiemment quelque chose.

A Pigeole, les journées sont plus longues et la faction silencieuse du vieillard est plus monotone. La maison est sans

jardin, enserrée entre deux autres habitations, au long du village échelonné sur la grande route. Pas de vigne vierge ni de roses montantes à la porte. On installe bizarrement le père Budé, assis sur une chaise, au dehors, le dos tourné à la route, le visage contre un mur.

Il ne peut se distraire des passants, des bestiaux qui s'en vont en troupes, harcelés par les chiens noirs, des maisons d'en face. Il n'a devant lui que la muraille effritée, plâtreuse, verdie de mousse. Il la regarde fixement comme si ses yeux se perdaient dans un espace sans bornes. Il y revoit, en souvenirs vagues, sa lente vie de paysan. A mesure que les heures déclinent, quand les arbres du clos de l'autre côté du chemin se penchent et se relèvent sous la brise, des ombres passent sur ce mur rigide, et ce sont comme les défunts qui apparaissent, les anciens du vieux, sa femme, et tous les événements à jamais écoulés de sa vie médiocre, les jours et les jours de travail, quelques brusques émotions vite endormies, de rares fêtes...

C'est un inconscient philosophe, ce bonhomme. A force de regarder et de transporter sa berne, à force d'entendre parler de sa mort comme d'une chose proche et naturelle, par les fils, par les brus, par les enfants, par ceux qui passent et qui s'arrêtent, il ne parle plus que de cela, lui aussi, quand il ouvre la bouche pour répondre. Il a annoncé plusieurs fois, d'une voix devenue mince et lointaine, « qu'il était sur son bout, qu'à son âge on n'avait comme qui dirait plus de force, mais qu'il n'y avait rien à faire, puisque tout le monde devait y passer ». Sur ce, sa bru a déclaré que, pour sûr, elle n'avait « jamais vu une vieillesse pareille », qu'il « ne pouvait plus se bouger », et, se tournant vers moi, à demi-voix :

— Enfin, c'est pas pour dire, mais ce sera une belle destruction.

Le vieux se croit seul, maintenant. Je suis resté adossé contre la porte, je le regarde, il est plus vieux, plus cassé, plus immobile et plus anéanti que jamais. Il se penche davantage vers la terre, comme s'il voulait y entrer, s'y enfouir pour toujours. Mais ses yeux, levés, regardent le mur, ses mains tressaillent, et il dit, avec lenteur, cette phrase, en son patois vendéen :

« Ho-l-est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir! »

C'est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir. Oui,



bonnomme, et l'humanité ne fait que cela, qu'elle s'agite dans les villes, qu'elle peine dans les campagnes, qu'elle passe sur les routes, allant au hasard, ou qu'elle reste immobile devant un mur. Le père Budé continue à le regarder, ce mur. Tout à l'heure, il rentrera, il regagnera sa niche sous l'échelle, appuiera sa tête sur sa berne, dira son chapelet. Il attend qu'on vienne le chercher, il se courbe davantage sous la brise qui fraîchit, il est tout environné des lueurs dernières du soleil qui s'en va, La route, le mur, les maisons, les arbres sont tout roses et tout en or. Le ciel déploie ses douces nuées du soir, longues, souples, tissées de soie,, et qui vont s'effilant et se perdant parmi les vapeurs et les splendeurs, de l'orient voilé de deuil jusqu'à l'occident tragique, éclatant de lumière et rouge de sang.

Le vieux paysan est définitivement tombé dans la somnolence des fins de journées et des fins de vies. Il a prononcé sans efforts comme une conclusion d'amertume de l'existence incompréhensible, une phrase que lui auraient enviée Shakespeare pour ses drames frissonnants, et le Bossuet des sermons, qui ouvre les tombeaux, qui scrute la vie, qui célèbre la mort en une éloquence somptueuse et funèbre. Le vieux Budé ne sait pas qu'il a dit un mot définitif, qui passe sur toutes choses comme un arrêt, qui devrait changer le silence en stupeur et épouvanter les campagnes : « C'est une pauvre affaire, d'attendre sa chair à pourrir! »

Gustave GEFFROY.

Le Directeur-Gérant : G. DECAUX.

UN SCANDALE

I

Quand la compagnie des chemins de fer de l'Ouest fut autorisée, en 1845, à soumettre à l'Administration le projet de tracé d'un embranchement de Beuzeville à Fécamp sur la ligne du Havre, M. André Lacombe, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, fut chargé d'aller faire sur le terrain les études préparatoires. Il s'établit d'abord à Beuzeville et y termina la première partie de son travail qui s'arrêtait au village des Ifs. Cela fait, vers le milieu du mois de mai, il transporta son quartier général à Fécamp, tête de ligne de sa deuxième section. Tous les matins, à six heures, il se mettait en campagne, suivi de son aide de camp, M. Germain, géomètre du cadastre de France et décoré de Juillet, qui l'assistait dans ses opérations. Tous deux revenaient à Fécamp à cinq heures et prenaient place à la table commune de l'hôtel des Bains.

Il y avait là une quarantaine de dîneurs, et la question du chemin de fer était naturellement le thème invariable de la conversation. L'ingénieur, qui était homme du monde et homme d'esprit, avait pris le sage parti de se renfermer dans un silence absolu. Germain faisait également le muet, et les malheureux convives s'épuisaient en interrogations inutiles.

Cependant, un soir, André dut lui-même aborder le terrible sujet pour obtenir certains renseignements qui lui étaient indispensables. Il s'éloignait chaque jour davantage de Fécamp et reculait la limite de ses opérations ; le matin, il avait été arrêté

par un grand mur en bon état qui indiquait une propriété très considérable. Il avait pu reconnaître immédiatement que la voie ferrée devait la traverser en faisant brèche au milieu de la clôture. Mais, avant de pénétrer dans le parc, armé des droits que lui donnait son caractère public, il désirait savoir quel était le propriétaire et à quel homme il allait avoir affaire. Ce devait être un personnage important, car le domaine avait une apparence somptueuse, et André ne voulait pas s'engager à l'aventure dans une question où toutes les difficultés de sa mission allaient vraisemblablement se trouver réunies.

Vers la fin du dîner, au milieu d'une discussion politique qui échauffait tous les hommes d'État de la table d'hôte, André profita d'un instant de silence pour jeter négligemment la phrase suivante :

— A qui donc appartient cette grande propriété dont il faut contourner le mur de clôture avant d'arriver aux Ifs ?

Dix voix répondirent en chœur :

— A M. le marquis de Valmenier !

Puis les questions partirent comme des fusées : Traversez-vous la propriété ? — Passez-vous au milieu ? — Suivez-vous le mur de droite ? — Côtoyez-vous le mur de gauche ? — Établissez-vous une station aux Ifs ?... etc., etc.

André attendit que le silence fût rétabli, rassembla tout son courage et hasarda une seconde phrase :

— M. de Valmenier est-il depuis longtemps dans le pays ?

Ce fut pendant deux ou trois minutes un effroyable charivari dans lequel se perdirent vingt réponses, mais bientôt une voix, qui avait du reste dans le pays une réputation légitime de vigueur et de sonorité, parvint à dominer le tumulte. Voici comment s'exprima M. ***, doyen des huissiers de Fécamp :

« — Les Valmenier sont depuis sept cents ans dans le département. Le marquis actuel a deux cent soixante mille livres de rentes en terres. Il ne dépense que la moitié de son revenu, mais il ne fait pas d'économies. Jamais une action mobilière n'est entrée dans son portefeuille. Il remet à sa fille, à la fin de chaque année, la somme toujours très considérable qui reste dans son secrétaire, et Mlle Marguerite de Valmenier gaspille en aumônes et en charités des capitaux qui auraient pu être utilement consacrés à l'encouragement du commerce et de l'industrie dans le canton. »

Un murmure flatteur accueillit ces paroles. L'orateur sourit et continua :

« — M. de Valmenier ne vient jamais à Fécamp. Il n'a pas « intenté un seul procès depuis dix-sept ans que j'exerce dans « cette ville, et, quand il est cité au tribunal de simple police « pour quelque contravention commise par un de ses nombreux « fermiers, voituriers ou domestiques, il se laisse condamner par « défaut. Il n'appelle pas du jugement et son intendant paye « l'amende. Ni mes confrères, ni moi, monsieur, n'avons eu « occasion d'instrumenter pour lui. Il a un aumônier qui dit la « messe dans la chapelle du château. Il a un fils de vingt-six ans « qui, lui, vient quelquefois à Fécamp pour renouveler ses pro- « visions de plomb et de poudre, si bien qu'une seule branche de « commerce profite, et faiblement encore, de la résidence des « Valmenier dans le canton. Il a une fille qui court le pays, à « cheval, à toute heure du jour et de la nuit. Un gros propriétaire « des environs a commis la sottise de la rechercher en mariage ; « elle a refusé de le recevoir, déclarant qu'elle n'épouserait ja- « mais un homme qui la demandait pour femme sans la connaî- « tre et qui ne la désirait que pour son nom et pour sa fortune. « Cette demoiselle a vingt ans ; on vous dira qu'elle est jolie ; « moi, je n'aime pas les blondes. Le marquis n'a pas augmenté « le chiffre de ses baux depuis son entrée en possession qui eut « lieu en 1828, et tous les fermiers du pays qui ne dépendent pas « de lui vous diront à quel point l'agriculture souffre de cette « déplorable condescendance. Il abuse en effet de sa modération « pour interdire à ses tenanciers la moindre augmentation dans « leur prix de vente. Je ne change pas mes conditions, leur dit- « il, ne changez pas les vôtres. Aussi, tandis qu'à deux ou trois « lieues d'ici tous les gens de campagne peuvent, par des éléva- « tions de tarif considérables, accroître la somme des capitaux « mis en circulation, une concurrence vraiment déloyale existe « à notre porte et maintient les mercuriales de nos marchés à « un niveau presque invariable. M. de Valmenier est électeur et « éligible, et ne paraît jamais aux assemblées. Il ne sait ni sou- « tenir le gouvernement, ni même être de l'opposition. Vous « pouvez être convaincu, monsieur, que je ne suis que l'écho de « l'opinion publique en vous déclarant que l'usage que M. de « Valmenier fait de sa grande fortune est une véritable calamité « pour le canton. Si M. le maire de Fécamp, qui n'a jamais été

« invité au château, avait quelque énergie et quelque dignité, il « appellerait l'attention de M. le sous-préfet et celle du gouver- « nement tout entier sur une situation qui compromet nos intérêts « les plus chers. »

Un nouveau murmure approbateur accueillit la fin de ce discours. Chacun pensa qu'il n'y avait rien à ajouter à une improvisation aussi chaleureuse. Le dîner était terminé, on se leva et on se sépara.

Ainsi, l'opinion des convives de l'hôtel des Bains était unanime; mais le même soir, à dix heures, quand André monta dans sa chambre, une petite servante qui l'éclairait lui dit bien timidement :

— Je servais à table tout à l'heure, monsieur, et j'ai entendu le nom de M. de Valmenier. Je n'ai pas bien compris ce que M. X*** vous disait, car il a employé des mots que je ne connaissais pas, mais je peux vous dire que M. le marquis est un bien brave homme et que sa fille est ce qu'il y a de meilleur dans le pays. Mon frère, qui est journalier dans une des fermes du château, a pris un mauvais numéro au dernier tirage et serait soldat si M. le marquis n'avait pas donné huit cents francs, huit cents francs d'argent comptant, pour son remplacement. Quant à la demoiselle, en apprenant, il n'y a pas quinze jours, que ma mère, qui est très vieille, était gravement malade, elle a fait deux lieues pour aller la voir et pour lui porter de l'argent. Je vous demande pardon, monsieur, d'avoir pris la liberté de vous parler sans être questionnée, mais, voyez-vous, il m'a semblé qu'on a dit devant vous du mal du marquis et de sa fille, et ça m'a fait un si drôle d'effet que je me sens comme forcée d'en dire du bien maintenant.

II

Le lendemain, quand André entra dans l'antichambre du château de Valmenier, voici quelle était son opinion sur le marquis : un original, un maniaque, mais le plus honnête homme du monde. Il ne se trompait pas.

Il remit sa carte à un valet de pied qui la prit et la plaça sous les yeux de M. de Valmenier.

— André Lacombe, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées,

fit celui-ci en la regardant. Que me veut ce monsieur? Comment est-il fait?

— C'est un jeune homme qui a très bon air, monsieur le marquis.

— Un ingénieur! Je me suis laissé dire que ces gens-là étaient tous perdus dans les rêveries. Celui-ci vient m'offrir quelque invention de sa façon, une charrue à vapeur ou un moulin atmosphérique. Recevons-le cependant.

Et s'adressant au valet de pied:

— Faites entrer, dit-il.

André fut introduit. M. de Valmenier le fit asseoir et l'invita à s'expliquer.

— Monsieur, dit André, je suis chargé de l'étude du tracé du chemin de fer projeté de Beuzeville à Fécamp, et je viens vous demander l'autorisation d'opérer dans votre parc.

— Vraiment, monsieur, c'est bien là l'objet de votre visite?

— Oui, monsieur.

— Je le regrette, car j'aurais désiré vous bien accueillir, et je vais me trouver dans la nécessité de vous renvoyer avec un refus. Je ne suis que médiocrement partisan des chemins de fer, monsieur. Cette invention m'a toujours paru plus ingénieuse qu'utile; pour moi, elle a réalisé un progrès dans l'art de la mécanique et rien de plus. Aussi, n'ai-je aucun penchant à favoriser le développement de ces voies de communication qui tendent à créer entre les villes et les campagnes des relations déplorables au point de vue moral et politique. Je suis donc obligé, monsieur, de vous dire en toute sincérité que je condamne votre entreprise et que je ne ferai certainement rien pour la seconder.

— Je me suis mal expliqué, monsieur le marquis, et vous m'obligez à vous tenir un langage plus précis. Ce n'est pas une faveur que je réclame, c'est un droit que j'invoque.

— Un droit! Le droit de pénétrer chez moi?

— La loi me le donne dans l'intérêt de la mission que je remplis.

— La loi? Quelle loi? Je ne la connais pas, votre loi!

— Vous la connaissez malgré vous, nul n'est censé l'ignorer.

— Eh bien, je l'ignore, moi, et je m'en fais gloire.

— S'il en est ainsi, je me verrai forcé d'opérer sans votre consentement, répliqua André qui sentait la patience lui échapper.



— Sans mon consentement, cela est impossible. Mais où est-elle, votre loi, je consens à la voir, montrez-la moi !

— Elle est dans le code, et si vous en aviez un dans votre bibliothèque, vous pourriez vous-même...

— Un code ! le code de vos nouvelles lois, n'est-ce pas ? Non, monsieur, je n'ai pas ce livre. Je le connais cependant, et voici comment. Des gens, assurément mal intentionnés, l'avaient mis, à Paris, entre les mains de mon fils, qui, un jour, l'a apporté à Valmenier. En parcourant ce volume, j'ai pu m'assurer qu'il était impossible de le laisser sans péril à la disposition d'un jeune homme. Je l'ai pris et je l'ai brûlé.

— Alors, monsieur le marquis, notre discussion ne finira pas.

— Si, monsieur, car je ne prétends pas persister dans une résistance peut-être illégale. Je sais que le régime de mon pays a changé et que je dois bon gré mal gré me soumettre à ses dispositions nouvelles. Je pense seulement que vous avez à produire certaines pièces établissant ce droit nouveau que j'ignorais. Je vous prie de me les communiquer.

— Rien de plus facile, monsieur le marquis ; voici la copie de la lettre du ministre des travaux publics qui autorise les études et invite M. le préfet du département à prendre un arrêté pour me donner le droit d'opérer dans les propriétés particulières, sous toutes réserves des indemnités qui pourraient être dues pour dégâts ou dommages. Voici l'ampliation de l'arrêté du préfet.

— Allons, j'avais tort, dit le marquis en examinant ces pièces. La loi est pour vous. Opérez, monsieur, opérez ! Mais auparavant je tiens à vous faire bien connaître quel est ce domaine que vous envahissez aujourd'hui. En traversant mes propriétés, votre chemin de fer détruira l'œuvre de quatre règnes glorieux. Je m'explique plus clairement. Vous n'ignorez pas que Louis le Gros, en l'an de grâce 1112, dut écraser une coalition d'indignes suzerains qui avaient secoué le joug de l'autorité royale. Mon ancêtre, Raoul, sire de Valmenier, resta fidèle à son souverain légitime et combattit bravement à ses côtés. Un rebelle, le baron de Beaujolais, succomba dans la lutte : ses biens furent confisqués et formèrent la première baronnie de Valmenier. Elle s'agrandit, en 1465, par la libéralité de Louis XI, qui, après la bataille de Montlhéry, abandonna à mon ancêtre Robert, baron de Valmenier, la vicomté du seigneur de La Marche, qui perdit son domaine pour avoir trempé dans la ligue du Bien Public. En 1574,

Henri III, guerroyant contre les protestants, fit passer des mains d'un protestant en celles de mon ancêtre, Hugues de Valmenier le comté de La Briche. Louis XIV, bon catholique, le grand Louis XIV a droit également à notre reconnaissance. En 1685, la révocation de l'édit de Nantes chassait de France le huguenot Rodolphe, marquis de Métré. Il sollicita vainement la faveur de disposer de sa terre; elle fut octroyée à mon ancêtre Gaspard de Valmenier, qui prit alors le titre de marquis que je porte encore dignement aujourd'hui, après deux siècles écoulés. C'est ainsi que nous étions traités, monsieur, quand il y avait en France un gouvernement et des lois. Je poursuis. Il survint, vers 1790, je crois, un désordre dans l'État qui conduisit à Coblence tous les bons gentilshommes. Mon père émigra; j'avais quatre ans : je le suivis. En 1814, notre maître bien-aimé, Louis dix-huitième du nom, nous rétablit dans l'intégrité de nos droits. Mon père (que Dieu garde son âme!) mourut en 1820 et je devins marquis de Valmenier. Depuis, bien que la société ait été de nouveau troublée, il est un grand morceau de belles et bonnes terres qui ne reconnaissent pas d'autre maître que moi. Ce sont ces prairies, ces arbres et ces blés qui entourent le château où vous avez l'honneur d'être reçu en ce moment, monsieur. J'avoue que je n'attendais pas l'affront qui m'est fait aujourd'hui. Malgré l'incertitude des temps, je me croyais ici chez moi. Vous me tirez de cette erreur; vous me dites que vous venez accomplir un devoir, je veux bien vous croire; je cède. Disposez de ma maison, de ma terre et de mes gens puisque M. le ministre et M. le préfet l'ordonnent, et puisque le salut public est intéressé à cette violation de ma propriété. Je vais prévenir mon intendant qu'il ait à recevoir vos ordres.

Le marquis sonna. André jugea que toute discussion était inutile et attendit. Un valet de pied introduisit un personnage en habit noir et en cravate blanche qui représentait admirablement le vieux serviteur de la haute comédie.

— Monsieur Bernard, lui dit le marquis, monsieur est ingénieur civil. Vous lui obéirez comme à moi-même. Vous le promènerez dans toutes les allées du parc et vous lui ouvrirez toutes les portes du château. Vous reconnaîtrez, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à André, qu'il serait difficile de prendre la chose de meilleure grâce.

André s'inclina. Le marquis salua et se retira. En passant dans

le salon voisin, il trouva Marguerite debout près de la porte. Il était tellement agité qu'elle put lui dissimuler son trouble. Elle avait écouté et entendu.

— Ma chère enfant, lui dit le marquis, tu feras bien de rentrer dans ton appartement. Le parc et le château sont livrés à un inconnu qui vient prendre des mesures et faire des calculs au nom de la loi. Quant à moi, je quitte la place et je sors jusqu'au dîner.

Cela dit, il embrassa sa fille, demanda un cheval et s'en alla, droit en selle et ferme sur ses étriers, malgré ses soixante-dix ans, trotter à l'ombre, en forêt, tout en gémissant sur la situation déplorable de son pays.

III

Une heure après, André, assisté de son géomètre, mesurait la pente d'une des allées du parc, lorsqu'une robe blanche sortant des arbres s'approcha de lui. C'était Mlle Marguerite de Valmenier.

— Monsieur, dit-elle à André, je désirerais vous parler, à vous seul.

— Diable, pensa-t-il, c'est probablement la fille du seigneur de ce château ! Que peut-elle me vouloir ? Va-t-elle aussi nier la révolution française et s'élever contre le développement des chemins de fer ?

Puis il la regarda. Elle était d'une beauté fine et délicate ; blonde et blanche, mais sans fadeur ; des yeux du bleu le plus clair, mais un regard vif et pénétrant ; sa jupe, légèrement relevée, laissait voir l'extrémité d'un pied charmant qui savait courir dans le gazon ; les cheveux se répandaient en boucles autour de cette jeune tête qui jetait comme un rayonnement de grâce et de lumière ; la verdure et le soleil faisaient un cadre merveilleux à cette apparition soudaine.

On a des yeux et un cœur, quelque ingénieur qu'on soit. Les yeux s'ouvrirent. Le cœur s'agita. André se souvint qu'il n'avait pas trente ans et que les sciences exactes ne font pas le bonheur. Ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il répondit à la question de Marguerite :

— Mademoiselle, je suis à vos ordres.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu recours à la ruse, mais,

moi, je veux en agir loyalement avec vous; je vous préviens donc que je sais tout. Mme de Valençay m'a fait connaître votre projet.

— Mademoiselle...

— Pas d'explication, je vous en prie. Notre tête-à-tête en ce lieu n'est pas tout à fait dans les usages. C'est devant mon père que nous devons nous voir. Vous dînez aujourd'hui au château.

Et comme André voulait de nouveau prendre la parole :

— Adieu, monsieur Lacombe, dit-elle en insistant avec affectation sur ce nom, je vous répète qu'il m'est impossible de prolonger plus longtemps cette entrevue mystérieuse. A bientôt !

Et elle s'échappa. André, tout interdit, la regarda s'enfuir. Sa surprise avait été grande, mais la réflexion la dissipa promptement.

— De deux choses l'une, se dit-il, ou cette noble famille veut se moquer de moi, ou bien la jeune fille est aussi déraisonnable que le marquis son père. Je saurai ce qui en est. Je suis invité à dîner. Je reste et j'aurai le secret de l'énigme.

Cette résolution arrêtée, il reprit son travail avec un calme parfait. La ligne de voie ferrée était tracée au milieu des arbres séculaires du parc, quand il se présenta à six heures au château.

En revenant de sa promenade, le marquis avait trouvé Marguerite, en grande toilette, solennellement assise dans un fauteuil du salon de réception qui ne s'ouvrait qu'aux jours de fête.

— Pour qui et pourquoi tous ces préparatifs ? avait demandé M. de Valmenier.

— Mon père, avait répondu Marguerite avec une admirable simplicité, c'est que j'ai invité à dîner ce jeune homme qui est venu ce matin pour le chemin de fer.

— Tu veux plaisanter ?

— Nullement ! Cela vous fâcherait-il ? J'ai cru bien faire. Quand M. le vicomte de La Roche de Mont-Brison est venu au château, la semaine dernière, ne l'avez-vous pas retenu à dîner ? J'ai pensé qu'il était convenable de traiter de même ce pauvre garçon. Ne m'avez-vous pas toujours dit qu'il fallait exercer largement l'hospitalité ?

Elle développa ce thème avec une gravité imperturbable.

Le marquis dut se résigner. Il accueillit M. Lacombe avec une politesse froide et réservée. A six heures et demie, on était à table.

André n'était pas un de ces jeunes savants qui prétendent que l'amour de la science ne va pas sans le mépris de l'art. Tout en faisant à l'école polytechnique et à l'école des ponts et chaussées les études spéciales les plus solides, il avait conservé le goût éclairé des lettres, le culte des bons tableaux et des belles statues, la passion de la musique. Il n'affectait pas ces airs incultes et désordonnés de certains grands hommes du siècle qui, pour donner à penser qu'ils sont tout esprit et tout intelligence, traitent leur corps en véritable guenille. Pour lui, le génie et la propreté n'étaient pas deux ennemis irréconciliables.

Il n'était pas joli garçon, ce qui est un grand mérite. Le jeune homme bien rasé, bien peigné, bien brossé, bien frisé, bien ganté, bien chaussé et bien cravaté, qui marche raide et guindé dans l'irréprochable correction de son costume, est peut-être une des merveilles du demi-monde, mais il est à coup sûr une des plaies de la vraie société. André était élégant sans exagération et sans prétention. Grand et mince, il avait une physionomie ouverte et résolue. Son regard trahissait toujours l'activité de sa pensée, et ses lèvres fines ne paraissaient pas devoir s'ouvrir pour une parole banale.

Il n'était pas riche, mais il avait ce qui est nécessaire pour vivre à Paris dans une simplicité honorable, et, comme il était laborieux, le revenu de son travail s'ajoutait chaque année plus considérable au revenu fixe de son patrimoine. Il n'entrait jamais à la Bourse, ne se trouvant ni assez pauvre ni assez riche pour spéculer. Il vivait enfermé dans un cercle étroit d'amitiés sûres; il était le représentant de la science dans un petit groupe d'artistes : peintres, sculpteurs, romanciers, journalistes, musiciens, qui, travaillant et vivant près de lui, avaient insensiblement développé devant ses regards les horizons infinis de l'art et de la pensée. Aussi était-il homme à se mêler brillamment à toute conversation intelligente, ce qui lui attira, dès le commencement du dîner, l'attention et la considération du vieux marquis.

On avait parlé un peu de tout, en évitant cependant la politique et les chemins de fer, lorsque le nom de Mozart se trouva par hasard jeté dans la causerie. C'était le maître préféré de M. de Valmenier, qui avoua son culte pour l'auteur de *Don Juan*. André fit la même profession de foi. La glace était rompue. La révolution française n'a rien changé aux lois de la musique; le marquis et l'ingénieur parlaient une langue commune. Le ton de

la conversatien s'éleva. André fut sincèrement éloquent. Il fit des *Noces de Figaro* une analyse curieuse et passionnée qui enchanta M. de Valmenier et qui étonna profondément Marguerite ; elle n'avait jamais entendu traiter une question d'art avec autant de verve et d'esprit. André mettait, d'ailleurs, quelque coquetterie à se faire écouter, et les regards de Marguerite, constamment attachés sur lui, excitaient l'élan de sa jeune inspiration.

Quand on quitta la table, ce fut pour tirer des rayons de la bibliothèque les partitions de Mozart. Marguerite, qui était excellente musicienne, se mit au piano ; chaque morceau terminé amenait une de ces charmantes discussions dans lesquelles toutes les opinions sont respectables, parce que toutes les convictions sont sincères. André prit la liberté d'adresser ses observations à Marguerite sur certains mouvements qui lui paraissaient trop lents ou trop précipités. Une de ces remarques donna lieu à une petite causerie à deux qui, en courant, toucha à vingt sujets ; ils en sortirent également satisfaits l'un de l'autre.

Vers dix heures, André dut se retirer. Le marquis le remercia d'avoir accepté son invitation, et voulut prendre jour pour faire meilleure connaissance. André s'excusa, alléguant qu'il était attendu à Paris et qu'il était obligé de se consacrer tout entier à ses préparatifs de départ. La séparation fut cordiale. Du tracé du chemin de fer et de l'expropriation pour cause d'utilité publique, il avait continué à n'en être pas question.

IV

Pendant ce temps, M. l'intendant Bernard, qui savait vivre et bien vivre, avait invité M. le géomètre Germain à vouloir bien prendre sa part d'un excellent dîner et à faire honneur au meilleur vin de la cave du château. Tant que les convives purent boire et manger, rien ne troubla l'harmonieux concert de leurs verres et de leurs fourchettes ; mais les choses tournèrent au tragique après ce premier élan de deux beaux appétits. Les coudes reposaient largement sur la table, le café fumait dans les tasses, le cigare de M. Germain jetait ses nuages au plafond, la tabatière de M. Bernard exhalait les parfums les plus suaves, la perruque de l'intendant avait perdu son antique équilibre, le nez du décoré

de Juillet prenait des teintes écarlates, la confiance s'était doucement établie, la causerie s'engagea, tout fut perdu.

— Mon cher monsieur Bernard, s'écria M. Germain, rien ne vaut un bon dîner après une bonne journée. La vie est une belle chose quand l'estomac et la conscience ont, le soir, à des titres égaux, le sentiment du devoir accompli. Douze heures au travail, quatre heures à table, huit heures sur l'oreiller, tel est le programme d'un honnête homme, tel est le mien.

— Je partage entièrement votre opinion, mon cher monsieur Germain, et depuis quarante-trois ans que je sers fidèlement mon maître...

— Votre maître ! Que voulez-vous dire ?

— Mon seigneur et maître le marquis de Valmenier.

— Vous remplissez des fonctions au château, monsieur Bernard, mais je pense que vous ne vivez pas ici dans un état voisin de la domesticité ?

— Je vous demande pardon, monsieur Germain, je suis le premier domestique de M. le marquis et j'y mets mon honneur.

— Vous plaisantez, monsieur Bernard, vous n'êtes pas l'homme qui conviendrait à un pareil métier. Vous causez fort bien et vous paraissez avoir reçu une excellente éducation.

— La meilleure, monsieur, la meilleure. Virgile et Cicéron sont mes lectures habituelles ; je suis un grand admirateur de Racine, et j'ai pour le poète Homère un culte particulier. Mais, cette instruction, je la dois à la bienveillante protection de feu M. Robert, marquis de Valmenier ; tout ce que je sais, c'est grâce à lui que je l'ai appris ; tout ce que je possède, c'est de lui que je le tiens. Voilà pourquoi ma vie et ma liberté lui appartiennent. Voilà pourquoi la vie et la liberté de mon fils, qui termine en ce moment d'excellentes études, à l'institution de Juilly, appartiendront également au marquis de Valmenier.

— Monsieur, s'écria Germain en se levant, nos principes diffèrent absolument. Vous n'êtes pas un homme, vous êtes une chose ! Vous faites partie du mobilier du château ! Vous devez être porté sur l'inventaire ! Moi, je suis un bon Français, jouissant de tous ses droits civils et politiques, garde national et décoré de Juillet.

— Je ne vous en fais pas mon compliment. Je me suis laissé dire que les journées de Juillet et la garde nationale étaient deux pitoyables inventions.

— Vous m'insultez !

— Non, je porte un jugement sur l'histoire de mon temps.

— Pour la connaître, il faudrait ne pas avoir mené, entre les quatre murs de ce château, une existence de mollusque.

— Mollusque, monsieur. Vous m'appelez mollusque?

— Oui, certainement, et j'en ai bien le droit, moi qui descends d'une vieille famille révolutionnaire. J'ai mes titres de noblesse, moi.

— Je voudrais bien les connaître.

— Mon père a démoli la Bastille le 14 juillet 1789.

— Pendant ce temps-là, le mien suivait ses maîtres dans l'exil.

— Mon père a fait la campagne d'Italie, monsieur, et a reçu quatre blessures à la bataille d'Austerlitz.

— Le mien a servi dans l'armée de Condé.

— Mon père, à l'entrée des Alliés, tuait en combat loyal un officier de uhlans qui l'avait insulté, et, pendant ce temps, mes trois sœurs, qui sont aujourd'hui de braves et honnêtes bourgeoises, jetaient d'un quatrième étage des pots de fleurs sur un régiment de cosaques qui défilait rue Charlot.

— Mon père rentrait alors dans tous ses droits.

— C'est pour cela que je regrette le dîner que j'ai accepté.

— C'est pour cela que je regrette le dîner que je vous ai offert.

En achevant sa phrase, M. Bernard laissa tomber sur la table deux formidables coups de poing qui jetèrent le désordre dans les bouteilles et dans les assiettes. On accourut au bruit. On sépara les adversaires qui parlaient de décrocher deux vieilles épées rouillées, tranquillement endormies dans une panoplie contre le mur. Au même instant, André, qui se préparait à partir, fit demander M. Germain, et celui-ci dut se résigner à la retraite. Il sortit à pas comptés et à reculons, montrant à M. Bernard, que deux grands valets maintenaient respectueusement sur sa chaise, une figure exaspérée par les passions politiques et par les chaleurs du vin vieux.

Il trouva André dans la cour du château, et, quelques minutes après, tous deux mettaient leurs petits chevaux au trot sur la route de Fécamp. Ils gagnèrent la ville en silence. Les étranges événements de la journée avaient jeté quelque trouble dans l'esprit d'André, et l'image de Marguerite était toujours devant ses yeux. Il cherchait vainement à s'expliquer le sens des singulières paroles qu'elle lui avait adressées dans le parc. Avait-elle voulu

se jouer de lui ? Dans quel but ? Elle n'était pas fille à chercher des distractions dans une plaisanterie inconvenante. L'imagination de la pauvre enfant était-elle malade ? Mais il se rappelait alors avec quel tact charmant et quel esprit délicat elle avait su, pendant le dîner, faire face à toutes les difficultés et à tous les périls de la conversation. André se perdit dans un monde de suppositions et de conjectures jusqu'à ce que, rentré dans sa chambre d'auberge, il se vit forcé de revenir à des idées plus positives. Il avait à écrire à Paris ; il chassa résolument toutes ses rêveries et prit la plume. Voici le passage de son rapport qui touchait aux intérêts du marquis de Valmenier :

« Jusqu'au village des Ifs, disait-il, aucun obstacle, le terrain est plat et uni ; les rampes auront peu de déclivité ; on évitera presque entièrement les courbes ; on ne traverse que des champs ; le prix des terrains ne sera pas élevé, car il n'y aura ni maison à enlever, ni clôture à renverser. C'est à un kilomètre en deçà des Ifs que j'ai rencontré la première difficulté sérieuse, représentée par un grand mur de huit cents mètres au beau milieu duquel aboutissait mon tracé. En respectant ce mur, on se condamnerait à un détour qui allongerait notablement le parcours et qui nécessiterait l'exécution de travaux d'art assez coûteux. Il n'y a pas à hésiter ; il faut couper la propriété. Elle appartient au marquis de Valmenier. Il n'y a pas à espérer d'arrangement à l'amiable ; c'est un vieux gentillâtre qui ne cédera qu'à l'expropriation. En sortant de son parc, on est dans le village des Ifs, et j'ai eu l'honneur de vous adresser précédemment mon projet de tracé de ce point à Beuzeville. Ma mission est donc terminée, et je compte partir après-demain pour Paris. »

Il signa, alluma un cigare, revit encore, mais déjà plus vaguement, la tête de Marguerite dans les nuages de sa fumée, se coucha et s'endormit paisiblement. C'était, en somme, un esprit positif. Il avait toujours vécu d'une vie active et laborieuse. Il n'était pas fait pour les illusions et les chimères. Si Marguerite lui apparut en rêve, le diable qui voulait le tenter en fut pour ses frais de mise en scène. Le songe était oublié au réveil.

V

Marguerite n'avait pas le même calme ; elle passa une nuit fort agitée, et se leva de grand matin pour écrire à son amie

Marceline de Valençay. Il est absolument nécessaire de reproduire sa lettre.

« Vendredi matin.

« Ma chère Marceline, il est arrivé, je l'ai vu, il me plaît. Je crois que je pourrai l'aimer. Qu'il se déclare. Je te dois le récit détaillé des événements qui me décident à t'écrire cette première phrase un peu cavalière et un peu compromettante. Voici, mon amie, le fidèle exposé des faits.

« J'ai reçu, dimanche dernier, ta lettre qui m'annonçait la prochaine arrivée de M. de Brévannes à Fécamp. De là, jouant le rôle de je ne sais quel ingénieur chargé de je ne sais quel travail relatif à je ne sais quel chemin de fer, il devait pénétrer au château, tout comme dans les comédies, demander mon père et soutenir son personnage d'emprunt. De la sorte, tout était pour le mieux, à son point de vue à lui. Il s'entourait d'un profond mystère ; il me voyait sans être vu ; il m'examinait bien à son aise et demeurait impénétrable dans son incognito. Ton amitié m'a donné avis de l'entreprise qui me menaçait et a arraché le masque sous lequel M. de Brévannes espérait rester caché ; je te remercie de tout mon cœur.

« La route de Fécamp devait m'amener ton protégé, et j'avoue sans peine que j'avais quelque hâte de le voir arriver. Aussi, dès le matin, j'allais m'établir moi, mes livres et ma tapisserie, dans le petit kiosque qui est à l'extrémité du parc et qui domine toute la campagne. Lundi, mardi, mercredi, rien, que la verdure qui verdoyait et que la poussière qui poudroyait. J'enrageais. Enfin, jeudi, à midi, deux petits chevaux se dessinèrent à l'horizon. Les cavaliers mirent pied à terre à quelques centaines de mètres des murs du château et installèrent leur campement à l'ombre d'un bouquet d'arbres : de mon observatoire, je les vis tirer d'une grande boîte qui était venue sur la croupe de l'un des deux coursiers toute une collection de piquets, de bâtons, de chaînes et de cordes. C'était mon ingénieur et son aide de camp, quelque valet déguisé probablement. Dorante et Arlequin, le jeu de l'amour et du hasard représenté en pleine campagne sur la grande route. Je suis forcée de reconnaître que j'ajoutais moi-même à l'effet théâtral de cette scène. J'avais une lorgnette ; ne le répète pas, Marceline, ne le répète pas. Je dois rendre à Dorante et à Arlequin cette justice qu'ils jouèrent leur rôle avec une admirable

conviction. Pendant une heure, ils se donnèrent beaucoup de mal pour enfoncer les petits bâtons dans la terre, pour y attacher des ficelles et pour avoir l'air de prendre de véritables mesures. Je commençais à trouver qu'ils y mettaient trop de conscience, quand M. l'ingénieur grimpa sur son petit cheval et prit au trot la route du château. Son acolyte le suivit sur la seconde haquenée, qui portait le précieux coffret dans lequel avait été resserré avec soin tout l'attirail dont je t'ai parlé. M. de Brévannes sollicita une audience de mon père, qui le reçut fort mal et qui voulait tout simplement le mettre à la porte ; mais ton protégé, qui est décidément un homme d'intelligence et de ressource, s'était procuré certains papiers qui firent, comme par enchantement, tomber toute résistance, si bien qu'il resta maître du château. Mon père sortit furieux. Sans se troubler, M. de Brévannes reprit gravement dans le parc ses opérations de la plaine. Moi, résolue à tout faire pour le bien connaître, j'allai droit à lui et je l'invitai à dîner. Il parut fort surpris, mais il accepta. Le plus difficile a été d'apprendre la chose à mon père, qui a dû cependant s'incliner devant les faits accomplis. Donc, le dîner a eu lieu. M. de Brévannes a causé avec tant de grâce et d'abandon que mon père lui-même s'est trouvé sous le charme. Je suis très contente de ton protégé, et je finis comme j'ai commencé, en t'autorisant à lui donner à entendre qu'il peut faire les démarches de rigueur.

« Ton amie. »

Mme de Valençay répondit, courrier par courrier, à cette lettre :

« Samedi 28 mai.

« Il y a erreur, ma chère amie. C'est un véritable ingénieur qui s'est présenté jeudi à Valmenier. M. de Brévannes a quitté Paris ce matin seulement. J'ai dîné avec lui hier chez Mme de Brionne. Tu le verras demain et je désire bien vivement que ma lettre arrive avant lui afin que tu puisses régler ta contenance. Dépêche-toi d'oublier cet inconnu qui est tout simplement quelque petit bourgeois laborieux aux gages du gouvernement. M. de Brévannes est le mari qui te convient. Il t'aimera de la bonne façon, ni trop, ni trop peu. Il ne sera ni indifférent, ni indiscret. C'est un second M. de Valençay, et tu sais que je suis très heureuse. Il faut que tu l'épouses. Quant à ton aventure avec ce monsieur des ponts et chaussées, c'est un secret entre nous deux,

et je te promets qu'il sera bien gardé. Ce qui m'étonne et ce qui me chagrine même un peu, c'est que toi, fille de gentilhomme, tu n'aies pas vu que tu avais affaire au premier venu. Adieu, ma chère Marguerite, et mes compliments à la future comtesse de Brévannes.

« Ton amie. »

Le matin du jour où Marceline écrivait cette lettre, André rencontrait à la gare de Beuzeville un voyageur de bonne mine et de belles manières qui descendait de l'express venant de Paris. C'était M. de Brévannes. Il montait dans un cabriolet de campagne qui l'attendait à la station et prenait la route de Fécamp. André et le fidèle Germain partaient, un quart d'heure après, par l'express venant du Havre.

VI

M. de Brévannes ne voulut pas perdre sa journée. Il arriva à dix heures à Fécamp, descendit à l'hôtel des Bains, déjeuna en toute hâte, et prit aussitôt après la route de Valmenier, monté sur le même petit cheval qui avait conduit André au château.

La journée était brûlante, le chemin poudreux, et M. de Brévannes, secoué par sa monture haletante, en plein soleil et en pleine poussière, montrait une mine passablement mélancolique. Il n'était pas fait pour briller dans les entreprises romanesques, et cette manière de voyager, tout à fait nouvelle pour lui, ne répondait nullement à ses habitudes. C'était un de ces hommes qui n'ont pris d'autre peine que celle de naître. Il avait toujours vécu dans le luxe, grâce à un revenu de cent mille livres de rentes, et dans le calme, grâce à l'égoïsme qui présidait à toutes ses actions. Ni ambition, ni passion, ni amitié ne troublaient l'ordre parfait de son existence, et, pour le peindre en un seul trait, il n'avait pas encore aimé, lorsque, à trente-quatre ans, il rencontra Mlle de Valmenier.

Il la vit à l'Opéra, dont il était un des plus fidèles habitués. Il y allait trois fois par semaine, parce qu'il lui paraissait convenable de se montrer là où venaient tous ceux de son monde. Ayant peu de goût pour la musique et peu de sympathie pour le ballet, il avait pris le parti, pour se distraire pendant le spectacle, de

se consacrer tout entier à l'étude et à l'examen de la salle. Il avait appris patiemment le nom de tous les abonnés, et sa grande affaire était de suivre les variations qui s'opéraient dans la population des premières loges. Ses observations lui avaient permis de former et d'entretenir un agréable répertoire de médisances qui le rendait précieux dans la conversation.

Ce fut vers le milieu du mois de janvier 1845 que l'apparition de Marguerite attira l'attention de M. de Brévannes. Il n'en devint pas amoureux à première vue, car la passion ne devait pénétrer que lentement dans ce cœur profondément endormi, mais il trouva un plaisir étrange et singulièrement agréable dans l'admiration curieuse qu'il accorda à Mlle de Valmenier. Après deux mois d'un culte purement contemplatif, M. de Brévannes aspira à des jouissances moins idéales, et la pensée lui vint naturellement de se faire présenter.

Il était un peu le cousin de la plus intime amie de Marguerite, Mme de Valençay. C'est à elle qu'il s'adressa.

— Mon cousin, lui répondit elle, vous arrivez un jour trop tard. M. de Valmenier, qui est tout à fait gentilhomme campagnard, s'ennuyait à Paris et il a pris hier la route de sa province. Au reste, laissez là vos regrets, car je crois bien que je ne vous aurais pas présenté... Oh ! rassurez-vous, et ne montrez pas une figure inquiète. Je sais qu'il n'est pas de bonne maison où vous ne soyez reçu et que vous aviez votre place aux Tuileries avant 1830 ; mais Marguerite a si mal reçu deux protégés à moi, présentés par moi, que j'aurais probablement reculé devant une troisième tentative. Elle ne ressemble nullement aux douze mille jeunes filles que vous avez rencontrées cherchant partout un mari pour aller au bal et des danseurs pour ne pas s'y ennuyer. Mlle de Valmenier venait à Paris pour la première fois, et tout le bruit qui nous distrait et qui nous amuse n'a fait que l'étourdir et la fatiguer. Elle a regretté son grand parc, ses vieux arbres, ses chevaux, ses promenades dans les bois, ses pauvres de village et sa liberté au grand air. C'était à vous autres hommes de lui faire oublier la solitude ; mais les Parisiens, pas plus que Paris, n'ont su trouver grâce devant elle. Elle prétend qu'ils sont tous semblables et que c'est fort triste ; qu'ils débitent tous les mêmes fadeurs et les mêmes compliments, et que c'est fort ennuyeux ; que tous regardaient en elle, non pas la femme, mais l'héritière, et que c'est fort impoli ; bref, toute une série d'accu-

sations très graves qu'elle porte contre les hommes. Vous seriez bien surpris si je vous apprenais quel est celui qu'elle a distingué. Un petit monsieur, sans nom (il s'appelle Durand, Dumont ou Dubois, je ne sais), qui me sert d'architecte. Il était venu chez moi prendre mes ordres pour le chalet que je fais construire à Valençay ; Marguerite s'est trouvée là en même temps que lui et s'est amusée à le faire causer. Ce garçon lui a raconté son histoire. Ce n'était pas bien intéressant, je vous le jure. Il n'avait jamais connu sa mère, son père était ouvrier, il était arrivé par son travail à une assez belle situation, il gagnait dix mille francs par an, son ambition était de devenir membre de l'Institut, et autres choses de ce genre. Marguerite l'a écouté avec une grande curiosité, et lorsqu'elle m'a parlé des deux amis que je lui avais présentés, elle m'a dit le plus sérieusement du monde : « J'aime bien mieux ton jeune architecte ; au moins il fait quelque chose celui-là, et on sait pourquoi il est sur la terre. » Vous auriez, j'aime à le croire, dissipé les préventions de Mlle de Valmenier, mais ce n'est pas une femme ordinaire et, si j'étais homme, je ne voudrais pas arriver à elle avec la formule habituelle : « Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter »... ; je chercherais quelque manière originale et romanesque d'entrer en relations. Tel est mon avis, monsieur mon cousin, méditez-le et faites ce qu'il vous plaira. Quant à l'audience officielle et solennelle que vous désiriez, je ne peux vous la faire obtenir avant l'automne prochain. Je dois passer le mois de novembre à Valmenier, et si, à cette époque, vous n'êtes pas perdu dans la contemplation d'une autre tête brune ou blonde également découverte à l'Opéra, venez chasser dans les environs du château, sonnez un soir, poudreux et fatigué, à la grille de M. de Valmenier, et réclamez l'hospitalité qui est due à tout bon gentilhomme errant. Je vous promets d'intercéder en votre faveur et de vous ménager un accueil honorable. C'est tout ce que je puis faire pour vous.

M. de Brévannes se retira soucieux et préoccupé. Le soir, la salle de l'Opéra qui était parfaitement pleine, lui parut tout à fait vide. Il partit après le troisième acte de *Guillaume Tell* et rencontra, dans le vestibule du théâtre, un de ses amis récemment marié qui emmenait sa femme, jolie petite personne blonde, adorablement enfouie dans un monceau de pelisses et de fourrures. Ce tableau ajouta à la mélancolie de M. de Brévannes, qui rentra de fort méchante humeur dans son appartement de garçon. Son

malaise et son ennui s'accrurent chaque jour, et, six semaines après, il se leva un matin déterminé à tout faire pour revoir Marguerite.

Et voilà comment le 28 mai, à midi, M. de Brévannes trottait au soleil, dans la poussière d'un chemin vicinal. Il allait se présenter au château de Valmenier sous le nom de M. Georges Dutrey, ingénieur des ponts et chaussées, attaché à l'administration des chemins de fer de l'Ouest. Mme de Valençay était seule dans la confidence de son projet, et M. de Brévannes, comptant sur la discrétion de sa cousine, avait pleine confiance dans le succès de son entreprise. Il allait être bien reçu au château, le marquis l'inviterait à y passer quelques jours, il accepterait après quelque résistance, il soutiendrait facilement son rôle, car il avait recueilli sur la question de l'embranchement de Beuzeville à Fécamp des renseignements généraux très suffisants, il plairait à Marguerite, et l'aveu de son nom et de sa fortune serait ensuite reçu avec joie.

M. de Brévannes était tout entier à ses espérances quand il fut introduit devant M. de Valmenier.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit brusquement celui-ci, et expliquons-nous, je vous prie. On me dit que vous vous présentez ici en qualité d'ingénieur.

— En effet, monsieur le marquis.

— Puis-je savoir ce qui vous amène?

— Le tracé du chemin de fer...

— Pardon, monsieur, pardon ! Je ne peux passer ma vie à recevoir des ingénieurs qui viennent pour le tracé du chemin de fer. J'en ai vu un avant-hier, vous arrivez aujourd'hui, il y en a peut-être encore un troisième en route. Cela ressemble à une invasion et je suis décidé à résister.

— Mais, monsieur le marquis... balbutia M. de Brévannes, fort déconcerté par cet accueil.

— Il n'y a pas de mais, monsieur, interrompit sèchement le vieux gentilhomme. Parlons peu, et parlons bien. Vous connaissez la loi, n'est-ce pas ?

— La loi, monsieur le marquis; quelle loi? repartit M. de Brévannes tout à fait décontenancé.

— Quelle loi ! Vous ne connaissez pas la loi ! Nul n'est censé l'ignorer, monsieur. Je sais que des arrêts récents justifient votre prétention de pénétrer ici sans mon consentement, mais encore

faut-il que vous me présentiez la lettre du ministre des travaux publics qui autorise les études, et l'arrêté du préfet du département qui vous donne le droit d'opérer dans les propriétés particulières, sous toutes réserves, cependant, des indemnités qui pourraient être dues pour dégâts et dommages. Montrez-moi la copie de la lettre du ministre! — Montrez-moi l'ampliation de l'arrêté du préfet!

— Une lettre! une ampliation!

— Certainement!

— C'est que je n'ai pas ces pièces.

— Vous ne les avez pas et vous croyez que je vais vous recevoir. Mais, monsieur, si pour être chez soi chez moi, il suffisait de dire: *Je suis ingénieur et je viens pour le tracé du chemin de fer*, des quatre coins de la France il arriverait des gens curieux de visiter mon parc et mon château, qui s'installeraient dans mon salon, déjeuneraient dans ma salle à manger, marcheraient sur mes gazons, récolteraient mes fruits et faucheraient mes blés. Heureusement la loi est là qui exige la lettre et l'ampliation, loi prévoyante, loi excellente, loi tutélaire, loi protectrice, qui me permet de vous dire très poliment que je ne vous retiens plus.

— Cependant, monsieur le marquis, permettez-moi de m'expliquer. J'ai peut-être d'autres titres à faire valoir...

— Non, monsieur, je n'admets que les titres reconnus par la loi. D'ailleurs, cette conversation a déjà duré trop longtemps.

Cela dit, le marquis se leva; il n'y avait pas à insister; M. de Brévannes dut se retirer et reprendre à travers le parc le chemin de la grille du château; c'était là qu'il avait laissé son cheval. Il marchait abîmé dans les plus pénibles réflexions; il venait d'être congédié, il n'y avait aucun espoir de retour, et c'en était fait de tous ses beaux projets. La situation lui paraissait donc désespérée, lorsque tout à coup il se vit attaqué par deux grands lévriers blancs qui bondirent sous ses pas au détour d'une allée.

Il s'arrêta assez inquiet, car les deux chiens s'étaient placés devant lui dans une attitude menaçante et n'attendaient que son premier mouvement pour prendre l'offensive. Par bonheur, on vint à son secours, et son sauveur fut Marguerite.

— Ici Zamet, ici Spot, dit-elle en s'adressant aux lévriers qui se résignèrent à obéir, et vinrent tout en grondant se coucher sur le sable, aux pieds de leur maîtresse. — Je vous demande pardon, monsieur, ajouta-t-elle, ces deux vilaines bêtes vous ont effrayé,

mais la route est libre maintenant, et vous pouvez passer en toute sécurité.

M. de Brévannes écoutait Mlle de Valmenier dans une agitation extrême. Se retirer sans lui parler, c'était abandonner la partie sans jouer sa dernière carte. Mais que dire? L'embarras et la timidité conduisent souvent aux résolutions hardies, et ce fut le secret de l'audace soudaine de M. de Brévannes. Il était là, seul, avec Marguerite. Il la connaissait pour une fille originale et romanesque. Cette rencontre au milieu des bois amenant une déclaration hardie ne lui déplairait peut-être pas. C'était l'occasion ou jamais de se montrer entreprenant et passionné. Il se décida à tenter l'aventure.

M. de Brévannes arrêta Marguerite, qui se disposait à continuer sa route, et lui demanda bravement la faveur de quelques instants de conversation.

— Vous désirez me parler, monsieur? répondit-elle, fort surprise du ton grave et presque tragique de son mystérieux interlocuteur.

— Oui, mademoiselle. Mais rassurez-vous, vous pouvez m'écouter sans crainte.

— Oh! je n'ai pas peur! et d'ailleurs, ajouta-t-elle en montrant les lévriers qui se tenaient inquiets et farouches à ses côtés, j'ai là deux gardes et deux amis.

— Eh bien! mademoiselle, je vais vous apprendre toute la vérité. Je me suis présenté au château sous un nom d'emprunt. Pour arriver jusqu'à vous, j'ai voulu jouer un rôle que je n'ai pas su soutenir.

— Et ce rôle, quel était-il?

— Celui d'un ingénieur chargé...

— Un ingénieur! Votre nom, monsieur, votre véritable nom?

— M. de Brévannes.

— M. de Brévannes! mais c'est impossible! Vous me trompez!

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

— Mais c'est moi qui ne comprends pas, monsieur! Ah! je vous en prie, dites-moi que vous n'êtes pas M. de Brévannes.

— Je ne peux vous dire que ce qui est.

— Mais alors celui qui est venu hier, qui était-ce? Je me perds dans cette aventure! Mme de Valençay... Connaissez-vous Mme de Valençay?

— Oui, certainement, elle est ma cousine.

— Le cousin de Marceline ! C'est bien cela ! Plus de doute ! Vous êtes M. de Brévannes ! C'est terrible !

— Vous me parliez de Mme de Valençay.

— Oui. Marceline m'avait annoncé votre arrivée et j'attendais. Avant-hier un ingénieur s'est présenté. J'ai cru que c'était vous. Je l'ai reçu de mon mieux. Je l'ai invité à dîner. Il a accepté. Et ce n'était pas vous ! Que devenir ?

— Ceci, mademoiselle, n'a rien de bien grave, hasarda timidement M. de Brévannes. Ce n'est qu'une erreur.

— Une erreur ! Oui, assurément, ce n'est qu'une erreur, mais c'est très grave ! Ah ! monsieur, que va-t-il se passer, si vous êtes réellement M. de Brévannes ? Car alors, l'autre, celui qui est venu, celui qui n'est pas vous, c'est un simple ingénieur ! Oh ! non, cela n'est pas ! C'était un déguisement ! Lui aussi a voulu jouer la comédie ! Si vous saviez comme il a parlé de Mozart, et pourquoi, je vous le demande, un ingénieur parlerait-il aussi bien de Mozart ? Cependant il faut que nous découvrions quel était ce jeune homme ! Grand, brun, mince, spirituel, causant à merveille ! Vous ne le connaissez pas ! Cherchons ensemble ! Un de vos amis qui avait connaissance de votre projet, peut-être !... Ce n'est pas cela !... Si c'était... Ah ! mais, cela ne vous regarde pas ! Vous, monsieur, vous n'avez qu'une chose à faire : partir, partir immédiatement, retourner à Paris et ne plus penser à moi. C'est un bon conseil que je vous donne. Vous avez tort de songer à m'épouser ! Vous voyez quelle fille extravagante je suis ! Je vous rendrais très malheureux. Adieu, monsieur, partez, et surtout oubliez tout ce que vous avez vu et entendu ici.

Et elle s'enfuit. M. de Brévannes la regarda s'éloigner, immobile, atterré.

Ludovic Halévy,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

LE VIEUX PAYS ROUMAIN

LES NOCES VALAQUES

Je crois bien avoir lu autrefois, dans la vie d'un grand docteur de l'Église, qu'étant revenu après sa mort dans son couvent, il honora de son apparition, non les premiers de ses frères, les humanistes, les théologiens, les imagiers, mais le dernier de tous, le moins lettré, le plus simple.

L'exemple me paraît bon à suivre — sans être défunt ni même docteur, — et si un voyage dans ces contrées où Ovide a langui ne vous effraye pas, nous laisserons de côté le boyard, pour visiter ensemble le *paysan* roumain, un parent très, très éloigné de Jacques Bonhomme, de cet « animal à face humaine, déguenillé, hâve, affamé », que La Bruyère a vu, ou a cru voir, en un jour de mauvaise humeur, et qu'il a buriné pour les siècles dans ses immortels *Caractères.*

Entre nous, ce simple, cet illettré, ce dernier des derniers, en sait plus long que tous les maîtres-clercs de Bukharest et autres capitales; ce fils de Trajan, oublié entre les Carpathes et le Danube, quand l'Empire romain reculait devant les Barbares, ce berger de la montagne, ce laboureur de la plaine, ce cher, ce bon paysan est un *grand poète*. Boileau le toiserait du haut de sa perruque, c'est possible; mais Shakespeare lui tendrait la main. Un grand poète, dis-je; j'en prends à témoin ses merveilleux contes, ses *poveste*, que je traduis, moi indigne, et ses chansons, ses *doine*, que je traduirai peut-être, si... si je puis dérober une étincelle de son génie, et purger ma pauvre cervelle de tout le fatras aristotélique.

Seulement, on est en train de me le gâter, mon enviable frère qui sème le maïs ou qui paît les brebis ; on lui apprend à lire (1).

Et quand il saura lire, il sera comme tout le monde, comme vous et moi, et il oubliera une foule de jolies choses, dont on ne trouve pas la menue monnaie dans les livres. Un beau jour, il dédaignera la sandale de buffle, la veste de peau d'agneau, la chemise brodée de rouge, la large ceinture fauve à clous dorés ; il prendra ses habits au « décrochez-moi ça », chez le juif de la ville, — des habits ternes, piteux, étriqués, — et ce jour-là, ô mes amis (si je le vois et à Dieu ne plaise !), ce jour-là, je vous entretiendrai du Parlement roumain, de l'Académie roumaine, tout cela fort intéressant sans doute, mais combien moins à mes yeux que les vieilles coutumes dont je vais essayer de vous donner une idée, en complétant ce que j'ai vu, par les récits des anciens.

Tenez, je mets plus souvent que de raison mon frac sur le dos, mon claque sous le bras et ma brochette à la boutonnière. Peuh ! je ne me suis vraiment senti un homme qu'à Rucar, à Sturzéni, à Campulung, en veste couleur du ciel brodée d'argent, en culotte de laine blanche soutachée de noir, avec un feutre à long poil là où d'autres ont plus de cheveux que moi, — et, entre les jambes, un bon petit cheval infatigable. Et je n'avais pas peur des oignons crus et de la bouillie de maïs, et je buvais sec l'eau-de-vie de prunes à la gourde de mon vénérable compagnon, un vieux à la mine de bandit.

Nous allons donc assister, avec votre permission, à une noce de paysans valaques ; et comme le temps fait son œuvre... à la vapeur — nous avons 2,543 kilomètres de chemins de fer en exploitation, — je reculerai la scène jusqu'à la première moitié de ce siècle, avec le regret de n'y avoir point vécu.

Nous somm... chez des cultivateurs aisés, des *mosneni* (2) : quatre bœufs à l'étable, des vaches et leurs veaux, quelques

(1) En Roumanie, le budget de l'instruction publique et des cultes absorbe un peu plus du dixième des dépenses de l'État (en 1889, 16,579,502 fr sur 164,869,000 francs).

(2) Descendants d'anciens soldats du temps des princes belliqueux (XVI° et XVII° siècles). Après une campagne, le hospadar leur donnait des terres dont il fixait lui-même les limites en suivant à cheval un périmètre plus ou moins considérable. « Tout ce qui est dans cette enceinte est à toi » disait-il alors à l'invalide des vieilles guerres ; et celui-ci se trouvait investi de tout l'espace en deçà des foulées du cheval.



petits bidets, quatre-vingt-dix-neuf moutons à la bergère (pour vous dire que ça ne fait pas cent bêtes avec le berger), huit à dix hectares de labours, du bois en forêt, de la prairie à l'avenant, et, dans la maison au toit de bardeaux, aux murs de brique crue fraîchement crépis, une pucelette gentille à croquer... Je ne promène pas le lecteur dans une Tempé imaginaire, dans les Iles fortunées de la Fable ; s'il ne me croit pas, qu'il vienne y voir !

Dès que Florica (va pour Florica !) a accueilli la demande de Stan — on a causé près du puits, n'est-ce pas ; on a dansé la *hora* (1) le dimanche, on a échangé la branche de basilic, et Florica a donné à son bien-aimé sa propre ceinture, — le jeune homme expédie des messagers officiels, précédés d'un sonneur de cornemuse, un personnage très subtil, sachant son rôle sur le bout du doigt, et qui adresse au père de la jeune fille l'allocution suivante :

— « Nos ancêtres, allant à la chasse et parcourant la forêt du monde, ont découvert le pays que nous habitons (2), la terre roumaine qui nous donne son miel et son lait. Or, poussé par cet exemple, l'honorable garçon Stan est aussi allé à la chasse à travers les bois et les guérets, et il y a rencontré une biche timide qui a fui son approche. Mais nous autres, en suivant les traces, nous avons été conduits jusqu'à cette maison. Donc, il faut que tu la remettes entre nos mains, ou au moins que tu nous montres le refuge de ce précieux gibier, que nous avons forcé avec tant de fatigues et de peine. »

Et le sonneur de cornemuse de déployer toutes les ressources de son éloquence, brodant son discours d'autant de métaphores qu'un tzigane a de puces, ce qui n'est pas peu dire.

Le père répond que la biche en question n'est pas entrée chez lui.

(1) La *hora* (du latin *chorus*), danse nationale roumaine, sorte de ronde assez lente, se portant par trois pas, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, le cercle se resserrant ou s'élargissant sans se briser. Dès que les musiciens placés au centre ont fait entendre les premiers accords, plusieurs jeunes gens forment le cercle en se tenant par la main et commencent à danser ; puis une jeune fille s'avance et se place entre deux des danseurs de la même façon. Il en vient une seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles soient toutes entrées dans la *hora*.

(2) Voilà le monde devant eux. De quel côté cheminer ? L'homme se fiera à la bête, la raison à l'instinct. La chienne Molda donne son nom à la Moldavie, pour s'être noyée en indiquant un gué à son maître. Ainsi le bœuf, le loup, le pivert conduisirent les vieilles colonies italiques.

Les messagers se mettent de la partie, appuyant les paroles du ménétrier. Alors se présente la bisaïeule de Florica. « Est-ce celle-là que vous cherchez ? » — « Non. » La grand'mère vient à son tour. « Peut-être celle-ci ? » Même réponse. Puis la mère. « Non, non, ce n'est pas non plus celle-là. »

Après la mère, on amène une servante, laide, vieille et couverte de haillons. « Eh bien, c'est donc cette autre que vous cherchez ? » — « Pas davantage, car notre biche a les yeux de l'épervier, les cheveux blonds comme l'or ; ses dents sont comme un chapelet de perles, ses lèvres comme une cerise ; sa peau a la blancheur du cygne ; ses doigts, la mollesse de la cire ; son visage est plus radieux que le soleil et la lune. »

Les parents feignent de ne pas comprendre, et toute cette saynète se joue avec un sérieux imperturbable. N'est-ce pas autrement pittoresque qu'un colloque entre deux notaires, cet essentiel marchandage dotal où ont abouti, hélas ! les fiançailles paysannes dans notre maussade Occident. — Je dis *notre*, mais je vous le laisse.

Réduits enfin par les menaces des messagers, qui font mine de tirer leur poignard, le père et la mère amènent leur fille, parée comme une châsse et portant à son cou le plus clair de sa dot, un collier de ducats, à deux, trois, quatre rangs, selon la fortune. On fête sa venue, le verre en main, et Florica entre dans sa chambre qu'elle ne doit plus quitter avant le jour du mariage.

Ce jour-là... pardon, je vais ouvrir une large parenthèse.

Florica sait ce qu'elle fait en voulant épouser Stan. Partout les jeunes filles ont la préoccupation de leur futur mari ; je vais leur donner les recettes des petites Roumaines d'antan. Le jour de la fête des rois, elles placent sous leurs oreilles une tige de basilic, et, durant la nuit, l'image du fiancé se présente à elles. D'autres fois, elles s'en iront au jardin ; les yeux bandés, elles chercheront deux branches dans la haie et les lieront avec un ruban ; si elles ont noué les branches de deux arbustes différents, elles s'établiront dans l'année. Quelques-unes trouvent l'image de leur seigneur et maître dans le miroir d'une source, éclairée par les rayons de la pleine lune de mai. Les plus simples jettent de leurs cheveux dans le feu ; s'il y a crépitation, elles auront un bon époux ; sinon, elles seront rossées plus souvent qu'à leur tour. Et voilà comment les mariages sont écrits au ciel !

Nous sommes au jour des noces (supposons que le promis habite un autre village). Stan envoie, pour annoncer sa venue, quelques compagnons à cheval, que les parents de la jeune fille vont attendre sur la route. Aussitôt signalés, ils fondent sur ces éclaireurs et les emmènent prisonniers à la maison. Bien heureux si on ne les a pas attachés à rebours sur leur selle, le nez tourné vous savez où. Interrogés, ceux-ci répondent qu'ils étaient des hérauts venus pour déclarer la guerre, que le gros de l'armée les suit à peu de distance, et que l'assaut sera donné à la forteresse, si elle ne se rend à merci. Les parents s'avancent alors, avec les prisonniers, à la rencontre du fiancé qui arrive enfin avec une suite plus ou moins nombreuse, plus ou moins pompeuse.

Dès que les deux partis approchent de la demeure de la promise, les cavaliers de l'un et de l'autre camp se livrent tous ensemble à l'exercice de la course, pour simuler une sorte de joute. Le mieux monté, celui qui atteint le but le premier, reçoit un mouchoir brodé des mains de Florica, qui enguirlande de fleurs la bride du cheval.

Ces préliminaires terminés, tout le monde se rend à l'église, avec le sonneur de cornemuse en tête, enflant ses joues comme Éole, et près de lui un jeune homme portant un rameau de sapin orné de rubans. Il faut vous dire que Florica a l'air d'une petite fadette avec sa chemise de *borandjick* (1), son étroite jupe noire dont le fond disparaît sous un luxe inouï de broderies, et le flot de fils d'or attachés à ses cheveux et retombant en arrière.

Mais nous voilà dans le temple rustique, barbouillé du haut en bas de fresques naïves. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout, devant l'iconostase, sur un tapis où l'on a semé des pièces de monnaie, pour témoigner qu'ils foulent aux pieds les richesses et ne recherchent que le bonheur domestique ; — le brave pope, qui vit de l'autel le moins mal qu'il peut, ne les laissera pas traîner tout à l'heure. En attendant, il commence les prières du rituel et pose une couronne d'argent, fleuronnée de croix, sur la tête de chacun des époux. Ceux-ci ont près d'eux, comme à un baptême, le *nun* et la *nuna*, un parrain et une marraine tenant l'un et l'autre un gros cierge.

Vient la bénédiction des anneaux, dont l'échange se fait jus-

(1) Étoffe de soie crêpée tissée à la maison, qui rappelle les gazes de Brousse.

qu'à trois fois; puis l'officiant promène les nouveaux mariés à travers la nef, en simulant une danse hiératique, alors que les chantres nasillent (car ils nasillent tous) des hymnes appropriées, et que les parents jettent sur le pavé des grains de froment, sans doute pour demander à l'Éternel la fertilité de la terre que les bras de Stan arroseront de leur sueur. (Ils jettent aussi des noix.) Est-ce pour montrer que les époux renoncent à tout jamais aux babioles de l'enfance? On ne s'accorde pas là-dessus.

Après cela, l'officiant présente à notre Stan et à notre Florica une tranche de pain bénit où ils mordent à belles dents, l'un après l'autre, et un verre de vin qu'ils boivent de la même façon, à trois reprises, symboles d'union et d'amour (1). Il est d'usage, pour provoquer la gaieté, d'approcher et de retirer brusquement la coupe, ce qui occasionne des mouvements comiques. Mais, bah! nous sommes à la campagne, entre bonnes gens qui ne ratiocinent pas.

Tout ce qui concerne la cérémonie religieuse s'est conservé jusqu'à nos jours; j'en ai été témoin plusieurs fois, non seulement dans les villages, mais à Ploesci, à Bucarest. Le formalisme de l'Église grecque admet volontiers ces simagrées facétieuses. D'ailleurs, comme le dit M. Léo Bachelin, dans ses notes sur la cléricature roumaine, ici la religion constitue « un décor scénique, plutôt qu'un organe de la vie sociale. Aussi, prise dans son ensemble, n'est-elle plus qu'une institution, non pour élever les cœurs, mais pour donner une certaine dignité à quelques actes considérés comme plus importants, pour entourer d'une consécration cérémonielle la naissance, le mariage et la mort. »

De retour à la maison, après le sacrement, un festin est servi. On a encore lancé à la volée des poignées de blé sur le seuil. Les mariés occupent le haut bout de la table ; à droite et à gauche, le parrain et la marraine, — ils reconnaîtront les honneurs qu'on leur rend par des cadeaux appropriés ; puis les deux pères et les

(1) Rien de nouveau sous le soleil. Selon un antique missel de Paris, lorsque les époux, revenant de la messe, sont arrivés à leur maison, ils trouvent devant la porte le pain et le vin ; le prêtre bénit le pain : alors l'époux, et après lui l'épouse, mordent dans le pain. Le prêtre bénit aussi le vin et leur en donne à boire, etc. Cité par Michelet dans ses *Origines du Droit français*.

deux mères, et ainsi de suite. Le pope se place où il peut. Il ne tient le haut de l'échelle qu'au temple; là seulement il porte le vêtement ecclésiastique; ici sa barbe et sa longue chevelure le distinguent seules de ses voisins. Notre Père céleste le nourrit sans doute, mais pas tout à fait *gratis pro Deo;* c'est aussi un paysan; il a femme et enfants et il sème son grain, il moissonne sa gerbe — j'allais dire comme vous et moi (ô Tolstoï), je me reprends : comme les solides gars d'à côté.

Avant de manger, le frère du jeune homme, ou à défaut un de ses proches, se lève et lui débite le petit speech suivant :

— « Frère Stan, te voilà arrivé à l'âge du mariage et de la joie; notre père t'a uni, en ce jour, à la colombe que tu as élue selon ton cœur. Garde néanmoins la mémoire de ceux qui t'ont donné la vie et conserve toujours ton amitié à tes frères qui ont sucé le même lait. Continue à être soumis aux volontés de tes parents, afin d'obtenir leur bénédiction, et songe avec reconnaissance au sein qui t'a porté, à la main paternelle qui t'a nourri. Puisse le Seigneur Dieu donner à Stan et à Florica le bonheur en ce monde et la vie éternelle dans l'autre ! Amen. »

Mais comment ont été priés tous ceux qui sont là, j'oubliais de le mentionner. Deux garçons d'honneur sont allés de village en village, avec une gourde de vin dont ils ont offert une gorgée à tous les invités à la noce. Ça vaut bien le « Monsieur et Madame X ont l'honneur, etc. » sur hollande ou sur vélin.

Le repas a été simple, mais très abondant (surtout en viandes rôties), et arrosé d'un petit clairet point désagréable, à telle preuve que déjà les uns sont trop hilares, les autres trop graves, signes précurseurs de l'ivresse...

Le baron de Bellio, un gentilhomme de la vieille roche, qui a eu la rare originalité de m'arranger bénévolement une vie de loisirs (et de pensée, chut !) *nenca* Barbo, mon cher grand ami, lit par-dessus mon épaule. Il fait l'esprit chagrin et utilitaire; voyez un peu, il me représente que ces noces sont ruineuses, que le juif du village se frotte les mains, que voilà deux semaines de perdues, avant, pendant et après. Je lui objecte timidement qu'on ne se marie pas tous les jours, et que s'il ne se passait rien, je n'aurais rien à raconter, comme à un mariage calviniste. D'ailleurs les jeunes époux retireront leur épingle du jeu. Voilà qu'un parent distribue un mouchoir à chacun des convives, en le lui étalant sur l'épaule. Le quart d'heure de Rabelais a

sonné. Tous font le même geste, celui de chercher sa bourse; ils mettent quelques *lei* sur un plat promené autour de la table, — de l'argent blanc pour les jours noirs, comme dit le proverbe; le parrain noue le produit de la collecte dans un carré d'étoffe et le remet à Stan.

Quand celui-ci est sur le point de se retirer avec sa petite femme — sa biche, sa colombe, etc., — le *vatachel*, sorte d'adjoint au maire, prend à son tour la parole, au nom de Florica, pour demander pardon aux parents de toutes les fautes qu'elle a pu commettre durant sa vie de jeune fille. Ce magistrat est un bavard; j'abrégerai son allocution :

— « Vous voilà aujourd'hui, vous, honorable père, ainsi que votre épouse, au comble de la joie. Selon la parole de l'Écriture, vos enfants, comme de nouveaux plants d'olivier, environnent votre table. Contemplez donc le bonheur pur et sans mélange de votre fille; car voici que par votre assentiment et votre bénédiction, elle devient pour toute sa vie la compagne de notre frère Stan. En quittant votre maison pour entrer dans celle que Dieu lui a choisie de toute éternité, elle implore votre pardon pour tout ce qu'elle a pu faire en dehors de votre vouloir, soit par action, soit par omission. Son bon naturel la pousse à vous remercier de la sagesse avec laquelle vous l'avez élevée sous ce toit. Elle ne trouve pas assez de tendres paroles reconnaissantes pour tous vos soins dévoués. Aussi en appelle-t-elle de toute son âme à l'inépuisable munificence du Seigneur Dieu, qui payera sa dette en vous permettant de voir les enfants de vos petits-enfants, jusqu'à la quatrième génération. »

Ce discours terminé, les mariés vont baiser la main des parents. Je me sens ému.

Le père de la jeune fille répond quelque chose dans ce goût-ci :

— « De même que nos pères nous ont bénis, de même aujourd'hui nous vous bénissons. Toi, jeune homme, n'oublie pas d'observer fidèlement le précepte de l'Église : « Tu aimeras ta femme, et tu ne lui causeras point de chagrin, et tu vivras avec elle dans la paix. » Et toi, notre fille, tu serviras ton mari en épouse fidèle, selon le commandement de Dieu; tu lui prépareras une nourriture succulente et tu laveras la poussière de ses pieds. Nous accomplissons un devoir bien doux et bien cruel à la fois, en te laissant arracher de nos bras, pour suivre celui que ton cœur a choisi. Va donc! que l'union et l'amour soient les hôtes

de votre foyer, et que le Seigneur Dieu vous accorde une nombreuse postérité! »

Ces formules sont authentiques; M. N. Blavamberg les a notées dans son livre monumental : *Essai comparé sur les institutions, les lois et les mœurs de la Roumanie;* mais j'en produis le squelette et non la chair jeune et vivante. C'est que le paysan roumain, le *mosnean* libre et fier, est un orateur incomparable; il parle avec une aisance, une abondance, un pittoresque dont rien ne saurait donner une idée. Il aime le symbole, la fixité du signe, la solennité de la forme; mais son imagination y ajoutera du sien, parce qu'il tient toutes fraîches ces belles fleurs de la nature, fanées entre nos mains de civilisés. Il se nourrit de poésie, tandis que nous sommes au régime de l'abstraction. Et si vous méprisez ce qu'il y a de gravement puéril dans ce que je viens de vous raconter, je vous renvoie à tous les cuistres, à tous les pédants, à tous les jansénistes, entichés de ce que Michelet appelle « la nymphe sobre ». Accoutumés à un breuvage insipide, un doigt de vineuse liqueur leur détraque l'estomac, et ils voudraient en dégoûter les autres.

Revenons à Stan, qui trouve ma digression oiseuse et les discours un peu longs. Il est pressé d'emmener sa femme chez lui.

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles,

qu'on voit là-haut, c'est le premier quartier de leur lune de miel. Mais non, les frères de Florica se mettent en travers de la porte, la hache à la main, et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter leur sœur par un don... Paye, mon ami, paye! tu en auras pour ton argent; vois donc les yeux qu'elle te fait. Elle est belle comme *Ileana*, tu es beau comme *Fêt-Frumos* (1), et ce qui vous attend là-bas, c'est le radieux dénouement des contes de fées.

Elle est montée, la petite épouse, sur un chariot qui porte sa dot, meubles et ustensiles, ayant à ses côtés belle-mère et belles-sœurs. Le marié suit à cheval, en compagnie de ses amis qui,

(1) Je vous présente mes amis les plus chers, les héros des contes moldo-valaques, apparentés au Prince Charmant et à la Belle au Bois Dormant... que dis-je? à Phébus et à l'Aurore.

tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

Cependant le pauvre garçon n'est pas encore au bout de ses peines. Les parents de Florica vont feindre une dernière résistance; ils se barricadent avec elle dans une pièce de la maison de l'époux, où ils viennent de conduire le jeune couple. C'en est trop; les amis du marié vont la redemander à grands cris, et, n'obtenant aucune réponse, ils enfoncent la porte.

Alors Stan se précipite dans la pièce et arrache son épouse des bras des parents; sur le point d'en franchir le seuil, il semble se souvenir obscurément de l'enlèvement des Sabines par les Romains, ses lointains ancêtres; il prend sa femme dans ses bras et l'emporte toute palpitante dans la chambre nuptiale... Les y voici. Chut! chut! Hyménée! ô hyménée!

Dès le lendemain, Florica cachera ses lourdes tresses, flaves comme le miel, sous le voile blanc des femmes mariées. La *nuna*, la marraine que j'ai trop oubliée, le lui posera sur la tête devant toutes les matrones du village assemblées.

Elle sera heureuse en amour, n'est-ce pas? notre Florica — ou plutôt elle l'a été, car elle est aujourd'hui grand'mère ou mieux encore, puisque nous avons placé la scène « au temps où la reine Berthe filait », je veux dire : où les hospodars de Valachie portaient encore la pelisse de zibeline et le haut bonnet feutré à aigrette. Ce n'est pas bien vieux, et cela semble si loin, si loin!

Valachie, Moldavie ne sont plus que des expressions de géographie historique. Dans quelques jours, la Roumanie « une et indivisible » célébrera aussi de belles noces — ses noces d'argent, à elle, avec le roi très sage qui lui a donné paix et prospérité pendant un quart de siècle. Ce jour-là, le 10/22 mai prochain, les aigles des Carpathes iront porter la bonne nouvelle à Trajan, dans quelque Panthéon céleste; et quand défileront nos *dorobantz*, il croira reconnaître ses légionnaires; et il sourira à Charles I[er] dont l'épée victorieuse abaissée devant l'immortel *imperator*, lui dira : Ce sont bien les fils de tes vétérans!

Jules Brun.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

TROISIÈME PARTIE

PORT-TARASCON[1]

(*Suite*)

IV

EMBARQUEMENT DE LA TARASQUE. — MACHINE AVANT! — LES ABEILLES QUITTENT LA RUCHE. — L'ODEUR DE L'INDE ET L'ODEUR DE TARASCON. — TARTARIN APPREND LE PAPOUA. — DISTRACTIONS DE LA TRAVERSÉE.

Vous parlez de pittoresque.

Si vous aviez vu le pont du *Tutu-Panpan* ce matin de mai 1881, c'est là qu'il y en avait du pittoresque! Tous les directeurs en tenue de cérémonie : Tournatoire, directeur général de la santé, Costecalde, directeur des cultures, Bravida, général en chef de la milice, et vingt autres offrant aux yeux un mélange de costumes variés, brodés d'or et d'argent; beaucoup portant en outre le manteau de grand de première classe, rouge, galonné d'or. Au milieu de cette foule chamarrée, la tache blanche du père Bataillet, grand aumônier de la colonie et chapelain du Gouverneur.

La milice surtout étincelait. La plus grande partie des simples miliciens ayant été expédiée par les autres bateaux, il ne restait guère là que les officiers, sabre au poing, revolver à la ceinture, le buste cambré, la poitrine en avant sous le coquet dolman à aiguillettes et à brandebourgs, fiers surtout de leurs magnifiques bottes au miroitant vernis.

Parmi les uniformes et les costumes se mêlaient les toilettes des

(1) Voir le numéro du 25 avril 1891.

dames, de couleurs chatoyantes, claires et gaies, avec des rubans et des écharpes flottant à l'air, et, par-ci par-là, quelques coiffes tarasconnaises de servantes. Sur tout cela, sur le navire aux cuivres étincelants, aux mâts dressés vers le ciel, imaginez un beau soleil, un soleil de jour de fête, pour horizon le large Rhône, vagué comme une mer, rebroussé par le mistral, et vous aurez l'idée du *Tutu-Panpan* en partance pour Port-Tarascon.

Le duc de Mons n'avait pu assister au lancement, retenu à Londres par une nouvelle émission. C'est qu'il en fallait de l'argent, pour payer bateaux, équipages, ingénieurs, tous les frais de l'émigration! Le duc avait annoncé des fonds le matin même par dépêche. Et tous admiraient le côté pratique de l'homme du Nord.

« Quel exemple il nous donne, messieurs! » déclamait Tartarin, ajoutant toujours : « Imitons-le... Pas d'*emballemain!* » C'est vrai que lui-même avait l'air très calme, très simple aussi, sans le moindre « flafla », au milieu de tous ses administrés en costume, seulement le grand cordon de l'*Ordre* en sautoir sur sa redingote.

Du pont du *Tutu-Panpan*, on voyait les colons venir de loin, par groupes, apparaître à des tournants de rue, puis déboucher sur le quai, enfin reconnaissables et salués par leurs noms :

« Ah! voilà les Roquetaillade!...

— Té! monsieur Franquebalme! »

Et des cris, des bravos enthousiastes! On fit entre autres une ovation à l'antique douairière comtesse d'Aigueboulide, quasi centenaire, quand on la vit monter lestement à bord, en mantelet de soie puce, la tête branlante, portant d'une main sa chaufferette et de l'autre sa vieille perruche empaillée.

La ville se vidait de minute en minute, les rues semblaient plus larges entre les maisons closes, les boutiques à volets fermés, et toutes les persiennes ou jalousies baissées.

Tout le monde à bord, il y eut une minute de grand recueillement, de silence solennel, percé par le sifflement de la vapeur sous pression. Des centaines d'yeux se tournaient vers le capitaine, debout sur la dunette, prêt à donner l'ordre de déraper. Tout à coup quelqu'un cria :

« Et la Tarasque ?... »

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la Tarasque, l'animal fabuleux qui a donné son nom à la ville de Tarascon.

Pour rappeler son histoire brièvement, c'était, cette Tarasque, en des temps très anciens, un monstre redoutable, qui désolait l'embouchure du Rhône. Sainte Marthe, venue en Provence après la mort de Jésus, alla, vêtue de blanc, chercher la bête au milieu des marais, et l'amena en ville, liée seulement d'un ruban bleu, mais domptée, captivée par l'innocence et la piété de la sainte.

Depuis, les Tarasconnais célèbrent tous les dix ans une fête où l'on promène à travers les rues un monstre en bois et carton peint, tenant de la tortue, du serpent et du crocodile, grossière et burlesque effigie de la Tarasque d'autrefois, vénérée maintenant comme une idole, logée aux frais de l'État et connue dans tout le pays sous le nom de « la mère-grand! »

Partir sans la mère-grand, ne leur semblait pas possible. Quelques jeunes gens s'élancèrent et l'amenèrent au quai rapidement.

Ce fut une explosion de larmes, de cris d'enthousiasme, comme si l'âme de la ville, la patrie elle-même respirait en ce monstre de carton d'un si difficile embarquement.

Beaucoup trop grande pour trouver place à l'intérieur du navire, on attacha la Tarasque sur le pont à l'arrière; et là, cocasse, énorme, l'air d'un monstre de féerie, avec son ventre en toile et ses écailles peintes, sa tête dressée au-dessus du bastingage, elle complétait bien l'ensemble pittoresque et bizarre du chargement, semblait une de ces chimères sculptées à la proue des naufs et chargées de présider aux destinées du voyage. On l'entourait avec respect; quelques-uns lui parlaient, la flattaient de la main.

En voyant cette émotion, Tartarin craignit qu'elle n'éveillât dans les cœurs le regret de la patrie quittée, et, sur un signe de lui, le capitaine Scrapouchinat commanda tout à coup, d'une voix formidable :

« Machine en avant !... »

Aussitôt éclatèrent les sonneries de la fanfare, les sifflements de la vapeur, les bouillonnements de l'eau sous l'hélice, dominés par la voix d'Excourbaniès : « *Fen dé brut!...* faisons du bruit!... » Le rivage s'enfuit d'un bond; la ville, les tours du roi René, reculèrent dans le lointain, de plus en plus rapetissées, comme brouillées dans la vibrante lumière du soleil sur le Rhône.

Tous, penchés sur bordages, tranquilles, souriants, indifférents, regardaient la patrie s'en aller, disparaître là-bas, sans plus d'émotion, maintenant qu'ils avaient avec eux la bonne

Tarasque, qu'un essaim d'abeilles changeant de ruche au son des chaudrons, ou qu'un grand triangle d'étourneaux en vol vers l'Afrique.

Et, vraiment, elle les protégea, leur Tarasque. Temps divin, mer resplendissante, pas une tempête, pas un grain, jamais traversée ne fut plus favorable.

Au canal de Suez, on tira bien un peu la langue, sous le feu d'un soleil ardent, malgré la coiffure coloniale adoptée par tous à l'exemple de Tartarin : casque de liège recouvert de toile blanche et garni d'un voile de gaze verte; mais ils ne souffrirent pas trop de cette température de fournaise, à laquelle le ciel de Provence les avait dès longtemps acclimatés.

Après Port-Saïd et Suez, après Aden, la mer Rouge franchie, le *Tutu-Panpan* se lança à travers la mer des Indes, d'une marche rapide et soutenue, sous un ciel blanc, laiteux, velouté comme un de ces aïolis, une de ces crémeuses pommades d'ail que les émigrants mangeaient à tous leurs repas.

Ce qu'il s'en consommait d'ail, à bord! On en avait emporté d'énormes provisions, et son délicieux bouquet marquait le sillage du navire, mêlant l'odeur de Tarascon à l'odeur de l'Inde.

Bientôt on longea des îles émergeant de la mer en corbeilles de fleurs étranges, où voltigeaient de magnifiques oiseaux habillés de pierreries. Les nuits calmes, transparentes, illuminées de myriades d'étoiles, semblaient traversées de vagues musiques lointaines et de danses de bayadères.

Aux Maldives, à Ceylan, à Singapour, on eût fait des escales divines, mais les Tarasconnaises, Mme Excourbaniès en tête, défendaient à leurs maris de descendre à terre.

Un féroce instinct de jalousie les mettait toutes en garde contre ce dangereux climat des Indes et ses effluves amollissantes qui flottaient jusque sur le pont du *Tutu-Panpan*. Il n'y avait qu'à voir, le soir venu, le timide Pascalon s'appuyer au bastingage auprès de Mlle Clorinde des Espazettes, grande et belle jeune fille dont le charme aristocratique l'attirait.

Le bon Tartarin leur souriait de loin dans sa barbe, et d'avance prévoyait un mariage pour l'arrivée.

Du reste, depuis le commencement de la traversée, le Gouverneur se montrait à tous d'une douceur, d'une indulgence, qui contrastait avec les violences et les sombreurs du capitaine Scrapouchinat, véritable tyran à son bord, s'emportant au moindre

mot, parlant tout de suite de vous « faire fusiller comme un singe vert ». Tartarin, patient et raisonnable, se soumettait aux caprices du capitaine, cherchait même à l'excuser, et, pour détourner la colère de ses miliciens, leur donnait l'exemple d'une infatigable activité.

Les heures de sa matinée étaient consacrées à l'étude du papoua, sous la direction de son chapelain, le R. P. Bataillet, qui, en sa qualité d'ancien missionnaire, connaissait cette langue et bien d'autres.

Dans la journée, Tartarin réunissait tout son monde, soit sur le pont, soit dans le salon, et faisait des conférences, débitait sa science toute fraîche sur les plantations de canne à sucre et l'exploitation du tripang.

Deux fois par semaine, cours de chasse, car là-bas, dans la colonie, on allait trouver du gibier; ce ne serait pas comme à Tarascon, où l'on était réduit à chasser des casquettes lancées en l'air.

« Vous tirez bien, enfants, mais vous tirez trop vite, » disait Tartarin.

Ils avaient le sang trop chaud; il faudrait se modérer.

Et il leur donnait d'excellents conseils, leur enseignait les temps qu'il fallait prendre selon les différentes espèces animales, en comptant méthodiquement comme au métronome.

« Pour la caille, trois temps. Un, deux, trois..., pan !...ça y est... Pour la perdrix, » — et secouant sa main ouverte il imitait le vol de l'oiseau, — « pour la perdrix, comptez deux seulement. Un, deux..., pan !... Ramassez, elle est morte. »

Ainsi passaient les heures monotones de la traversée, et chaque tour d'hélice rapprochait de la réalisation de leurs rêves tous ces braves gens qui se berçaient au long de la route de beaux projets d'avenir, voyageaient avec l'illusion de ce qui les attendait là-bas, ne parlaient qu'installation, défrichements, embellissements imaginaires à leurs futures propriétés.

Le dimanche était jour de repos, jour de fête.

Le Père Bataillet disait la messe à l'arrière, en grande pompe; et des sonneries de clairons éclataient, les tambours battaient aux champs, au moment où le prêtre levait l'hostie. Après la messe, le Révérend Père racontait quelqu'une de ces paraboles ardentes où il excellait, moins un sermon qu'un mystère poétique tout brûlant de foi méridionale.

Au cours d'un de ces récits, l'auditoire silencieux restait sans bouger de place, très ému, quand tout à coup, du haut de la passerelle du *Tutu-Panpan*, le capitaine Scrapouchinat cria :

« L'Ile de Port-Tarascon est en vue, Monsieur le Gouverneur ; avant une heure nous serons dans la rade. »

Alors tout le monde fut debout, et il y eut un grand brouhaha.

V

L'ARRIVÉE A PORT-TARASCON. — PERSONNE. — DÉBARQUEMENT DES MILICES. — PHARMA... BÉZU... — BRAVIDA PREND LE CONTACT. — TERRIBLE CATASTROPHE. — UN PHARMACIEN TATOUÉ.

« Que diable est ceci ?... personne au-devant de nous..., » dit Tartarin, le tumulte des premiers cris de joie apaisé.

Sans doute le navire n'avait pas encore été signalé de la terre.

Il fallait s'annoncer. Trois coups de canon roulèrent à travers deux longues îles d'un vert gras, d'un vert rhumatisme, entre lesquelles le steamer venait de s'engager.

Tous les regards étaient tournés vers le rivage le plus proche, une étroite bande de sable, large de quelques mètres seulement ; au delà, des pentes raides toutes couvertes d'un écroulement de sombre verdure depuis les sommets jusqu'à la mer.

Quand l'écho des coups de canon eut cessé de gronder, un grand silence enveloppa de nouveau ces îles d'aspect sinistre. Toujours personne : et le plus inexplicable encore, c'est qu'on ne voyait ni port, ni fort, ni ville, ni jetées, ni bassins de radoub..., rien !

Tartarin se tourna vers Scrapouchinat qui déjà donnait des ordres pour le mouillage :

« Êtes-vous bien sûr, capitaine ?... »

L'irascible long-cours répondit par une salve de jurons. S'il était sûr, coquin de sort !... il connaissait son métier peut-être, nom d'un tonnerre !... il savait conduire son navire !...

« Pascalon, allez me chercher la carte de l'île... » fit Tartarin, toujours très calme.

Il possédait heureusement une carte de la colonie, dressée à une très grande échelle, où étaient minutieusement détaillés caps, golfes, rivières, montagnes, et jusqu'à l'emplacement des principaux monuments de la ville.

Elle fut aussitôt étalée, et Tartarin, entouré de tous, se mit à l'étudier en suivant du doigt.

Bien cela ; ici, l'île de Port-Tarascon..., l'autre île en face, là..., le promontoire chose..., très bien... A gauche les récifs de coraux... parfaitement... Mais alors, quoi? La ville, le port, les habitants, qu'est-ce que tout ça était devenu?

Timide, bégayant un peu, Pascalon suggéra que peut-être il y avait là-dessous une farce de Bompard, si connu en Tarascon pour ses plaisanteries.

« Bompard peut-être, fit Tartarin... mais Bézuquet, un homme de toute prudence, de tout sérieux... Du reste, pour si farceur pu'on soit, on n'escamote pas une ville, un port, des bassins de carénage. »

A la longue-vue, on apercevait bien sur la côte quelque chose comme une baraque; mais les récifs de coraux ne permettaient pas au navire d'approcher davantage, et, à cette distance, tout se perdait dans le vert noir des feuillages.

Très perplexes, tous regardaient, déjà prêts pour le débarquement, leurs paquets à la main, la vieille douairière d'Aigueboulide elle-même portant sa petite chaufferette, et, dans la stupéfaction générale, on entendit le Gouverneur en personne murmurer à demi-voix : « C'est vraiment bien extraordinaire!... » Tout à coup il se redressa:

« Capitaine, faites armer le grand canot.

Commandant Bravida, sonnez à la milice. »

Pendant que le clairon ta-ra-ta-tait, que Bravida faisait l'appel, Tartarin, plein d'aisance, rassurait les dames:

« Ne craignez rien. Tout va s'expliquer, certainement... »

Et aux hommes, à ceux qui ne venaient pas à terre : « Dans une heure nous serons de retour. Attendez-nous là, que personne ne bouge. »

Ils n'avaient garde de bouger, l'entouraient, disaient comme lui : « Oui, Monsieur le Gouverneur... Tout va s'expliquer... certainement... » Et en ce moment Tartarin leur paraissait immense.

Dans le grand canot, il prit place avec son secrétaire Pascalon, son chapelain le Père Bataillet, Bravida, Tournatoire, Excourbaniès et la milice, tous armés jusqu'aux dents, sabres, haches, revolvers et carabines, sans oublier le fameux winchester à trente-deux coups.

A mesure qu'on se rapprochait de ce silencieux rivage où rien ne remuait, on distinguait un vieil appontement en madriers et planches, tout rongé de mousse, dans une eau croupie. Que ce

fût là cette jetée sur laquelle les naturels venaient au-devant des passagers de la *Farandole*, voilà qui semblait incroyable. Un peu plus loin apparaissait une espèce de vieille baraque, aux fenêtres fermées de volets de fer, rouges, peints au minium, qui jetaient un reflet sanglant dans l'eau morte. Un toit de planches la recouvrait, mais crevassé, disjoint.

Sitôt débarqués, ce fut là que l'on courut. Une ruine, à l'intérieur comme au dehors. De grands lambeaux de ciel se voyaient à travers la toiture, le plancher gondolé s'effritait en pourriture de bois, d'énormes lézards disparaissaient dans les crevasses, des bêtes noires grouillaient le long des murs, de visqueux crapauds bavaient dans les coins. Tartarin, en entrant le premier, avait failli marcher sur un serpent gros comme le bras. Partout une odeur d'humide, de moisi, écœurante et fade.

A quelques débris de cloisons encore debout, on reconnaissait que la baraque avait été divisée en compartiments étroits comme des boxes d'écurie ou des cabines. Sur une de ces cloisons se lisaient en lettres d'un pied ces mots : *Pharma... Bézu...* Le reste avait disparu, mangé par la moisissure ; mais pour deviner « Pharmacie Bézuquet », il ne fallait pas être grand clerc.

« Je vois ce que c'est, dit Tartarin, ce versant de l'île était malsain, et après un essai de colonisation ils sont allés s'installer de l'autre côté. »

Puis, d'une voix décidée, il donna l'ordre au commandant Bravida de partir en reconnaissance à la tête de la milice : il pousserait jusqu'en haut de la montagne ; de là, explorerait le pays et verrait certainement fumer les toits de la ville.

« Dès que vous aurez pris le contact, vous nous avertirez par une mousquetade. »

Quant à lui, il resterait en bas, au quartier général, avec son secrétaire, son chapelain et quelques autres.

Bravida et le lieutenant Excourbaniès rangèrent leurs hommes et se mirent en route. Les miliciens avancèrent en bon ordre ; mais le terrain montant, recouvert d'une mousse algueuse et glissante, rendait la marche difficile, et les rangs ne tardèrent pas à se diviser. On traversa un petit ruisseau sur le bord duquel restaient quelques vestiges d'un lavoir, un battoir oublié, tout cela verdi par cette mousse dévorante, envahissante, qu'on retrouvait à chaque pas. Un peu plus loin, les traces d'une autre construction, qui semblait avoir été un blockhaus.

Le bon ordre des milices acheva de se désorganiser par la rencontre de centaines de trous très rapprochés les uns des autres, traîtreusement masqués d'une végétation de ronces et de lianes.

Plusieurs hommes s'y effondrèrent avec un grand fracas de buffleteries et d'armes, faisant fuir sous leur chute de ces gros lézards pareils à ceux de la baraque. Ces trous n'étaient pas trop profonds, rien que de légères excavations creusées en alignement.

« On dirait un ancien cimetière », observa le lieutenant Excourbaniès. Cette idée lui venait de vagues apparences de croix, faites de branches entrelacées, maintenant reverdies, retournées à la nature, et prenant des formes de ceps de vigne sauvage. En tous cas un cimetière déménagé, car il n'y restait plus trace d'ossements.

Après une pénible escalade à travers d'épais fourrés, ils arrivèrent enfin sur la hauteur. On y respirait un air plus sain, renouvelé par la brise et tout chargé des senteurs marines. Au loin s'étendait une grande lande après laquelle les terrains redescendaient insensiblement vers la mer. La ville devait être par là.

Un milicien, le doigt tendu, montra des fumées qui montaient, pendant qu'Excourbaniès criait d'un ton joyeux : « Écoutez..., les tambourins..., la farandole! »

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien la vibration sautillante d'un air de farandole. Port-Tarascon venait au-devant d'eux.

On voyait déjà les gens de la ville, une foule émergeant là-bas des pentes, à l'extrémité du plateau.

« Halte! dit subitement Bravida, on dirait des sauvages. »

En tête de la bande, devant les tambourins, un grand noir dansait, maigre, en tricot de matelot, des lunettes bleues sur les yeux, brandissant un tomahawk.

Les deux troupes arrêtées et s'observant à distance, tout à coup Bravida partit d'un éclat de rire : « C'est trop fort!... Ah! le farceur..., » et, rengainant son sabre au fourreau, il se mit à courir en avant. Ses hommes le rappelaient : « Commandant!... commandant!... »

Mais il ne les écoutait pas, courait toujours, et, croyant s'adresser à Bompard, criait au danseur en approchant : « Connu, mon bon..., trop sauvage... trop nature... »

L'autre continuait à danser en faisant tournoyer son arme ; et quand le malheureux Bravida s'aperçut qu'il avait en face de lui un véritable Canaque, il était trop tard pour éviter le terrible coup

de casse-tête qui défonça son casque en liège, fit sauter sa pauvre petite cervelle et l'étendit raide.

En même temps éclatait une tempête de hurlements, de flèches et de balles. En voyant tomber leur commandant, les miliciens avaient fait feu d'instinct, puis s'étaient enfuis, sans s'apercevoir que les sauvages faisaient de même.

D'en bas Tartarin entendit la fusillade. « Ils ont pris le contact, » dit-il allègrement. Mais sa joie se changea en stupeur lorsqu'il vit sa petite armée revenir en désordre, bondissant à travers bois, les uns sans chapeaux, d'autres sans souliers, jetant tous le même cri terrifiant : « Les sauvages!... les sauvages!... » Il y eut un moment de panique effroyable. Le canot prit le large et se sauva à toutes rames. Le Gouverneur courait sur le rivage, clamant : « Du sang-froid ! du sang-froid !... » d'une voix blanche, d'une voix de goéland en détresse, qui redoublait la peur de tous. Le pêle-mêle du sauve-qui-peut se prolongea quelques instants sur l'étroite bande de sable; mais comme on ne savait de quel côté fuir, on finit par se rassembler. Aucun sauvage d'ailleurs ne se montrant, on put se reconnaître, s'interroger.

« Et le commandant?

— Mort. »

Quand Excourbaniès eut raconté la funeste méprise de Bravida, Tartarin s'écria : « Malheureux Placide!... Aussi, quelle imprudence... en pays ennemi... Il ne s'éclairait donc pas?... »

Tout de suite il donna l'ordre de placer des sentinelles, qui, désignées, s'éloignèrent lentement deux par deux, bien décidées à ne pas trop s'écarter du gros de la troupe. Puis on se réunit en conseil, pendant que Tournatoire s'occupait du pansement d'un blessé qui avait reçu une flèche empoisonnée et enflait à vue d'œil d'une façon extraordinaire.

Tartarin prit la parole :

« Avant tout, éviter l'effusion du sang ». Et il proposa d'envoyer le Père Bataillet, avec une palme qu'il agiterait de loin, afin de savoir un peu ce qui se passait du côté de l'ennemi et ce qu'étaient devenus les premiers occupants de l'île.

Le Père Bataillet se récria : « Ah! *Vaï*... Une palme!... J'aimerais mieux votre winchester à trente-deux coups.

— Hé! bien, si le révérend ne veut pas y aller, j'irai, moi, reprit le Gouverneur. Seulement, vous m'accompagnerez, Monsieur le chapelain, car je ne sais pas assez le papoua...

— Moi non plus, je ne le sais pas.

— Comment, diable!... Mais alors qu'est-ce que vous m'apprenez depuis trois mois?... Toutes les leçons que j'ai prises pendant la traversée, quelle langue était-ce donc?... »

Le Père Bataillet, en beau Tarasconnais qu'il était, se tira d'affaire en disant qu'il ne savait pas le papoua de par ici, mais le papoua de par là-bas.

Pendant la discussion, une nouvelle panique se produisit, des coups de fusil éclatèrent dans la direction des sentinelles, et de la profondeur du bois sortit une voix éperdue qui criait avec l'accent de Tarascon :

« Ne tirez pas..., mille noms de noms!... ne tirez pas! »

Une minute après, bondissait des broussailles un être bizarre, hideux, couvert de tatouages vermillon et noir qui lui faisaient comme un maillot de clown de la tête aux pieds. C'était Bézuquet.

« Té!... Bézuquet.

– Eh! comment va?

— Comment se fait-il ?...

— Mais où sont les autres?

— Et la ville, et le port, et le bassin de radoub?

— De la ville, répondit le pharmacien en montrant la baraque en ruines, voilà ce qui reste; des habitants, voici, — et il se désignait lui-même. — Mais avant tout, jetez-moi vite quelque chose sur le corps pour cacher les abominations dont ces misérables m'ont couvert. »

De vrai, toutes les imaginations les plus immondes de sauvages en délire lui avaient été dessinées sur la peau à coups de poinçon.

Excourbaniès lui donna son manteau de grand de première classe, et, après s'être réconforté d'une lampée d'eau-de-vie, l'infortuné Bézuquet commença avec l'accent qu'il n'avait pas perdu et l'élocution tarasconnaise :

« Si vous fûtes *douloureusement* surpris ce matin en voyant que la ville de Port-Tarascon n'existait que sur la carte, pensez si nous autres de la *Farandole* et du *Lucifer*, en arrivant....

— Pardon que je vous coupe, dit Tartarin en voyant les sentinelles à la lisière du bois, donner des signes d'inquiétude. Je crois qu'il sera plus sage que vous fassiez votre récit à bord. Ici, les cannibales peuvent nous surprendre.

— Pas du tout... Votre fusillade les a mis en fuite... Ils ont tous quitté l'île, et j'en ai profité pour m'évader. »

Tartarin insista. Il préférait le récit de Bézuquet à bord, devant le grand Conseil réuni. La situation était trop grave.

On héla le canot, qui depuis le commencement de l'échauffourée se tenait lâchement à distance, et l'on regagna le navire, où tout le monde attendait avec angoisse le résultat de la première reconnaissance.

VI

CONTINUEZ, BÉZUQUET... — LE DUC DE MONS EST-IL OU NON UN IMPOSTEUR ? — L'AVOCAT BRANQUEBALME. — « VERUM ENIM VERO », LE « PARCE QUE DU PARCE QU'EST-CE ». — UN PLÉBICISTE. — LE « TUTU-PANPAN » DISPARAIT A L'HORIZON.

Sinistre, cette odyssée des premiers occupants de Port-Tarascon, racontée dans le salon du *Tutu-Panpan*, devant le Conseil où siégaient les Anciens, le Gouverneur, les Directeurs, les Grands de première et de deuxième classe, le capitaine Scrapou chinat et son état-major, tandis qu'en haut, sur le pont, les passagers, fiévreux d'impatience et de curiosité, ne percevaient que le bourdonnement soutenu de la basse-taille du pharmacien et les violentes interruptions de son auditoire.

D'abord, sitôt l'embarquement, la *Farandole* à peine sortie du port de Marseille, Bompard, gouverneur provisoire et chef de l'expédition, brusquement pris d'un mal étrange, de forme contagieuse, disait-il, s'était fait descendre à terre, passant ses pouvoirs à Bézuquet.... Heureux Bompard !... On eût dit qu'il devinait tout ce qui les attendait là-bas.

A Suez, trouvé le *Lucifer* en trop mauvais état pour continuer sa route, et transbordé sa cargaison sur la *Farandole* déjà bondée.

Ce qu'ils avaient souffert de la chaleur, sur ce damné navire ! Restait-on dehors, on fondait au soleil ; si l'on descendait, on étouffait, serrés les uns contre les autres.

Aussi, en arrivant à Port-Tarascon, malgré la déception de ne rien trouver du tout, ni ville, ni port, ni constructions d'aucune sorte, on avait un tel besoin de s'espacer, de se détendre, que le débarquement sur cette île déserte leur semblait un soulagement, une vraie joie. Le notaire Cambalalette, le cadastreur, les avait même égayés d'une chansonnette comique sur le cadastre océanien. Ensuite étaient venues les réflexions sérieuses.

« Nous décidâmes alors, dit Bézuquet, d'envoyer le navire à Sydney pour en rapporter des matériaux de construction et vous faire passer la dépêche désespérée que vous avez reçue. »

De toutes parts des protestations éclatèrent.

« Une dépêche désespérée ?...

— Quelle dépêche ?

— Nous n'avons pas reçu de dépêche.... »

La voix de Tartarin domina le tumulte :

« En fait de dépêche, mon cher Bézuquet, nous n'avons eu que celle où vous racontiez la belle réception que vous avaient faite les indigènes et le *Te Deum* chanté à la cathédrale. »

Les yeux du pharmacien s'élargissaient de stupeur :

« Un *Te Deum* à la cathédrale ! quelle cathédrale ?

— Tout s'expliquera.... Continuez, Ferdinand..., dit Tartarin.

— Je continue..., répondit Bézuquet.

Et son récit devint de plus en plus lugubre.

Les colons s'étaient mis courageusement à l'œuvre. Possédant des instruments aratoires, ils commencèrent à défricher ; seulement le terrain était exécrable, rien ne poussait. Puis vinrent les pluies....

Un cri de l'auditoire interrompit de nouveau l'orateur :

« Il pleut donc ?

— S'il pleut !... Plus qu'à Lyon..., plus qu'en Suisse..., dix mois de l'année. »

Ce fut une consternation. Tous les regards se tournèrent vers les hublots à travers lesquels on distinguait des brumes épaisses, des nuées immobiles sur le vert noir, le vert rhumatisme de la côte.

« Continuez, Ferdinand, » dit Tartarin.

Et Bézuquet continua.

Avec les pluies perpétuelles, les eaux stagnantes, les fièvres, la malaria, le cimetière fut bien vite inauguré. Aux maladies s'ajoutaient l'ennui, la *languison*. Les plus vaillants n'avaient même pas le courage de travailler, tellement s'amollissaient les corps dans ce climat tout détrempé.

On se nourrissait de conserves ainsi que de lézards, de serpents apportés par les Papouas campés de l'autre côté de l'île, et qui, sous prétexte de vendre le produit de leur pêche et de leur chasse, se glissaient astucieusement dans la colonie, sans que personne se méfiât d'eux.

Si bien qu'une belle nuit les sauvages envahirent le baraque-

quement, pénétrant comme des diables par la porte, par les fenêtres, par les ouvertures du toit, s'emparèrent des armes, massacrèrent ceux qui tentaient de résister et emmenèrent les autres à leur camp.

Pendant un mois ce fut une suite ininterrompue d'horribles festins. Les prisonniers, à tour de rôle, étaient assommés à coups de casse-tête, rôtis sur des pierres brûlantes dans la terre, comme des cochons de lait, et dévorés par ces sauvages cannibales....

Le cri d'horreur poussé par tout le conseil porta la terreur jusque sur le pont, et le gouverneur eut à peine la force de murrer : « Continuez, Ferdinand. »

Le pharmacien avait vu disparaître ainsi, un par un, tous ses compagnons, le doux Père Vézole, souriant et résigné, disant : « Dieu soit loué ! » jusqu'à la fin, le notaire Cambalalette, le joyeux cadastreur, trouvant la force de rire même sur le gril.

« Et les monstres m'ont obligé d'en manger, de ce pauvre Cambalalette, » ajouta Bézuquet tout frémissant encore de ce souvenir.

Dans le silence qui suivit, le bilieux Costecalde, jaune, la bouche tordue de rage, se tourna vers le Gouverneur :

« Pas moins, vous nous aviez dit, vous aviez écrit et fait écrire qu'il n'y avait pas d'anthropophages ! »

Et comme le gouverneur, accablé, baissait la tête, Bézuquet répondit :

« Pas d'anthropophages !... C'est-à-dire qu'ils le sont tous. Ils n'ont pas de plus grand régal que la chair humaine, surtout la nôtre, celle des blancs de Tarascon, à ce point qu'après avoir mangé les vivants ils ont passé aux morts. Vous avez vu l'ancien cimetière ? Il n'y reste rien, pas un os ; ils ont tout râclé, nettoyé, torché comme les assiettes chez nous, quand la soupe est bonne ou qu'on nous sert une carbonade à l'aïoli.

— Mais vous-même, Bézuquet, demanda un grand de première classe, comment fûtes-vous épargné ? »

Le pharmacien pensait qu'à vivre dans les bocaux, à mariner dans les produits pharmaceutiques, menthe, arsenic, arnica, ipécacuana, sa chair à la longue avait pris un goût d'herbages qui ne leur allait sans doute pas, à moins qu'au contraire, justement à cause de son odeur de pharmacie, on ne l'eût gardé pour la bonne bouche.

Le récit terminé :

« Hé bien, maintenant, qu'est-ce que nous faisons ? interrogea le marquis des Espazettes.

— Quoi, qu'est-ce que vous faites ?... dit Scrapouchinat de son ton hargneux, vous n'allez toujours pas rester ici, je pense ? »

On s'écria de tous côtés :

« Ah ! non..... bien sûr que non....

—... Quoique je ne sois payé que pour vous amener, continua le capitaine, je suis prêt à rapatrier ceux qui voudront. »

En ce moment tous ses défauts de caractère lui furent pardonnés. Ils oublièrent qu'ils n'étaient pour lui que des « singes verts » bons à fusiller. On l'entoura, on le félicita, les mains se tendaient vers lui. Au milieu du bruit, la voix de Tartarin se fit tout à coup entendre, sur un ton de grande dignité :

« Vous ferez ce que vous voudrez, messieurs, quant à moi, je reste. J'ai ma mission de Gouverneur, il faut que je la remplisse. »

Scrapouchinat hurlait :

« Gouverneur de quoi ? puisqu'il n'y a rien ? »

Et les autres :

« Le capitaine a raison..., puisqu'il n'y a rien... »

Mais Tartarin :

« Le duc de Mons a ma parole, messieurs.

— C'est un filou, votre duc de Mons, dit Bézuquet, je m'en suis toujours douté, même avant d'en avoir la preuve.

— Où est-elle, cette preuve ?

— Pas dans ma poche, toujours ! » Et d'un geste pudique le pharmacien serrait autour de son corps le manteau de grand de première classe qui abritait sa nudité tatouée. « Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bompard agonisant m'a dit, au moment de quitter la *Farandole :* « Méfiez-vous du Belge, c'est un blagueur... » S'il avait pu parler, m'en dire davantage..., mais la maladie ne lui en laissait pas la force. »

D'ailleurs, quelles meilleures preuves pouvait-on avoir que cette île même, infertile, malsaine, où le duc les avait envoyés pour défricher et coloniser, et ces fausses dépêches ?...

Un grand mouvement se fit dans le conseil, tous parlant à la fois, approuvant Bézuquet, accablant le duc d'injurieuses épithètes : « menteur..., blagueur..., sale Belge !... »

Tartarin, héroïque, leur tenait tête à tous : « Jusqu'à preuve du contraire, je réserve mon opinion sur M. de Mons...

— La nôtre est faite, d'opinion..., un voleur !...

— Il a pu être imprudent, mal éclairé lui-même...

— Ne le défendez pas, il mérite le bagne...

— Quant à moi, nommé par lui Gouverneur de Port-Tarascon, je reste à Port-Tarascon...

— Restez-y seul, alors.

— Seul, soit, si vous m'abandonnez. Qu'on me laisse des outils de labour...

— Mais puisque je vous dis que rien ne vient, lui cria Bézuquet.

— Vous vous y êtes mal pris, Ferdinand. »

Alors Scrapouchinat s'emporta, frappant du poing la table du conseil.

« Il est fou !... Je ne sais ce qui me tient de l'emmener de force et, s'il résiste, de le fusiller comme un singe vert.

— Essayez donc, coquin de sort ! »

Bouffant de colère, le geste menaçant, le Père Bataillet venait de se dresser aux côtés de Tartarin. Il y eut échange de violentes paroles, de locutions tarasconnaises telles que : « *Vous manquez de sens... Vous déparlez... Vous dites des choses qui ne sont pas de dire...* »

Dieu sait comment tout cela eût fini sans l'intervention de l'avocat Branquebalme, directeur de la justice.

C'était, ce Branquebalme, un avocat très disert, aux arguments émaillés de *toutes fois et quantes, d'une part, d'autre part,* aux discours cimentés à la romaine, solides comme l'aqueduc du pont du Gard. Beau prud'homme latin, nourri d'éloquence et de logique cicéroniennes, déduisant toujours par *verum enim vero* le *parce que du parce qu'est-ce,* il profita du premier moment d'accalmie pour prendre la parole et, en longues et belles périodes qui se déroulaient sans fin, émit l'avis d'un plébiscite.

Les passagers voteraient oui ou non ; d'une part ceux qui voudraient s'en aller s'en iraient avec le navire, après que les charpentiers du bord auraient reconstruit la grande maison et le blockhaus.

Cette motion de Branquebalme, qui mettait tout le monde d'accord, une fois adoptée, sans plus tarder on fit commencer le vote. Une grande agitation se produisit sur le pont et dans les cabines, dès qu'on sut de quoi il s'agissait. On n'entendait que plaintes et gémissements. Ces pauvres gens avaient mis leur avoir en l'achat des fameux hectares : allaient-ils donc tout perdre,

renoncer à ces terres qu'ils avaient payées, à leur espoir de colonisation? Ces raisons d'intérêt les poussaient à rester, mais aussitôt un regard sur le sinistre paysage les jetait dans l'hésitation. La grande baraque en ruines, cette verdure noire et mouillée derrière laquelle on s'imaginait le désert et les cannibales, la perspective d'être mangés comme Cambalalette, rien de tout cela n'était encourageant, et les désirs se tournaient alors vers la terre de Provence, si imprudemment abandonnée.

La foule des émigrants remplissait le navire d'un grouillement de fourmilière dévastée. La vieille douairière d'Aigueboulide errait sur le pont, sans lâcher sa chaufferette ni sa perruche.

Au milieu de la rumeur des discussions qui précédaient le vote, on n'entendait que des imprécations contre le Belge, le sale Belge... Ah! ce n'était plus M. le duc de Mons!... Le sale Belge... On disait cela les dents serrées, le poing tendu.

Malgré tout, sur un millier de Tarasconnais, cent cinquante votèrent pour rester avec Tartarin. Il faut dire que la plupart étaient des dignitaires, et que le Gouverneur avait promis de leur laisser leurs fonctions et leurs titres.

De nouvelles discussions s'élevèrent pour le partage des vivres entre les partants et les restants.

«Vous vous ravitaillerez à Sydney», disaient ceux de l'île à ceux du navire.

— Vous chasserez et vous pêcherez, répondaient les autres, qu'avez-vous besoin de tant de conserves? »

La Tarasque donna lieu aussi à de terribles débats. Retournerait-elle à Tarascon?... Resterait-elle à la colonie?...

La dispute fut très ardente. Plusieurs fois Scrapouchinat menaça le Père Bataillet de le faire passer par les armes.

Pour maintenir la paix, l'avocat Branquebalme dut employer de nouveau toutes les ressources de sa sagesse de Nestor et faire intervenir ses judicieux *verum enim vero.* Mais il eut beaucoup de peine à calmer les esprits, surexcités en dessous par cet hypocrite Excourbaniès, qui ne cherchait qu'à entretenir la discorde.

Velu, hirsute, criard, avec sa devise de « *Fen dé brut!*... faisons du bruit!... » le lieutenant de la milice était tellement du Midi qu'il en était nègre, et nègre pas seulement par la noirceur de la peau et les cheveux crépus, mais aussi par sa lâcheté, son désir de plaire, dansant toujours la bamboula du succès devant le plus fort, devant le capitaine Scrapouchinat entouré de son

équipage quand on était à bord, devant Tartarin au milieu de la milice quand on se trouvait à terre. A chacun d'eux il expliquait différemment les raisons qui le décidaient à opter pour Port-Tarascon, disant à Scrapouchinat :

« Je reste parce que ma femme va s'accoucher, sans quoi... »

Et à Tartarin :

« Pour rien au monde je ne ferai route encore avec cet ostrogoth. »

Enfin, après bien des tiraillements, le partage se termina tant bien que mal. La Tarasque restait à ceux du navire en échange d'une caronade et d'une chaloupe.

Tartarin avait arraché, pièce à pièce, vivres, armes et caisses d'outils.

Pendant plusieurs jours il y eut un perpétuel va-et-vient de canots chargés de mille choses, fusils, conserves, boîtes de thon et de sardines, biscuits, provisions de pâtés d'hirondelles et de pains-poires.

En même temps la cognée résonnait dans les bois, où l'on faisait force abatages pour la réparation de la grande maison et du blockhaus. Les sonneries du clairon se mêlaient au bruit des haches et des marteaux. Dans le jour les miliciens en armes gardaient les travailleurs, par crainte d'une attaque des sauvages ; la nuit, ils restaient campés sur le rivage, autour des bivouacs. « Pour se rompre au service en campagne, » disait Tartarin.

Quand tout fut prêt, on se quitta un peu fraîchement. Les partants jalousaient les restants : ce qui ne les empêchait pas de dire sur un petit ton moqueur : « Si ça marche, écrivez-nous, alors nous reviendrons... »

De leur côté, malgré leur apparente confiance, bien des colons auraient préféré être à bord.

L'ancre dérapée, le navire tira une salve de coups de canon, et la caronade, servie par le Père Bataillet, répondit de la terre, pendant qu'Excourbaniès jouait sur sa clarinette : *Bon voyage, cher Dumollet.*

N'importe ! Quand le *Tutu-Panpan* eut doublé le promontoire et définitivement disparu, bien des yeux se mouillèrent sur le rivage, et la rade de Port-Tarascon devint subitement immense.

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)



LARMES D'ÉTOILES

Devant que l'heure soit venue
Où l'aube les vient délivrer,
On entend parfois sous la nue
Les étoiles tout bas pleurer.

Et, rayant de feu les mirages
Tranquilles de l'horizon clair,
On voit, comme après les orages,
Des larmes d'or passer dans l'air.

Perdu dans l'ombre solennelle
Que ne trouble encore aucun bruit,
Écoutons la plainte éternelle
Des étoiles d'or dans la nuit :

« Hélas ! nous sommes prisonnières
Dans l'immensité du ciel bleu.
Qui donc brisera les ornières
Ouvertes sous nos chars de feu ?

« Chaque heure à la nocturne voûte
Nous donne un rendez-vous certain ;
Nos pas sont rivés à la route
Que pour eux traça le destin.

« Ces lueurs que l'esprit acclame,
Comme un feu vivant et vainqueur,
Hélas ! ce sont des clous de flamme
Qui nous traversent en plein cœur.

« Un dieu, sous leurs étreintes sûres,
Fixa notre vol indompté,
Et nos lumineuses blessures
Sont la splendeur des nuits d'été.

« Au bout du rayon qui nous troue,
Le temps nous roule obstinément,
Filles d'Ixion, sur la roue
Inflexible du firmament.

« Nous sommes les vierges plaintives
Dont l'orgueil sublime est puni :
Car c'est être deux fois captives
Que de l'être dans l'Infini. »

— Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux.

Comme vous, flammes immortelles,
Leur honneur est fait de clarté :
Cependant, comme vous, sont-elles
En prison dans l'immensité ?

En vain, devant elles, le Rêve
Ouvre l'azur des cieux béants.
Une invisible main, sans trêve,
Les cloue aux terrestres néants.

Sous leurs ailes grandes ouvertes,
Sans les emplir, passe le vent.
Comme vous, elles sont inertes
Sur un chemin toujours mouvant.

Leur désir seul franchit l'espace
Dans son désespoir impuissant,
Et la plus illustre qui passe
Marque sa gloire avec du sang.

Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux !

Armand Silvestre.

DIX ANS DE BOHÊME [1]

(Suite)

VII

L'INSPIRATRICE MUSIQUE. — LE CONCERT BESSELIÈVRE : *hydropathen-valsh* DE GUNGL'. — UN SURNOM TENACE. — EXPLICATION CANADIENNE. — LA RIVE GAUCHE. — 5 OCTOBRE 1878. — 11 OCTOBRE 1878. — LES HYDROPATHES. — LES SÉANCES. — LA COLÈRE DES BUVEURS. — LA POLICE : QUARTS-D'ŒIL ET QUARTS-D'OREILLE. — M. ANDRIEUX PRÉFET DE POLICE. — DES FEMMES ARTISTES.

Pour les êtres d'imagination, la musique sans paroles : symphonie ou valse, sonate ou fanfare de cors, est la grande et artificieuse fabricante de rêves. Au hasard des accords, on est beau, riche, glorieux, aimé. On entend au fond de soi rouler, ainsi que des chars armés de rimes, les poèmes sonores ; ou bien on souffre, on gémit, on s'attendrit, on pleure, on se sent l'âme perdue sous des ombrages trop épais ou sous des étoiles trop hautes ; et dans le fond du crâne, pareilles à des fantômes de pénitentes, des strophes sortent et glissent en cadence ; ou bien c'est une envolée, un tourbillon d'orgie, des baisers que l'on dérobe et des coupes que l'on brise, tandis que les timbres divers de l'orchestre se répondent, frappant sur les accords ainsi que des pieds de ballerines sur un parquet élastique.

C'était, le dimanche, pour quinze sous, le *paradis* du concert Populaire. Il y fallait un costume *ad hoc :* un chapeau mou et

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril 1891.

des vestons résistants. Car on se battait souvent pour Wagner, en ce *paradis*, et plusieurs fois, sous une avalanche de siffleurs, l'applaudisseur dut rouler, la tête la première, sur la pente des gradins par dessus les crânes des auditeurs. Tout n'était pas rose dans cette carrière musicale. Heureusement, la plupart du temps, nous, les applaudisseurs, nous nous groupions, et ma foi! quelques siffleurs durent écoper.

La musique pour la musique! Ah! pourquoi Wagner a-t-il libellé des poèmes! Pourquoi veut-on nous le faire applaudir comme librettiste? Enfin la musique n'en existe pas moins, n'est-ce pas? Mais je préfère les suggestions qu'elle m'offrait alors aux légendes qu'elle prétend m'imposer aujourd'hui : *opera, non verba*, pourrait-on dire avec un calembour latin : des opéras sans paroles.

Parfois, durant la semaine, on allait aux concerts Besselièvre. On retrouvait là le menuet de la symphonie en sol mineur de Mozart, et aussi des danses modernes. Ne disons pas du mal de la valse, n'est-ce pas?

Un soir, je me trouvais avec le vicomte Alfred de Puy... que nous appelions familièrement Puy-Puy et qui ressemble à Henri IV autant que le duc de Nemours; quoique aristocrate, il était mon collègue aux Finances. Nous allâmes à ce concert Besselièvre, et moi, plein de mélancolie, j'écoutais se dévider les numéros du programme, lorsqu'une valse d'un rythme cristallin me frappa. C'était comme si des gouttes d'eau eussent tintinnabulé sur des vitres, ou mieux, comme si l'on eût fait sonner des coupes à champagne à l'aide de couteaux d'argent.

— Singulière danse! m'écriai-je. Il faut que j'en sache le titre.

Le programme était plaqué dans un cadre de bois contre un arbre. J'avisai le numéro, et je lus : Gungl', *hydropathen-valsh*.

Hydropathen-valsh! de l'allemand! Valsh est suffisamment compréhensible, même pour le Latin le plus endurci; mais *hydropathen?* Qu'était-ce que cette *Valse des hydropathen?* J'interrogeai vainement les personnes que je connaissais, nulle ne put me renseigner. Le lendemain, au ministère, au restaurant, dans les cafés de la rive gauche, je promenais ma question : Qu'est-ce que *hydropathen?* C'était mon : Avez-vous lu Baruch? Je fis tant et si bien, agaçant les gens par cette scie, qu'ils me surnommèrent l'*hydropathe*.

Dans la grande galerie des rentes, je portai ce titre ridicule

avec sérénité, jusqu'au jour où le faux sourd, ce collègue vis-à-vis duquel je me servais jadis du langage invertébré, me vint demander — à moi qui n'en savais rien — l'explication de mon pseudonyme; pour la circonstance, j'improvisai une théorie qui resta :

— Devers les confins du cercle polaire, au Canada, en Labrador, en Groënland, existe une espèce d'animaux singuliers dont les pattes sont en cristal, en forme de flûtes à champagne, ornées d'un pied rond, semblable presque aux raquettes qui servent de chaussures aux indigènes pour marcher sur la neige fraîche. Ces animaux sont faits de neige sans doute et de glace; leurs yeux ressemblent à des perles versicolores. De plus, lorsqu'ils dansent sous les rayons de la lune, leurs pattes en cristal, se choquant l'une contre l'autre, donnent aux rares voyageurs la sensation d'un concert où l'on n'entendrait que des harmonicas. Ainsi Gungl' a-t-il fait, ajoutai-je, en écrivant une valse tintinnabulante et bizarre sous le titre : *hydropathen-valsh*. Seulement, dans son ignorance de la langue française, il a mis une *h* après le *t*, au lieu de deux *tt;* car *hydro* veut dire *eau* (du grec *udor*) eau, cristal de roche, et *pathen* signifie *patte,* d'où *valse des pattes en cristal*. J'ai pris ce nom, déclarai-je au faux sourd, parce que Nabuchodonosor — ô symbole! — possédait des pieds d'argile; nous, humbles démocrates, nous n'avons que des pieds de verre que la mort doit briser un jour. Voilà pourquoi je suis *hydropathe* avec un *h* ou hydropatte avec deux *t*.

Cette lumineuse explication fut acceptée; et je continuai, de Bullier au Louvre, à travers les cafés et les restaurants, à être dénommé l'*hydropathe*.

Si je donne ici de si longues explications, c'est que maintes fois, et encore récemment dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, des curieux ont demandé le pourquoi de ce titre bizarre : hydropathe!

Je poursuis donc.

Le besoin de dire des vers et de chanter des chansons se faisait tellement sentir à cette époque, que, peu à peu, une table d'hôte, sise rue des Boulangers, s'était transformée en lieu de réunion. Richepin avait passé par là ainsi que Ponchon et Germain Nouveau; mais il n'y restait plus guère que des Haïtiens qui discutaient perpétuellement sur les mérites respectifs de Boisrond-Canal et de Salomon, quand Rollinat, revenu de son

pays, Georges Lorin, Sapeck, Léo Montancey, Baude de Maureceley, Puy-Puy et quelques autres y vinrent. Un grand jardin attenait à la maison, un salon contenait l'indispensable piano et les fauteuils indispensables. Ce fut très gai : poésie, musique et danses réunies. Oui ! il y vint même des femmes du monde... Je ne les nommerai pas.

Mais les Haïtiens s'obstinaient à réclamer un peu de baccara à l'issue de ces joyeuses réunions. Et le baccara accordé amena l'inévitable descente de police, au cours de laquelle, m'évadant à travers des jardins, je tombai sur des cloches à melon, dont le bris cristallin sonna moins agréablement à mes oreilles que les gammes chromatiques et hydropathiques de Gungl'.

Ce lieu de réunion étant clos, nous nous rabattîmes, quatre ou cinq, sur un cabinet, sis au premier étage du café de la *Rive-Gauche*, au coin de la rue Cujas et du boulevard Saint-Michel — c'est aujourd'hui un établissement de bouillon. Un piano hospitalier nous accueillit. Mais la porte était réglementairement ouverte aux allants et venants.

Or, un soir — le 5 octobre 1878 — c'était la rentrée des lycées. Une vingtaine de jeunes gens, assez excités, se précipitèrent dans notre réduit, et, pendant la dernière demi-heure de liberté qui leur restait, s'emparèrent du piano et le démantibulèrent aux trois quarts, en hurlant des refrains dont le plus élégant était celui d'une chanson intitulée les *Vidangeurs* :

> Il ne faut pas que rien se perde,
> Dans la nature, tout est bon,
> Pressons, pressons, la pompe à m....
> Le jour paraît à l'horizon!

Cette petite séance nous exaspéra. Quand ces jeunes vandales eurent disparu, nous fîmes monter le patron de l'établissement, afin de lui demander à quelles conditions il consentirait à nous livrer, mais pour nous seuls ou nos amis, ce petit cabinet orné d'un piano.

— Si vous êtes une vingtaine, dit ce patenté, et que vous me garantissiez la consommation, c'est chose faite; vous choisirez votre jour.

— Le vendredi, par exemple?

— Va pour le vendredi.

Les cinq qui se trouvaient à cette entrevue historiquement

mémorable s'appelaient (à moi l'ordre alphabétique, afin de m'épargner toute rectification) : Abram, Émile Goudeau, Georges Lorin, Rives et Maurice Rollinat.

Il fut résolu que chacun de nous amènerait le vendredi suivant deux, trois ou quatre amis. Le vendredi suivant, nous étions soixante-quinze. Il faut croire que le besoin de réunion se faisait cruellement sentir. L'assemblée, naturellement, débordait du petit cabinet dans la grande salle de billards et dans les cabinets avoisinants.

Ce fut une belle séance.

« Quand des Français sont ensemble, ils commencent par élire un bureau, puis par essayer de combiner un règlement, » a dit un voyageur illustre.

L'assemblée nomma Émile Goudeau président, vice-présidents, Georges Lorin et, sur le refus de Rollinat, M. de P..., l'ami Puy-Puy, le Henri IV à monocle.

Le président était d'avis qu'à l'instant toutes les formalités fussent là terminées, et que l'on se mît, en braves jeunes gens, à chanter, boire, dire des vers, jouer du violon, pincer de la guitare ou du monologue, enfin se livrer à tous les ébats que les muses autorisent.

Ah ! ouiche ! il fallut donner un titre à cette assemblée qui, du coup, devenait une *Société*.

Comment s'appellerait la *Société ?*

Les uns proposaient : *La Pipe en terre*, *les Escholiers*, *le Gay-sçavoir*, *les Fils de France*, bref, toutes sortes de noms sérieux empruntés au répertoire, et destinés à indiquer qu'on s'ennuierait à mort...

En tant que président, j'abusai de ma nouvelle situation, et, sans que personne y comprît rien, je fis voter le titre d'*hydropathes*, sous ce prétexte que c'était un surnom qu'on m'avait octroyé, qu'il me pesait, et que je comptais bien le partager avec d'autres. J'expliquai ensuite l'origine du mot, et j'insistai sur ce point, que, n'ayant pas de programme commun, nous posséderions un nom inédit qui ne compromettrait ni les doctrines futures de la Société ni les apostasies possibles.

Et voilà comment, un vendredi d'octobre, fut fondée la Société des Hydropathes. Quelques récalcitrants réclamèrent aussitôt une constitution, ou tout au moins un règlement ; mais la majorité, plus pratique, demanda que les poètes y présents se fissent enten-

dre ainsi que les musiciens et les acteurs. Une sorte de concert fut improvisé, les bocks circulèrent, et vers minuit, sur ce mot: La séance est levée, à vendredi prochain ! on se sépara.

Ceci se passait le vendredi 11 octobre 78.

Il faut croire que ce genre de distraction était bien nécessaire à la jeunesse des écoles en ce temps reculé; car, le vendredi suivant, plus de cent se présentèrent, la plupart forcés de bivouaquer dans les couloirs. Malgré cela, le président obtenait aisément le silence — ô miracle !

Mais, à la troisième réunion, cent cinquante personnes se bousculèrent en cet étroit espace, et force fut d'aviser.

De rapides émissaires, hommes aux pieds légers, et reporters volontaires, avaient déjà découvert, au numéro 19 de la rue Cujas, un hôtel dont le vaste rez-de-chaussée pouvait, à l'issue du repas du soir, être transformé en salon de concert, ou même en salle de bal.

Par mains levées, on adopta ce local, et par pied levé on s'y rendit en fulgurant monôme.

De la décision ! de la décision ! Le parlementarisme n'existait point encore aux hydropathes. C'était l'époque héroïque où les chefs récemment portés sur le pavois, les chefs longuement chevelus et barbus, savaient se faire entendre de leurs guerriers.

Les sergents de ville, étonnés, virent les hydropathes souriants — oh ! souriant un peu fort, voilà tout — et fredonnant — oh ! fredonnant à perte d'haleine — s'engouffrer dans le mystérieux hôtel Cujas. Et... ils en référèrent à leurs chefs.

Mais n'anticipons pas! qu'aucune passion mauvaise n'agite la plume de l'historien ! soyons gais plutôt, même en tremblant devant les lois : tradéri-déra !

Les hydropathes formaient au début un inextricable fouillis de tendances diverses, contraires : supposez une bouillabaisse. Il y avait là de jeunes hommes politiques qui rêvaient de transformer la réunion en conciliabule, des poètes modernistes qui ne s'entendaient guère avec les romantiques, des amateurs qui risquaient des chansons plus que lestes ou des monologues extra-croustillants; des arriérés qui osaient débiter *Page, écuyer et capitaine*, de jeunes acteurs ou élèves du Conservatoire qui venaient s'essayer dans le récit de Théramène, tandis que d'autres, plus adroits et mieux goûtés, donnaient *la Bénédiction* de Coppée ou *la Grève des Forgerons;* des insensés qui, prenant la réunion pour un café-

concert, exigeaient des flonflons, tandis que d'autres, magistralement pontificaux, ne comprenaient pas qu'on pût rire un seul instant; des tintamarresques lançaient leurs calembredaines, et, à côté d'eux, certains élégiaques catholiques versaient des hymnes à la Vierge. Il y avait même d'obstinés et vieux toqués qui bravaient le ridicule pour monter sur les planches : tel était cet ancien acteur, raté non dératable, qui chantait *Sarah* de Victor Hugo, avec un fort accent italien, ainsi :

> Sarah bello d'indoulenço
> Sou balanço
> Dans oun hamac, au-dessou
> Dou bassin d'ouné fontaino
> Touto pleino
> D'eau pouïssée à l'Illyssous.

Il y avait naturellement des étudiants en Droit, en Médecine, en Pharmacie, mais aussi des élèves des Beaux-Arts et du Conservatoire, des employés de ministère ou de mairie, des ingénieurs et des fils de concierge, et même un certain nombre de simples ivrognes, venus là pour faire quelque boucan. C'était une Chambre des Députés en réduction : toutes les diversités d'idéal ou de réalité se bousculaient dans ce microcosme. Et tout cela virait, tournait, cuisait dans son jus, bouillonnait, écumait, faisait sauter le couvercle et secouait la marmite au point que souvent le président, cuisinier chef, envoyait son tablier à tous les diables. Heureusement, c'était la jeunesse et le rire qui reprenaient le dessus. Une bande de *fumistes*, épris d'art, mais gouailleurs, se forma dès lors, sauva l'institution au début, puis, plus tard, par la force des choses, en fit la ruine. Il y avait aussi de paisibles spectateurs, tels que Bourget, Coppée, Monselet, Paul Arène et d'autres.

Voici à peu près comment les choses se passaient.

Le président Émile Goudeau, et le vice-président Puy-Puy, s'installaient au bureau. Le bureau se trouvait dans un angle, d'où l'on avait vue sur les deux salles, lesquelles étaient garnies de chaises, de bancs et de petites tables rondes destinées à recevoir les chartreuses, les mazagrans et les nombreux bocks de la soirée. Quand les deux salles s'étaient emplies, des commissaires allaient de rang en rang recueillir les noms de ceux des assistants qui désiraient vibrer sur la scène (un simple tapis, cette scène) ou

lancer quelques dièses et bémols, se livrer à des sonates sur le piano, voire faire gémir violon ou violoncelle. Les noms arrivaient au bureau, et le président ou son vice-président en composait une liste de numéros, intercalant musiques et vers, et, autant que possible, le gai et le triste. Pendant cette opération, une vive causerie s'engageait, parfois simple murmure de brise, parfois cyclone. Peu importait! Mais la sonnette du président s'agitait tout à coup; le silence s'établissait, et tour à tour défilaient poètes, monologuistes, acteurs ou chanteurs, pianistes ou violoneux.

La chose, ainsi présentée, a l'air d'une simplicité auguste. Hélas! hélas! ce n'était pourtant point une sinécure!

Les musiciens voulaient accaparer l'attention, tandis que les poètes échevelés et trépidants supportaient avec peine les gammes chromatiques parfois encombrantes; les monologuistes gais avaient en horreur les poètes flous et historiés de constellations; tandis que les politiciens de l'assemblée s'indignaient moult qu'on ne discutât point sur les droits de l'homme, les patriotes en voulaient à la sonate allemande, et les pianistes exaspérés auraient dévoré volontiers deux ou trois patriotes. Les *fumistes*, ayant à leur tête le redoutable Sapeck, ne songeaient qu'à se gausser de tout, tandis que des hiérarques convaincus poussaient le bureau présidentiel à tenir haut et ferme le drapeau de l'art. C'était une série de conflits intestinaux où le simple public se laissait prendre. Il y avait déjà la question des femmes : recevrait-on ou non les jeunes personnes, mariées pour quinze jours ou quinze heures à des membres de la Société? De pudibonds et austères éphèbes huaient les femmes. Brochant sur le tout, des gens ivres, qui étaient venus quelquefois à jeun, se targuaient d'un droit imaginaire pour troubler burlesquement les paisibles concerts hydropathesques.

Le président, heureusement soutenu par les fondateurs, se gendarmait contre les prétentions des uns ou des autres, accordant à tous le droit de s'en aller, si l'ennui les prenait. Ce raisonnement était généralement admis par la majorité, qui votait par mains levées en faveur de son bureau. Mais les politiciens étaient retors: empruntant au Parlement les usages les plus condamnables, se dressait souventes fois un interpellateur, formulant une longue série d'amendements à un règlement qui n'existait pas. Cela soulevait des tempêtes; mais, impitoyable, le président arguait que la Société, étant littéraire et artistiqne, acceptait les politiciens

comme phraseurs possibles, mais jamais comme directeurs.

Un jour, mis sur la sellette, le président donna sa démission — ô ombre de M. Thiers ! — Cela lui réussit parfaitement, et il fut réintégré séance tenante. Depuis lors, les politiciens battus se soumirent, contents de se réunir sans danger à l'ombre de la littérature, des beaux-arts et du piano perpétuel.

Les ivrognes étaient moins commodes. Quelque soir de thèse, on voyait arriver une théorie de jeunes hommes dont les festons inquiétaient les glaces. Mais le feston n'est rien; des cris bizarres sortaient de ces poitrines, allumées comme des forges par le faux champagne des restaurants modestes. De là, un trouble difficilement apaisé et sans cesse renaissant. Le poète en scène, ou le violoncelliste, exaspérés, s'arrêtaient sur leurs phrases et se retiraient, âpres, en disant : — Ces misérables m'empêchent de continuer !

Maint tumulte s'ensuivit. Enfin, un ordre du jour, énergiquement voté par l'assemblée, autorisa le président à se transformer en gendarme pour ces circonstances, hélas! fréquentes, et à congédier les délinquants.

Cette opération présentait assez souvent des difficultés. Des bagarres inextricables, qui semblaient dessinées par Gustave Doré, transformaient le lieu des séances en champ de bataille, tandis que les hommes paisibles et les femmes énervées, montant sur des chaises, le long des murs, contemplaient la mêlée terrible et fuligineuse. Grâce à quelques géants, et aussi à la vertu du nombre, les *allumés* étaient mis dehors. La plupart du temps, ils s'en allaient vociférants, puis, huit jours après, très calmes, ils opéraient leur rentrée, avec la bonhomie souriante qui sied à ce genre de remords.

Parfois pourtant quelques-uns furent plus féroces. Dès les commencements, l'un de ceux-ci, expulsé par un géant, m'attendit à la porte, avec une ténacité de lierre, et me dit:

— Vous aurez de mes nouvelles demain matin.

Puis il disparut, ombre zigzaguante, démesurée, dans le brouillard.

Je dois dire qu'à l'issue des séances, la fête littéraire, considérée jusqu'à minuit moins le quart comme diurne, devenait essentiellement nocturne jusqu'au matin. Je rentrais donc au chant des coqs — car la rue Monsieur-le-Prince, où j'habitais un hôtel (garni, hélas! oui), possédait un certain nombre de charbonniers

et de gnaffs qui élevaient des poules, dans la rue, s'il vous plaît, et pour lesquelles des mâles, dans la poussière de l'arrière-boutique noirâtre, entonnaient de vigoureux appels, dès la proximité des aurores. Un saint Pierre de bonne volonté aurait pu entendre là, non point trois fois, mais trente fois trois fois le clairon matinal du remords. Les saints Pierres du noctambulisme, courbant le front sous cet appel, rentraient. Oh! dormir enfin!

Je fus réveillé bientôt par un toc-toc discret, mais net.

— Entrez, fis-je, la clef est sur la porte!

O candeur des anticapitalistes! Sécurité suave des braves omnia-mecum-porto, fils du philosophe Bias!

Deux jeunes hommes, vêtus de redingotes boutonnées jusqu'au col, firent leur entrée. Je les pris d'abord pour des huissiers! — Si jeunes!! — Non, c'étaient les témoins du... buveur, expulsé la veille.

Ils s'expliquèrent. Dès que j'eus compris, je les priai de se retourner vers la muraille, assis sur de vagues chaises, pour me permettre, dans mon unique salon-chambre-à-coucher, de me mettre en état de les recevoir comme il convenait.

Quand ce fut fait, je leur dis :

— Vous pouvez vous retourner vers moi, et me parler.

Tandis qu'ils m'exposaient que leur client, insulté grièvement la veille par moi, et mis à la porte d'un *club* (sic) par mes séides, me demandait réparation par les armes, je réfléchissais : « Ma foi! il fait un temps superbe! au lieu d'aller vers un bureau languissant, il ne serait pas déplaisant d'ascender quelque coteau, et de s'aligner sur des herbages. »

« Oui! mais, après ce premier combat, combien d'autres? Tous les délicieux buveurs et querelleurs du quartier Latin n'auraient garde de manquer si bonne aubaine! »

Alors, aussi grave que le maître Jacques de Molière, je répondis aux deux témoins :

— Est-ce à Émile Goudeau, lui-même, employé au ministère des finances, et parfois poète, ou au président des hydropathes que vous vous adressez?

Ils se consultèrent un instant, et répondirent :

— C'est au président des hydropathes.

— Eh bien! répliquai-je, depuis hier soir, minuit moins le quart, minute à laquelle la séance a été levée, j'ai cessé d'être président des hydropathes jusques à vendredi prochain, neuf



heures de relevée, où je dirai : la séance est ouverte ! D'ici là, je ne suis qu'un simple citoyen, n'ayant aucune autorité sur qui que ce soit, et par suite aucune responsabilité à encourir !

Un pâle sourire erra sur leurs lèvres :

— Alors, dirent-ils, vous refusez une réparation, et nous pourrons dresser procès-verbal.

— Parfaitement, répliquai-je avec énergie ; le président des hydropathes, ayant eu mission de maintenir l'ordre dont le soin lui est confié, n'a pas hésité à mettre à la porte votre client ; c'est en tant que président qu'il a agi, et il est prêt à subir une réclamation, à la prochaine assemblée, et, s'il a abusé de son pouvoir, à en rendre compte ou à faire des excuses.

Les jeunes hommes souriaicnt de plus en plus.

— Mais, ajoutai-je, si c'est à moi personnellement que votre client en veut, je me trouverai, à 5 heures, à tel café, sur la terrasse ; il n'aura qu'à secouer ma table en passant, ou à renverser mon verre, et alors il verra que je saurai lui répondre. Je ne veux que mes querelles personnelles ; comme président, je ne suis qu'une sonnette, et un rappel à l'ordre.

Ils s'en allèrent, satisfaits. Par là, j'évitai toute confusion entre mon rôle ordinaire de bon vivant, et ce que la discipline nécessaire en une assemblée tumultueuse m'imposait de manières cassantes, quelquefois brutales, mais absolument nécessaires. Ceux qui ont essayé de présider ultérieurement à ces petites solennités s'en sont bien aperçus. Il fallait, dans ce quartier Latin, parmi des jeunes hommes frais émoulus de leur volontariat d'un an, une poigne de sergent, mais, dessus, énormément de velours diplomatique et le franc rire du camarade.

Tant pis, si j'ai l'air de plaider *pro domo*, mais je continue.

De la diplomatie ? Il en fallait bien davantage vis-à-vis des lois du pays, de la magistrature et de la police.

Les réunions devenant énormes, trois cent cinquante personnes s'entassant dans un espace modéré, envahissant les couloirs et les cuisines de l'hôtel, des programmes gigantesques, dont les numéros, se succédassent-ils aussi rapidement que possible, ne pouvaient pas être épuisés, on fit deux séances par semaine, les mercredis et les samedis. Mais la police qui avait déjà l'œil, ou le quart, sur les séances du vendredi, se mit elle-même sur les dents, lorsque le chiffre eut doublé : ça faisait, à son compte, six cents conspirateurs, ornés de femmes variées, qui s'engouffraient

19, rue Cujas, on ne savait dans quel but. A travers les volets clos, les quarts-d'œil glissaient des regards, et saisissaient les gestes exaspérés de Paul Mounet, récitant *la Grève des Forgerons,* les convulsions de Maurice Rollinat, disant *le Soliloque de Troppmann,* les mines étonnantes de Coquelin Cadet, les hérissements de moustache d'André Gill, et parfois les haut-le-corps violents du président, dont la chevelure se hérissait, tandis que sa main énergique secouait une sonnette de réunion publique, une vraie cloche.

— Tout ça n'est pas naturel! pensaient les quarts-d'œil. Il y a des femmes, c'est peut-être des nihilistes.

On parlait beaucoup des skopsis en ce temps-là, des skopsis, ni hommes, ni femmes, qui conspiraient sans sexe déterminé.

Quand les constables voyaient quelques géants jeter à la porte les buveurs récalcitrants, ils pensaient que ce devait être l'exécution d'un traître, et accueillaient l'expulsé à la sortie:

— Qu'est-ce qu'on fait là-dedans? demandaient-ils.

— C'est des mufles infects! des tas de poètes et de pianistes! on leur en fichera du Baudelaire! et puis à bas Wagner!

C'est tout ce que les quarts-d'oreille pouvaient tirer du banni, qui s'en allait vers d'autres parages, sans trahir.

Bref! un soir d'hydropathes, tandis que — je me le rappelle — Monselet, Coppée, Bourget, Paul Arène, et d'autres, très graves, assistaient à la séance, le garçon vint me prévenir à voix basse que le patron de l'hôtel me réclamait, tout de suite, oh! mais, tout de suite. Je cédai la présidence à Puy. Et j'allai.

Dans le bureau de l'hôtel, le patron, exsangue et désespéré, se débattait contre quatre gardiens de la paix et un brigadier.

— Ah! dit-il en m'apercevant, voilà M. le président.

— C'est vous qui êtes le président, me dit brusquement le brigadier.

— Je l'avoue, lui dis-je humblement.

Me voyant si humble, il poursuivit:

— Alors, vous avez une permission pour réunir des gens ici.

— Non, fis-je encore plus humblement.

— Eh bien, dit le brigadier délibérément, on va vous faire évacuer les lieux, attendu que vous n'avez pas le droit de faire ici une réunion publique, et vous la tenez deux fois par semaine.

Je redevins orgueilleux; et, tirant par la manche le brigadier, je l'entraînai, lui et ses hommes, vers une porte vitrée, qui don-



nait dans la salle des séances; le rideau intérieur étant mi-soulevé, on pouvait jeter un coup d'œil.

— Vous voyez, leur dis-je, ce grand monsieur (c'était Villain), eh bien, c'est un acteur du Théâtre-Français, et il dit des vers de Victor Hugo. Vous voyez ces jeunes gens et ces jeunes femmes, ils sont calmes; tenez, ils applaudissent....

— C'est vrai que c'est comme au théâtre, dit le brigadier. Mais nous sommes obligés de vous expulser, quand même.....

— Eh bien, dis-je, je vais rentrer, m'asseoir à mon bureau, et annoncer votre invasion. Remarquez que je ne réponds de rien, et que ces gens si calmes le seront beaucoup moins tout à l'heure. Quant à moi, vous serez obligés de m'arracher de mon bureau, et je pousserai des cris d'aigle, en me roulant par terre...

— Alors vous vous rébellionnez, reprit sévèrement le brigadier.

— Moi, pas encore. Tenez : un conseil! Dressez-moi procès-verbal; demain j'irai chez le commissaire, et, de la sorte, vous épargnerez à vous et à vos hommes la besogne de chasser trois cents personnes, qui ne se laisseraient pas faire.

On me dressa procès-verbal, ainsi qu'à l'hôtelier.

Le lendemain, à neuf heures, je me présentai au commissaire. Ce magistrat, contre mon attente, je dois le dire, se montra fort aimable.

— Oui, dit-il, j'avais donné des ordres, mais, précisément hier au soir, mon fils, qui est étudiant, se trouvait parmi vous, il est ravi. Eh bien! mais faites une demande en règle, je l'appuierai, et d'ici là, déclarez-moi que vous répondez de l'ordre intérieur.

Et moi, parodiant Napoléon III :

— De l'ordre? j'en réponds!

Cela se passait, tandis que M. Gigot était préfet de police.

Quelques jours plus tard, je me trouvais, au banquet de la *Marmite Républicaine* — une réunion de sénateurs, de députés, d'hommes politiques et d'artistes — à côté de M. Andrieux qui posait, dès lors, sa candidature à la Préfecture de police. Comme je lui narrais cette escarmouche, il me dit :

— Pardieu! la police veut avoir la main sur vous; croyez-vous qu'on va vous laisser le pouvoir, à vous et à vos amis, de faire manœuvrer trois ou quatre cents jeunes gens? Toutefois, insistez, vous obtiendrez gain de cause. Si vous aviez demandé avant, on vous aurait blackboulé; mais, le fait existant, vous avez des chances.

Comme M. Andrieux remplaça M. Gigot, quelque temps après, je lui rappelai notre conversation, et il me recommanda au chef du 3e bureau, chargé des concerts, réunions artistiques, etc., etc.

Là, je dus fournir des statuts. J'improvisai cinq articles sur une table de café. Le chef me fit remarquer qu'il en manquait un *indispensable*, celui-ci : les femmes ne sont pas admises aux séances.

Diable! diable! et tous les auditeurs hydropathes, au moins presque tous, ne venaient là, que, parce qu'ils étaient à peu près mariés.

— Mais, déclarai-je au chef du 3e bureau, si Mme Sarah Bernhardt qui a bien voulu accepter le titre d'hydropathe (1) daigne assister à une de nos séances et y faire ouïr sa voix d'or?

— Oh! Mme Sarah Bernhardt, dit le chef, pardieu! Ce n'est pas une femme, c'est la grande artiste...

— Bon, répliquai-je, mais si telle ou telle autre actrice, Mlle Réjane, ou Mlle Reichemberg, veulent venir, faut-il leur clore la porte sur le nez?...

— Non, non, sans doute, ce sont des actrices...

— Mais... les élèves du Conservatoire?

— Bien, bien, bien, elles se destinent à la carrière dramatique...

— Mais... mais... les jeunes filles qui se préparent pour entrer plus tard au Conservatoire...

— Assez! assez! cria le chef, vous êtes un joyeux mystificateur. Concluons : vous recevrez, sous votre responsabilité, et à titre de tolérance de notre part, toutes les femmes que vous voudrez; mais, afin que nous ayons le droit de sévir en cas de scandale, vous allez ajouter l'article : les femmes ne sont pas admises aux séances des hydropathes.

Ainsi fut fait. Et les femmes vinrent, et les rimes furent parfois entrecoupées de flirtations — oh! discrètes! à cause du fameux article comminatoire; d'ailleurs, on ne les exagérait qu'à la sortie, sous les pâles rayons de la lune, et sous l'œil paternel des sergents de ville absents.

(1) Authentique.

VIII

LES SÉANCES DES *Hydropathes*. — LES POÈTES DISEURS. — LES JEUNES ACTEURS. — DÉNOMBREMENT QUASI HOMÉRIQUE. — A MOI LE BOTTIN! — HYDROPATHESQUES CHANSONS. — LES CHANTS POPULAIRES. — PROCLAMONS LES PRINCIPES DE L'ART!

Je voudrais donner la sensation de ces séances extraordinaires, parfois tumultueuses à propos de rien, le plus souvent paisibles, tandis que les auteurs et les diseurs aimés apparaissaient sur la scène... (car il y eut une scène, rue de Jussieu, et place Saint-Michel, nº 1). Je voudrais n'être point fastidieux pour le lecteur, et me montrer aussi complet que possible. Bien des jeunes gens ont passé par là, dont le nom peut m'échapper aujourd'hui; mais à l'impossible nul n'est tenu. Ce n'était point une petite église que les *hydropathes*, mais une sorte de *forum* ouvert à tous ; dès lors, le recensement est à peu près impossible. Je citerai donc au hasard sans parti pris, comme si, de nouveau élu président, j'avais à organiser une séance hydropathisante. — O vieux siège curule, pipe présidentielle, et bocks d'honneur! Sapristi! c'est beau d'être jeune!

Dénombrons! dénombrons! C'était Maurice Rollinat qui venait, de sa grande voix de lamentation, chanter *les Platanes* de Dupont dont il avait écrit la musique, ou qui, secouant sa chevelure sur son front, dardant de terribles regards, et tordant sa bouche en un satanique rictus, débitait le terrible *Soliloque de Troppmann*, ou quelqu'une de ses autres pièces: *Mademoiselle Squelette, la Dame en Cire*, etc. (1). Auteur, acteur, compositeur, chanteur et pianiste, Maurice Rollinat obtenait un succès incroyable, en torturant les nerfs de ses auditeurs. Si je devais seulement citer les pièces, ou les musiques, qui firent trépigner les hydropathes, dans un délire d'applaudissements, je serais obligé de prendre la liste de ses poèmes, *les Brandes* et *les Névroses*, et de ses chants publiés chez Hartman. Qui n'a fait que le lire, n'a point connu ce merveilleux artiste.

C'était Paul Mounet qui, d'une voix métallique, disait *la Conscience* de V. Hugo, ou le *Testament* de Murger; parfois, se dégui-

(1) *Les Brandes, les Névroses* de Maurice Rollinat, Charpentier, édit.

sant en ouvrier, retroussant ses manches sur ses larges biceps, passant un foulard rouge autour de son cou solide, et laissant flotter une blouse bleue sur son dos, il *jouait la Grève des Forgerons*.

C'était Villain (1) qui récitait *la Ballade à la Lune*, d'André Gill :

Bon sang d'bon dieu, fait-y un vent.
J'mets pas un pas l'un l'aut' devant;
J'arriv'rai jamai' à Montrouge.
C'est-y qu' j'ai bu; non, j'ai rien bu;
Et d'abord ça m'est défendu,
Si c' n'est avec Alphons' Lerouge.

C'était Leloir (2) qui venait chanter d'une voix de fausset la si charmante et archaïque chanson, écrite par Émile Pessard, sur des paroles attribuées à Mlle de Longueville :

Il est certain qu'un jour de l'autre mois
M'est advenu bien merveilleuse chose;
Toute seulette étais au coin du bois,
Vint mon ami plus frais que n'est la rose;
Il me baisa, d'un baiser sage et doux,
Et puis après, il me fit chose amère,
Si que lui dis, me mettant en courroux :
— Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

. . . .
. . . .

Il est certain qu'alors il m'arriva
Chose nouvelle à quoi n'estais pas faicte.
Et quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos, et muette;
Me réveillai, mais d'un réveil si doux
Que remourus tant il me fit grand'chère,
Si que lui dis, sans me mettre en courroux:
« Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère! »

C'était Coquelin Cadet à qui l'on demandait trois ou quatre monologues, et, pour finir, *le Hareng Saur*, de Charles Cros.

Il était un grand mur, nu, nu, nu
. . . .
J'ai conté cette histoire, simple, simple, simple,
Pour ennuyer les gens graves, graves, graves,
Et amuser les enfants petits, petits, petits.

(1) De la Comédie-Française.
(2) Alors, au troisième Théâtre-Français (ancien Déjazet), depuis à la Comédie-Française.

Et les grands enfants s'amusaient aussi.

C'était Charles Cros lui-même qui venait, avec des gestes bizarres, l'air soucieux, oubliant ces folles parties de rire, dont il est coutumier, pour rêver à tant d'amours défuntes et aux ironies parfois amères des destinées :

Dans tes cheveux, flot brun qui submerge le peigne,
Sur tes seins frissonnants, ombrés d'ambre, que baigne
L'odeur des varechs morts dans les galets, le soir,
Je veux laisser tomber, par gouttes, les essences
Vertigineuses — et, plis froids, les patiences
Orientales en fleur d'or sur le tulle noir.

Éventrant les ballots du pays de la peste,
J'y trouverai, trésor brodé, perlé, la veste
Qui cache mal ta gorge et laisse luire, nus,
Tes flancs. Et dans tes doigts je passerai des bagues
Où sous le saphir, sous l'opale aux lueurs vagues,
Dorment les vieux poisons aux effets inconnus.

Dans l'opium de tes bras, le haschisch de ta nuque,
Je veux dormir malgré les cris du monde eunuque,
Et le poignard qui veut nous clouer cœur sur cœur,
Qu'entre tes seins, faisant un glissement étrange,
Ton sang de femme à mon sang d'homme se mélange,
Et la Mort cédera devant l'Amour vainqueur.

Ou c'était André Gill, qui, de sa grosse voix, la moustache en croc, et les cheveux en coup de vent, prononçait :

L'HOROSCOPE

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux,
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère.

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats ! Souffre ! Pense !
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.

N'est-ce pas navrant, avec la reculée du souvenir, d'apercevoir cet athlète, gémissant cet « horoscope », lui qui devait être courbé sous les effroyables douches de Charenton.

C'était Charles Frémine, le rude gars normand, le chantre de *Floréal*, le poète des *Pommiers*. C'était Paul Arène, Buffenoir, Léon Valade. Et Monselet disait le fameux sonnet du cochon :

Je t'adore, ô cochon, cher ange !

C'était Georges Gourdon, que la politique a pris un peu trop, et Mélandri, photographe, poète et dramaturge ; Alphonse Laffitte, un gai ; Raoul Fauvel, un triste ; Adolphe Martin, qui a su trouver au fameux mot en *erde* une rime bien inattendue. Un ancien incroyable raconte la bataille de Waterloo, et termine à peu près ainsi, supprimant les *r* :

Quand les Anglais c'iaient : A l'aide !
Cambonne leu épondit : Mède !

C'était le poète Paul Marrot (1), petit, alerte, et redoutant les courants d'air : il disait des poèmes philosophiques ou des pièces gaies. *Les Tambours, la Bourse, les Larmes, les Assiettes peintes, la Tête du Moine* (que je regrette de ne pouvoir citer). Voici un *tableau de rue :*

Je vis, traînant sur le pavé,
Un cul-de-jatte lamentable ;
Il était haut comme une table,
Triste comme un tambour crevé.

A ses côtés, sa femme maigre
Demandait des sous aux passants,
En tirant des bruits languissants
Des boyaux d'un violon aigre.

L'estropié faisait pitié,
Son état, qui portait aux larmes,
Ajoutait je ne sais quels charmes
Au violon de sa moitié.

Race humaine, race ironique,
Pour secouer ton embonpoint,
La misère ne suffit point,
Il y faut un peu de musique.

(1) Lemerre, éditeur.

Et Edmond Haraucourt, le poète à double visage, sire de Chambley pour les choses lestes, Haraucourt pour les graves. L'auteur de l'*Ame nue* et des *Amis* (1) :

LE BOUCLIER

Le ventre de la femme est comme un bouclier
Taillé dans un métal lumineux et sans tache,
Dont la blancheur se bombe, et descend se plier
Vers l'ombre où sa pointe se cache.

Depuis l'angle d'or brun j'usqu'au pied des seins nus,
Il s'étale, voûtant sa courbe grasse et pleine;
Et l'arc majestueux de ses rebords charnus
Glisse dans les sillons de l'aine.

Tandis que, ciselé sur l'écusson mouvant
Où s'abritent la source et les germes du monde,
Le nombril resplendit comme un soleil vivant,
Un vivant soleil de chair blonde!

— Magique bouclier dont j'ai couvert mon cœur!
Égide de Vénus, ô Gorgone d'ivoire,
Dont la splendeur joyeuse éblouit ma rancœur
Et rayonne dans ma nuit noire!

Méduse qui fais fuir de mon cœur attristé
Le dragon de l'Ennui dont rien ne me délivre;
Arme de patience avec qui j'ai lutté
Contre tous les dégoûts de vivre!

Je t'aime d'un amour fanatique et navrant;
Car mes seuls vrais oublis sont nés dans les luxures,
Et j'ai dormi sur toi comme un soldat mourant
Qui ne compte plus ses blessures.

C'est pourquoi ma douleur t'a dressé des autels
Dans les temples déserts de mon âme embrunie;
Et j'y viens adorer les charmes immortels
De ta consolante harmonie.

Et le poète belge Georges Rodenbach, dont un critique a dit qu'il était le Coppée de la Belgique, récitait quelques pièces de son premier volume : Les *Tristesses* (2).

(1) Charpentier, éditeur.
(2) *Tristesses*. Lemerre, éditeur.

Moi qui rêve toujours, moi qui n'ai jamais ri,
Je ne puis résister à l'amour qui m'obsède.
Il faut que j'ouvre enfin mon cœur et que je cède,
Et que j'offre aux baisers mon profil amaigri.

L'étude dont mon rêve idéal s'est nourri,
Dans le drame des jours, n'est qu'un triste intermède;
C'est l'amour, l'amour seul qui sera le remède,
Car la vie est la tombe où l'amour a fleuri!...

Je vais donc me livrer à l'instinct qui l'emporte,
Et — dût mon cœur saigner! — je vais ouvrir la porte;
Mais toi, femme inconnue et vague que j'attends,

En entrant, souviens-toi que tout ce cœur est vierge,
Que c'est un temple empli de rêves éclatants,
Et ne t'y conduis pas comme dans une auberge.

C'était Fernand Icres qui faisait dire par Lebargy la pièce suivante:

LE PACTE

A Émile Goudeau.

Un soir, Faust, délaissant grimoires et cornues,
Écoutait les vents froids gémir sur la forêt;
Il regardait flotter les blancs linceuls des nues,
Et, sentant le grand ciel vide, il désespérait.

Alors, soudain, des voix on ne sait d'où venues,
Comme des cris aigus d'un loup qui hurlerait,
Jettent à ses côtés des notes inconnues...
La salle s'illumine et Satan apparaît.

Satan! quand, à l'appel sombre du vieil athée,
Tu vins ainsi, tu vis la plume ensanglantée
Frissonner sous l'effroi dont hésitait sa main.

Eh bien! pour une nuit d'amour et de délire,
Méphisto! donne-moi le fatal parchemin,
Et je le signerai sans trembler, — et sans lire.

Icres, l'ami, l'élève de Léon Cladel, préludait ainsi. Puis, quand il eut composé l'*Ancienne, le Mitron*, etc., il se risqua à dire lui-même, ce qui en somme était le but des hydropathes.

Félix Décori, avec son frère Louis Décori, devenu acteur, et qui créa si nature le rôle de *Marie-Pierre* dans *la Glu* de Richepin, jouait la scène de *don Salluste* et de *don César de Bazan* dans Ruy-

Blas; il jetait aussi alors sonnets sur sonnets, et des ballades. Je ne cite rien. Félix Décori est aujourd'hui un des meilleurs parmi les jeunes avocats d'assises. Il a peut-être oublié cette si jolie chose sur laquelle Fragerolle a délicatement posé une touche de musique sentimentale :

Margot ! la joue en fleur, la lèvre parfumée,
Sourit au doux parler d'un damoiseau muguet.

Maintenant il clame : « Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés. C'est une victime sociale qui... » Parfois, il doit regretter Margot, nous aussi... à moins que — oui ! un sonnet est si vite commis entre deux plaidoiries.

C'était Félicien Champsaur, qui, sobre de gestes, avec une toute faible voix, murmurait :

Quand celle qu'il aimait, après avoir, six mois,
Sans se plaindre, souffert, avec douceur fut morte,
Comme mourait l'avril, — il ferma bien sa porte
Et revint près du lit, sans raison et sans voix.

Sentant peser sur lui les implacables lois,
Il ne pleura pas, mais rêveur d'étrange sorte,
Près du cadavre blanc, paré pour qu'on l'emporte,
Il écrivit des vers, les yeux fixes parfois.

Dans ces vers, il céla son âme, l'être même ;
Pour la femme adorée, il fit un long poème,
Douloureux et poignant, un monde... un univers...

C'était un pur chef-d'œuvre, élégie immortelle.
Dans le cercueil béant, lui, muet, mit ses vers,
Pour qu'ils ne fussent lus de personne autre qu'elle.

Et bien d'autres sonnets : *les Violettes* (si jolies et parisianistes !), *la Libellule*, etc., etc. (1).

Champsaur fit mieux encore que de dire des vers aux hydropathes, il écrivit sur eux un article en tête du *Figaro*. Son entrée au *Figaro* lui valut du reste un duel, où il blessa son adversaire, mais, en revanche, le journaliste tua du coup le poète ; il est vrai que, des cendres, il sortit un romancier, l'auteur de *miss America*, parisienne étude, et du *Cœur* avec bien des et cætera.

(1) Édités chez Lemerre.

Et Jean Floux, dont le volume de vers très parisiens est introuvable, et Théodore Massiac dont le livre, manuscrit, attend l'imprimeur, et Gaston Sénéchal, que les destins bizarres ont réduit à donner des conseils au préfet de l'Yonne, et Guy Tomel, qui disait un conte archaïque, *les Veilleuses du Paradis,* et Victor Zay qui mourut si jeune, et Léo Trézenick qui débitait ses *Gouailleuses*, et Charles Lomon, l'auteur de *Jean Dacier*, joué au Théâtre-Français, et Louis Tiercelin, et Armand Masson, et Joseph Gayda, le méridional blond, qui avait moins d'accent que Fernand Icres, mais débitait avec lenteur les vers de son *Volume,* et Eugène Godin l'auteur des *Cités noires,* et Mac-Nab, et Georges Lefebvre, qui monta *la Cruche cassée* au théâtre Taitbout et disait si drôlement *les Grenouilles qui*, et bien d'autres... exigeraient pour être dénombrés le talent spécial d'Homère. Et encore Homère dormait parfois.

Voici pourtant surgir, du fond de ma mémoire, Guilleminot, un barde à lunettes, presque aveugle, à moitié sourd, et idéaliste, qui déclamait, au milieu de rires aigus et inentendus, des lambeaux d'un Vercingétorix; il eut pourtant son succès avec une piécette dont les strophes se terminaient par ce refrain :

Quand vous passez par le chemin des *ornes* (sic),
Gens mariés, prenez garde à vos cornes,
Il fait un vent à décorner les bœufs.

Je dois pourtant réserver une place d'honneur à ceux qui furent vice-présidents dès le début, comme Georges Lorin, un peu plus tard, comme Georges Moynet et Grenet-Dancourt.

Lorin présidait peu, il n'aimait pas faire de l'autorité (c'était pourtant nécessaire); il préférait crayonner des *binettes*, ou ciseler des monologues en vers. Ce sont des promenades parisiennes : *les Maisons*, *les Gens*, *les Affiches*, *les Dames, la Ronde* (un petit chef-d'œuvre), *les Ombrelles*, *les Éventails*, *les Voitures*, *les Arbres* et bien d'autres et cætera, dont fut composé plus tard le volume intitulé *Paris-Rose* (1), illustré par Cabriol et Luigi Loir. Il fallait entendre Lorin débiter ces vers d'une voix vague, neigeuse :

Avec leurs yeux carrés, rangés
Comme des soldats en bataille,
Les maisons en pierre de taille,
Regardant les flots passagers

(1) *Paris-Rose.* Ollendorff, éditeur.

De parisiens, d'étrangers,
Courant, au milieu des dangers
Du trottoir traître et des voitures,
Après l'or et les aventures,
Avec des pas lourds ou légers.

Georges Lorin, pas bachelier, simple Parisien des écoles communales, aimant son Paris, a vingt fois trouvé des accents tout spéciaux pour chanter sa grand'ville en déshabillé. C'est, lui, un moderniste. Qui sait si, plus tard, les poètes sauront le grec? Parfois, dans la toge du poète, les pieds de Lorin s'embarrassent, et déchirent un peu l'étoffe; puis, bast! une pirouette, un lazzi de gavroche, une larme de spectateur ému et sincère de l'Ambigu, et il se retrouve bon Parisien d'atelier, doux rêveur d'asphalte, guettant à la lune les minois qui passent, ou bien les vitres qui s'allument, se garant des voitures, et mordant son mouchoir pour dissimuler des sanglots. Ce doux rêveur fut mon premier camarade... mais quel mauvais président d'hydropathes! trop libéral, trop libéral!

Un autre vice-président, c'était Georges Moynet. Encore un Parisien, né à Versailles, mais joyeux, et pas versificateur pour un liard — il a essayé de versifier une opérette, son collaborateur est devenu fou. Moynet était architecte, et, ma foi, menait la vie joyeuse, sans souci, cueillant des aventures inouïes avec tranquillité. Le soir des banquets professionnels, on lui demandait de narrer quelques-unes de ses aventures épiques. Il le faisait de bonne grâce, et l'on se tordait.

Amené aux hydropathes, il fut dénoncé comme un diseur de premier ordre, se défendit, puis, harcelé, céda, et réimprovisa ces choses invraisemblables : *Le Canard, le Phoque, la Bergère Watteau*, et bien d'autres. Après audition — un rêve! — l'*Hydropathe* le pria de libeller sur papier ordinaire ces récits fantasques, il céda encore, et peu à peu fut formée une collection que l'éditeur Jules Lévy, roi des incohérents, et hydropathe aussi, a publiée sous ce titre : *Entre Garçons*. La vocation littéraire de Moynet nuisit à l'architecture, qui a peut-être en lui perdu un Vitruve ; car il avait publié déjà dans la bibliothèque des *Merveilles, les Merveilles du Théâtre ;* mais nous avons gagné un roman étonnant, d'une profondeur d'observation merveilleusement cruelle sous sa forme gaie, et d'un style serré, précis, vivant. Je saisis l'occasion de dire que *Zonzon* (c'est le titre de ce roman)

n'a obtenu qu'un ou deux articles (de Sarcey par exemple, très bien) ; mais Moynet ne s'étonne pas pour si peu, il en écrira un autre.

A cette époque, il jetait aux éclats de rire une pâture de monologues invraisemblables. Aussi il a été vice-président. Hé! hé!

C'était Grenet-Dancourt, le futur auteur de *Trois femmes pour un mari*, ce grand succès, acteur et auteur, qui disait l'*Aigle du casque* de Hugo, et de lui (dans la note noire) *la Tombe du supplicié;* puis, dans le ton comique: *Une Nuit terrible* ou bien *Adam et Ève* (1).

Galipaux, avec des monologues de son ami Paul Bilhaud, à moins que Paul Bilhaud ne les dît lui-même.

Et puis d'autres jeunes élèves du Conservatoire, tels que Calmettes, Ruef, Jules Lévy, devenu depuis empereur des incohérents, et... éditeur. Ils disaient des poèmes de Sully-Prudhomme, de Silvestre, de Mendès. — J'ai de la sorte appris par cœur le *Consentement*.

Baudelaire, Musset et Lamartine avaient aussi leur très large part, et Alfred de Vigny, écorchés quelquefois par les acteurs imberbes, mais toujours applaudis par les spectateurs hydropathes, qui frais émoulus de leurs lycées complétaient de la sorte leur éducation poétique.

Le côté *fumiste* et tintamarresque était représenté par Charles Leroy, qui, là, débitait par tranches son *Colonel Ramollot ;* par Jules Jouy qui, de sa voix de phonographe, détaillait ses chansons folles, et préludait à ses futurs succès du *Chat Noir*.

Tout cela, et bien d'autres choses encore, s'entremêlait en un programme surchargé.

Parfois, le président cédait sa sonnette à Puy-Puy et redevenant Émile Goudeau, l'auteur des *Fleurs du Bitume* (1), récitait les *Romaines*, ou *les Grecs*, ou *les Polonais*, les jours où il se sentait en belle humeur parisienne ; parfois, attristé par les mauvais coups que le destin épargne peu aux bohémiens, il choisissait quelque pièce de *la Saison de spleen*, *la Marche,* par exemple :

(1) Les monologues de Grenet-Dancourt ont obtenu, depuis, une renommée européenne, et même américaine, dits par Coquelin aîné. Ils sont édités par Ollendorff.

(2) *Fleurs du Bitume* (1re édit. Lemerre). Nlle édit. Ollendorff.

J'ai mis trop loin, trop haut le rêve de ma vie,
Vision d'avenir aimée et poursuivie
A travers de longs jours de deuil.
J'étais parti joyeux, sans regarder derrière,
Lutteur, je me fiais à ma force guerrière
Et je n'avais que de l'orgueil...

. . . .

J'ai compté bien longtemps les bornes de la route,
Et disais : « En marchant de la sorte, sans doute
« J'arriverai là-bas, ce soir ! »
Et les pas succédaient aux pas, les vals aux côtes ;
Mes rêves étaient loin, et mes étoiles hautes,
Et le ciel bleu devenait noir....

. . . .

Désirer ! Devenir ! c'est la loi de nature !
Marche encore et toujours ! marche ! Si d'aventure
Tu touchais ton but de la main,
Laissant derrière toi l'oasis et la source,
Vers un autre horizon tu reprendrais ta course :
Tu dois mourir sur un chemin !

Quelquefois Puy-Puy, le vice-président comte Alfred de P..., entraîné par l'exemple, se levait, ajustait son monocle, et après avoir légèrement rectifié l'alignement de sa barbe à la Henri IV, disait *l'Aiguille*, que Barthélemy improvisa, un soir, chez la marquise de Talabot, au moment où cette dame, un peu vive, s'était assise, à son dam, sur une aiguille, cachée en un coussin. Je donne ici ce morceau qui, je crois, est assez rare, et d'un ton aimablement gaulois, dont nous sommes déshabitués :

L'AIGUILLE

Une étrange nouvelle est ici parvenue !
On prétend qu'embusquée au milieu d'un fauteuil,
Une aiguille a percé votre peau blanche et nue,
Dans un endroit soustrait aux profanes coups d'œil.

Pardonnez-lui, madame, un crime involontaire,
Un crime non commis dans un but libertin,
Sans doute elle pensait remplir son ministère,
Et n'être pas coupable en piquant du satin.

Dieu merci ! de la peur que vous avez conçue,
Il ne vous reste plus qu'un cuisant souvenir.
Et cette histoire a pris une comique issue,
Alors qu'elle pouvait tragiquement finir.

Ah ! madame, pour vous quelle triste aventure ?
Quel deuil pour votre époux ! si s'égarant ailleurs,
Cette aiguille, exercée à l'œuvre des tailleurs,
Au lieu de faire un point, eût fait une couture.

Les hydropathes changèrent plusieurs fois de local. La rue de Jussieu, derrière les animaux féroces du Jardin des Plantes, les vit longtemps, puis une cave sise sous le café de l'Avenir, 1, place Saint Michel ; le public se renouvela plusieurs fois, les poètes jeunes vinrent : Laurent Tailhade, Jean Moréas, d'Esparbès, Marsolleau, Ajalbert, etc.

Quant au public, il ne s'agirait plus d'être Homère pour le dénombrer, Bottin y suffirait à peine. Notez que chaque année, durant quatre ans, de nouveaux venus s'avancent sur cette terre bénie qui s'appelle le quartier Latin, où l'on devient ancêtre au bout de cinq ans, et momie en dix années.

Nous avons vu là, depuis des hommes politiques tels que M. Viette, le ministre, jusqu'aux hommes de science comme le Dr Monin, une série d'auditeurs. Des peintres à foison, Dillon, Willette, Mesplès, René Gilbert, Michel de l'Hay, Luigi Loir, Bastien-Lepage et d'autres. Puis des fantaisistes, tels que Bryois, tour à tour secrétaire de théâtre et voyageur au Congo, etc., etc.

Et maintenant parlons un peu musique. Oh ! quelques noms à peine. La pianiste polonaise Marylka Krysinska, le violoncelliste merveilleux Jean Tolbecque, le compositeur Léo Goudeau (Montancey) qui a laissé deux ou trois œuvres légères dont *P. P. C.* et *Musique éparse* sont les meilleures ; l'organiste Maurice Petit, le compositeur Georges Vuidet, le violoniste suédois Zetterquist, le compositeur Marcel Legay. Ici un tiret : Maurice Rollinat, avec ses compositions macabres, et sa terrible voix de deux octaves, âpre, dure, perforante. Et le subtil de Sivry, le doux cabaliste, avec parfois tout un orchestre. Puis, le maître musicien, le maître chanteur des hydropathes, Georges Fragerolle : je cite parmi ses compositions *le Noël* de Jean Richepin, *la Promenade* de Bouchor, *le Chat Botté* d'André Gill, *Si voulez, mademoiselle*, d'Émile Goudeau ; dès cette époque, avec un talent incontestable, il prenait les paroles des poètes et leur donnait les ailes de la musique, et surtout, il les chantait lui-même avec une voix de baryton Martin douce et forte, franche et souple. Ç'a été le maëstro des hydropathes, comme il l'est du *Chat Noir*. D'autres compositions telles que *la Marche de Macbeth* suffiraient à le classer ;

mais il n'en abuse pas, et préfère chanter ce qui sonne net et entre bien dans l'oreille. A quand son opéra-comique?

Je ne puis rien citer du compositeur, n'est-ce pas? J'entends néanmoins en écrivant ces lignes un tas de tradéri, la la la, farafanfan, la la lère... Et puis les bravos des gens attablés. Bis! bis! bis!

Seulement il était un peu fumiste, ce Fragerolle, et allumait en ce temps-là trop de feux de bengale dans la salle des séances. Les musiciens ne sont pas parfaits.

Existaient aussi — ô musique nécessaire! — les chansons répétées en chœur (1).

Comme il y avait deux ou trois clans aux hydropathes: les poètes rêveurs, les versificateurs gais, les tintamarresques, et les fumistes, plus les braves auditeurs, les chansons adoptées sont de genre très divers.

D'abord, les deux marches hydropathesques, écrites par Georges Lorin; voici quelques strophes du *Bon Diable:*

Des gens à très bonne tête.
Troubleurs de fête (*bis*)
Disent de moi bien du mal,
C'est égal!
Dans mon enfer on s'amuse,
Du moins je le crois;
La grande reine est la Muse
L'Art est le grand roi...
Je suis bon diable!
Ah! ah! venez avec moi.

. . . .

Dans mon antre, on ressuscite
La réussite (*bis*);
On n'y chante point les vers
De travers.
Chacun descend dans l'arène,
Sans peur du tournoi.
La sympathie est la reine,
Le bon sens est roi...
Je suis bon diable!
Ah! ah! venez donc avec moi.

(1) Dans son numéro du 10 septembre 1887, *l'Intermédiaire des Chercheurs* demandait quelles étaient les chansons hydropathesques. En voici donc quelques-unes.

Puis, à la suite des premières vacances (car il y a des vacances au quartier Latin), *la Ronde du retour*.

Enfin, voici les amis, tour à tour,
Hydropathes,
Sans épates,
Sur leurs pattes,
De retour.
Longues furent vos absences !..
De profundis les vacances !
On voit, fortes,
Vos cohortes,
Par les portes,
Revenir.

Déjà, l'archet guette les violons,
Et l'artiste
Pianiste
Suit la piste
Des points ronds !
Adieu donc ! les paysages,
Lacs, torrents, ruisseaux, rivages,
Foins, fougères,
Ménagères,
Les bergères,
Le grand'air...

C'est maintenant, au rythme de nos vers,
Qu'on évoque,
Mont, bicoque,
Roc baroque.
Ou prés verts.
Le président fait sa tête (1).
Il agite sa sonnette :
« Du silence !
« Qu'on commence !
Bonne chance,
Et grand succès !

Cela se chantait à deux cents voix. Rude effet. Eut également beaucoup de succès le *Noël* de Richepin, musique de Fragerolle (2).

Noël ! Noël ! les amoureux
Sont bien heureux ; car c'est pour eux

(1) Merci.
(2) *Chanson des Gueux*, Dreyfous, éditeur.

Qu'est fait le manteau gris des brumes ;
Sonnez, cloches ! cloches, sonnez !
Le pauvre diable, dans son nez,
Entend carillonner les rhumes.

Noël ! Noël ! les bons dévots
S'en vont chanter, comme des veaux,
Près de l'âne autour de la crèche....
Notre homme trouverait plus neuf
De manger un quartier du bœuf,
Et dit que ça sent la chair fraîche.
. . . .

Noël ! Noël ! le prêtre dit
Que, parmi nous, Dieu descendit
Pour consoler le pauvre hère. . . .
Celui-ci voudrait bien un peu
Boire à la santé du bon Dieu :
Mais Dieu n'a rien mis dans son verre.

A côté de ces mélopées artistiques, il y avait la chanson demi-politique, la mazarinade. J'en demande pardon aux dieux tombés, mais cela est historique. Ces paroles sont d'un gentilhomme, M. de C..., voilé sous le pseudonyme de de Loya :

Nous avons eu, sur le trône de France,
Des maréchaux, des rois, des empereurs,
Tous ces gens-là barbottaient nos finances.
Y n'en faut plus, Français, y a pas d'erreur.
Grévy fait r'naître nos cœurs à l'espérance,
Il est intègre et joue bien au billard :
C'est tout c'qu'il faut pour gouverner la France ;
A ce jeu-là l'on n'perd pas cinq milliards.

REFRAIN :

Elle est sauvé' not' sainte république
Allons, Français, n'ayons tous qu'un seul cri,
Pour acclamer Grévy le Jurassique
Crions, Français : Vive Jules Grévy !
Vive Grévy !

Plus de Mexiqu', plus de folles conquêtes,
Plus de galas, plus de ruineuses cours ;
Tout pour le peu'p, à lui toutes les fêtes
Plein' de lampions, de drapeaux, de discours ;

Not'président sait fair' des beaux messages,
Son diadème est un chapeau gibus;
Et dédaignant les somptueux équipages
Pour ses six sous, il mont' dans l'omnibus.

REFRAIN.

On voit dans quel genre d'esprit cela était conçu ; je ne donne pas les deux derniers couplets, dont l'actualité seule faisait le mérite.

Pour mon compte, je préférais de beaucoup les vieilles chansons populaires, telles que *le Cycle du vin.*

Le vigneron s'en va planter sa vigne
Vigni, vignons, vignons le vin;
La voilà, la jolie vigne au vin
La voilà, la jolie vigne!

De vigne en terre! la voilà, la jolie terre!
Terri, terrons, terrons le vin;
La voilà, la jolie terre au vin!
La voilà, la jolie terre!

Et de *terre* en *cep*, de *cep* en *branche*, de *branche* en *grappe*, et toujours.

Grappi, grappons, grappons le vin,
La voilà, la jolie grappe au vin,
La voilà, la jolie grappe.

De *grappe* en *hotte*, de *hotte* en *cuve* : La voilà la jolie *cuve*!!! avec un arrêt suspensif. Puis de *cuve* en *tonne*, de *tonne* en *cruche*, de *cruche* en *pinte*, de *pinte* en *verre*, de *verre* en *bouche*, et à chaque mot le : Bouchi, bouchons, bouchons le vin!

Puis de *bouche* en *ventre*, et de *ventre* en *pisse*.

Pissi, pissons, pissons le vin!

Enfin de *pisse* en *terre :*

Terri, terrons, terrons le vin!

Et le cycle peut recommencer, comme tout bon cycle.

Une autre encore, dans le genre gaulois et libre, ce sont les trois canonniers (pardon, Mesdames)!

Trois canonniers sont sortis de l'enfer } *bis*
Un soir par la fenêtre !
Il paraîtrait que Lucifer
N'en était (*bis*) plus le maître.
La sentinelle qui les gardait } *bis*
Était un frèr' minime.
Elle leur cria par trois fois : halte-là !
Halte-là ! halte-là ! Qui vive !
Les trois canonniers lui ont répondu :
Nous somm'trois bons bougr' qui te pissons au c...

C'était un chœur formidable et soldatesque...
Encore une :

Ah ! si la Seine était de ce bon vin de Beaune,
Et que mon gosier fût large de cinq cents aunes,
Je m'en irais dessous un pont,
Là, je m'étendrais tout du long ;
Et je ferais descendre
La Seine dans mon ventre.

Et si le roi Henry voulait me le défendre,
Je lui dirais : Beau roi Henry
Gardez Paris,
Paris avec Vincennes,
Mais laissez-moi ma Seine !

La *Marguerite* (ou *Madeleine*) coiffée de six bouteilles de vin, déjà citée plus haut, la *Ballade de Jésus-Christ qui s'habille en pauvre*, et la terrible chanson de *la Femme du roulier*.

Ah ! c'est la femme, c'est la femme du roulier,
Qui s'en va de porte en porte et d'auberge en auberge,
Pour chercher son mari,
Tire-li
Avec une lanterne.

Elle réclame son mari ; son mari est ivre-mort et couché avec une servante ; toute pleurante, elle retourne au logis, clamant son désespoir :

Mes pauv's enfants, plaignez votre malheur,
Plaignez votre destin d'avoir un pareil père ;
Je l'ai trouvé couché,
Tire-lé,
Avec une autre mère !

Il a bien fait, répondir' les enfants,
bien fait d'coucher avec la femm' qu'il aime;
Et quand nous serons grands,
Tire-lan
Nous ferons tous de même !

Dans une note, assurément moins féroce, il y avait les *Princi pes de l'Art* de Charles Cros, dont on a pu entendre récemment quelques couplets au Vaudeville, dans *l'Affaire Clémenceau.* Ce sont des sculpteurs qui parlent :

Proclamons les princip' de l'art,
Que personne ne bouge !
La terre glais', c'est comm' le homard.
Un', deuss', quand c'est cuit, c'est rouge.

Proclamons les princip' de l'art !
Que tout le monde se saoûle !
Le plâtre est bien un peu blafard...
Un', deuss', mais il coul' bien dans l' moule...

Proclamons les princip' de l'art,
Que tout l'monde s'épanche;
Le marbre est un' matière à part :
Un', deuss', y en a pas d'plus blanche.

Et l'on proclamait les principes de l'art, avec des cris farouches de Gaulois exaspérés, et, parfois, pour ajouter au tumulte, le barde Quellien venait pousser le cri du chouan : Hou-ou-ouhouh !

Dans un englobement rapide, j'ai essayé de donner la sensation de ce que pouvaient être ces séances, où la gaminerie de la jeunesse se mêlait à un vif amour de l'art sous ses formes les plus diverses.

Émile Goudeau.

(A suivre.)

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Je n'ai pas à m'étonner du culte naïf que les marmots parisiens professent pour les Champs-Élysées. On les a accoutumés à considérer comme une récompense d'y être menés, en leur répétant sur tous les tons : « Si tu n'es pas sage, tu n'iras pas aux Champs-Élysées. » Aussi leurs petits corps tressaillent-ils d'une émotion sacrée lorsqu'on les lâche, avec leurs bonnes, dans la portion latérale de l'avenue où une rangée de boutiques uniformes alternent avec des bancs toujours complets. Sur ces sièges gratuits, de vigoureux invalides et des pioupious débiles fument sans penser. Les marchands d'alentour vendent des pelles de bois, des sucreries, des pâtes, et en général tout ce qui incite l'humanité en bas-âge à porter des coups sur la tête d'autrui et à contracter le choléra infantile. Dans cet espace envahi que parcourent des attelages de chèvres, les cris déraisonnables, les toux de coqueluche, les rires instinctifs retentissent sans relâche. En somme, tout ce petit monde est à sa place et à son affaire.

Mais il ne m'est pas possible de comprendre l'engouement des grandes personnes pour les Champs-Élysées. Au point de vue de la distraction, elles n'y trouvent que deux ressources : celle de marcher ou de s'asseoir. Le fait de s'asseoir en plein vent ne constitue pas une opération saine ni un divertissement de choix. D'autre part, la marche, telle qu'elle se pratique aux Champs-Élysées, n'a aucun rapport avec les qualités essentielles de cet exercice chez les peuples civilisés ou même sauvages. Elle nécessite

des obliquités, des reculs, des arrêts, des balancés sur place qui tiennent de la marche du crabe, de l'écrevisse, de la tortue et de la danse de l'ours. Pour parvenir à se mettre en mouvement, il faut prendre la file à la place de la Concorde, une file large et compacte qui a cinq ou six cents mètres de long. Si l'on trouvait une queue pareille à la porte du Trésor, au bureau d'un théâtre ou d'une gare de chemin de fer, on se retirerait avec découragement, quand bien même il s'agirait d'un devoir impérieux, comme de toucher une somme attendue par des créanciers, comme de prendre une loge promise à une épouse nerveuse, ou un train qui mènerait rendre les derniers hommages à un ami de trente ans.

Cependant, aux Champs-Élysées, tout le monde se range à la queue-leu-leu sans murmurer et avec une bonne humeur qui, dès lors,ne peut s'expliquer que par la certitude qu'on a unanimement de faire quelque chose d'inutile et de n'être conduit vers rien. Une file redescend tandis que l'autre monte. Il faut jeter des regards à droite ou à gauche pour rencontrer des visages humains ; car aussi loin que la vue s'étende devant soi, on n'aperçoit que des dos, des chignons et des chapeaux. Rien n'est triste, rien n'inspire profondément l'idée de l'égoïsme universel et de l'insouciance d'autrui comme la contemplation infinie de ces dos d'hommes et de femmes. Les deux yeux d'un passant, qui croisent les vôtres, vous laissent à chacun l'illusion d'avoir produit une impression momentanée et d'avoir fugitivement pénétré dans une pensée inconnue. Mais derrière tant de dos, on sent irrémédiablement combien on est indifférent à ses pareils et ignoré d'eux.

Après avoir signalé divers motifs qui devraient détourner le public de sa promenade hebdomadaire aux Champs-Élysées, je ne vois toujours pas de raison plausible pour expliquer sa persistance à y revenir. Peut-être est-elle déterminée par l'embarras que les gens, occupés en semaine, éprouvent pour employer leur dimanche, lorsqu'ils n'ont pas la bonne fortune d'être indisposés ce jour-là. Car ce n'est pas un des moindres inconvénients du travail que celui de rendre inhabile à l'oisiveté.

Paul HERVIEU.

MON ONCLE ET MON CURÉ (1)

(Suite et fin)

XVII

Cette visite au curé ne me fit qu'un bien momentané.

L'effet salutaire de ses paroles s'évanouit rapidement, je retombai dans mes idées noires, et mon oncle, tout en maugréant intérieurement contre les femmes, les nièces, leur mauvaise tête et leurs caprices, parlait de nous conduire à Paris, Blanche et moi, pour me distraire, lorsque, bien heureusement, les événements se précipitèrent.

A quelques jours de là, M. de Pavol reçut la lettre d'un ami qui lui demandait la permission d'amener au château un de ses cousins, un M. de Kerveloch, ancien attaché d'ambassade.

Mon oncle répondit avec empressement qu'il serait heureux de recevoir M. de Kerveloch, et l'invita à déjeuner sans se douter qu'il courait au-devant de l'événement qui, en engloutissant son rêve, devait me ressusciter à la joie et à l'espoir.

Le surlendemain, — j'ai de bonnes raisons pour me rappeler éternellement ce jour fameux, — le surlendemain, il faisait un temps épouvantable.

Selon notre habitude, nous étions réunis dans le salon. Blanche, assise, rêveuse, près du feu, répondait par monosyllables à M. de Conprat. Cet amoureux têtu, n'ayant pu supporter son exil, était réapparu au Pavol depuis quarante-huit heures. Mon oncle lisait

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février, 10 et 25 mars, 10 et 25 avril 1891.

son journal, et moi je m'étais réfugiée dans une embrasure de fenêtre.

Tantôt je travaillais avec une ardeur nerveuse, car j'avais une passion pour les travaux à l'aiguille; tantôt je regardais le ciel noir, la pluie qui tombait sans interruption; j'écoutais le vent rugir, ce vent de novembre qui pleure d'une façon si lamentable, et je me sentais fatiguée, triste, sans le moindre pressentiment heureux, quoique, dans le même moment, le bonheur accourût vers moi au trot précipité de deux beaux chevaux.

De minute en minute, et à la dérobée, je jetais un coup d'œil sur Paul. Il regardait Blanche avec une expression qui me donnait envie de l'étrangler.

« A-t-il l'air stupide, me disais-je, avec ses yeux grands ouverts, fixes, presque hébétés! Oui, mais si j'étais à la place de Blanche, s'il me contemplait de la même manière, je le trouverais charmant, plus séduisant que jamais. O bêtise, ô inconséquence humaines! »

Et je piquai mon aiguille avec tant de rage qu'elle se cassa tout net.

En cet instant, nous entendîmes une voiture approcher du château. Mon oncle plia son journal, Junon dressa l'oreille en disant: « Voilà une visite! » Et quelques secondes plus tard, on introduisait près de nous l'ami de mon oncle et son attaché d'ambassade.

Je ne sais pourquoi ce titre était inséparable, dans mon esprit, de la vieillesse et de la calvitie. Cependant, non seulement M. de Kerveloch n'était ni vieux ni chauve, mais, à part François Ier sur son portrait, je n'avais jamais vu d'homme aussi bien, physiquement.

Quand il entra, j'eus la pensée que sa belle tête renfermait des idées matrimoniales. Il avait trente ans; sa taille était assez élevée pour que Paul, auprès de lui, parût transformé en pygmée; son expression était intelligente, hautaine, et telle que personne, à première et même à seconde vue, ne lui eût octroyé l'auréole de la sainteté. Assez froid, mais courtois jusqu'à la minutie, il avait de grandes manières et une aisance qui subjuguèrent Blanche séance tenante.

M. de Kerveloch la regarda avec admiration, et lorsque, se levant pour partir, je le vis debout près d'elle, je constatai avec une joie secrète qu'il était impossible de voir un couple mieux assorti.

Chacun, je crois, fit à part soi la même remarque, car Paul nous quitta avec un visage assombri. Junon joua dix fois de suite la dernière pensée de Weber ou quelque chose d'aussi ennuyeux, indice chez elle d'une grande préoccupation, tandis que mon oncle nous observait l'une et l'autre d'un air soucieux et narquois.

M. de Kerveloch vint déjeuner le lendemain au Pavol; trois jours après, il demandait la main de Blanche, et deux semaines avaient passé sur ce fait lorsque j'écrivis au curé :

« Mon cher curé, l'homme est un petit animal mobile, changeant, capricieux; une girouette qui tourne à tous les caprices de l'imagination et des circonstances. Quand je dis l'homme, j'entends parler de l'humanité entière, car ma personne est aujourd'hui le petit animal en question.

« Je ne suis plus désespérée, je n'ai plus envie de mourir, mon curé. Je trouve que le soleil a retrouvé tout son éclat, que l'avenir pourrait bien me réserver des joies, que l'univers fait bien d'exister, et que la mort est la plus stupide invention du Créateur.

« Blanche se marie, Monsieur le curé ! Blanche se marie avec le comte de Kerveloch ! Dieu, qu'ils se conviennent bien !... Et il s'en est fallu d'un fétu, d'un atome, d'un rien, qu'elle acceptât M. de Conprat !... Un homme qu'elle n'aimait pas et auquel elle reproche de trop manger ! Trop manger... est-ce absurde, cette considération ? et n'est-il pas rationnel de manger beaucoup quand on a bon appétit ? — Si vous me demandez comment les événements ont ainsi tourné brusquement au Pavol, c'est à peine si je pourrai vous répondre. Je suis bouleversée, et tout ce que je puis vous dire c'est qu'un beau jour, un jour radieux, — non, il pleuvait à torrents, mais n'importe ! — un jour, dis-je, M. de Kerveloch est arrivé ici, conduit par un ami de mon oncle. En le voyant entrer, j'ai deviné qu'il avait une idée de derrière la tête, deviné aussi qu'il plairait à Blanche, car il a toutes les qualités qu'elle rêvait dans son mari. M. de Kerveloch l'a regardée en homme qui sait apprécier la beauté, et, quelques jours après, il sollicitait l'honneur de l'épouser, comme disent mon oncle et l'étiquette.

« Junon est sortie de sa nonchalance habituelle pour déclarer avec chaleur que jamais beau chevalier ne lui avait autant plu, et qu'elle refusait décidément M. de Conprat.

« Voilà, mon cher curé ! C'est clair, simple, limpide, et depuis ce temps, je rêve aux étoiles comme par le passé; je mets la bride

sur le cou de mon imagination, je la laisse trotter, trotter jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus courir, et je danse dans ma chambre quand je suis toute seule. Ah ! mon cher curé, je ne sais pourquoi je vous aime aujourd'hui dix fois plus qu'à l'ordinaire. Votre excellente figure me paraît plus riante que jamais, votre affection plus touchante, plus aimable, vos beaux cheveux blancs plus charmants.

« Ce matin, j'ai regardé les bois sans feuilles, qui me paraissaient frais et verts, le ciel gris, qui me semblait tout bleu, et, soudainement, je me suis réconciliée avec l'imagination. Je me repentirai toute ma vie de l'avoir traitée si vilainement l'autre jour. C'est une fée, mon cher curé, une fée remplie de charmes, de puissance, de poésie, qui, en touchant les choses les plus laides de sa baguette magique, les pare de sa propre beauté.

« Que le petit animal est donc changeant ! Je n'en reviens pas. A quoi tiennent l'espérance, la joie? A quoi sert de se désoler, quand les choses s'arrangent si bien sans qu'on s'en mêle? Mais pourquoi suis-je si gaie quand rien n'est encore décidé pour mon avenir, et quand je réfléchis qu'il n'est pas possible d'aimer deux fois dans le cours de son existence? Quel chaos, mon curé ! Il n'y a que des mystères en ce monde, et l'âme est un abîme insondable. Je crois que quelqu'un, je ne sais où, a déjà émis cette pensée, peut-être même l'ai-je lue pas plus tard qu'hier, mais j'étais bien capable d'en dire autant.

« Cependant, quand mon agitation s'apaise, mes idées joyeuses sont saisies d'une panique irrésistible; elles se sauvent, s'envolent, disparaissent, sans que souvent je puisse les rattraper. Car enfin il l'aime, Monsieur le curé, il l'aime ! Le vilain mot, appliqué comme je l'applique en ce moment !

« Vous m'avez dit qu'il n'était pas rare d'être amoureux deux fois dans sa vie, mon curé; mais en êtes-vous sûr? Êtes-vous bien convaincu? L'amour attire l'amour, dit-on : s'il savait mon secret, peut-être m'aimerait-il? Vous qui êtes un homme de sens, Monsieur le curé, ne trouvez-vous pas que les convenances sont idiotes? Il suffirait probablement d'un aveu de ma part pour faire le bonheur de toute ma vie, et voilà que des lois, inventées par quelque esprit sans jugement, m'empêchent de suivre mon penchant, de révéler mes pensées secrètes, d'apprendre mon amour à celui que j'aime ! A vrai dire, je ne sais quoi, au fond du cœur, m'obligerait également à garder le silence, et... quand je

vous disais que l'âme est un abîme insondable! Mon cher curé, je vois une procession d'idées noires qui s'avancent vers moi. Mon Dieu, que l'homme est mal équilibré!

« Sans doute, les circonstances modifient les idées. Mon oncle va jusqu'à prétendre que les imbéciles seuls ne changent jamais d'avis; mais en est-il du cœur comme de la tête?

« Éclairez-moi, mon vieux curé. »

Quand un projet était décidé, M. de Pavol n'aimait point tergiverser pour l'exécuter. Partant de ce principe, il décida que le mariage de Blanche aurait lieu le 15 janvier.

La déception avait été rude pour lui; mais il eut d'autant moins l'idée de contrarier sa fille qu'il connaissait mon amour, qu'il était franc, loyal, sensé et incapable de s'entêter dans un rêve, lorsque le bonheur de sa nièce était en jeu.

Quant à Paul, il supporta son malheur avec un grand courage. Ainsi que la petite créature qui l'aimait si tendrement sans qu'il s'en doutât, il n'éprouvait pas la moindre velléité de passion farouche. Je certifie qu'il n'eut jamais l'idée d'empoisonner son rival ou de lui couper galamment la gorge dans quelque coin de bois solitaire et poétique.

Lorsqu'il sut ses espérances anéanties, il vint nous voir avec le commandant. Il tendit la main à Blanche en lui disant d'un ton franc et naturel :

« Ma cousine, je ne désire que votre bonheur, et j'espère que nous resterons bons amis. »

Mais cette façon d'agir en héros de comédie ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de chagrin. Ses visites au Pavol devinrent très rares; quand je le voyais, je le trouvais changé moralement et physiquement.

Alors je pleurais de nouveau en cachette, tout en me mettant en rage contre lui. Il eût été si logique de m'aimer! si rationnel de voir que nos deux natures se ressemblaient énormément et que je l'aimais à la folie!

Vraiment, si les hommes étaient toujours logiques, le monde n'en irait pas plus mal, et le moral des gens non plus.

XVIII

Le 15 janvier, il faisait un temps superbe et un froid très vif. La campagne, couverte de givre, avait un aspect féerique. Junon, extrêmement pâle, était si belle dans ses vêtements blancs que je ne me lassais pas de la regarder. Je la comparais à cette nature froide et splendide qui, parée d'une blancheur éclatante, semblait s'être mise à l'unisson de sa beauté.

Après le déjeuner, elle monta chez elle pour changer de costume. Elle redescendit très émue; nous nous embrassâmes tous d'une façon pathétique, et en route pour l'Italie!

« Le beau moment, le beau moment! » disais-je en moi-même.

Mes émotions multiples m'avaient fatiguée, et j'avais soif de solitude. Laissant donc mon oncle se débrouiller avec ses convives comme il l'entendrait, je pris un manteau fourré et m'acheminai vers un endroit du parc que j'aimais particulièrement.

Ce parc était traversé par une rivière étroite et courante; sur un certain point de son parcours, elle s'élargissait et formait une cascade que des pierres, habilement disposées, avaient rendue haute et pittoresque. A quelques pas de la cascade, un arbre était tombé, le pied d'un côté de la rivière, la tête sur l'autre berge. Il avait été oublié dans cette position, et lorsque, au printemps suivant, mon oncle voulut le faire enlever, il s'aperçut que la sève se manifestait par des rameaux vigoureux qui poussaient sur toute la longueur du tronc. Il fit jeter un autre arbre à côté du premier, relier les branches entre elles, planter des lianes que l'on fit courir sur les deux souches, et, le temps aidant, rameaux et lianes devinrent assez épais pour que mon oncle eût un pont rustique et original que l'on pouvait traverser avec le seul danger de s'empêtrer dans les branches et de tomber dans l'eau.

C'était cet endroit solitaire et assez éloigné du château que j'avais choisi pour théâtre de mes méditations. Je m'arrêtai près du pont chargé de givre, afin de réfléchir à l'avenir et d'admirer les énormes glaçons qui pendaient à la cascade, que la gelée avait arrêtée dans sa course.

Je ne sais depuis combien de temps je réfléchissais ainsi, sans me soucier du froid qui me piquait le visage, lorsque je vis s'avancer vers moi l'objet de ma tendresse, comme dirait Mme Cottin.

Cet objet paraissait mélancolique et de fort méchante humeur. Avec une canne que, dans un moment de distraction, il venait de dérober à mon oncle, il administrait des coups énergiques aux arbres qui se trouvaient sur son passage, et la poussière blanche qui les couvrait s'éparpillait sur lui.

Je lui tournais le dos à moitié, mais il est de notoriété publique que les femmes ont des yeux par derrière, et je ne perdais pas un de ses mouvements.

Arrivé près de moi, il croisa les bras, regarda la cascade immobile, le pont, les arbres et n'ouvrit pas la bouche. Occupée d'une petite branche de sapin que je venais de casser, je retenais mon souffle en le regardant de travers sans qu'il s'en aperçût.

« Ma cousine...

— Mon cousin? »

J'attendis quelques secondes la fin du discours. Mais voyant qu'il s'arrêtait là, je daignai faire une demi-volte vers l'orateur pour l'encourager.

Il fronça les sourcils et s'écria avec éclat :

« J'ai envie de me brûler la cervelle!

— Très bien, dis-je d'un ton sec, j'irai à votre enterrement. »

Cette réponse lui causa une telle surprise, qu'il laissa tomber ses bras et me regarda fixement.

« Vous ne m'empêcheriez pas de me suicider, ma cousine?

— Non, certainement, répondis-je avec tranquillité. Pourquoi me mêlerais-je de ce qui ne me regarde pas? J'aime la liberté, et si vous avez envie de quitter cette vallée de larmes... hé! mon Dieu, je ne lèverai pas un doigt pour vous en empêcher. Que chacun en cette vie agisse comme il lui plaît! »

Sur ce, je me remis à étudier ma branche de sapin, pendant que mon objet, déconcerté par la manière libérale avec laquelle j'envisageais son lugubre projet, avait une expression assez déconfite.

« Je pensais que vous aviez un peu d'affection pour moi, mademoiselle ma cousine. La première fois que vous m'avez vu, vous me trouviez si plaisant!

— Hélas! monsieur mon cousin, que signifie l'appréciation d'une petite campagnarde qui en est réduite à la société d'un curé, d'une tante grincheuse et d'une cuisinière revêche?

— Cela veut dire que vous m'accordiez vos faveurs simple-

ment parce que je n'étais pas curé et que mon visage n'était pas tout à fait aussi fané que celui de Mme de Lavalle?

— Vous l'avez dit, beau cousin. »

Il me regardait d'un air furieux en tordant sa moustache avec dépit, et, prenant son chapeau avec humeur, il le lança sur le pont. Oh! que je comprenais bien les mouvements de son âme! Il était heureux, heureux de trouver un prétexte pour grogner, et s'en prenait à moi de ses déceptions, de même que j'avais déchargé mes amertumes sur mes bonshommes en terre cuite et l'infortuné baron Le Maltour.

« Votre tante était horrible, mademoiselle, me dit-il brusquement.

— Mes beaux yeux faisaient compensation, monsieur, répondis-je sur le même ton.

— Et la jolie table, le joli couvert! Tout était mis de travers!

— Oui, mais quel dindon! Comment n'êtes-vous pas mort d'une indigestion? Je le croyais fermement, jusqu'au moment où je vous revis ici, mon Dieu... parfaitement en vie.

— Je sais qu'il est impossible d'avoir le dernier mot avec vous, mademoiselle. Je ne suis pourtant pas un cousin insupportable. Que vous ai-je fait?

— Mais rien du tout. J'en donne la preuve en promettant d'accompagner votre corps à sa dernière demeure.

— Mon corps! s'écria-t-il avec un frisson pénible. Je ne suis pas encore mort, mademoiselle. Apprenez que je ne me tuerai pas et que je pars pour la Russie.

— Bon voyage, monsieur mon cousin! »

Il s'était éloigné, et, le croyant parti pour bien longtemps, je croisai les mains avec découragement, et de grosses larmes roulaient dans mes yeux, quand je le vis revenir sur ses pas en courant.

« Voyons, Reine, ne boudons ni l'un ni l'autre. Pourquoi serions-nous fâ... Et quoi! vous pleurez?

— Je pensais à Junon, dis-je en réussissant à parler d'un ton naturel.

— C'est vrai, petite cousine, vous allez être bien seule. Donnez-moi la main, voulez-vous?

— Volontiers, Paul. »

Hélas! il ne la baisa pas, mais il la serra avec mélancolie,

car il pensait à une main plus belle qu'il avait rêvé de posséder.

Et il partit pour ne pas revenir.

Malgré le froid, auquel je ne songeais pas, je m'assis en pleurant près du pont, et, penchée sur la rivière, je voyais mes larmes tomber sur la glace.

« Parler de se brûler la cervelle, me disais-je, il faut qu'il l'aime prodigieusement! Je sais bien qu'il ne le fera pas, mais il est probablement aussi épris d'elle que moi de lui, et je sens bien que je ne pourrais jamais l'oublier. Est-ce niais, est-ce niais de devenir amoureux d'une femme qui lui convenait si peu, tandis que près de lui une petite...

— Que faites-vous là, Reine? me dit mon oncle qui s'était approché de moi, sans que je l'eusse entendu marcher.

Je me levai vivement, honteuse de ne pouvoir cacher mon émotion.

« Comment, nous pleurons!

— Que les hommes sont bêtes, mon oncle!

— Profonde vérité, ma nièce! Est-ce cela qui fait couler vos larmes?

— Paul a envie de se brûler la cervelle, dis-je en pleurant.

— Le croyez-vous capable de se porter à cette extrémité?

— Non, répondis-je en souriant malgré mes larmes. La violence est certainement incompatible avec sa nature, mais son idée prouve que...

— Oui, je sais, ma nièce. Son idée prouve qu'il aime ma fille; mais croyez-moi, il l'oubliera bien vite, et quand il reviendra ici, nous ferons en sorte que son cœur ne s'égare plus.

— Vous pensez donc, mon oncle, qu'un homme peut aimer deux fois dans sa vie sans être un phénomène? »

M. de Pavol me caressa la joue en me regardant avec une commisération qui s'adressait autant à mon inexpérience qu'à mon chagrin.

« Pauvre petite nièce! les hommes qui aiment une seule fois dans leur vie sont aussi rares que le pic de l'Aiguille-Verte.

— Alors, mon oncle, l'homme est un vilain animal! » dis-je avec conviction.

Mais j'étais aussi enchantée qu'indignée, et je ne demandais qu'à profiter de la vilenie inhérente à la nature humaine.

« Cependant, Junon est si belle!

— Regardez ce pont que vous aimez tant, Reine. Avant que

les branches et les plantes qui le couvrent aient reverdi, Paul aura oublié; avant que les feuilles aient eu le temps de jaunir et de tomber de nouveau, il sera revenu au Pavol et... »

Il sourit d'une façon expressive, puis s'en alla sans achever sa phrase, et, toute saisie, je le regardai s'éloigner en pensant que les oncles qui prédisent ainsi l'avenir avec tant d'aplomb sont vraiment des êtres bien singuliers.

« C'est fort bien, me dis-je en reprenant à pas lents le chemin de la maison, mais si son cœur change, il peut s'éprendre d'une femme dans ses voyages. Précisément on dit que les femmes russes sont très belles... Il faut l'envoyer chez les Esquimaux! »

Je me mis à courir de toutes mes forces, et j'arrivai devant la porte du château au moment où le commandant montait en voiture.

Je le pris par le bras et l'entraînai à l'écart.

« Commandant, Paul part pour la Russie?

— Oui, son voyage est décidé.

— J'ai pensé... si vous vouliez que... Enfin il serait mieux... »

Décidément c'était beaucoup plus difficile à dire que je ne l'avais supposé. Ma fierté faisait ses embarras et me prêchait le silence.

« Eh bien! chère enfant, parlez vite; je gèle là!

— Le sort en est jeté! » m'écriai-je à haute voix en frappant du pied.

Ma fierté et moi nous sautâmes le Rubicon, et je dis en baissant les yeux :

« Mon cher commandant, je vous en supplie, conseillez à Paul d'aller chez les Esquimaux.

— Pourquoi chez les Esquimaux?

— Parce que les femmes de ce pays-là sont affreuses, balbutiai-je, et que les Russes sont très belles. »

Le bon commandant releva mon visage tout rose de confusion et me répondit simplement :

« Soit, je lui conseillerai d'aller chez les Esquimaux.

— Que je vous aime! dis-je les larmes aux yeux en lui serrant la main. Mais dites-lui de ne pas rester longtemps dans les huttes de ces bonnes gens, de peur d'attraper du mal; il paraît que c'est une odeur atroce. »

Voyant arriver mon oncle, je m'enfuis en disant :

« Commandant, un homme d'honneur n'a que sa parole, tenez bien la vôtre ! »

Je montai dans ma chambre avec la conviction très désagréable que j'avais amplement suivi l'exemple du gouvernement, et que je venais de fouler aux pieds tous les principes de la dignité.

Mais bah ! si on ne s'aidait pas un peu dans la vie, comment pourrait-on se tirer d'affaire? Cette réflexion fit taire mes remords ; je m'installai à mon secrétaire et j'écrivis :

« Tout est fini, Monsieur le curé ! Ils sont mariés, ils sont partis, heureux, ravis, et j'aurais donné dix ans de mon existence pour être à la place de Junon, avec celui que vous connaissez bien. Quand donc en serai-je là ?

« Savez-vous ce que mon oncle m'a dit ? Il affirme que les hommes qui aiment une seule fois dans leur vie sont aussi rares que le pic de l'Aiguille-Verte. Mon curé, mon cher curé, je vous en supplie, dites votre messe demain pour que M. de Conprat ne soit pas le pic de l'Aiguille-Verte.

« Au revoir, Monsieur le curé, j'espère que vous viendrez bientôt à la cure du Pavol. »

XIX

Le seul événement de la fin de l'hiver fut en effet l'installation du curé dans la paroisse du Pavol, et je n'insisterai pas sur le bonheur que nous eûmes à nous retrouver sans crainte d'une séparation prochaine.

C'était avec délices que je le voyais monter en chaire et prêcher d'un air réjoui sur l'iniquité des hommes. Puis il arrivait au château, comme jadis au Buisson, sa soutane retroussée, son chapeau sous le bras et ses cheveux au vent.

Nous reprîmes nos causeries, nos discussions et nos disputes. Le temps me paraissait bien long, et les lettres de Junon, qui respiraient le bonheur le plus complet, n'étaient pas faites pour me consoler et me faire prendre patience. Aussi allais-je sans cesse trouver le curé pour lui confier mes soucis, mes inquiétudes, mes espérances et mes révoltes contre l'attente que j'étais obligée de supporter.

Je savais que mon objet n'avait point, hélas! apprécié l'idée d'aller chez les Esquimaux. Il se promenait tranquillement à Pétersbourg, et les belles dames slaves me faisaient une peur terrible.

« Êtes-vous sûr qu'il ne tombera pas amoureux d'une Russe, monsieur le curé?

— Espérons-le, petite Reine.

— Espérons-le!... Répondez donc d'une façon plus catégorique, mon curé. A quoi pensez-vous? Voyons! ce n'est pas possible qu'il s'éprenne d'une étrangère; dites-moi que ce n'est pas possible et qu'il m'aimera un jour.

— Je le désire ardemment, mon pauvre petit enfant; mais vous feriez mieux de supposer le contraire et d'en prendre votre parti.

— Vous me ferez mourir d'impatience avec votre résignation, mon cher curé.

— Ah! que vous avez peu de sagesse, Reine!

— La sagesse, à mon avis, consiste à vouloir le bonheur. Dites-moi qu'il m'aimera, mon curé, je vous en prie.

— Mais je ne demande pas mieux, mon cher enfant, » répondait le curé, qui, malgré son effroi pour la souffrance physique, eût bien été capable de suivre l'exemple de Mucius Scévola et de brûler sa main droite, si mon bonheur avait dépendu d'un tel sacrifice.

Néanmoins, malgré la joie de posséder mon curé, malgré la bonté de mon oncle et de tous ceux qui m'entouraient, je devenais extrêmement triste.

J'aimais à parcourir seule les allées du bois. J'aimais à rester pendant de longues heures près de la cascade, méditant sur notre dernière entrevue, songeant à ce que je ferais si je le voyais apparaître gai, charmant et les yeux pleins de cette expression qui m'avait tant plu au Buisson, et que depuis je ne lui avais pas revue pour moi!

Cet amour de la solitude se développait de jour en jour, et ma mélancolie grandissait en proportion. Enfin, je perdis peu à peu toute ma loquacité, et si M. de Pavol, depuis longtemps déjà, n'avait pas pris au sérieux mon amour, ce fait seul lui eût prouvé sa profondeur.

Six mois passèrent ainsi.

Un jour, l'anniversaire de mon arrivée au Pavol, j'étais assise

dans le jardin du presbytère. Deux heures auparavant, une pluie d'orage avait rafraîchi l'atmosphère et arrosé les fleurs du curé. Il s'amusait à chercher des limaçons pendant que, sous l'influence de pensées agréables, j'appuyais la tête sur le mur près duquel mon banc était placé et me laissais posséder par de joyeuses espérances. Les gouttes d'eau, qui obligeaient les feuilles à se courber sous leur poids, troublaient seules en tombant mes réflexions, et l'odeur de la terre mouillée me rappelait les meilleures heures de ma vie.

De temps en temps, le curé me disait :

« C'est étonnant, tous ces limaçons ! Croiriez-vous, Reine, que j'en ai déjà trouvé plus de cinq cents ? »

Je relevais la tête nonchalamment et contemplais en souriant le bon curé qui continuait ses recherches avec ardeur. Puis je reprenais mes rêveries et je finis par tomber dans un demi-sommeil.

Je fus réveillée par le grincement de la barrière qui fermait la haie du jardin, et le son d'une voix pleine de gaieté me causa la plus violente secousse que j'eusse jamais ressentie.

« Bonjour, mon cher curé, comment allez-vous ? Combien je suis content de vous voir ! Et Reine, où est-elle ? »

Reine était toujours assise à la même place, dans l'impossibilité de dire un mot et de faire un mouvement.

« Ah ! la voilà, s'écria Paul en s'approchant de moi à grandes enjambées. Chère petite cousine, que je suis heureux, mon Dieu, que je suis heureux de vous revoir ! »

Il prit ma main et l'embrassa...

J'assure que ce qui se passa ensuite fut indépendant de ma volonté, et qu'il ne faut pas faire de suppositions malveillantes sur mon compte.

C'était de toutes mes forces, je l'affirme, que je luttais contre la tentation ; mais quand je sentis ses lèvres sur ma main, quand je compris que cet acte n'était point inspiré par une galanterie banale, mais par un sentiment plus profond, quand je le vis se pencher sur moi et me regarder avec une expression inquiète, affectueuse, particulière, plus ravissante cent fois que celle qui m'avait tant fait songer... ce fut plus fort que mon énergie, et la fatalité, à laquelle je crois depuis ce moment-là, m'emporta et me jeta dans ses bras.

J'eus à peine le temps de sentir l'étreinte qui répondit à mon

élan. Je me réfugiai, rouge et confuse, sur le banc, en cachant mon visage dans mes mains, non sans avoir entrevu la figure du curé, dont l'air à la fois stupéfait, effarouché, ravi, revint plus tard dans mes souvenirs.

« Chère Reine, murmura Paul à mon oreille, si j'avais connu votre secret plus tôt, je ne serais pas resté si longtemps loin de vous. »

Je ne répondis pas, parce que je pleurais.

Il prit de force une de mes mains et la retint dans les siennes, tandis que, saisie d'un accès de timidité comme je n'en avais jamais eu, je détournais la tête en essayant de la retirer.

« Laissez-la-moi, cette main si petite et si jolie ; elle m'appartient maintenant. Tournez la tête de mon côté, Reine! »

Je regardai en face ces beaux yeux francs qui me souriaient, et je m'écriai :

« Dieu soit loué! mon oncle avait raison, vous n'êtes pas le pic de l'Aiguille-Verte.

— Le pic de l'Aiguille-Verte ?... me dit-il, surpris.

— Oui, mon oncle prétendait..., mais n'importe! Qui donc vous a appris ce que vous ignoriez en partant ?

— Mon père, M. de Pavol, et beaucoup de choses que je me suis rappelées depuis deux mois.

— Il est donc bien vrai que l'amour attire l'amour? dis-je innocemment.

— Rien n'est plus vrai, chère petite fiancée! »

Oh! le doux nom! oui, nous étions fiancés, et nous gardâmes le silence pendant que le curé pleurait de joie, que des moineaux, sur le toit du presbytère, criaient d'une façon assourdissante, et que les limaçons, s'échappant de la prison où le curé les avait mis, couraient de tous côtés.

Bien certainement, le moineau n'est point un oiseau séduisant son plumage est terne et laid, son cri manque de mélodie, et certaines personnes l'accusent d'être voleur et immoral, ce que je refuse de croire : je ne sache pas non plus que les limaçons aient jamais passé pour des animaux très poétiques ; il n'en est pas moins vrai que, depuis l'instant dont je viens de parler, j'adore les moineaux et les limaçons.

J'étais dans le ravissement, je croyais rêver... Je ne me lassais pas de le regarder, d'écouter sa voix que j'aimais tant, et de sentir ma main serrée dans la sienne. Cependant, malgré moi, le sou-

venir de celle qu'il avait aimée hantait mon esprit et troublait un peu ma joie, mais je n'osais pas lui en parler.

« Mon oncle sait que vous êtes ici, Paul ?

— Oui, j'arrive du Pavol, et j'ai voulu absolument venir seul auprès de vous. Ce jardin mouillé ne vous rappelle-t-il rien, Reine ? »

Je ne répondis pas directement à sa question, seulement je lui dis :

« Mais vous..., vous avez gardé un mauvais souvenir du Buisson ?

— Moi ! par exemple ! jamais je n'ai passé une aussi bonne soirée !

— Oh ! repris-je en le regardant en dessous, ma tante qui était horrible ?

— Non, non, pas si horrible. Un peu commune, peut-être, mais vous n'en paraissiez que plus charmante.

— Et le couvert si mal mis ! Tout était de travers !

— Je n'ai jamais si bien dîné. Cet intérieur délabré vous faisait valoir comme une fleur qui semble plus jolie, plus délicate, parce que le terrain dans lequel elle s'élève est laid et inculte.

— Vous êtes devenu poète dans votre voyage, dis-je en souriant.

— Non, du tout, petite Reine. »

Il passa mon bras sous le sien et m'emmena à l'écart.

« Non, pas poète, mais amoureux de vous, ma cousine. Écoutez bien ; je vous aime dans toute la sincérité de mon cœur. »

Je savourai la douceur de ce mot et du regard qui l'accompagnait, en me disant intérieurement qu'il était bien heureux que les hommes fussent inconstants.

Mais ce changement me paraissait inouï, et je ne pus m'empêcher de murmurer :

« C'est bien certain, vous ne l'aimez plus du tout, du tout ?

— Vous parlerais-je comme je le fais, s'il en était autrement ? répliqua-t-il d'un ton sérieux. N'avez-vous pas confiance en ma loyauté ?

— Oh ! si, » dis-je en croisant mes mains sur son bras dans un élan affectueux.

C'était bien vrai, car, après sa réponse, l'image de Blanche ne vint plus jamais me troubler. Je l'aimais sans la moindre arrière-

pensée jalouse ou défiante, et il méritait cette confiance parfaite.

« Tenez, voilà mon père et M. de Pavol qui arrivent.

— Eh bien ! ma nièce, que vous semble de ma prédiction ?

— Vous êtes peu discret, mon oncle, dis-je en rougissant.

— C'est le commandant qui a révélé le secret, Reine ; il le connaissait depuis longtemps.

— Oh ! non, depuis huit mois seulement.

— Du premier jour que je vous ai vue, chère petite bru.

— Est-il possible !

— Et Paul n'est point allé chez les Esquimaux, » reprit mon oncle en riant.

Qu'on est heureux de vivre au milieu de braves gens ! Je sentis vivement ce bonheur en voyant avec quelle satisfaction ils jouissaient tous de ma joie, avec quelle délicatesse, quelle bonté ils me plaisantaient sur ce fameux secret que, sans m'en douter, j'avais jeté à tous les vents.

Alors commença cette époque ravissante des fiançailles, époque exquise à nulle autre pareille dans la vie. Rien ne remplace ce temps d'amour naïf, de foi, d'illusions complètes et d'enfantillages. Ah ! que je plains ceux qui n'ont jamais aimé ainsi ! Que je plains ceux que leur folie entraîne loin de l'ornière commune et des affections légitimes ! Du reste, jamais, jamais, quelle que soit l'éloquence des gens qui voudront me convaincre, je ne croirai que l'amour vrai puisse exister sans avoir l'estime pour base première.

Nous passions nos jours les plus agréables au presbytère, sous la garde du curé. Nous le regardions trotter dans son jardin, attacher ses plantes à des tuteurs, arracher les mauvaises herbes et s'arrêter dans son travail pour lancer de notre côté un coup d'œil investigateur, afin de nous apprendre qu'il était un mentor sérieux.

Nous nous regardions en riant, car nous connaissions la sévérité de notre gardien débonnaire.

Je m'approchais de l'excellent homme pour m'extasier avec lui sur une fleur, un arbuste ou un fruit, et je lui disais :

« Mon curé, vous rappelez-vous le temps où vous vouliez me persuader que l'amour n'était pas la plus charmante chose du monde ?

— Ah ! mon petit enfant, je crois que Bossuet lui-même n'eût pu vous convaincre.

— Voyons, n'avais-je pas raison ?

— Je commence à croire que si, répondait-il avec son bon, son charmant sourire.

Le jour de mon mariage se leva radieux pour moi. Jamais la voûte céleste ne m'avait paru plus splendide. Depuis lors, on m'a affirmé que le ciel était couvert, mais je n'en crois rien.

Une foule sympathique se pressait dans l'église. On chuchotait :

« Quelle jolie mariée ! comme elle a l'air heureux et tranquille ! »

Il est certain que j'étais étonnamment calme.

Mais pourquoi me serais-je tourmentée ? Mon rêve le plus cher s'accomplissait, un avenir de bonheur s'ouvrait devant moi, et pas la plus légère inquiétude ne venait m'agiter.

Je vis confusément quelques douairières qui souriaient sur mon passage, et je fus prise d'une immense pitié en songeant qu'elles étaient trop vieilles pour se marier.

L'orgue résonnait si joyeusement que, en ce moment, je revins un peu de mes préventions sur la musique. L'autel était paré de fleurs, étincelant de lumières, et tous les détails de l'arrangement, présidé par le goût artistique de Junon, charmaient mes yeux.

Mon mari passa l'anneau nuptial à mon doigt d'une main mal assurée, en mordant sa jolie moustache pour dissimuler le tremblement de ses lèvres. Il était bien plus ému que moi, et son regard me disait ce que j'aurais aimé à m'entendre répéter éternellement...

Et vraiment, on eût vainement cherché sur la terre, et dans toutes les autres planètes de l'univers, un visage aussi rayonnant que celui de mon curé.

Jean de la Brète.

LE RAYON DE SOLEIL

Un matin, un rayon de soleil entra dans ma chambre.

C'était un joli rayon de soleil, gai, leste et pimpant, un peu frêle et ténu, mais délicat et luisant, et affectant des allures très cavalières.

Hardiment il avait pénétré à travers les fentes des rideaux, et, d'un bond preste, sauté sur le tapis, où il se mit à cabrioler avec fantaisie. Mais s'ennuyant bientôt, il s'élança de-ci de-là, capricieusement, alla caresser des rondeurs de choses, se laissa glisser le long d'arêtes vives, s'accrocha à des pointes et des saillies, s'amusant à se promener partout, se regardant dans mon miroir, se cachant sournoisement dans des recoins.

Et il poursuivait sa course folâtre, vagabondant à l'étourdi de tous côtés, sans prêter d'attention à ma présence, en coquet et fringant petit rayon de soleil qu'il était.

Et je m'amusais à le regarder, quand il me vint à l'idée de l'emprisonner pour qu'il ne pût s'envoler, pour que je l'eusse toujours à ma disposition, prêt à le faire s'ébattre joyeusement sous mes yeux, aux heures de brume et de tristesse.

Car les rayons de soleil viennent rarement danser et cavalcader dans ma chambre. Et, d'ailleurs, celui-là était le plus joli rayon de soleil que j'eusse jamais vu.

Alors je pris un flacon de cristal, et j'essayai d'attraper le rayon et de l'enfermer dans ce flacon. Mais à peine étendais-je la main pour le saisir qu'il s'échappait furtivement, bondissait à l'extrémité de la chambre, en haut, en bas, à droite, à gauche, voletait partout avec de si prestes gambades que je ne pouvais le suivre. Et, de temps en temps, pour me narguer, il venait se poser sur mon bras ou même sur ma paupière et s'esquivait aussitôt.

Enfin, soit qu'il y eût mis de la bonne volonté, soit que je fusse vraiment arrivé à le surprendre, il se laissa atteindre. Je parvins à le cueillir au vol et je l'enfermai dans le flacon de cristal que je serrai précieusement.

Et, un jour que j'étais morose et soucieux, pour m'égayer, la pensée me vint de délivrer mon joli rayon de soleil, et de le faire gambader joyeusement devant mes yeux.

Et j'ouvris le flacon de cristal.

Mais le flacon était vide.

Léon Gandillot.

LA CAMPAGNE EN MAI

La science est belle, elle est a joie de l'âme, le pain des forts et la libératrice des peuples; mais un pauvre sauvage peut sans elle pourtant goûter les charmes de la Nature. Les simples vraiment simples ont en eux un révélateur qui leur dit bien des choses. Peut-être même les esprits instinctifs ont-ils sur les autres cet avantage d'être portés au but de prime saut, tandis que les sciences, sur beaucoup de points encore incertaines, laissent l'âme souvent à mi-chemin de la vérité.

On peut donc, sans études, jouir des douceurs et de la beauté du printemps. Les plus petits enfants y sont sensibles, les oiseaux le chantent, l'insecte annonce à l'insecte que le soleil a vaincu, et la cité bourdonnante quitte à la hâte ses retraites, sort de l'œuf, déchire l'enveloppe chrysalidale.

Avec les fleurs, les voici tous revenus, oiseaux et moucherons.

Il n'y a plus dans l'air, à ce premier réveil, que parfums, amours, harmonies. Il nous vient au visage des caresses mystérieuses. C'est un échange de baisers du ciel à la terre. La nuit même, pleine de tendresses, a perdu ses terreurs; le rossignol chante et sa voix tient lieu de lumière; les ténèbres, du moins ont disparu pour l'âme, éclairée de ce chant splendide.

La symphonie, lente et grave à la tombée du soir, éclate à mesure que la nuit augmente, en accents plus précipités, plus émus... Ce n'est plus un oiseau, c'est notre cœur qui chante; voilà bien nos passions, nos joies, nos transports, nos soupirs!...

Tout se tait pour l'entendre et il se fait alors, autour de ce chant, quelques instants d'un *vaste silence.*

Le ruisseau pourtant continue dans le lointain son murmure et fait à ce concert un accompagnement qui n'est pas sans douceur. Au bord des chemins, l'innocent crapaud bat la mesure de sa voix argentine : *teuc! teuc! teuc!*

Pour sentir ces enchantements, il faut errer seul, la nuit, le long des bois. Nos citadins, au contraire, lorsqu'ils visitent la campagne, ne manquent guère d'y venir en grande compagnie. Étourdis d'un voyage rapide, ils cherchent dans le bocage les doux mystères célébrés par les poètes: mais le charme est détruit par leur présence même, et Virgile en personne, au milieu d'eux, ne l'y retrouverait pas. Alors ils se disent que les poètes sont de grands rêveurs... — Non, les poètes ont senti le réel; mais c'est seul, ou dans le tête-à-tête de Roméo et Juliette, qu'il faut contempler les bois et entendre le rossignol. La nature se refuse à faire de ses grandes scènes un spectacle public; et tel phénomène qui, si vous étiez seul, vous apparaîtrait dans toute sa grandeur, observé du milieu de la foule, est amoindri de moitié. Le ciel lui-même n'a toute sa majesté que dans la solitude. Nature, la chaste déesse, ne confie ses mystères que dans le tête-à-tête et le recueillement.

Mais les nuits sont courtes, à ce moment de l'année, et déjà l'aube commence à poindre; sortons au chant du coq : l'escargot se promène au milieu des fleurs endormies; l'horticulteur diligent se lève. Partons! allons voir Jean Lapin « brouter, trotter, faire ses tours parmi le thym et la rosée ».

Comment peindre ces heures matinales, le réveil des fleurs, les jeux de la lumière descendant peu à peu de la cime des arbres au fond de la vallée? Le hibou, d'une aile silencieuse, regagne sa retraite; les oiseaux se réjouissent, le jour est revenu, l'ennemi a fui..... Mais tout à coup leur bonheur et leurs chansons redoublent. Qu'y a-t-il, grand Dieu! pour tant de cris? La femelle a senti sous elle éclore les petits. Tout son être a frémi; le mâle, éperdu de bonheur, annonce par ses chants à la nature entière que la couvée est éclose. Sur un ordre de la femelle, il part, revient avec la becquée, chante un instant encore sur la branche, et de nouveau disparaît.

Avec les oiseaux, tout s'éveille; les travaux recommencent; le laboureur est aux champs; la bonne vache, dans le pâturage,

fait sonner sa clochette; l'enfant garde sa chèvre et fait des sifflets, non sans jeter, par intervalles, un coup d'œil à demi méfiant sur la bête cornue; il se rappelle le conte de sa mère-grand :

LE BUCHERON ET LA CHÈVRE

« Robert, le bûcheron, s'en allant au bois, commanda à son petit garçon de mener la chèvre au pâtis. Le petit alla, puis la chèvre repue, le soir, il revint au logis et le père dit à la chèvre :

— Eh bien! ma chèvre, es-tu saoûle?

— Je ne suis ni pleine ni vide, ni vide ni saoûle; on m'a menée là-bas sur ces petits galets, où toutes les petites bêtes m'ont mangé les petits jarrets.

Et prenant sa cognée, le bûcheron *tuit* son petit garçon.

Le lendemain, il fait signe à sa petite fille de mener la chèvre au pâtis. Et, le soir, il demande encore :

— Eh bien! ma chèvre, es-tu saoûle?

— Je ne suis ni pleine ni vide, ni vide ni saoûle; on m'a menée là-bas sur ces petits galets, où toutes les petites bêtes m'ont mangé les petits jarrets.

Et, d'un coup de cognée, la petite aussi fut tuée.

Le lendemain, le bûcheron, s'adressant à sa femme :

— Femme, dit-il, tu mèneras la chèvre au pâtis.

Et, le soir, même demande, même réponse, et la pauvre mère alla rejoindre ses deux enfants.

Le bûcheron resté seul, le lendemain, mena lui-même sa chèvre au pâtis.

Et, le soir, il lui dit :

— Eh bien! ma chèvre, es-tu saoûle?

— Je ne suis ni pleine ni vide, etc.

Robert, transporté de fureur contre la bête menteuse, la saisit par les cornes, lui retourne la peau à l'envers, et, l'ayant rendue ainsi un objet d'horreur, la chasse loin de sa maison.

La chèvre, de la sorte habillée, courut tant et si bien, qu'elle arriva au gîte du renard et s'y cacha bien vite.

Compère le renard, au retour, soupçonnant quelque chose, s'écrie, dès l'entrée :

— Qui est là?

— Une bête qui a des cornes aiguës, fraîchement rémoulues, qui dit que si tu entres, tu es mort!

Le renard, chassé de chez lui, s'en allait tout dolent; il rencontre le loup.

— Qu'as-tu, renard, à pleurer?

— Une bête qui a des cornes aiguës, fraîchement rémoulues, est cachée dans mon gîte et dit que si j'entre, je suis mort.

Le renard et le loup s'en vont tout éplorés ; ils rencontrent le foulon bourdonnant, qui leur dit :

— Qu'avez-vous, compères, à vous désoler?

Le loup répondit :

— Une bête qui a des cornes aiguës, fraîchement rémoulues, est cachée au gîte de mon renard, et dit que si nous entrons, nous sommes morts.

— Ne craignez rien, dit le foulon, des piqûres de mon dard, je la ferai sortir.

Ainsi fut fait. Et compère le renard, grâce à l'insecte armé, put rentrer dans son gîte. »

Ce singulier conte (probablement très ancien) finit-il ainsi? Ce n'est guère probable; mais je n'en ai jamais ouï la suite. Il se retrouve, me dit-on, beaucoup plus complet et sous une forme extrêmement jolie dans les contes danois d'Andersen.

Vous le voyez, les bêtes, dans la légende, ont été, comme l'homme, souvent calomniées.

Ces traditions nous expliquent, du reste, pourquoi les paysans se méfient encore de tant d'animaux inoffensifs. Il n'y a guère pourtant de véritablement à craindre, dans nos climats, que la vipère, que précisément, dans la plupart des campagnes, personne ne songe à détruire. On a tué des milliers de chiens pour éviter la rage, on a fait à la taupe (peut-être inopportunément) une guerre d'extermination ; mais on laisse vivre et se promener la vipère, plus meurtrière que les loups. Les loups, il est vrai, doivent leur réputation de terreur à leurs anciens ravages. Autrefois, seigneurs des forêts et vivant en troupes nombreuses, ils accomplissaient, dans un monde sans défense, de vrais actes de brigandage. Chacun d'eux alors, même séparément, se sentait plus d'audace ; isolés, de nos jours, au milieu des paysans affranchis et armés, ils ne sont plus que de misérables rôdeurs, vivant de limaçons. Leur nom est devenu synonyme de peur. On contait dernièrement qu'un de ces anciens Barbe-Bleue de nos bois, enlevant un agneau, s'était laissé éventrer par un bélier, ce qui

jamais sans doute ne fût arrivé au temps de la splendeur des loups.

Selon les siècles, selon les circonstances, les animaux modifient leurs mœurs, témoin le castor, qui a cessé de bâtir et qui loge dans des trous; témoin les abeilles, qui, depuis l'invasion du grand sphynx atropos, ont rétréci et construit en zigzag l'entrée de leurs cités.

Si, de brigands seigneuriaux, les loups ne sont plus que des rôdeurs nocturnes, en revanche, un autre animal, poussé par nous vers la voracité, est devenu, dans nos basses-cours mêmes, un hôte dangereux ; je parle du cochon.

Nous sommes loin des jours où nos pères chantaient ce refrain à la fois lugubre et malicieux :

Le loup a mangé l'âne,
Le broquillon et la sangle;
Le loup a mangé l'âne à Catin,
A la queue du moulin.

Mais il ne se passe guère d'années où don Pourceau ne fasse la besogne des loups. En voici un exemple bien fort. Un chiffonnier, qui, avec cheval et voiture, parcourt les campagnes, faisant philosophiquement son petit négoce, entre chez une paysanne, y discute longtemps du prix de quelques nippes, et trouve avec horreur que pendant l'entretien une truie dans la cour a mangé son cheval.

Mais laissons ces contes, ne parlons que des champs.

Les seigles ondoient au soleil comme une mer de verdure ; les vergers laissent tomber sur l'herbe leur neige parfumée; les pommiers sont en fleurs. Jamais les deux couleurs virginales, le blanc et le rose, ne furent mêlées de façon plus charmante. Et quel parfum s'exhale de ces masses fleuries ! La pomme a sur le raisin cet avantage de nous enivrer même en fleur. Ivresse délicieuse qui, loin de troubler l'homme, le rappelle à lui-même, à la nature, et le fortifie en ses meilleures facultés.

Contempler une belle campagne, c'est étudier l'histoire de la création dans la création même. La moindre plante, disait Linné, est une inscription divine que je tâche de lire : *Has inscripsit Conditor, has legere nostrum erit studium.*

Continuons donc notre promenade à travers la campagne : les

trèfles rouges resplendissent au soleil, le grillon fait sonner ses cymbales, l'araignée dentellière recommence à tisser sa toile, le formica-léo creuse la fosse où doit tomber l'insecte. On ne peut faire un pas sans être arrêté par quelque merveille animale ou végétale. Et quel charme dans l'ensemble de cette résurrection printanière aperçue de quelque point élevé! C'est cette vue d'ensemble qui donne aux vallées et aux montagnes leur aspect enchanteur. Ce sont les amphithéâtres de la nature. Le ravissement que causent, en cette saison, certaines promenades est tel qu'on ne peut plus rentrer; on irait, on irait sans cesse, et de jour et de nuit, enivré de tant de délices.

Ah! que ne puis-je un instant placer chacun de mes lecteurs seul, au bord des bois, sur le haut d'un coteau d'où, comme moi, il aperçoive la prairie, les peupliers frissonnant sous la brise, les eaux transparentes où se mire le myosotis! Déjà la caille voyageuse chante dans nos blés, l'épine blanche, le chèvrefeuille, le petit muguet parfument les taillis. On sent un souffle de tendresse jusque dans les moindres buissons.

Mais au milieu de cet éveil des fleurs, ce qu'il serait délicieux d'entrevoir, c'est l'efflorescence de l'âme humaine, où, comme en un petit monde, sous l'œil de la conscience, se résument tous les mystères de la Nature. C'est là, sans doute, que le Dieu de la Bible se plut à contempler son œuvre. *Et vidit quod esset bonum :* et il vit qu'elle était bonne.

Eugène Noël.

Le Directeur-Gérant : G. Decaux.

VOYAGE AU MONTÉNÉGRO

I

DE BAOZICH A CATTARO (ODYSSÉE)

BAOZICH, le point de départ, — était, avant l'arrivée de l'escadre européenne, un lieu bien inconnu : un hameau dé pêcheurs, quelques maisons éparses sur une plage, au pied de grandes montagnes boisées, dans la baie de San-Téodo, aux bouches de Cattaro.

Dimanche 31 *octobre* 18... — A cinq heures du matin, les timoniers viennent éveiller dans leurs chambres les quatre officiers qui ont projeté de se rendre à Cettigne, capitale du prince Nikita.

En les éveillant, ils leur annoncent qu'il fait un temps affreux.

En effet, au dehors, on entend le bruit du vent qui souffle : c'est le *Borée*.

De plus, le ciel est couvert, il fait nuit noire.

Les quatre officiers font, sans conviction, leurs préparatifs de départ.

De ce hameau de Baozich, devant lequel l'escadre européenne est venue s'établir, pour aller à Cettigne, le premier point est d'atteindre Cattaro ; c'est de là qu'on part ensuite ; là, on prend cette route du Monténégro qu'on voit de si loin sur le flanc de la montagne quand le temps est clair, — pareille à un lacet blanc qui étalerait ses zigzags immenses sur une muraille de Cyclopes.

Six heures. — Le temps passe, le jour est levé, et la barque commandée la veille à Mathéo, patron distingué de Baozich, n'a point paru encore.

Une heure de plus de perdue, et jamais nous ne pourrons atteindre Cettigne ce soir...

Nous tenons conseil — et concluons à la nécessité d'aller nous-mêmes relancer nos bateliers à Baozich.

Mathéo et ses trois hommes sont là qui errent indécis sur la plage ; ils trouvent qu'il fait bien mauvais...

Nous insistons. — Ils se décident, démarrent leur barque, et nous voilà en route.

— En longeant de bien près la terre, nous avançons tout de même, à force de rames, — tout couverts d'embruns, tout trempés d'eau salée.

Nous nous dirigeons vers un recoin où la baie paraît finir, — mais où s'ouvre un passage étroit, encaissé entre les côtes à pic. — Au bout se dresse un fantastique rempart de roche grise qui a l'air de vouloir fermer le monde.

Il faut passer par là, s'enfoncer dans ce couloir, pour arriver dans la baie de Cattaro, qui est murée comme une citerne romaine.

... Inutile d'y songer : le *Borée* s'engouffre là-dedans comme un vent coulis dans un corridor gigantesque.

Il nous arrive droit debout, en sifflant furieusement ; la mer en écume, elle en est toute blanche de poussière d'eau.

Nous avons beau faire, notre barque s'en va, s'en va, à reculons au lieu d'avancer. — Nous tombons sur les rochers — il faut y renoncer...

Mais Mathéo a son plan : traverser le couloir à force de rames, en marchant par le côté comme les crabes, et atterrir dans un petit port abrité sur la rive opposée.

Nous sommes absolument trempés quand nous atteignons ce petit port. — Mathéo amarre sa barque et nous invite à descendre : par un sentier qui longe la mer, en marchant bien, dit-il, il ne nous faudra guère que deux heures pour arriver à Cattaro.

Heureusement nous sommes gens de persévérance. — Nous

doublons à pied ce passage funeste aux bateliers ; le village de Perasto nous apparaît d'abord, posé à la base d'un immense cône de pierre, — et puis la baie de Cattaro s'ouvre toute grande devant nous.

C'est toujours un site très surprenant, cette entrée de Cattaro ; — un décor qui change avec les aspects du ciel, et qui, ce matin, par ce temps noir, est sombre, avec un grand air imposant et étrange.

Partout des montagnes, hautes, abruptes, la cime cachée dans les nuages.

Sur la rive où nous sommes, tout est d'un vert admirable ; les forêts tapissent les pentes ardues, grimpent dans le ciel, se perdent tout en haut, dans les grosses nuées grises chargées de pluie. — Les oliviers noirs se mêlent par bouquets aux verdures dorées de l'automne, aux verdures fraîches des orangers. — Et partout, plantés au hasard dans les bois, perchés comme à plaisir sur les cimes les plus pointues, ou cachés dans les vallées sous les grands chênes, — partout de vieux petits villages d'autrefois, de vieux couvents, de vieilles églises. — Il y a des gorges si profondes et si obscures, des ombres si intenses, une telle puissance de couleur, que cela n'est plus vraisemblable. — On dirait des paysages peints, poussés au sombre et au fantastique.

En face, sur l'autre rive, celle du Monténégro, c'est, par contraste, une grande image de désolation. — Ni forêts ni verdure : des montagnes nues, plus hautes et plus verticales, dressant dans le ciel de vertigineuses murailles de pierre ; des mornes effrayants, calcinés, ravinés par le feu du monde primitif, et restés là tels quels, avec leur couleur de braise éteinte ; tout un cataclysme pétrifié, qu'une main terrible aurait suspendu dans l'air...

En bas pourtant, tout en bas, au ras de l'eau, on distingue encore des villages et des oliviers, — tout petits et comme écrasés par ces énormes masses de pierre ; — ce sont des villages autrichiens : au bord de l'eau, on est encore en Dalmatie ; c'est seulement au sommet de cette muraille de montagnes que passe la frontière. Le Monténégro est perché là-haut, sur ces terrasses de géants.

La rive verte que nous suivons est très habitée. — Le long du sentier, près de la plage, nous rencontrons des jardins, des villages, des clochers ; beaucoup de maisons de campagne, d'anciennes habitations de riches datant de la domination de Venise, et tombées aux mains de pauvres gens ; de grands balcons sculptés, de belles portes à ferrures, des maisons seigneuriales, ayant l'air abandonné et délabré.

Des Dalmates en habits brodés du dimanche stationnent devant les églises : c'est l'heure de la messe. Il y a aussi des manières de dames drôlement fagotées et des messieurs qui ont des têtes allemandes. — Le vent souffle, glacial, sur tout ce monde qui paraît transi, qui fait piètre mine sous ce ciel d'hiver. — On nous regarde avec curiosité. — Mathéo et ses trois hommes nous suivent, portant nos manteaux et nos bagages ; nous formons une caravane de huit personnes marchant vite, et on ne comprend pas très bien où nous pouvons aller de ce pas.

Dans les villages, nous parlementons avec les bateliers. Le vent s'est un peu calmé, et nous voudrions bien prendre une barque pour continuer notre voyage. Mais tous trouvent le temps trop mauvais et refusent de nous conduire.

Bon gré, mal gré, il faut se remettre en marche.

... Il y a tant de choses en l'air, on en voit tant et tant partout, — au-dessus de sa tête : des villages, des bois, des rochers dans le ciel, — que cela donne l'impression d'un chavirement des choses, d'un renversement des plans de perspective, d'un retournement du monde.

Et, en face, sur la rive du Monténégro, toujours les étonnantes cimes de pierres, sur lesquelles passent très vite d'étranges petits nuages, — qui ont l'air de houppes en ouate grise se promenant sur des murailles noires.

Il y a deux heures que nous marchons, et cette promenade n'entrait pas dans notre programme. — Un petit marchand de gâteaux, qui vend des pains d'épice et des macarons, passe à point : nous pensions mourir de faim.

Voici Cattaro qui paraît devant nous ; — bâti, lui aussi, au pied du Monténégro, ses remparts et ses clochers ayant des di-

mensions lilliputiennes au-dessous de cet échafaudage effroyable de rochers gris.

Par la route de terre, tout cela est encore fort loin. — Enfin trouvons-nous, par bonheur, deux vieux bonshommes qui consentent à nous y conduire par eau.

Nous montons dans leur barque, qui est fort petite. — Après trois quarts d'heure de traversée et une nouvelle aspersion d'eau de mer, nous mettons pied sur le quai de la ville. — Il est onze heures et demie, et nous sommes en route depuis plus de quatre heures.

Heureusement, la première personne que nous rencontrons dans la rue est celle que nous cherchions : un certain M. Ramadanovitch, homme d'affaires du prince Nikita, que Mathéo reconnaît et accroche au passage. — Ce monsieur, qui est vêtu comme un Français et fort poli, veut bien se charger de nous procurer au plus tôt des chevaux et des guides. — Dans une heure, il s'engage à nous les faire parvenir à l'hôtel où nous allons déjeuner.

Par le dédale des petites rues de Cattaro, nous nous dirigeons vers l'*albergo del Cacciatore* (l'hôtel du Chasseur). — Dans quelque quartier de cette ville que l'on soit, on est toujours sûr, en regardant en l'air, d'apercevoir sur sa tête, par-dessus les maisons, à des hauteurs extraordinaires, un mélange de nuages et de rochers qui grimpent dans le ciel et semblent prêts à s'effondrer sur le public ; — cela donne à ces vieilles rues étroites un caractère étrange.

Dans une maison ancienne, qui a dû être aussi autrefois une habitation de riche Vénitien, se tient une table d'hôte où se parlent plusieurs langues : c'est l'*albergo del Cacciatore*. — Nous y entendons le slave, l'italien, — et l'allemand lourd de quelques officiers autrichiens causant avec de grosses personnes blondes qui ont des têtes de Gretchens trop mûres et des toilettes cocasses.

Le déjeuner, mangé de très bon appétit, se termine par un dessert local : cela s'appelle un *jardinetto* (petit jardin). — Jardin où poussent toute sorte de choses; grand plat où sont plantés pêle-mêle des fromages, des gâteaux et des fruits.

Après le *jardinetto*, nous voyons entrer de grands diables de Monténégrins, sales et dépenaillés, ayant des boucles d'oreilles et des mines de bandits, avec un arsenal de poignards et de pistolets à leur ceinture. — Ce sont nos guides que M. Ramadanovitch nous envoie. — Otant très humblement leur bonnet rouge, ils nous préviennent en italien que nos chevaux nous attendent à la porte de Cattaro et qu'il faut nous hâter de partir.

II

DE CATTARO A NIEGOUCH

Nous trouvons, en effet, à la porte de Cattaro quatre chevaux qui nous attendent, et, quand nos guides ont amarré en croupe notre mince bagage avec le leur, nous nous mettons en route.

Eux se proposent de nous suivre à pied. On ne s'imagine pas en France ce qu'un Monténégrin est capable de faire de ses jambes : hommes et femmes, dans ce pays, peuvent trotter du matin jusqu'au soir, avec la même allure allongée de chat maigre, sans éprouver la moindre fatigue. C'est la seule qualité que nous reconnaissions à ce peuple.

Cette porte de Cattaro, d'où nous partons, débouche dans une gorge noire et profonde, à la base même de la grande muraille des montagnes, et les derniers lacets de la route du Monténégro viennent mourir là, comme la queue d'un reptile immense qui aurait la tête cachée tout en haut sur les cimes.

Nous commençons à grimper. — Nous nous faisons l'effet de gens qui entreprendraient d'escalader un mur d'un millier de mètres de haut pour aller voir ce qu'il y a derrière.

« C'est le chemin du ciel, » disent les guides. En effet, cela en a l'air. Les zigzags montent, montent, le long des effroyables parois verticales; nous les comptons d'abord : dix, vingt, cinquante, et puis nous en perdons le nombre ; et il y en a toujours, et, en haut, on les voit disparaître dans les nuages.

Chaque tour de lacet nous enlève de plusieurs mètres, et, à mesure que nous montons, les lointains s'étendent, l'air devient plus vif et plus froid. D'abord le rocher énorme sur lequel la

citadelle de Cattaro est perchée semble monter avec nous ; il a l'air de s'élever, de s'allonger pour nous suivre. Puis nous le dépassons, et nous le voyons descendre, s'écraser, s'aplatir avec son dédale de créneaux, de vieilles murailles à meurtrières, de remparts en serpents, et se perdre dans le fouillis des choses que nous avons laissées en bas sous nos pieds.

Nous sommes déjà très haut ; nous dominons, par nos échappées, des lointains infinis. Autour de nous, il n'y a plus rien que de grandes parois de pierre, des pics, des gouffres, des gorges obscures, des choses gigantesques ; de longues coulées de roches qui descendent se perdre dans des profondeurs d'abîmes ; des plans inclinés à donner le vertige, qui ont l'air préparés pour la glissade de tout un monde.

D'immenses arêtes montent toujours dans le ciel sur nos têtes. Il y a déjà au-dessous de nous de petits nuages qui passent ; il y en a de très sombres, au-dessus, qui dorment dans les grandes fissures abritées du vent, et qui jettent sur nous une demi-obscurité fantastique. Il commence à faire un froid terrible.

Il y a environ une heure et demie que nous avons commencé à monter. Nous entrons dans le Monténégro ; voici la frontière, que nos guides nous montrent : une pierre posée sur le bord du chemin et sur laquelle on a gratté une croix.

Cette pierre est portative, et l'envie prend à l'un de nous de l'attacher en croupe, de l'emporter comme objet de collection.

Mais l'Europe se donne déjà tant de mal pour délimiter le Monténégro que ce ne serait vraiment pas bien de notre part de lui susciter des embarras nouveaux en démarquant encore cette frontière... Nous laissons ce caillou à sa place, et nous continuons à monter.

A part qu'on rencontre quelques femmes monténégrines remontant de Cattaro avec des fardeaux sur la tête ou poussant devant elles des mulets rétifs, on ne s'imaginerait pas qu'on se rend dans un pays habité par des êtres humains.

Cependant, les lacets se succèdent toujours ; on en voit sans cesse d'autres au-dessus de soi. C'est interminable, *ce chemin du ciel !*

Plus nous allons, plus ces lacets sont mauvais ; ils sont pavés de grosses pierres inégales qui roulent sous le pied des chevaux, — et puis très étroits... Aucune espèce de parapet, d'ailleurs :

un faux pas, et on plongerait dans le vide ; on s'en irait prestement, en passant au travers d'un nuage ou de deux, s'aplatir en bas, en Autriche.

Et les chevaux ont la manie de passer toujours sur le petit bord, ce qui ajoute au piquant de la situation.

Nous montons depuis deux heures. Voici maintenant des *raccourcis*, des traverses que nos guides nous font prendre pour aller plus vite : des sentiers qui donneraient à réfléchir à des chèvres. Là, ils nous invitent à mettre pied à terre et à grimper par nos propres moyens, en tirant nos chevaux par la bride, tandis que, par derrière, eux les pousseront.

Dans cet équipage, nous rejoignons tout en haut une large grande route, le plus gros et le plus long de tous les serpents qui passent sur le flanc de ces montagnes : c'est la future route carrossable entre la Dalmatie et le Monténégro, qui va déjà de Cattaro à Niegouch, et qui sera bientôt terminée jusqu'à Cettigne, le prince Nikita tenant beaucoup à ce qu'on puisse se rendre en voiture dans sa capitale.

Nos guides ne nous ont pas fait prendre cette route au départ de Cattaro, parce qu'elle est plus longue, mais nous sommes tout de même heureux de la rencontrer. Nous remontons à cheval et nous partons au trot.

Nous sommes arrivés, du reste, dans la région des plateaux. Plus de lacets ; la route file, très droite, sur la crête de la muraille immense, et tout à coup, derrière une ligne de rochers, le plateau de Niegouch s'ouvre devant nous.

Cela cause une impression inattendue de rencontrer à ces hauteurs, au-dessus des premières zones de nuages, une plaine perchée on ne sait comment, — une plaine habitée par des hommes, — un *pays*, là, tout à coup : des villages, du monde et des troupeaux, de l'herbe et des arbres.

Un pays... mais quel pays ! — et quel monde ! — Quelle tristesse ! quelle désolation !...

D'abord, c'est le changement de climat qui frappe dès l'arrivée ; il semble qu'on a fait un très long voyage, qu'on ait quitté les contrées tièdes de la Méditerranée pour passer brusquement sous de froides latitudes septentrionales.

Dans cette plaine, située à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, il fait un froid de loup, il souffle un vent piquant et glacial. On sent que la nature, les plantes, tout est changé. Plus rien de ce qu'on avait laissé en bas, au pied de la gigantesque muraille. Ici, des champs de blé, des champs de pommes de terre, comme dans le Nord ; des charmes, des hêtres maigres et chétifs, des chênes roussis par les premières gelées, et, par terre, de l'herbe verte, l'herbe fine et rase de l'hiver.

Autour de cette plaine suspendue, de hautes montagnes encore. Sur leurs flancs de pierre grise s'étalent çà et là de grandes taches qui ont l'air de moisissures brunes : ce sont des forêts de charmes qui ont perdu leurs feuilles ; leurs fines brindrilles, vues en masses touffues, forment de loin comme des tapis rougeâtres et dessinent des bigarrures singulières sur la teinte cendrée des grands rochers. On en aperçoit partout, dans les lointains des gorges, de ces futaies dépouillées, qui sentent l'humidité et l'hiver et sur lesquelles des nuages viennent se poser.

Dans les villages de Niegouch, les maisons sont couvertes en chaume ; elles ont d'épaisses murailles et sont bâties sans ciment, avec des pierres quelconques, toujours de la même nuance grise ; elles se confondent avec les rochers.

Des fumées sortent de tous les toits : c'est le soir. Les troupeaux commencent à rentrer — moutons et chèvres, — poussés par des bergers à mine de brigands. Il y a une certaine animation dans cette vallée, du monde sur le chemin, des mulets chargés qui passent. Mais que c'est triste, ce premier point du Monténégro ! Et Niegouch, nous dit-on, est une des vallées fertiles et fortunées de ce pays !

Il y a des espèces de petits cabarets où des hommes sont à boire : c'est dimanche. Ces gens ont de longues houppelandes blanchâtres, d'une couleur sale, des peaux de mouton et des guêtres ; ils sont enroulés dans des couvertures de laine noire, dans des haillons à grandes franges pendantes — un idéal de pouillerie et de misère, — avec un certain air de sauvagerie qui donne à tout cela, malgré tout, une sorte de charme.

III

DE NIEGOUCH A CETTIGNE

Le vent glacial qui souffle toujours fait la guerre aux nuages; il y a maintenant de grandes déchirures bleues dans le rideau épais qui, depuis ce matin, nous cachait le soleil. Un dernier grain passe, nous cinglant la figure avec de la neige et du givre, et puis c'est fini : le ciel est balayé et clair partout.

Nous traversons le plateau de Niegouch, nous dirigeant vers les montagnes du fond, où de nouveaux lacets nous attendent pour nous mener plus haut encore.

Quels lacets, ceux-là ! — C'est la fameuse voie carrossable projetée par le prince Nikita. Ici, elle est seulement en construction ; sur les pentes ardues, on a ébauché de petits murs de moellons qui sont destinés à recevoir les pierres et le gravier, à former l'entablement du chemin ; on voit qu'on y travaille ; tout est retourné, fouillé ; il y a des bâtons, des pioches, des pinces, des leviers laissés en travers du passage, des quartiers de roche posés en équilibre, de grands trous creusés et des éboulements de terre. Nous sommes forcés d'aller au pas d'abord, et puis de descendre de cheval, abandonnant nos bêtes à leur inspiration personnelle pour ne nous occuper que de nous-mêmes. — Cela dure plus d'une heure ; nous perdons un temps précieux à patauger là-dedans. Nos guides, sous prétexte qu'ils sont à pied, ont depuis longtemps disparu par les *traverses*. Le soleil est très bas ; nous avons peur d'être pris par la nuit dans ces fondrières. Nous n'en sortirions plus...

... Enfin, nous arrivons tout en haut; là, il est certain que nous ne monterons pas davantage : nous sommes au faîte, nous dominons tout. Au-dessus des montagnes qui entourent Niegouch, nous voyons maintenant en l'air une grande ligne qui se dessine légèrement : c'est l'horizon de la mer ; cela nous donne conscience de l'extrême hauteur à laquelle nous sommes parvenus.

Le vent est tombé, le ciel est resté pur ; il fait une belle soirée froide.

Nous sommes impatients de découvrir, de l'autre côté des montagnes, le pays dans lequel nous arrivons ; nous allons probablement apercevoir la ville de Cettigne, tous les villages du Monténégro ; nous aurons une vue splendide.

Nous sommes sortis d'embarras, d'ailleurs ; la route est magnifique ; ici, elle est achevée et elle doit l'être jusqu'à Cettigne. — Nous prenons le grand trot pour rattraper le temps perdu, et nous commençons, par des pentes insensibles, à redescendre sur l'autre versant.

Des rochers nous masquent encore un moment la vue, — le temps de nous faire oublier la très grande élévation du lieu où nous sommes.

... Puis, tout à coup, le vide, l'immensité s'ouvre devant nous...

C'est tout le Monténégro, jusqu'à l'Albanie, vu à vol d'oiseau, d'une effroyable hauteur. — C'est quelque chose qui ne ressemble à rien de ce que nous avons pu voir en courant le monde ; c'est si saisissant et si inattendu, que nous nous arrêtons, nous regardant les uns les autres, et j'entends les impressions de mes compagnons de voyage s'exprimer spontanément ainsi :

— Une mer pétrifiée !

— Un site lunaire ! !

— Un paysage dans une planète morte ! ! !

Nous avons pourtant déjà vu bien des choses, un peu partout, nous quatre qui sommes là : les grandes désolations de l'Afrique, les déserts de sable, ou les champs de glace ; les contrées mornes de l'Amérique australe, les grandes plaines qui ne finissent pas ; toute sorte de physionomies tristes de la terre ou de la mer, dans des contrées beaucoup plus inconnues et plus lointaines que le Monténégro.

Mais ceci est à part ; ceci a une tristesse à soi qui n'est pas celle d'ailleurs... Et puis aussi, il y a des moments particuliers pour voir les choses ; — il y a des dispositions d'esprit dans lesquelles on n'est pas toujours ; — il y a des jeux de lumière qui sont rares et qu'on ne retrouve plus...

Aucune trace de végétation ni de vie dans tout ce pays qui s'étend devant nous ; c'est partout cette même pierre grise de l'Herzégovine et du Monténégro, sur laquelle rien ne verdit, rien ne pousse. — Un monde de rochers vu de très haut ; des cimes

vues par en-dessus ; des crêtes moutonnées comme des lames que le vent pousse, se succédant, s'étageant sans fin jusqu'à des distances vertigineuses ; une houle de montagnes s'en allant se perdre dans des lointains d'une profondeur infinie, étalant des formes et des attitudes tourmentées dans une fixité morte... Cela monte, monte, monte à l'horizon, toute cette tempête immobilisée ; les plans de perspective s'élèvent étonnamment haut dans l'air, et, aux dernières limites de la vue, les chaînes de l'Albanie, avec leurs neiges, ferment cette mer sinistre, marquent la séparation de la terre et du ciel par une pâle ligne blanche.

Et le soleil disparu jette, par reflet, une dernière lumière sur cette immensité désolée ; il y a dans les gorges des teintes vaporeuses d'un gris crépusculaire, et, sur les crêtes, des teintes rosées, comme des lueurs d'aurore boréale...

... « Un paysage lunaire ! » En effet, on pense que, si on arrivait en ballon dans la lune, on trouverait les mêmes aspects dans ces régions mystérieuses qui n'ont pas d'atmosphère. — Cela ne ressemble à rien de terrestre. — Cela fait songer aux tranquillités éternelles d'une planète qui aurait fini de vivre... C'est comme une image figée des grandes tourmentes cosmiques, un souvenir du chaos.

. . . .

Où peut-on habiter, que peut-on manger, que peut-on faire dans un pays pareil ? A quoi bon une route, et où ce long serpent nous mène-t-il ?

D'ailleurs, nous avons beau chercher, promener nos yeux partout, rien qui ressemble à Cettigne. Nous voyons sous nos pieds la route, déployant sans fin ses courbes de reptile, côtoyant, contournant les montagnes, paraissant généralement redescendre par des pentes douces, — mais rien au bout...

La nuit tombe, confondant tout dans des gris vagues, dans des violets tristes. — Nous pressons nos chevaux pour arriver quelque part. — La route est très belle maintenant ; mais toujours pas de parapet, et nos chevaux s'entêtent dans leur manie de trotter au ras du bord. — Il y a près de nous des précipices dont l'obscurité qui vient ne nous laisse déjà plus voir le fond.

Six heures. — Nuit close ; le ciel resté entièrement pur, les étoiles s'allument ; il fait un froid très vif. — Nous ne distin-

guons rien devant nous que des pierres, mais nous allons bon train tout de même, pressés d'arriver.

A un détour du chemin, voici nos guides essoufflés qui nous tombent dessus :

« Tout va bien, signores, disent-ils. — Encore une heure et demie ; continuez votre route !... »

Ils arrivent d'en haut par un sentier de traverse, et disparaissent en bas dans le ravin.

Rien que des pierres toujours. — La région où nous sommes est de plus en plus hérissée de pointes, d'arêtes, de pics tourmentés. — Des blocs ayant forme de toute sorte de choses animées et gardant des immobilités glaciales : — les uns se tenant droit debout, on ne sait pourquoi ; les autres se penchant sur la route comme de grands fantômes qui guetteraient les passants. — Il y a des pyramides de pierres et des écroulements de pierres ; il y a des champs de pierres, avec d'autres pierres éparpillées dessus comme des bêtes accroupies ; on voit partout s'ouvrir des espèces de vallées sinistres, comme on en avait déjà vu dans les mauvais rêves ; il y a partout de grands trous noirs et béants qui paraissent n'avoir pas de fond... Cela défile dans un silence de mort, — et il y en a toujours.

De plus en plus, nous nous imaginons faire un voyage dans les pays de la lune. — En plein jour, on en serait peut-être beaucoup moins frappé. — Apercevoir tout cela pour la première fois, en passant très vite, et la nuit, c'est bien étrange !

La route qui traverse ces régions lunaires continue à être très belle ; on peut maintenant allonger tant qu'on veut l'allure, même au bord des précipices.

Toujours le ras du bord, par exemple ; — nos chevaux l'affectionnent de plus en plus. — On renonce à les contrarier ; mais, de temps en temps, malgré soi, on se retourne pour jeter un coup d'œil sur leurs pieds de derrière qui débordent plus que ceux de devant : à chaque instant, on prévoit qu'ils vont les poser dans le vide...

Sept heures. — Nos guides reparaissent, pour ne plus nous quitter, cette fois. – Ils nous prient d'aller maintenant au pas, pour ménager leurs bêtes et eux qui sont fatigués ; ils se mettent

même à marcher devant nous pour pouvoir au besoin nous empêcher d'aller trop vite, en nous modérant avec leurs bâtons.

— Enfin, voici une petite lumière qui paraît, — là-bas, bien loin, bien loin, comme dans le conte du *Petit-Poucet ;* — puis toute une réunion de lumières assez vives, dont la présence est une surprise pour l'imagination, au milieu de ces solitudes très sombres.

« — Cettigne ! disent les guides. — Tout va bien, signores. — Encore une heure, continuez votre route ! »

Le pays, à présent, semble un peu moins désolé : çà et là, des masses plus noires, qui doivent être des bouquets d'arbres, de la verdure ; de temps en temps, un feu indiquant une cabane ; puis des aboiements de chiens au milieu du silence, — même des voix humaines... Nous approchons.

Tout à coup, nous nous trouvons en plaine, — une plaine qui peut être encore à six ou huit cents mètres de hauteur, mais qui est unie comme un terrain d'alluvion ; une sorte de cirque entouré de montagnes, une oasis au milieu de ce désert de pierres.

Cettigne est bâti là dedans ; ses lumières se rapprochent. — La route à présent est droite et large, — et cela repose.

Voici les lumières tout près de nous, et les premières petites maisons qui passent.

Nous arrivons dans une rue assez large, éclairée par des lanternes au pétrole et bordée de maisons basses, très blanches ; on dirait un de ces villages français à maisonnettes bien propres, comme on en trouve sur les bords de la Gironde ou de la Charente.

C'est Cettigne, — et cela confond toutes nos prévisions. — Nous attendions un nid de hiboux, dans le genre de Trébigne, d'Antivari, des villes de la Bosnie : de vieilles murailles, de vieilles cases grises échafaudées dans la montagne. — Au lieu de cela, une ville ouverte et correctement alignée en plaine ; aucune muraille, et des réverbères pour éclairer les passants ; un air de sécurité très surprenant ; — un air aussi honnête et aussi tranquille que ses habitants ont la mine farouche et la tournure de bandits.

Il y a, le long de cette rue, de petites boutiques campagnardes qui rappellent celles de l'Orient, et dans lesquelles on aperçoit des bonshommes en veste brodée assis au comptoir. — Dehors,

nous rencontrons des groupes de personnages qui nous regardent arriver, de grands diables drapés dans des couvertures noires, avec de longs coutelas d'argent qu'on voit briller à leur ceinture. — Parmi les Monténégrins, nous croyons distinguer aussi des Albanais, et nous ne nous expliquons pas bien ce mélange.

Au centre du village, nos guides nous invitent à mettre pied à terre, devant un établissement d'un aspect assez comme il faut, qui est l'hôtel de Cettigne; — il y avait sept heures environ que nous étions à cheval.

Cet hôtel est subventionné par le prince Nikita, qui l'a fait construire depuis que le Monténégro donne tant d'occupation à l'Europe, afin que les diplomates de passage pussent trouver un gîte dans le pays.

On nous fait monter au premier, dans la grande pièce d'honneur, où notre dîner nous sera servi, et une hôtesse italienne très remuante, qui s'appelle Anetta, s'empresse autour de nous.

Cet appartement de luxe est crépi en plâtre et badigeonné de bleu; pendus aux murs, il y a les portraits du prince et de la princesse du Monténégro, dans de gros cadres dorés, et puis des lithographies allemandes avec des légendes slaves. Un mobilier saugrenu de forme, couvert de damas bleu fané; des choses disparates, drôles, venues on ne sait d'où, d'Autriche ou d'ailleurs, apportées là à dos de mulet, — ou à dos de femme.

Nous nous informons si ce pays n'a pas d'autre route que celle de Cattaro pour communiquer avec le reste du monde; — il paraît que non. — Il y a bien, nous dit-on, la route d'Albanie; demain, on nous la fera voir. — Mais elle est encore plus longue et beaucoup plus mauvaise; et puis, dans ce moment-ci, elle a l'inconvénient, très sérieux pour une route, de ne mener nulle part: la politique est très embrouillée de ce côté-là, et on ne peut plus guère passer.

Il fait un froid de loup dans cet hôtel; nous sommes transis, malgré le feu de bois qui flambe.

Au dessert, on nous avoue qu'on n'a que deux lits à notre service; par extraordinaire, il y a beaucoup de monde, quatre ou cinq personnes au moins, des diplomates étrangers ou des correspondants de la presse. — Deux d'entre nous seront obligés de se rendre dans l'autre auberge de l'endroit, où des chambres sont déjà préparées.

Il est dix heures à peu près quand nous nous retrouvons dans la rue, — nous deux qui logeons là-bas, dans l'établissement de second ordre ; — c'est une heure indue pour Cettigne ; il n'y a plus personne dans cette rue de village; les maisonnettes sont fermées, les petites lanternes à pétrole s'éteignent tout doucement. — Il gèle, on voit briller les toits, et, sur le sol, une couche aussi blanche que les murs des maisons commence à se déposer. — Un air vif et pur, une belle nuit claire d'hiver, du silence et du calme. — Et comme on sent bien qu'on est dans un petit pays perdu, dans un petit pays qui vit tout seul, bien loin des autres, de sa vie minuscule. — Il y a quelque chose, dans le sommeil de ce village, qui serre le cœur ; un peu de cette impression qu'on éprouve la nuit au milieu des forêts très profondes, ou dans les îles très isolées ; — on pense à ce désert de rochers, à toute cette désolation qui vous entoure, qui vous enserre ; — on a l'imagination hantée par ce cauchemar de pierres qu'on vient de traverser.

Le guide qui nous conduit frappe à la porte d'une maison qui donne sur les champs ; on nous ouvre avec hésitation. — Nous entrons dans une sorte de café où plusieurs Monténégrins sont assis, fumant près du feu dans de longues pipes orientales. — Ils sont propres, ceux-ci, et assez beaux, dans des costumes très brodés d'or. — Un peu bandits toujours, — mais ce ne sont plus les campagnards sauvages de Niegouch ; on reconnaît en eux des citadins de la capitale.

Nous montons dans nos chambres, qui ont un petit air innocent et modeste ; des meubles tout neufs, fabriqués probablement dans le pays par des menuisiers naïfs, sur des modèles démodés ; des murs bien blanchis à la chaux ; une propreté réjouissante. — Nos vitres sont gelées. — Les Monténégrins d'en bas chantent en sourdine leurs longues chansons de guerre ; cela nous berce, et nous nous endormons d'un bon sommeil...

Pierre Loti.

(*A suivre.*)

MARIAGES MANQUÉS

I

Par une de ces soirées tristes et vides comme il y en a trop dans l'existence des vieux garçons, nous nous acoquinions au coin de mon feu, mon ami le commandant Dulac et moi. Assis dans le grand fauteuil, Dulac assujétissait de temps en temps son monocle et ne quittait pas du regard la fournaise de charbon de terre, comme s'il eût aperçu quelque chose de très intéressant au fond de ses grottes ardentes; moi, j'étais sur la chaise basse, à l'autre angle de la cheminée, et je parcourais distraitement le journal du soir, que mon domestique venait d'apporter.

Dulac est mon plus vieil ami. A Louis-le-Grand, où nous étions ensemble en sixième, lui « potache », moi externe libre, je lui achetais chez l'herboriste des feuilles de mûrier pour les vers à soie qu'il élevait dans son pupitre. Du temps qu'il était lieutenant d'artillerie, je lui ai évité le désagrément de se brûler la cervelle, en lui prêtant quelques billets de mille francs pour payer une dette de jeu dans les délais.

A l'époque où je dévorais l'héritage de mon oncle avec Blanche Cluny, l'ingénue du Vaudeville, Dulac, le brave garçon, dont Blanche était devenue amoureuse folle et qu'elle poursuivait de ses obsessions, a poussé le scrupule jusqu'à permuter avec un de ses camarades de la division d'Oran, pour résister à la tentation de tromper un ami. Ces choses-là ne s'oublient pas. Aussi nous aimons-nous beaucoup, bien que, depuis l'âge de vingt-cinq ans, nous ayons été presque toujours séparés, lui vivant dans de lointaines garnisons ou faisant campagne, moi étudiant dans diverses capitales, en qualité d'attaché, puis de secrétaire d'ambassade, le néant diplomatique.

Quand j'ai pu enfin revenir définitivement à Paris et m'en-

terrer dans les bureaux des Affaires Étrangères, j'ai retrouvé Dulac, — dont l'avancement n'avait pas été plus brillant que le mien, — chef d'escadron dans un régiment d'artillerie caserné à l'École Militaire. Depuis lors, nous nous sommes beaucoup vus. Nous avons le même âge : quarante-trois ans. La jolie moustache noire de Dulac est grise aujourd'hui, et la première apparition d'un rhumatisme goutteux l'a obligé, l'été dernier, à faire une saison à Contrexeville ; il se congestionne un peu et vieillit en rouge. Moi, je vieillis en jaune. Elle n'existe plus, cette pâleur romantique qui — je peux le dire à présent sans fatuité — a causé jadis quelques ravages à Lisbonne et à Vienne. De plus, j'ai l'estomac un peu fatigué par la cuisine internationale. Nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre, il n'y a pas à dire mon cœur. C'est le moment où une amitié de derrière les fagots comme la nôtre devient rare et précieuse. Une ou deux fois par semaine, Dulac vient dîner en tête-à-tête avec moi, dans mon petit entresol de la rue Mailly. Oh ! un dîner bien sage, où l'on se régale d'un petit poulet de grain rôti au bois et d'une délicate bouteille de vrai vin de Bordeaux, que la cuisinière a soin de faire tiédir sur le poêle de la salle à manger, une demi-heure avant de servir le potage. Enfin, après le café, — oh ! pas de cognac, plus jamais de cognac, hélas ! — nous tisonnons les souvenirs de jeunesse.

Henri me rappelle alors nos timides amours de rhétoriciens pour cette jolie pâtissière de la rue Soufflot, et les indigestions d'éclairs et de babas que nous nous donnions afin de la contempler pendant un quart d'heure. Moi, je lui remets en mémoire notre fameuse partie carrée à la foire de Saint-Cloud. Nous étions allés là, lui en uniforme de polytechnicien, moi tout fier de mon premier chapeau gris d'étudiant qui suit la mode, et nous accompagnions deux folâtres modistes en robe d'été, des robes voyantes comme des affiches. Tout marcha d'abord à merveille. Une cartomancienne fit le grand jeu à ces demoiselles et leur annonça qu'un brun — c'était Dulac — et qu'un blond — c'était moi-même — étaient remplis des intentions les plus sérieuses à leur endroit. Au tir à la carabine, les deux jeunes personnes décapitèrent un grand nombre de pipes, et la grande Mathilde, celle qui m'intéressait le plus particulièrement, eut même la bonne fortune de pulvériser la coquille d'œuf dansant au sommet du jet d'eau. Mais tout se gâta quand nous fûmes sur les chevaux de bois. Car nous y montâmes, nous eûmes l'imprudence

d'y monter côte à côte avec les modistes en robes éclatantes, et à peine le cirque mécanique se fut-il ébranlé au son de l'orgue, — qui rugissait l'air alors célèbre de la *Femme à Barbe*, — ô confusion! j'aperçus à deux pas de moi, au premier rang des badauds, mon correspondant à Paris, le vieil ami de ma famille, le respectable M. Toupet-Laprune, notaire honoraire, dont le regard me foudroyait à travers ses lunettes d'or. Et aucun moyen de se dérober, de fuir! Et les chevaux de bois tournaient toujours!... Il y a de cela vingt-trois ans, mais je n'entends jamais l'air de la *Femme à Barbe* sans un frisson de terreur rétrospective.

Quand nous sommes au coin du feu, le commandant et moi, nous nous remémorons ordinairement toutes ces juvéniles folies; mais, l'autre soir, — je ne sais quel vent de spleen avait soufflé sous la porte, — nous étions moroses et silencieux. Dulac s'obstinait à regarder le feu avec son monocle, et moi, plein d'ennui, je broutais la prose de la feuille du soir, allant du premier-Paris — où l'Angleterre était menacée, si elle n'écoutait pas les conseils du journaliste, de perdre son empire des Indes — jusqu'aux réclames de la troisième page, qui préconisaient, tout pêle-mêle, un cirage, un château à vendre, un roman à clef plein d'allusions transparentes, une pommade pour développer les appas du beau sexe, et une agence héraldique tenant comptoir ouvert de blasons et de généalogies.

Tout à coup, mon regard tomba sur les nouvelles parlementaires, et je m'écriai brusquement :

« Ah! ah! cher ami, voici une nouvelle qui nous intéresse. »

Dulac m'interrogea du regard, et je lui lus les lignes suivantes :

« La difficulté où se trouve la Chambre d'équilibrer nos finances va remettre à l'ordre du jour l'impôt sur les célibataires. On nous assure que M. Écorcheboeuf, le sympathique député de la gauche radicale, a l'intention de soulever de nouveau cette question dans la prochaine séance de la Commission du Budget. »

Le commandant haussa les épaules.

— « Quelle sottise! — murmura-t-il entre ses dents. — Comme si, pour se marier, il suffisait toujours d'en avoir envie.

— Comment? — fis-je, étonné. — Je te croyais un célibataire endurci, imperméable. Tu as donc eu envie de te marier?

— Oui, j'ai pensé une fois au mariage. Et toi-même?

— Eh bien, moi aussi!... Une fois.

— Et ça n'a pas réussi?

— Ça n'a pas réussi.

— Alors, nos deux projets se font pendant comme deux lions de faïence à la porte d'une maison de campagne... Mais comment diable ne nous sommes-nous jamais fait cette confidence, nous qui n'avons rien de secret l'un pour l'autre?

— C'est vrai, mon commandant... Et puisque la conversation languit ce soir et que notre baromètre moral est à grande mélancolie, échangeons nos romans conjugaux, veux-tu ?... Mais le mien n'est pas gai, je t'en préviens.

— Le mien non plus, et tu vas en juger, — dit le commandant.

— Laisse-moi allumer un cigare, et je commence :

II

« Tu sais que j'ai toujours été sentimental, romanesque même. A l'École Polytechnique, je négligeais l'X pour toutes sortes de rêveries, et, sans le temps que j'ai perdu à grossir un recueil de mauvais sonnets, brûlés depuis lors, bien entendu, je serais sorti dans le corps des Mines ou dans les Ponts et Chaussées, et je ne porterais pas aujourd'hui le pantalon à double bande rouge. L'état militaire, nonobstant le vieux mythe de Mars et de Vénus, n'est point favorable aux amours. La majeure partie de ma belle jeunesse s'est écoulée dans les villes de garnison, dans l'austère province. Ayant quelque délicatesse, j'ai été promptement dégoûté de ces personnes qui laissent traîner sur leur guéridon un album plein de photographies d'officiers et qui pourraient faire sécher une fleur de souvenir à bien des pages de l'annuaire.

« Sauf une Parisienne en exil, femme d'un fonctionnaire, — c'était d'ailleurs une froide coquette qui m'a fait souffrir tant qu'elle a pu, — je n'ai pas eu d'aventures d'amour intéressantes, et, à vingt-cinq ans, j'attendais encore sans la voir venir, je cherchais toujours sans la trouver, la femme qu'on rêve, la femme qui nous est mystérieusement destinée, celle qui, celle que... Enfin, tu me comprends. La guerre éclata. Après la campagne sous Metz, je fus interné en Poméranie et, bientôt après, condamné par une cour martiale à six mois de forteresse, pour avoir houspillé un capitaine allemand qui s'était permis de lever la main sur un soldat de ma batterie, prisonnier comme moi. Je

ne pus revenir en France, assez mal en point, que dans les derniers jours du mois de juin 71, après la défaite des communards, et je me décidai à passer mon congé de convalescence à Saint-Germain, pour prendre, selon la recommandation des médecins, des bains de soleil et de grand air sur la Terrasse.

« Les quelques familles parisiennes qui se reposaient là des fatigues et des privations du siège voulurent bien remarquer le jeune capitaine qui avait l'air si las et qui se promenait en s'appuyant si fort sur sa canne. On apprit l'anecdote de ma captivité ; on sut que je n'avais évité le peloton d'exécution qu'à cause de mon grade de capitaine, égal à celui du « hauptmann » corrigé par moi ; on raconta — ce qui était vrai — qu'à peine sorti de prison, malade et tremblant la fièvre, j'étais allé rejoindre mon homme à Magdebourg, où était son régiment, que je lui avais demandé, devant tous ses camarades, en plein « bier-haus », une réparation par les armes, et de manière, je t'assure, à ce qu'il ne pût pas me la refuser, et qu'enfin je l'avais tué fort proprement d'un joli coup d'épée dans le poumon droit. Tout cela me rendait assez intéressant. On rechercha ma connaissance, et bientôt je fus en relations avec toute la petite colonie en villégiature à Saint-Germain.

« Un riche industriel, M. Daveluy, homme d'une soixantaine d'années, que tout le monde croyait veuf et qui habitait une villa voisine avec sa fille unique, Mlle Simonne, fut particulièrement gracieux pour moi. Il aimait beaucoup à recevoir, surtout à dîner, ayant une cave dont il était justement fier, et il accueillait ses hôtes avec la rondeur un peu commune, mais point choquante, du parvenu resté bon enfant. Il m'invita trois ou quatre fois, à de courts intervalles, et je me sentis tout de suite à l'aise, comme un vieil ami, dans ce milieu un peu bruyant, mais cordial et hospitalier. M. Daveluy était, en vérité, un excellent homme, et, dès la première rencontre, une sympathie était née en moi pour sa fille, qui, âgée de dix-sept ans à peine, faisait déjà avec tant de tact et de bonne grâce les honneurs du logis. Charmante, sans être positivement belle, Mlle Simonne, qui ressemblait à son père, était une grande et souple personne au teint sans fraîcheur, mais d'une pâleur mate et brune qui s'harmonisait avec la masse profonde des cheveux noirs. Rien n'était plus bienveillant que le sourire de sa bouche trop grande, et quand elle vous regardait en face, la loyauté et la douceur de son âme brillaient dans ses

calmes regards. Je me plaisais dans la compagnie de cette brave jeune fille, si naturelle, sans pose aucune, aimant sincèrement, comme elle le disait, la nature et la vie à la campagne. J'avais du goût pour ses façons un peu libres d'enfant élevée par un homme, et j'éprouvais auprès d'elle la sensation de confiance et de satisfaction intime qu'on a auprès d'un bon camarade. Seulement, le camarade avait de très beaux yeux et une chevelure à n'en savoir que faire, ce qui ne gâtait rien, n'est-ce pas ?

« Cependant il n'y avait pas trace d'amour, comme tu le vois, dans mon sentiment pour Mlle Daveluy ; aussi fus-je profondément surpris le jour où une vieille dame, une amie de la famille, — marieuse comme la plupart des vieilles dames, — me donna discrètement, mais clairement, à entendre que je plaisais à Mlle Simonne, et qu'il ne dépendait que de moi de l'épouser. On ajoutait que je devais réfléchir et qu'il s'agissait là d'une occasion de fortune inespérée. Capitaine à vingt-huit ans, avec une croix d'honneur bien gagnée et quelques débris de patrimoine, j'étais sans doute un parti présentable ; mais Mlle Daveluy aurait, le jour du contrat, une dot de cinq cent mille francs, payés comptant, et elle devait hériter, à la mort de son père, de plus de quatre millions irréprochablement acquis par M. Daveluy dans l'industrie des charpentes en fer, du temps des grandes bâtisses, sous l'Empire.

« Je ne t'étonnerai pas, bien sûr, en te disant que, ce soir-là, quand je fus seul dans ma chambre du pavillon Henri IV, je me sentis extrêmement tenté de saisir le magnifique cadeau que m'offrait la destinée : une femme charmante et une grande fortune. Pourtant j'hésitais... Oui, j'ai hésité pendant plusieurs jours devant ce mariage qui n'avait rien de romanesque et qui me rappelait le dénouement de toutes les comédies de M. Scribe. — Parlons sérieusement. Ce n'était pas là l'idéal de toute ma jeunesse, l'amour vraiment partagé, l'union absolue de deux âmes. Dans mon cœur, que j'interrogeais en honnête garçon que je suis, je ne trouvais pour Mlle Simonne que sympathie et bonne amitié. Mais, après tout, n'était-ce pas le bonheur de ma vie qui se présentait et que j'allais laisser échapper ? Mes rêves d'autrefois étaient probablement absurdes. Est-ce que cela existe, la femme prédestinée ? Quelle bêtise de se laisser vieillir en attendant le coup de foudre !

« Et puis, pour moi, comme pour tous les soldats, l'avenir

n'était pas drôle. On ne ferait plus la guerre de longtemps, c'était bien sûr; la pauvre France avait reçu un trop mauvais coup. Elle allait recommencer, l'insipide existence de garnison; je les retrouverais aussi monotones qu'avant, le « mess » d'officiers, avec ses sauces de gargote, le café aux patères coiffées de képis, et la musique militaire, sur le mail, jouant des nouveautés comme l'ouverture de *Zampa*, la musique autour de laquelle on promène en rond son ennui, dix fois, quinze fois, vingt fois, jusqu'à l'étourdissement. Un intérieur, avec une aimable femme et de jolis enfants, ce serait bien bon. Je n'étais pas amoureux fou de Mlle Simonne, soit. Mais serais-je le premier qui ferait un mariage de raison? Ces unions-là sont heureuses, presque toujours. On croit d'abord n'avoir pour sa femme qu'une solide affection, qu'une profonde estime, et puis, un beau soir qu'on est avec elle auprès du berceau du premier bébé, on s'aperçoit qu'on l'adore... Bref, la vieille dame, la marieuse, ayant renouvelé ses avances, je pris le grand parti et la priai de demander pour moi la main de Mlle Simonne.

« Le lendemain du jour où cette demande fut faite, M. Daveluy m'invita, par un court billet, à venir causer avec lui. J'accourus. Il me tendit silencieusement les deux mains, et, m'entraînant dans une allée écartée de son parc, il me dit avec sa bonhomie accoutumée :

« — Mon cher capitaine, vous me plaisez et vous plaisez à ma fille. Vous deviendrez donc mon gendre, je l'espère, et je crois que nous nous entendrons à merveille. Mais avant tout, avant même de parler de votre demande à Simonne, je vous dois une confidence... Je ne suis pas veuf. Je suis séparé de ma femme depuis quinze ans, séparé sans l'intervention de la justice; mais vous devinerez que les torts de Mme Daveluy ont dû être bien graves, quand je vous aurai dit qu'elle m'a entièrement abandonné l'éducation de notre enfant. Moi-même, j'ai commis une grande faute, celle d'épouser, à plus de quarante ans, une très jeune fille, d'origine aristocratique, que ma nature un peu rude, un peu commune, — oui, commune, je me connais bien, — devait froisser dans toutes ses habitudes, dans tous ses instincts... Enfin, le mal est fait... Mme Daveluy, qui doit avoir maintenant... voyons... trente-six ans à peine, habite Lyon, son pays, presque toute l'année, mais elle entretient avec Simonne une correspondance suivie, et, pendant les deux mois de printemps qu'elle

passe à Paris, elle voit sa fille tous les deux ou trois jours. Elle l'aime beaucoup, je le sais, et quels que soient les reproches que je puisse avoir à lui adresser, ce n'est point une méchante femme. Enfin, je ne marierai pas Simonne sans que sa mère y consente, et en connaissance de cause... Prenez quelques jours de réflexion. Voyez si l'aveu que vous venez d'entendre ne modifie en rien vos projets, si vous persistez à vouloir entrer dans ma famille. Dans ce cas, j'écrirai... je prendrai sur moi d'écrire à Mme Daveluy; elle viendra à Paris, vous irez la voir, et, si vous lui convenez, comme j'en suis certain, ce mariage sera une chose faite. »

Je fus touché de la délicatesse de ce brave homme, qui me donnait ainsi le temps, non seulement de réfléchir, mais de prendre des informations, et j'écrivis sans retard à Lyon, où j'ai de sûrs amis.

« J'appris par eux que, depuis dix ans, Mme Daveluy vivait dans la retraite la plus absolue, quoiqu'elle fut encore fort belle, et qu'elle avait fait oublier, par une conduite irréprochable, l'unique mais éclatant scandale de sa jeunesse. Mariée à seize ans à M. Daveluy par les soins d'une mère cupide, et après dix-huit mois d'un exécrable ménage, elle s'était fait enlever publiquement par un jeune compositeur de musique, avec qui elle avait vécu à Florence, où il était mort de la poitrine, cinq ans après. Elle était alors revenue s'établir à Lyon, auprès d'une vieille tante, et les plus mauvaises langues de la ville avaient fini par se taire sur son compte, tant sa vie nouvelle était inattaquable.

« Il eût été injuste de ma part, tu en conviendras, de faire peser sur une innocente enfant les conséquences d'un malheur de famille très ancien, très oublié. Après avoir reçu ces renseignements, je déclarai donc à M. Daveluy que j'étais toujours dans les mêmes résolutions, et peu de jours après, il me prévint que sa femme attendait ma visite à Paris, dans une maison de retraite du faubourg Saint-Germain, tenue par des religieuses, où elle venait d'arriver et où elle avait pris pension.

« Je vins à Paris, pour faire cette visite, par une de ces merveilleuses après-midi de fin de septembre où le calme de l'atmosphère, la pureté du ciel, la sérénité de la lumière, donnent à toute la nature quelque chose de solennel. J'allai à pied de la gare Saint-Lazare à la rue Monsieur, où demeurait Mme Daveluy, et,

en traversant le pont de la Concorde, un des plus beaux sites de Paris, je fus enivré par la grandeur du spectacle et je ne pus retenir un cri d'admiration. La chaude et douce splendeur de la journée dorait les édifices, enflammait les arbres déjà rougis des Tuileries et des Champs-Élysées, et les rapides bateaux qui agitaient les flots verts de la Seine roulaient des diamants dans leur sillage. Par une bizarrerie qu'un impressionnable comme toi comprendra peut-être, je ne pensai presque pas, pendant toute cette promenade, à mes projets de mariage, à la démarche importante que j'allais faire, et je m'abandonnai à la sensation de bien-être qui m'épanouissait le cœur.

« Les religieuses chez qui logeait Mme Daveluy, étaient établies dans un ancien hôtel du XVIIe siècle, d'assez imposante et sévère tournure. La sœur tourière, après un regard jeté sur ma carte, me dit que j'étais attendu, et, me précédant à travers les vastes corridors du rez-de-chaussée, attristés par un badigeon jaunâtre, elle m'introduisit dans le salon de réception. C'était une pièce froide et nue, qu'enlaidissait un banal meuble de velours vert, et qui avait pour tout ornement un grand Christ de bois grossièrement sculpté, remplaçant la glace de la cheminée. J'eus un léger frisson, je me rappelai que celle que je venais voir était une repentie, je songeai à sa vie de solitude et d'expiation, et, comme j'éprouvais encore un reste de l'ivresse que m'avait versée la beauté du jour, je comparai mon sort à celui de cette pauvre femme et je me sentis le cœur plein de pitié pour elle.

« En ce moment, la porte s'ouvrit, et Mme Daveluy, vêtue d'une robe sombre, entra dans le salon et vint à moi...

« Ah! mon ami, traite-moi d'insensé, si tu veux, mais l'amour foudroyant existe. La femme que, toute ma vie, j'avais rêvée, cherchée, attendue, c'était elle! Je ne te la décrirai pas; on ne décrit pas un enchantement, un charme. Je ne te décrirai pas ce corps de Diane qui se trahissait sous l'étoffe noire, et cette tête pâle, d'un modelé exquis, éclairée par des yeux magiques. Imagine le type de femme cher à Léonard de Vinci, mais plus tendre, laissant deviner de la bonté au fond de son mystère; imagine la Joconde qui aurait pleuré! Son âge? Nul n'aurait pu lui donner un âge. Elle avait l'âge de la beauté victorieuse, que les larmes n'ont pu altérer et que la douleur a rendue plus touchante. C'est à peine croyable, mais au premier regard dont elle m'enveloppa, j'oubliai tout : qui elle était, où nous étions, et sa

fille dont j'avais demandé la main, et le but de ma visite; et, après l'avoir saluée machinalement, je restai silencieux devant elle, envahi par une émotion profonde, tout à la sensation présente, comme on est en rêve.

« Elle s'assit avec une grâce royale, et, m'invitant à en faire autant, elle prononça quelques mots de politesse. Sa voix me passa sur les nerfs comme une musique délicieuse.

« Alors elle commença à me parler de Simonne, et il me sembla que mon beau songe se transformait tout à coup en un cauchemar absurde et affreux. Cette femme me parlait, comme d'une chose conclue, de mon mariage avec sa fille; elle me remerciait de ma démarche, tout en ajoutant qu'elle n'avait que peu de droits sur Simonne et qu'elle s'en rapportait à la sagesse de M. Daveluy. Elle faisait allusion à son passé avec un tact parfait, exprimait tendrement ses sentiments maternels... Et moi, comprenant à peine, moi, fasciné par son regard, enchanté par le son de sa voix, j'aurais voulu tomber à ses genoux, couvrir ses mains de baisers et la supplier de disposer de ma vie!

« Elle me parlait les yeux baissés, songeant sans doute que je devais connaître la faute dont elle avait honte, et une légère, une fugitive rougeur anima un instant son teint pâle, ainsi qu'un rayon de soleil sur un glacier. Et moi, pendant ce temps, — je suis un fou, soit! mais c'est la vérité, — j'imaginais, dans un éclair de pensée, toute l'existence de cette femme. Oui! j'imaginais son union douloureuse avec un homme trop vieux et vulgaire, ses souffrances de fleur écrasée entre les pages d'un grand-livre; je comprenais, j'approuvais son coup de folie pour un artiste, sa fuite à Florence avec ce musicien qui était mort là-bas en l'aimant, qui était mort — j'en étais sûr — pour l'avoir trop aimée. Que dis-je? J'enviais le sort de cet inconnu! Que n'avais-je eu ses ivresses et sa mort délicieuse? Et j'évoquais la ville d'art, l'harmonieuse cité toscane; je m'y rêvais, cachant mon bonheur avec cette maîtresse adorable dans un des mélancoliques logis du *Lung-Arno*, ne sortant que le soir, son bras pressé contre mon cœur, par les ruelles tournantes, dans l'ombre des vieux palais, et revenant très tard au nid d'amour, à travers la solitude nocturne de la place de la Seigneurie, au murmure des fontaines et sous la bénédiction des étoiles!

« Mme Daveluy, étonnée de mon silence, leva enfin les yeux sur moi et me regarda avec surprise. Elle remarqua certaine-

ment mon trouble extrême, et sans doute son instinct féminin lui en révéla le motif, car sa rougeur augmenta et elle me dit, en faisant un visible effort pour me regarder en face :

« — Je vous le répète, monsieur, mes torts envers M. Daveluy et la générosité de sa conduite à mon égard me font un devoir de n'user que très discrètement des droits qu'il veut bien me laisser sur ma fille. Cependant, je ne donnerai mon consentement à votre mariage avec elle que quand vous aurez répondu loyalement, sincèrement, sur votre honneur, à l'unique question que je veux vous adresser : « Aimez-vous Simonne ? »

« Ces paroles directes dissipèrent soudain l'espèce d'hallucination où m'avait jeté la présence de Mme Daveluy et me ramenèrent au sentiment de la réalité. Mon honneur interpellé eut horreur d'un mensonge, et, bravant tout ridicule, je répondis :

« — Je vous ai vue, madame, et je sais seulement à présent combien un mariage sans amour peut être fécond en malheurs. J'interroge ma conscience avec anxiété et je n'ose vous répondre oui. »

« Brusquement, Mme Daveluy se leva, alla vers une fenêtre du salon, l'ouvrit et resta là, debout, en s'appuyant, comme étourdie, sur la balustrade. J'aperçus par cette fenêtre un de ces jardins cachés, comme il y en a encore dans le quartier des hôtels et des couvents, un grand verger dans toute son opulente beauté d'automne. Les branches des arbres craquaient sous le poids des fruits, et la chaude et radieuse clarté du soleil de septembre inondait les frondaisons.

« — Pardonnez-moi, — me dit Mme Daveluy. — Je suis un peu indisposée... J'étouffais. »

« Je m'approchai d'elle avec empressement. Elle me sembla bien émue, car sa main se crispait sur la barre d'appui, son sein palpitant soulevait longuement son corsage, et ses joues, subitement enflammées, semblaient deux camélias roses. Cette femme m'apparut alors dans tout le triomphe de sa beauté, que je comparai, par une soudaine correspondance, au verger mûr qui lui servait de cadre et dont elle avait la plénitude et la splendeur.

« — Si vous n'aimez pas Simonne d'amour, — dit-elle alors d'une voix grave, — au nom de Dieu, renoncez à ce projet de mariage et ne vous laissez influencer par aucune considération, par aucun intérêt. Croyez-moi. De l'union de deux êtres qui ne s'aiment pas, ou même qui ne s'aiment pas autant l'un que l'autre, il ne peut résulter que honte et désespoir. »

« L'image de Simonne était effacée déjà de mon esprit; son nom retentissait à mon oreille comme celui d'une étrangère.

« — Vous serez obéie, — répondis-je en m'inclinant devant Mme Daveluy. — Mais je ne voudrais pas vous quitter, madame, sans être sûr que vous ne m'accusez pas de légèreté et que vous apprécierez la valeur de ma franchise. »

« Elle me regarda avec ses yeux mystérieux, ses yeux de magicienne, et me tendit sa main droite. Je la pris dans les miennes, et alors... alors je sentis que sa main s'abandonnait.

« Oui ! je sentis que cette femme éprouvait un trouble égal au mien, que j'exerçais sur elle le charme qu'elle exerçait sur moi, et qu'au moment de la séparation, — car il fallait nous séparer, et pour toujours ! — elle sentait, elle aussi, qu'elle m'eût aimé et qu'elle venait de passer à côté du bonheur.

« Ah ! si je m'étais jeté à ses pieds, si je lui avais tout avoué !... Mais non, elle m'aurait pris pour un aliéné, ou, pis encore, elle m'aurait repoussé avec indignation, avec horreur... Qui sait, pourtant?

« Mme Daveluy dégagea sa main, me dit adieu d'un doux mouvement de tête, et quitta le salon.

« Quelques instants après, j'errais dans les longues avenues qui avoisinent les Invalides, avec la sensation d'un rêve évanoui, d'un espoir perdu, et douloureusement offensé par l'ironique magnificence du ciel d'automne.

« Je ne retournai pas à Saint-Germain. J'envoyai mon ordonnance payer la note et prendre mes bagages au pavillon Henri IV. J'écrivis, le soir même, à M. Daveluy, pour me dédire, en lui donnant je ne sais plus quel mauvais prétexte. J'allai, le lendemain matin, au ministère de la Guerre, retirer ma demande de prolongation de congé, et, huit jours après, je rejoignis mon régiment en Algérie. Je n'ai jamais revu Mlle Simonne, qui s'est mariée, ni Mme Daveluy, qui est morte à Lyon, l'année dernière, et tu connais maintenant, cher ami, ma seule tentative de mariage.

« A ton tour, maintenant. »

François Coppée,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)



GUSTAVE CHANTEREL

Il était environ deux heures du matin.
Le ciel, pour étonner Paris (près de Pantin),
Faisait étinceler derrière ses vitrines
De piètres œils-de-chat et quelques saphirines.
Pauvre diable de ciel, qui trouve bon crédit
Et qui le perd, suivant ce qu'un poète en dit !
Donc, vêtu d'un habit qui laissait voir la corde,
Un homme déboucha place de la Concorde
A cette heure tardive et ridicule. En frac !
Mais un frac décroché de quelque bric-à-brac
Où longtemps il jouit de plaisirs purs et calmes
Auprès d'un uniforme aux verdoyantes palmes.
Le possesseur de cet impayable trésor
Portait à sa cravate un gros insecte d'or
Aux yeux rouges, flottant de la mouche à la guêpe.
Son chapeau, d'où pendait un long voile de crêpe,
Abritait des cheveux fort longs, le nez d'un fou,
Des yeux tristes et bons, avec pas mal de cou
Et quelques poils de barbe. Une maigreur d'ascète,
Des mitaines de cuir aux pieds, nulle chaussette,
Voilà l'homme. Ajoutez cependant que le sieur
Gustave Chanterel ruisselait de sueur,
Car il était chargé d'une certaine boîte...
Chanterel essuya comme il put son front moite,
N'ayant aucun mouchoir sur lui ; puis, contemplant
Le ciel où fourmillaient les étoiles, brûlant
Et splendide, il lança ces mots d'une voix folle :
« Toutes ces dames au salon ! Le ciel rigole ;
L'antique Sirius de son mollet nerveux
Bat la mesure, et les comètes en cheveux,

Montrant leurs sérieux appas de viandes blanches,
Retroussent gaillardement leurs jupes jusqu'aux hanches.
Aldébaran, le nez rouge comme un glaïeul,
Se lance éperdument dans un cavalier seul,
Et voilà... » Mais soudain l'infortuné Gustave
Interrompit ce flux de mots, et d'un ton grave :
« Je t'adore, ô grand ciel éclatant et divin ;
Je t'aime avec fureur et je te blague en vain,
Moi qui voudrais saisir et gober au passage
Les pleurs de diamant qui brûlent ton visage !
Enfin, n'en parlons plus. Pour la dernière fois
Je me charme l'oreille avec ma propre voix.
La Seine n'est pas loin ; je vais, dans trois quarts d'heure,
Avaler le bouillon définitif. Je pleure !
A la fleur de mon âge (à peine trente-huit ans)
Je fais ma révérence au gracieux printemps,
Et bien enveloppé dans un foulard de brume,
Je vais me procurer un assez joli rhume.
Mon enfance fut triste... » Et Gustave, enfoncé
Dans cet inoubliable et douloureux passé,
Se vit petit garçon pas plus haut qu'une botte,
Et chanta d'une voix minuscule et falote :

Nous avons des petits doigts
Pour enfiler de la soie,
Pour faire un petit jupon
A Jésus mon p'tit mignon.

Il fut musicien dès sa plus tendre enfance ;
Il fuyait de l'école ; et dans le grand silence
Des bois et des vallons, sa flûte de roseaux
Répondait aux chansons divines des oiseaux.
Il quitta pour Paris les baisers de sa mère
Et poursuivit la fausse et cruelle chimère,
La gloire. Il devint hâve et jaune ; il mangea peu,
Il oublia le linge et méprisa le feu.
Pauvre *pante !* il donna des leçons de solfège
Aux demoiselles d'une épicière. Que sais-je ?
Il fit tout ce qu'il put pour vivre... « Et voilà tout,
Dit-il à haute voix. Je ne suis pas du goût
De la Vie, et je cède avec un bonheur rare
A la sélection naturelle. Bizarre ! »

Mais qui donc se résigne à mourir ? Chanterel
En sanglotant tourna ses regards vers le ciel.
« O Sébastien Bach, prince de l'harmonie,
J'ai pourtant bien aimé tes fugues ! Doux génie,
Toi qui m'as consolé dans mes nuits sans sommeil,
Toi qui fus mon bonheur, ma vie et mon soleil,
Toi qui me souriais derrière la portée,
Bien souvent au pays des songes emportée
Mon âme chevauchait le contrepoint vainqueur ;
Avec tes grands accords j'éclatais, et mon cœur
Se fondait de délice en prolongeant un trille.
Tu connais ma profonde horreur pour tout quadrille ;
Tu sais que j'ai perdu des leçons pour avoir
En mainte circonstance écouté mon devoir,
Et que dans les salons je traitais sans vergogne
Rossini de cochon et même de charogne !
Tu sais... Mais à quoi bon discourir ? M'entends-tu ?
Es-tu donc insensible à toute ma vertu ?
O mon maître, n'es-tu vraiment qu'un peu de cendre ?
Non, vieux Bach vénéré ! Dieu t'a pris pour son gendre ;
La nature est ta femme ; et, le front radieux,
Toi, tu bats la mesure aux étoiles des cieux !
Ne puis-je croire, à l'heure où le ciel se constelle,
Que j'y vois flamboyer ta perruque immortelle ?
Sans doute ton archet, fait de rayons d'argent,
Des sphères de cristal guide le cours changeant ;
La foudre fait la basse ; ainsi que des fusées
Montent dans l'infini les voix entre-croisées ;
Des gammes de soleils se succèdent sans fin,
Et l'univers entier, harmonique et divin,
Exécute une fugue à cent mille parties !
— Oh ! loin du monde, loin des foules abruties,
Laisse-moi m'envoler vers toi subitement,
Comme une triple croche ; et, dans le firmament,
Dépouillé de mon frac et commençant à vivre,
Je tournerai pour toi les pages du grand livre ! »
Gustave, tout baigné de sueur, s'essuya
Le front avec son crêpe ; et puis il s'écria :
« Viens, mon cher violon, mon seul ami. La Seine
Nous couvrira tous deux de sa jupe malsaine ;

Avant que de trousser son cotillon mouillé,
Toi que Donizetti n'aura jamais souillé,
Chante avec moi, tu sais, l'exquise sarabande...
N'éclate pas : c'est tout ce que je te demande. »
Il tira l'instrument de son morne cercueil,
Et se mit à jouer. Plein de tact et d'orgueil,
Le Stradivarius fit de telles merveilles
Que les fleuves de bronze ouvrirent leurs oreilles.
O stupeur ! une nymphe, oyant cette chanson,
De pur ravissement laissa choir son poisson,
Et l'on n'entendit plus couler l'eau des fontaines.
Le feuillage des houx, des tilleuls et des chênes
Se mit à remuer doucement : sur le sol,
Le bitume fondait pour le moindre bémol :
L'obélisque lui-même, ébranlé sur sa base,
Par quelques soubresauts témoigna son extase.
Gustave le vit bien : il se fit plus moelleux ;
Les cordes et l'archet chantaient à qui mieux mieux ;
Ce fut tellement doux et tellement suave
Que Bach en eût pâmé de plaisir. Pour Gustave,
Il s'absorba si bien qu'il ne vit même pas
Les arbres s'avancer, muets, à petits pas,
Effleurant tout au plus le sol de leurs racines,
Comme s'ils eussent eu des cors. Larmes divines,
O larmes de bonheur, qui roulaient sur le nez
De cet Orphée en frac ! Et les rats étonnés,
Sortis par milliers des prochaines gouttières,
Écoutaient la musique, assis sur leurs derrières.
Et voici : cependant que le musicien
S'enivrait de soi-même et ne comprenait rien,
L'obélisque éperdu, n'en pouvant plus de joie,
Pirouette sur son piédestal : il tournoie,
Pique une tête à gauche, essaye, mais en vain,
De retrouver l'aplomb, et va s'abattre enfin
Sur le crâne du chaste et doux violoniste,
Qu'il pulvérise, ainsi que le violon. — Triste !

Maurice Bouchor.

UN SCANDALE[1]

(*Suite et fin*)

VII

Le lendemain, M. de Brévannes était à Paris.

Sa première visite fut pour le frère de Marguerite, M. Robert de Valmenier. C'était un honnête jeune homme qui avait reçu une mauvaise éducation, son père ayant mis un soin tout particulier à ne pas développer son intelligence. Il était beau cavalier, excellent nageur, bon tireur et grand chasseur, mais fort ignorant des choses qu'on doit savoir pour être véritablement un homme. Ses notions sur l'histoire de France à partir de la révolution de 1789 étaient absolument nulles. Son père lui avait donné à entendre que, depuis cette époque, une succession de scandales avait attristé l'âme des gens bien nés, qu'il fallait se garder de la lecture des auteurs qui avaient osé raconter ces déplorables événements, et qu'il n'y avait qu'à attendre en silence le retour de temps meilleurs. Comme une pension de deux cents louis par mois s'était ajoutée à ces excellents conseils, Robert s'était facilement conformé aux instructions paternelles et menait tantôt à Paris, tantôt à Valmenier une existence parfaitement inutile. Il s'occupait de ses chevaux et de sa toilette, tout en cherchant une fille belle, riche et noble qui voulût bien venir pratiquer dans le

(1) Voir le numéro du 10 mai 1891.

luxe, l'ignorance du présent et le détachement des choses de ce monde. En attendant, il n'était pas à plaindre, buvant frais, mangeant chaud, et regardant avec une curiosité sincère les gens qui travaillaient pour vivre.

Quand M. de Brévannes entra chez Robert, celui-ci était en conférence avec un fabricant de blasons qui s'était chargé de reconstituer avec tous ses rameaux et toutes ses feuilles l'arbre généalogique de la race des Valmenier. L'artiste se retira et les deux jeunes gens restèrent seuls. Ils faisaient partie du même cercle, et jusqu'à ce jour il n'y avait eu, entre eux, que ces relations vagues que créent le baccara et les courses.

— Monsieur, dit M. de Brévannes, c'est une démarche très grave qui m'amène auprès de vous ; mais il me semble que je ne serais pas un honnête homme si j'hésitais à la faire.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Robert fort intrigué par ce préambule.

Alors M. de Brévannes raconta, dans ses moindres détails, son aventure au château de Valmenier, et il ajouta, en terminant :

— J'ai eu le tort que je confesse de concevoir et d'exécuter ce projet ridicule, mais il n'aurait amené aucune conséquence fâcheuse sans l'indiscrétion de Mme de Valençay. Aussi je veux espérer, monsieur, que vous excuserez ce qu'il y a eu de coupable dans ma conduite. D'ailleurs, il est de notre intérêt de rester unis en ce moment, car nous avons, je crois, une offense commune à venger. Il me paraît certain que ce jeune homme, qui s'est présenté à Valmenier, savait que j'y étais attendu, et qu'il a tiré parti de l'erreur de votre sœur, qui l'aura reçu et jugé avec une indulgence qu'il ne méritait pas. C'est lui qu'il faut retrouver ; mais j'ai considéré que dans une affaire aussi délicate je ne pouvais agir sans votre consentement et sans votre concours. Je n'ai pas qualité pour prendre part à un débat où le nom de Mlle de Valmenier doit être prononcé. Je veux seulement vous demander de m'associer à vos démarches pour découvrir ce... monsieur, et, quand il sera dans nos mains, je me charge de le punir.

— Non, monsieur, ce sera mon affaire.

Sur ce point, une discussion s'engagea, qui aurait fort bien tenu sa place dans un vieux roman de chevalerie. M. de Brévannes dut céder devant la ferme volonté de Robert de se réserver le soin de corriger ce drôle.

Le lendemain, de grand matin, Robert quitta Paris. Il allait, au nom de l'honneur de la famille, réclamer de Marguerite les renseignements nécessaires pour percer le mystère entourant cet inconnu qu'il devait châtier. Le marquis était sorti quand il arriva à l'improviste à Valmenier. Il se rendit à l'appartement de Marguerite, qui, à sa vue, jeta un cri de surprise.

— Pourquoi n'as-tu pas écrit pour annoncer ton arrivée? lui dit-elle, après l'avoir embrassé bien franchement sur les deux joues. Je serais allée t'attendre à Beuzeville.

— Je n'ai pu donner avis de mon départ, car il a été motivé par des circonstances graves et tout à fait imprévues, répondit solennellement Robert.

— Je ne crois pas que ces circonstances graves soient bien tragiques, et tu me parais avoir grand'peine à donner à ta physionomie une expression dramatique. Allons, monsieur mon frère, vous avez perdu quelques centaines de louis au lansquenet, et vous venez diminuer la part de mes pauvres.

— Il ne s'agit pas de plaisanter, Marguerite; tout est sérieux dans ce que je vais te dire.

— Tu veux te marier? Tu as enfin trouvé cette héritière que tu poursuis avec tant de passion?

— Tu es bien décidée à ne pas m'écouter? Tu as tort, ma chère Marguerite, car j'avais à t'entretenir d'une question qui intéresse ton honneur.

— Mon honneur!

— M. de Brévannes est venu me voir hier. Il m'a tout appris.

— M. de Brévannes aurait dû se taire, et ce n'est qu'un étroit sentiment de rancune personnelle qui l'a fait parler. Quant à ce qu'il a pu te raconter, je ne veux pas que tu me le répètes. Je vais te dire, moi, ce qui est, et je désire que ma déclaration te suffise. Oui, j'ai pris pour M. de Brévannes un jeune homme qui s'est présenté ici, et ce que je consens à t'avouer à toi, mon frère, c'est que cet inconnu m'a paru infiniment plus distingué et plus intelligent que tous ceux qui, jusqu'à ce jour, sont venus à moi avec des idées de mariage. Et pour n'être pas franche à demi, j'ajouterai qu'un seul homme m'a plu dès le premier abord, et que c'est celui-là. Mais rassure-toi. J'ai plus que personne le sentiment de ma dignité, et si c'est uniquement pour la sauvegarde de mon honneur que tu as pris la peine de venir à Valmenier, tu aurais pu t'épargner un dérangement inutile. Tu es mon aîné,

mais permets-moi de penser que quiconque nous jugerait équitablement, me déclarerait plus raisonnable, plus sensée et plus... âgée que toi, qui viens tout exprès de Paris pour me sermonner. Je ne te blâme pas de passer loin de nous la plus grande partie de l'année ; tes amis et tes plaisirs ne sont pas à Valmenier : rien de mieux. Reconnais seulement que ce n'est pas le fait d'une fille extravagante de vivre seule, à la campagne, se consacrant tout entière à l'affection et au respect qu'elle porte à son père ; ne désirant aucune des distractions et des joies mondaines auxquelles son nom et sa fortune lui permettraient de prétendre. Aussi, je crois être en droit de te prier de ne pas pousser plus loin ton enquête sur ma conduite. Au besoin, je porterais la question devant notre père, et il déciderait entre nous. J'ai lieu de penser qu'il ne te chargerait pas du contrôle de mes actions. Je termine ce petit discours par deux déclarations qui me paraissent devoir mettre fin à cette conversation. Tu peux dire à M. de Brévannes, quand tu le reverras, que je trouve son procédé peu délicat et indigne d'un galant homme. Tu peux ensuite être certain (ceci est une concession) que je ne ferai rien pour revoir cet inconnu, qu'il soit réellement M. André Lacombe, ingénieur des ponts et chaussées, ou qu'il soit, au contraire, quelque prince déguisé qui ait pris plaisir à pénétrer au château en personnage de comédie. J'ai déjà repris ma vie de paysanne, et la pauvre petite provinciale t'invite à ne pas l'honorer plus longtemps de tes soupçons ridicules. A ce prix, elle te pardonne et elle t'embrasse en bonne sœur.

Ce qu'elle fit. Robert subissait, irrité et silencieux, l'ascendant de la supériorité d'esprit de Marguerite qui, reprenant la parole :

— Quant à ton arrivée au château, dit-elle, tu l'expliqueras tout simplement par le désir bien naturel de nous voir, et si le regret de Paris te tourmente dès demain, ce qui est probable, tu trouveras facilement un prétexte pour un brusque départ. Sur ce, mon frère, j'ai un bon cheval à ton service, et, si tu m'en crois, nous nous en irons au galop sous les arbres au-devant de M. le marquis, qui sera très honoré et très surpris de voir monsieur son fils.

Ils partirent. Robert, chemin faisant, eut l'idée malheureuse de prononcer le nom de M. Lacombe. Marguerite arrêta court son cheval, et, regardant son frère en face, lui dit avec un admirable sérieux :

— Je croyais le sujet épuisé ; ce n'est pas ton avis ; alors parlons de M. Lacombe. Je t'ai caché la vérité : c'était lui que j'attendais, et non M. de Brévannes. Il y a eu scandale, scandale épouvantable ! Je suis horriblement compromise. Fais ce qu'il te plaira. J'ai seulement l'honneur de t'informer que ceci est mon dernier mot sur la question.

Deux jours après, Robert revenait à Paris. Marguerite avait tenu parole, et rien n'avait pu la faire sortir de son silence. Une conviction bien ferme était entrée dans l'esprit de Robert, et sa résolution était prise. Ce mystérieux M. Lacombe était venu à Valmenier avec des projets coupables, et son devoir à lui, frère de Marguerite, était d'obtenir la réparation de cet outrage.

Une seule chose dépasse la solidité d'une idée juste dans une intelligence large, c'est la ténacité d'une idée fausse dans un cerveau étroit.

La conduite de Robert devait établir la vérité de ce principe.

VIII

A peine arrivé à Paris, Robert demandait dans les bureaux de la gare du chemin de fer du Havre l'adresse de M. Lacombe, et se présentait chez le jeune ingénieur.

A coup sûr, s'il y avait en ce moment sur la terre un homme calme, paisible, détaché de toute passion, de toute agitation et de tout sentiment violent, c'était André, qui donnait son attention à un bel enchevêtrement de lignes courbes et de lignes droites tracées par son compas sur une grande feuille de papier. Un coup de sonnette vint le distraire de son travail. Il se leva immédiatement pour aller ouvrir, car il savait que son unique domestique était toujours sorti quand on avait besoin de lui. Il se trouva en face de M. de Valmenier, le fit entrer et lui offrit son meilleur fauteuil.

— C'est bien à M. Lacombe que j'ai l'honneur de parler ? demanda Robert.

— A lui-même.

— Vous êtes réellement ingénieur des ponts et chaussées ?

— Oui, monsieur.

— Et c'est bien vous qui vous êtes présenté, il y a une huitaine de jours, au château de Valmenier ?

— Pardon, monsieur, c'est un interrogatoire que vous me faites subir. Je ne suis nullement embarrassé de répondre à vos questions, mais vous excuserez mon désir de savoir dans quel intérêt vous me les adressez.

— Rien de plus juste, monsieur, dit gravement Robert. Je suis M. de Valmenier, fils de M. le marquis de Valmenier, qui a eu, je crois, l'honneur de vous recevoir.

— Tout s'explique alors, monsieur, répondit André, qui ne douta pas que Robert ne vînt l'entretenir de la question du tracé du chemin de fer.

— Ainsi vous devinez la cause de ma visite?

— Je le pense.

— Et vous n'en êtes pas surpris?

— Nullement : je ne saurais me dissimuler que mon passage au château de Valmenier a dû éveiller de légitimes inquiétudes.

— Vous l'avouez?

— Pourquoi le nierais-je? J'aurais désiré, je vous l'atteste, pouvoir concilier les nécessités de ma situation avec la respectueuse gratitude que j'ai gardée de la bienveillante hospitalité de monsieur votre père, mais je n'ai pu le faire. Soyez certain seulement qu'il m'en a coûté de prendre un parti qui troublera le repos et les habitudes de votre famille.

— Savez-vous que je vous admire d'ajouter ainsi la raillerie à l'insulte? répondit Robert, qui se contenait avec peine depuis quelques minutes.

— Pardieu, pensa André, celui-là est tout à fait fou. Le père m'a parlé de Louis le Gros à propos d'expropriation en matière d'utilité publique. La fille m'a invité à dîner avec des airs de mystère inexplicables. Et voilà le fils qui vient me chercher querelle dans l'exercice de mes fonctions! Discuter avec cet original est fort ridicule et je vais essayer de le calmer.

— Permettez-moi de vous donner l'assurance, reprit-il, que je vous ai parlé en toute sincérité. Vous regretterez, j'en suis convaincu, les paroles un peu vives qui viennent de vous échapper. Vous considérerez que je n'ai pu être guidé dans ma conduite par aucun intérêt personnel, et que je désire à l'avenir rester complètement étranger à cette affaire. J'ai agi dans les limites autorisées par la loi. Faites de même. Cette loi que j'ai invoquée vous donne, à vous qui vous croyez lésé, le droit de faire ouvrir une enquête. Des experts apprécieront le dommage causé. Une in-

demnité convenable vous sera accordée. Je sais bien que M. de Valmenier est riche et qu'il est des désagréments que l'argent ne réparé pas. Mais cependant...

— Ah! c'en est trop, monsieur! s'écria Robert, qui avait trouvé dans l'excès même de son étonnement la force d'écouter André. Le moment est venu, je crois, de corriger votre insolence.

— Monsieur, dit André en se levant très pâle et très ému, vous me rendrez compte de ces paroles. Bien que vous me paraissiez avoir perdu la raison, il ne me convient pas d'écouter patiemment un pareil langage.

— Prétendriez-vous prendre le rôle d'offensé?

— Auriez-vous la pensée de le réclamer? Vous venez ici chez moi pour m'insulter, et je serais le provocateur!

— Certes oui! Votre scandaleuse conduite au château de mon père ne m'autorise-t-elle pas à réclamer une réparation?

— Ah! monsieur, brisons là. Vous me cherchez querelle. Eh bien! soit. Je me battrai. Est-ce bien ce que vous désirez?

— Rien autre chose, monsieur; mais, auparavant, vous prendrez l'engagement de ne plus faire aucune démarche pour revoir la personne que vous avez compromise.

— Qui? moi! avoir compromis quelqu'un! Qu'est-ce encore que cela?

— Allez-vous nier, après avoir avoué vos torts avec une audace sans pareille?

— J'ai reconnu que mon tracé traversait la propriété de monsieur votre père.

— A merveille! vous reculez maintenant! Votre courage s'en va! Vous vous jetez dans les dénégations! Il est trop tard, monsieur! J'ai pris note de vos déclarations, qui étaient précises, et toute explication est désormais inutile. Adieu, monsieur; vous aurez de mes nouvelles.

Les témoins de M. de Valmenier et de M. Lacombe se réunirent le lendemain. Leur embarras fut extrême.

Robert disait qu'il n'avait pas à s'expliquer sur le motif du duel, que son adversaire garderait également le silence à cet égard s'il lui restait encore quelque délicatesse, et que les témoins n'avaient qu'à régler les conditions d'une rencontre inévitable.

André déclarait que M. de Valmenier n'était certainement pas dans son bon sens, et que, toute réflexion faite, il désirerait bien, avant de se battre, savoir pourquoi il se battrait.

Robert répondait que la crainte seule inspirait ce langage à M. Lacombe, qu'il n'y avait entre eux aucun malentendu, et que si son adversaire lui refusait la satisfaction qu'il était en droit d'exiger, il l'insulterait partout où il le rencontrerait.

A quoi André, perdant patience, répliqua qu'il n'hésitait plus, qu'il savait bien qu'il allait jouer sa vie de la plus sotte façon du monde, mais qu'il était poussé à bout et qu'il ne lui déplairait pas de donner un coup d'épée à M. de Valmenier, ce qui arriverait si le ciel était juste.

Le ciel fut juste.

M. de Valmenier était plus adroit tireur que son adversaire, mais, dominé par la passion, il ne sut pas rester maître de lui. André, au contraire, qui ne voulait que se tirer sain et sauf de cette ridicule affaire, avait sur lui l'immense supériorité d'un calme parfait. Robert fut atteint à l'épaule. On put s'assurer que la blessure ne présentait aucune gravité, mais l'hémorrhagie fut abondante et le combat dut cesser.

A la vue du sang, André sentit plus vivement encore tout ce qu'il y avait eu d'extravagant dans ce duel, et, s'approchant des témoins qui entouraient M. de Valmenier :

— Messieurs, dit-il, ce que je déclarais hier, je le répète aujourd'hui. J'ignore absolument pour quel motif je viens de me battre. Si j'ai offensé M. de Valmenier, c'est sans le vouloir et sans le savoir.

— Vous tenez le langage d'un galant homme, monsieur, répondit Robert. Vous comprenez qu'il est de notre intérêt et de notre dignité à tous deux de garder le silence sur la cause regrettable de ce duel, mais il ne faut pas cependant que ces messieurs puissent penser que nous avons agi légèrement. Notre querelle était grave et ne pouvait se vider que par les armes; vous le savez et vous l'attestez ici avec moi. Vous m'avez accordé la satisfaction que j'étais en droit d'exiger. Je n'ai rien de plus à vous demander.

On se sépara.

— Je viens de me battre avec un fou, se dit André en rentrant chez lui.

IX

Le marquis apprit, deux jours après, que Robert avait été blessé. Il vint immédiatement à Paris avec Marguerite. Il trouva son fils fort occupé à déjeuner de très grand appétit, ce qui diminua considérablement les émotions de l'entrevue.

Robert raconta à son père que son duel avait eu pour motif une discussion au club, mais dès qu'il fut seul avec Marguerite :

— C'est pour toi que je me suis battu, lui dit-il.

— Pour moi! Et à quel propos?

— Tu le sais bien.

— Certainement non.

— Tu te souviens cependant de M. Lacombe?

— L'ingénieur! Oui, eh bien?

— Je l'ai provoqué.

— Lui! Ah! par exemple, tu méritais bien le coup d'épée que tu as reçu!

— Je te remercie de l'intérêt que tu me témoignes.

— Oh! je ne te plaindrai pas! Bien plus, je te déclare qu'il m'est impossible de me désoler, parce que je te trouve déjeûnant, dans un bon fauteuil, avec une petite piqûre d'aiguille à l'épaule, et que je serais désespérée si tu avais eu le malheur de blesser ton adversaire.

— Rassure-toi! il n'a pas une égratignure.

— Et cela est justice! Mais comment a-t-il pu consentir à se battre?

— J'ai su l'y contraindre. Du reste, je dois reconnaître qu'il s'est parfaitement conduit, et qu'il a montré le calme et la résolution du vrai courage.

— Ainsi, il est brave?

— Très brave! Je ne m'attendais pas à trouver un pareil adversaire.

— Est-ce pour cela que tu lui as cherché querelle?

— Marguerite, tes plaisanteries sont injustes.

— Le fait est que le moment est mal choisi pour plaisanter, et je devrais te parler sévèrement. Ta conduite a été insensée et coupable, mon pauvre frère. Que doit penser ce M. Lacombe? A quelle cause peut-il attribuer ton inexplicable provocation?

— Mon inexplicable provocation ne l'a nullement étonné, et il a tout d'abord pleinement confessé ses torts.

— Ses torts à mon égard?

— Oui, à ton égard.

— Ceci est le comble. Robert, tu es fou.

— Je suis parfaitement raisonnable, et j'ai agi comme je devais agir. Je sais dans quelle intention M. Lacombe est venu à Valmenier; je suis certain qu'il a renoncé aujourd'hui aux projets qu'il avait conçus, tu n'as plus à craindre aucune démarche compromettante de ce côté, et c'est le point important. Si j'ai maintenant un conseil à te donner, c'est d'épouser M. de Brévannes, qui, par son nom et sa fortune, est tout à fait digne de ton choix.

— Robert, je vois qu'il faut perdre l'espoir de nous entendre sur ce sujet, et, si tu le veux bien, nous prendrons l'engagement réciproque de ne plus jamais parler de ce M. Lacombe; mais nous ferons la même convention au sujet de ton M. de Brévannes. Tu auras la complaisance de lui dire très nettement que sa poursuite m'honore, mais qu'elle me déplaît; que je n'ai aucun désir de me marier, et que je ne suis nullement tourmentée de l'ambition de devenir sa femme. Quant à chercher une explication à cette bizarre aventure qui a troublé notre existence, nous y renoncerons, et le parti le plus sage sera de croire que nous avons rêvé. Pour moi, j'ai déjà à cet égard une conviction bien arrêtée. J'ai dormi ; je t'ai vu en songe te battre avec un inconnu pour la défense de mon honneur. Je me réveille; tu es près de moi en parfaite santé. Tout est pour le mieux.

Le lendemain, Marguerite quittait Paris avec son père, et chacun reprenait son existence accoutumée.

Le vieux marquis se disait :

— Ce diable de Robert s'est battu pour quelque enfantillage, mais il convient qu'un bon gentilhomme sache tenir une épée.

André continuait à être convaincu que son adversaire finirait ses jours aux Petites-Maisons.

Robert se félicitait d'avoir dignement soutenu l'honneur de la famille, et voyait avec chagrin disparaître la pâleur intéressante de son visage.

Marguerite se perdait en conjectures et en suppositions sur les évènements de la semaine précédente.

Cependant on causait à Paris et à Fécamp, et on y parlait beaucoup de M. André Lacombe et de Mlle de Valmenier.

Mme de Valençay avait reçu les confidences de Marguerite et les avait communiquées, sous le sceau du secret, à deux ou trois de ses amies intimes, qui se hâtèrent de raconter l'aventure à qui voulut les entendre. Quelques jours après, la médisance et la calomnie avaient déjà coloré le récit, qui n'eût pas été assez piquant, enfermé dans les limites étroites de la vérité. Ce fut tout un roman auquel chacun se plut à ajouter un chapitre. André y jouait le rôle de Lovelace, et Marguerite celui de Clarisse.

X

L'automne arriva. Le monde causait toujours. André était sur le point de se marier. Il allait épouser Mlle Eugénie Delanneau, fille de M. Antoine Delanneau, notaire à Paris. C'était une jeune personne bien élevée, suffisamment jolie, convenablement dotée, qui appartenait à une famille très honorable, et qui paraissait devoir apporter à son mari toutes les joies douces et bourgeoises du foyer domestique. André ne cherchait rien de plus.

Sa demande avait été agréée avec empressement, et il avait déjà été question des cachemires, de la corbeille et de la date du mariage, lorsqu'il reçut un matin la visite de son futur beau-père, qui se présenta chez lui avec quelque solennité.

— Monsieur, dit-il gravement à André, je viens accomplir ici une pénible démarche; je suis obligé de vous déclarer que je vous dégage de votre parole.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Que le mariage projeté entre vous et ma fille ne peut avoir ieu.

— Vous n'êtes pas homme à prendre subitement une semblable résolution sans un motif grave, et, ce motif, je veux le connaître. J'ai le droit de provoquer une explication très nette à cet égard.

— Un mot vous apprendra tout, monsieur: j'arrive de Fécamp.

— De Fécamp! mais ce mot ne m'apprend rien.

— Je regrette que vous me mettiez dans la nécessité d'insister plus longuement sur ce sujet, mais cependant, puisque vous l'exigez, je vais vous dire comment je suis arrivé à la découverte de la vérité. Il y a quinze jours, une personne en qui j'ai toute confiance m'a donné avis que des bruits regrettables cou-

raient sur votre compte. Les informations qu'elle avait recueillies étaient assez vagues, mais elle savait, à n'en pas douter, que vous aviez été, au château de Valmenier, le héros d'une déplorable aventure. Une jeune fille de grande maison séduite, un duel entre vous et son frère, votre refus d'épouser la victime de votre coupable tentative, bref, toute une succession de faits très graves et qui devaient éveiller ma sollicitude de bon père de famille. J'avais conçu pour vous une estime et une affection très sincères, et je n'ai pas voulu d'abord ajouter foi à ces fâcheuses nouvelles. Je suis parti pour Fécamp et j'en arrive à l'instant. Il ne m'est plus permis de douter maintenant. Il n'est pas, aux environs du château de Valmenier, une maison où n'ait pénétré le récit de cette malheureuse affaire, pas une voix qui ne vous condamne, pas une voix qui ne plaigne M[lle] de Valmenier. Voilà pourquoi je vous rends votre parole, monsieur, en vous exprimant mon étonnement que vous puissiez hésiter à entrer dans une famille riche et honorable, que vous désespérez par votre inexplicable conduite.

Cela dit, M. Delanneau se leva, salua et se retira. André, perdu dans un étonnement sans fin et dans des réflexions sans suite, n'essaya même pas de répondre. Il était anéanti. Il cherchait à rassembler ses idées, quand on lui remit une lettre. Un de ses amis, M. de B***, qui occupait au ministère des travaux publics une haute position, lui écrivait ce qui suit :

« Mon cher André, je crois devoir t'annoncer officieusement que le préfet de la Seine-Inférieure vient d'adresser au ministre une dépêche dans laquelle il est longuement question de toi. Le préfet raconte dans tous ses détails ton aventure au château de Valmenier et insiste sur ce *scandale d'autant plus déplorable que tu as abusé de ton caractère de fonctionnaire public et que tu as porté le déshonneur dans une des familles les plus considérables du département*. Je cite textuellement. Le préfet termine sa lettre en demandant que tu ne sois pas chargé de la direction des travaux d'exécution du chemin de fer, ton retour à Fécamp, où ta conduite est très sévèrement appréciée, étant de nature à produire l'effet le plus fâcheux.

« Le ministre lira cette lettre demain et me demandera des explications. Que lui répondre? Tu as peut-être des circonstances atténuantes à faire valoir. Viens me voir ce soir, et nous délibérerons. Quel changement s'est donc fait en toi? Je ne te croyais

pas homme à te jeter dans de pareilles aventures. Et puis, pourquoi n'as-tu pas épousé cette jeune fille si elle est belle et riche? Il en est encore temps, et c'est ce que tu as de mieux à faire. »

— Voici qui passe tout! se dit André exaspéré. Mon mariage manqué et ma carrière compromise, sans parler de ce duel ridicule où je pouvais être tué. C'en est trop, et je vais à mon tour aller demander compte à M. de Valmenier de cette inqualifiable persécution. Il est temps d'en finir si je ne veux pas, pour ce crime imaginaire, être traduit en cour d'assises et envoyé aux galères.

Il se rendit immédiatement chez M. de Valmenier. Il apprit qu'il était au château avec son père et sa sœur. Il n'hésita pas et prit le premier train qui partit pour le Havre. Il arriva à Beuzeville à huit heures du soir. Une pluie torrentielle inondait et défonçait les chemins. Pour gagner Valmenier, André ne put trouver qu'une mauvaise carriole découverte. Il y monta; à dix heures il était au château, mais en quel équipage! Mouillé jusqu'aux os, glacé, se soutenant à peine et sentant son irritation morale croître avec son malaise physique.

Il y avait réception chez le marquis. Toute la noblesse des environs était là, raide et empesée dans ses habits de gala, écoutant solennellement une sonate de Haydn, exécutée par quatre bons gentilshommes qui ne dédaignaient pas les applaudissements d'un public aristocratique. L'assemblée était grave et recueillie. On s'ennuyait, mais avec dignité.

Tout à coup, écartant les domestiques qui voulaient s'opposer à son passage, André tomba comme la foudre au milieu de la phrase principale de l'andante de la sonate. A la vue de ce jeune homme pâle, défait, couvert d'eau et de boue, ce ne fut qu'un cri dans l'assistance. Robert reconnut son adversaire et s'avança rapidement vers lui; mais André le prévenant:

— Pardon, monsieur, laissez-moi parler, je vous prie, et surtout ne prenez pas ces grands airs de dignité offensée. La patience m'échappe, et je viens...

Tout à coup il pâlit horriblement, prononça indistinctement quelques paroles et s'affaissa sans mouvement et sans connaissance sur un fauteuil qui fort heureusement se trouva là pour le recevoir.

Cette singulière aventure termina brusquement la fête. Un médecin fut appelé. Quand il arriva, à minuit, l'évanouissement durait encore.

Le lendemain matin, André était revenu à lui, mais une fièvre ardente s'était déclarée, et tous les symptômes d'une fluxion de poitrine du caractère le plus grave venaient d'apparaître. Il n'y avait pas à songer à transporter le malade à Fécamp ; c'eût été le tuer.

Le vieux marquis était au comble de la stupeur : pourquoi, se demandait-il, cet ingénieur est-il venu perdre connaissance chez moi? Robert était exaspéré et déclarait à sa sœur qu'il tuerait M. Lacombe. Marguerite, très agitée et très inquiète, lui répondait qu'un nouveau duel serait un crime et une folie. Tous deux se tenaient d'ailleurs sur la défensive, évitant de répondre aux questions de leur père et feignant de partager son étonnement. Une sœur de charité donnait ses soins à André qui, abattu par la maladie, n'avait pas la conscience de son état et était incapable de penser.

Cependant les amis et les voisins qui avaient été témoins de l'arrivée d'André au château ne se piquèrent pas de discrétion. Un nouveau chapitre fut ajouté au roman dans lequel André et Marguerite jouaient les principaux rôles. Le jeune ingénieur était installé au château! Pourquoi? on l'ignorait, mais on n'en tirait pas moins cette conséquence que le scandale dépassait toute limite.

Une semaine s'écoula. Le docteur répondait de la vie d'André, et celui-ci commençait à se demander où il était, lorsque le marquis reçut la visite de M. le baron de la Richaudière qui, le plus tranquillement du monde, lui adressa cette question :

— A quand le mariage?

— Quel mariage? repartit M. de Valmenier.

— Mais vous me comprenez bien : celui de Marguerite!

— Ma fille se marie?

— Vous voulez plaisanter!

— Et qui épouse-t-elle?

— Eh parbleu! ce jeune homme qui a fait jeudi dernier une entrée si étrange dans votre salon...

— Parlez-vous sérieusement?

— Assurément, mais je regrette maintenant de n'avoir pas gardé le silence. Excusez-moi. Mon sentiment est que ce mariage est nécessaire et n'aura rien de surprenant. M. Lacombe n'a pas de naissance, mais un ami à moi qui le connaît le tient pour un parfait honnête homme, et c'est quelque chose. L'inclination de

votre fille est de son côté. On a beaucoup parlé de cette affaire. Vous auriez tort, mon cher marquis, de ne pas consentir à une union qui sera le bonheur de ces deux jeunes gens, et je ne vous cache pas que l'opinion publique vous blâmerait. Encore une fois, pardonnez-moi ma franchise. Nous sommes amis depuis quarante ans et je crois que je serais coupable de vous dissimuler ma pensée.

M. de la Richaudière prit congé du marquis, qui fit un effort pour le remercier de son conseil. Il était en effet dans le plus cruel embarras, comprenant qu'il était seul dans l'ignorance de faits connus probablement de tous et ne pouvant l'avouer.

Il fit immédiatement demander Marguerite et Robert. Il exigea et obtint les explications les plus précises; mais deux versions très différentes se trouvèrent en présence. Robert attribuait à André le rôle d'un indigne séducteur et jurait de venger l'honneur de sa sœur. Marguerite, au contraire, exposait comment M. Lacombe était parfaitement innocent, et comment un déplorable quiproquo avait créé cette singulière situation. Elle ajoutait avec un grand calme qu'il fallait empêcher un second duel, qu'il n'était pas permis de jouer ainsi avec la vie de M. Lacombe, que ce nouvel éclat ne ferait d'ailleurs que la compromettre plus gravement, qu'elle ne mettait pas sa dignité dans la dissimulation de ses véritables sentiments, que son mariage avec André lui paraissait absolument nécessaire, que ce jeune homme lui avait plu, que s'il était pauvre, elle était riche, qu'elle avait les goûts les plus modestes et qu'elle ne s'indignait nullement à la pensée de prendre le nom de Mme Lacombe.

Le marquis laissa parler Robert et Marguerite sans leur adresser aucune réponse. Il avait en sa fille une confiance absolue. Pour lui, ce qu'elle avait dit était la vérité.

M. de Valmenier alla voir André, qui entrait en convalescence. La conversation fut longue. L'ingénieur raconta ses malheurs. Son récit confirma les aveux de Marguerite.

Quand il eut achevé :

— Monsieur, lui dit le marquis, il faut que vous épousiez ma fille.

— Mais je ne la connais pas!

— Vous la connaîtrez.

— Mais je vais me marier :

— Vous venez de me dire que votre futur beau-père avait rompu.

— Mais cependant...

— Écoutez, monsieur, vous êtes encore faible et agité. Laissez-vous soigner et guérissez. Seulement, soyez certain que vous serez mon gendre avant un mois. Il le faut absolument, et voici pourquoi.

A son tour le marquis fit à André le récit des évènements qui avaient compromis Marguerite, et il acheva en lui disant :

— Ainsi, dès maintenant vous faites partie de ma famille. Habituez-vous donc à cette idée. Elle n'a rien de terrible. Il y a des cas de force majeure. Si ce mariage ne se fait pas, ma fille, placée dans une situation terrible par une succession inouïe de circonstances malheureuses, entrera certainement au couvent. Je la connais, et je sais qu'elle agira ainsi. D'un autre côté, mon fils est résolu à vous tuer ou à se faire tuer par vous. J'aime mes enfants, je ne veux pas votre mort, et voilà pourquoi vous épouserez ma fille, qui est charmante et qui aura cinq cent mille francs de dot.

Un mois après André, qui avait eu le loisir de voir et d'écouter Marguerite, se laissa faire une douce violence et accepta bravement la main de Mlle de Valmenier.

Aujourd'hui, après quinze années écoulées, il ne le regrette pas. Combien de maris n'en diraient pas autant, qui ont cependant choisi librement leurs femmes?

La fureur de Robert est apaisée, et son beau-frère est son meilleur ami.

Mlle Delanneau a épousé le premier clerc de l'étude de son père.

M. de Brévannes grisonne. Il est resté garçon. Il va toujours à l'Opéra, et il y entend toujours les mêmes opéras sans ennui et sans plaisir.

Quant au chemin de fer, il a respecté les arbres et les prairies de Valmenier; il a pris le parti de suivre les grands murs du parc.

Ludovic Halévy,

de l'Académie Française.

AU SALON

UN MONSIEUR QUI « N'Y CONNAIT RIEN », *arrêté près de la porte d'entrée du grand salon.* — Si je pouvais rencontrer quelqu'un qui y connaisse quelque chose !... Je ne sais pas ce qu'il faut regarder, moi !... je trouve que tous ces machins-là se ressemblent !... Ah !... tiens !... voilà ce grincheux de X... ! (*Il rattrape le grincheux et lui frappe sur l'épaule.*)

LE GRINCHEUX, *se retournant.* — Sacrrr !!! (*Bourru*) Ah !.. c'est vous !...

LE MONSIEUR QUI « N'Y CONNAIT RIEN ». — Oui !... est-ce que vous arrivez ?... (*Le grincheux fait signe que oui*) Ah !... bon !... alors nous pouvons faire le tour ensemble ?...

LE GRINCHEUX. — Comme ça ?... tous les deux ?... Dites donc, vous êtes bien gentil, mais... ce tour en tête à tête !... je trouve ça... ordinaire, vous savez !...

LE MONSIEUR QUI « N'Y CONNAIT RIEN. » — . . . .

LE GRINCHEUX. — Si, au moins, nous rencontrions une petite femme quelconque... ça serait toujours ça !...

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Oui... ce serait plus amusant !...

LE GRINCHEUX. — Amusant ?... ma foi, je ne sais pas trop !... Depuis que les femmes s'occupent d'autre chose que de leurs amours et de leurs chiffons, elles deviennent presque aussi embêtantes que les hommes !...

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Mais c'est vous qui disiez... Tenez !... voilà la petite Mme de Rebondy qui trottine devant nous ! Rattrapons-la !

LE GRINCHEUX. — Si vous voulez !... Mais nous allons être suivis de tous les gommeux qui sont au Salon !... et un vendredi à quatre heures... vous pensez s'il y en a !...

LA PETITE MADAME DE REBONDY, *les apercevant.* — Bonjour!... (*Plusieurs gommeux s'approchent et saluent.*)

LE GRINCHEUX. — Patatras!... quand je le disais!...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Qu'est-ce que vous disiez?...

LE GRINCHEUX. — Que nous allions avoir la joie d'être suivis par le stock de gommeux qui marchent autour de vous comme un seul homme...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Bah!... qu'est-ce que ça vous fait?... ils ne sont pas gênants!...

LE GRINCHEUX. — Non!... (*entre ses dents*) mais ils sont vilains comme tout!... Allons, bon!... le gros Bonfon, à présent!... c'est complet!....

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Vous ne l'aimez pas, le gros Bonfon?

LE GRINCHEUX. — J'ai horreur des financiers!... (*Le gros Bonfon s'approche, salue et se joint au groupe.*)

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Nous voilà en nombre, à présent!

LE GRINCHEUX, *vexé.* — C'est charmant!... nous avons l'air d'un monôme!

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — J'espère que nous allons regarder quelque chose?...

LE GRINCHEUX. — Quoi?...

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN », *interloqué.* — Mais... les tableaux....

LA PETITE MADAME DE REBONDY, *au gros Bonfon.* — Alors, vous cherchez des tableaux pour votre galerie?...

LE GROS BONFON. — Oui... et comme le prix m'est indifférent...

LE GRINCHEUX. — Vous pouvez tout acheter?...

LE GROS BONFON. — Je cherche un peintre qui puisse me renseigner... parce que, vous comprenez, je ne tiens pas à me faire enrosser...

LE GRINCHEUX, *regardant le gros Bonfon.* — Ce n'est pas qu'ils soient jolis, jolis, ces gens d'argent! mais ils sont si distingués!...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Prenez donc garde!... il va entendre!... (*Au gros Bonfon*) Si vous cherchez un peintre..... voilà A... qui passe!... c'est tout à fait votre affaire... (*On arrête le peintre*) Où est votre tableau?...

LE PEINTRE. — Je n'en ai pas, de tableau!... je n'expose plus!...

LE GROS BONFON. — Ah! j'aime mieux ça!... (*A part*)

Comme ça, au moins, il ne me collera pas ses productions !...

LA PETITE MADAME DE REBONDY, *au peintre.* — Voyons !... nous vous suivons.... nous regarderons ce que vous regarderez....

LE PEINTRE. — Moi !... je ne regarderai rien !...

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Mais... cependant... les choses qu'il faut voir ?... Je voudrais qu'on m'indiquât les choses qu'il faut voir....

LE PEINTRE. — Il ne faut rien voir !...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Mais alors... qu'est-ce que vous venez faire ici ?...

LE PEINTRE. — Moi ?... je viens voir les nez des camarades qui sont embêtés !...

LE GRINCHEUX. — Ça fait toujours plaisir !... aucune peinture ne vaut ça !...

LE GROS BONFON. — Moi, monsieur, je cherche des tableaux... beaucoup de tableaux...

LE PEINTRE. — C'est facile à trouver !...

LE GROS BONFON. — Je ne regarde pas au prix !...

LE PEINTRE. — Alors, c'est encore plus facile !... Quel genre de tableaux voulez-vous ?...

LE GROS BONFON. — Hum !... je ne sais pas trop comment vous expliquer ça !... mais, par exemple, je sais très bien quel genre je ne veux pas...

LE PEINTRE. — Voyons ça ?...

LE GROS BONFON. — Il me faut des tableaux gais !... ma galerie ne l'est pas !... elle est même sombre !... Oui... elle n'était pas destinée à devenir une galerie... c'est un passage que j'avais fait construire pour aller dans mes bureaux... je l'utilise autrement... Vous comprenez que, dans ma situation de fortune, je ne peux plus garder mes bureaux dans mon hôtel...

LE GRINCHEUX. — Oh !... si c'est pour moi, vous savez, ne vous gênez pas !...

LE GROS BONFON, *suivant son idée.* — Donc, il me faut des tableaux gais !... Pas de fleurs, par exemple !... les fleurs, c'est bébête !... Pas de natures mortes, ça manque de mouvement !... Pas de nudités... ma femme et moi nous recevons des gens très collet monté !... Pas de tableaux d'histoire... ces choses que personne ne sait n'intéressent personne !... Pas de paysages non plus !... si un paysage représente un endroit que je connais, je ne le trouve jamais assez ressemblant !... si, au contraire, il repré-

sente un endroit que je ne connais pas, je n'ai nul intérêt à avoir le portrait de cet endroit dans mon salon!... Bien entendu, je ne veux pas de morts, pas de batailles, pas de crimes, rien de religieux!... Moi, ça m'est égal, la religion, vous savez, mais il y a des gens que ça tarabuste... D'ailleurs, je mets aussi de côté le... la... enfin la chose où on voit des dieux et des déesses qui rigolent sur des nuages... vous savez bien ce que je veux dire?...

LE PEINTRE. — La mythologie?...

LE GROS BONFON. — Justement!... c'est le nom que je cherchais... eh bien, pas de mythologie!... ça n'est pas comme il faut, la mythologie!...

LE GRINCHEUX. — Ah!... vraiment?... je l'ignorais!... Et en quoi la mythologie n'est-elle pas « comme il faut »?

LE GROS BONFON. — D'abord, ça choque les gens bien pensants!... ensuite, ces dieux et ces déesses qui disent des gaudrioles en se roulant dans le ciel, ça... enfin... vous comprenez?...

LE GRINCHEUX. — Pas très bien!... j'avoue qu'une explication moins vague ne me déplairait pas...

LA PETITE MADAME DE REBONDY, *arrêtée devant un petit tableau horrible représentant une botte de radis et un couteau.* — Est-ce que ce tableau a une valeur quelconque?

LE PEINTRE. — En enlevant la toile, le cadre vaut peut-être bien six francs...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Ah!... la peinture est mauvaise, alors?

LE PEINTRE. — A faire grincer!

LE MONSIEUR QUI « N'Y CONNAIT RIEN ». — Monsieur, si ce tableau est mauvais, pourquoi le reçoit-on?...

LE PEINTRE. — Eh mon Dieu! pour mille raisons!... D'abord, les trois quarts du temps, ce genre de tableau est dû au pinceau d'une femme... (*Il se penche et regarde la botte de radis*) Tenez... qu'est-ce que je disais?... « *Céleste Verluchon* »... Les trois quarts du temps aussi, cette femme est l'élève d'un membre du jury ou d'un de ses amis... ou recommandée par un homme politique qui peut faire avoir des commandes officielles... ou encore, protégée par un journaliste... enfin, pour une raison ou pour une autre, quand cette petite horreur est présentée au jury, une voix suppliante s'élève: « Messieurs... un bon mouvement!... c'est une jeune fille... une jeune fille charmante!... très intéressante!... son vieux père, qui est aveugle, ne se consolera pas de ne pas voir

le tableau de sa fille au Salon !... » Ou encore : « C'est si petit !... ça tient si peu de place !... et ça fera la joie d'une famille !... » Eh bien, que voulez-vous ?... on reçoit la petite horreur !...

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Alors ils sont bons, les membres du jury ?...

LE PEINTRE. — Excellents !... surtout pour les peintres qui n'ont aucun talent !...

LE GROS BONFON. — Indiquez-moi donc un peintre de portraits qui en ait, du talent ?... Je veux me faire faire !... Qu'est-ce que vous diriez de ?... Ah ! mon Dieu !... comment donc déjà ?... Flandrin ?... qu'est-ce que vous diriez de ce peintre-là ?...

LE PEINTRE. — De Flandrin ?...

LE GROS BONFON. — Oui... vous ne l'aimez pas ?...

LE PEINTRE. — Si fait !...

LE GROS BONFON. — J'ai vu de lui un portrait du comte du Châtel que je trouve pas mal...

LE PEINTRE, *riant*. — Vraiment ?...

LE GROS BONFON. — Alors, comme la question de prix n'en est pas une pour moi...

LE PEINTRE. — Pour lui non plus !...

LE GROS BONFON. — Il est très riche ?...

LE PEINTRE. — Non, mais il est mort !...

LE GROS BONFON, *désappointé*. — Ah ! ça m'embête, ça !... Est-ce qu'il y a longtemps qu'il est mort ?...

LE PEINTRE. — Mais... vingt-cinq ans, je pense !...

LE GROS BONFON. — C'est contrariant !... Alors je prendrai... comment diable s'appelle-t-il encore, celui-là ?... on me l'a présenté le jour du vernissage...

LE GRINCHEUX. — Comment !... vous êtes venu au vernissage ?...

LE GROS BONFON. — Naturellement !... et vous ?...

LE GRINCHEUX. — Ah !... je m'en suis bien gardé !... Fini, le vernissage !...

LE GROS BONFON. — Fini ?... on s'y pilait !...

LE GRINCHEUX. — Justement !... fini !... comme le Grand Prix !... les premières, le concours hippique, les courses de Deauville... comme tout ce qui a été intelligent, élégant et restreint !...

LE GROS BONFON. — Mais il me semble cependant que le Tout-Paris était au vernissage ?...

LE GRINCHEUX. — Le Tout-Paris ?... jamais de la vie !... Paris

tout entier,... à la bonne heure!... un Paris bruyant, suant, inélégant...

LE GROS BONFON. — Mais, les célébrités...

LE GRINCHEUX. — Les célébrités passent inaperçues dans cette horrible cohue!... Je suis bien sûr que le naïf provincial venu dans l'espoir d'apercevoir le général Boulanger ou M. Georges Ohnet aura été absolument volé!...

LE GROS BONFON. — Moi, les célébrités, je les connais toutes!... alors, je ne tiens pas à les voir... ce sont les modèles qui m'amusent!...

LE GRINCHEUX. — Les modèles?... ils ont perdu aussi leur physionomie!... ils s'embourgeoisent!... L'Italienne cache son costume éclatant sous un affreux waterproof... Le modèle qui pose les « Louis XIII » et les « Bretons » est honteux de ses grands cheveux... il les relève avec des épingles sous un melon bête... La femme qui pose l'*ensemble*, qu'on devinait autrefois à sa souplesse et à sa façon de rouler en marchant la taille sur les hanches, met aujourd'hui un corset qui la serre et une tournure qui la déforme... elle trottine à petits pas pressés, le buste guindé, les coudes en arrière...

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Si nous regardions quelques tableaux?...

LE GROS BONFON. — Oui... pour ma galerie... des tableaux riants... pas de crimes, pas de morts, pas de fleurs...

LE GRINCHEUX. — Vous allez recommencer?...

LE GROS BONFON. — Je vous l'ai déjà dit?... Ah! je ne m'en souvenais plus!...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Est-ce que nous n'avons pas assez vu la peinture?

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN », *navré*. — Mais...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — Si nous descendions au jardin?...

UN DES GOMMEUX. — Oh! veine!...

LA PETITE MADAME DE REBONDY, *le regardant avec intérêt*. — Ah!... vous aimez la sculpture?... vous êtes artiste?...

LE GOMMEUX. — Oh!... c'est pas ça!... mais, en bas, on peut fumer!...

LA PETITE MADAME DE REBONDY. — .....

GYP.



LA VIE

Dieu prit conseil de sa raison pour créer l'homme, de son cœur pour créer la femme.

—

Il est une saison dans l'année et dans la vie où pluie et soleil, sourires et larmes, sont vus ensemble plusieurs fois le jour : c'est le Printemps et l'Enfance.

—

La vieillesse, c'est l'enfance moins les illusions.

—

Un vieillard et un adolescent cheminaient côte à côte. Et l'adolescent disait au vieillard avec feu : « Des richesses! des plaisirs! des honneurs! »... Alors le vent soufflait. Le vieillard ouvrit une main vers l'espace, et puis la referma : « Que faites vous? — Je tiens ce que tu cherches, » répondit en souriant le vieillard.

—

Peu aiment beaucoup, beaucoup aiment peu.

—

Si votre ami est faible, excusez-le; susceptible, supportez-le; injuste, pardonnez-le; perfide, oubliez-le.

—

Il y a des gens qui aiment tout, et des gens qui n'aiment rien je ne les aime pas.

—

Le cœur de l'homme est une lyre à sept cordes : six cordes pour la tristesse, une seule corde pour la joie, et qui vibre rarement.

—

Une peinture de talent ne vaut guère si elle n'est dans son jour, ni un homme de mérite s'il n'est à sa place.

—

Les nobles cœurs exagèrent volontiers la reconnaissance, semblables à ces grands seigneurs qui récompensent d'une pièce d'or une petite commission.

Joseph Roux.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

TROISIÈME PARTIE

PORT-TARASCON[1]

(*Suite*)

LIVRE DEUXIÈME

I

MÉMORIAL DE PORT-TARASCON

Journal rédigé par le Secrétaire PASCALON

OÙ SE TROUVE CONSIGNÉ
TOUT CE QUI A ÉTÉ DIT ET FAIT DANS LA COLONIE LIBRE
SOUS LE GOUVERNEMENT DE TARTARIN

20 *décembre* 1881. — J'entreprends de consigner sur ce registre les principaux événements de la colonie.

J'aurai du mal, avec toute la besogne qui m'incombe déjà : directeur du secrétariat, tant de paperasses administratives; et puis, dès que j'ai une minute, quelques vers provençaux brouillonnés à la hâte, car il ne faut pas que les fonctions officielles tuent le félibre en moi.

Enfin j'essayerai, et ce sera curieux, un jour, de lire ces débuts de l'histoire d'un grand peuple. Je n'ai parlé à personne du travail que je commence aujourd'hui, pas même au Gouverneur.

A noter d'abord la bonne tournure des affaires depuis huit jours que le *Tutu-Panpan* est parti. On s'installe. Le drapeau de Port-Tarascon, qui porte la Tarasque écartelée sur les couleurs françaises, flotte au sommet du blockhaus.

(1) Voir les numéros des 25 avril et 10 mai 1891.

C'est là qu'est établi le Gouvernement, c'est-à-dire notre Tartarin, les directeurs et les bureaux. Les directeurs célibataires, comme moi, M. Tournatoire, directeur de la santé, et le Père Bataillet, grand chef de l'artillerie et de la marine, sont logés au Gouvernement, et mangent à la table de Tartarin. M. Costecalde et M. Excourbaniès, qui sont mariés, mangent et couchent en ville.

Nous appelons *en ville* la grande maison que les charpentiers du *Tutu-Panpan* ont remise en état. On a fait tout autour une sorte de boulevard, auquel on a donné pompeusement le nom de Tour-de-Ville, comme à Tarascon. L'habitude est déjà prise parmi nous. On dit : « Nous irons en ville, ce soir... Êtes-vous allé en ville, ce matin?... Si nous allions en ville?... » Et cela semble tout naturel.

Le blockhaus est séparé de la ville par un ruisseau que nous appelons le Petit-Rhône. De mon bureau, quand la fenêtre est ouverte, j'entends les battoirs des laveuses, toutes penchées le long de la berge, leurs chants, leurs appels en ce parler provençal si coloré, si pimpant, et je peux me croire encore au pays.

Une seule chose me gâte le séjour du Gouvernement : la poudrière. On nous a laissé une grande quantité de poudre déposée dans le sous-sol avec des provisions de diverse nature, ail, conserves, liquides, réserves d'armes, d'instruments et d'outils; le tout soigneusement cadenassé; mais c'est égal, de penser qu'on a là, sous les pieds, une si grande quantité de matières combustibles et explosibles, la peur vous prend, surtout la nuit.

25 *septembre*. — Hier, Mme Excourbaniès s'est heureusement accouchée (1) d'un gros garçon, le premier citoyen inscrit sur les registres d'état civil de Port-Tarascon. Il a été baptisé en grande cérémonie à Sainte-Marthe des Lataniers, notre petite église provisoire construite en bambous et à toiture de larges feuilles.

J'ai eu le bonheur d'être parrain et d'avoir pour commère Mlle Clorinde des Espazettes, bien un peu grande pour moi, mais si jolie, si bravette sous les taches de lumière qui filtraient à travers le treillis de bambous et les feuilles mal jointes du toit!

Toute la ville se trouvait là. Notre bon Gouverneur a prononcé

(1) Locution tarasconnaise. Le *Mémorial* en fourmille; on n'a pas cru devoir y retoucher.

de belles paroles qui nous ont tous émus, et le Père Bataillet a raconté une de ses plus jolies légendes. Partout, ce jour-là, les travaux ont été suspendus, comme un jour de fête. Après le baptême, promenade sur le Tour-de-Ville. Tout le monde était en joie; il semblait que le nouveau-né apportât de l'espoir et du bonheur à la colonie. Le Gouvernement a fait distribuer double ration de thon et de pains-poires; et sur toutes les tables, le soir, fumait un plat d'extra. Nous autres, nous avions mis rôtir un porc sauvage tué par le marquis, le premier fusil de l'île après Tartarin.

Le dîner fini, resté seul avec mon bon maître, je le sentais si affectueux, si paternel, que je lui ai avoué mon amour pour Mlle Clorinde. Il a souri, il le connaissait, et m'a promis d'intervenir, plein de paroles encourageantes.

Malheureusement, la marquise est une d'Escudelle de Lambesc, très fière de ses origines, et moi rien qu'un simple roturier. De bonne famille sans doute, rien à nous reprocher, mais ayant toujours vécu bourgeois. J'ai aussi contre moi ma timidité, mon léger bégayement. Je commence en plus à me déplumer un peu dans le haut... Il est vrai que la direction du secrétariat, à mon âge!...

Ah! s'il n'y avait que le marquis! Lui, pardi! pourvu qu'il chasse... Ce n'est pas comme la marquise, avec ses quartiers. Pour vous donner une idée de son orgueil, à cette personne, tout le monde, en ville, se réunit le soir dans le salon commun. C'est très gentil; les dames font leur tricot, les hommes leur partie de whist. Mme des Espazettes, elle, trop fière, reste avec ses filles, dans leur cabine tellement étroite que, quand ces dames se changent de robe, elles ne peuvent le faire que l'une après l'autre. Hé bien, la marquise aime mieux passer ses soirées là, recevoir chez elle, offrir aux invités qui ne savent où s'asseoir des infusions de tilleul ou de camomille, plutôt que de se mêler avec tout le monde, par horreur de la rafataille. C'est pour vous dire!

Enfin, malgré tout, j'ai encore de l'espoir.

29 *septembre*. — Hier, le Gouverneur est descendu en ville. Il m'avait promis de parler de mon affaire et de me savoir à dire quelque chose en remontant. Vous pensez si je l'attendais avec impatience! Mais, au retour, il ne m'a ouvert la bouche de rien.

Pendant le déjeuner il était nerveux; en causant avec son cha-

pelain, il lui est échappé de dire : « Différemment, nous manquons un peu trop de rafataille à Port-Tarascon... »

Comme Mme des Espazettes de Lambesc a toujours ce mot méprisant de rafataille aux lèvres, j'ai pensé qu'il l'avait vue et que ma demande n'était pas accueillie, mais je n'ai pu savoir la vérité, car tout de suite le Gouverneur s'est mis à parler du rapport du directeur Costecalde au sujet des cultures.

Désastreux, ce rapport. Essais infructueux : ni maïs, ni blé, ni pommes de terre, ni carottes; rien ne vient. Pas d'humus, pas de soleil, trop d'eau, un sous-sol imperméable, toutes les semences noyées. Bref, ce qu'avait annoncé Bézuquet, et plus sinistre encore!

Il faut dire que le directeur des cultures fait peut-être exprès de pousser les choses au pire, de les présenter sous leur plus mauvais jour. Un si mauvais esprit, ce Costecalde! toujours jaloux de la gloire de Tartarin et animé contre lui d'une haine sournoise.

Le Révérend Père Bataillet, qui n'y va pas par quatre chemins, demandait carrément sa destitution, mais le Gouverneur lui a répondu avec sa haute raison et sa modération habituelles : « Pas d'emballement... » Puis, en sortant de table, il est entré dans le cabinet de Costecalde et lui est venu comme ça, très calme :

« Et autrement, monsieur le Directeur, ces cultures? »

L'autre a répondu sans se bouger, aigrement :

« J'ai adressé mon rapport à monsieur le Gouverneur.

— Voyons, voyons, Costecalde, il est un peu sévère, votre rapport! »

Costecalde devint tout jaune.

« Il est comme il est, et si ça vous fâche... »

Sa voix sonnait l'insolence, mais Tartarin se contint à cause des assistants.

« Costecalde, fit-il avec deux flammes dans ses petits yeux gris, je vous dirai deux mots quand nous serons seuls. »

C'était terrible, j'en avais la sueur qui me coulait...

30 *septembre*. — C'est bien ce que je craignais : ma demande a été repoussée par les des Espazettes. Je suis de trop petite extraction. On m'autorise à venir comme autrefois, mais défense d'espérer...

Qu'espèrent-ils donc eux-mêmes?... Ils sont seuls de nobles dans la colonie. A qui comptent-ils donner leur fille?... Ah! monsieur le marquis, vous en agissez bien mal avec moi...

Que faire?... Quel parti prendre?... Clorinde m'aime, je le sais; mais elle est trop sage pour s'enlever avec un jeune homme et partir se marier dans quelque autre pays... Le moyen d'abord, puisque nous sommes dans une île, sans communications avec le dehors!

Encore j'aurais compris leur refus, quand je n'étais qu'élève en pharmacie. Mais aujourd'hui, avec ma position, mon avenir...

Combien d'autres s'estimeraient heureuses de ma recherche! Sans aller bien loin, cette petite Branquebalme, bonne musicienne, qui joue le piano, qui apprend ses sœurs, en voilà une dont les parents seraient enchantés si je levais seulement un doigt!

Ah! Clorinde, Clorinde... Finis, les jours de bonheur!... Et pour m'achever, la pluie tombe depuis ce matin, tombe sans arrêt, rayant tout, noyant tout, mettant un voile gris sur les choses.

Bézuquet n'avait pas menti. Il pleut, à Port-Tarascon, il pleut... La pluie vous entoure de partout, vous enferme comme dans un grillage serré de cage à cigales. Plus d'horizons. La pluie, rien que la pluie. Elle inonde la terre, elle crible la mer, qui mêle à la pluie tombante une pluie remontante d'éclaboussures et d'embruns...

3 *octobre*. — Le mot du Gouverneur était juste : nous manquons un peu trop de rafataille! Moins de quartiers de noblesse, moins de grands dignitaires, et quelques plombiers, maçons, couvreurs, charpentiers de plus, tout irait mieux dans la colonie.

Cette nuit, avec la pluie continue, ces trombes d'eau irrésistibles, le toit de la grande maison a crevé et une inondation s'est produite en ville au Gouvernement.

Les bureaux se sont rejeté la responsabilité des uns aux autres. Les cultures ont dit que l'affaire regardait le secrétariat, le secrétariat soutenait que c'était une question relevant de la santé; celle-ci a renvoyé les plaignants à la marine parce qu'il s'agissait de travaux de charpente.

En ville, ils s'en prenaient à l'État de choses, et ne décoléraient pas.

Pendant ce temps, la fissure s'élargissait, l'eau tombait en cascade du toit, et dans toutes les cabines on ne voyait que des gens avec des parapluies ouverts, qui se chamaillaient, criaient, accusaient le Gouvernement, inondés et furieux.

Heureusement que nous n'en manquons pas, de parapluies! Dans nos pacotilles d'objets pour échanges avec les sauvages, il y en avait une grande quantité, presque autant que de colliers de chiens.

Pour en finir avec l'inondation, c'est une fille Alric, au service de Mlle Tournatoire, qui a échelé le toit et cloué dessus une feuille de zinc empruntée au magasin. Le Gouverneur m'a chargé de lui écrire une lettre de félicitations.

Si je consigne ici l'incident, c'est parce que dans cette circonstance la faiblesse de la colonie m'est apparue.

Administration excellente, zélée, compliquée même, et bien française; mais, pour coloniser, les forces manquent: plus de paperasses que de bras.

Je suis aussi frappé d'une chose, c'est que chacun de nos gros bonnets se trouve chargé de la besogne à laquelle il était le moins apte et préparé. Voilà l'armurier Costecalde qui a passé sa vie au milieu des pistolets, des lefaucheux, de tous les engins de chasse : il est directeur des cultures. Excourbaniès n'avait pas son pareil pour fabriquer le saucisson d'Arles; hé bien, depuis l'accident de Bravida, on l'a fait directeur de la guerre et chef des milices. Le Père Bataillet a pris l'artillerie et la marine, parce qu'il a l'humeur belliqueuse; mais en définitive, ce qu'il sait le mieux encore, c'est dire la messe et raconter des histoires.

En ville, la même chose. Nous avons là un tas de braves gens, petits rentiers, marchands de rouennerie, épiciers, pâtissiers, qui possèdent des hectares et ne savent qu'en faire, n'ayant pas la moindre notion de culture.

Je ne vois guère que le Gouverneur qui connaisse vraiment son affaire. Ah! celui-là, il sait tout, il a tout vu, tout lu, se représente surtout les choses avec une vivacité !... Malheureusement il est trop bon et ne veut jamais croire au mal. Ainsi encore maintenant il a confiance au Belge, à ce scélérat, à cet imposteur de duc de Mons; il espère encore le voir arriver avec des colons, des provisions, et tous les jours quand j'entre dans sa chambre, son premier mot est : « Pas de navire en vue, ce matin, Pascalon?... »

Et dire qu'un homme aussi bienveillant, un si excellent Gou-

verneur, a des ennemis ! Oui, des ennemis déjà. Il le sait et ne fait qu'en rire. « C'est tout naturel qu'on m'en veuille, me dit-il quelquefois, puisque je suis l'État de choses. »

8 *octobre*. — Passé la matinée à établir un tableau de recensement que je donne ici. Ce document sur l'origine de la colonie aura cela d'intéressant qu'il a été dressé par un des fondateurs, un des ouvriers de la première heure.

En regard de chaque nom, mis une petite note afin de bien connaître ceux qui sont pour ou contre le Gouverneur. Ne figurent sur cette liste ni les femmes ni les enfants, parce qu'ils ne votent pas.

Colonie de Port-Tarascon

TABLEAU DE RECENSEMENT

NOMS	TITRES ET QUALITÉS	OBSERVATIONS
S. E. TARTARIN.	Gouverneur, grand cordon de l'ordre.	
TESTANIÈRE (Pascal) dit Pascalon.	Directeur du secrétariat, grand de 2e classe.	Excellent, j'ose le dire.
R. P. BATAILLET	Directeur de l'artillerie et de la marine, chapelain du Gouverneur, et grand de 1re classe.	Pense bien, mais très exalté.
EXCOURBANIÈS (Spiridion).	Directeur de la guerre, chef des milices et de l'orphéon, grand de 1re classe.	A surveiller.
Dr TOURNATOIRE	Directeur de la santé, médecin en chef de la colonie, grand de 1re classe.	Excellent.
COSTECALDE (Fabius). .	Directeur des cultures, grand de 1re classe.	Exécrable.
BRANQUEBALME (Cicéron)	Directeur de la justice, grand de 1re classe.	Très bon, mais ennuyeux.
TORQUEBIAU (Marius). .	Sous-directeur au secrétariat, grand de 2e cl.	Bon.
BÉZUQUET (Ferdinand) .	Sous-directeur à la santé, médecin adjoint et pharmacien de la colonie.	d°
GALOFFRE	Sacristain et garde d'artillerie.	Très bon.
RUGIMABAUD (Antonin).	Attaché au service des cultures.	Très mauvais.

Barban (Sénèque) . . .	Attaché au service des cultures.	Bon.
Marquis des Espazettes.	Lieutenant de la milice.	d°
Baumevielle (Dosithée)	Colon.	d°
Caussemille (Timothée)	d°	d°
Escaras	d°	d°
Barafort (Alphonse). .	d°	Douteux.
Rabinat (marin). . . .	d°	Bon.
Coudognan d°	d°	Douteux.
Roumengas d°	d°	d°
Douladour d°	d°	Bon.
Miégeville d°	d°	d°
Mainfort d°	d°	d°
Bousquet d°	d°	d°
Lafranque d°	d°	d°
Traversière.	d°	d°
Bouffatigue (Néron). .	Pâtissier.	d°
Pertus.	Cafetier.	Très mauvais.
Rebuffat	Confiseur.	Bon.
Berdoullat (Marc) . .	Tambour.	d°
Fourcade	Clairon.	Bon.
Bécoulet	d°	Mauvais.
Vézanet.	Milicien.	Douteux.
Malbos	d°	Bon.
Caissargue.	d°	Très mauvais.
Bouillargue.	d°	d°
Habidos	d°	Bon.
Trouhias	d°	d°
Rexranglade	d°	d°
Tolozan.	d°	d°
Margouty.	d°	Douteux.
Prou.	d°	d°
Trouche.	d°	Bon.
Sève.	d°	Douteux.
Sorgue	d°	Bon.
Cade.	d°	Très bon.
Puech	d°	d°
Bosc.	d°	d°
Jouve	d°	Bon.
Truphénus.	d°	Exécrable.
Roquetaillade	d°	d°
Barbusse	d°	d°
Bardouin	d°	Mauvais.
Rougnonas.	d°	Très bon.
Saucine	d°	d°
Sauze	d°	Bon.
Roure.	d°	d°
Barbigal.	d°	d°
Merinjane.	d°	Douteux.
Ventebren.	d°	Bon.
Gavot.	d°	Mauvais.
Marc-Aurelle.	d°	Très bon.
Coq-de-Mer.	Orphéoniste.	Bon.
Ponge (aîné)	d°	d°
Gargas	d°	d°
Lapalud.	d°	d°
Bezouce.	d°	d°
Ponge (jeune)	d°	Mauvais.
Picheral.	d°	Bon.
Mézoule.	Chasseur.	d°
Oustalet	d°	d°
Terron (M.-A.). . . .	d°	d°

10 *octobre*. — Le marquis des Espazettes et quelques adroits tireurs, ne pouvant plus sortir à cause de la pluie, avaient imaginé d'installer des cibles en vieilles boîtes de fer-blanc, récipients de conserves de thon, de sardines ou de pains-poires, et toute la journée ils tiraient là-dessus par les fenêtres.

Nos anciens chasseurs de casquettes, maintenant que casques et casquettes sont trop difficiles à renouveler, passaient ainsi chasseurs de conserves. Excellent exercice en soi. Mais Costecalde ayant persuadé au Gouverneur que cela entraînait un gros gaspillage de poudre, un décret vient de paraître interdisant le tir des boîtes. Les chasseurs de conserves sont furieux, la noblesse boude; seuls Costecalde et sa bande se frottent les mains.

Mais enfin que peut-on lui reprocher, à notre pauvre Gouverneur? Ce scélérat de Belge l'a trompé comme nous. Est-ce de sa faute s'il pleut toujours, si l'on ne peut pas faire courir des bœufs à cause du mauvais temps?

C'est comme un sort sur ces malheureuses courses, que nos Tarasconnais se réjouissaient tant de trouver ici; on avait amené tout exprès quelques vaches et un taureau de Camargue, le *Romain*, fameux dans les fêtes votives du Midi.

A cause des pluies, qui ne permettaient pas de les laisser au pâturage, on tenait les bêtes dans une écurie, mais voilà que, sans qu'on sache comment — je ne serais pas étonné qu'il y ait encore du Costecalde là-dessous, — le *Romain* s'est échappé.

Maintenant il bat la forêt, il est devenu sauvage, un vrai bison. Et c'est lui qui met en fuite et fait courir le monde, au lieu qu'on le fasse courir.

Est-ce encore la faute de notre Tartarin?...

II

LES COURSES DE TAUREAUX A PORT-TARASCON. — AVENTURES ET COMBATS. — ARRIVÉE DU ROI NÉGONKO ET DE SA FILLE LIKIRIKI. — TARTARIN FROTTE SON NEZ CONTRE LE NEZ DU ROI. — UN GRAND DIPLOMATE.

Jour par jour, page à page, avec la minutie des grises rayures de la pluie, avec la monotonie terne et désespérante de son embue sur la rade, le Mémorial que nous avons sous les yeux continue

la chronique de la colonie; mais, craignant de fatiguer le lecteur, nous allons résumer le journal de l'ami Pascalon.

Les rapports se tendant de plus en plus entre la ville et le Gouvernement, pour essayer de rattraper sa popularité, Tartarin décida d'organiser enfin les courses de taureaux, pas avec le *Romain*, bien entendu, qui tenait toujours le maquis, mais avec les trois vaches qui restaient.

Bien étiques, bien maigres, ces trois malheureuses Camarguaises habituées au plein air, au grand soleil, et recluses dans une humide et sombre écurie depuis leur arrivée à Port-Tarascon! N'importe! cela valait mieux que rien.

D'avance, sur un terrain de sable au bord de la mer où s'exerçait la milice d'habitude, une estrade avait été dressée, le cirque établi au moyen de piquets et de cordes tendues.

On profita d'une entre-lueur de beau temps, et l'État de choses, chamarré, entouré de ses dignitaires en grand costume, prit place sur l'estrade, pendant que colons, miliciens, leurs dames, demoiselles et servantes, se tassaient autour des cordes, et que les petits couraient dans le rond en criant: « *Té!... té!...* les bœufs!... »

Oubliés en ce moment les ennuis des longs jours pluvieux, oubliés les griefs contre le Belge, le sale Belge: « *Té!... té!...* les bœufs!... » rien que ce cri les grisait tous de joie.

Soudain un roulement de tambours.

C'était le signal. Le cirque envahi se vida en un clin d'œil et une des bêtes entra dans la lice, accueillie par de frénétiques hourras.

Elle n'avait rien de terrible. Une pauvre vache efflanquée, effarée, qui regardait autour d'elle de ses gros yeux déshabitués de la lumière; elle se planta au milieu du cirque et ne bougea plus, avec un long meuglement plaintif, son flot de rubans entre les cornes, jusqu'à ce que la foule indignée l'eût chassée de l'arène à coups de triques.

Pour la seconde vache, ce fut bien une autre affaire. Rien ne put la décider à sortir de l'écurie. On eut beau la pousser, la tirer, par la queue, par les cornes, lui piquer le museau d'une pointe de trident, impossible de lui faire passer la porte.

Alors, voyons la troisième. On la disait très méchante, celle-là, très excitée. En effet, elle entra dans le cirque au galop, creusant le sable de ses pieds fourchus, se fouettant les flancs de sa queue,

distribuant les coups de tête à droite et à gauche... Enfin on allait avoir une belle course !... Pas plus ! La bête prend son élan, franchit la corde, écarte la foule de ses cornes baissées, et court tout droit se jeter dans la mer.

De l'eau jusqu'au jarret, puis jusqu'au garrot, elle avançait, avançait toujours. Bientôt on ne vit plus que ses naseaux, le croissant de ses deux cornes au-dessus de la mer. Elle resta là, jusqu'au soir, sinistre, silencieuse ; et toute la colonie, du rivage, l'injuriait, la sifflait, lui jetait des pierres, sifflets et huées dont le pauvre État de choses, descendu de son estrade, avait bien aussi sa part.

Les courses manquées, il fallait un dérivatif à la mauvaise humeur générale ; le meilleur fut la guerre, une expédition contre le roi Négonko. Le drôle, depuis la mort de Bravida, de Cambalalette, du père Vezole et de tant d'autres braves Tarasconnais, s'était enfui avec ses Papouas, et dès lors on n'avait plus entendu parler de lui. Il habitait, disait-on, dans une île voisine, à deux ou trois lieues au large, dont on distinguait les lignes confuses par les jours clairs, mais invisible la plupart du temps derrière l'horizon embrumé de pluies continuelles. Tartarin, d'humeur pacifique, avait longtemps reculé devant une expédition, mais cette fois la politique le décida.

La chaloupe mise en état, réparée, approvisionnée, ornée à l'avant de la coulevrine servie par le Père Bataillet et son sacristain Galoffre, vingt miliciens bien armés embarquèrent sous les ordres d'Excourbaniès et du marquis des Espazettes, et un matin on prit la mer.

Leur absence dura trois jours, qui parurent bien longs à la colonie. Puis, vers la fin du troisième jour, un coup de coulevrine entendu au large amena tout le monde sur le rivage, et l'on vit arriver la chaloupe, ses voiles dehors, l'avant relevé, d'une allure rapide, comme poussée par un vent de triomphe.

Avant même qu'elle eût atteint la plage, les cris joyeux de ceux qui la montaient, le *fen dé brut* d'Excourbaniès, annonçaient de loin le succès complet de l'expédition.

On avait tiré une vengeance éclatante des cannibales, brûlé des tas de villages, tué au dire de chacun des milliers de Papouas. Le chiffre variait, mais toujours énorme ; les récits aussi différaient ; le certain, c'est qu'on ramenait cinq ou six prisonniers de marque, parmi lesquels le roi Négonko lui-même et sa fille

Likiriki, conduits au Gouvernement au milieu des ovations que la foule faisait aux vainqueurs.

Les miliciens défilaient, portant, comme les soldats de Christophe Colomb au retour de la découverte du Nouveau-Monde, toutes sortes d'objets étranges, plumes éclatantes, peaux de bêtes, armes et défroques de sauvages.

Mais on se pressait surtout sur le passage des prisonniers. Les bons Tarasconnais les examinaient avec une curiosité haineuse. Le Père Bataillet avait fait jeter sur leur nudité moricaude quelques couvertures dont ils s'enveloppaient à demi ; et de les voir ainsi affublés, de se dire qu'ils avaient mangé le père Vezole, le notaire Cambalalette et tant d'autres, on sentait le même frémissement de répulsion que devant des boas de ménagerie digérant sous les plis de leur litière de laine.

Le roi Négonko marchait le premier, long vieux noir à gros ventre d'enfant de lait, coiffé comme d'une calotte par une chevelure crépue et toute blanche, une pipe en terre rouge de Marseille pendue à son bras gauche par une ficelle. Près de lui la petite Likiriki, aux yeux luisants de diablotin, parée de colliers de corail et de bracelets de coquillages roses. Après eux de grands singes noirs à longs bras, grimaçant d'horribles sourires à dents pointues.

On se permit d'abord quelques plaisanteries, on disait : « Voilà de l'ouvrage pour Mlle Tournatoire », et la bonne vieille demoiselle, reprise par son idée fixe, songeait, en effet, à habiller tous ces sauvages ; mais la curiosité se tourna bientôt en fureur au souvenir des compatriotes mangés par les cannibales.

Des clameurs : « A mort !... à mort !... zou !... » se firent entendre. Excourbaniès, pour se donner l'air plus militaire, avait repris le mot de Scrapouchinat et criait « qu'il fallait les fusiller tous comme des singes verts ! »

Tartarin se tourna vers lui, et du geste arrêtant ce furieux :

« Spiridion, dit-il, respectons les lois de la guerre. »

Ne vous extasiez pas trop ; cette belle parole masquait un acte politique.

Défenseur acharné du duc de Mons, au fond Tartarin gardait un doute. Si tout de même il avait eu affaire à un filou ! Le traité que de Mons disait avoir passé avec le roi Négonko pour l'achat de l'île serait alors faux comme le reste, le territoire ne leur

appartiendrait pas, les bons pour hectares ne seraient que des papiers sans valeur.

Aussi le Gouverneur, bien loin de songer à fusiller ses prisonniers comme « des singes verts », fit-il au roi papoua une réception solennelle.

Il savait comment s'y prendre, ayant lu tous les récits des navigateurs, connaissant par cœur Cook, Bougainville, d'Entrecasteaux.

Il s'approcha du roi et frotta son nez contre le sien. Le sauvage parut très surpris, car cet usage n'existait plus depuis longtemps chez ces peuplades. Pourtant le roi se laissa faire, croyant sans doute à quelque tradition tarasconnaise ; et les autres prisonniers, voyant cela, même la petite Likiriki qui n'avait qu'un petit nez de chat, presque pas de nez du tout, voulurent absolument exécuter la même cérémonie que Tartarin.

Quand on se fut bien frotté le nez, il s'agit d'entrer en communication par la parole avec ces animaux. Le père Bataillet leur parla d'abord son papoua de par là-bas, mais comme ce n'était pas le papoua de par ici, naturellement ils n'y comprirent goutte. Cicéron Branquebalme, qui savait à peu près l'anglais, essaya de cette langue. Excourbaniès leur bredouilla quelques mots d'espagnol, mais sans plus de succès l'un que l'autre.

« Faisons-les toujours manger, » dit alors Tartarin.

On ouvrit quelques boîtes de thon. Cette fois les sauvages comprirent, se jetèrent aussitôt sur les conserves, et les dévorèrent gloutonnement, vidant les boîtes, les nettoyant jusqu'au fond avec leurs doigts ruisselants d'huile. Puis, après de larges lampées d'eau-de-vie qu'il semblait aimer tout particulièrement, le roi, à la grande stupeur de Tartarin et des autres, entonna d'une voix rauque :

Dé brin o dé bran
  Cabussaran
Dou fenestroun
De Tarascoun
Dedins lou Rose.

Cette chanson tarasconnaise éructée par ce sauvage aux lèvres lippues, aux dents noires de bétel, prenait une physionomie fantastique et féroce. Mais comment Négonko savait-il le taras connais?

Après un moment de stupéfaction, on s'expliqua.

Pendant les quelques mois de voisinage avec les infortunés passagers de la *Farandole* et du *Lucifer*, les Papouas avaient appris le parler des bords du Rhône ; ils le dénaturaient bien un peu, mais, les gestes aidant, on pouvait parvenir à s'entendre.

Et l'on s'entendit.

Interrogé au sujet du duc de Mons, le roi Négonko déclara que de ce blanc, ni de qui que ce fût de semblable, jamais de sa vie il n'avait entendu parler ;

Pareillement que l'île n'avait jamais été vendue ;

Pareillement qu'il n'y avait jamais eu de traité.

Jamais de traité !... Tartarin, sans s'émouvoir, en fit préparer un, séance tenante. L'érudit Branquebalme collabora pour beaucoup à la rédaction sévère et minutieuse de ce document. Il y mit toute sa connaissance de la loi, trouva de nombreux « attendu que... » et avec son ciment romain en fit un tout solide et compact.

Le roi Négonko cédait l'île de Port-Tarascon moyennant un baril de rhum, dix livres de tabac, deux parapluies de cotonnade et une douzaine de colliers de chiens.

Un codicille ajouté au traité autorisait Négonko, sa fille et ses compagnons à s'installer sur la côte occidentale de l'île, cette partie où l'on n'allait jamais à cause du *Romain*, le fameux taureau devenu bison, la seule bête dangereuse de la colonie.

Tout cela conclu en conférence secrète et enlevé en quelques heures.

Ainsi, grâce à l'habileté diplomatique de Tartarin, les bons d'hectares se trouvèrent valables, et représentèrent réellement quelque chose, ce qui ne leur était jamais arrivé.

III

IL PLEUT TOUJOURS. — INVASION DE MALADIES AQUEUSES. — LA SOUPE A L'AIL. — ORDRE DU GOUVERNEUR. — L'AIL VA MANQUER ! — L'AIL NE MANQUERA PAS. — LE BAPTÊME DE LIKIRIKI.

Cependant toujours la mouillure, toujours le ciel gris et l'eau qui tombait, qui tombait... Le matin, en ville, on voyait s'entr'ouvrir les fenêtres, des mains se tendre dehors :

« Il pleut.

— Il pleut !... »

Il pleuvait continuellement, comme dans les récits de Bézuquet.

Pauvre Bézuquet ! Malgré tant de misères endurées avec ceux de la *Farandole* et du *Lucifer*, il était resté à Port-Tarascon, n'osant retourner en terre chrétienne à cause de son tatouage. Redevenu pharmacien et aide-major de classe très infime sous les ordres de Tournatoire, l'ancien gouverneur provisoire aimait encore mieux cela que d'exhiber dans les pays civilisés sa figure monstrueuse et ses mains toutes piquetées et carminées. Seulement il se vengeait de ses malheurs en faisant à ses compagnons les prédictions les plus sinistres. S'ils se plaignaient de la pluie, de la boue, de la moisissure, il haussait les épaules :

« Attendez un peu... vous en verrez bien d'autres ! »

Et il ne se trompait pas. De vivre ainsi toujours trempés, par là-dessus le manque de viandes fraîches, beaucoup tombèrent malades.

Les vaches étaient depuis longtemps mangées. On ne comptait plus sur les chasseurs, quoiqu'il y eût parmi eux des tireurs très adroits, tels que le marquis des Espazettes, et tous pénétrés des principes de Tartarin, deux temps pour la caille, trois temps pour la perdrix.

Le diable, c'est qu'il n'y avait ni perdrix, ni cailles, ni rien de semblable, pas même de goélands ni de mouettes, aucun oiseau de mer n'abordant jamais ce côté de l'île.

On ne rencontrait dans les excursions de chasse que quelques porcs sauvages, mais si rares ! ou des kangourous, d'un tir très difficile à cause de leurs bonds sautillants.

Tartarin ne pouvait dire au juste combien il fallait compter pour cet animal. Un jour le marquis des Espazettes l'interrogeant à ce sujet, il répondit un peu au hasard :

« Comptez six, monsieur le marquis... »

Des Espazettes compta six et n'attrapa rien qu'un gros rhume sous la pluie à torrent et indiscontinue.

« Il faudra que j'y aille moi-même, » dit Tartarin ; mais il remettait toujours la partie, à cause du mauvais temps, et la venaison se faisait de plus en plus rare. Certainement les gros lézards n'étaient pas mauvais, mais à force d'en manger on prenait en horreur cette chair blanche et fade, dont le pâtissier Bouffartigue

faisait des conserves, d'après les procédés des Pères-Blancs.

A cette privation de viande fraîche s'ajoutait le manque d'exercice. Que faire dehors, sous cette pluie, dans les flaques de boue qui les entouraient?

Noyé, sombré, le Tour-de-Ville!

Quelques vaillants colons, Escarras, Douladour, Mainfort, Roquetaillade, partaient parfois malgré l'averse pour aller bêcher la terre, remuer leurs hectares, acharnés à des essais de plantations qui produisaient des choses extraordinaires : dans la chaleur humide de cette terre toujours trempée, les céleris en une nuit devenaient des arbres gigantesques, et d'un dur! Les choux aussi prenaient un développement phénoménal, mais tout en tiges, longues comme des fûts de palmiers; quant aux pommes de terre et aux carottes, il fallait y renoncer.

Bézuquet l'avait bien dit : rien ne venait ou tout venait trop.

A ces causes multiples de démoralisation, joignez le mal d'ennui, le souvenir de la patrie si lointaine, le regret des chauds *cagnards* (1) tarasconnais, le long des vieux remparts dorés de lumière, et ne vous étonnez pas si le nombre des malades augmentait chaque jour.

Heureusement pour eux que le directeur de la santé Tournatoire ne croyait pas à la pharmacopée, et au lieu de droguer, de *poutringuer* ses malades comme Bézuquet, leur ordonnait « une bonne petite soupe à l'ail ».

Et pas à dire : « mon bel ami » ! jamais il ne manquait son coup. Vous aviez des gens tout gonflés, sans voix ni souffle, qui demandaient déjà le prêtre et le notaire. Arrivait la petite soupe à l'ail, trois gousses dans un petit pot, trois cuillerées de bonne huile d'olive avec une rôtie dessus, et ces gens qui ne pouvaient plus parler commençaient par dire :

« *Outre!...* ça sent bon... »

Rien que l'odeur les revenait tout de suite.

Ils prenaient une assiette, deux assiettes, et à la troisième les voilà debout, désenflés, la voix naturelle, puis le soir au salon faisant leur partie de whist. Disons aussi que c'étaient tous des Tarasconnais.

Une seule malade, et malade de marque, la très haute dame des Espazettes née de l'Escudelle de Lambesc, avait refusé le

(1) Abris contre le vent.

remède de Tournatoire. Bon pour la rafataille, la soupe à l'ail, mais quand on descend des croisades!... Elle ne voulait pas plus en entendre parler que du mariage de Clorinde avec Pascalon. La malheureuse dame était pourtant dans un état déplorable. Celle-là, oui, l'avait, *le mal.* Entendez par ce nom vague la maladie bizarre, aqueuse, abattue sur cette colonie de méridionaux. Ceux qui en souffraient devenaient subitement très laids, les yeux tout suintants, le ventre et les jambes enflés; cela faisait penser au terrible « mal de M. Mauve » dans la légende du *Fils de l'homme.*

La pauvre marquise était donc tout *boudenfle,* pour employer une expression du Mémorial; et chaque soir, quand le doux et désespéré Pascalon descendait en ville, il trouvait la pauvre femme au lit, sous un grand parapluie de cotonnade bleue attaché à son chevet, geignant et s'obstinant à refuser la soupe à l'ail, pendant que la longue et douce Clorinde s'activait autour d'une cafetière de tilleul, et que le marquis, dans un coin, bourrait philosophiquement des cartouches pour sa chasse très aléatoire du lendemain.

Dans les cases voisines, l'eau s'égouttait sur les parapluies ouverts, les enfants piallaient, ou des bruits de dispute, des éclats de discussions politiques arrivaient du salon; et toujours le crépitement de la pluie sur les vitres, sur le toit de zinc, toujours le gargouillement des gouttières en cascades.

Entre temps, Costecalde continuait ses sourdes menées, le jour dans son cabinet de directeur des cultures, le soir en ville, dans le salon commun, avec ses âmes damnées Barban et Rugimabaud, qui l'aidaient à répandre les bruits les plus sinistres, celui-ci entre autres : « L'ail va manquer!... »

Et quelle consternation de penser qu'un jour prochain on serait peut-être privé de cet ail sauveur, guérisseur, de cette panacée universelle gardée dans les magasins du gouvernement, à qui Costecalde reprochait de l'accaparer.

Excourbaniès, — et de quels tonitruements! — soutenait la calomnie du directeur des cultures. Il y a un vieux proverbe Tarasconnais qui dit : « Larrons de Pise, le jour se battent entre eux, et la nuit volent ensemble. » C'était bien le cas de cet Excourbaniès à double face, qui, devant Tartarin, au gouvernement, parlait contre Costecalde, tandis qu'en ville, le soir, il faisait chorus avec les pires ennemis du Gouverneur.

Tartarin, dont on sait la patience et la bonté, était loin d'igno-

rer ces attaques. Le soir, lorsqu'il fumait sa pipe accoudé à la fenêtre ouverte, parmi les bruits nocturnes, mêlés aux murmures du Petit-Rhône et de tous les ruisselets formés par les averses sur les pentes, il distinguait de lointaines discussions, des échos de voix furieuses, il voyait à travers l'air brouillé d'eau les lumières tremblotantes courir derrière les vitres de la grande maison ; et à l'idée que tout ce train était causé par Costecalde, sa main frémissait sur la barre d'appui, ses yeux crachaient de la flamme dans l'ombre; mais comme, après tout, ces émotions, jointes à l'humidité de l'air, pouvaient lui faire prendre le mal, il se maîtrisait, refermait la fenêtre et allait tranquillement se coucher.

Les choses pourtant s'envenimèrent au point qu'il se décida à un grand parti, cassa aux gages Costecalde et ses deux séides, enleva même au directeur son manteau de première classe, nommant à sa place Beaumevieille, ancien horloger, pas plus fort peut-être en culture que son prédécesseur, mais à coup sûr très honnête homme, et merveilleusement secondé par Labranque, ancien fabricant de toile cirée, et Rebuffat, *à la renommée des berlingots*, qui remplaçaient comme sous-directeurs Rugimabaud et Barban.

Le décret fut affiché de très bonne heure sur la porte de la grande maison, en sorte que Costecalde, sortant le matin pour aller à son bureau, en reçut l'outrage en pleine figure. C'est alors qu'on put voir combien Tartarin avait eu raison d'agir avec cette vigueur.

Dans l'affaire d'une heure ou deux surgirent et se dirigèrent vers la Résidence une vingtaine peut-être de mécontents, tous armés jusqu'aux yeux et criant :

« A bas le Gouverneur!... A mort!... Au Rhône!... Zou! Zou!... Démission! Démission! »

Derrière la bande suivait maître Excourbaniès, hurlant plus fort que tous les autres :

« Démission!... *Fen dé brut!*... Démission!... »

Malheureusement il pleuvait, et à verse, ce qui les obligeait de tenir leur parapluie d'une main et leur fusil de l'autre. Du reste, le gouvernement avait pris ses mesures.

Passé le Petit-Rhône, les insurgés arrivèrent devant le blockhaus, et virent ceci :

Au premier étage, Tartarin s'encadrait dans sa fenêtre large ouverte, avec son winchester à trente-deux coups, et derrière lui

ses fidèles chasseurs de casquettes ou de conserves, le marquis des Espazettes au premier rang, des tireurs qui à trois cents pas vous mettaient, en comptant quatre, leur balle dans le petit rond d'étiquette d'une boîte de pains-poires.

En bas, sous l'avent du grand portail, le père Bataillet, penché sur sa caronade, n'attendait pour tirer que le signal du Gouverneur.

Si formidable et si inattendu l'aspect de cette artillerie, mèche allumée, que les révoltés reculèrent, et qu'Excourbaniès, par un de ces brusques changements d'allures qui lui étaient habituels, se mit à danser un pas frénétique, ce qu'il appelait cyniquement la bamboula du succès, sous la fenêtre de Tartarin, rugissant tant qu'il avait de souffle :

« Vive le Gouverneur!... Vive l'état de choses!... Faisons du bruit!... Ah! ah! ah! »

Tartarin, du haut de son poste, le winchester toujours au poing, lança d'une voix vibrante :

« Rentrons chez nous, messieurs les mécontents. L'eau tombe, et je craindrais de vous retenir plus longtemps sous l'ondée.

« Dès demain, nous allons réunir notre bon peuple dans ses comices et demander à la nation si elle veut encore de nous. Jusque-là, qu'on se tienne calme, ou gare dessous! »

On vota dès le lendemain, et l'ancien état de choses fut réélu à une majorité écrasante.

Quelques jours après, comme contraste à toute cette agitation, avait lieu le baptême de la jeune Likiriki, la petite princesse papouane, la fille du roi Négonko, élevée par le Révérend Père Bataillet, qui avait achevé l'œuvre de conversion commencée par le père Vezole, « Dieu soit loué! »

C'était vraiment une délicieuse petite singesse, bien roulée, bien moulée, et souple, et rebondie, cette princesse à peau jaune, parée de ses colliers de corail, de sa robe à rayures bleues confectionnée par Mlle Tournatoire.

Pour parrain le Gouverneur et pour marraine Mme Branquebalme.

On la baptisa sous les noms de Marthe-Marie-Tartarine. Seulement, à cause de l'épouvantable temps qu'il faisait ce jour-là, ainsi que la veille, du reste, et les jours suivants, le baptême ne put avoir lieu à Sainte-Marthe des Lataniers, envahie par des torrents d'eau sous son toit de feuillage depuis longtemps effondré.

On se réunit pour la cérémonie dans le salon de la grande maison, et vous pensez quels souvenirs remués par ce baptême au cœur du tendre Pascalon, se revoyant parrain avec sa Clorinde !

A ce passage de son journal, que nous ne faisons que résumer, il y a ici une trace de larmes et ces mots tout délavés :

« Pauvre de moi et pauvre d'elle ! »

Et c'est au lendemain du baptême de Likiriki qu'eut lieu l'épouvantable catastrophe..... Mais les faits deviennent trop graves : laissons la parole au Mémorial.

IV

SUITE DU MÉMORIAL DE PASCALON

décembre. — Aujourd'hui, deuxième dimanche de l'avent, le sacristain Galoffre, inspecteur de la marine, s'en venant comme tous les matins visiter la chaloupe, ne l'a plus trouvée.

L'anneau, la chaîne, tout était arraché ; le bateau, disparu.

Il a cru d'abord à quelque nouveau tour de Négonko et de sa bande, dont nous continuons à nous méfier ; mais dans le trou laissé par l'arrachement de l'anneau s'étalait, toute trempée d'eau et salie de boue, une large enveloppe à l'adresse du Gouverneur.

Cette enveloppe contenait les cartes P. P. C. de Costecalde, de Barban et de Rugimabaud ; sur la carte de Barban avaient également signé et pris congé quatre miliciens : Caissargue, Bouillargue, Truphénus et Roquetaille.

Depuis quelques jours la chaloupe se trouvait toute prête, garnie de provisions, en vue d'une nouvelle expédition projetée par le R. P. Bataillet. Les misérables ont profité de cette aubaine. Ils ont tout emporté, même la boussole, et leurs fusils par dessus le marché.

Et dire que les trois premiers sont mariés, qu'ils laissent derrière eux des femmes et une tapée d'enfants ! Les femmes, passe encore de les abandonner ainsi, mais des enfants !

Le sentiment général de la colonie à la suite de cet événement, une grande stupeur. Tant qu'on avait la chaloupe, il restait

l'espoir de gagner le continent d'île en île, on croyait à la possibilité d'aller chercher du secours; maintenant, il semble que ce soit les ponts coupés avec le restant du monde.

Le Père Bataillet est entré dans une colère terrible, appelant tous les feux du ciel sur ces bandits, voleurs, déserteurs et pis encore. Excourbaniès, lui, allait partout criant qu'on aurait dû les fusiller comme des singes verts et qu'il fallait, à titre de représailles, passer par les armes leurs femmes et leurs enfants.

Le Gouverneur, seul, a gardé tout son sang-froid :

« Ne nous emballons pas, dit-il, ce sont des Tarasconnais encore. Plaignons-les, songeons aux dangers qu'ils vont courir. Truphénus seul, parmi eux, a quelques notions de la voile. »

Puis, cette belle pensée lui est venue de faire des enfants abandonnés les pupilles de la colonie.

Au fond, je le crois très heureux d'être débarrassé de son ennemi mortel et de ses acolytes.

Dans la journée, Son Excellence m'a dicté l'ordre du jour suivant, qui a été affiché en ville :

ORDRE

Nous, Tartarin, gouverneur de Port-Tarascon et dépendances, grand cordon de l'ordre, etc....., etc.....

Recommandons le plus grand calme à la population.

Les coupables seront poursuivis avec activité et soumis à toutes les sévérités de la loi.

Le Directeur de l'artillerie et de la marine est chargé de l'exécution du présent décret.

En post-scriptum, pour répondre à certains mauvais bruits qui couraient depuis quelque temps, il m'a fait ajouter :

L'ail ne manquera pas.

6 *décembre.* — L'ordre du Gouverneur a produit en ville le meilleur effet.

On aurait bien pu se faire cette réflexion : Poursuivre les coupables ! Comment ? Par où ? Avec quoi ? Mais ce n'est pas pour rien qu'un proverbe dit chez nous : « L'homme par la parole et le bœuf par les cornes. » La race tarasconnaise est si sensible aux belles phrases que personne n'a mis la parole du Gouverneur en doute.

Un rayon de soleil entre deux averses est arrivé par là-dessus, et voilà tout le monde ravi ; sur le Tour-de-Ville ce sont des danses et des rires. Ah ! le joli peuple, et vraiment commode à manier !

10 *décembre*. — Un honneur inouï m'arrive : je suis promu grand de première classe.

Trouvé le brevet ce matin à déjeuner sous mon assiette. Le Gouverneur s'est montré très heureux d'avoir pu m'accorder cette haute distinction ; Branquebalme, Beaumevieille, le Révérend, ont paru aussi enchantés que moi-même de la nouvelle dignité qui me fait leur égal.

Le soir, descendu chez les des Espazettes, où la nouvelle était déjà connue. Le marquis m'a donné l'accolade devant Clorinde, toute rouge de plaisir. La marquise seule semblait indifférente à mes nouveaux honneurs. Pour elle, ce manteau de grand ne me relève pas encore de ma roture. Que lui faudrait-il donc ?... De première classe !... Et à mon âge !...

14 *décembre*. — Il se passe quelque chose d'extraordinaire au Gouvernement, de si extraordinaire que j'ose à peine le confier à ce registre.

Le Gouverneur a un sentiment !

Et pour qui ? Je vous le donne en mille. Pour sa petite filleule, la princesse Likiriki !

Lui, Tartarin, notre grand Tartarin, qui a refusé tant de beaux partis, ne voulant d'autre épouse que la gloire, épris d'une singesse ! Singesse de sang royal, je veux bien, régénérée par l'eau du baptême, mais restée sauvage en dessous, menteuse, gourmande, chapardeuse, et si cocasse de mœurs et d'habitudes ! des costumes en loques, toujours en haut de quelque cocotier dès qu'il ne pleut pas, s'amusant à jeter sur les crânes dénudés de nos anciens des noix dures comme des cailloux. Elle a manqué ainsi d'assommer le vénérable Miégeville.

Puis l'écart entre leurs deux âges. Tartarin a bien soixante ans ; il grisonne, il prend du corps. Elle, douze à quinze ans au plus ; l'âge de la petite Fleurence dans la chanson de chez nous :

L'a prise si jeunette,
Ne sait se ceinturer.

Et c'est cette fillette, ce sauvageon des îles, que nous aurions pour souveraine!

Depuis longtemps, j'avais noté certains indices. Ainsi les indulgences du Gouverneur pour le père, ce vieux bandit de Négonko, qu'il invitait souvent à notre table, malgré la malpropreté de ce hideux gorille, mangeant avec ses doigts, se gavant d'eau-de-vie jusqu'à rouler sous sa chaise.

Tartarin traitait tout cela de « bonne gaieté cordiale », et si la petite princesse, à l'exemple de son père, se livrait à quelque fantaisie bizarre à nous donner froid dans le dos à tous, notre bon maître souriait, la couvait d'un regard paternel qui demandait grâce pour elle et disait : « C'est une enfant..... »

Tant bien, malgré ces symptômes, d'autres plus probants encore, je n'y voulais pas croire; mais le doute ne m'est plus permis.

18 *décembre*. — Ce matin, au conseil, le Gouverneur s'est ouvert à nous de son projet de mariage avec la petite princesse.

Il a prétexté la politique, parlé d'un mariage de convenances, des intérêts de la colonie : Port-Tarascon était isolé, perdu dans l'Océan, sans alliances. En épousant la fille d'un roi papoua, il nous amenait une flotte, une armée.

Personne dans le conseil n'a fait d'objection.

Excourbaniès, le premier, s'est élancé, trépignant d'enthousiasme : « Bravo!... Parfait!... A quand la noce?... Ah! ah! ah!... » Ce soir, en ville, qui sait ce qu'il va répandre d'infamies?

Cicéron Branquebalme, par habitude, a dévidé ses implacables raisonnements sur le pour et sur le contre, « que si d'une part la colonie..., il convient de dire d'autre part..., toutefois et quantes..., *verum enim vero*... », et finalement il s'est rangé à l'opinion du Gouverneur.

Beaumevieille et Tournatoire ont emboîté le pas derrière lui. Quant au père Bataillet, il semblait au fait de l'histoire, et n'a pas protesté.

Le comique, c'était les figures hypocrites que nous avions tous, feignant de croire aux intérêts coloniaux invoqués par Tartarin, au milieu d'un grand silence approbateur.

Tout à coup ses bons yeux se sont mouillés de larmes gaies, et il nous a dit très doucement :

« Et puis, voyez, mes amis, ce n'est pas tout ça..., moi, je l'aime, cette petite. »

C'était si simple, si touchant, que nous avons eu tous le cœur retourné. « Hé ! faites donc, monsieur le Gouverneur, faites donc ! » Et on l'entourait, on lui serrait les mains.

20 *décembre.* — Le projet du Gouverneur est très discuté en ville, moins sévèrement jugé cependant que je n'aurais cru. Les hommes en parlent gaiement, à la tarasconnaise, avec la pointe de malice qu'on met chez nous aux choses de l'amour.

Les femmes sont généralement plus hostiles, le groupe de M[lle] Tournatoire surtout. Puisqu'il voulait se marier, pourquoi ne pas choisir dans la nation ? Beaucoup en parlant ainsi pensent à elles-mêmes ou à leurs demoiselles.

Excourbaniès, venu en ville dans la soirée, s'est mis du parti des dames et montrait les côtés faibles du mariage : ce beau-père sans tenue, ivrogne, cannibale ; puis la fiancée elle-même ayant, selon toute vraisemblance, mangé du Tarasconnais, Tartarin aurait dû plus y réfléchir.

En entendant parler ce traître, je sentais la colère qui me montait et je suis sorti du salon bien vite, tant j'avais peur de lui envoyer un emplâtre dans la figure. On a le sang vif à Tarascon, outre !

Quitté de là, entré chez les des Espazettes. La marquise bien faible, toujours couchée, pauvre femme, répugnant toujours la soupe à l'ail de Tournatoire, m'a dit, sitôt qu'elle m'a vu : « Hé bien, monsieur le chambellan, y aura-t-il des dames du palais près de la nouvelle reine ? »

Elle voulait rire ; mais tout de suite l'idée m'est venue qu'il y avait là quelque chose pour nous. Demoiselle d'honneur ou dame du palais, Clorinde habiterait la Résidence, on pourrait se voir à toute heure... Un tel bonheur serait-il possible !...

A mon retour, le Gouverneur venait de se coucher, mais je n'ai pas voulu attendre au lendemain pour l'entretenir de mon projet, qu'il a trouvé de bonne politique. Resté très tard près de son lit à causer avec lui de ses amours et des miennes.

25 *décembre.* — Hier soir, veille de Noël, toute la colonie se réunissait dans le grand salon, le Gouvernement, les dignitaires,

et nous avons célébré notre belle fête provençale à cinq mille lieues de la patrie.

Le Père Bataillet a dit la messe de minuit, puis on a posé le *cache-feu.* C'est une bûche de bois que le plus vieux de l'assistance promène autour de la salle et jette dans le feu en l'arrosant de vin blanc.

La princesse Likiriki était là, très amusée de la cérémonie, et des nougats, des coques, des estèvenons, et mille friandises locales dont l'ingénieux pâtissier Bouffartigue avait paré la table.

On a chanté de vieux noëls :

Voici le roi Maure
Avec ses yeux tout trévirés
L'enfant Jésus pleure,
Le roi n'ose plus entrer

Ces chants, les gâteaux, le grand feu autour duquel on faisait cercle, tout cela nous rappelait le pays, malgré le bruit d'eau qu'on entendait sur le toit et les parapluies ouverts dans le salon à cause des fissures.

A un moment, le Père Bataillet a entonné sur l'harmonium la belle chanson de Frédéric Mistral, *Jean de Tarascon pris par les corsaires*, l'histoire d'un Tarasconnais tombé aux mains des Turcs, prenant le turban sans vergogne et tout près d'épouser la fille du pacha, quand il entend sur le rivage chanter en provençal les matelots d'une barque tarasconnaise. Alors,

Comme l'eau jaillit sous un coup de rame — un grand flot de larmes — crève son cœur dur ; — le despatrié pense à la patrie, — et se désespère — d'être avec les Turcs.

A ce vers *comme l'eau jaillit sous un coup de rame*, un sanglot nous a tous secoués. Le Gouverneur lui-même buvait ses larmes, la tête renversée, et on voyait le grand cordon de l'Ordre qui se soulevait sur sa poitrine d'athlète.

Voilà qui va changer peut-être bien des choses, rien que cette chanson du grand Mistral.

29 *décembre.* — Aujourd'hui, à dix heures du matin, mariage de S. Exc. Tartarin, gouverneur de Port-Tarascon, avec la princesse royale Négonko.

Ont signé au contrat : S. M. Négonko, qui a fait une croix pour paraphe, les directeurs et les grands dignitaires de la colonie, puis la messe a été dite dans le grand salon.

Cérémonie très simple, très digne, les miliciens en armes, tout le monde en grand costume. Seul Négonko faisait tache. Son attitude comme roi et comme père a été déplorable.

Rien à dire de la princesse, très jolie dans sa robe blanche et sa parure de corail.

Le soir, grande fête, double ration de vivres, coups de canon, salves de nos tireurs de conserves, et des vivats, des chants, une joie universelle.

Et il pleut!... Et il en tombe !

V

APPARITION DU DUC DE MONS. — L'ILE BOMBARDÉE. — CE N'ÉTAIT PAS LE DUC DE MONS! — AMENEZ LE DRAPEAU, COQUIN DE SORT! — DOUZE HEURES AUX TARASCONNAIS POUR ÉVACUER L'ILE SANS BATEAU. — A LA TABLE DE TARTARIN, TOUS JURENT DE SUIVRE LEUR GOUVERNEUR DANS SA CAPTIVITÉ.

« *Vé! vé!*... Un navire!... Un navire dans la rade. »

A ce cri poussé un matin par le milicien Berdoulat, en train de chercher des œufs de tortue sous une pluie battante, les colons de Port-Tarascon se montrèrent aux ouvertures de leur arche envasée, et en même temps que mille cris répercutaient le cri de Berdoulat : « Un navire, *vé! vé!* Un navire ! » par les fenêtres, par les portes, gambadant, cabriolant comme une pantomime anglaise, la foule se précipitait sur la plage, qu'elle emplissait d'un mugissement de veaux marins.

Le Gouverneur, averti, accourut aussitôt, et, tout en achevant de boutonner sa jaquette, il rayonnait sous le ciel ruisselant au milieu de son peuple en parapluies :

« Hé bien, mes enfants, quand je vous le disais qu'il reviendrait!... C'est le duc!...

— Le duc ?

— Qui voulez-vous que ce soit? Hé! oui, notre brave duc de Mons, qui vient ravitailler sa colonie, nous apporter les armes,

les instruments et les bras de rafataille que je n'ai jamais cessé de lui réclamer.

Il fallait voir, à ce moment, les figures effarées de ceux qui s'étaient le plus indignés contre le « sale Belge », car tous n'avaient pas l'impudence d'Excourbaniès criant et tourbillonnant sur la plage : « Vive le duc de Mons!... Ah! ah! ah!... Vive notre sauveur!... »

Pendant ce temps, un grand steamer, haut sur l'eau, imposant, s'avançait dans la rade. Il siffla, cracha sa vapeur, laissa tomber son ancre retentissante, mais très loin du rivage à cause des coraux, puis resta là, immobile sous la pluie et dans le silence.

Les colons commençaient à s'étonner du peu d'empressement que mettaient les gens du navire à répondre à leurs acclamations, à leurs signaux de parapluies et de chapeaux agités. Il leur semblait froid, le noble duc.

« Différemment, il n'est peut-être pas sûr que c'est nous.

— Ou bien nous en veut-il du mal qu'on a dit de lui.

— Du mal? Moi je n'en ai jamais dit.

— Ni moi, certes.

— Moi, pas davantage... »

Tartarin, au milieu de la confusion, ne perdit pas la tête. Il donna l'ordre d'agiter le drapeau au faîte de la Résidence et d'assurer les couleurs d'un coup de canon.

Le coup partit, les couleurs tarasconnaises ondoyèrent dans l'air.

Au même instant une effroyable détonation remplit la rade, enveloppant le navire d'un nuage de lourde fumée, tandis qu'une espèce d'oiseau noir, passant au-dessus des têtes avec un sifflement rauque, venait s'abattre sur le toit du magasin qu'il écorna.

Il y eut d'abord un moment de stupeur.

« Mais ils nous ti... tirent dessus! » clama Pascalon.

A l'exemple du Gouverneur, toute la colonie s'était jetée à plat ventre sur la rive.

« Alors, ce ne serait donc pas le duc, » disait tout bas Tartarin à Cicéron Branquebalme, lequel, affalé dans la boue près de lui, crut devoir entamer une de ses discussions rigoureuses..., « que si d'une part il était supposable..., d'autre part on pouvait se dire aussi.... »

L'arrivée d'un nouvel obus interrompit son raisonnement.

Pour le coup, le Père Bataillet bondit, et d'une voix furibonde appela le sacristain Galoffre, son garde d'artillerie, disant qu'à eux deux ils allaient riposter avec la caronade.

« Je vous le défends bien, par exemple, lui cria Tartarin. Quelle imprudence !... Tenez-le, vous autres..., empêchez-le.... »

Torquebiau et Galoffre lui-même prirent le Révérend chacun par un bras et le forcèrent à se coucher comme tout le monde, au moment où le troisième coup de canon partait du navire, toujours dans la direction du drapeau tarasconnais. Visiblement on en voulait aux couleurs nationales.

Tartarin le comprit ; il comprit aussi que, le drapeau disparu, les obus cesseraient de pleuvoir ; et, de toute la puissance de ses poumons, il mugit :

« Amenez le drapeau, coquin de sort ! »

Aussitôt, tous de crier comme lui :

« Amenez le drapeau !... Amenez donc le drapeau !... »

Mais personne ne l'amenait, ni colons ni miliciens ne se souciant de grimper là-haut pour cette dangereuse besogne.

Ce fut encore la fille Alric qui se dévoua.

Elle *échela* le toit et mit bas le malencontreux pavillon.

Alors seulement le steamer cessa de tirer.

Quelques instants après, deux chaloupes chargées de soldats, dont on voyait de loin étinceler les armes, se détachaient du navire et s'avançaient vers le rivage au rythme des grands avirons des vaisseaux d'État.

A mesure qu'elles approchaient, on pouvait distinguer les couleurs anglaises traînant à l'arrière dans le sillage d'écume.

La distance était grande et Tartarin eut le temps de se relever, d'effacer les macules de boues restées à ses vêtements, même de se faire apporter le cordon de l'Ordre, qu'il passa à la hâte par dessus sa jaquette vert-serpent.

Il avait suffisamment tenue de gouverneur quand les deux chaloupes atterrirent.

Le premier, un officier anglais, hautain, le chapeau en bataille, sauta sur la plage, et derrière lui se rangèrent les matelots, portant tous écrit sur leur bonnet de marine *Tomahawk*, plus une compagnie de débarquement.

Tartarin, très digne, sa lippe des grands jours, attendait, ayant à sa droite le Père Bataillet et à sa gauche Branquebalme.

Quant à Excourbaniès, au lieu de rester près d'eux, il s'était

élancé à la rencontre des Anglais, prêt à danser devant le vainqueur une bamboula frénétique.

Mais l'officier de Sa Gracieuse Majesté, sans prendre garde à ce fantoche, marcha droit vers Tartarin et demanda en anglais :

« Quelle nation ? »

Branquebalme, qui comprenait, répondit dans la même langue :

« Tarasconnais. »

L'officier ouvrit des yeux ronds comme des assiettes à ce nom de peuple qu'il n'avait jamais vu sur aucune carte marine, et demanda plus insolemment encore :

« Que faites-vous dans cette île? De quel droit l'occupez-vous? »

Branquebalme, interloqué, traduisit la demande à Tartarin, qui commanda :

« Répondez que l'île est à nous, Cicéron, qu'elle nous a été cédée par le roi Négonko, et que nous avons un traité en bonne forme. »

Branquebalme n'eut pas besoin de continuer son rôle d'interprète. L'Anglais se tourna vers le Gouverneur et dit en excellent français :

« Négonko? Connais pas.... Il n'y a pas de roi Négonko.... »

Aussitôt Tartarin donna l'ordre de chercher partout son royal beau-père et de l'amener.

En attendant, il proposa à l'officier anglais de venir jusqu'au Gouvernement, où il lui communiquerait les pièces.

L'officier accepta et suivit, laissant à la garde des chaloupes ses soldats de marine rangés l'arme au pied, la baïonnette au canon. Et quelles baïonnettes! d'un luisant, d'un tranchant, à donner la chair de poule.

« Du calme! mes enfants, du calme! » murmurait Tartarin sur son passage.

Recommandation bien inutile, excepté pour le Père Bataillet, qui continuait d'écumer. Mais on avait l'œil sur lui. « Si vous ne vous tenez pas, mon Révérend, je vous attache! » lui disait Excourbaniès, fou de terreur.

Pendant ce temps on cherchait Négonko, on l'appelait de tous les côtés, vainement. Un milicien finit par le découvrir au fond du magasin, ronflant entre deux barriques, ivre d'ail, d'huile de lampe et d'alcool à brûler, dont il avait absorbé presque toute la réserve.

On l'amena dans cet état, empesté et gluant, devant le Gouverneur ; mais il fut impossible d'en tirer un mot.

Alors Tartarin lut le traité à haute voix, montra la croix en signature de Sa Majesté, le sceau du Gouvernement, des grands dignitaires de la colonie.

Ce document authentique prouvait les droits des Tarasconnais sur l'île, ou rien ne les prouverait.

L'officier haussa les épaules :

« Ce sauvage est un simple pickpocket, monsieur.... Il vous a vendu ce qui ne lui appartenait pas. L'île est depuis longtemps une possession anglaise. »

En face de cette déclaration, à laquelle les canons du *Tomahawk* et les baïonnettes des soldats de marine donnaient une valeur considérable, Tartarin sentit toute discussion inutile, et se contenta de faire une scène terrible à son indigne beau-père :

« Vieux coquin !... Pourquoi nous as-tu dit que l'île était à toi ?... Pourquoi nous l'as-tu vendue ?... N'as-tu pas honte de t'être joué d'honnêtes gens ? »

Négonko demeurait muet, abruti, sa courte intelligence de sauvage toute volatilisée en vapeurs d'ail et d'alcool.

« Qu'on l'emporte !... dit Tartarin aux miliciens qui l'avaient amené, en se tournant vers l'officier, resté raide, impassible, pendant cette scène de famille :

« En tous cas, monsieur, ma bonne foi est indiscutable.

— Les tribunaux anglais en décideront..., répondit l'autre du haut de sa morgue. Dès ce moment vous êtes mon prisonnier. Quant aux habitants, il faut que dans les vingt-quatre heures ils aient évacué l'île, sinon nous les passerons par les armes.

— Outre !... Passer par les armes ! s'exclama Tartarin ; mais d'abord, comment voulez-vous qu'ils évacuent? nous n'avons pas de bateau. A moins qu'ils ne se sauvent à la nage.... »

On finit par faire entendre raison à l'Anglais, qui consentit à prendre les colons à son bord jusqu'à Gibraltar, à condition que toutes les armes seraient rendues, même les fusils de chasse, les revolvers et le winchester à trente-deux coups.

Après quoi, il s'en retourna déjeuner sur sa frégate, laissant un poste en armes pour garder le Gouverneur.

C'était aussi l'heure de se mettre à table au Gouvernement, et, après avoir cherché la princesse sur tous les lataniers et coco-

tiers de la Résidence, comme on ne la trouvait nulle part, on s'assit, en laissant sa place vide.

Tout le monde était si ému, que le Père Bataillet en oublia le Benedicite.

Ils mangeaient depuis quelques instants en silence, le nez dans leurs assiettes, quand tout à coup Pascalon se dressa et, levant son verre :

« Messieurs, notre Gou... verneur est pri... pri... sonnier de guerre. Jurons tous de le suivre dans sa cap... cap... cap... »

Sans attendre la fin, tous debout, les verres tendus, crièrent d'enthousiasme :

« Parfaitement !

— Feu de Dieu ! si nous le suivrons !...

— Je crois bien !... Jusque sur l'échafaud !...

— Ha ! ha ! ha !... Vive Tartarin !... » hurlait Excourbaniès.

Une heure après, à l'exception de Pascalon, tous avaient lâché le Gouverneur, tous, même la petite princesse Likiriki, miraculeusement retrouvée sur le toit de la Résidence. C'est là qu'elle s'était réfugiée au premier bruit de la canonnade, sans se rendre compte des risques bien plus grands qu'elle courait là-haut, et tellement folle d'épouvante, que ses dames d'honneur n'avaient pu la décider à descendre qu'en lui montrant de loin une boîte de sardines ouverte, comme on offre une sucrerie à une perruche échappée de sa cage.

« Ma chère enfant, lui dit Tartarin d'un ton solennel quand on l'eut amenée près de lui, je suis prisonnier de guerre. Que préférez-vous ? Venir avec moi ou bien rester dans l'île ? Je pense que les Anglais vous y laisseront, mais en ce cas vous ne me verrez plus. »

Sans hésiter, bien en face, elle répondit dans son gazouillis enfantin et clair :

« Moi rester l'île, touzou.

— C'est bien, vous êtes libre, » dit Tartarin, résigné ; mais au fond le pauvre homme avait le cœur en morceaux.

Le soir, dans la solitude de la Résidence, abandonné de sa femme, de ses dignitaires, n'ayant plus près de lui que Pascalon, il rêva longtemps à la fenêtre ouverte.

Au loin clignotaient les lumières de la ville ; on entendait des voix irritées, les chansons des Anglais campés sur le rivage et le fracas du Petit-Rhône grossi par les pluies.

Tartarin referma sa fenêtre avec un gros soupir et, tout en mettant son foulard de nuit, un vaste foulard à pois qu'il nouait en serre-tête, il dit à son fidèle secrétaire :

« Quand les autres m'ont renié, cela ne m'a pas trop surpris ni chagriné ; mais cette petite..., vrai ! j'aurais cru qu'elle aurait plus d'attachement. »

Le bon Pascalon essaya de le consoler. Après tout, cette princesse sauvage était un colis bien étrange à ramener à Tarascon, — car finalement on y rentrerait toujours à ce Tarascon, — et quand Tartarin reprendrait son existence d'autrefois, là-bas, sa femme papoua aurait pu le gêner, l'afficher....

« Rappelez-vous, mon bon maître, lorsque vous revîntes d'Algérie, votre cha... chameau, comme vous le trouviez encombrant.... »

Tout de suite Pascalon s'interrompit et devint très rouge. Quelle idée d'aller parler de chameau à propos d'une princesse de sang royal ! Et pour réparer ce que cette comparaison avait d'irrévérencieux, il fit remarquer à Tartarin l'analogie de sa situation avec celle de Napoléon prisonnier des Anglais et abandonné par Marie-Louise.

« En effet, » dit Tartarin très fier de ce rapprochement ; et l'identité de leurs deux destinées, à lui et au grand Napoléon, lui fit passer une excellente nuit.

Le lendemain, Port-Tarascon était évacué à la grande joie des colons. Leur argent perdu, les hectares illusoires, le grand coup de banque du « sale Belge » dont ils avaient été victimes, tout cela ne leur semblait rien auprès du soulagement qu'ils éprouvaient à sortir enfin de ce marécage.

On les embarqua les premiers, pour éviter tout conflit avec l'État de choses, qu'ils rendaient maintenant responsable de leur malheureux sort.

Comme on les conduisait aux chaloupes, Tartarin se montra à sa fenêtre, mais dut s'en retirer bien vite sous les huées qui l'accueillirent et devant les poings menaçants tendus vers lui.

Bien sûr que par un jour de soleil les Tarasconnais se seraient montrés plus indulgents, mais l'embarquement se faisait sous une pluie torrentielle, les malheureux pataugeaient dans la fange, emportaient aux semelles des kilos de cette terre maudite, et les parapluies garantissaient à peine le petit bagage que chacun tenait en main.

Quand tous les colons eurent quitté l'île, ce fut le tour de Tartarin.

Depuis le matin, Pascalon s'agitait, préparant tout, réunissant en liasses les archives de la colonie.

A la dernière heure, il lui vint une idée de génie. Il demanda à Tartarin s'il devait mettre pour se rendre à bord son manteau de première classe.

« Mets-le toujours, ça les impressionnera ! » répondit le Gouverneur.

Et lui-même passa le grand cordon de l'Ordre.

En bas on entendait sonner les crosses de fusil de l'escorte, la voix dure de l'officier appelant :

« Monsieur Tartarin ! Allons, monsieur le Gouverneur ! »

Avant de descendre, Tartarin jeta un dernier regard autour de lui, sur cette maison où il avait aimé, où il avait souffert, subi toutes les affres du pouvoir et de la passion.

Voyant à ce moment le chef du secrétariat dissimuler un cahier sous son manteau, il s'informa, voulut voir, et Pascalon dut faire à son bon maître l'aveu du Mémorial.

« Hé bien, continue, mon enfant, dit doucement Tartarin en lui pinçant l'oreille, comme faisait Napoléon à ses grenadiers, tu seras mon petit Las Cases. »

La similitude de sa destinée avec celle de Napoléon le préoccupait depuis la veille. Oui, c'était bien cela.... Les Anglais, Marie-Louise, Las Cases.... Une vraie analogie de circonstances et de types.... Et tous deux du Midi, coquin de sort !

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

LA PANETIÈRE

Aujourd'hui l'Art entre partout dans la maison; il n'est pas de coin, dans un logis, qui ne se trouve orné de quelque objet, de quelque meuble dont la forme rappelle d'anciennes habitudes, des mœurs oubliées, et représente un goût qui n'est plus le nôtre. On recueille avec amour toutes les dépouilles du passé; on dispose ces débris avec soin, on essaie de leur rendre un peu de vie, et comme il n'est point facile de les faire reparaître aux yeux dans le cadre d'autrefois, on les accommode aux nécessités de notre existence actuelle, on les mêle à d'autres souvenirs qui ne portent plus la même date; on les détourne enfin de l'usage auquel ils étaient destinés. Peu importe, l'originalité du style ou la rareté du travail passent avant tout. Quand l'effet est gracieux, on ne demande pas davantage, et l'on est toujours séduit par le charme inattendu qui se dégage d'une habile résurrection.

Quelle est la jeune femme qui ne s'est ingéniée à placer dans son intérieur un objet dont elle modifiait le caractère et le rôle, après l'avoir touché de ses mains délicates? Ce n'était plus pour elle qu'une sorte de bibelot d'étagère qu'elle arrangeait avec coquetterie, sans trop prendre garde au sens et à la logique de l'arrangement. C'est ainsi que j'ai aperçu dans un salon où ne manquent point les élégances et où sont réunis côte à côte mille petits riens exquis, une panetière de Provence, cet humble meuble à renfermer le pain, que j'ai retrouvé bien des fois, suspendu

au mur, dans la cuisine des anciennes maisons où rien n'a changé. Cette panetière était sans doute artistement sculptée, elle avait l'aspect d'un coffre à jour, muni de deux rangées de petits balustres en bois ouvragé ; sur le panneau qui servait de porte se détachait un vase renfermant un arbuste exotique légèrement dessiné. Les ferrures étaient parsemées d'arabesques gravées avec beaucoup de finesse ; c'était, en un mot, un meuble d'art qui ne déparait en rien l'appartement où il avait été transporté. Et pourtant, on retrouvait avec une certaine surprise cette panetière devenue l'ornement d'un salon et servant à présent de bahut, de vide-poche, d'armoire à contenir des étoffes, des pelotons de laine ou des cahiers de musique. Elle semblait un peu dépaysée en définitive, bien que la place qu'elle occupait, posée comme n'importe quel petit meuble, eût été fort habilement choisie par la maîtresse de maison.

Dans un récent voyage en Provence, je me rappelle avoir vu à Arles, chez un marchand de curiosités établi près des Arènes, un véritable entassement de panetières de tous les styles. Cet objet s'est trouvé recherché comme tant d'autres ; les voyageurs et les touristes ont emporté quelque beau modèle richement orné comme un souvenir de leur passage, et les antiquaires ont tiré parti de cette faveur ; ils ont fouillé en tous sens les fermes et les châteaux, ils ont acheté à vil prix aux paysans le vieux mobilier qui garnissait encore leur cuisine ou leur grenier.

Meuble original, après tout, que la panetière, meuble curieux qui nous reporte à je ne sais quelle tradition ancienne, et qui semble évoquer une sorte de poésie bien provençale. On songe aux vieux châteaux des Alpilles, aux maisons abandonnées des Baux, aux demeures seigneuriales où ont passé les troubadours. Quand on retrouve une panetière dont la forme est presque gothique, on pourrait la croire sortie d'un manoir féodal décrit par Mistral dans *Calendal* ou dans quelque ballade des *Iles d'Or*. Voici une panetière plus récente, enrichie d'attributs classiques ; elle ramène la pensée à la Provence, dont Mme de Sévigné nous entretient dans ses lettres ; elle a appartenu peut-être à quelqu'une de ces dames qui visitaient Mme de Grignan, dans la ville paisible et monumentale du roi René.

Au moyen âge, au XVIIe siècle, hier encore, la panetière était un objet indispensable dans une maison ou dans un château. Elle renfermait un large approvisionnement pour une famille : ce

meuble de ménage était surtout utile dans les habitations isolées où il fallait garder le pain pour plusieurs jours, et, chez le paysan, elle le conservait souvent pour une semaine.

Et ce n'est pas seulement la panetière qui était nécessaire : la cuisine contenait aussi le pétrin. Dans les châteaux bâtis sur les cimes, au bord de la Durance ou du Rhône, il fallait pétrir le pain pour la consommation du logis : on n'allait pas au four banal, et l'on ne quittait pas aisément l'hiver la demeure lointaine et presque inaccessible, exposée au grand air et battue par tous les vents.

On retrouve encore dans les villes de Provence des pétrins décorés avec luxe et dont le bois sculpté est orné de figures ou de bas-reliefs. Qui sait si quelque châtelaine, qui possédait ces meubles de prix, n'a point elle-même plongé ses mains blanches dans la fine fleur de farine pour montrer à ses servantes qu'elle savait à l'occasion prendre sa part des soins domestiques, comme il convient à une bonne ménagère ?

Cette châtelaine a déposé ensuite le pain qu'elle avait pétri dans l'élégante panetière. Le sculpteur du moyen âge, habitué au symbolisme de l'époque où il vivait, a retracé sur les contours du meuble maintes leçons parlantes, dans le but d'exhorter la jeune dame à faire quelquefois œuvre de ses mains. Examinez les sujets à demi effacés qu'on rencontre le plus souvent : voici des Amours pétrissant la pâte, des Génies apportant des sacs de blé. La panetière et le pétrin ont été recouverts de scènes mythologiques, de sujets galants, de figures emblématiques. Le style italien de la Renaissance avait une large part dans cette décoration. Quoi de plus naturel que cette influence d'un pays voisin en Provence ?

Je connais aussi d'autres meubles dont la décoration est plus sévère et dont les sculptures représentent une leçon familière plus caractéristique. On y voit les femmes fortes d'après la Bible, quelques scènes de l'Évangile traitées en bas-reliefs : la Multiplication des pains, la Cène, les Noces de Cana, le Corbeau apportant le pain au prophète Élie. Ces meubles de Provence ont je ne sais quoi de religieux et d'ecclésiastique ; on peut supposer qu'ils ont appartenu à des couvents ou à des presbytères ; on y a pétri le pain des moines, on y a renfermé celui du curé.

Dans un salon moderne, il faut avoir une certaine entente pour mettre tout en ordre et faire un choix. Quelques panetières sont trop lourdes pour y trouver place ; il en est d'autres qui ne con-

viennent guère à un appartement d'aujourd'hui, par les hasards de la construction ou par le genre des sujets qui y sont figurés. Quant au pétrin, il sert de support; on n'en peut guère tirer parti autrement, même quand la forme en serait supérieure et réellement remarquable.

La panetière, au contraire, a droit de cité dans un intérieur coquet et elle s'accommode à tous les styles. On peut la mettre à côté des bahuts et des dressoirs de chêne, près des cabinets incrustés, des encoignures et des étagères de laque. Meuble d'églogue qui semble avoir joué un rôle dans les Bergeries de Racan ou de Segrais, elle s'assortit aux fauteuils Louis XIV et Louis XV, aux sièges recouverts de tapisseries qui représentent des scènes rustiques et des bergers.

Donnez-lui donc place dans votre salon, vous qui possédez ce goût délicat dont une jeune femme se fait honneur, mais n'en changez pas trop la physionomie pour lui faire prendre une apparence plus raffinée. Que la panetière ne devienne pas un meuble enrubanné et chargé de broderies à la mode; ne la couvrez pas de tapis et de soieries à franges. N'oubliez pas l'usage auquel elle était réservée autrefois, et rappelez-vous qu'elle a contenu dans son treillage de bois le pain de la maison.

Antony Valabrègue.

DIX ANS DE BOHÈME [1]

(*Suite*)

IX

OH ! L'ARGENT ! — FRANCISQUE SARCEY ET JULES CLARETIE. — *L'Etudiant* DE F. CHAMPSAUR. — *Les Écoles*. — *Le Molière* DE GEORGES BERRY. — UN ENTERREMENT D'HUISSIER. — *La Revue moderne et naturaliste* : HARRY ALIS ET GUY TOMEL. — DÉBUTS VARIÉS. — *L'Hydropathe* : PAUL VIVIEN. — BINETTES ET SONNETS. — *Tout-Paris*. — UNE SOIRÉE QUI NE RESSEMBLE PAS AU SUPPLICE DU PAL.

Comme on achevait de dîner, au restaurant, sur le boulevard Montmartre, je demandais une voiture ; un très parisien camarade me dit alors :

— Où pouvez-vous aller si vite ?

— Présider les Hydropathes, lui répondis-je.

— Ça vous rapporte donc ?

— Rien.

— Alors, conclut-il, c'est bête !

C'était bête, c'était naïf, c'était ainsi. Je m'imaginais remplir une mission : faire pénétrer dans les cervelles des jeunes étudiants, destinés à devenir la haute bourgeoisie, des notions de poésie et d'art ; leur dévoiler des livres inconnus d'eux, par le traitement de la diction publique ; forcer les jeunes poètes à entrer en lice, pareils à des troubadours des anciens temps,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril, et 10 mai 1891.

pareils et dissemblables en ce que les troubadours venaient frapper aux portes seigneuriales des châteaux féodaux, et qu'aujourd'hui c'est en s'adressant, sinon au suffrage universel, du moins au suffrage restreint des capacitaires bourgeois, rois de l'époque, qu'on peut se faire connaître et apprécier.

Cet apostolat bizarre était complet : dénué de toute jalousie littéraire, de tout parti pris d'école, essayant de laisser la place ouverte à tous les poètes, aux romantiques, aux parnassiens, aux brutalistes, modernistes, symbolistes, voire aux chansonniers gaulois, aux satiristes, et jusqu'aux mauvais poètes désireux de se lancer ; tous avaient le droit à la rampe, et le public seul devenait leur juge. Point une coterie, cela, ni lancement personnel, mais une sorte de théâtre de la poésie ouvert à tous, et en même temps un champ d'études pour les élèves du Conservatoire (pends-toi, Bodinier, nous avions rêvé le théâtre d'application avant toi).

Programme désintéressé pécuniairement, et, — chose plus difficile — littérairement désintéressé. Recommencerions-nous aujourd'hui, je ne sais pas ; mais, en tout cas, ce qui fut fait alors partait, on l'accordera, d'un sentiment digne d'éloge.

Je dois dire qu'en face de cette critique en une ligne de mon boulevardier, nous eûmes le plaisir, les camarades et moi, de recevoir, en colonnes de journal, les louanges et les encouragements de la presse.

Francisque Sarcey écrivait dans le *XIX*e *Siècle* (déc. 1878) :

« Les jeunes gens qui se sont réunis pour fonder ce cercle (les Hydropathes) sont pour la plupart des poètes en herbe, ou des élèves de l'École des Beaux-Arts, ou des musiciens. Il n'y a guère que cinq ou six semaines que le club est fondé, et il compte déjà près de deux cents membres.

« Il est confortablement installé rue Cujas... Là on dit des vers, on fait de la musique, on chante et l'on cause... Quelques jeunes artistes se sont déjà plu à venir à ces séances, qui sont aimables et gaies. Villain (de la Comédie-Française) y a fait des imitations fort drôles, dont tout le monde s'est pâmé. Coquelin Cadet y a dit quelques-unes de ces spirituelles saynètes qu'il débite à ravir et qui ont tant de succès dans les salons et les concerts. Il est probable qu'une fois l'institution connue, d'autres artistes ne demanderont pas mieux que de se faire entendre, dans ce milieu très intelligent, tout ensemble, et très sympathique.



« Ces jeunes gens, au besoin, se pourraient suffire à eux-mêmes. Beaucoup sont poètes, je veux dire qu'ils font des vers ; il est tout naturel qu'on leur demande d'en lire... Ce nombreux auditoire vaudra mieux pour leur former le goût et les avertir de leurs défauts que ces petites chapelles soi-disant poétiques, où chacun passe Dieu à son tour, tandis qu'une demi-douzaine de thuriféraires lui donnent de l'encensoir par le nez, à charge de revanche. Ces étroites coteries gardent leurs fenêtres soigneusement fermées aux grands courants de l'opinion publique. Les initiés y respirent un air subtil et entêtant, où leur talent risque de s'étioler. Les raffinements précieux de ces ciseleurs de vers ne vont pas au grand public, et c'est pour cela que je ne suis pas fâché d'apprendre que nos jeunes poètes peuvent aujourd'hui lire, devant les auditoires nombreux, leurs productions nouvelles.

« J'espère que beaucoup d'étudiants se feront agréger à ce club. Un jeune poète me faisait remarquer, non sans quelque amertume, que, parmi les étudiants en droit ou en médecine, il y en a, et des plus distingués, qui en sont encore, en fait de poésie, à la poésie classique, qui, depuis leur sortie de collège, n'ont rien lu que leurs livres de travail, ou, par-ci, par-là, le roman du jour, et ne se doutent pas de la grande révolution que V. Hugo a faite dans les vers français, en ces trente dernières années.

« N'y aurait-il pas quelque avantage à se joindre à toute cette élite de jeunes artistes, dont quelques-uns s'empareront un jour de la célébrité, qui deviendront des écrivains ou des peintres ou des musiciens de premier ordre, comme ils se destinent eux-mêmes à marcher sur les traces des Allou ou des Velpeau ?

« Après tout, une soirée passée là, à causer d'art et de littérature, est au moins aussi agréable, et, à coup sûr, plus utile que ne le sont les heures perdues à remuer des dominos sur une table de café. Il me semble que, si j'avais vingt ans, je demanderais à entrer au club des Hydropathes. »

Parmi bien d'autres articles, bien d'autres encouragements, même sous forme de lettres, je cite encore — car il se faut borner — ces lignes d'une correspondance écrite à *l'Indépendance Belge* (février 1879), par M. Jules Claretie :

« ... Et les *Hydropathes*, qu'est-ce que cela ? C'est une façon de club, une association littéraire de la rive gauche, qui semble croître chaque jour en nombre et en importance, et qui a déjà

son journal, son moniteur officiel, l'*Hydropathe*, comme elle a son président, M. Émile Goudeau, un poète, l'auteur d'un vigoureux volume de vers qui s'appelle hardiment : *Fleurs du Bitume*. M. Goudeau est un Périgourdin qui a su rendre avec énergie les nostalgies parisiennes ; il y a des muscles dans sa poésie. Le mercredi et le samedi, il préside donc, dans un rez-de-chaussée de la rue Cujas, cette réunion d'Hydropathes, qui font de la musique, disent des vers, ou en écoutent ; ils sont près de trois cents déjà ; il y a trois mois, ils étaient trente. Coppée, Monselet, André Gill, Paul Arène, entrent parfois au cercle Hydropathesque, et y récitent des sonnets ou des fragments de poèmes ou de fantaisies, prose et vers. Coquelin Cadet est le porte-voix de la plupart de ces nouveaux venus, il leur prête son flegme britannique, récite leurs bouffonneries, ou fait vivre leurs chimères. Les fantastiques saynètes de Charles Cros ont en lui un avocat applaudi ; il est bien l'homme de ce comique bizarre, étourdissant, d'une folie intense... Il entraîne d'ailleurs chez les Hydropathes plus d'un camarade de la Comédie-Française ; et, grâce à lui, cette réunion nouvelle, qui ne manque ni de poésie ni d'ardeur, connaît et applaudit le rire.

« Ainsi, c'est peut-être de ce rez-de-chaussée de la rue Cujas que sortira une renaissance littéraire pour le vieux quartier Latin. Il n'y a plus d'étudiants, dit volontiers M. Duquesnel, quand on lui parle du public de l'Odéon.

« On voit qu'il se trompe. Qui sait ce que deviendra le club des Hydropathes, tout bouillant, plein de vaillance, avec ses admirations et ses haines violentes ? Je n'en sais rien, mais j'y vois un heureux symptôme. »

Pour répondre à ce besoin d'activité qu'une réunion de trois cents jeunes gens faisait fermenter, bientôt des journaux et des revues se fondèrent, quelques-uns moururent rapidement, d'autres résistèrent pendant des années. Il y eut *l'Étudiant*, de Félicien Champsaur ; *les Écoles*, d'Harry Alis et Guy Tomel, qui vécurent peu ; puis *l'Hydropathe ;* directeur : Paul Vivien ; rédacteur en chef : Émile Goudeau ; *le Molière*, de Georges Berry ; *la Plume*, de Jean de La Leude, *la Revue Moderne*, par Harry Alis et Guy Tomel, qui eurent une assez longue carrière, surtout *la Revue Moderne*.

C'est ici le lieu de parler de ces journaux et revues.

Félicien Champsaur était un des plus jeunes, sinon le plus

jeune des Hydropathes ; mais, remuant et audacieux comme pas un, sous un aspect timide qui le faisait parler en style de télégramme, ou en petit nègre. Cela ne l'empêchait pas d'écrire de fort jolis vers, et d'exprimer dans *la Lune Rousse*, d'abord avec André Gill, ensuite dans *l'Étudiant*, qu'il venait de fonder, des idées justes, nettes, telles que celles dont M. Jules Claretie parlait dans l'article de *l'Indépendance Belge* cité plus haut.

« ... Vive le tapage produit par le battement des cœurs de vingt ans ! Dans une gazette du quartier Latin, qui prend pour titre *l'Étudiant*, un nouveau venu, plein d'ardeur, prosateur et poète, M. Félicien Champsaur, propose à tous les directeurs de théâtre de faire, aux *premières représentations*, un service à la jeunesse. Vingt places payées qu'on réserverait à ces étudiants. Peut-être communiqueraient-ils un peu de leur fièvre à ces premières toujours uniformes où se rencontrent éternellement le dessus et le dessous du panier parisien.

« Et ce projet, qui me sourit, ne date pas d'hier. Il fut exécuté à l'Odéon du temps de M. de La Rounat, etc. »

A cette époque, F. Champsaur hésitait un peu entre la politique et les lettres. Il fréquentait Laguerre et Pichon, les futurs députés, autant qu'André Gill, avec lequel il devait créer *les Hommes d'Aujourd'hui*, — ce fut un des premiers adeptes du club — et *les Hydropathes*, où il venait dire des sonnets d'un modernisme souvent exquis, et qui ont paru à *l'Événement* et ailleurs, avant d'être réunis en volume chez Lemerre.

Les Écoles, fondées par Harry Alis et Guy Tomel, vécurent peu ; mais les deux jeunes associés y apprirent le métier de directeur, cette expérience leur permit ensuite de faire durer quatre ans *la Revue Moderne*, dont je parlerai plus loin.

La Plume, de Jean de la Leude, avait pour secrétaire l'hydropathe Edmond Deschaumes, dont les chroniques ont été depuis si remarquées au *Réveil*, à *l'Écho de Paris*, à *l'Événement*, au *Mot d'Ordre*, et, entre temps, au *Chat Noir-Journal*. *La Plume* — titre bizarre — ne dura pas ; on appela bientôt ce recueil *la Revue artistique et littéraire*, et comme elle possédait une couverture émeraude, *la Revue Verte*.

Le Molière, de Georges Berry, actuellement conseiller municipal, eut une existence de peu de durée ; néanmoins, ce journal eut pour collaborateur Clairville, le célèbre Clairville (il était encore célèbre en ce temps-là). La mort de ce vaudevilliste fut

l'occasion d'une bizarre aventure. Georges Berry et le directeur du *Molière* devaient aller à l'enterrement du maître ès flonflons. Ils partirent en retard, et se rendirent à l'église. Là, ils se dissimulèrent dans la foule. Le directeur du *Molière*, très ignorant de Paris, reconnaissait ou croyait reconnaître dans l'assemblée Victor Hugo, Renan, Émile Augier, Mme Anaïs Ségalas, Emmanuel Gonzalès et *tutti quanti ;* prudent et déjà politique, Georges Berry ne reconnaissait personne. La cérémonie étant terminée, les deux directeurs du *Molière* se jetèrent dans une des voitures de deuil, et atteignirent le Père-Lachaise. Là, graves et recueillis — Berry cherchant vainement une figure de connaissance parmi l'assemblée, tandis que son jeune co-directeur entrevoyait ici Madeleine Brohan ou Coquelin Cadet, plus loin Barbey d'Aurevilly ou Burani — là, graves et recueillis, ils se mirent au premier rang, pour écouter, sur la tombe de Clairville, le discours de circonstance, l'oraison funèbre. Un homme s'avança sur le talus, un homme grisonnant.

— C'est Émile Augier, murmura le co-directeur.

— Chut ! fit Georges Berry, qui continuait à ne reconnaître personne.

Le monsieur grisonnant commença :

« L'homme que nous pleurons tous fut un modèle dans une profession, hélas ! trop dénigrée. Il avait à la fois la dignité et le style de cet emploi, si nécessaire à la sécurité des transactions... »

— Où sommes-nous ? pensait Berry.

« ... des transactions, dont l'honnêteté devrait être la règle, mais qui si souvent sont en proie à des contractants infidèles. Nous subissons le discrédit !... Mais, messieurs, ceux qui nous discréditent sont ceux-là précisément qui ne devraient avoir aucun crédit... Ah ! Messieurs devant cette tombe si prématurément ouverte, je voudrais pouvoir dire ce qu'est la vie honnête, probe, acharnée, des hommes qui représentent la Porte de la Justice ; car le papier timbré n'est autre que le glaive de la Loi moderne, et, comme l'indique notre titre, l'Huis sacré du temple du Droit. Dire du mal des huissiers... »

— Oh ! dit Georges Berry, fuyons.

— Mais pourquoi, répartit le co-directeur, il parle très bien Émile Augier.

— Allons ! allons ! fit Berry.

Et ils décampèrent. Ils s'étaient trompés de chapelle, et avaient suivi l'enterrement d'un huissier.

J'étais alors rédacteur du *Molière;* mais je n'allai pas à l'enterrement de Clairville.

Je fus aussi — oh! un court instant — secrétaire de *la Revue Moderne et Naturaliste.* Elle s'appela *Moderne* dès l'abord, puis *Naturaliste*, afin de complaire à Harry Alis, qui en tenait pour l'école zolaïque et obligatoire — obligatoire à cette époque-là! ô temps enfui!

Ce fut pour les Hydropathes, simples diseurs de vers, une occasion de débuter sous la forme typographique, à côté de ceux qui s'étaient déjà fait imprimer et applaudir. Je trouve parmi les noms acclamés ou connus, arrivés ou tout au moins dévirginisés par la publicité : Paul Bourget et Maupassant. Des vers de Bourget et aussi une étude de Renan.

De son ermitage de la rue Guy-de-la-Brosse, le doux poète, l'analyste délicat qui devait devenir le profond psychologue du roman, sortait parfois pour venir aux Hydropathes, et il nous donnait quelques vers. Je cite au hasard :

SONNET

S'il est un instrument qui déshonore l'âme,
C'est d'aimer une femme indigne, et de saisir,
A l'heure extasiée et tendre du plaisir,
Dans sa voix, un écho de son métier infâme.

Ces mots entrecoupés de ces soupirs de flamme,
Elle les a soufflés froidement, à loisir,
Pour exciter leurs sens et fouetter leurs désirs,
A l'oreille de ceux qui paient pour qu'on se pâme.

Et puis, ils ont étreint tout nu ce corps si beau,
Ils ont baisé sa bouche, ils ont baisé sa peau,
Leurs mains ont caressé sa chair abandonnée...

Ah! que n'est-il une eau lustrale, un vin puissant,
O femme, pour guérir l'âme passionnée,
Ou pour te rajeunir et te laver le sang!

Guy de Maupassant, qui, tout en fréquentant aux soirées de Médan, n'avait pas donné ce chef-d'œuvre *Boule-de-Suif*, cherchait encore sa voie dans la poésie ; l'une de ses pièces, intitulée *la Fille*, faillit faire passer *la Revue* sous le knout de la justice.

Dans le même numéro, J.-K. Huysmans donnait une étude intitulée *Symphonies parisiennes*. Mais là débutèrent, si je ne m'abuse, Paul Alexis — le futur Trublot du *Cri du Peuple* — avec *les Femmes de M. Lefère;* Edmond Deschaumes, avec une nouvelle, *un Nihiliste Français;* Guillaumel, c'est-à-dire Guillaume Livet *(Mirliton* du *Gil-Blas* et de *l'Événement), la Fabrication d'un roman;* Paul Lordon *(le Diablotin* de *l'Écho de Paris),* avec des critiques dramatiques; Dubut de Laforet avec une nouvelle, *Dans les Champs;* Maurice Guillemot, Detouche et Fragerolle (critique par hasard, musicien de profession) et mon pauvre cher frère Léo Goudeau, lui aussi musicien, devenu écrivain sous le pseudonyme de Léo Montancey (il est mort à la peine); et Vast-Ricouard, et les chefs de la prose, Harry Alis, Guy Tomel et Champsaur. Pour la poésie, je vois des disparus, comme Jules Aubry — grave professeur de droit, en province aujourd'hui — avec *les Moulins de Pierre*, dont je veux citer les premières strophes :

Vous êtes les géants superbes de la plaine,
O vieux moulins à vent sur le sol accoudés,
Et, dans les champs baignés de lumière sereine,
J'aime à voir se dresser vos profils dénudés.

J'aime vos toits en cône et vos murailles grises,
Et le vol des oiseaux qui vient raser vos flancs,
Et vos ailes de toile où palpitent les brises,
Et vos meuniers, pareils à des fantômes blancs.

Mon œil se plaît souvent, ô mes bonnes tourelles,
A voir dans l'air sonore et rempli de frissons,
S'ébranler lentement vos gigantesques ailes,
Quand le vent qui se lève incline les moissons.

Vous êtes les joyeux travailleurs que la brise
Anime incessamment à grands coups d'éventail,
Et vous m'égayez l'âme, ô clochers sans églises,
Où sonne tout le jour la messe du travail...
. . . .

J'aurais voulu citer aussi les premiers vers de Théodore Massiac (1) qui, aujourd'hui, écrit les avant-propos dramatiques au *Gil-Blas*, et les débuts de Trézenich, auteur des *Gouailleuses;*

(1) Massiac imagina, d'après un usage très ancien, de mettre des minuscules en tête des vers.

de Lemouel (poète des *Feuilles au Vent*, et dessinateur du *Chat Noir*), et de Gustave Vautrey (qui fit jouer en collaboration avec Livet un acte à l'Odéon), et de Clovis Hugues, le farouche tribun ; tous placèrent en bel ordre leurs vers sous le pavillon hydropathique que tenait haut et ferme *la Revue Moderne et Naturaliste*. Eh quoi ? je vois là poindre l'oreille d'un décadent — oh ! non, pas décadent ni déliquescent, il m'en voudrait trop — d'un symboliste, Gustave Kahn.

C'est un poème en prose qui commence ainsi :

« Absinthe, mère des bonheurs, ô liqueur infinie, tu miroites en mon verre comme les yeux verts et pâles de la maîtresse que jadis j'aimais. Absinthe, mère des bonheurs, comme Elle, tu laisses dans le corps un souvenir de lointaines douleurs ; absinthe, mère des rages folles et des ivresses titubantes, où l'on peut, sans se croire un fou, se dire aimé de sa maîtresse. Absinthe, ton parfum me berce... »

Cela se termine de la sorte :

« Le caboulot est large, carré, et sur les tonneaux aux ventres ronds, le gaz allume des étincelles, et sur les tables de bois, jacassent et fument des pipes des gens pauvres et mal mis, enlaidis des lueurs du gaz...

« ... Et là viennent des collégiens, pour fumer en contrebande la pipe qu'ils déposeront, là-bas, près d'un mur. Ils s'en vont, les collégiens, l'estomac tout barbouillé, mais si fiers d'avoir accroché à leurs dents le brûle-gueule qu'ils iront déposer là-bas près d'un mur.

« Le caboulot est carré, long, plein de lumière et de fumée. »

Maurice Rollinat donnait aussi très souvent à *la Revue* les pièces dites aux Hydropathes, et, pour mon compte, vers ou prose, j'y versai soit sous mon nom, soit sous le pseudonyme de Diégo Malevue, ou de Dr Servet, la valeur d'un fort volume in-octavo.

La Revue Moderne et Naturaliste, sise d'abord au cinquième étage, rue Blanche, vint se loger rue Monsieur-le-Prince au rez-de-chaussée, d'où elle partit vers la rue Grange-Batelière, où, à l'âge de deux ans et quelques mois, elle expira, munie des sacrements hydropathiques, et pleurée par tous ceux qui la connurent.

Ce fut certes le plus sérieux effort de la Société pour se condenser ; mais ce qui faisait la force des Hydropathes, en tant que

réunion fort nombreuse, c'était l'absence de doctrines uniques et imposées, le personnalisme des adhérents, leur indépendance. Pour une *Revue*, au contraire, il semble nécessaire que l'on parte d'une doctrine absolue, que l'on impose ou que l'on fait accepter aux lecteurs. Car le lecteur est dérouté dans son esthétique, tandis que le spectateur accepte tout. Il y a entre l'abonné et le spectateur qui passe, la même différence qu'entre un amateur de tableaux qui veut composer une galerie, et celui qui va au Salon ou aux musées, se laissant aller à ses impressions mobiles.

D'ailleurs, trop de juvénile audace dans une *Revue* détonne, depuis que ce terme de *Revue* est devenu synonyme de jansénisme outrancier. Une *Revue* doit avoir des jupes amples, et doit se passer de cuisses.

Le journal *l'Hydropathe*, lui, ne fut pas sérieux, peut-être pas assez, et quelquefois versa dans le pur *tintamarre*. A quoi donc pensait le rédacteur en chef? Hélas! il n'avait qu'une autorité médiocre sur le terrible créole Paul Vivien, qui en était le directeur, le bailleur de fonds, l'impresario, le factotum, la vie en un mot, ni sur le subtil Georges Lorin, qui, sous le pseudonyme de Cabriol, était le dessinateur attitré des personnages hydropatiques, et choisissait ses héros à sa guise; et — chose dure à avouer — ce rédacteur en chef n'avait peut-être pas assez d'autorité sur *lui-même*, se laissant aller au gré des fantaisies burlesques, oubliant parfois, trop souvent, les intérêts sacrés de l'Art qui m'étaient confiés. Pas pontife pour un sou, ce farouche président... Gendarme aux séances, afin de faire respecter les personnes, et d'imposer le silence aux indisciplinés ; mais, en dehors de la chaire curule, bayant aux corneilles pour son compte, et, jetant même — hélas ! hélas ! hélas ! — sa démission de fonctionnaire au nez du ministre des finances, qui demeura impassible (n'est-ce pas, Léon Say?), tant ce bureaucrate-poète croyait à l'avenir.

L'Hydropathe-journal publiait donc chaque... chaque quoi, au fait?... chaque fois qu'il paraissait, la charge d'un hydropathe, choisi entre cinq cents par l'éclectisme de Cabriol, poète et dessinateur.

Il y eut celle du président, naturellement; puis André Gill, Félicien Champsaur, Coquelin cadet, Charles Cros,... Sarah Bernhardt (oui, Sarah ! Sarah était hydropathe), Charles Lomon, Maurice Rollinat, Vacquerie, Luigi Loir, Mélandri, Frémine,

Charles Leroy, Grenet-Dancourt, Moynet, Guy Tomel, Villain, Gustave Rivet, Alphonse Allais, Galipaux, Sapeck, Bastien-Lepage, Fernand Icres, Émile Cohl, etc.

On aurait pu laisser à la postérité bien d'autres médaillons : Paul Arène, Coppée, Bourget, Clovis Hugues, Paul Marrot, Paul Mounet, Harry Alis, Lebargy, et plusieurs encore ; mais le journal, malgré son intermittence, ne vécut qu'un an et demi ; c'était un laps de temps réellement insuffisant pour construire un Panthéon.

Afin de réparer autant que faire se peut avec une plume cette omission du burin, je trace des silhouettes télégraphiques : Paul Arène est de moyenne taille, sec comme un sarment, et vif comme un diable, barbe en pointe, les yeux doux et la lèvre railleuse ; Coppée, Bonaparte (c'est le cliché) rêveur dans la solitude, gai dans Paris ; pas de barbe ; Paul Bourget, grand, très doux, moustache blonde ; Clovis Hugues, petit, chevelu, barbu, figure ayant éprouvé quelque tremblement volcanique ; Paul Marrot, petit, noir de la barbe et du cheveu, un Sarrazin, obligé de fuir Charles Martel, et oublié à Poitiers par quelque Maugrabin ; Paul Mounet, autre Sarrazin, mais grand, fort comme un Turc (naturellement) ; Harry Alis, genre anglais, long, froid, barbe lisse et châtain ; Lebargy (allez voir aux Français)... On pourrait longtemps continuer, de la sorte ; vous ne seriez guère plus avancés.

Dans les numéros de *l'Hydropathe*, à la suite de la charge, où tous sont peints couleur brique, à l'instar de figures étrusques, je cueille quelques sonnets-silhouettes, les uns de Jouy, plusieurs de Cabriol, les autres de celui-ci ou de cet autre.

Voici ce qui fut alloué au président dans le numéro un. On ne dira pas que les Hydropathes furent une société d'encensoir mutuel. Avec quel irrespect Grenet-Dancourt traite son supérieur :

Sa barbe est noire, noire, et son front haut, austère,
Son nez est ordinaire, et son œil est hagard ;
Il a l'esprit alerte et prompt comme un pétard,
L'hydropathe le craint, mais se tait et vénère.

Il est bavard comme un portier de monastère,
Mais n'aime pas le bruit des autres, et sait l'art
D'apaiser la tempête avec un bolivar
Dont il couvre à propos son crâne âpre et sévère.

Il tient un peu de l'ours et du bâton noueux :
« Oh! c'est qu'un imbécile et moi! cela fait deux! »
Dit-il, et, devant lui, l'hydropathe frissonne.

Il fait des vers qui sont beaux, si beaux que personne
Ne comprend. Il est dur, mais noble, zinc et beau.
Sur nos lèvres son nom vole... hein? oui... c'est Goudeau.

Dans ce même numéro un, je cueille ce sonnet-programme de Jules Jouy.

Quitte le restaurant discret, où vous soupâtes,
Niniche et toi, bourgeois vide et prétentieux ;
Profitant du lorgnon que le vin sur tes yeux
Pose, viens avec moi t'asseoir aux Hydropathes.

Pourtant, avant d'entrer, un mot, — que tu t'épates
Ou non, garde-toi bien des mots sentencieux
Devant ce défilé de profils curieux ;
L'endroit est sans façon, on n'y fait point d'épates.

Certes ne t'attends pas à trouver un goût d'eau
Au parlement criard que préside Goudeau ;
Laisse à ton nez poilu monter l'encens des pipes ;

Et — moins sot que Louis, aux canons bien égaux,
Foudroyant les Téniers et leurs drôles de types —
Du Cercle Hydropathesque admire les magots.

Dans le numéro 4, on vit la face souriante de Coquelin cadet un sonnet de Cabriol (G. Lorin).

Coquelinin, coquelinant,
Bon Coquelin de joyeux rire,
L'Hydropathe — que tu dois lire —
T'envoie un joli compliment.

Bon petit cadet, caquetant
Les contes que Cros sait écrire,
Et que Coquelin seul sait dire ;
Bon cadet que nous aimons tant.

Salut, tout neuf sociétaire!
Mais pour nous ne vas pas te taire,
Pour vivre il nous faut ton crincrin.

Pirouette (1) de la parole
Ne rends pas sérieux ton rôle...
Les Français... mourraient de chagrin.

(1) Pirouette est, comme on sait, le pseudonyme littéraire de Cadet.

Dans le numéro 14, celui de Charles Frémine, un beau sonnet de Rollinat.

Toi, tu vis dans l'azur, et moi dans les abîmes,
Et, tandis que mes vers pleins de brume et de fiel
Ont des parfums de mort, de débauche et de crime,
Les tiens ont la saveur de lait frais et de miel.

Moi, j'enchâsse l'horreur en d'infernales rimes.
Et j'enfonce en mon cœur un morbide scalpel;
Toi, tu chantes l'amour, et, le beau, tu l'exprimes ;
Satan ne t'a jamais fait de nocturne appel.

Et pourtant mon esprit vers ton âme se penche,
Et mon spleen ténébreux, lorsqu'en toi je m'épanche,
Au bras de ta gaieté pour un instant s'endort.

C'est que toi, radieux, et moi, criblé d'alarmes,
Nous nous chauffons tous deux à l'Art, ce soleil d'or
Qui jette ses rayons aux hideurs comme aux charmes.

Et dans le numéro 16, ce sonnet de Cabriol à Grenet-Dancourt (tant pis pour toi, Grenet, je te rends la pareille).

Je ne sais pas si sa maîtresse,
Chaque soir lui fait une scène
Pour son profil. Mais, s'il s'adresse
Aux directeurs... adieu la scène (1).

Trop laid pour trouver un Mécène
A guider son art qui s'empresse,
Il peut se jetter à la Seine.
Pour plaire il faudra qu'il renaisse.

De près, cependant, la prunelle
Est veloutée et presque belle;
Et puis enfin, pour nous séduire,

— Dans un calembour qui condense
L'homme — pour l'esprit, on peut dire
Qu'il est un *Grenet d'abondance*.

Dans ce numéro 16, on annonçait avec fracas et bonheur le premier prix de comédie remporté par l'hydropathe Lebargy. Et Cabriol, sous les divers pseudonymes de Balthazar ou de Riren-

(1) Depuis, ce fâcheux pronostic a été démenti onze mille fois par *Trois Femmes pour un mari.*

bois, Georges Lorin enfin, demandait la décoration de la Légion d'Honneur pour... Sarah Bernhardt.

Dans le numéro 20, la charge d'Émile Taboureux (qui signa quelque temps *Mahori* au *Figaro*) accompagnée d'un sonnet amusant de Cabriol.

C'est le sapeur du régiment
De la lyre... subséquemment!
Et son sourire à tout moment,
Prouve qu'il n'a pas de tourment.

Ce sourire, c'est sa moustache
En croc qui dans les coins l'attache.
Il a z'une plume pour hache.
Et, de temps en temps... un panache.

Sa gaieté, de la prose aux vers,
Flirte... le bonnet de travers,
Sympathique pour tout le monde.

C'est pourquoi l'on chante à la ronde,
En trinquant : « Qu'ils sont donc heureux,
Les ceuss-là qui sont Taboureux ! »

Taboureux est resté le véritable fidèle du quartier Latin. C'est une vocation d'éternelle jeunesse.

Dans ce même numéro, et par contraste, pour montrer que souvent l'on mêlait les pleurs au rire, en ce *parlement criard* des hydropathes, se trouvent les vers que Charles Cros intitule :

A DES AMANTS

Aimez-vous, soyez beaux, puisque vous le pouvez,
Malgré les haines,
Oubliez, entre deux baisers, les réprouvés,
Les morts prochaines.
Courez les bois, mangez les mûres, et cueillez
Les fleurs discrètes
Sous l'herbe ; ornez de leurs pétales effeuillés
Vos belles têtes.
Ou bien allez, dans les théâtres, sous le gaz,
Aux bonnes places.
Sans écouter le drame : « Hélas ! ma mère, hélas ! »
Prendre des glaces.
Étonnez, indignez, tout le monde pervers,
Que vous importe ?

Puisque le vent, tandis que je vous fais ces vers,
Vous les apporte.
Toi, mon cher, aime-la, regarde-la, répands
Sur mille toiles
Son portrait, en des tons pris des peaux de serpents
Et des étoiles.
Et vous, que je revois, quand je ferme les yeux,
Vivez heureuse,
Sans vous inquiéter du tombeau pluvieux
Que je me creuse.

Sous l'ironie discrète de ces vers, le grave et doux poète chante l'amour perdu, envoie un conseil à son rival heureux, et une larme discrète à Celle qui l'oublie, comme plus tard, quelques ans plus tard, en larges strophes d'une émotion contenue, il dira la mort de la trop aimée.

C'est de l'impressionnisme douloureux, et Charles Cros a dû rudement servir de maître aux néophytes du symbolisme.

Dans le numéro 18, voici Georges Moynet qui ressemble physiquement, trait pour trait, à Émile Zola, en plus jeune. L'impassibilité et la bonhomie de ce narrateur rondelet eurent un succès fou, que contaste le sonnet de Grenet-Dancourt :

Il se rit que l'on confonde
Avec un fût de cognac,
Ou bien un pot à tabac,
Sa personne rubiconde.

Sans pareille est sa faconde
Du plaisir joyeux cornac,
Il vide gaiement son sac
A malices sur le monde.

Bien assez chantent la mort
Et les cruautés du sort ;
Lui, fait craquer les corsages,

Et dilate les visages.
— « Chacun dit-il reconnaît
« Que le rire avec MOI NAÎT. »

Dans le numéro 22, c'est Guy Tomel, le professeur si bizarrement rencontré par moi chez la volage Nini-Thomar ; c'est le fondateur de *la Revue Moderne*, un hydropathe acharné, qu'une maladie de poitrine força de quitter Paris pour aller vendre en

Algérie des dattes, des oranges et du vin (oh ! en gros), ainsi salué par Cabriol :

BON VOYAGE A GUY TOMEL

Tu t'en vas et tu nous quittes
La bronchite entre les bras;
Mais fort, tu nous reviendras !
Pour la peur nous serons quittes.

Pour que mieux tu t'en acquittes,
Au pays des Saharas
Va !... tu me rapporteras
Une rime riche en *quittes*,

Hydropathesque saint Jean
Parle de nous à la gent
Lionne, mais arriérée ;

Et puissent tes beaux discours,
Dans l'algérique contrée,
Faire accepter *nos vieux ours.*

Il le fit, en effet, avec zèle, jetant nos noms aux colons, dans des conférences. Il le fit mieux, et offrit un asile à Léo Goudeau, Montancey, lorsque, épuisé par la maladie, le pauvre musicien alla demander à l'Algérie un peu de lumière et de chaleur, avant de mourir. L'auvergnat Guy Tomel, sous un aspect ironique, est le meilleur cœur que nous ayons connu, et il faut saisir l'occasion de le lui dire.

Je ne voudrais point avoir l'air de débiter un palmarès, aussi je me hâte : voici Eugéne Lemouël, l'auteur de *Feuilles au vent*, puis Villain, le *grand* Villain adorné d'un rondeau d'André Gill :

RONDEAU

C'était vilain ? Non pas, mais c'était insolite,
Et, du fond du brouillard, ça venait carrément
Sur moi. Je me disais en me frottant l'orbite :
« Eh ! mais c'est l'obélisque indubitablement,
« Qui vient de découcher — farceur de monument ! —
« Et dès l'aube retourne au socle qu'il habite. »
Or, comme devant lui je m'effaçais très vite,
L'objet hors de la brume émergea brusquement...
C'était Villain !

Il avait découché, parbleu ! le sybarite ;
J'avais donc sur un point, préjugé sagement,
Et je réclame ici tout l'honneur que mérite
Une observation précise ; seulement,
Ce n'était ni clocher, ni pic, ni monolithe...
C'était Villain!

Dans ce numéro 24, on annonçait la mort prématurée d'un jeune poète, Victor Zay, qui donnait plus que des espérances. Hélas! ce fut le premier d'entre les nôtres qui disparut....

Passons, passons vite ; ce palmarès risquerait de se changer en recueil nécrologique. Adieu, pauvre petit Victor Zay, toi qui étais si fier de porter un ruban de velours noir, large de quinze centimètres, à ton chapeau. C'était un crêpe qu'il eût fallu. Passons, passons vite !

C'est Gustave Rivet, le poète, l'auteur d'un drame, le *Châtiment*, joué avec succès à Cluny, le député Rivet, le sous-secrétaire d'État, etc., etc.

Puis Alphonse Allais, que les *fumistes* reconnaissent pour véritable chef, depuis l'exil volontaire de Sapeck, et qui est rédacteur en chef du *Chat-Noir Journal.*

Galipaux, pas plus haut qu'ça et qui est devenu étoile à *la Renaissance*, tout en écrivant des volumes si drôles, tels que *Galipètes* et la *Tournée.*

Voici Sapeck, avec biographie d'Alphonse Allais : Sapeck venait d'être le héros d'une bizarre aventure. Il avait eu l'idée singulière de se teindre les cheveux en rouge, non point d'un tout modeste rouge, mais d'un rouge de sang et feu ; il s'était fait faire un gilet jaune, des culottes courtes, et, coiffé d'une toque écossaise, il se promenait au jardin du Luxembourg. Son apparition excita un tel enthousiasme, un si énorme délire de la foule, que les gardiens le saisirent, malgré sa résistance, et le transmirent aux gendarmes qui gardaient le palais, lesquels le confièrent aux sergents de ville du trottoir ; finalement, ceux-ci l'emmenèrent au poste.

Nous allâmes quelques heures après pour le réclamer ; or, il ne pouvait pas sortir, parce qu'il avait appartenu : 1° au ministère de l'Intérieur, entre les mains des gardiens du Luxembourg, d'où un rapport au ministère ; 2° à la place de Paris, au moment où les gendarmes s'étaient emparés de lui ; 3° à la préfecture de Police, et 4°, à la suite d'un rapport, au parquet de la Seine. Il

y avait conflit entre ces divers pouvoirs. Il fallut douze heures pour les mettre d'accord. Étrange, n'est-ce pas? Mais bien administratif.

Voici le dessinateur Émile Cohl, l'exécuteur testamentaire du pauvre André Gill, auquel il a consacré un volume (chez l'éditeur Vanier).

Maurice Petit, sous-organiste à l'église des Invalides, et qui fut un instant président des *Hirsutes*, cette société née des cendres hydropatesques.

Bastien-Lepage, le glorieux peintre, mort en pleine efflorescence.

Enfin, Fernand Icres, l'auteur du *Mitron* des *Fauves*, qui d'abord fit dire ses vers par Lebargy, puis se hasarda lui-même, malgré le plus terrible accent pyrénéen que jamais oreilles humaines aient ouï, surtout lorsqu'il déclamait la pièce intitulée *l'Ancienne*, commençant ainsi :

Deux ans d'amour mièvre et mignarde
N'ont point chassé la montagnarde
Des souvenirs de mon passé;
Et je vieillis, sans que je puisse
Oublier son flanc et sa cuisse
S'étalant au bord du fossé,

Supposez un Marseillais, mâtiné d'Espagnol, et saupoudré d'auvergnatisme, disant ces vers : *Deux angn... n'ont poingn... oublier son flangue... S'étalangt.* C'était terrible. Puis cette loi bizarre, imposée par on ne sait qui, forçant le Méridional pur à prononcer *fiaule* pour *fiole* et *drale* pour *drôle*, une *saule frite* et un *sole pleureur* ! ! Ne semble-t-il pas qu'il existe là-bas, chez nous un conservatoire spécial pour déformer les sons ? On le croirait. Eh bien ! cet accent bizarre, étant donnée la nature des poèmes d'Icres, contribuait positivement à son succès, au grand ébahissement du délicat Lebargy.

Dans ce numéro dernier, je cueille ce quatrain fantaisiste inscrit sur l'album du phare de Fatouville (près Honfleur) par Georges Lorin (Cabriol).

Comme il est des femmes gentilles,
Il est des calembours amers !
Le fard enlumine les filles,
Le phare illumine les mers.

Le journal *l'Hydropathe* qui porta le titre de *Tout-Paris* en ses trois derniers numéros, décéda — lui aussi ! — au mois de juin 1880, dans une imprimerie de Sceaux, tandis que l'air embaumé de la senteur des lilas invitait à vivre. Hélas !

Mais ce ne fut point la faute de son fondateur, Paul Vivien. Non. Il dépensait son temps et son argent à soutenir cette feuille illustrée. Malheureusement l'ambition de faire grand nous perdit. Un jeune homme qui portait hardiment le pseudonyne de Joinville (excellent nom de directeur de chroniques, à la condition d'avoir toujours avec soi *Cinq Louis*) ayant fait un héritage, déclara vouloir agrandir, restaurer, transformer, ennoblir *l'Hy drophate-Journal* en le transportant sur la rive droite en un local, 40, rue Richelieu, au quatrième, avec un nom nouveau : *Tout-Paris*, etc., etc. Espoir, rêve, illusions !

Joinville jouait au baccarat encore plus qu'au Mécène. Ce fut notre perte.

L'ouverture du local s'était du reste accomplie sous de fâcheux auspices. Je narre l'histoire telle quelle :

Joinville et son fidèle Achate, Gabriel R....., avaient lancé une série d'invitations dans le monde des lettres et des arts : *Tout-Paris* devait être là. Il fallait même aller quérir certains artistes en voitures. Je fus chargé de Tolbecque et de son violoncelle. Vers neuf heures, le musicien et moi, nous descendions devant la porte cochère. La concierge se chargea de l'instrument ; nous nous mîmes à gravir, rapides, l'escalier du *Tout-Paris*, Au quatrième ! horrible ! La clef sur la porte, à l'intérieur personne, pas un lampion... la solitude !... et la nuit !... Qu'est-ce à dire Je redescends, palpitant, demander une bougie à la concierge. Je fais le jour, un jour vague, promenant sur les meubles, le long des tentures, avec mon maigre luminaire, d'énormes ombres fuyantes, armées de fantômes noirs, seuls habitants de ce logis. Tolbecque s'assied, impassible.

Des pas dans l'escalier. Voici l'acteur Montbars, Coquelin cadet, Daubray... Leur étonnement se joint au nôtre, comme un coefficient, et le change en ahurissement. Encore des pas dans l'escalier. Voici des journalistes, des poètes, des chanteurs. Nous sommes vingt autour de l'unique bougie plantée sur un candélabre à cinq branches. La plaisanterie paraît forte ; mais on rit. Quelqu'un déniche dans une salle un panier de champagne. On trouve des verres. Sur une table, nous posons le candélabre et nous buvons.

et toujours des pas dans l'escalier... Quarante personnes maintenant. Vivien, triste d'abord, se tord de rire ensuite.

Un pas rapide... Ah ! je saisis Gabriel R... dans l'antichambre. Quoi ? qu'y a-t-il ?

— ... Passé au jeu la journée! oublié l'heure ! Perdu ! regagné ! reperdu ! tout perdu !

— Tout ? Oh !

— Joinville ne peut toucher somme que demain.

— Où est-il ?

— Il cherche... cherche... cherche... argent... victuailles... boisson... luminaire...

— Où ?

— Chez sa maîtresse... écuyère... Cirque... d'Été... Mazeppa !...

Un pas, deux pas, dans l'escalier, des pas lourds. Est-ce Blucher encore, ou Grouchy ?... C'était Grouchy. Sauvés !

Mazeppa, Joinville, des domestiques, des bourriches, des homards, des bouteilles, et... oui, des bougies ! un groom du cirque allume. Illumination ! enfin !

La soirée fut charmante. Des vers et des chansons, du piano et du violoncelle, du rire et un souper improvisé.

Vers une heure du matin, au sortir de ce festin-concert, qui, à l'inverse du pal, avait si mal commencé pour finir si bien un groupe s'obstinant à discuter sur Sarah Bernhardt, cassa la glace du Café du Théâtre-Français.

Le poste n'était pas loin. Heureusement la rédaction du *Tout-Paris* possédait un créole, une manière de nègre, bien mis, qui était chargé de rester au violon pour les autres. On alla le chercher le lendemain, et... Joinville ayant touché, on paya la casse... Mazeppa aussi fut remboursée, heureusement, mon Dieu !

Cela n'empêcha pas le journal de succomber peu après sous le poids des abatages, des tirages à cinq et des bûches.

Emile Goudeau.

(*A suivre*)

LE DON JUAN DE VIRELOUP

I

Une claire matinée de juin. — Du fond des grands bois qui entourent Auberive, la vagabonde chanson du coucou arrivait jusque dans les maisons du village. Ce refrain printanier et mystérieux pénétrait par bouffées dans le sombre bureau du receveur des domaines, et donnait de notables distractions à un petit commis de douze ans, aux cheveux blonds ébouriffés, au teint semé de taches de rousseur et à la blouse bleue trop courte. Ce *gachenet*, occupé à transcrire sur un in-folio à couverture verte les renseignements contenus dans un registre du même format à couverture rouge, mordillait sa plume et balançait nonchalamment ses jambes en suivant le rhythme lointain de la chanson du coucou, qui lui suggérait des rêves d'école buissonnière et de nids dénichés au fond des combes.

Tout en musant, il épiait du coin de l'œil le receveur, enfoncé dans son fauteuil de cuir et absorbé par la lecture d'un acte difficile. Au moindre mouvement de dos de son patron, le jeune drôle se hâtait de griffonner deux ou trois lignes, puis se remettait à lorgner la fenêtre ouverte, dans la baie de laquelle s'encadrait un paysage ensoleillé : — entre deux champs de trèfle en fleur, un chemin fuyant tortueusement vers une lisière bordée de poiriers sauvages, et, au-dessus, la fraîche épaisseur de la forêt moutonnante. — Sur ce fond lumineux, et comme pour faire repoussoir, se détachait le profil dur et sans lueur de M. Eustache Février : un front plissé sur lequel des cheveux grisonnants et rebelles se dressaient en brosse, un regard voilé par le verre bleu des lunettes, un nez sévère, des lèvres pincées et un menton

orné d'un collier de barbe poivre et sel. Le reste du personnage disparaissait dans la profondeur du fauteuil et de la table encombrée de paperasses. Les mains seules étaient visibles, tournant les feuillets de l'acte et les maintenant à hauteur de l'œil ; deux mains sèches, aux phalanges noueuses, aux doigts courts, aux ongles coupés à fleur de peau ; deux mains froides et sans grâce, indiquant un caractère méthodique, inflexible, absolu

La physionomie du bureau était en harmonie avec la figure du receveur. Des rayons noircis revêtant les murs du haut en bas étaient chargés de vieux volumes à mine maussade ; sommiers, tables, registres, soigneusement étiquetés et symétriquement alignés. Pour tout mobilier, des casiers enfumés, une armoire peinte à la détrempe, et cinq ou six chaises dépaillées. Sur l'une d'elles un griffon hors d'âge sommeillait paisiblement, rivé à son siège par une ficelle nouée aux barreaux, et dans une encoignure une petite horloge sans sonnerie battait les secondes avec un bruit sec. Ce balancement régulier, un soupir du chien, un grincement de plume rompaient seuls le silence endormant de cette pièce, qui exhalait une vague odeur de vieux papier et de sciure de bois. — Au dehors, en revanche, des gloussements de poules, un meuglement de vache, le marteau d'un ferblantier du voisinage, le roulement d'une charrette sur la route, et surtout la lointaine musique du coucou formaient un concert de notes gaies qui disaient le beau temps revenu, la joie de la vie en plein air, et faisaient bâiller de désir le petit commis attelé à son ennuyeuse besogne de copiste.

Tout à coup la porte du bureau s'ouvrit bruyamment, donnant accès à un personnage dont la brusque apparition arracha un sourd grogrement au griffon, écarquilla les yeux bleus du *gachenet*, et fit pivoter M. Février sur son fauteuil.

C'était un grand beau garçon de vingt-huit à vingt-neuf ans, brun, large d'épaules, svelte de taille, supérieurement musclé et râblé. Le carnier au dos, guêtré jusqu'aux genoux, coiffé d'un feutr emou aux cassures pittoresques, vêtu d'une veste de chasse dont le velours côtelé avait pris à la pluie et au soleil de jolis tons feuille morte, il ne laissait pas d'avoir fière mine en dépit de son rustique accoutrement. Son nez d'aigle et ses mains hâlées, fines et nerveuses, étaient de race ; ses yeux couleur café dardaient droit devant eux un regard clair, franc et hardi ; une expression demi-railleuse entr'ouvrait ses lèvres sensuelles et

montrait deux rangées de dents blanches et gourmandes; sa barbe châtaine, mal taillée, mais touffue et frisée, s'harmonisait à merveille avec son teint bistré.

Il souleva négligemment son feutre en entrant, tira de son carnier un papier timbré, roulé en chiffon, et s'adressant à M. Février :

— Vous êtes le *contrôleur?* demanda-t-il d'une voix chaude et sonore.

— Oui, répondit le receveur du ton rogue d'un bureaucrate qu'on dérange.

— Alors c'est vous qui m'avez envoyé ceci ? reprit le nouveau venu en jetant dédaigneusement le chiffon de papier sur le bureau.

Le receveur déplia soigneusement le papier timbré, regarda l'un des angles de la feuille, et interpellant le petit commis :

— N° 165 du sommier des amendes ! fit-il d'une voix brève.

Le gachenet empoigna un des volumes à couverture verte, le feuilleta rapidement, et tout à coup se mit à bredouiller d'un ton d'écolier :

« N° 165. Jugement du tribunal correctionnel de Langres, « rendu par défaut le 20 janvier 1852, contre le sieur Jean San- « tenoge, sans profession, à Vireloup, commune de Praslay, « portant condamnation, pour délit de chasse dans la forêt do- « maniale de Maigrefontaine, à cent francs d'amende et aux frais, « plus la confiscation du fusil ou cinquante francs pour en tenir « lieu. Total : — 210 fr. 25. »

— Il y a signification et commandement, ajouta le commis.

Le jeune homme avait écouté cette lecture sans sourciller. Quand elle fut finie :

— Je vous ferai remarquer, dit-il au receveur d'un ton à la fois bon enfant et goguenard, que je m'appelle Jean *de* Santenoge.. Mon nom étant à peu près tout ce que je possède, je tiens singulièrement à ce qu'on ne m'en enlève pas la moindre parcelle.

— Possible qu'on se soit trompé en copiant, repartit laconiquement le receveur ; du reste cette erreur ne se reproduira plus, car j'espère que vous venez vous acquitter.

— Nenni, monsieur le contrôleur!... Je suis monté, en passant, tout simplement pour vous prier de ne plus m'envoyer de papier timbré ; c'est peine inutile, et je n'ai pas le premier liard de ce qu'on me réclame.

— C'est bon, répliqua aigrement M. Février, tous les délinquants chantent la même chanson, mais nous avons pris des renseignements; vous possédez une maison et du mobilier à Vireloup.

— On vous a mal renseigné ; je n'habite Vireloup que comme locataire, ayant tout vendu il y a plus do cinq ans à mes créanciers... Le notaire de Longeau vous montrera l'acte quand vous voudrez... Où il n'y a rien, le roi perd ses droits ; le fisc aussi, je suppose ?

M. Février mordilla un moment ses ongles d'un air déconfit. Le peu de déférence de ce singulier débiteur et le ton narquois qu'il mettait à ses réponses commençaient à agacer le flegmatique receveur.

— Pourtant, monsieur, reprit-il sèchement, vous ne ferez croire à personne que vous êtes insolvable !

— Plus insolvable que Job, poursuivit imperturbablement Jean de Santenoge.

— Mais enfin, à votre âge, et bâti comme vous l'êtes, on peut se procurer des ressources en travaillant... Comment vivez-vous ?

Une vive rougeur courut sur les joues bistrées du jeune homme.

— Monsieur, s'écria-t-il d'un air hautain, je n'ai pas de comptes à vous rendre !

— Fort bien ! répondit l'autre en s'animant de plus en plus, j'en suis désolé, mais nous irons jusqu'au bout... Vous êtes un délinquant d'habitude, et puisque les avertissements amiables n'ont pu vous convaincre, nous essayerons de la contrainte par corps... La prison vous fera réfléchir.

Le jeune homme rejeta vivement son carnier sur ses reins et releva la tête en regardant M. Février droit dans les yeux.

— Monsieur le contrôleur ! dit-il de sa voix vibrante.

— Monsieur Jean de Santenoge !

— Je suis un oiseau difficile à prendre... Prévenez vos gendarmes qu'ils rentreront bredouille... Et là-dessus, adieu.

— Non... au revoir ! cria méchamment le receveur, tandis que la porte se refermait sur le jeune homme.

Dans le vestibule, Jean de Santenoge faillit se heurter contre un grand vieillard qui entrait en fredonnant et dans lequel il reconnut le médecin d'Auberive, M. Brocard. Les deux hommes

s'examinèrent un moment avec une sorte de curiosité bienveillante, puis tirèrent chacun de son côté.

— Mazette! murmura Denis Brocard, voilà un beau brin de garçon.

Et il contempla d'un air admiratif Jean de Santenoge qui s'éloignait d'un pas délibéré, le jarret bien tendu, le mollet nerveux et saillant, la taille cambrée, la tête haute et le feutre incliné sur l'oreille.

Le docteur s'y connaissait, étant lui-même un beau brin de vieillard.

Droit comme un peuplier, vert comme un houx, l'œil vif et émerillonné, le nez proéminent, la bouche largement fendue, spirituelle et souriante, le menton rasé de frais, l'oreille rouge, il avait conservé tous ses cheveux, toutes ses dents, et portait gaillardement ses soixante-douze années. Il était né vers 1780, au crépuscule du dix-huitième siècle, à cette heure encore illuminée et embrasée des feux qu'avaient jetés Voltaire, Diderot et Rousseau. Elevé dans les idées philosophiques d'alors, Denis Brocard était resté sensualiste jusqu'aux moelles. L'*Encyclopédie* était son Évangile, et Diderot était son homme. Né dans la montagne langroise, le docteur avait tous les défauts et toutes les qualités de ce peuple mi-champenois et mi-bourguignon, froid à la surface et incandescent à l'intérieur, dont Diderot disait : — « Les gens de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, « une inconstance de girouettes... Avec une rapidité surprenante « dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, ils ont le « parler lent... » — Race raisonneuse et artiste, étourdie et entêtée, enthousiaste et incrédule, dont Denis Brocard était un des plus purs échantillons.

— Bonjour, mon oncle! murmura M. Février en voyant le docteur entrer dans son bureau.

— Serviteur, monsieur! répondit Brocard, quel est donc ce superbe gaillard que j'ai rencontré à votre porte?

— Vous ne le connaissez pas? voilà qui m'étonne! dit malignement M. Février, c'est pourtant un des plus signalés garnements du pays, le sieur Jean de Santenoge.

— Ah!... Il me semblait en effet l'avoir déjà vu quelque part... Je m'explique qu'on l'ait surnommé le *don Juan* de Vireloup. Avec cette figure-là, il doit tourner la tête à toutes les filles.

- Il ne la leur tournera pas cet été, je vous en réponds! nous

allons le loger quelques mois dans la prison de Langres, cela lui rafraîchira le sang.

— Et pourquoi diantre tourmentez-vous ce pauvre garçon?

— Apitoyez-vous, je vous le conseille!... Un braconnier, ravageur de bois et coureur de guilledou, qui scandalise le canton et ne paye pas ses amendes!

— Après?... Que gagnerez-vous à traîner en prison le dernier représentant d'une des vieilles familles du pays?... Son père, l'ancien maître de forges de Vireloup, était la meilleure pâte d'homme!...

— Cette bonne pâte d'homme savait mal élever ses enfants, à en juger par son fils.

— Quels grands crimes a donc commis ce garçon?... Il a le sang vif et le coup d'œil juste; il aime les femmes et le gibier... Voilà-t-il pas de quoi crier au scandale?

— Oh! nous savons que vous avez la manche large, docteur Brocard!

— Cela vaut mieux que d'avoir l'esprit étroit, monsieur Février!

— Monsieur! s'écria le receveur vexé.

Il se serait fâché volontiers; mais, remarquant la curiosité croissante du petit commis qui épiait les deux interlocuteurs en écarquillant démesurément les yeux, il l'envoya prudemment dehors, puis reprit d'un ton radouci :

— Brisons là, mon oncle. Je ne suppose pas que vous soyez venu ici pour me quereller?

— Non, monsieur, je suis venu vous parler de ma petite-nièce et filleule, de Marianne votre fille, qu'il serait grand temps de rappeler à Auberive.

— Mais rien ne presse, répondit le receveur, dont la figure se rembrunit, elle n'est pas mal chez ces dames dominicaines de Langres.

— Elle s'y ennuie à périr, et sa santé s'en ressent, riposta le docteur...

Il passa rapidement la main sur sa bouche, geste qui lui était familier lorsqu'il allait entamer une longue discussion.

— Monsieur, commença-t-il, quand, il y a vingt ans, vous êtes venu à Auberive, je n'ai pas hésité à vous donner la main de ma nièce, bien que vous n'eussiez que vos maigres appointements

de receveur, et bien que Claudine possédât une dot assez rondelette.

— Il ne vous sied guère de vous plaindre de la modicité de mes appointements, insinua M. Février avec humeur; n'est-ce pas d'après votre désir que j'ai renoncé à tout avancement pour me fixer à Auberive?

— La main de ma nièce était à ce prix, continua M. Brocard, et vous nous deviez bien cette compensation.

— Compensation! grommela M. Février; à vous entendre, on croirait que j'ai rendu ma femme malheureuse!

— Hum! fit le docteur. Enfin elle est morte, la pauvre enfant!... et je n'ai guère profité de la condition que je vous avais imposée.

Il passa de nouveau sa main sur sa bouche et poursuivit :

— Mais du moins elle a laissé une fille que j'aime; je tiens à ce qu'elle remplace sa mère près de moi, et je ne veux pas qu'on la laisse s'embéguiner dans ce couvent.

— Elle y complète son instruction.

— Jolie instruction! chanter des cantiques et dire des chapelets...

— Préféreriez-vous qu'elle lût vos mauvais livres, monsieur l'esprit fort?... Vous savez bien que mes occupations m'empêchent de surveiller une jeune fille, et Marianne n'est pas d'âge à rester seule au logis...

— A dix-huit ans!... Mordieu! voulez-vous qu'elle marche encore avec des lisières? Je suis seul au logis, moi aussi, et ne suis pas comme vous, d'humeur à me passer de compagnie... Faites revenir Marianne.

Cette injonction heurtait trop l'esprit absolu de M. Février pour ne pas le surexciter violemment. Il se mordit les lèvres, fronça le sourcil, et se tournant vivement vers le vieillard :

— Permettez, s'écria-t-il avec aigreur, suis-je ou non le père de Marianne?

— Vous le prenez sur ce ton? répliqua l'orageux Brocard; eh bien, moi, je vous déclare net que j'ai besoin sur mes vieux jours d'avoir devant les yeux un visage jeune, frais et avenant, que je suis las de vivre à l'Abbatiale en tête à tête avec la figure parcheminée de mon antique servante, et que si vous persistez à me priver de la société de ma filleule, je me marierai, mordieu! en dépit de mes soixante-dix ans; j'épouserai une jeune femme dodue et appétissante, j'aurai des enfants... à mon âge on en a tou-

jours!... et vous pourrez faire votre deuil de ma succession... Ainsi, tenez-le pour dit : ou Marianne sera ici avant huit jours, ou je me marierai, foi de Denis Brocard!... Je vous jure que je ne plaisante pas et que je suis homme de parole!

M. Février, déconcerté, regardait la figure du docteur à travers ses lunettes.

Il lui trouva un air sérieux qui lui fit froid dans le dos.

— Ce diable d'homme, songea-t-il, est capable d'exécuter sa menace... Il est entêté, il a toujours eu un faible pour les jupes de femmes, et de plus il ne serait pas fâché de me jouer un mauvais tour... Il faut s'attendre à tout avec ces cervelles langroises.

De tous les arguments lancés par le docteur, le dernier était le seul qui pût entamer la dure écorce de Février. Le père de Marianne avait la réputation d'être très serré, très *regardant*, selon le mot du pays; à force de manier l'argent du Trésor, il s'était épris d'un fervent amour pour les clairs écus sonnants et les fines pièces d'or bien trébuchantes. L'héritage du docteur Brocard avait toujours été considéré par le receveur comme une sûre aubaine. Dans ses rêves il voyait verdoyer les beaux prés que Brocard possédait entre Arbot et Rouvres, et reluire la massive argenterie douillettement empaquetée au fond des armoires de l'Abbatiale. La menace du docteur le rendit soudain plus traitable et amollit sa résistance. Il se gratta le front, enleva ses lunettes bleues dont il nettoya les verres avec un pan de sa redingote; puis, levant vers son interlocuteur ses paupières rougies par la lecture des actes :

— Je suis accablé d'affaires, grogna-t-il, j'attends mon inspecteur, et ne puis pourtant tout planter là pour courir à Langres...

— Vous avez raison, répondit le docteur en tournant le bouton de la porte, mieux vaut que je me marie.

— Un moment donc, diable d'homme!... Au lieu de vous emporter comme une soupe au lait, si vous m'aidiez seulement à trouver quelqu'un qui chaperonnerait Marianne, car enfin elle ne peut revenir seule...

— Avez-vous peur qu'elle ne s'envole? Angélique Diderot, devenue depuis Mme de Vandeul, et dont j'ai eu l'honneur d'être le médecin, me contait souvent qu'à dix-huit ans elle avait fait seule le voyage de Paris à Langres... En ce temps-là, les jeunes filles étaient autrement exposées qu'à présent. A quoi sert donc la pieuse éducation de vos couvents, si une fille qui en sort ne

peut, sans se compromettre, voyager seule pendant six lieues? Ecrivez aux sœurs que, tel jour, elles devront la faire conduire par une béguine à la voiture de Bernard... Celui-ci sera prévenu, et en trois heures Marianne sera ici.

M. Février poussa encore pour la forme trois ou quatre objections, puis finit par consentir, et le docteur, enchanté de son succès, se retira en fredonnant un air de ses jeunes années, dont il scandait les paroles en heurtant sa canne contre les dalles du vestibule :

Vous savez donc bien mon dessein,
Petite bergeronnette,
Et quelles sont sur votre sein,
Les fleurs que je souhaite.
Allons aux bois, brunette.
Allons cueillir la violette.

Le petit commis rentra, se percha sur son tabouret, reprit son registre vert et continua ses écritures en bâillant. M. Février se renfonça dans son fauteuil et se remit à débrouiller les clauses de son acte. Le noir bureau, peuplé de registres, redevint le temple du silence et du recueillement ; et de nouveau le vent tiède apporta par la fenêtre ouverte la chanson des alouettes, mêlée à la voix profonde du coucou dans les combes de la forêt.

II

Huit jours après, la veille de la Fête-Dieu, tandis que le conducteur Bernard, ayant copieusement déjeuné au *Soleil d'Or*, mettait son cheval à la voiture, une sœur converse, portant la robe de laine blanche des dominicaines, et une jeune fille d'environ dix-huit ans, vêtue de l'uniforme noir des pensionnaires, tournèrent l'angle de la rue Saint-Amâtre et se dirigèrent vers l'antique véhicule qui faisait en ce temps-là le service de Langres à Auberive.

— Êtes-vous prêt, Bernard? demanda la jeune fille avec un joli son de voix.

Le conducteur tourna vers elle sa rougeaude figure bourgeonnée :

Montez vite, mams'elle Février, répondit-il, votre caisse est

déjà bâchée et je n'ai que vous de voyageur... La *Blonde* ne sera pas chargée et nous ne chômerons pas en route, j'en réponds !

— Allons, ma fille, bon voyage, soupira la sœur en dénouant ses mains qu'elle tenait croisées dans ses larges manches, et en effleurant du bout des lèvres la joue de la jeune fille, pensez à Dieu et à nous, qui ne vous oublierons pas dans nos prières. Vous avez bien tous vos effets, n'est-ce pas ?... votre chapelet et le livre de madame la supérieure?

— Oui, ma sœur, merci et adieu; rentrez vite, voici qu'il pleut...

Mlle Février était déjà sous la capote. Elle fit un dernier signe amical à la sœur qui s'éloignait ; Bernard grimpa sur son siège, secoua les guides :

— Hue ! la Blonde, cria-t-il.

Et le courrier partit avec un bruit de vieille ferraille.

Ce courrier, que les gens d'Auberive s'obstinaient, on ne sait pourquoi, à appeler le *briska*, était un vulgaire char à bancs, dont l'un des sièges se trouvait encapuchonné sous une capote poudreuse. Dès que Marianne Février se fut installée sur la banquette, elle suspendit à la capote son chapeau de paille à grands bords, puis tirant de sa poche une petite glace ronde, elle se mit à rajuster sa coiffure; et le modeste miroir de pensionnaire refléta pendant cinq minutes le plus charmant visage d'ingénue qu'on puisse imaginer. Sur le front blanc semé de quelques taches de rousseur, des cheveux châtains relevés à la chinoise, suivant la règle du couvent, étaient rattachés derrière la nuque en deux grosses nattes nouées d'un bout de ruban; les yeux d'un bleu de pervenche humide, allongés et frangés de cils épais, étaient cernés d'un tour bleuâtre qui leur donnait quelque chose de languissant et de plus profond; un nez fin aux ailes mobiles, des joues conservant encore la rondeur veloutée de l'enfance, et sur l'une d'elles un petit signe brun; une bouche un peu grande aux coins retroussés et malicieux, un menton spirituel, complétaient l'ensemble de cette figure, dont l'expression était à la fois très virginale et très piquante.

Quand elle eut réparé le désordre de sa coiffure, Mlle Février examina le volume que lui avait donné la supérieure, et qui était intitulé : *Fleurs et boutons du rosier de Marie.* Elle en feuilleta d'un doigt distrait les premières pages, fit la moue, puis, déposant sans façon le mystique in-douze dans son sac de voyage, elle

tira du fond de sa poche un petit livre qui n'était autre que *Paul et Virginie*. Cette fois elle ne le quitta plus, ses yeux en dévorèrent les pages, et le courrier, la grand'route, le plateau de Langres, disparurent; elle se crut transportée sur le chemin de Pamplemousses, au pied des Mornes de l'Ile de France.

Cependant le briska, ayant traversé les ponts-levis de la citadelle, roulait lourdement sur la route de Dijon. Après avoir appliqué deux ou trois coups de fouet préventifs à son cheval, Bernard s'était comme de coutume endormi sur son siège. La Blonde y était faite, du reste; l'intelligente bête, non seulement prenait prudemment la droite quand elle rencontrait une voiture de roulier, mais encore elle connaissait l'endroit où le chemin d'Auberive s'embranchait à la route, et elle savait s'y engager à propos, tout en respectant le sommeil de son maître. Malheureusement cette fois le temps était orageux, les mouches donnaient des distractions à la Blonde, et Bernard, ayant trop fêté le vin blanc de Soyers, avait le sommeil plus lourd que d'habitude; pour comble de malchance, la fatalité voulut qu'une longue banne à charbon barrât l'entrée de l'embranchement, de sorte que le cheval, au lieu de tourner à droite, continua de trotter sagement sur la grand'route bien large et bien ferrée...

Tout à coup Marianne fut arrachée à son absorbante lecture par un épouvantable juron de Bernard. Elle leva le nez : le cheval s'était arrêté court sur la place d'un village qu'elle ne reconnut pas, et Bernard, descendu de son siège, se démenait au milieu d'un groupe de paysans qui riaient à se tenir les côtes.

— Riez, riez ! s'écriait-il en se grattant la tête, je ne ris pas, moi; je porte les dépêches, et si la poste me flanque une amende, ce n'est pas vous qui la payerez.

— Mais où sommes-nous donc? demanda la jeune fille.

— A Longeau, mademoiselle, quand nous devrions être à Auberive... Ça ne m'était jamais arrivé... Ah! gredin de sort!

Enfin, après force lamentations, il fut décidé qu'on prendrait la traverse par Baissey et Aujeures, et qu'on regagnerait la route d'Auberive en coupant la forêt de Maigrefontaine.

— Surtout gardez-vous des faux chemins, cria un paysan à Bernard, quand vous serez sous bois, appuyez toujours sur votre gauche entre Vireloup et Praslay!

— N'ayez peur, répondit ce dernier, le briska est solide... Hue! la Blonde!

Et la voiture suivit en cahotant le chemin de la Vingeanne. Jusqu'à Aujeures tout alla bien; la perspective d'une amende à payer tenait Bernard en éveil; Marianne elle-même, songeant aux inquiétudes de ceux qui l'attendaient, avait abandonné *Paul et Virginie*, et regardait vaguement les grises ondulations du terrain pierreux; mais quand, à la sortie du village, la voiture gagna la forêt, les véritables difficultés commencèrent.

La route forestière était coupée d'ornières profondes traîtreusement dissimulées sous les grandes herbes; à chaque instant la voiture s'y enfonçait avec de brusques secousses qui compromettaient gravement ses antiques ressorts et sa caisse vermoulue. Le cheval buttait, Bernard injuriait l'administration forestière, les pierres, les arbres; mais ses jurons étaient prodigués en pure perte; les loriots seuls, à travers la brume, y répondaient par des trilles ironiques et flûtés.

A un certain tournant, un cahot plus violent précipita le briska dans une ornière invisible, et un formidable craquement arracha un cri de terreur à Marianne.

— Sorcière de forêt! grogna le conducteur en sautant à terre, voilà mon essieu cassé... Mais c'est donc le guignon des guignons qui s'en mêle!

Il resta un moment immobile sous la feuillée, regardant d'un air abruti la pluie tomber sur son briska détraqué. Tout à coup un joyeux coquerico lancé à plein gosier dans le voisinage lui fit relever la tête :

— Ça! dit-il en apercevant la figure effrayée de Marianne, ne vous tracassez pas, mam'selle, il y a encore de la ressource... Voilà un *gargan* qui chante et nous devons être tout près de Vireloup. Je vais quérir M. de Santenoge, et, s'il est dans son *châtelot*, il ne refusera pas de me donner un coup de main.

— Est-ce que vous allez me laisser seule ici? s'écria Marianne inquiète.

— Au fait, reprit le conducteur en aidant la jeune fille à quitter la voiture, vous pouvez venir avec moi chez le maître de Vireloup.

— Non, non... Je n'oserai jamais, répondit-elle en secouant la tête...

Elle se souvenait d'avoir entendu les dames d'Auberive s'entretenir à mi-voix des prouesses du « don Juan de Vireloup »; elle était partagée entre une sorte de fausse honte, et une secrète

curiosité de fille d'Ève, qui la poussait à voir de près ce singulier garçon, moitié paysan et moitié gentilhomme, dont les dévotes ne parlaient qu'en se signant.

— Parbleu ! Jean de Santenoge ne vous mangera pas !... Au surplus, continua Bernard impatienté, restez si le cœur vous en dit.

Il s'éloigna d'un pas rapide. Elle se tint un moment encore immobile et indécise, puis la peur de demeurer seule triomphant de sa timidité, elle suivit son compagnon avec un léger battement de cœur, et descendit derrière lui une étroite sente qui aboutissait à une prairie encaissée entre les bois et une chaussée de maçonnerie. Au sommet de la chaussée, une forge abandonnée dressait sa toiture effondrée et ses murs lézardés, au-dessus desquels un vol de jeunes buses planait avec des cris aigus.

— C'est la vieille forge de Vireloup, dit le conducteur, et voici l'allée du *châtelot*.

Ils franchirent une barrière à claire-voie qu'on ne se donnait plus la peine de refermer, et pénétrèrent sous une ombreuse avenue tournante qui semblait conduire au château de la Belle au Bois Dormant. L'herbe y avait poussé si dru qu'on y entrait jusqu'à mi-jambes : les chèvrefeuilles sauvages, les églantiers et la bourdaine avaient étouffé les rosiers et les lilas qui jadis y avaient été plantés, et l'allée s'était transformée en un fouillis inextricable ; çà et là cependant quelques roses à cent feuilles avaient persisté et jetaient en avant leurs tiges fleuries et mouillées. Tout en marchant, Marianne cueillit une de ces roses humides et la piqua dans son corsage.

— Nous y voici, fit Bernard en traversant une pelouse de folles herbes où gloussaient deux ou trois poules demi-sauvages, et en escaladant le perron verdoyant du *châtelot*.

Il essaya de pousser la porte qui était verrouillée en dedans, et prit le parti de cogner ferme contre les panneaux en hêlant Monsieur de Santenoge. Marianne, confuse de ce vacarme, s'était dissimulée de son mieux derrière un bouquet de buis. A la fin, un volet s'entrebâilla, et une voix sonore cria :

— Qui diable fait tout ce tapage ?

Bernard se nomma.

— C'est bien, reprit la voix, j'arrive.

En effet les verrous glissèrent brusquement, et la porte béante laissa voir Jean de Santenoge en petite tenue, c'est-à-dire la veste déboutonnée, la chemise ouverte et le cou nu.

— Bonjour, vieux, s'écria-t-il en riant, ah ça! le briska dessert donc maintenant les bois de Maigrefontaine? M'amèneriez-vous une voyageuse, par hasard?...

Ses yeux venaient de tomber sur Mlle Février que cachaient mal les touffes de buis. La jeune fille, se voyant découverte, quitta sa retraite, salua timidement Jean de Santenoge, et tous deux se regardèrent un moment d'un air intrigué et curieux.

— C'est Mlle Février, la fille de notre contrôleur d'Auberive, dit Bernard, je la ramène de son couvent, mais en route il nous est arrivé toutes les avanies possibles.

Et il conta longuement sa mésaventure.

Pendant qu'il parlait, les clairs yeux bruns de Jean de Santenoge ne quittaient pas Mlle Février, et de son côté, la jeune fille, à travers ses cils baissés, lorgnait à la dérobée ce beau garçon à la mine franchement épanouie, tout en dehors, et qui gardait dans ses façons quelque chose du gentilhomme, malgré la négligence de sa toilette campagnarde.

— Entrez chez moi, mademoiselle, s'écria M. de Santenoge de sa bonne voix sonore, vous vous y reposerez tandis que j'irai visiter la voiture de ce brave homme.

Il la conduisit dans une pièce du rez-de-chaussée qui servait de cuisine et de salle à manger; puis, s'excusant encore de la laisser seule, il suivit Bernard jusqu'au sentier où s'était fourvoyé le briska.

Un examen attentif des roues et de l'essieu démontra que le secours d'un charron était indispensable et que Bernard devait sans tarder aller quérir celui du Praslay. On détela le cheval, le conducteur partit dans la direction du village, et Jean de Santenoge regagna son *châtelot* à travers prés.

Tout en foulant l'herbe haute, il souriait dans sa barbe, en pensant à la visiteuse qui l'attendait au logis.

— Voilà une aubaine! se disait-il; c'est qu'elle est jolie à croquer, avec ses yeux baissés et sa bouche friponne!... Comment ce gratte-papier hargneux peut-il être le père de cette mignonne créature?

Il sourit de nouveau en songeant aux merveilleux hasards de la vie, et à la singulière grimace que ferait M. Février lorsqu'il saurait que sa fille avait reçu l'hospitalité au châtelot de Vireloup.

— Ah ! murmurait-il entre ses dents, ah ! vilain soupe-tout-seul, tu mets les gendarmes à mes trousses !... Que dirais-tu si pour me venger je contais fleurette à ta jolie échappée de couvent ?... Après tout, quand je cueillerais deux ou trois baisers sur ce petit signe noir qu'elle a au coin de la joue, je ne ferais que me payer des impertinences du père... Il s'agit de savoir comment elle prendrait la chose ?... Bah ! ces jeunes bourgeoises dévotes ont le cœur fait comme les paysannes, et elles ne sont peut-être pas plus fâchées que les autres de mordre au fruit défendu !...

Tandis que Jean de Santenoge se livrait à ce galant monologue, Marianne s'était peu à peu familiarisée avec la demi-obscurité de la salle où elle se trouvait. L'air frais de cette pièce était imprégné d'un savoureux parfum de fraise qui chatouilla délicieusement l'odorat de la jeune fille : elle s'approcha d'une table carrée qui occupait le milieu de la cuisine, et aperçut en effet à côté d'une miche de pain de ménage un saladier plein de fraises des bois. Marianne mourait de soif, et la tentation était trop forte pour une pensionnaire de dix-huit ans dont la gourmandise était le péché mignon. Elle fit un pas de plus vers la table, en songeant que ces fraises étaient bien appétissantes, et qu'elle n'en avait pas mangé depuis l'autre année.

— Si j'osais ! se disait-elle... Non, il n'aurait qu'à s'en apercevoir... Bah ! il ne les a pas comptées, et je l'entendrai bien venir !

Elle étendit la main vers le saladier, picora une fraise, puis deux ; au moment où elle tenait la troisième entre ses doigts, bien délicatement, Jean de Santenoge, qui était rentré en tapinois, poussa brusquement la porte et surprit la gourmande en flagrant délit.

— Ah ! fit-elle toute saisie et devenant plus rouge que les fraises du saladier.

— Sont-elles à votre goût ? s'écria M. de Santenoge avec un rire si franc et si bon enfant, que, tout à travers sa confusion, la jeune fille se sentit presque rassurée.

En entendant ce rire éclatant et joyeux, elle prit elle-même le parti de sourire.

— Elles avaient si bonne mine et je suis si gourmande, reprit-elle en retroussant le coin de ses lèvres ; vraiment je suis honteuse !...

— Il n'y a pas de quoi ! répliqua-t-il d'un ton bonhomme.

Et il ajouta en se rapprochant de la table :

— Je suis sûr qu'on ne vous en sert pas comme celles-là à votre couvent ?

— On ne nous en sert même pas du tout ! fit-elle avec une légère moue et en continuant de tenir les yeux baissés.

Puis elle murmura en souriant :

— Mais je me rattrape quand je vais chez mon grand-oncle Brocard... Le docteur Brocard d'Auberive, vous le connaissez, sans doute ?

— De nom seulement... Il passe pour un bon vivant et un brave homme.

— C'est le meilleur homme du monde, reprit Marianne s'enhardissant peu à peu ; il est gourmand, lui aussi, et nous faisons ensemble de grands régals de fraises qu'il accommode avec de la crème.

— Attendez ! s'écria joyeusement Santenoge, j'en ai aussi moi, de la crème... et toute fraîche levée de ce matin !

Il courut à la huche et revint avec des cuillers, deux écuelles de faïence et une jatte pleine de crème épaisse, onctueuse. Il déposa le tout sur la table et se mit en devoir d'éplucher les fraises ; mais il s'y prenait si maladroitement qu'elle rit à son tour et s'empara du saladier.

— Ceci me regarde, dit-elle, je vais tout éplucher pendant que vous râperez le sucre.

Il ouvrit de grands yeux et sa mine s'allongea.

— Du sucre ? répéta-t-il tout penaud, ah ! misère de misère, je n'en ai pas !

Il avait l'air si désolé que Marianne en redevint confuse.

— Non, non, s'écria-t-elle en maudissant son indiscrétion, nous nous en passerons !

Mais il s'obstinait à fureter avec rage dans sa crédence et à mettre sens dessus dessous son garde-manger. A la fin, il poussa un cri de triomphe et brandit dans sa main une poudreuse bouteille.

— Ah ! s'exclama-t-il, voilà qui fera passer le froid des fraises !... C'est un vieux vin d'Espagne...

Marianne, habituée à l'*abondance* de son couvent, regarda son hôte d'un air à la fois tenté et effarouché :

— Du vin pur ! balbutia-t-elle, oh ! non... Je n'en bois jamais.

— Bah! il est doux comme du lait, répartit Jean de Santenoge. Avec une joie d'enfant, il apporta la bouteille et des verres, força Marianne à s'asseoir, et versa la crème dans les écuelles. Il y avait tant de rondeur et de bonne humeur dans ses façons, que la jeune fille se sentait maintenant tout à fait à son aise. Il s'était attablé en face d'elle et remplissait les verres.

Au dehors, le temps s'était éclairci, on entendait les fauvettes gazouiller, et par les losanges des volets, le soleil couchant glissait d'obliques rayons qui coloraient en rose la figure de Marianne et faisaient pétiller ses yeux bleus. Quand elle eut mangé une cuillerée de fraises écrasées, et siroté quelques gouttes de ce vieux vin couleur de topaze, elle passa comme une chatte sa langue sur ses lèvres humides.

— Elles sont bonnes! dit-elle avec conviction.

Santenoge éclata de rire. Il contemplait avec admiration les grands yeux et les jolies mines friandes de la jeune fille, et le diable de la galanterie recommençait à lui souffler de mauvaises pensées à l'oreille.

— Vous me trouvez gourmande? reprit-elle naïvement..., c'est mon défaut.

— Il faut en avoir un ou deux; moi, j'en suis cousu.

— C'est bien ce que tout le monde dit! s'écria Marianne à laquelle le vin d'Espagne avait délié la langue.

— Ha! ha! vous avez entendu parler de moi, demanda-t-il d'un ton goguenard, et par qui donc?

— Oh! répondit-elle en rougissant, la sœur de M. le curé et la femme du notaire ont causé de vous une ou deux fois devant moi, mais si bas que je n'ai rien compris, sinon que vous étiez un grand pécheur.

— Et je parie, poursuivit-il en riant, que lorsque vous êtes entrée ici, vous avez été tout étonnée de ne pas sentir le roussi?... Eh bien, avouez que je n'ai pas l'air si méchant diable qu'on le prétend!

— Oui, répliqua-t-elle en retroussant malicieusement le coin de ses lèvres, mais on prétend aussi que c'est lorsqu'il prend des airs bon enfant que le diable est le plus dangereux.

Il releva la tête et resta un moment déconcerté. Cette jeune fille, dans laquelle il avait cru trouver une petite pensionnaire prude et un peu niaise, l'embarrassait par sa franchise et son ingénuité. Le don Juan de Vireloup se sentait considérablement

intimidé. Les moyens de séduction qui lui réussissaient auprès des filles de Praslay n'étaient plus de mise avec cette enfant dont l'innocente hardiesse le troublait. Il ne songeait même plus à les employer, il était sous le charme et se laissait aller bonnement au plaisir de ce tête-à-tête familier.

Marianne s'était remise à déguster ses fraises, sans se douter des idées qui trottaient dans la tête de son hôte.

— Je voudrais, reprit-elle, vous demander une chose, mais je ne sais si j'oserai...

— Demandez toujours, pour voir... .

— Eh bien, pourquoi vous appelle-t-on ?...

Elle s'arrêta un peu effrayée de sa question, rougit, baissa les yeux, joua un moment avec le bout de ses doigts, puis ses lèvres ébauchèrent de nouveau un sourire espiègle.

— Qu'est-ce que c'était que don Juan ? dit-elle en le regardant en dessous.

Il se mit à rire et parut aussi embarrassé qu'elle.

— Ma foi, répliqua-t-il, je n'en sais trop rien... Je suppose que c'était un bon diable comme moi, aimant le plein air, la liberté et le plaisir...

— Jusque-là, il n'y a pas grand mal, fit Marianne en retournant à ses fraises.

— Je m'imagine aussi, continua Santenoge, qu'il ne détestait pas les jolis visages et qu'il s'oubliait parfois à regarder les beaux yeux bleus qu'il avait devant lui.

— Ce n'est pas encore un grand crime, murmura Marianne en maintenant néanmoins ses yeux baissés, Paul aimait aussi à regarder ceux de Virginie...

— Oui, mais, poursuivit Jean de Santenoge, — tandis que ses claires prunelles couleur café souriaient, — je crois que don Juan avait le tort de ne pas se contenter des yeux bleus... Il regardait aussi les yeux noirs lorsqu'il en rencontrait.

— Ah ! voilà qui est mauvais ! s'écria Marianne d'un air très sérieux, et s'il en est ainsi, je suis de l'avis de la femme du notaire... ce don Juan était très coupable... On ne doit pas changer.

— Hum ! repartit Santenoge, ce n'est pas si facile... Il y a des gens qui ne changent que parce qu'ils ne peuvent pas avoir ce qu'ils désireraient.

— On peut tout ce qu'on veut, répliqua-t-elle d'un ton décidé.

— Croyez-vous ?... C'est une rude besogne de vouloir, et c'est si bon de paresser !

— La paresse est un péché capital ! fit sentencieusement Marianne, et tenez, monsieur de Santenoge, vous demandiez ce que disaient de vous la femme du notaire et la sœur du curé ?... Eh bien, elles vous accusaient de passer votre vie à ne rien faire.

— A ne rien faire ! s'écria plaisamment le jeune homme ; appelez-vous ne rien faire passer ses nuits à l'affût, et employer ses matinées à cueillir ces bonnes fraises que vous savourez si gentiment ?

— Ce n'est pas une profession, cela, répondit Marianne en hochant la tête ; vous allez trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Mais il me semble que si j'étais un homme, je voudrais faire autre chose que tuer des lièvres et cueillir des fraises...

Jean de Santenoge se mordit les lèvres et resta pensif. Ce mélange d'enthousiasme naïf et de ferme bon sens le stupéfiait et l'enchantait. Il était maintenant à cent lieues de ses idées de vengeance et de galanterie. Comment avait-il pu être assez sot et assez grossier pour concevoir un seul moment la pensée d'abuser de la fraîcheur d'âme et de l'innocence de cette enfant ?... Comment même avait-il osé lui laisser franchir le seuil de son *châtelot* mal famé ?

— Vous ai-je fâché ? demanda tout à coup Marianne ; vous ne parlez plus.

— Non, non, reprit-il en relevant la tête, au contraire, mademoiselle... Quel est votre nom de baptême ?

— Marianne.

— Eh bien, mademoiselle Marianne, voulez-vous me donner une poignée de main ?

— Volontiers, dit-elle très simplement.

Et elle lui tendit une mignonne main que Jean de Santenoge serra un instant dans la sienne. Il tourna les yeux vers la fenêtre, vit le jour qui baissait, poussa un soupir, et, se levant :

— Voici la brune, s'écria-t-il, et Bernard ne revient pas ; il faut que vous partiez, mademoiselle Marianne.

— Oh !... Pourquoi ?... Je n'ai pas fini de manger mes fraises !

— C'est égal, répliqua-t-il d'un ton plus sérieux et avec un peu plus d'insistance, il faut que vous partiez avant que le jour soit tombé... Venez !

Il l'emmena dehors et descendit vers la prairie. Elle le suivait sans parler et sans trop bien comprendre la raison de ce brusque changement. Quand ils furent dans le pré, ils aperçurent un petit garçon qui rentrait avec sa vache.

— Voici mon *pâtureau*, reprit Santenoge, il vous servira de guide jusqu'à Praslay... Vous direz à Bernard que vous n'avez pas voulu l'attendre plus longtemps, et vous trouverez certainement là-bas une voiture qui vous conduira à Auberive. A la rigueur, vous coucheriez à l'auberge de Justin, qui est un brave homme; cela vaudrait encore mieux que de rester à Vireloup... Si vous m'en croyez, ajouta-t-il avec un certain embarras, vous ne conterez à personne que vous y avez passé une heure.

Il appela le petit pâtre et lui donna ses instructions, puis, tendant la main à la jeune fille :

— Adieu, mademoiselle Marianne, murmura-t-il en riant, quand vous mangerez des fraises, pensez un peu à celles du Châtelot.

Elle le regarda à son tour avec ses beaux yeux souriants :

— Merci, monsieur de Santenoge, je me souviendrai de tout.

Et elle suivit le pâtureau qui marchait devant elle en tortillant le manche de son fouet.

Jean de Santenoge alla s'asseoir près de la vache, sur un tronc d'arbre, tandis que la jeune fille et son compagnon s'éloignaient dans la direction de Praslay. L'ombre fraîche du crépuscule veloutait les flancs de la gorge de Vireloup, où l'on entendait encore les trois notes mystérieuses de la huppe, cette amie des sentes humides. Lorsque Santenoge n'aperçut plus le chapeau de paille aux rubans flottants dans la brume du soir, il bourra mélancoliquement sa pipe et l'alluma.

— Cette jolie Marianne est bien mignonne ! soupira-t-il; allons, Jean, mon ami, voilà un bon mouvement de vertu, espérons qu'on nous en tiendra compte au jour du jugement dernier.

André THEURIET.

(*A suivre.*)

LA PHOTOGRAPHIE DU CIEL

L'idée d'appliquer la photographie aux curiosités du ciel est née le jour même où la grande découverte de Niepce et Daguerre a été annoncée au public par la mémorable communication qu'en fit Arago dans la séance de l'Académie des Sciences du 19 avril 1839.

L'illustre astronome, prévoyant déjà les applications diverses qui pourraient en être faites aux recherches astronomiques, signalait, entre autres, la possibilité d'obtenir une bonne carte de la lune et une image complète des raies du spectre solaire. Mais les procédés photographiques étaient alors trop imparfaits pour permettre d'obtenir des résultats satisfaisants.

Cependant, dès l'année 1845, Fizeau et Foucault arrivaient à faire une excellente photographie du soleil en 1/60 de seconde, que l'on peut voir très finement gravée, dans les œuvres complètes d'Arago. En 1849, William C. Bond, astronome américain, obtint une bonne épreuve daguerrienne de la lune. L'éclipse de soleil du 28 juillet 1851 fut photographiée par Berkowski à Kœnigsberg, sur une plaque daguerrienne qui montra, pour la première fois, des traces de la couronne qui enveloppe l'astre du jour et les éruptions qui émanent de sa surface.

En 1857, William Bond obtint une photographie très nette de l'étoile double Mizar ou Zêta de la Grande Ourse, aussi précise en vérité que les mesures micrométriques, car j'ai pu l'insérer comme document dans mon catalogue des étoiles doubles. C'est à l'Observatoire de Harvard Collège que ces premières photographies d'étoiles ont été faites, et c'est là encore qu'aujourd'hui M. Pickering obtient de si merveilleux résultats qui, à eux seuls,

paraissent devoir égaler au moins tous ceux du congrès des vingt ou trente astronomes composant le congrès européen.

M. Warren de La Rue en Angleterre et M. Rutherfurd aux États-Unis ont obtenu, de 1857 à 1867, de magnifiques photographies de la lune, qui n'ont pas encore été dépassées. Signalons parmi ces photographies des vues stéréoscopiques saisissantes, qui montrent le globe lunaire tellement en relief qu'il a presque la forme d'un œuf. Cet effet, un peu exagéré, est dû à ce qu'on a profité d'un certain mouvement de la lune, le mouvement de libration, pour pénétrer plus ou moins bien sur l'hémisphère invisible. Warren de La Rue, auquel on est redevable de ces photographies stéréoscopiques de notre satellite, est parvenu également à en obtenir de la planète Jupiter, en prenant les vues à vingt-six minutes d'intervalle.

M. Faye, en France, a été l'un des plus éloquents promoteurs de la photographie astronomique. Insensiblement, malgré la résistance des astronomes purement mathématiciens, la photographie s'implanta dans des procédés d'étude. En 1874, au passage de Vénus devant le Soleil, elle fut appliquée avec le plus grand succès, et il en fut de même en 1883. A l'Observatoire de Meudon, M. Janssen a obtenu, en 1877, d'admirables photographies de la surface solaire, sur lesquelles on assiste pour ainsi dire aux phénomènes de la formation de la lumière solaire. Ces photographies du soleil sont presque instantanées, car elles sont faites en un demi-millième de seconde ! En 1884, MM. Paul et Prosper Henry, en construisant les cartes d'étoiles de l'atlas de l'Observatoire de Paris, s'appliquèrent à substituer la photographie à l'observation directe des étoiles, ce qui était à la fois beaucoup plus expéditif et plus sûr. En même temps, et depuis cette époque, MM. Pickerins aux États-Unis, Gould dans la République-Argentine, Gill au Cap de Bonne-Espérance, Common et Robert en Angleterre, se sont livrés avec les plus grands succès à la pratique de la photographie céleste.

Ainsi, graduellement, insensiblement, la photographie en arriva à prendre une large part dans les procédés astronomiques. Cette part devient, de jour en jour, de plus en plus importante, de plus en plus féconde.

On se propose actuellement de photographier le ciel tout entier, et c'est dans ce but que M. le contre-amiral Mouchez a

demandé la formation d'un congrès astrophotographique international, qui s'est déjà réuni deux fois à l'Observatoire de Paris, en 1887 et en 1889, et qui s'y est réuni de nouveau tout dernièrement.

Il s'agit de photographier le ciel tout entier et de construire, par la photographie seule, et sans l'intervention des erreurs d'observation, la carte complète du ciel, tel qu'il se présente actuellement aux yeux des habitants de la terre. Nous avons déjà cette carte, mais sous une forme relativement imparfaite et hétérogène. Argelander, par exemple, a construit, en 1862, la carte des étoiles de notre hémisphère boréal jusqu'à la neuvième grandeur inclusivement, et cette carte se compose de 324,198 étoiles, que l'on peut toutes voir réunies sur une même feuille (voy. notre *Astronomie populaire*, page 832), et forme le grand atlas d'Argelander, qui est l'une des œuvres les plus considérables de notre siècle.

Le catalogue de Shœnfeld donne, pour l'hémisphère austral, les positions de 133,659 étoiles. M. Gould, directeur de l'Observatoire de Cordoba, dans la République Argentine, a publié, il y a quelques années, un atlas de cet hémisphère austral, mais qui ne s'étend guère au delà des étoiles visibles à l'œil nu. Ce sont là des essais laborieux qui représentent des travaux considérables, mais qui ne pourraient jamais donner ce qu'on peut attendre tout simplement de la photographie.

En effet, au lieu d'observations méridiennes dues à un grand nombre d'observateurs, très différents les uns des autres comme mode d'appréciation des grandeurs d'étoiles, et comme méthode de constatation des positions, au lieu de transcriptions multipliées, de nombreux calculs de réduction et de la dissémination des observations le long d'un grand nombre d'années, on prendra tout simplement la photographie précise du ciel, et cela non seulement jusqu'aux étoiles de 9ᵉ grandeur, mais jusqu'à celles de 10ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ, 13ᵉ et même 14ᵉ grandeur, ce qui ne sera pas plus difficile, et ne demandera qu'une pose de temps plus considérable.

Tout le monde sait que les étoiles visibles à l'œil nu s'arrêtent à la sixième grandeur, et que ce mot de grandeur doit s'entendre simplement de l'éclat apparent des étoiles, celles de première grandeur étant les plus brillantes, celles de seconde étant un

peu moins brillantes, et ainsi de suite, celles de sixième étant les dernières que l'on puisse voir à l'œil nu. Voici le nombre probable des étoiles de chaque grandeur, jusqu'à la quatorzième :

Grandeurs.	Nombres.
1re	20
2e	59
3e	182
4e	530
5e	1.600
6e	4.800
7e	13.000
8e	40.000
9e	120.000
10e	380.000
11e	1.000.000
12e	3.000.000
13e	9.000.000
14e	27.000.000

Ces dernières étoiles sont visibles dans les instruments actuels des observatoires. On voit que le total de ces quatorze premiers ordres d'éclat dépasse déjà quarante millions. Essayer de cataloguer cette armée céleste serait non seulement un travail surhumain, mais encore absolument irréalisable, car des erreurs inévitables se glisseraient dans un pareil nombre d'observations, ainsi que dans leurs réductions, leurs transcriptions et leurs placements sur une carte.

Des années et des années ne suffiraient pas, et pendant qu'on essayerait, les étoiles se déplaceraient elles-mêmes dans l'espace, car chacune d'elles est animée d'un mouvement propre plus ou moins rapide.

Or, la photographie peut faire cela tout bonnement, pour ainsi dire, et de la manière la plus simple, grâce aux perfectionnements apportés dans les méthodes d'opération. Et savez-vous en combien de temps cette œuvre gigantesque, ce monument impérissable de l'astronomie moderne pourrait être obtenu ? *En treize minutes !*

En effet, cinq millièmes de secondes suffisent pour photographier une étoile de première grandeur ; une demi-seconde suffit pour photographier les petites étoiles visibles à l'œil nu ; treize minutes sont nécessaires pour photographier celles de quatorzième grandeur.

Si, à un certain moment, 8,000 lunettes disposées pour cette photographie pouvaient être braquées en même temps tout autour de la terre sur 8,000 points du ciel contigus, ces 8,000 clichés auraient photographié le ciel tout entier, et les quarante millions d'étoiles dont nous parlions tout à l'heure. Juxtaposés, ces 8,000 clichés, de cinq degrés chacun, représenteraient les 41,000 degrés carrés dont se compose la surface du ciel.

Cette sorte de photographie instantanée du ciel serait idéale, mais ne peut se faire ; d'abord, parce qu'à quelque moment que ce soit, la nuit ne s'étend que sur moins de la moitié du globe ; ensuite, parce que l'atmosphère n'est jamais parfaitement pure ; enfin, parce que ces 8,000 instruments seraient une dépense considérable, qu'il est plus simple et plus pratique de réduire à son minimum.

Le travail a été réparti entre une vingtaine d'observatoires, et l'on pense qu'en trois ou quatre ans tout le ciel étoilé sera photographié.

Voici comment le travail sera probablement divisé entre les divers observatoires :

Observatoires.	Nombre de clichés.
Paris	1260
Bordeaux	1260
Toulouse	1080
Alger	1260
Greenvich	1149
Oxford	1180
Helsingfort	1008
Postdam	1232
Rome	1040
Catane	1008
San Fernando	1260
Tacubaya	1260
Santiago	1260
La Plata	1360
Rio Janeiro	1376
Cap de Bonne-Espérance	1512
Sydney	1400
Melbourne	1149

Ainsi, la science du dix-neuvième siècle lèguera à la postérité un état irrécusable et impérissable du ciel sidéral, qui, dans les siècles futurs, servira de base certaine pour la solution du grand problème de la constitution générale de l'univers

Certes, l'œil humain est un appareil d'optique admirable. Quelle transparence dans ce cristal vivant, quelles nuances délicieuses dans cet iris, quelle profondeur ou quel charme ! C'est la vie, c'est la passion, c'est la lumière. Fermez tous ces yeux, que restera-t-il de la création ?

Et pourtant, la lentille de l'appareil photographique représente vraiment un œil nouveau, qui vient compléter le nôtre et qui le surpasse, plus merveilleux encore.

Cet œil géant est doué de quatre avantages considérables sur le nôtre : il voit *plus vite, plus loin, plus longtemps*, et, faculté précieuse, il fixe, imprime, *conserve* ce qu'il voit.

Il voit plus vite : en un demi-millième de seconde, il photographie le soleil, ses taches, ses tourbillons, ses flammes, ses montagnes de feu, en un document impérissable ;

Plus loin : dirigé vers un point quelconque du ciel pendant la nuit la plus profonde, il découvre dans les atomes de l'infini des étoiles, des mondes, des univers, des créations, que jamais, jamais notre œil ne pourrait voir, à l'aide de n'importe quel télescope ;

Plus longtemps : ce que nous ne sommes pas parvenus à voir en quelques secondes d'attention, nous ne le verrons jamais. Lui, n'a qu'à regarder assez longtemps : au bout d'une demi-heure, il distinguera ce qu'il ne voyait pas ; au bout d'une heure, il verra mieux encore ; et plus il restera fixé vers l'inconnu, mieux il le possédera, sans fatigue et toujours mieux.

Et il conserve sur sa plaque rétinienne tout ce qu'il a vu. Notre œil ne garde qu'un instant les images. Supposez, par exemple, que vous assommiez un homme, au moment où, tranquillement assis dans son fauteuil, il a les yeux ouverts devant une fenêtre vivement éclairée (la supposition n'a rien d'exorbitant sur une planète dont tous les citoyens sont soldats et s'entre-tuent au taux moyen de onze cents par jour) ; puis, que vous lui arrachiez les yeux (nous venons de dire qu'il s'agit d'un ennemi), et que vous les immergiez dans une solution d'alun. Ces yeux conserveront l'image de la fenêtre avec ses barres transversales et ses ouvertures éclairées. Mais, dans l'état normal des choses, nos yeux ne gardent pas les images... il y en aurait trop, d'ailleurs. L'œil géant dont nous parlons conserve tout ce qu'il a vu. Il n'y a qu'à changer la rétine.

Ainsi, d'abord, cet œil voit plus vite, et mieux, et sans fatigue.

On photographie aujourd'hui les éclairs, que l'on peut étudier ensuite à loisir sur les clichés, et qui montrent les titanesques batailles de l'étincelle électrique franchissant l'océan aérien et y rencontrant mille obstacles, mille résistances de tout ordre qui font varier sa route et lui impriment souvent les mouvements les plus désordonnés. On photographie un cheval au galop, qui subitement se trouve immobilisé; on photographie un train express, on photographie le boulet de canon et l'obus, surpris, arrêtés sur leur trajectoire.

Oui, cette rétine artificielle voit plus vite et mieux; et, par une propriété absolument contraire, elle sait pénétrer en des abîmes où nous ne voyons et ne verrions jamais rien. C'est peut-être même ici sa faculté la plus stupéfiante encore.

Mettons l'œil, par exemple, à l'oculaire d'une lunette dont l'objectif mesure 30 centimètres d'ouverture : ce sont là actuellement les meilleurs instruments comme usage pratique des observatoires.

Dans cette lunette de 30 centimètres de diamètre et de 3 mètres et demi de longueur, nous découvrons les étoiles jusqu'à la *quatorzième grandeur*, c'est-à-dire environ 40 millions d'astres de toute nature.

Maintenant, remplaçons notre œil par la rétine photographique. Instantanément les étoiles les plus brillantes viendront frapper la plaque et y marquer leur image. Cinq millièmes de seconde suffiront pour une étoile de première grandeur, un centième de seconde pour les étoiles de deuxième grandeur, trois centièmes de seconde pour celles de troisième, et ainsi de suite, suivant la proportion établie plus haut.

En moins d'une seconde, l'œil photographique a vu tout ce que nous pouvons apercevoir à l'œil nu.

Mais ce n'est rien encore. Les étoiles télescopiques visibles dans l'instrument vont également frapper la plaque et y inscrire leur image. Celles de la septième grandeur emploieront une seconde un tiers à l'impressionner, celles de la huitième grandeur demanderont trois secondes, celles de la neuvième huit secondes, celles de la onzième grandeur cinquante secondes, celles de la douzième demanderont deux minutes, celles de la treizième cinq minutes, et enfin celles de la quatorzième treize minutes.

Si nous avons laissé notre plaque exposée pendant un quart

d'heure, nous trouverons photographiée sur cette plaque toute la région du ciel vers laquelle la lunette était dirigée, et tout ce que cette région possède, tout ce qu'avec une peine infinie nous serions parvenus à découvrir, à mesurer, par une série d'observations très laborieuses et très longues. Un nombre suffisant d'appareils braqués de manière à embrasser le ciel tout entier fixera, comme nous venons de le voir, en une carte immense tout ce que l'astronomie d'observation peut étudier, et ce que l'on n'aurait pu obtenir qu'en plusieurs siècles.

Mais voici seulement où commence le merveilleux.

Laissons l'œil photographique regarder au lieu du nôtre : il pénétrera dans l'inconnu. Les étoiles invisibles pour nous deviennent visibles pour lui. Au bout de trente-trois minutes d'exposition, les étoiles de la quinzième grandeur auront fini par impressionner la rétine chimique et y former leur image.

Le même instrument qui montre à l'œil humain les astres de la quatorzième grandeur, et qui dans le ciel entier enregistrerait environ 40 millions d'étoiles, en montre à l'œil photographique 120 millions dès la première réquisition pour obtenir la quinzième grandeur. Il atteindrait la seizième à la seconde réquisition, en une heure vingt minutes de pose, et jetterait sous l'admiration éblouie du contemplateur une poussière lumineuse de 400 millions d'étoiles !...

Jamais encore, dans toute l'histoire de l'humanité, on n'a eu en mains la puissance de pénétrer aussi profondément dans les abîmes de l'infini. Avec les perfectionnements nouveaux, la photographie prend nettement l'image de chaque astre, quelle que soit sa distance, et elle la fixe en un document qu'on peut étudier à loisir. Qui sait si quelque jour, dans les vues photographiques de Vénus ou de Mars, une nouvelle méthode d'analyse n'arrivera pas à découvrir les habitants ! Et sa puissance s'étend jusqu'à l'infini. Voilà une étoile de quinzième, de seizième, de dix-septième grandeur, un soleil comme le nôtre, éloigné à une telle distance de nous que sa lumière emploie des milliers, peut-être des millions d'années à nous parvenir, malgré sa vitesse inouïe de trois cent mille kilomètres par seconde ; et ce soleil gît à une telle profondeur que sa lumière ne nous arrive, pour ainsi dire, plus. Jamais l'œil naturel de l'homme ne l'aurait vu, jamais l'esprit humain n'en aurait deviné l'existence sans les instruments

de l'optique moderne. Et voilà que cette faible lumière venue de si loin suffit pour impressionner une plaque chimique, qui en conservera inaltérablement l'image.

Et cette étoile pourrait être du dix-huitième, du vingtième ordre et au-dessous, si petite que jamais les yeux humains, aidés même des plus puissants pouvoirs télescopiques, ne la verront (car il y aura toujours des étoiles au delà de notre vision). Et pourtant elle viendra frapper, de sa petite flèche éthérée, la plaque chimique exposée pour l'attendre et la recevoir.

Oui, sa lumière aura voyagé pendant des millions d'années. Lorsqu'elle est partie, la terre n'existait pas, la terre actuelle avec son humanité; il n'y avait pas un seul être pensant sur notre planète; la genèse de notre monde était en voie de développement; peut-être seulement, dans les mers primordiales qui enveloppaient le globe avant le soulèvement des premiers continents, les organismes primitifs élémentaires se formaient-ils au sein des eaux, préparant lentement l'évolution des âges futurs. Cette plaque photographique nous fait remonter à l'histoire passée de l'univers. Pendant le trajet éthéré de ce rayon de lumière qui vient aujourd'hui frapper cette plaque, toute l'histoire de la terre s'est accomplie, et dans cette histoire, celle de l'humanité n'est qu'une onde, qu'un instant. Et, durant ce temps, l'histoire de ce lointain soleil qui se photographie aujourd'hui s'est accomplie aussi : peut-être est-il éteint depuis longtemps, peut-être n'existe-t-il plus...

Ainsi cet œil nouveau qui nous transporte à travers l'infini nous fait en même temps remonter les stades de l'éternité passée.

L'infini ! l'éternité ! L'astronomie contemporaine nous y plonge et nous y noie. Quelle mesure en pouvons-nous prendre? En volant avec la vitesse de l'éclair, nous emploierions des millions d'années pour atteindre les régions où brillent ces univers lointains; mais, transportés là, nous n'aurions réellement pas avancé d'un seul pas vers les limites de l'espace, car l'espace est sans bornes, l'infini est sans mesure, et partout, dans toutes les directions, il y a tant d'univers, tant de soleils consécutifs, que si nous laissions la plaque photographique assez longtemps exposée, elle finirait par se couvrir de points lumineux contigus et serrés au point de ne plus former qu'un ciel d'éblouissante lumière. Car, partout, en quelque point que nous dirigions notre

rayon visuel, il y a une infinité de soleils les uns derrière les autres.

Et nous vivons sur l'un de ces mondes, sur l'un des plus médiocres, en un point quelconque de l'immensité sans bornes, éclairés par l'un de ces innombrables soleils, dans un horizon restreint, véritable cocon de ver à soie, ignorant toutes les causes, éphémères d'un instant, nous pénétrant d'une illusoire vue du monde, ne voyant presque rien, d'ailleurs ; assez minuscules pour nous imaginer que nous connaissons quelque chose, nous flattant même, avec un béat sentiment d'orgueil, de dominer la nature, fiers d'une illusion prise pour la réalité. Nous tranchons les questions. Nous nous déclarons matérialistes sans connaître un mot de l'essence de la matière, spiritualistes sans connaître un mot de la nature de l'esprit ; mais au fond de tout être pensant le scepticisme demeure, parce que nous sommes incapables de rien apprécier.

Notre minuscule planète perdue est encore trop vaste pour notre conception, car nous avons inventé le patriotisme de clocher; et toute l'organisation des divers groupes sociaux qui se partagent le globe, est fondée sur les armes.

Ah ! l'astronome souhaiterait que les conducteurs de peuples, les législateurs, les politiciens eussent la faculté de pouvoir regarder une carte céleste et la comprendre. Cette calme contemplation serait peut-être plus utile à l'humanité que tous les discours diplomatiques. Si l'on savait combien la terre est minuscule, peut-être cesserait-on de la couper en morceaux. La paix régnerait sur le monde, la richesse sociale succéderait à la ruineuse, honteuse et infâme folie militaire, les divisions politiques s'effaceraient, et les hommes pourraient seulement alors s'élever librement dans l'étude de l'univers, dans la connaissance de la nature, et vivre des jouissances de la vie intellectuelle. Hélas ! nous n'en sommes pas là ; et l'œil photographique révélera bien des mystères célestes avant que l'œil humain voie la raison et la science établir leur règne sur notre petite boule tournante.

Camille FLAMMARION.

MARIAGES MANQUÉS [1]

(*Suite et fin*)

III

« Ton histoire, mon cher Dulac, — dis-je en ravivant d'un coup de pincettes le feu qui s'assoupissait, — ton histoire est celle d'un homme passionné; la mienne est celle d'un homme délicat. La Fontaine l'a dit : « Les délicats sont malheureux, » et il a exprimé ce jour-là, comme toujours, une pensée bien fine et bien vraie.

« Tu te souviens peut-être qu'en 1873 — je n'avais que trente ans alors et mes camarades avaient la bonté de m'appeler le beau Georges — je fus envoyé en qualité de second secrétaire auprès du baron de N..., ministre de France en Danemark. Ce vieux diplomate de carrière, homme excellent, sans ambition, paternel pour les jeunes gens placés sous ses ordres, et qui n'a jamais eu d'autres ridicules que sa perruque acajou, occupait depuis quinze ans le poste de Copenhague. Il avait adopté les mœurs danoises, qui sont pleines de bonhomie, et il était connu et estimé de tout le monde. Que de coups de chapeau n'a-t-il pas donnés quand il traversait le Krongs'Nitor, ou quand il allait, tous les soirs, entre huit et neuf heures, au Jardin-Tivoli, prendre une « délicatesse », comme on dit là-bas, c'est-à-dire manger une côtelette de veau, arrosée de deux ou trois chopes? A combien

(1) Voir le numéro du 25 mai 1891.

de voyageurs de distinction n'a-t-il pas fait admirer les nobles et froides statues du Musée Thorwaldsen et l'épée de fer de Charles XII, qu'on garde pieusement dans les galeries de Frédériksborg?

« Le baron de N..., comme tous les hommes vraiment bons, aimait beaucoup la jeunesse, et il me prit tout de suite en grande affection. Non seulement il me patronna dans la haute société, comme c'était un peu son devoir, mais il voulut m'introduire chez ses amis particuliers. C'est ainsi qu'il me présenta chez la comtesse de Hansberg, où il faisait son whist deux fois par semaine.

« Veuve d'un chambellan du roi et médiocrement fortunée, Mme de Hansberg, beauté jadis célèbre, avouait quarante-cinq printemps et vivait avec sa fille Elsa, très jolie personne, disait-on, mais à peu près sans dot. Dans de pareilles conditions, n'est-ce pas? ce salon aurait été désert à Paris. A Copenhague, tout au contraire, on considérait comme un très grand honneur d'être admis chez la comtesse; car, là-bas, on croit encore pour de bon à l'aristocratie, et Mme de Hansberg était effroyablement noble. Oui! dans ce temps de blasons à vendre, elle aurait pu être admise d'emblée chez les chanoinesses de Remiremont, dans ce célèbre chapitre où, sous l'ancien régime, les filles de France n'entraient que par ordre du roi et par exception spéciale, attendu qu'elles n'avaient pas, du côté maternel, le nombre de quartiers nécessaires, à cause du mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis, horrible mésalliance, il faut en convenir.

« Le Nord, héraldique et féodal, est plein de respect pour ces choses. Fort entichée de sa noblesse, très exigeante à cet égard pour les gens qu'elle daignait recevoir, Mme de Hansberg n'était donc jamais entourée que d'une société scrupuleusement choisie, et peu de roturiers comme ton serviteur peuvent se vanter d'avoir bu ses tasses de thé.

« Je ne suis pas vaniteux et je me serais fort bien passé de cet honneur, sans l'aimable insistance de mon chef, qui prétendait que ce salon était indispensable à connaître pour un jeune diplomate. Je crus d'ailleurs faire plaisir au baron en l'accompagnant, et il me présenta dans les formes à la comtesse.

« Elle me fut antipathique au premier abord. Cette ancienne belle, poudrée par coquetterie et ayant assez grand air, mais très flétrie en somme, me reçut cérémonieusement, au coin de sa che-

minée, du fond d'un fauteuil à écusson, presque un trône, et sans cesser de tourner un grand rouet d'ivoire, ainsi qu'une châtelaine du temps des croisades. Cette mise en scène prétentieuse — tranchons le mot, ce cabotinage — me déplut souverainement, et les lugubres groupes de vieillards à cravates gourmées assis aux tables de jeu allaient me faire prendre décidément la maison en grippe, quand la fille de la comtesse, Mlle Elsa, entra dans le salon.

« J'évoquerai d'un seul trait cette suave apparition. Figure-toi Ophélie en robe de deuil.

« Depuis deux mois que j'étais à Copenhague, j'avais eu le temps de me blaser un peu sur la beauté blonde. Là-bas, les trois quarts des femmes ont des yeux pâles et des cheveux couleur de blé, et la fille de chambre qui vous apporte l'eau chaude pour votre barbe ressemble plus ou moins à la Nilson de notre jeune temps.

« Sans doute, la grande et svelte enfant qui venait d'entrer, et qui inclinait respectueusement son front sous le baiser de sa mère, avait le type scandinave, elle aussi ; mais elle en réalisait la perfection même, l'idéal absolu. Rappelle-toi les madones des vitraux, les saintes des livres d'heures enluminés. Elsa avait leur grâce un peu raide et si pure, leur chasteté céleste. Ses cheveux, du ton des vieux louis d'or, étaient tressés en une seule nate, ronde et lourde, qui pendait derrière elle jusqu'au milieu de sa jupe noire, — ces dames étaient en deuil, — et sa souplesse de cygne, sa légèreté de fantôme, surtout ses yeux d'un vert bleuâtre, ses yeux de turquoise malade, évoquaient tout ce qu'il y a de divin dans ce mot : une vierge.

« M. de N... me présenta à Mlle Elsa. Elle avait la voix de sa beauté, une voix qui vous caressait le cœur. Dès qu'elle m'eut parlé, dès qu'elle m'eut souri, le grand machiniste qui s'appelle l'amour exécuta, dans le salon de Mme de Hansberg, un prodigieux changement à vue. La morgue ridicule de la comtesse installée dans sa cathèdre armoriée se transforma en dignité aristocratique, et mon imagination prêta un air bienveillant aux vieux messieurs hauts sur cravates qui s'absorbaient dans les combinaisons du whist sous la livide clarté des abat-jour verts. J'étais amoureux, mon ami, follement amoureux de Mlle Elsa, et, dès ce soir-là, la maison de sa mère, dont je devins l'hôte assidu, me parut être le seul lieu du monde où la vie fût supportable.

« Va! je ne regretterai jamais toutes les peines que m'a causées ce sentiment, né en une minute, étouffé aujourd'hui, hélas! mais qui seul est capable de conserver chaud un petit foyer dans le tas de cendres de mon cœur, et dont le souvenir ressuscité — tu peux t'en apercevoir — fait trembler ma voix en ce moment même. Avoir trente ans, c'est-à-dire être sorti sain et sauf, mais meurtri, des orages de la première jeunesse, connaître le néant des passions de tête et des passions sensuelles, avoir subi leurs dégoûts et leurs amertumes, et puis, tout à coup, aimer purement une très jeune fille, rien n'est plus exquis! Les meilleurs instants de ma vie sont ceux que j'ai passés chez Mme de Hansberg, assis à côté de Mlle Elsa, lui parlant — et seulement pour avoir la joie qu'elle me répondît — d'un rien, d'un conte d'Andersen que je venais de lire, de ma promenade à cheval, sous les beaux hêtres de Kronborg, devant l'horizon du Sund.

« Que c'est bon d'aimer avec ce respect profond, ce désintéressement parfait, d'être éperdument heureux pour tout un jour parce qu'il vous a semblé que l'être adoré a eu pour vous, la veille, une bonté dans le regard, une douceur dans la voix! Vois-tu! j'ai été alors dans un état d'âme qui, lorsque j'y pense, me relève à mes propres yeux et me paraît racheter toutes les impuretés de mon existence. O merveilles morales de l'amour innocent, de l'amour sans désir! Je ne voulais, je n'espérais rien de cette enfant divine. Mon cœur débordait d'une joie ineffable à la seule pensée qu'elle existait, voilà tout! et que je pouvais approcher d'elle, la voir et l'entendre. Quand je me suis dit qu'elle était une femme, qu'elle pourrait peut-être m'aimer, qu'il n'était pas impossible qu'un jour mes lèvres effleurassent son front, — oh! rien de plus, — eh bien, moque-toi de moi, tant que tu voudras, mais tout d'abord cette idée m'a fait honte et j'en ai rougi. Lorsque je prenais congé d'elle et qu'elle me tendait timidement la main, cela me paraissait une faveur sans prix et dont j'étais indigne. La seule présence d'Elsa me jetait dans une extase pareille à celle que la prière doit procurer aux mystiques, créait autour de moi une atmosphère de rêve. Qu'elle soit à jamais bénie, l'enfant qui m'a fait vivre ainsi pendant quelque temps et près de qui je me suis senti si heureux, si doux et si pur!

« Un petit nombre de jeunes gens venaient chez Mme de Hansberg, et tous étaient des géants blonds, d'une lourdeur d'esprit et de corps désagréablement germanique, sans séduction aucune. Je

m'aperçus bientôt — avec quelles délices ! — qu'Elsa préférait ma société à la leur et me traitait avec une différence marquée. Ce cœur candide ne se rendait probablement pas compte de ce qui se passait en lui, mais une fleur de sympathie s'y épanouissait pour moi.

« Être aimé d'elle, quel espoir ! Je ne le conçus cependant que mêlé à une terrible inquiétude. Mme de Hansberg, je te l'ai dit, avait tous les préjugés et les dédains aristocratiques. Malgré ma fortune respectable, malgré mes débuts dans la « carrière » qui avaient été très brillants, cette femme altière voudrait-elle donner Elsa à un jeune homme de bonne famille, mais qui s'appelait Georges Plessy, tout court? Je n'osais guère l'espérer. Pourtant la comtesse paraissait aimer beaucoup sa fille unique, et elle s'humaniserait peut-être devant une inclination manifeste. C'était ma seule chance de succès. D'ailleurs, je n'avais qu'un parti à prendre, faire ma demande, et sans retard ; car je me serais reproché comme une mauvaise action de laisser croître, d'entretenir dans le cœur d'Elsa un sentiment qui aurait pu devenir une douleur pour elle, au cas où il aurait jeté des racines profondes et où Mme de Hansberg m'eût repoussé malgré tout.

« Mon chef respecté, mon vieil ami le baron de N..., s'offrait à moi comme un conseiller naturel. L'excellent homme chez qui trente ans de vie diplomatique n'avaient pas éteint la sensibilité, accueillit ma confidence avec la bonté la plus touchante. Je fus éloquent, sans doute, en lui parlant de mon amour et de mes craintes, car, lorsque j'eus fini, le baron était très ému et fut obligé d'essuyer les verres de ses lunettes.

« — Je n'ai pas toujours porté perruque, mon cher enfant, — me dit-il enfin avec un triste sourire, — j'ai connu ce tourment-là, il y a bien longtemps, et je voudrais vous donner de l'espérance, Malheureusement la comtesse est comme le don Carlos d'Hernani... Vous vous rappelez les beaux vers d'Hugo :

L'Empereur est pareil à l'aigle, sa compagne;
A la place du cœur il n'a qu'un écusson.

J'ai bien peur que vous ne vous heurtiez à un invincible parti pris... Enfin, ne vous découragez pas encore. J'ai quelque influence sur l'esprit de Mme de Hansberg, et je lui parlerai ce soir. »

« La réponse fut telle que je la redoutais, polie, mais formelle. « Jamais, et pour rien au monde, la comtesse ne consentirait à ce que sa fille se mésalliât. » Le pauvre baron avait plaidé vainement pendant deux heures. Il dut me rapporter, en propres termes, le cruel refus, et l'atroce sensation que j'éprouvai en ce moment-là doit être celle d'un homme à qui l'on coupe le visage d'un coup de cravache.

« Les larmes vinrent ensuite... Oui ! mon cher, j'ai pleuré sur l'épaule de mon vieil ami, et je n'en rougis point. N'a pas qui veut pleuré d'amour.

« Je ne pouvais rester à Copenhague. Je demandai et obtins un congé. Le jour de mon départ, le baron qui me conduisit à la gare et eut pitié de ma mortelle tristesse, me dit, au dernier moment :

« — Mon ami, je n'ai pas le courage de vous cacher une chose qui va vous faire à la fois peine et plaisir... Je suis allé hier chez ces dames... Elsa est triste. »

« Ainsi, la chère enfant m'aurait aimé ! Je m'en doutais bien un peu ; mais il n'y avait pas là de consolation pour moi, puisque notre union était impossible.

« Je revins à Paris, j'y cherchai l'oubli dans de violentes distractions, et six mois après avoir quitté le Danemark, j'appris le mariage de M[lle] de Hansberg avec un jeune Russe, le prince Babéloff. Elle avait obéi à un désir, à un ordre de sa mère, sans aucun doute. Pouvais-je lui en vouloir ?... Une enfant !

« Je fus envoyé à Lisbonne et je m'y ennuyai pendant une longue année. Le grand soleil augmente et exaspère la mélancolie. Enfin, dans l'été de 75, je pris un nouveau congé, dont je passai la durée à Trouville.

« Ce fut là qu'un matin, prenant le café en compagnie d'un de mes collègues, sous la tente du casino, je lus dans le journal local, parmi les noms des voyageurs de distinction récemment arrivés à l'hôtel des Roches-Noires, celui de la princesse Babéloff.

« Mon cœur se mit à battre avec violence. Mais était-ce bien Elsa qui se trouvait si près de moi ? J'interrogeai mon compagnon, homme très mondain, ayant des relations cosmopolites, et je sus par lui — tu devines mon émotion — que la princesse Babéloff, logée depuis cinq ou six jours aux Roches-Noires, était en effet M[lle] Elsa de Hansberg, et qu'elle n'avait été mariée que

pendant un an à peine, son mari ayant été tué par accident, dans une chasse. Mon camarade ajouta que la princesse avait aussi perdu sa mère et qu'elle voyageait pour se distraire de ses récents chagrins, seulement accompagnée d'une vieille parente, duègne sans importance. La princesse ne devait passer qu'une semaine à Trouville et retournerait ensuite en Danemark.

« Donc, Elsa était veuve, libre de toute influence, ne dépendant que d'elle-même, et je me rappelais soudain que, dix-huit mois auparavant, elle avait été affligée, elle avait souffert d'être séparée de moi. Un immense espoir m'envahissait. Je voulais la revoir, la revoir sur-le-champ. Quittant brusquement mon compagnon, je rentrai chez moi et j'écrivis à la princesse une lettre respectueuse, m'autorisant du hasard qui nous rapprochait pour lui dire combien je prenais part à son double deuil et quel fidèle sentiment j'avais gardé pour elle. Mon messager m'apporta une réponse immédiate, une lettre timbrée d'une couronne princière, hélas! mais écrite par Elsa elle-même, d'une de ces longues et grosses écritures qui couvrent quatre pages en quelques mots. C'était une simple assurance qu'on aurait grand plaisir à me revoir, et une invitation à venir le soir même. Aussitôt après dîner, je me rendis aux Roches-Noires par la plage. La nuit montait, une calme et chaude nuit d'été, sans un souffle. Déjà quelques étoiles scintillaient dans le ciel et l'on entendait dans l'ombre la profonde respiration de la mer. Tous mes souvenirs de Copenhague me revenaient en foule. Je revivais les longues soirées passées en admiration devant Elsa, je l'évoquais, blonde en robe noire, fixant doucement sur mes yeux ses yeux clairs, dans sa chaste attitude de sainte de missel. J'allais la revoir... Était-ce possible ?...

« Enfin, j'arrivai à l'hôtel; le domestique me conduisit au premier étage, ouvrit une porte. J'entrai, glacé d'émotion, défaillant presque, dans un petit salon très éclairé, et je vis Elsa qui se levait pour me recevoir, Elsa restée la même, absolument la même, comme jadis si blanche et si blonde dans sa robe de deuil, avec ses yeux pâles, ayant gardé intacte sa grâce virginale.

« Elle me tendit la main, cette main qu'autrefois je me croyais à peine digne d'effleurer, et je la pris en m'inclinant; elle m'accueillit avec quelques mots de bienvenue, et je reconnus sa chère voix. Oui! pendant un instant, mon illusion fut complète. Je

crus retrouver la jeune fille que j'avais si purement, si idéalement aimée !

« Mais, dès le premier mot que je prononçai, le charme fut rompu. Je me rappelai qu'il fallait lui dire et je lui dis en effet « Madame », et ce titre me rappela la réalité, dissipa ma chimère. Je regardai sa main que je retenais encore dans la mienne, et je vis un anneau nuptial.

« Ah! mon cher ami, cette entrevue à été l'heure la plus amère de ma vie. Je m'étais assis près d'Elsa, j'essayais de lui adresser quelques mots de condoléance sur la mort de sa mère, et elle me répondait avec embarras, se souvenant sans doute combien la comtesse avait été dure pour moi. Ni l'un ni l'autre nous ne prenions souci de nos paroles machinales, et tous les deux ensemble, j'en suis certain, nous nous abimions dans des pensées qui nous rongeaient le cœur. Elsa avait surpris mon regard sur son anneau, et, quand j'avais reporté mes yeux sur les siens, j'y avais retrouvé une affreuse expression de détresse. Puis cette phrase lui échappa : « Depuis la mort du prince... », et elle vit éclater tant de douleur sur mon visage, qu'elle s'interrompit toute confuse.

« Nous comprîmes alors qu'il y avait entre nous un abîme, quelque chose d'irréparable, et combien toute explication serait superflue. A la moindre allusion faite au passé, nous aurions éclaté en larmes impuissantes. A quoi bon?... Comme dans le salon de M[me] de Hansberg, à Copenhague, nous étions l'un près de l'autre, libres tous les deux, semblables physiquement aux amoureux d'autrefois, et cependant il nous était aussi impossible de ranimer notre ancien sentiment que d'imposer silence au rythme lointain de la mer qui parvenait jusqu'à nous par la fenêtre ouverte, ou que d'éteindre une des étoiles qui étincelaient dans le ciel nocturne.

« Notre entretien stupidement banal en apparence, mais dont chaque mot contenait un infini de plainte et de regret, dura un quart d'heure à peine. J'eus le courage de me lever le premier; elle en fit autant en m'annonçant qu'elle quitterait Trouville le lendemain matin, et je la quittai sans avoir touché de nouveau sa main où brillait sa bague de veuve.

« Une fois dehors, devant la façade noire de l'hôtel, dont une seule fenêtre était éclairée, je restai un instant immobile sur la plage dans le grandiose silence de la nuit, et je sentis en moi un

vide immense se creuser. Soudain, là-bas, dans l'obscurité, une lame de fond poussa son long sanglot ; et c'est pour moi une certitude qu'à cet instant précis, Elsa dans sa chambre solitaire et moi sur la plage déserte, nous avons exhalé le même soupir, le profond soupir de l'éternel adieu. »

IV

— « Voilà donc pourquoi nous ne nous sommes mariés ni l'un ni l'autre, — dit le commandant Dulac en se levant pour s'en aller. — Mais, crois-tu, — ajouta-t-il presque gaiement, — nous étions soulagés par notre confidence mutuelle, — crois-tu qu'on nous excusera, si l'on vote l'impôt sur les célibataires, et que nous serons exemptés ?

— J'en doute fort, — répondis-je, — car le récit de nos deux aventures ferait pitié à bien des gens, mon pauvre ami, et la brutale démocratie où nous vivons se soucie fort peu, n'est-ce pas, des scrupules, des nuances et des délicatesses.

— Oh ! non, » — s'écria d'un air convaincu le commandant, qui est réactionnaire jusqu'au bout des ongles.

Et après avoir allumé un dernier cigare pour la route, il me donna une poignée de main fraternelle.

François Coppée,
de l'Académie Française.



VOYAGE AU MONTÉNÉGRO [1]

(Suite et fin)

IV

CETTIGNE

Il y a plusieurs manières de décrire les pays, — plusieurs sortes de récits de voyage. — Il y a d'abord les articles très sérieux : études approfondies, détails comme en peuvent fournir les gens qui ont vécu très longtemps dans les endroits dont ils parlent.

Puis il y a aussi les notes rapides, qui sont comme les impressions sténographiées du voyageur qui passe. — Impressions primesautières qui s'effacent très vite ; qu'il faut noter tout de suite, parce que, un peu plus tard, on ne les noterait plus. — Certains aspects des pays où l'on arrive vous frappent très vivement à première vue, par contraste avec les pays d'où l'on vient ; au bout de quelques jours, ils ne vous frappent plus ; un peu plus tard, on trouve oiseux d'en parler.

C'est pourquoi les voyages en courant ont du bon ; — quand on a déjà beaucoup circulé par le monde, on s'est habitué à se former d'un seul coup une idée de toute une contrée. — Du pêle-mêle des choses qui vous sont apparues en quelques heures, on dégage une vue d'ensemble, — vue bizarre, esquissée à grands traits, — mais souvent juste.

C'est ce pêle-mêle qui va suivre. — Il y aura dans ce chapitre

(1) Voir le numéro du 25 mai 1891.

des choses incohérentes et des choses futiles, notées au hasard de la course. — La vue d'ensemble s'en dégagera-t-elle pour le lecteur? — Il est fort à craindre que non : celui qui écrit n'a pas pour cela le talent qu'il faudrait...

...Toute sorte de bruits joyeux du matin viennent nous éveiller dans nos chambres d'auberge: des moineaux qui se battent sur le toit, des coqs et des poules qui font la conversation sous nos fenêtres, des moutons qui bêlent, — une voix de petite fille qui chante un hymne slave.

La gelée a dessiné sur nos vitres de fines fougères transparentes; à travers, on voit le bleu du ciel et le beau soleil qui brille.

Cette paix, ces bons bruits de la campagne, cette honnête tranquillité villageoise, nous apportent au réveil des impressions pastorales. — Ce sont des impressions inattendues, continuant la surprise de cette plaine unie, de ces champs de blé, de ces maisonnettes blanches.

En bas, auprès du feu, la servante de l'hôtel nous sert du café noir, dans de très petites tasses, comme en Orient. — Cette servante ressemble à la princesse du Monténégro, — laquelle ressemble à la tête de République de nos anciens timbres-poste ou de nos pièces de monnaie.— C'est une belle fille aux traits durs, coiffée, à la mode de son pays, d'une natte en diadème et d'un petit voile noir retombant sur la nuque.

On a tout de suite fini de visiter Cettigne. — Rien qu'en regardant par la fenêtre de cette salle d'auberge, on en a une idée complète.

La rue, à peu près unique, par laquelle nous sommes arrivés hier soir, est là, en plein soleil. — Bien droite, bien large, — ayant l'air plus large encore, tant sont modestes les maisons qui la bordent.

Il fait froid; l'air qui vous arrive par cette fenêtre est vif et pur; rien qu'en respirant, on sent qu'on est très haut dans les montagnes. — La campagne, toute blanche de gelée, brille au clair soleil du matin.

Cette grande rue de village a un aspect particulier, un certain petit air de *capitale;* on voit que c'est le forum, le grand boule-

vard de la contrée. — Des groupes d'hommes s'y promènent, en discutant avec animation. — Ils parlent politique, probablement; ce sont des notables des villages voisins, venus dans la ville de leur prince pour traiter les affaires de leur pays. — Ils ont leurs beaux costumes, leurs belles armes, et paradent au soleil de novembre avec des airs gelés.

Leurs vêtements brodés d'or disparaissent à moitié sous des couvertures de laine noire. — Tous portent, jeté sur leurs épaules, une espèce de châle à franges, dont les bouts symétriques pendent de chaque côté de leur corps, comme de longues élytres. — Ces hommes, ainsi vêtus, ont des silhouettes originales; de loin, on dirait de grandes hirondelles noires marchant sur la neige, les ailes repliées et tombantes.

A l'horizon, des montagnes dessinent leurs découpures grises sur le bleu pâle du ciel; on songe à tout ce désert de pierres, qui est là derrière et qui vous envoie, par-dessus ces sommets, sa note triste...

Il y a bien des Albanais aussi, qui se promènent comme chez eux dans ce pays des ennemis; de grands vieillards qui se drapent dans leurs cafetans doublés de fourrure, et font bouffer leurs courtes fustanelles de batiste à mille plis — avec la grâce de vieux soldats moustachus qui auraient mis des jupes de danseuses.

Nous les prenons pour des parlementaires; — mais non, ce sont simplement des marchands qui viennent, malgré toutes les menaces de guerre, continuer leur trafic.

Un personnage, tout en drap bleu de ciel brodé d'or, débouche d'un chemin transversal : — c'est le prince Nikita.

Des gens qui l'attendaient au passage se découvrent et s'inclinent dans des attitudes de vénération profonde. — Les uns baisent sa main gantée; les autres lui présentent des papiers qui doivent être des suppliques.

C'est l'habitude du prince, nous dit-on, de donner audience matinale à ses sujets, en plein air. — Il se met à faire les cent pas de long en large, suivi à petite distance respectueuse par les hommes en châle noir; il paraît causer avec eux sur un ton paternel.

Chaque fois qu'il se retourne, tout le monde se retourne aussi,

s'écarte et salue. — Le prince, encore jeune, est très digne dans son maintien, — exagérant peut-être un peu ses poses parce que nous sommes là, — mais très majestueux, et en même temps très correct.

Cela a bon air, cette promenade au milieu du peuple ; on s'enthousiasmerait presque pour ces mœurs patriarcales. — Mais nos sympathies sont depuis longtemps si bien acquises aux Albanais et aux Osmanlis, qu'il nous est difficile, en pays monténégrin, de nous enthousiasmer pour quelque chose...

L'audience terminée, le prince rentre dans son palais, que garde un grand brigand de factionnaire, enveloppé, lui aussi, dans un châle noir...

Il y a de tout en miniature, à Cettigne : une petite imprimerie, où s'imprime un petit journal monténégrin ; — une petite caserne, un petit hôpital ; — un petit bureau de poste, où s'affranchissent de rares lettres avec des timbres à l'effigie du prince... Cela n'a pas l'air sérieux, cette capitale ; c'est comme un pays pour rire, une microscopique imitation de ville...

Nous nous félicitons de ne voir dans la rue que des gens vêtus d'une manière classique. — Les Monténégrins, — le prince surtout, — tiennent à leur luxe traditionnel de costume, à leurs broderies, à leurs armes ; c'est de leur part une preuve d'intelligence et de goût.

Deux petites filles efflanquées, les élégantes de l'endroit, se montrent à nous avec des robes à volants et des semblants de tuniques. Elles sont les seules ; encore ont-elles mis par-dessus des vestes et des voiles de Monténégrines, — et d'un peu loin cela peut passer.

Mais voilà qu'au milieu du jour, le soleil d'automne, qui chauffe encore, fait sortir de leur gîte des promeneurs inattendus : quelques messieurs en *ulster* et chapeau de soie à haute forme se mettent à circuler au milieu de tous ces hommes beaux et pittoresques.

Notre hôtesse s'excuse en nous disant que ce sont des diplomates étrangers, amenés par la force des circonstances, — et que, en temps ordinaire, on n'a pas l'habitude d'en voir.

A Cettigne, les maisons sont proprettes au dedans comme au

dehors. — Très simples, par exemple : des chambres plâtrées et blanchies à la chaux, avec généralement sur les murs des dessins bleus, — peints très naïvement, comme par des enfants; des meubles bien modestes; et puis toujours, dans un coin, les saintes *icons*, les dieux lares du logis.

Les *icons* sont de vieilles images de saints qu'on se passe de père en fils; elles sont d'or ou d'argent et ont souvent à elles seules plus de valeur que la maison tout entière. — Auprès d'elles, on suspend quelque vieille lampe d'argent, on conserve quelque vieux morceau d'os de martyr, enchâssé richement comme un bijou de grand mérite; — et devant tout cela, on prie...

Dans les récits de voyages au Monténégro on a abusé des *guzlas*, des chants de guerre et surtout des cérémonies nuptiales. — Depuis que ce petit pays occupe le monde, on a lu partout des descriptions de ses fêtes de mariage; on en sait le programme par cœur.

Aujourd'hui, c'est l'aide de camp du prince qui se marie avec une jeune fille d'une des plus riches familles de la contrée. — Nous assistons à ce défilé de noces, et, par le beau temps qu'il fait, c'est réellement bien joli.

De l'autre bout de la plaine unie, nous voyons un cortège s'avancer : une trentaine de cavaliers agitant le drapeau national, rouge à croix blanche, — et tirant des coups de fusil en l'air. — C'est la mariée que les jeunes hommes des noces amènent au domicile de son époux, en simulant une capture, en poussant des cris de triomphe.

A l'entrée du village, des gens attendent cette petite troupe armée, pour offrir aux cavaliers des fruits et leur présenter du vin qu'ils doivent boire à cheval. — Le garçon d'honneur qui ouvre la marche et boit le premier, porte un nom très connu dans les dernières guerres avec la Turquie : c'est Pétrovitch. — Il est couvert de broderies, de dorures, et parade sur un cheval blanc admirable.

Les armes, les costumes de tout ce monde sont fort beaux. — — Mais ce qu'on regarde, ce qu'il y a de charmant, c'est la mariée.

Une toute jeune fille, qui paraît avoir à peine dix-huit ans. — Elle est vêtue d'un costume d'une grande richesse. Sa veste et son gilet sont de velours cramoisi tout brodés d'or; son manteau

de Monténégrine est en drap blanc brodé d'or ; il traîne sur la croupe de son cheval, que deux hommes tiennent par la bride.

La mariée est partie de grand matin de la maison paternelle, qui est là-bas, fort loin sur la route d'Albanie ; elle est partie, seule femme, conduite par tous ces hommes ; — pâle, un peu fatiguée par le chemin, appuyant sa petite main gantée de blanc sur le pommeau de sa selle, elle est très émue en faisant son entrée dans ce village où tout le monde la regarde ; elle baisse les yeux avec un petit air modeste et intimidé qui la rend ravissante.

Dans un commencement de rue transversale est situé le palais du prince, — entre cour et jardin. — Deux lanternes au portail, et une guérite ; — l'aspect d'une maison de campagne de bons bourgeois aisés.

Derrière, un grand jardin triste : murs bas, allées droites, rares arbustes, qui ont déjà semé sur le sol leurs feuilles jaunes ; — c'est là que le petit prince Danilo, héritier présomptif, prend ses ébats avec les sept princesses ses sœurs.

Près du palais moderne, le palais des ancêtres, plus modeste encore ; dans la cour abandonnée, des canons pris aux ennemis héréditaires, aux Turcs : des canons de bronze marqués au chiffre du Sultan, qui traînent à terre sur l'herbe verte.

Plus loin, la chapelle des princes, et un très ancien couvent, adossé à un rocher.

En haut de ce rocher, une tour ronde, pareille à un moulin à vent sans toiture. — De là on domine toute la plaine de Cettigne : des champs labourés et des prairies ; quelques bouquets d'arbres, quelques lignes de peupliers sans feuilles ; et les montagnes de pierre grise entourant ce pays plat, à peu près comme des murailles qui enfermeraient une arène de cirque.

Elle servait à un singulier usage, cette tour : c'était là qu'on exposait au bout de longues perches les têtes qu'on pouvait couper aux voisins les Turcs.

Depuis quelques années, on a aboli cet usage *chrétien-slave*.— A la place des têtes humaines, on a suspendu une grosse cloche, offerte par le czar pour la cathédrale de Cettigne. — (La cathédrale n'est pas bâtie, la cloche attend là, — et le dimanche on la fait sonner.)

Le czar, qui a donné tant de choses au Monténégro, ne pouvait

faire moins que de lui envoyer ce pieux souvenir; car il est grand donateur de cloches : pas une paroisse en Bulgarie qui n'ait dans son clocher tout un carillon offert par lui.

Dans une salle du couvent, — sorte de vieux grenier où nous montons par une échelle, — on nous montre le trésor de l'église : des armoires poudreuses, vermoulues, toutes remplies de riches étoffes anciennes : draps d'or et d'argent, ornements d'autel, mitres d'évêques grecs, reliquaires d'or fin d'un travail précieux, calices, ostensoirs.

Au milieu de toutes ces vieilleries du passé, en furetant sous les toiles d'araignée et la poussière, parmi d'antiques évangiles du rite slave, nous trouvons une collection de dix années de la *Revue des Deux Mondes... !*

La chapelle du prince est petite et basse; elle a un aspect sombre.

De chaque côté de l'entrée, un catafalque noir à bordure d'argent, avec des baïonnettes et des sabres posés dessus en croix : tombeaux de princes morts en combattant les musulmans.

C'est bien monténégrin, ces sabres, ces baïonnettes, dans cette église. — On sent là le petit peuple farouche, mêlant à ses idées religieuses des idées de guerre et de vengeance, de têtes coupées et d'éventrements.

Le fond de la chapelle est occupé par une grande boiserie peinte et dorée, dans laquelle s'ouvrent, suivant la coutume slave, trois petits volets sculptés. — C'est par ces ouvertures que, pendant les offices, les fidèles peuvent apercevoir l'autel.

Mais le lieu très saint est une aile latérale de l'église, — une voûte basse sous laquelle le jour arrive en passant entre d'épais barreaux de fer.

Là, des reliques de saint Pierre sont conservées dans un grand cercueil magnifiquement recouvert de drap d'or. Au-dessus du catafalque sont suspendues de vénérables *icons*, images de saints recouvertes d'or et d'argent, pièces curieuses de l'art slave ancien. — Les vêtements, les fonds, tout est en métal précieux repoussé et ciselé; et, dans ces grandes plaques d'or, aux endroits voulus, sont percés des trous par lesquels les saints qui sont derrière montrent leurs figures et leurs mains peintes. — Ces saints ont de grandes couronnes, de grandes auréoles d'or

et de brillants, d'un dessin primitif, d'un luxe sauvage, — œuvres rares des orfèvres d'autrefois.

Les siècles ont noirci ces *icons ;* ils ont donné je ne sais quoi de mystérieux à ces personnages qui vous regardent par les trous de leurs vêtements splendides, qui vous fixent avec des yeux vagues, comme plongés dans la nuit du temps.

Quand cet empire de Slaves du Sud, dont les diplomates prévoient l'aurore, aura envahi la rive de l'Adriatique, cette chapelle restera le lieu sacré par excellence, de même que la dynastie du prince Nikita restera la dynastie légitime, la vieille souche des souverains.

On se demande ce que seront ces Slaves, descendus de leurs montagnes et devenus une vraie nation. On ne se les représente pas, transformés en peuple moderne, et lancés dans le mouvement du siècle. Certes, dans chaque maison, on conservera toujours les saintes *icons ;* dans chaque famille, on gardera la manie des reliques de martyrs, des vieux ossements enfermés dans des boîtes précieuses, des fétiches, des débris humains enchâssés d'or et de pierreries. Et ce coin de chapelle restera le cœur, — la Mecque, — la *sainte Kasbah* de ce pays ; il y a dans ce lieu une solennité de sanctuaire, on y sent le mystère, le recueillement du berceau de tout un peuple.

V

Comme les pays changent de physionomie avec les aspects du ciel !

Nous quittons Cettigne par une splendide matinée d'automne, et cette fois nous traversons le désert de pierres aux heures les plus lumineuses du jour, de midi à quatre heures.

Le ciel est absolument pur. Les pluies de la veille ont avivé les teintes des choses et donné à l'air une plus grande transparence.

C'est toujours gris, ce pays, d'un gris presque uniforme dans toute son étendue ; mais dans cette monotonie il y a mille détails : des tapis de lichens, des petits cristaux de glace qui brillent comme des gemmes précieuses, des plaques de mousse pareilles à des morceaux de velours vert, et des brouillées brunes de branchages morts. Les mornes tristes sont baignés de soleil, et

les lointains tourmentés de ce pays de pierres sont blanchâtres comme des laves sous le ciel très bleu. Un grand silence et un grand calme sur le Monténégro. — Ce ciel sans un nuage qui s'étend sur nous est d'une limpidité méditerranéenne, d'une couleur admirable.

Trois ou quatre petits hameaux par-ci par-là, enfoncés dans des crevasses gigantesques, ou bien perchés comme des nids d'aigles, et faits toujours de la même pierre grise ; toujours de la même couleur et toujours sans verdure.

Il y a des champs aussi, que nous n'avions pas soupçonnés, l'autre nuit, en passant.

On ne s'imagine pas en France ce que sont les champs au Monténégro. De loin en loin, on aperçoit, au milieu de cette aridité toute nue, de petits ronds de terre noire ; c'est dans les bas-fonds, le plus souvent, dans les endroits les moins secs et les moins déchiquetés, qu'on trouve ces cirques en miniature, précieusement entourés de petits murs de pierres ; quelquefois ils n'ont pas cinq mètres carrés, ces champs factices, et puis, pendant des lieues, on n'en rencontre plus.

Dans chacun de ces petits ronds, on voit généralement une femme qui travaille avec une bêche, enlevant les cailloux obstinés qui tombent toujours d'en haut sur ses plantations microscopiques. C'est cette femme qui a construit à la sueur de son front ce *champ* qu'elle cultive : elle a édifié d'abord le petit mur d'enceinte, et puis elle a apporté la terre sur son dos, l'ayant ramassée de-çà, de-là, dans toute sorte de petits trous où la nature en avait caché un peu. Il a fallu le placer dans un endroit propice, ce champ, quelquefois très loin du hameau, et, après sa rude journée de travail, la pauvre Monténégrine a encore une longue course à faire dans les rochers avant de rentrer au logis, où son époux, oisif et superbe, l'attend pour la battre.

Nos chevaux trottent assez allégrement sur la belle route carrossable du prince Nikita. Nous nous élevons toujours, et à mesure que nous approchons des plans supérieurs des montagnes, nous voyons de nouveau s'étendre et se superposer à l'infini les lignes immenses de cette houle de pierres. Voici le lac de Scutari qui apparaît à l'horizon, du côté du sud ; sur l'uniformité grise, il étend sa nappe d'un bleu cru, comme une grande coulée de lapis sur des cendres.

Arrivés tout en haut, nous jetons un dernier coup d'œil sur le

Monténégro, avant de redescendre de l'autre côté, vers les régions civilisées de l'Autriche. C'est alors qu'il se forme dans notre esprit une sorte de synthèse rapide de tout ce qui nous est apparu dans ce pays ; cette vue à vol d'oiseau que nous avons là sous les yeux se complète de mille détails de souvenir, et devient une sorte d'aperçu idéal, de grande vue d'ensemble imaginaire.

Le Monténégro, — un pays de pierres, où les nuances de toute chose sont grises... Là-bas, sur le versant de l'Albanie, du côté d'Antivari et de Dulcigno, on devine bien des teintes plus vertes, des régions moins désolées ; mais cela, c'est la zone conquise, le commencement des empiétements slaves. L'ancien, le vrai Monténégro, n'est qu'un grand déchiquetage de pierres, un recoin sinistre dans le monde.

En fouillant du regard cette désolation lunaire, on aperçoit d'abord, de loin en loin, les petits ronds de terre noire, — les *champs* révélant la présence des hommes. En regardant de plus près, on distingue les hameaux, — gris aussi ; — les murs et les toits sont faits de pierres brutes, comme certains villages des anciens Celtes. Un air vif et salubre court sur ces rochers : un ciel ordinairement pur s'étend sur tout cela. En s'approchant encore, on voit les rares habitants, circulant dans leur désert par des sentiers de chèvres ; leurs costumes aussi sont grisâtres : hommes et femmes sont vêtus de grandes houppelandes de laine, de la même couleur que les roches. Mais ces longs vêtements, bâillant sur a poitrine, laissent entrevoir en dessous un luxe surprenant d'étoffes éclatantes et de broderies dorées.

De ces hameaux, on entend sortir le soir des sons de guzla à une seule corde, de vieux chants de guerre traînants et nasillards, de tristes hymnes slaves. Les hameaux sont misérables, sordides ; mais, dans chaque cabane, il y a quelque part, accrochées au mur, les saintes *icons*, qui ont des vêtements d'or, et puis, pendues aux solives enfumées, au milieu des haillons noirs, les vieilles armes précieuses, tout étincelantes de ciselures d'argent.

Les gens qui habitent là sont singuliers, et n'ont pas la mine avenante.

Les femmes, l'air robuste et farouche, la tournure masculine, les mains épaissies par le travail, des cheveux rudes et dépeignés s'échappant du voile noir qui leur couvre la tête.

Les hommes, grands, beaux, généralement blonds avec les yeux bleus, de longues moustaches, des poses de guerriers ou de bandits.

Les femmes ont, sous leurs longs paletots de laine, des vestes à broderies ou à paillettes ; des ceintures de cuir, épaisses comme des harnais, et garnies de grosses pierres rouges ; d'énormes agrafes, d'énormes boucles d'oreilles en argent ciselé ou en filigrane ; des cercles de métal pour soutenir les seins, et des gorgerins de cuivre ou d'argent, aussi lourds que des pièces d'armure.

Chez les hommes, un luxe plus grand encore. La traditionnelle houppelande grise s'ouvre sur des gilets de velours chamarrés d'or. Et tout cela surprend, mêlé à ces haillons, mêlé à la misère et à l'aridité de ce pays de pierres.

Ce que ces gens ont de beau surtout, ce sont ces armes dont leur ceinture est garnie comme un musée : des *kandjiars* d'argent ciselé et niellé, avec des perles de corail semées sur le manche comme des gouttes de sang ; des pinces d'argent pour allumer le chibouck, et de vieux pistolets merveilleux, tout recouverts de filigranes et d'incrustations précieuses.

Toute la fortune de la famille est là, amassée de génération en génération. Telle arme vient d'un arrière-grand-père, qui y avait mis tout le prix de la laine de ses troupeaux ; telle autre vient d'un ascendant plus éloigné encore, qui y avait dépensé toutes les récoltes du champ cultivé par sa femme. Et quelques-uns de ces hommes commencent à vendre à des étrangers ces choses rares, pour acheter des revolvers et des fusils modernes, qui sont laids, mais qui font plus de mal.

Tous portent encore l'ancienne coiffure symbolique, le petit bonnet rouge entouré du large ruban de deuil. Ce ruban noir représente l'oppression étrangère, la domination musulmane ; on l'enlèvera quand le peuple slave sera uni et libre (on pourrait presque l'enlever maintenant). Sur le fond du bonnet rouge est brodé un soleil d'or : le soleil des Slaves ; ce soleil est posé de côté, aux trois quarts voilé encore sous le ruban de deuil, comme un astre qui n'est pas levé ; plus tard, quand les grands jours seront venus, on le mettra au milieu.

Au centre de ce soleil sont brodés ces deux caractères : H. I. Cela signifie : Nikita Ier (l'*h* est l'*n* de l'alphabet slave). C'est le chiffre vénéré du prince régnant.

Les habitants des Bouches de Cattaro, — qui ont la même ori-

gine et qui s'intitulent *Boccésiens* pour ne pas se dire *Autrichiens*, — portent, eux aussi, ce bonnet et ce symbole, pour faire pièce à l'Autriche. Ils rêvent d'être Monténégrins, mais ils ne le seront pas. En revanche, leurs voisins les Albanais, qui se seraient fait tuer pour ne pas l'être, le seront prochainement par force. Ainsi en a décidé l'Europe, qui, comme chacun sait, a sur le groupement des races des théories magnifiques.

Cette digression a été bien longue, à propos d'un bonnet rouge orné sur le côté d'un chiffre d'or. Elle nous a fait oublier que nous étions sur le point culminant des hauteurs du Monténégro, ayant sur notre tête la voûte claire du ciel ; auprès de nous, un groupe de paysans farouches vêtus de laine grise ; sous nos pieds, tout un grand pays gris ; et là-bas, très loin, la ligne d'indigo du lac de Scutari, se fondant dans les teintes cendrées de l'horizon.

Tout cela disparaît. Nous trottons un moment sur cette partie de la route qui est bordée de rochers et d'où l'on ne voit rien, et bientôt nous nous retrouvons dans la vallée de Niegouch.

Là, nous tombons tout à coup au milieu d'une agitation, d'un grouillement de monde que nous n'attendions pas, et qui contraste avec la tranquillité des solitudes d'où nous venons de sortir. Ce n'est plus dimanche, aujourd'hui : plus personne dans les cabarets, mais toute la population des villages sur pied, empressée, travaillant avec ardeur à la fameuse route carrossable, à la route unique du pays. Tout le monde a sa tâche : les femmes piochent et charrient les pierres ; les bébés tamisent le sable ; et les hommes commandent. Il y a dans cette armée de travailleurs des enfants blonds et roses, qui ont de charmantes petites figures barbouillées ; il y a des jeunes filles qui sont jolies, mais sales, dépeignées, ayant des poux...

On se range pour nous faire place, en retirant à la hâte les pelles, les leviers et les pinces ; on nous dit plusieurs fois : *Dobro iutro !* et *Dobra vetché !* (le bonjour et le bonsoir des Monténégrins). On fait beaucoup de réflexions sur notre compte, et surtout on nous demande des sous, on nous tend la main pour nous demander l'aumône.

Quelques hommes, moins dépenaillés que les autres, ont l'air d'espèces de conducteurs de travaux, menant rudement leur monde. Comme nous leur faisons l'effet de personnages considé-

rables, ils prennent eux-mêmes nos chevaux par la bride dans les passages les plus difficiles, pour les faire marcher avec précaution sur la crête des petits murs ; alors les pieds de nos bêtes font rouler des pierres, et les gens qui travaillent en dessous, dans les lacets inférieurs, en reçoivent sur le dos.

Quand nous avons traversé la vallée de Niegouch, nous arrivons aux effroyables précipices ouverts sur la Dalmatie. C'est là dedans que nous devons descendre.

A nos pieds, quelques petits nuages légers au-dessous desquels se déroulent les pays autrichiens ; tous les méandres des Bouches de Cattaro se dessinent là comme sur une carte géographique immense.

Des villages et des villages, tout petits, vus par en dessus, avec leurs clochers en raccourci, comme bâtis au fond d'un abîme. On est encore en plein été en bas, quand ici, près de nous, des stalactites de glace pendent partout aux roches sombres.

Toutes ces maisons, ces églises, ces bois, cette magnifique verdure, tout cela vous a des airs de pays enchanté quand o revient du Monténégro.

Tout au fond, dans la baie de Cattaro, l'eau calme semble dormir ; elle a l'immobilité des lacs souterrains au pied de ces masses terribles ; elle est comme un miroir reflétant dans des profondeurs infinies toute sorte de grandes images renversées.

C'est le soir, le soleil baisse. La mer, qui a toujours l'air de vouloir remonter dans le ciel quand on la regarde de si haut, passe par-dessus tous les plans de montagnes ; elle prend, du côté du couchant, d'admirables teintes de nacre verte. Voici l'escadre internationale que nous apercevons là-bas, par-dessus les pics de Persano, comme si la nappe brillante de l'Adriatique l'avait soulevée avec elle dans les airs.

Cette apparition de l'escadre nous rappelle les agitations de la politique que nous avions un peu oubliées ; ils n'ont pourtant pas l'air bien effrayant, ces cuirassés, vus d'où nous sommes ; on dirait des petites bêtes noires endormies sur la mer tranquille.

Cette compagnie de mouches d'eau posées sur cette espèce de lac suspendu, cela représente la puissance navale combinée de l'Europe ; — et cela est venu pour prêter main forte aux gens qui habitent dans ce cauchemar de pierre d'où nous venons de sortir... Très drôle de chose !...

Nous commençons à descendre par les interminables lacets qui nous mèneront jusqu'en bas. Peu à peu l'air s'alourdit et devient moins froid. Cattaro est droit au-dessous de nous ; nous voyons déjà ses toitures brunes.

La nuit commence à tomber. Dans une masse verte qui est le jardin de la ville, des lumières s'allument en rond, et puis la musique d'un régiment autrichien nous arrive distinctement, comme sortant du fin fond de la terre. Une valse de Strauss... Nous rentrons dans des pays très civilisés.

Nous descendons toujours. Maintenant nous entendons tous les bruits de la ville. L'air est redevenu tiède ; il est imprégné d'odeurs d'oranger, d'indéfinissables senteurs de pays chaud.

Nos guides avaient raison de dire que nous nous étions trop attardés en route. — La nuit nous prend tout à fait dans les lacets ; il faut descendre de cheval, et confier nos bêtes à nos guides, qui les feront marcher tout doucement par la bride. Nous, nous allons continuer la descente à pied ; nous devons être près 'arriver d'ailleurs, et cette promenade finale ne durera pas longtemps.

– Hélas ! elle dure encore une heure et demie. — Environ quatre-vingts tours de lacet. Cette musique, ces bruits distincts nous avaient trompés, et nous étions très haut. Dans la nuit noire, nous marchons sur des pierres pointues qui nous font mal, ou sur des pierres rondes qui roulent sous nos pas. — Et il est fort tard quand nous arrivons en bas, à Cattaro.

Pierre Loti,
de l'Académie **Française.**

L'AFFAIRE DE LA RUE BONAPARTE

Le drame que je vais vous raconter s'est passé vers le mois de mai d'une des dernières années écoulées et que je ne désigne pas plus clairement pour ne pas ternir sa réputation. Rien, je dois le dire, ne faisait présager les choses horribles qui s'allaient dérouler dans la rue Bonaparte : Il était neuf heures du matin, le ciel était pur, le pavé sec; le serin d'une concierge mélomane gazouillait tendrement, et les rapins se rendaient, lents et tranquilles, à l'école des Beaux-Arts.

Vers neut heures moins dix, un homme d'un âge mûr déjà, aux allures bourgeoises, et d'une figure honnête et candide, pénétrait dans la cour de l'École; ses manières gênées et sa démarche hésitante indiquaient suffisamment qu'il n'était pas un des habitués de ce sanctuaire du beau... et de la fumisterie.

Il se fit indiquer l'atelier Gérôme.

Il frappa timidement à la porte. Au bout de quelques instants, pendant lesquels on entendit dans l'atelier quelques chuchotements et des pas étouffés, une voix grave lui dit :

— Entrez ! — mais à peine eut-il poussé la porte qu'un seau plein d'eau, élégamment placé en équilibre, au-dessus de celle-ci, inondait de la tête aux pieds, sous une douche subite, le pauvre homme stupéfait.

Mais déjà les élèves s'étaient précipités vers lui et se confondaient en excuses hypocrites, disant qu'ils l'avaient pris pour un de leurs camarades, — ce qui était peu probable, car ils l'avaient soigneusement regardé par une fente de la porte avant de lui dire d'entrer; puis, afin de sécher le pauvre inondé, on lui fit enlever son paletot et son pantalon.

Pour se débarrasser de cette seconde partie de son costume, le bourgeois avait bien fait quelques difficultés, mais les rapins lui ayant assuré qu'il était « entre artistes » et qu'ils en avaient vu « bien d'autres », sans expliquer autrement ce que c'était que les « autres » en question, il finit, de crainte de s'enrhumer, par ne conserver que sa chemise et son gilet.

Pendant que les habits séchaient près du poêle, ce qui exigea un certain temps, car un des rapins, craignant qu'ils ne s'enflammassent, les arrosait de temps en temps, — on interrogea le bon bourgeois. C'était l'oncle de l'un des élèves de l'atelier; il était de passage à Paris, et venait rendre visite à son neveu, pensant le trouver à cette heure à l'atelier.

« Votre neveu ne viendra pas avant dix heures, lui répondit le *massier;* il a une affection qui l'empêche de se lever de bonne heure.

— Il est malade ?

— Oh ! cette affection-là, ça n'est pas une maladie; c'est une modiste.

— Ah! » dit l'oncle qui ne comprit pas.

Cependant les rapins, qui s'étaient concertés et semblaient nourrir d'obscurs desseins, poussaient le feu au point que la température de l'atelier devenait intolérable.

« Comme il fait chaud ici ! murmura le bonhomme, vous avez donc froid ?

— Non, mais c'est à cause du modèle.

— Le modèle?

— Oui, celui qui pose. Aujourd'hui, ça doit être M. Puvis de Chavannes, membre de l'Institut !

— Plaît-il? Je croyais que c'étaient des gens payés et...

— Allons donc! Pas à l'École des Beaux-Arts. Les plus grands personnages viennent se faire immortaliser par nos pinceaux, et c'est un tel honneur que nous n'y admettons que des

gens admirablement faits et d'une haute position sociale. Ainsi tenez, dans cette esquisse-là, à gauche, celui qui est assis et se tient le pied.

— Oui ?

— Eh bien, c'est M. Constans, ministre.

— Ah bah!

— Et ce grand maigre, à droite, qui se gratte.

— Oui, oui.

— C'est M. Carnot, président de la République.

— Allons donc !

— C'est comme je vous le dis ! — Seulement, c'est ennuyeux d'avoir comme modèles d'aussi hauts personnages, car, enfin, ils sont quelquefois très inexacts !... »

Un autre élève intervint :

« Ça, c'est vrai. Ainsi, voilà une matinée fichue...

— Ah, si monsieur voulait, » dit un troisième, « il pourrait nous rendre un bien grand service.

— Moi? » dit le provincial étonné.

— C'est vrai qu'il est admirablement bâti! on dirait un Silène.

— Un sirène, » rectifia l'oncle flatté.

— Non, messieurs, » dit le massier, « non, vous oubliez que monsieur, quoique très honorable, n'occupe peut-être pas une position...

— Allons donc! l'oncle d'un élève de l'École! Quelle est votre situation sociale, monsieur ?

— Moi? je suis maire de Fertanby-les-Escourges.

— Ah! vous êtes maire!... Oh! alors, c'est différent; et si vous vouliez, nous vous prierions, — d'autant plus qu'il se fait tard, — d'ailleurs vos habits ne sont pas secs... nous vous prierions de nous permettre de travailler.

— Je vous gêne ?

— Non, de travailler d'après vous.

— Comment d'après moi ?

— Il vous suffirait de quitter ce qui vous reste...

— Ah ! non ! par exemple !

— M. Carnot l'a bien fait pour nous...

— M. Carnot ?

— Douteriez-vous de notre parole ? »

La discussion continua pendant quelques minutes sur ce ton ; enfin le brave homme, vaincu et flatté, consentit à quitter ce qui lui restait de vêtements.

Mais au moment où il se disposait à enlever son gilet de flanelle et ses bottines, un coup énergique est frappé à la porte. Un des rapins se dirige vers l'huis et l'entr'ouvre.

« Tiens ! Mme Juliette Adam ! Donnez-vous donc la peine d'entrer ! » dit le peintre, mais sans ouvrir complètement, car il n'y avait absolument personne derrière la porte.

— Non ! non ! » hurle le pauvre bourgeois effaré à l'idée de se trouver devant une dame dans ce costume rudimentaire... « Vite, cachez-moi.

— Tenez, » dit un des rapins en ouvrant un grand coffre au fond duquel traînaient quelques morceaux d'étoffe et où il jeta les habits encore mouillés, « mettez-vous là-dedans, pour une minute, nous allons renvoyer cette dame de suite... »

L'imprudent accepta... A peine était-il enfermé, à moitié étouffé et fort mal à l'aise, que les rapins verrouillèrent le coffre et l'enlevèrent ; puis avec d'infinies précautions, ils le descendirent dans la rue, le déposèrent devant une maison, et après avoir déverrouillé la boîte, allèrent se promener en face pour voir ce qui allait arriver.

Le pauvre homme, qui n'avait rien compris à ce qui se passait, attendit patiemment, après avoir été posé à terre, que l'on vînt lui ouvrir ; mais au bout d'un quart d'heure, il souleva doucement le couvercle, et sa tête effarée apparut, jetant un regard plein d'angoisses sur la rue.

— Ah! » s'écria une vieille dame qui passait sur le trottoir opposé « Un décapité! »

Et elle s'évanouit dans les bras des rapins qui se tordaient...

La boîte s'était refermée et paraissait décidée à ne plus s'ouvrir. Pendant que les rapins déposaient la vieille dame chez un pharmacien, deux sergents de ville qui causaient philosophiquement en descendant la rue tombèrent en arrêt devant cette boîte qui encombrait le trottoir.

« C'est ridicule, dit l'un d'eux, de ne pas avoir rentré sa boîte

à ordures à cette heure-ci ! Et il alla prier le concierge de la maison devant laquelle stationnait le coffre de rentrer sa « Poubelle ». Le concierge sortit en protestant, et les trois hommes se mirent à délibérer sur cette boîte mystérieuse. Les rapins, très intéressés, s'étaient rapprochés.

— Il faut l'ouvrir, » dirent les agents...

— Attendez que je m'en aille, » dit un rapin, « c'est peut-être une machine infernale... »

Cette supposition glaça immédiatement le zèle des gardiens de l'ordre qui ajoutèrent :

« Oui, nous allons d'abord en référer à M. le commissaire. »

Et l'un d'eux se disposait à aller prévenir cet officier public pendant que l'autre restait pour surveiller la boîte mystérieuse, quand la vieille dame, qui était sortie de son évanouissement et de chez le pharmacien, vint raconter aux deux représentants de l'autorité qu'elle était sûre d'avoir vu quelques instants auparavant une tête coupée dans la caisse.

« Qu'alors, ça ne serait pas une machine infernale, » dit un des sergents de ville.

— Que ça serait peut-être un suicide, » hasarda le second.

— Qu'il faut l'ouvrir, cette boîte, » conclut le premier.

Et il allait soulever le couvercle, quand de l'intérieur une voix lamentable s'éleva :

« Non, non ! n'ouvrez pas ! Il y a quelqu'un ! »

L. Xanrof.

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont invoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? — Non.

— Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul VERLAINE.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

TROISIEME PARTIE

PORT-TARASCON[1]

(*Suite*)

LIVRE TROISIÈME

I

DE LA RÉCEPTION QUE LES ANGLAIS FIRENT A TARTARIN A BORD DU « TOMAHAWK ». — DERNIERS ADIEUX A L'ILE DE PORT-TARASCON. — CONVERSATION DU GOUVERNEUR SUR LE TILLAC AVEC SON PETIT LAS CASES. — COSTECALDE EST RETROUVÉ. — LA DAME DU COMMODORE. — TARTARIN TIRE SA PREMIÈRE BALEINE.

La dignité d'attitude de Tartarin, lorsqu'il monta sur le pont du *Tomahawk*, impressionna fort les Anglais, saisis surtout par le grand cordon de l'Ordre, rose avec Tarasque brodée, dont le Gouverneur s'écharpait comme d'un symbole maçonnique, et aussi par le manteau rouge et noir de grand de première classe qui enveloppait Pascalon de la tête aux pieds.

Les Anglais ont en effet, par-dessus tout, le respect de la hiérarchie, du fonctionnarisme et du maboulisme (de *maboul,* en langue arabe : l'innocent, le bon toqué).

A la coupée du navire, Tartarin fut reçu par l'officier de service et conduit dans une cabine des premières avec les plus grands égards. Pascalon le suivit, bien récompensé de son dévouement, car on lui donna la chambre à côté du Gouverneur, au lieu de le fourrer dans l'entrepont comme les autres Taras-

(1) Voir les numéros des 25 avril, 10 et 25 mai 1891.

connais, entassés là en misérable troupeau d'émigrants, et pêle-mêle avec eux tout l'ancien état-major de l'île, ainsi puni de sa faiblesse et de sa lâcheté.

Entre la cabine de Tartarin et celle de son fidèle secrétaire se trouvait un petit salon garni de divans, de panoplies, de plantes exotiques, et une salle à manger où deux blocs de glace, dans des vases d'encoignure, entretenaient une perpétuelle fraîcheur.

Un maître d'hôtel, deux ou trois domestiques, étaient attachés à la personne de Son Excellence, qui acceptait ces honneurs du plus beau sang-froid, et à chaque nouvelle prévenance répondait : « Parfaite*main* » d'un ton de souverain habitué à tous les respects et à toutes les sollicitudes.

Au moment où on leva l'ancre, Tartarin monta sur le pont, malgré la pluie, pour dire un dernier adieu à son île.

Elle lui apparut confusément, dans le brouillard, assez distincte cependant à travers ce voile gris, pour qu'on pût entrevoir le roi Négonko et ses bandits en train de piller la ville, la Résidence, et de danser sur le rivage une farandole effrénée.

Tous les catéchumènes du père Bataillet, sitôt les missionnaires et les gendarmes partis, retournaient à leur bon instinct de nature.

Pascalon crut même reconnaître, au milieu des danses, la gracieuse silhouette de Likiriki, mais il n'en dit rien, de peur d'affliger son bon maître, qui semblait du reste fort indifférent à tout cela.

Très calme, les mains au dos, dans une historique et marmoréenne attitude, le héros tarasconnais regardait devant lui sans voir, de plus en plus préoccupé des analogies de sa destinée avec celle de Napoléon, s'étonnant de découvrir entre le grand homme et lui mille points de ressemblance, même des faiblesses communes dont il convenait très simplement.

« Ainsi, tenez, disait-il à son petit Las Cases, Napoléon avait des colères terribles; moi de même, surtout dans mon jeune temps.... Par exemple, cette fois, au café de la Comédie, où discutant avec Costecalde, j'envoyai d'un coup de poing sa tasse et la mienne en mille miettes...

— Bonaparte à Léoben!... remarqua timidement Pascalon.

— Tout juste, mon enfant, » fit Tartarin avec un bon sourire.

Mais, en y songeant, c'est par l'imagination, leur fougueuse

imagination méridionale, que l'Empereur et lui s'étaient le plus ressemblés. Napoléon l'avait grandiose, débordante, à preuve sa campagne d'Égypte, ses courses dans le désert sur un chameau, — encore une similitude frappante, ce chameau, — sa campagne de Russie, son rêve de la conquête des Indes.

Et lui, Tartarin, son existence tout entière n'était-elle pas un rêve fabuleux!... les lions, les nihilistes, la Jungfrau, le gouvernement de cette île à cinq mille lieues de France! Certes il ne contestait pas la supériorité de l'Empereur, à certains points de vue; mais lui, du moins, n'avait pas fait verser le sang, des fleuves de sang! ni terrifié le monde comme *l'otre...*

Cependant l'île disparaissait au loin, et Tartarin, appuyé contre le bastingage, continuait à parler à haute voix pour la galerie, pour les matelots qui enlevaient les escarbilles tombées sur le pont, pour les officiers de quart qui s'étaient rapprochés.

A la longue, il devenait ennuyeux. Pascalon lui demanda la permission d'aller à l'avant se mêler aux Tarasconnais, dont on apercevait de loin quelques groupes consternés sous la pluie, afin, disait-il, de savoir un peu ce qu'ils pensaient du Gouverneur, surtout dans l'espérance de glisser à sa chère Clorinde quelques mots d'encouragement et de consolation.

Une heure plus tard, en revenant, il trouva Tartarin installé sur le divan du petit salon, à l'aise, en caleçon de flanelle et foulard de tête, comme chez lui à Tarascon, dans sa petite maison du Cours, en train de fumer pipette devant un délicieux sherry-gobbler.

D'une humeur adorable, le maître demanda :

« Hé bien, qu'est-ce qu'ils vous ont dit de moi, ces braves gens? »

Pascalon ne cacha pas qu'ils lui avaient paru tous « très montés! »

Empilés dans l'entrepont de l'avant comme des bestiaux, mal nourris, durement traités, ils rendaient le Gouverneur responsable de toutes leurs déconvenues.

Mais Tartarin haussa les épaules; il connaissait son peuple, vous pensez bien! Tout cela sécherait au premier matin de soleil.

« Sûr qu'ils ne sont pas méchants, répondit Pascalon, mais c'est ce mauvais gueux de Costecalde qui les excite.

— Costecalde, comment ça?... Que parlez-vous de Costecalde? »

Tartarin s'était troublé en entendant ce nom funeste.

Pascalon lui expliqua comment leur ennemi, rencontré et recueilli en mer par le *Tomahawk* dans un canot où il mourait de faim et de soif, avait traîtreusement signalé la présence d'une colonie provençale sur le territoire anglais, et guidé le navire jusque dans la rade de Port-Tarascon.

Les yeux du Gouverneur étincelèrent :

« Ah! le gueux!... ah! le forban!... »

Il se calma au récit que lui fit Pascalon des sinistres aventures de l'ancien fonctionnaire et de ses acolytes.

Truphénus noyé!... Les trois autres miliciens, en descendant à terre pour faire de l'eau, pris par les anthropophages!... Barban trouvé mort d'inanition au fond de la barque!... Quant à Rugimabaud, un requin l'avait mangé.

« *Ah vaï!* un requin!... Dites plutôt cet infâme Costecalde.

— Mais le plus extraordinaire de tout, monsieur le Gou... Gouverneur, c'est que Costecalde prétend avoir rencontré en pleine mer, un jour de tempête, sous les éclairs, devinez qui?...

— Que diable veux-tu que je devine?

— La Tarasque... la mère-grand!

— Quelle imposture!... »

Après tout, qui sait?... Le *Tutu-Panpan* pouvait avoir fait naufrage; ou peut-être qu'un coup de mer avait enlevé la Tarasque amarrée sur le pont...

A ce moment le steward vint présenter le menu à M. le Gouverneur, qui s'attablait quelques instants après, avec son secrétaire, en face d'un excellent dîner au champagne, où figuraient de superbes tranches de saumon, un roastbeef rosé, cuit à miracle, et pour dessert le plus savoureux pudding. Tartarin le trouva si bon qu'il en fit porter une bonne part au père Bataillet et à Branquebalme; quant à Pascalon, il confectionna quelques sandwichs de saumon qu'il mit de côté. Est-il besoin de dire pour qui, *pécaïre!*

Dès le deuxième jour de navigation, lorsque l'île ne fut plus en vue, comme si elle eût été au milieu de ces archipels un réservoir isolé de brouillards et de pluie, le beau temps apparut.

Ainsi Napoléon, à bord du *Northumberland*, avait son poste

favori, ce canon auquel il s'appuyait et qu'on appelait le canon de l'Empereur.

Le grand Tarasconnais pensait-il à cela? Cette coïncidence était-elle voulue? Peut-être; mais elle ne doit le diminuer en rien à nos yeux. Est-ce que Napoléon, en se livrant à l'Angleterre, ne songeait pas à Thémistocle, et sans même le dissimuler? « Je viens comme Thémistocle... » Et qui sait si Thémistocle lui-même, venant s'asseoir au foyer des Perses...? L'humanité est si vieille, si encombrée, si piétinée! On y marche toujours dans les traces de quelqu'un...

Du reste, les détails que Tartarin donnait à son petit Las Cases ne rappelaient en rien l'existence de Napoléon et lui étaient bien personnels à lui, Tartarin de Tarascon.

C'était son enfance sur le Tour-de-Ville, ses précoces aventures en revenant du cercle, la nuit; tout petit, déjà le goût des armes, des chasses aux grands fauves; et toujours ce bon sens latin qui ne l'abandonnait pas dans les plus folles escapades, cette voix intérieure qui lui disait : « Rentre de bonne heure..., ne t'enrhume pas. »

C'était encore, au lointain de sa mémoire, dans une excursion au pont du Gard, une vieille, vieille gitane, lui disant, après avoir regardé les lignes de sa main : « Un jour, tu seras roi. » Vous pensez si cet horoscope fit rire tout le monde! Il devait se réaliser pourtant.

Ici le grand homme s'interrompit :

« Je vous jette ces choses, voyez, un peu à la bousculade, comme elles me viennent, mais, pour le Mémorial, je crois que cela pourra vous être utile...

— Certes! » fit Pascalon, qui buvait les paroles de son héros, tandis qu'une demi-douzaine de jeunes midships, groupés autour de Tartarin, écoutaient ses récits, bouche bée.

Mais la plus attentive était la femme du commodore, une toute jeune, dolente et délicate créole, étendue non loin de là sur une chaise longue en bambou, avec des poses abandonnées, la pâleur chaude d'un magnolia, de grands yeux noirs, doux, profonds, pensifs... Celle-là, oui, s'en abreuvait, des histoires de Tartarin.

Tout fier de voir son maître si passionnément écouté, Pascalon le voulait plus glorieux encore, lui faisait raconter ses chasses au lion, son ascension de la Jungfrau, la défense de Pampéri-

gouste. Et le héros, bon enfant, comme toujours, prêtant la main à cet innocent compérage, se livrait tout entier, se laissait feuilleter comme un livre, mais un livre à images, illustré par son expressive mimique tarasconnaise et les *pan! pan!* de ses aventures de chasse.

La créole, frileusement pelotonnée sur sa chaise longue, tressaillait à chaque éclat de voix, et ses émotions se marquaient d'une touche fine, d'une vaporeuse montée de rose sur son teint délicat d'aquarelle.

Quand le mari, le commodore, sorte de Hudson Lowe à museau de fouine méchante, venait la chercher pour la faire rentrer, elle suppliait : « Non, non..., pas encore, » coulant un regard vers le grand homme de Tarascon, qui n'était pas sans l'avoir remarquée non plus et, pour elle, haussait la voix avec quelque chose de plus noble dans l'attitude et dans l'accent.

Quelquefois, en regagnant leur cabine après une de ces séances, il interrogeait Pascalon d'un air négligent :

« Que vous a dit la dame du commodore? Il me semble qu'il était question de moi, hé?...

— Effectivement, maî...aître. Cette personne me disait qu'elle avait déjà beaucoup entendu parler de vous.

— Cela ne m'étonne pas, fit Tartarin simplement, je suis très populaire en Angleterre. »

Encore une analogie avec Napoléon.

Un matin, monté sur le pont de bonne heure, il fut très étonné de ne pas y trouver sa créole comme d'habitude. Sans doute le mauvais temps qu'il faisait ce jour-là, la température un peu vive, les embruns éclaboussant la dunette, ne lui avaient pas permis de sortir, si délicate de santé, si nerveusement impressionnable !

Le pont lui-même et l'équipage semblaient gagnés par l'agitation de la mer.

Une baleine venait d'être signalée, fait assez rare dans ces parages. Elle n'avait pas d'évents, ne lançait pas de jets d'eau ; à quoi des matelots prétendaient reconnaître une femelle, d'autres une baleine d'espèce particulière. On n'était pas d'accord.

Comme elle restait sur la route du navire, sans s'éloigner, un délégué du carré des élèves alla demander au commandant la permission de la pêcher. Il refusa, mauvais chien comme tou-

jours, sous prétexte qu'on n'avait pas de temps à perdre, et donna seulement l'autorisation de tirer sur la bête quelques coups de fusil.

Elle se trouvait à deux cent cinquante ou trois cents mètres environ, et tantôt se montrait, tantôt disparaissait, suivant le mouvement de la mer, moutonnante et très lourde, ce qui rendait le tir difficile.

Après quelques coups de feu, dont les gabiers dans les enfléchures annonçaient les résultats, elle n'avait pas encore été touchée, car elle continuait à jouer, à cabrioler au ras de l'eau, et tout le monde regardait, même les Tarasconnais, qui grelottaient à l'avant, arrosés, trempés, bien plus exposés aux éclaboussures des coups de mer que les gentlemen de l'arrière.

Mêlé aux jeunes officiers, qui essayaient leur adresse, Tartarin jugeait les coups : « Trop loin !... trop court !...

— Si vous tiriez, maî... aître ? » bêla Pascalon.

Aussitôt, d'un geste vif de jeunesse, un midship se tourna vers Tartarin :

« Voulez-vous, monsieur le Gouverneur ? »

Il offrait sa carabine ; et ce fut quelque chose, la façon dont Tartarin prit l'arme, la soupesa, l'épaula, tandis que Pascalon demandait, fier et timide :

« Combien comptez-vous pour la baleine ?

— Je n'ai pas souvent tiré ce gibier-là, répondit le héros, mais il me semble qu'on peut compter dix. »

Il visa, compta dix, tira et rendit la carabine à l'officier.

« Je crois qu'elle en a, dit le midshipman.

— Hurrah !... criaient les matelots.

— Je le savais, » dit Tartarin, modeste.

Mais à ce moment des hurlements épouvantables remplirent l'air, une bousculade enragée qui fit accourir le commandant, croyant à quelque assaut de son bord par une bande de pirates. Les Tarasconnais de l'avant bondissaient, gesticulaient, vociférant tous ensemble dans le bruit du vent et des vagues.

« La Tarasque.... Il a tiré sur la Tarasque.... Il a tiré sur la mère-grand....

— *Outre !* que disent-ils donc ? » fit Tartarin, qui pâlissait.

A dix mètres maintenant du navire, la Tarasque de Tarascon, la monstrueuse idole, dressait au-dessus des flots verts son dos

squameux, sa tête chimérique au rire féroce et vermillonné, aux yeux sanglants.

Faite de bois très dur, solidement charpentée, elle tenait la lame depuis le jour où, comme on le sut plus tard, un coup de mer l'avait arrachée du pont de Scrapouchinat. Elle roulait au gré de tous les courants marins, luisante, algueuse, coquillageuse, mais sans avarie, échappée aux typhons les plus épouvantables, intacte, indestructible; et sa première, son unique blessure, était celle que Tartarin de Tarascon venait de lui faire....

Lui! à elle!

La cicatrice toute fraîche apparaissait au milieu du front de la pauvre mère-grand!

Un officier anglais s'exclama:

« Regardez-donc, lieutenant Shipp, quel drôle d'animal est-ce que cela?

— C'est la Tarasque, jeune homme, dit Tartarin solennel. C'est l'aïeule, la grand'mère vénérable de tout bon Tarasconnais. »

L'officier resta stupéfait, et il y avait de quoi, en apprenant que ce monstre bizarre était la grand'mère de l'étrange peuplade noiraude et moustachue, recueillie sur une île sauvage à cinq mille lieues en mer.

Tartarin s'était découvert respectueusement en parlant ainsi, mais déjà la mère-grand était loin, emportée par les courants du Pacifique, où elle doit errer encore, insubmersible épave que les récits des voyageurs, sous le nom de poulpe géant, de serpent de mer, signalent tantôt ici, tantôt là, à la grande terreur des équipages baleiniers.

Aussi longtemps qu'on put la voir, le héros la suivit des yeux, sans mot dire; quand elle ne fut plus qu'un petit point noir à l'horizon blanchissant des flots, alors seulement il murmura d'une voix faible:

« Pascalon, je vous le dis, voilà un coup de fusil qui me portera malheur! »

Et tout le reste du jour il demeura soucieux, plein de remords et de terreur sacrée.

II

UN DINER CHEZ LE COMMODORE. — TARTARIN ESQUISSE UN PAS DE FARANDOLE. — DÉFINITION DU TARASCONNAIS PAR LE LIEUTENANT SHIPP. — EN VUE DE GIBRALTAR. — LA VENGEANCE DE LA TARASQUE.

On naviguait depuis une semaine, on approchait des côtes parfumées de l'Inde, sous le même ciel laiteux, sur la même mer huileuse et douce qu'au premier voyage, et Tartarin, par une belle après-midi de chaleur et de clarté, faisait la sieste en caleçon dans sa chambre, sa bonne grosse tête serrée dans son foulard à pois, dont les bouts, trop longs, se dressaient comme de paisibles oreilles de ruminant.

Tout à coup Pascalon se précipita dans la cabine.

« Hein !... Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a ? » demanda brusquement le grand homme en arrachant son serre-tête, car il n'aimait pas qu'on le vît ainsi.

Pascalon répondit, suffoquant, les yeux ronds, bègue plus que jamais :

« Je crois qu'elle en tient.

— Qui?... La Tarasque?... Hé, coquin de sort! je ne le sais que trop.

— Non, dit Pascalon, plus bas qu'un souffle, la dame du commodore.

— Pécaïre ! pauvre petite ! encore une !... Mais qui vous fait croire cela ? »

Pour toute réponse, Pascalon tendit un carton, par lequel lord commodore et lady William Plantagenet priaient Son Excellence le Gouverneur Tartarin et M. Pascalon, directeur du secrétariat, à dîner pour le soir même.

« Oh ! les femmes !... les femmes !... » s'écria Tartarin, car évidemment cette invitation à dîner venait de la femme du commodore; l'idée ne pouvait être du mari, il n'avait pas une tête à invitations.

Puis, s'interrogeant avec gravité :

« Dois-je accepter, pas moins ?... Ma situation de prisonnier de guerre... »

Pascalon, qui savait ses auteurs, rappela qu'à bord du *Northumberland* Napoléon mangeait à la table de l'amiral.

« Voilà qui me décide, fit aussitôt le Gouverneur.

— Seulement, ajouta Pascalon, l'Empereur se retirait avec les dames dès qu'on apportait les vins.

— Parfaitement, ceci me décide encore plus. Répondez, à la troisième personne, que nous acceptons.

— L'habit, n'est-ce pas, maître ?

— Certes. »

Pascalon aurait voulu aussi endosser son manteau de première classe, mais le maître ne fut pas de cet avis ; lui-même ne passerait pas le cordon de l'Ordre.

« Ce n'est pas le Gouverneur qu'on invite, dit-il à son secrétaire, c'est Tartarin. Il y a une nuance. »

Ce diable d'homme comprenait tout.

Le dîner fut vraiment princier, servi dans une vaste salle à manger, toute reluisante, richement meublée en thuya et en érable, et pour cloisons, pour plancher, de ces jolies boiseries anglaises, si fines, si minutieuses, dont les minces lamelles semblent s'emboîter comme des joujoux.

Tartarin était assis à la place d'honneur, à la droite de lady William. Peu de monde invité, seulement le lieutenant Shipp et le docteur du bord, qui comprenaient le français. Un domestique en livrée nankin, raide, solennel, se tenait debout derrière chaque convive. Rien de riche comme le service des vins, la massive argenterie aux armes des Plantagenet, et au milieu de la table un magnifique surtout garni des orchidées les plus rares.

Pascalon, très intimidé au milieu de tout ce luxe, bégayait d'autant plus qu'il se trouvait toujours la bouche pleine au moment où on lui adressait la parole. Il admirait l'aisance tranquille de Tartarin en face de ce commodore aux babines de chat-tigre, aux yeux verts striés de sang sous des cils d'albinos. Mais le Tartarin, bon traqueur de fauves, se moquait un peu des chats-tigres, et faisait sa cour à lady Plantagenet avec autant d'empressement et de grâce que si le commodore eût été à cent lieues de là. Milady, de son côté, ne cachait pas sa sympathie pour le héros et le regardait avec des yeux tendres, des yeux extraordinaires.

« Les malheureux ! le mari va tout voir, » se disait à chaque instant Pascalon.

Eh bien, non, le mari ne voyait rien, et semblait, lui aussi, prendre un plaisir extrême aux récits du grand Tarasconnais.

Sur un désir de lady William, Tartarin conta l'histoire de la Tarasque, sainte Marthe et son ruban bleu ; il parla de son peuple, dit la race tarasconnaise, ses traditions, son exode ; puis il exposa son gouvernement, ses projets, ses réformes, le nouveau code qu'il préparait. Un code, par exemple, c'était bien la première fois qu'il lui arrivait d'en parler, même à Pascalon ; mais sait-on jamais tout ce que roulent ces vastes cervelles de conducteurs de peuples !

Il fut profond, il fut gai, il chanta des airs du pays, Jean de Tarascon pris par les corsaires, ses amours avec la fille du sultan.

Penché vers lady William, de quel vibrant et brûlant « à mi-voix » il lui fredonnait le couplet :

On dit qu'en étant général d'armée, — la tête enramée — avec du laurier, — la fille du roi jolie et luisante, — de lui amoureuse, — un jour lui disait...

La languissante créole, si pâle d'ordinaire, en devenait toute rose.

Puis, la chanson finie, elle voulut savoir ce que c'était que la farandole, cette danse dont les Tarasconnais parlent toujours.

« Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, vous allez voir..., » fit le bon Tartarin.

Et, voulant ménager l'effet pour lui tout seul, il dit à son secrétaire :

« Restez, vous, Pascalon. »

Il s'était levé, il esquissa un pas en le rythmant sur un air de farandole, *Ra-pa-ta-plan, pa-ta-tin, pa-ta-tan...* Malheureusement le navire tanguait : il tomba, se releva, toujours de bonne humeur, et fut le premier à rire de sa mésaventure.

Malgré le *cant* et la discipline, toute la table s'esclaffait, trouvait le Gouverneur délicieux.

Tout à coup les vins apparurent. Aussitôt lady William quitta la salle, et Tartarin, jetant brusquement sa serviette, se retira à son tour sans saluer, sans s'excuser, conformément à la légende napoléonienne.

Les Anglais se regardèrent avec stupeur, échangeant quelques mots à voix basse.

« Son Excellence ne boit jamais de vin..., » dit Pascalon, qui

crut devoir expliquer la sortie de son bon maître et prendre la parole à sa place. Il tarasconnait fort agréablement lui aussi et, tout en tenant tête aux Anglais pour boire le *claret*, il les égayait, les frictionnait de sa verve joyeuse et de sa chaude pantomime.

Puis, lorsqu'on se leva de table, se doutant bien que Tartarin était monté sur le pont rejoindre lady Plantagenet, il s'offrit insidieusement pour faire la partie du commodore, grand amateur d'échecs.

Les autres convives du dîner causaient et fumaient autour d'eux ; et à un moment, le lieutenant Shipp ayant chuchoté au docteur une drôlerie qui le fit beaucoup rire, le commodore leva la tête :

« Qu'est-ce qu'il a dit, ce Shipp ? » Le lieutenant répéta sa phrase, et l'on rit encore plus fort sans que Pascalon pût comprendre de quoi il s'agissait.

Là-haut, pendant ce temps, appuyé au fauteuil de lady William, dans le parfum de la brise mourante et l'éblouissant reflet sur la mer, sur le pont du navire, d'un soleil couchant qui suspendait à tous les cordages des gouttelettes de groseille, Tartarin racontait ses amours avec la princesse Likiriki, et leur séparation déchirante. Il savait que les femmes aiment à consoler, et que porter ses chagrins de cœur en écharpe est la meilleure façon de réussir auprès d'elles.

Oh ! la scène des adieux entre la petite et lui, chuchotée de tout près par Tartarin dans le mystère du crépuscule ! Qui n'a pas entendu cela n'a rien entendu.

Je ne vous affirmerai pas que le récit fût absolument exact, que la scène ne fût pas un rien arrangée ; mais, en tout cas, c'était comme il aurait voulu que cela fût, une Likiriki passionnée et brûlante, la pauvre princesse prise entre ses sentiments de famille et son amour conjugal, s'accrochant au héros de ses petites mains désespérées : « Emmène-moi ! emmène-moi ! »

Lui, le cœur broyé, la repoussant, s'arrachant à ses étreintes : « Non, mon enfant, il le faut. Reste avec ton vieux père, il n'a plus que toi... »

En racontant ces choses, il versait de vraies larmes et il lui semblait que les beaux yeux créoles levés vers lui se mouillaient à son récit, pendant que le soleil, lentement descendu dans la mer, laissait l'horizon noyé dans une buée violette.

Soudain des ombres s'approchèrent, et la voix du commodore, coupante, glaciale, rompit le charme :

« Il est tard, il fait trop frais pour vous, ma chère, il faut rentrer. »

Elle se leva, s'inclina légèrement :

« Bonne nuit, monsieur Tartarin ! »

Et il resta tout ému de la douceur qu'elle avait mise dans cette parole.

Pendant quelques instants encore il se promena sur le pont, entendant toujours ce « Bonne nuit, monsieur Tartarin ! » Mais le commodore avait raison, le soir fraîchissait rapidement, il prit le parti d'aller se coucher.

En passant devant le petit salon, il aperçut, par la porte entr'ouverte, Pascalon, assis à une table, la tête dans ses mains, très occupé à feuilleter un dictionnaire.

« Que faites-vous là, enfant ? »

Le fidèle secrétaire lui apprit le scandale causé par son brusque départ, les chuchotements indignés autour de la table, et surtout une certaine phrase mystérieuse du lieutenant Shipp, que le commodore avait fait répéter et dont ils s'étaient tous tant égayés.

« Quoique j'entende passablement l'anglais, je n'ai pas bien saisi ce que cela voulait dire, mais j'ai retenu les mots et je suis en train de reconstituer la phrase. »

Pendant ces explications, Tartarin s'était couché, bien entendu dans son lit, bien à l'aise, la tête enveloppée de son foulard, un grand verre d'eau de fleur d'oranger, et il demanda, en allumant la pipe qu'il fumait tous les soirs avant de s'endormir :

« Êtes-vous venu à bout de votre traduction ?

— Oui, mon bon maître, la voici : *En somme, le type taras connais, c'est le Français grossi, exagéré, comme vu dans une boule de jardin.*

— Et vous dites qu'ils ont tant ri là-dessus ?

— Tous, le lieutenant, le docteur, le commodore lui-même, ils ne s'arrêtaient pas de rire. »

Tartarin haussa les épaules avec une moue de pitié.

« Il se connaît que ces Anglais n'ont pas souvent occasion de rire, pour s'amuser de bêtises pareilles ! Allons, bonsoir, mon enfant, va te coucher. »

Et bientôt tous deux furent partis dans les rêves où l'un retrou-

vait sa Clorinde, l'autre la dame du commodore, car Likiriki était déjà bien loin.

Les jours suivaient les jours, se groupaient en semaines, et le voyage continuait, une traversée charmante, délicieuse, où Tartarin, qui aimait tant à inspirer la sympathie, l'admiration, les sentait autour de lui sous les formes les plus variées.

C'est lui qui aurait pu dire comme Victor Jacquemont (1) dans sa correspondance : « Que ma fortune est bizarre avec les Anglais ! Ces hommes, qui paraissent si impassibles et qui entre eux demeurent toujours si froids, mon abandon les détend aussitôt. Ils deviennent caressants malgré eux et pour la première fois de leur vie. Je fais des bonnes gens, je fais des Français de tous les Anglais avec lesquels je reste vingt-quatre heures. »

Tout le monde, à bord, l'arrière comme l'avant du *Tomahawk*, officiers et matelots l'adoraient ; il n'était plus question de prisonnier de guerre, de procès devant les tribunaux anglais ; on devait le relâcher dès qu'on arriverait à Gibraltar.

Quant au farouche commodore, enchanté d'avoir trouvé un partenaire de la force de Pascalon, il le tenait le soir, pendant des heures, devant l'échiquier, ce qui désespérait l'infortuné soupirant de Clorinde et l'empêchait d'aller lui porter, à l'avant, des friandises de son dîner. Car les pauvres Tarasconnais, eux, continuaient à mener leur triste vie d'émigrants, toujours parqués dans leur chiourme, et c'était la tristesse, le remords de Tartarin, lorsqu'il pérorait sur la dunette ou faisait sa cour, à l'heure mélancolique du couchant, de voir au loin, en contre-bas, ses compatriotes entassés comme un vil bétail, sous la garde d'une sentinelle, détournant leurs regards de lui avec horreur, surtout depuis le jour où il avait tiré sur la Tarasque.

Ils ne lui pardonnaient pas ce crime, et lui non plus ne l'oubliait pas, ce coup de fusil qui devait lui porter malheur.

On avait passé le détroit de Malacca, la mer Rouge, doublé la pointe de Sicile ; on approchait de Gibraltar.

Un matin, la terre étant signalée, Tartarin et Pascalon préparaient leurs malles, aidés par un des domestiques, quand tout à coup ils eurent la sensation de balancement que produit un navire

(1) Célèbre voyageur français.

à l'arrêt. Le *Tomahawk* stoppait ; en même temps, on entendait s'approcher un bruit de rames.

« Regardez donc, Pascalon, dit Tartarin, c'est peut-être le pilote... »

Un canot accostait en effet, mais ce n'était pas le pilote ; il portait le pavillon français, des matelots français le montaient ; et parmi eux deux hommes habillés de noir, en chapeaux hauts de forme. L'âme de Tartarin vibra.

« Ah ! le drapeau français !... Laisse que je le regarde, mon enfant. »

Il s'élança vers le hublot, mais à ce moment la porte de la cabine s'ouvrit, laissant passer un grand flot de lumière ; et deux agents de police en bourgeois, aux façons communes et brutales, munis de mandats d'arrêt, de permis d'extradition, tout le tremblement ! posèrent leurs pattes sur le malheureux État de choses et sur son secrétaire.

Le Gouverneur recula, blême et digne :

« Prenez garde à ce que vous faites, je suis Tartarin de Tarascon.

— C'est vous que nous cherchons, justement. »

Et les voilà tous deux emballés, sans un mot d'explication ni de réponse à leurs questions multiples, sans savoir ce qu'ils avaient fait, pourquoi on les arrêtait, où on les conduisait. Rien que la honte de passer chargés de fers, car on leur avait mis les menottes, devant les matelots et les midships, sous les rires et les huées de leurs compatriotes, qui, penchés au-dessus du bordage, applaudissaient, criaient à toute gorge : « C'est bien fait !... zou !... zou !... » pendant qu'on descendait les captifs dans le canot.

En ce moment Tartarin eût voulu s'engloutir au fond de la mer.

De prisonnier de guerre comme Napoléon et Thémistocle, passer à l'état de vulgaire filou !

Et la dame du commodore qui regardait !

Décidément, il avait raison, la Tarasque se vengeait, elle se vengeait cruellement.

III

SUITE DU MÉMORIAL DE PASCALON

5 *juillet. Prison de Tarascon sur Rhône.* — Je reviens de l'instruction. Je sais enfin de quoi l'on nous accuse, le Gouverneur et moi, et pourquoi, brusquement saisis sur le *Tomahawk*, harponnés en plein bonheur, en plein rêve, comme deux langoustes tirées du fond de l'eau claire, nous fûmes transbordés sur un navire français, ramenés à Marseille, les menottes aux poings, dirigés sur Tarascon et mis au secret dans la prison de la ville.

Nous sommes prévenus d'escroquerie, d'homicide par imprudence et d'infraction aux lois sur l'émigration. Ah! pour sûr que j'ai dû l'enfreindre, la loi sur l'émigration, car c'est la première fois que j'entends son nom, seulement son nom, à cette coquine de loi.

Après deux jours d'incarcération, avec défense absolue de parler à quiconque — c'est ça qui est terrible pour les Tarasconnais, — nous fûmes conduits au palais par devant le juge d'instruction, M. Bonaric.

Ce magistrat a commencé sa carrière à Tarascon, il y a une dizaine d'années, et me connaissait parfaitement, étant venu plus de cent fois à la pharmacie, où je lui préparais une pommade pour un eczéma chronique qu'il a dessus la joue.

Pas moins qu'il m'a demandé mes nom, prénoms, âge, profession, comme si nous ne nous étions jamais vus. J'ai dû dire tout ce que je savais de l'affaire de Port-Tarascon et parler deux heures durant, sans m'arrêter. Son greffier ne pouvait pas me suivre, tant j'allais. Puis, ni bonjour ni bonsoir: « Prévenu, vous pouvez vous retirer. »

Dans le corridor du palais de justice, trouvé mon pauvre Gouverneur que je n'avais pas revu depuis le jour de notre incarcération. Il m'a paru bien changé.

Au passage, il me serra la main et me fit de sa bonne voix: « Courage! enfant. La vérité est comme l'huile, elle remonte toujours dessus. »

Il n'a pas pu m'en dire plus, les gendarmes l'entraînaient brutalement.

Des gendarmes, pour lui!... Tartarin dans les fers, à Tarascon!... Et cette colère, cette haine de tout un peuple!...

Je les aurai toujours dans l'oreille, ces cris de fureur de la populace, ce souffle chaud de rafataille, quand la voiture cellulaire nous a ramenés à la prison, cadenassés chacun dans notre compartiment.

Je ne pouvais rien voir, mais j'entendais autour de nous une grande rumeur de foule. A un moment, la voiture s'est arrêtée sur la place du Marché ; j'ai reconnu cela à l'odeur qui me venait par les fentes, dans les petites raies de lumière blonde, et c'était comme l'haleine même de la ville, cette odeur de pommes d'amour, d'aubergines, de melons de Cavaillon, et de poivrons rouges, et de gros oignons doux. De sentir toutes ces bonnes choses dont je suis privé depuis si longtemps, cela m'agourmandait.

Il y avait tant de monde que nos chevaux ne pouvaient plus avancer. Un Tarascon plein, bondé, à croire que jamais personne n'a été tué, ni noyé, ni dévoré par les anthropophages. Ne m'a-t-il pas semblé reconnaître la voix de Cambalalette, le cadastreur! C'est une illusion, certainement, puisque Bézuquet lui-même en a mangé, de notre regretté Cambalalette. Par exemple, je suis sûr d'avoir entendu le gong d'Excourbaniès. Celui-là, il n'y a pas à s'y tromper, il dominait tous les autres cris : « A l'eau!... Zou!... Au Rhône! au Rhône!... *Fen dé brut!* A l'eau Tartarin! »

A l'eau Tartarin!... Quelle leçon d'histoire! Quelle page pour le Mémorial!

J'oubliais de dire que le juge Bonaric m'a rendu mon registre saisi à bord du *Tomahawk*. Il l'a trouvé intéressant, m'a même engagé à le continuer, et, à propos de certaines locutions tarasconnaises qui s'y glissent de temps en temps, il m'est venu comme ça en souriant dans ses favoris roux :

« Nous avions déjà le *Mémorial;* vous, c'est le *Méridional de Sainte-Hélène.*

J'ai fait semblant de rire de son jeu de mots.

Du 5 *au* 15 *juillet.* — La prison de ville, à Tarascon, est un château historique, l'ancien château du roi René, qui se voit de loin au bord du Rhône, flanqué de ses quatre tours.

Nous n'avons pas de chance avec les châteaux historiques. Déjà, en Suisse, quand notre illustre Tartarin fut pris pour un

chef nihiliste et nous tous avec lui, on nous jeta dans le cachot de Bonnivar, au château de Chillon.

Ici, il est vrai, c'est moins triste ; on est en pleine lumière, ventilé par le vent du Rhône, et il ne pleut pas comme en Suisse ou à Port-Tarascon.

Mon cachot est très étroit : quatre murs de pierre crépie, un lit de fer, une table et une chaise. Le soleil y entre par un fenestron grillagé, à pic sur le Rhône.

C'est de là que, pendant la grande Révolution, les Jacobins ont été précipités dans le fleuve, sur l'air fameux : *Dé brin ô dé bran, cabussaran...*

Et, comme le répertoire populaire ne change pas beaucoup, on nous le chante à nous aussi, ce sinistre refrain. Je ne sais pas où ils ont logé mon pauvre Gouverneur ; mais il doit entendre comme moi ces voix qui montent, le soir, des bords du Rhône, et il doit faire d'étranges réflexions.

Encore si l'on nous avait mis l'un près de l'autre !... quoique, à vrai dire, j'éprouve depuis mon arrivée un certain soulagement à être seul, à me reprendre.

L'intimité d'un grand homme est si fatigante à la longue ! Il vous parle toujours de lui et ne s'occupe jamais de ce qui vous intéresse. Ainsi, sur le *Tomahawk*, pas une minute à moi, pas un instant pour être auprès de ma Clorinde. Tant de fois je me disais : « Elle est là-bas ! » Mais je ne pouvais m'échapper. Après dîner, j'avais déjà la partie d'échecs du commodore, puis le reste du jour Tartarin ne me lâchait plus, surtout depuis que je lui avais fait l'aveu du Mémorial. « Écrivez ceci... N'oubliez pas de dire cela... » Et des anecdotes sur lui, sur ses parents, souvent pas très intéressantes.

Songez-vous que Las Cases a fait ce métier pendant des années ! L'Empereur le réveillait à six heures du matin, l'emmenait, à pied, à cheval, en voiture, et sitôt en route : « Vous y êtes, Las Cases ?... Alors continuons... Quand j'eus signé le traité de Campo-Formio... » Le pauvre confident avait ses affaires, lui aussi, son enfant malade, sa femme restée en France ; mais qu'était cela pour l'autre qui ne songeait qu'à se raconter, à s'expliquer devant l'Europe, l'Univers, la Postérité, tous les jours, tous les soirs et pendant des années ! C'est-à-dire que la vraie victime de Sainte-Hélène n'a pas été Napoléon, mais Las Cases.

...nt, ce supplice m'est épargné. Dieu m'est témoin ...ait pour cela, mais on nous a mis à part et j'en ...er à moi, à mon infortune, qui est grande, à ma ...ée.

...apable?... Elle, non ; mais sa famille, tous ces ...s de l'Escudelle de Lambesc !... Dans ce monde-là, un homme sans titre est toujours coupable. En tous cas je n'ai plus d'espoir qu'on m'accueille jamais pour mari de Clorinde, déchu que je suis de mes grandeurs ; j'irai reprendre mon emploi entre les bocaux de Bézuquet, à la pharmacie de la Placette... Et voilà la gloire !

17 *juillet.* — Une chose qui me fait inquiéter beaucoup, c'est que personne ne vienne me voir dans ma prison. Ils m'en veulent autant qu'à mon maître.

Ma seule distraction, tout seulet dans ma cellule, est de monter sur la table ; j'arrive ainsi au fenestron, et de là j'ai une vue merveilleuse entre les barreaux.

Le Rhône roule du soleil éparpillé parmi ses petites îles d'un vert pâle que le vent ébouriffe. Le ciel est tout rayé du vol noir des martinets ; leurs petits cris se poursuivent, passant tout contre moi ou tombant de très haut, et tout en bas se balance le pont de fil de fer, si long, si mince, qu'on s'attend toujours à le voir partir, envolé comme un chapeau.

Sur les bords du fleuve, des ruines de vieux châteaux, celui de Beaucaire avec la ville à ses pieds, ceux de Courtezon, de Vacqueiras. Derrière ces gros murs, éboulés par le temps, il se tenait autrefois des « cours d'amour », où les trouvères, les félibres d'alors, étaient aimés par des princesses et des reines qu'ils chantaient, comme Pascalon chante sa Clorinde. Mais quel changement, pécaïre, depuis ces époques lointaines ! A présent les somptueux manoirs ne sont plus que des trous envahis de ronces ; et les félibres ont beau célébrer grandes dames et damoiselles, les damoiselles se moquent joliment d'eux.

Une vue moins attristante est celle du canal de Beaucaire avec tous ses bateaux peints en vert, en jaune, serrés en tas, et sur les quais les taches rouges des militaires que je vois se promener du haut de mon fenestron.

Ils doivent être bien contents, les gens de Beaucaire, de la mésaventure de Tarascon et de l'écroulement de notre grand homme ;

car la renommée de Tartarin les offusquait, ces orgueilleux voisins d'en face.

Dans mon enfance, je me rappelle quels *esbrouffes* ils faisaient encore avec leur foire de Beaucaire. On y venait de partout, pas de Tarascon, par exemple, le pont en fil de fer est si dangereux! — C'était une affluence énorme, plus de cinq cent mille âmes au moins, ensemble sur le champ de foire!... D'année en année tout cela s'est vidé. La foire de Beaucaire existe toujours, mais personne n'y vient.

En ville, on ne voit que des écriteaux : *A louer*..., *A louer*..., et s'il arrive par hasard un voyageur, un représentant de maison de commerce, l'habitant lui fait fête, on se l'arrache, le conseil municipal va au-devant de lui, musique en tête. Finalement, Beaucaire a perdu tout renom, tandis que Tarascon devenait célèbre... Et grâce à qui, sinon à Tartarin?

Monté sur ma table, tout à l'heure, je regardais dehors en songeant à ces choses. Le soleil disparu, la nuit venait, et tout à coup, de l'autre côté du Rhône, un grand feu s'alluma sur la tour du château de Beaucaire.

Il brûla longtemps, longtemps je le regardai, et il me sembla qu'il avait quelque chose de mystérieux, ce feu, jetant un reflet rougeâtre sur le Rhône, dans le grand silence de la nuit traversé par le vol mou des orfraies.

Qu'est-ce que cela peut être? Un signal?

Est-ce que quelqu'un, quelque admirateur de notre grand Tartarin, voudrait le faire évader?... C'est si extraordinaire, cette flamme allumée tout en haut d'une tour en ruines et juste en face de sa prison!

18 *juillet*. — En revenant aujourd'hui de l'instruction, comme la voiture cellulaire passait devant Sainte-Marthe, entendu la voix toujours impérieuse de la marquise des Espazettes qui criait avec l'accent d'ici : « Cloréïnde!... Cloreïnde!... » et une voix douce, angélique, la voix de ma bien-aimée, qui répondait : « Mamaïn! »

Sans doute elle allait à l'église prier pour moi, pour l'issue du procès.

Rentré dans ma prison, très ému... Écrit quelques vers provençaux sur l'heureux présage de cette rencontre.

Le soir, à la même heure, toujours le même feu sur la tour de Beaucaire. Il brille là-bas, dans la nuit, comme les bûchers qu'on allume pour la Saint-Jean. Évidemment, c'est un signal.

Tartarin, avec qui j'ai pu échanger deux mots à l'instruction dans le couloir du juge, a vu comme moi ces feux à travers les barreaux de sa geôle, et quand je lui ai dit ce que je pensais, que des amis voulaient peut-être le faire évader comme Napoléon à Sainte-Hélène, il a paru très frappé de ce rapprochement.

« Ah ! vraiment, Napoléon à Sainte-Hélène..., on a essayé de le sauver ? »

Mais, après un moment de réflexion, il m'a déclaré qu'il n'y consentirait jamais.

« Certes, ce n'est pas la descente des trois cents pieds de la tour sur une échelle de corde, secouée la nuit par le vent du Rhône, qui me ferait peur. Non, ne croyez pas cela, enfant !... Ce que je redouterais le plus, c'est que j'aurais l'air de fuir l'accusation : Tartarin de Tarascon ne s'évadera pas. »

Ah ! si tous ceux qui hurlent sur son passage : « Au Rhône ! Zou ! au Rhône ! » avaient pu l'entendre !... Et on l'accuse d'escroquerie ! on a pu le croire complice de ce misérable duc de Mons !... Allons donc !... Est-ce que c'est possible ?

Tout de même il ne le soutient plus, son duc, maintenant ; il le juge à sa véritable valeur, ce scélérat de Belge ! On le verra bien à sa belle défense, car Tartarin se défendra lui-même devant le tribunal. Pour moi, je bégaye trop pour parler publiquement : je serai défendu par Cicéron Branquebalme, et tout le monde sait quelle incomparable logique de raisonnement il sait mettre dans ses plaidoyers.

20 *juillet, soir.* — Ces heures que je passe chez le juge d'instruction sont bien douloureuses pour moi ! Le difficile n'est pas de me défendre, mais de le faire sans trop accabler mon pauvre maître. Il a été si imprudent, il a eu tant de confiance en ce duc de Mons ! Et puis, avec l'eczéma intermittent de M. Bonaric, on ne sait jamais si l'on doit craindre ou espérer ; la maladie tourne chez ce magistrat à l'idée fixe, furieux quand « ça se voit », bon enfant quand « ça ne se voit pas ».

Quelqu'un chez qui ça se voit, et ça se verra toujours, c'est le malheureux Bézuquet, qui vivait autrefois très bien avec son tatouage là-bas, dans les mers lointaines, mais maintenant, sous

le ciel tarasconnais, se dégoûte lui-même, ne sort plus, reste terré tant qu'il peut au fond de son officine, où il combine des herbages, des omelettes, et sert les clients sous un masque de velours, comme un conjuré d'opéra-comique.

Il est à remarquer combien les hommes sont sensibles à tous ces maux physiques, dartres, taches, eczémas ; plus peut-être que les femmes. De là sans doute la rancune de Bézuquet contre Tartarin, cause de tous ses maux.

24 *juillet.* — Appelé de nouveau hier devant M. Bonaric, je crois que c'est la dernière fois. Il m'a montré une bouteille trouvée dans les îles par un pêcheur du Rhône, et me fait lire une lettre que renfermait cette bouteille :

« *Tartarin. — Tarascon. — Prison de ville. — Courage ! Un ami veille de l'autre côté du pont. Il le passera quand le moment sera venu.*

« Une victime du duc de Mons. »

Le juge m'a demandé si je me rappelais avoir déjà vu cette écriture. J'ai répondu que je ne la connaissais pas ; et, comme il faut toujours dire le vrai, j'ai ajouté qu'une première fois on avait tenté ce genre de correspondance avec Tartarin : qu'avant notre départ de Tarascon une bouteille toute semblable lui était parvenue avec une lettre, sans qu'il y eût attaché la moindre importance, ne voyant là que l'effet d'une plaisanterie.

Le juge m'a dit : « C'est bien. » Et là-dessus, comme toujours : « Vous pouvez vous retirer. »

26 *juillet.* — L'instruction est terminée, on annonce le procès comme très prochain. La ville est en ébullition. Les débats commenceront vers le 1er août. D'ici là, je ne vais pas dormir. Il y a longtemps d'ailleurs que je n'ai plus guère de sommeil dans cette étroite logette brûlante comme un four. Je suis obligé de laisser le fenestron ouvert : il entre des nuées de moustiques et j'entends les rats qui grignotent dans tous les coins.

Ces jours derniers, j'ai eu plusieurs entrevues avec Cicéron Branquebalme. Il m'a parlé de Tartarin avec beaucoup d'amertume ; je sens qu'il lui en veut de ne pas lui avoir confié sa cause. Pauvre Tartarin, il n'a personne pour lui !

Il paraît qu'on a renouvelé tout le tribunal. Branquebalme m'a donné les noms des juges : Président : Mouillard; assesseurs, Beckmann et Robert du Nord. Pas d'influences à faire agir. Ces messieurs ne sont pas d'ici, me dit-on. D'ailleurs, leurs noms semblent l'indiquer.

Pour je ne sais quel motif, on a disjoint de la poursuite dirigée contre nous les deux chefs d'accusation relatifs au délit d'homicide par imprudence et à l'infraction des lois sur l'émigration. Cités à comparoir : Tartarin de Tarascon, le duc de Mons — mais ça m'étonnerait bien qu'il comparoisse ! — et Pascal Testanière dit Pascalon.

31 *juillet*. — Nuit de fièvre et d'angoisse. C'est pour demain. Resté au lit très tard. Seulement la force d'écrire sur la muraille ce proverbe tarasconnais que j'ai entendu si souvent dire à Bravida, qui les savait tous :

Rester au lit sans dormir,
Attendre sans voir venir,
Aimer sans avoir plaisir,
Sont trois choses qui font mourir.

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

LE FRÈRE ET LA SŒUR

De tous nos sentiments, le plus délicat est peut-être celui du frère et de la sœur.

L'amour de la sœur pour le frère est une sorte de vague respect pour la supériorité de la force et de la raison, mais un respect qui n'est pas accompagné du devoir de l'obéissance ni de la crainte de l'autorité, et qui, par conséquent, est sans humiliation et ne révolte point l'indépendance naturelle: c'est un respect uni au sentiment de l'égalité, c'est un respect mêlé d'affection, mais d'une affection vive, pleine, entière, où le cœur se donne sans aucune inquiétude; c'est une affection familière et aisée, aussi pure que vive.

De la part du frère, le sentiment fraternel est un instinct de protection, mais sans pouvoir, sans autorité, sans responsabilité ; de là un sentiment heureux, joyeux, tendre, sans mélange de ces craintes, de ces scrupules qui se mêlent au sentiment paternel.

L'amour du frère et de la sœur met en commun ce qu'il y a de plus charmant, de plus délicat dans le rapport des deux sexes, sans aucun mélange de ce qui est moins pur et moins innocent.

Le rôle du frère ressemble plus à celui du père ; le rôle de la sœur à celui de la mère.

Le frère, c'est encore la raison, mais ce n'est pas la raison grave, austère, qui commande, qui menace, qui réprimande ;

ce n'est pas la froide raison de l'expérience : c'est une raison condescendante et complaisante, c'est la raison de la jeunesse, si puissante sur la jeunesse.

La sœur, c'est la tendresse, mais ce n'est point la tendresse sérieuse, craintive, imposante de la mère ; c'est une tendresse enjouée, familière, doucement ironique. Ainsi se complète l'éducation du frère et de la sœur l'un par l'autre, par des conseils aimables, libres, affectueux et enjoués.

Le frère et la sœur sont encore intermédiaires l'un pour l'autre auprès de leurs parents. S'élève-t-il quelque légère querelle entre la fille et les parents : le fils intervient pour les rapprocher, pour obtenir des parents quelque condescendance, et pour ramener la fille à l'obéissance et à la docilité. Le fils a-t-il excité le mécontentement paternel, a-t-il causé l'affliction maternelle : la sœur intervient à son tour pour adoucir cette affliction, apaiser ce mécontentement, ramener la paix, en obtenant du fils le repentir et du père le pardon.

Paul Janet,

de l'Institut.

DIX ANS DE BOHÊME[1]

(Suite et fin)

X

LE JOURNAL LE GLOBE. — LA REVANCHE DES BÊTES. — LE FIGARO. — LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX. — LES CONFÉRENCES. — LE PHALANSTÈRE. — LES IMPRÉCATIONS DE CAMILLE. — LE DUEL A L'IODURE DE LIQUIDIUM. — FÊTES A BOIS-COLOMBES. — LA RENCONTRE DE RODOLPHE SALIS.

Eh bien! me croira qui voudra, ni les séances hydropathiques, ni les journaux, ni les revues, malgré les satisfactions énormes d'amour-propre qu'elles fournissaient à mon cerveau naïvement extasié de Méridional parisianisé, ne nourrissaient mon estomac, hélas! habitué aux quatre repas du collège.

Ayant eu le tort de jeter ma démission au nez du ministre (en résumé, pour être franc, je m'étais platement fait mettre en disponibilité), je devais lutter contre les éléments et les nécessités : pluie ou faim, froid ou soif, comme un sauvage.

Pendant un temps, mon frère Léo Goudeau, récemment sorti de Saint-Cyr et qui tenait garnison à la caserne du Château-d'Eau, put m'aider dans cette entreprise. Mais, devenu subitement amoureux d'une Polonaise, grande musicienne, lui qui était déjà féru de musique, crut devoir démissionner. — Serait-ce une maladie de famille? — Ce fut sur le nez du ministre de la guerre que cette démission tomba. J'en fus marri ; car, si les revues et les journaux hydropathiques ne nourrissaient pas leur homme, fût-il président, la musique ne me semblait pas devoir être une vache à lait... Et de fait elle ne le fut point.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai 1891.

Très heureusement, par l'entremise de Paul Bourget, j'entrai au *Globe*, où je fus chargé de dépouiller les journaux de province.

Ce fut alors que je pus de nouveau travailler. Je redevins l'heureux président. Tout semblait réussir à la fois. *Le Figaro* insérait *la Revanche des Bêtes*. Je faisais à la salle des Capucines une série de conférences, et *la Revanche* était — ô prodige ! — couronnée par la Société protectrice des animaux : médaille d'argent. Les hydropathes avaient donné une séance à la salle Pierre Petit ; que dis-je ? à la suite d'une conférence faite sur eux aux Capucines, les terribles hydropathes parcoururent le boulevard, en poussant des chansons extravagantes devant les passants ahuris, et ne s'arrêtèrent qu'en un café du faubourg Montmartre, où un limonadier, récemment installé, leur offrait un énorme punch. Quoi encore? Sollicité par la Société protectrice des animaux, je vins, en plein jour, acteur improvisé, réciter cette *Revanche* devant les quatre mille *protecteurs*, installés sur les gradins du Cirque d'hiver. La manie des grandeurs me reprenait, je ne donnai point ma démission au *Globe ;* mais j'envoyai mon frère à ma place. Il sut très bien s'y faire un trou : de militaire, devenu musicien, il s'improvisa journaliste, bien plus vite que ne l'eût fait un poète. Sous le pseudonyme de Léo Montancey, il entra ensuite au *Figaro*, et de là au *Triboulet* quotidien.

Or, tandis que ces succès prosaïques sauvaient une partie de la famille, les succès poétiques, de pure vanité, m'avaient remis sur le pavé sonore, et de nouveau j'écoutais les vagues chansons du bitume.

C'est alors que je rencontrai le blanquiste B....l. Ce blanquiste avait toujours eu l'arrière-pensée de fonder un phalanstère. Il s'ouvrit à moi, j'approuvai hautement ce projet : l'association, il n'y a que cela. Deux pauvres sont plus forts en s'unissant, et une dizaine de pauvres sont énormes et influents. Tel était notre raisonnement. Nous étions déjà deux pannés, nous n'eûmes pas à aller bien loin pour en découvrir huit autres, dont une femme, Marylka la Polonaise. Dans un phalanstère, une femme est indispensable : la cuisine et le ravaudage. Le bon blanquiste B.....l était locataire d'un sixième, rue Catherine-d'Enfer (elle doit s'appeler autrement aujourd'hui, peu importe). A part le jeune étudiant Br... qu'on surnommait le *Pacha*, parce que son

père était ingénieur à Constantinople, à part ce *pacha* qui voulut absolument être adjoint-cuisinier, afin d'aider Marylka dans l'épluchage des légumes, on tira les autres fonctions domestiques au sort. Le destin me désigna comme laveur de vaisselle. Je ne me sentais, je l'avoue, aucune vocation; mais je dus obéir. Le premier jour, je mis un certain zèle; puis je me relâchai, on constata avec amertume que les assiettes, les plats, les fourchettes — sauf ceux et celles que je me réservais — ne brillaient pas absolument. Mon égoïsme froid fut sévèrement jugé, et je fus privé de légumes. Je me moquais des légumes à cette époque. Ensuite on me priva de tout, hormis le pain. Je me résignai plus difficilement. Alors j'imaginai un stratagème. Feignant une faiblesse, bien naturelle dans un phalanstérien si mal nourri, et une maladresse d'anémique, je brisai trois ou quatre assiettes en les lavant, et cassai quelques verres. Ce fut fini; on me chassa de l'office, et on me mit... au charbon. Cela consistait à aller quérir chez l'Auvergnat les combustibles variés. Je n'avais qu'un chapeau haut-de-forme pour ces expéditions, et ce devait être un singulier spectacle, lorsque je passais, mon seau à la main, et des fagots sous le bras.

Le *Pacha* et la *Polonaise* ne s'entendaient plus du reste pour confectionner les repas. Il fut convenu qu'ils auraient chacun leur jour. Or, quand c'était la Polonaise qui était de service, le *Pacha* affectait de ne point manger, trouvant tout exécrable; la *Polonaise,* à son tour, jeûnait, quand le *Pacha* cuisinait. C'était effrayant!

Ce phalanstère finit par se dissoudre sous le poids des dettes. L'association n'est peut-être qu'un vain mot. Si j'ai rappelé ici cet essai de saint-simonisme, c'est qu'une histoire absolument fantastique s'y rattache.

Il y avait un jeune homme, maigre et petit, qui venait nous voir de temps à autre. Quand il voulait déjeuner, il apportait des œufs. Nous l'appelions Camille, parce que — chose inattendue! — il avait l'habitude au dessert, au café, n'importe où, de déclamer les *Imprécations de Camille*, dès qu'on parlait littérature. Étrange! étrange! c'était ainsi!

On lui persuada de venir aux Hydropathes réciter ce splendide monologue de Corneille. Camille ne se fit pas prier. Ah! ce fut une belle soirée! Avertis par je ne sais qui, les fumistes s'étaient donné rendez-vous, on fit un succès à Camille, on le couvrit de

fleurs, on l'ensevelit sous des couronnes. B....l, le bon blanquiste, n'avait pu assister à ce triomphe, et, le lendemain, par plaisanterie, il se mit à m'invectiver, prétendant que j'aurais dû l'avertir; une fausse querelle s'ensuivit, en présence de Camille, qui vainement s'interposait.

Bref! un duel fut résolu, à la suite du mot *bourgeois*, jeté par l'un de nous à la face de l'autre.

Préparatifs du duel — tous les Hydropathes étant dans le secret de la mystification, je pris Camille pour témoin et l'on partagea les autres rôles aux différents membres du phalanstère. La Polonaise faisait de la charpie, et, comme elle était assez souvent prise d'un fou rire, elle prétendit que c'était nerveux. On choisit comme arme le pistolet moyen âge à trente pas. Les témoins décidèrent que la rencontre aurait lieu dans les terrains vagues du Luxembourg, ce qui permettait de dater, sans mensonge, notre procès-verbal de la frontière du Luxembourg. Camille objecta bien que les sergents de ville nous arrêteraient, les autres répondirent qu'on se battrait à minuit; comme il insistait, redoutant que le bruit n'attirât les représentants de l'autorité, on lui cloua la bouche par une savante dissertation sur l'*iodure de liquidium* qui fait partir les pistolets sans aucun fracas.

Bref! pendant que les témoins débattaient les conditions, que la Polonaise effilochait de la charpie, que le *Pacha*, élevé à la dignité de docteur pour la circonstance, se procurait une trousse, et plaçait entre les branches d'une pince une énorme balle préalablement teintée en rouge, le blanquiste et moi, nous tirions à la courte paille à qui, qui, qui serait blessé (nous le chantions même). Le sort tomba sur le plus jeune, c'était moi. Je fis une déchirure à ma chemise, et je me teignis la poitrine en rouge, avec un point noirâtre au milieu.

Le duel eut lieu en effet à minuit. On nous plaça. Le signal fut donné, je tirai le premier... On avait mis de la poudre dans le bassinet, et l'étincelle de la pierre (ils étaient à pierre nos moyen âge) y ayant mis le feu, produisit un jet pareil à une chandelle romaine, un jet silencieux — ô iodure de liquidium! — Naturellement le blanquiste était manqué. Ce fut terrible! lui me visa longuement : « Mais tirez! tirez! » lui criait-on... Il visait toujours; enfin il tira. Même jet de chandelle romaine coupant la nuit noire... mais je roulai par terre, poussant des cris inarticulés, serrant convulsivement ma poitrine.

— Là ! là ! C'est là, disais-je.

Le Pacha, s'étant jeté sur moi, put extraire la balle dans l'obscurité, la balle de la pince, toute rouge... horreur ! il la montra à Camille effaré.

Je me roulais toujours dans les herbes, puis, fatigué de cet exercice, je pris le parti de m'évanouir. Une centaine d'hydropathes, revenant de Bullier, avaient assisté à ce spectacle, et venaient prêter main-forte pour m'emporter. Je fus presque écharpé.

Les porteurs feignirent la plus grande maladresse, me laissant choir de temps à autre. Camille criait comme un diable : « Faites donc attention ! est-ce qu'on traite un blessé comme cela ? »

On lui fit croire qu'il serait poursuivi. Il alla consulter son oncle, qui était député. Celui-ci, après avoir pris connaissance de l'affaire en détail, se contenta de sourire, en lui disant : « Si l'on te poursuivait, reviens me voir ! » Et l'oncle député murmurait songeur : « Terrains vagues du Luxembourg ! minuit ! pistolets moyen âge ! iodure de liquidium !... »

Cette mystification fut le dernier éclat de rire du phalanstère.

Il y eut bien quelques autres duels plus sérieux; mais ils n'avaient rien de littéraire, et Corneille n'étant point en cause, je ne les narrerai point, non plus que cette splendide soirée donnée par les hydropathes à Bois-Colombes, cette soirée qu'aucun des assistants ne peut se rappeler sans être pris d'un fou rire. Ce sont des choses qui se miment et ne se peuvent écrire.

Comment faire comprendre que les hydropathes, donnant une représentation à Bois-Colombes, on n'a jamais su au profit de qui, manquèrent le dernier train, et demeurés prisonniers dans le théâtre, se mirent à boire? Comment des disputes sans nombre comme sans causes s'élevèrent malgré les efforts du président, lequel, voulant séparer deux combattants, les poussa vers une porte qui, s'ouvrant brusquement en face d'un escalier en spirale, engloutit, vers quelque oubliette, les deux acharnés : ils tombèrent dans l'obscurité sans se faire aucun mal, mais sans parvenir, avant un bon quart d'heure, à se reconnaître? Comment quatorze duels furent apaisés, tandis qu'un énergumène allait perpétuellement examiner sur un calendrier l'heure probable du lever du soleil, afin de tuer à l'aurore un adversaire dont il ne se rappelait plus le nom?... Comment l'organisateur de la petite fête fut ignomi-

nieusement mis à la porte?... Comment Taboureux revint avec un billet de chien, et, débarqué à Paris, voulut à toute force rendre visite à un notaire ami de sa famille, vers 7 heures pour le quart?... Folie pure!

N'enfermez jamais cinquante hydropathes dans un théâtre de banlieue, ou du moins ne leur laissez pas manquer le dernier train.

De cette époque déjà si lointaine, j'ai souvenance d'une soirée singulière, où, revenant cravaté de blanc et en habit du salon d'une duchesse — oui, une duchesse, authentique — j'eus l'idée bizarre d'aller dire des vers dans une goguette de la rue Galande, où la dureté des temps avait transformé Maurice Petit, ex-organiste aux Invalides, en modeste accompagnateur de flonflons. Je faillis d'abord être assommé, puis je devins subitement l'ami de ces gens-là, après avoir chanté en leur compagnie, et bu à leur santé. Antithèse.

Ce fut un moment d'existence bien singulier, trouble, joyeux et sombre. Étant tombé réellement malade, je dus partir à la campagne, vers Fontainebleau, où l'excellent ami Paul Marrot dirigeait je ne sais quelle feuille politique. Là, j'écrasai les microbes, et pus me soustraire à la misère physiologique. Quant à l'anémie budgétaire...

Je montais mélancoliquement un soir la pente de la rue des Martyrs, me rendant au cabaret de la Grand'Pinte où j'espérais me rasséréner un peu en bavardant avec Manet, Desboutins et d'autres. J'étais assis depuis quelques minutes, lorsqu'une bande joyeuse fit son entrée. C'était quelques hydropathes montmartrois : le peintre René Gilbert, le géant Parizel, et celui-ci et celui-là; ils vinrent s'asseoir près de moi. Tout à coup Gilbert me dit, en me désignant un jeune homme, robuste, blond fauve, qui les accompagnait :

— Tu ne connais pas Rodolphe Salis?

— Non, fis-je. Vous n'êtes jamais venu aux hydropathes?

— Jamais, je faisais de la peinture à Cernay, loin des rumeurs de la ville, répondit l'homme blond.

Et puis, il ajouta :

— Je fonde un cabaret artistique boulevard Rochechouart, 84; voulez-vous assister au dîner d'ouverture?

— Volontiers, lui dis-je.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Rodolphe Salis.

XI

LE PEINTRE SALIS. — LA PAROLE D'UN PÈRE. — FONDATION DU CABARET DU *Chat Noir*. — DESCRIPTION DE L'ANCIEN CABARET DU BOULEVARD ROCHECHOUART. — LE JOURNAL *le Chat Noir*. — LE VOYAGEUR A'KEMPIS. — CLÉMENT PRIVÉ, ET LE SONNET *Parce que*. — WILLETTE. — L'*Institut*. — LES SÉANCES. — LE TUMULTE. — *Parce Domine*. — LA MORT. — MAURICE ROLLINAT. — LE FAUX ENTERREMENT DE SALIS. — ROI DE MONTMARTRE.

Ah ! messeigneurs, gentilshommes de la Butte, manants de la plaine, croquants et tenanciers, arbalétriers, cranequiniers et tous autres, ah ! quel cabaret ce fut dès le début, que celui que fonda Rodolphe Salis !! Tudieu ! ventre-saint-gris ! palsambleu !

Salis était peintre et faisait des chemins de croix à quatorze francs ! Son père, grand liquoriste de Châtellerault, se hâta de le maudire, lui, les beaux-arts et les belles-lettres. Messeigneurs ! ce fut un rude coup pour Rodolphe ; il essaya d'attendrir son père, le père inflexible répliqua :

— Fais du commerce !

En ce temps-là, on commençait à peine à ouvrir des cabarets moyen âge, Renaissance ou Louis XIII. La Grand'Pinte en était le type ; mais là les peintres se réunissaient sans tapage, comme ils l'eussent fait au boulevard. Salis songea à réintroduire le tumulte, la folie haute, et la chanson bardée de fer dans nos mœurs édulcorées. De plus, sachant bien que tous les arts sont frères, il se demanda pourquoi les littérateurs ne viendraient pas s'adjoindre aux peintres, pour leur prêter quelques syllabes volantes, peut-être ornées de rimes sonores.

— Je serai gentilhomme-cabaretier, se dit Salis, peintre encore, mais littérateur aussi et chansonnier. A moi l'avenir !

Et le *Chat Noir* était fondé.

Ah ! messeigneurs ! Ce fut une rude époque, quand le chat en potence se balança au-dessus de l'huis, boulevard Rochechouart. J'y étais, grand'mère, j'y étais ! On but sérieusement, on chanta à démolir les murailles, et l'aube nous vit sortir de cette inauguration, nobles et hautains, devenus enfin gentilshommes du

moyen âge — ah ! non, pas du moyen âge — mais style Louis XIII, le plus pur, comme disait Rodolphe.

Un chat en potence, un chat sur le vitrail, des tables de bois, des sièges carrés, massifs, solides (parfois balistes contre les agresseurs), d'énormes clous, appelés clous de la *Passion* (la *Passion* de qui, ô Louis XIII le plus pur ?) des tapisseries étendues le long des murs au-dessus de panneaux diamantés arrachés à de vieux bahuts (que Salis collectionnait dès sa plus tendre enfance), une cheminée haute, dont la destinée sembla plus tard être de ne s'allumer jamais, car elle abrita sous son manteau, et porta sur ses landiers, toute sorte de bibelots : une bassinoire, rutilante comme si Chardin l'eût peinte, une tête de mort authentique (Louis XIII peut-être), des pincettes gigantesques, — un fouillis ; mais de fagots, point.

Sur un coin du comptoir, un buste, *la Femme inconnue*, du Louvre, et, au-dessus, une énorme tête de chat, entourée de rayons dorés, comme on en voit dans les églises autour du triangle symbolique. Dans le fond, une seconde salle plus petite, exhaussée de trois marches, avait également à hauteur d'homme sa ceinture de panneaux diamantés soulignant les tapisseries, sur lesquelles les fameux clous de la *Passion* supportaient des fusils à pierre, des glaives inusités, tandis que la haute cheminée — heureusement peu semblable à l'autre — remplaçait les bibelots antiques par une joyeuse attisée bien moderne, que visaient en demi-cercle les pieds des peintres, des sculpteurs, qui vinrent là dès l'abord, qui ne tardèrent pas à surgir — suivant nos traces hydropathesques.

L'ouverture du cabaret eut lieu en décembre 1881. La présence de quelques poètes fit éclore le journal *le Chat Noir* en janvier 1882.

C'est là ce qui tira hors de pair immédiatement le cabaret du gentilhomme Salis. Un journal illustré, contenant des vers et des proses, et des annonces, celles-ci entre autres, dans le premier numéro :

LE CHAT NOIR

CABARET LOUIS XIII

Fondé en 1114 *par un fumiste.*

C'est dans ce premier numéro également qu'on annonçait le

départ du célèbre reporter montmartrois A'Kempis (aliàs Emile Goudeau) vers les pays étrangers désignés sous le nom d'États-Unis de Paris. L'idée de Montmartre ville libre germait.

Un second explorateur, Jacques Lehardy, partait aussi dans une autre direction. Ce deuxième voyageur n'était autre que le poète Clément Privé, l'auteur de jolis vers introuvables, et d'un sonnet que bien des gens s'attribuent.

Il y avait dans ce numéro un dessin de Salis.

Bientôt le succès répondit à ces appels. Les dessinateurs apparurent d'abord : Willette, Pierrot-Willette, ce poète du crayon, l'auteur de chefs-d'œuvre de peinture, tels que *le Parce Domine, l'Enterrement de Pierrot, le Vitrail* du nouveau *Chat Noir*, et d'innombrables dessins pareils à des drames ou à des comédies ; car c'est là le caractère du talent de Willette : une conception abstraite dominant la composition, dont la forme parfaite enveloppe l'idée, la concrétise et la rend poignante : *les Oiseaux meurent les pattes en l'air, l'Age d'or*, valent n'importe quel poème. On était déshabitué de penser en regardant les *morceaux* de peinture, Willette, avant tout, veut penser et faire penser. Il est mélancolique le plus souvent, ironiquement triste ; mais parfois une gaieté bouffonne s'empare de lui, ou une verve satirique impitoyable, et alors c'est un maître de rire. Il s'appelle Will, comme Shakspeare.

Tiret-Bognet, Henry Somm, Uzès, Henry Rivière, puis bien plus tard Caran d'Ache et Steinlein furent les fournisseurs attitrés du *Chat Noir*. Tiret-Bognet, un humanitaire, un salutiste, soldat de l'armée du salut, triste et doux ; Henry Somm, un japoniste parisiennant, spirituel et gai ; Uzès, satirique, enlevant alertement des silhouettes ; Henry Rivière, macabre, une sorte de Rollinat du crayon, qui jeta maint croque-mort en maint paysage neigeux ; Caran d'Ache, le dessinateur élégant, collet monté, et Steinlein, dessinateur d'oiseaux et de chats, qui trousse aussi les petites femmes.

Et bientôt, des parages de l'Odéon, les poètes et les musiciens prirent le chemin du *Chat Noir* : Rollinat, Haraucourt, Lorin, Paul Marrot, Charles Cros, Félicien Champsaur, Armand Masson, Georges Fragerolle, Léo Montancey, etc., etc., etc.

Ce fut une invasion de ces deux arts : la poésie et la musique, dans le sanctuaire de la peinture, dans Montmartre, le pays des arts plastiques. Il y eut, devant le feu allumé dans la petite salle

du fond, fusion entre les diverses branches du Beau. Aussi mérita-t-elle bientôt le surnom d'Institut, surnom ironique et gai qui lui resta. L'arrivée des poètes et des musiciens amena l'introduction d'un piano, et peu à peu ce que l'on appela les séances du vendredi. Ce jour-là, vers quatre heures, quand une foule houleuse avait garni les bancs et s'était accoudée sur les tables chargées de verres, on voyait, descendant avec gravité les trois marches de l'Institut, comme si c'eût été les gradins de l'Acropole, ou tout au moins les trois fameuses pierres de Tortoni, on voyait les bons diseurs de sonnets et de ballades, cependant que, par une marche triomphale, quelque symphoniste héroïque accueillait leur venue.

La voix de Salis montait dans la buée des pipes :

— Messeigneurs, du silence, le célèbre poète X... va nous faire entendre un de ces poèmes pour lesquels les couronnes ont été tressées par des nymphes dans les grottes... dans les grottes de Montmartre, la ville sainte.

C'est à peu près de la sorte, partant grandement, et tournant court, ou aboutissant à quelque bonne calembredaine, que se meut l'éloquence du gentilhomme-cabaretier Rodolphe Salis.

A ces paroles retentissantes, le silence s'établissait, et le jeune lyrique versait des strophes d'or, d'argent, de cuivre ou de nickel, que payaient largement les applaudissements des dilettanti.

Ce fut bien vite comme une seconde salle d'hydropathes, avec cette différence qu'au lieu d'avoir des étudiants pour auditeurs, c'étaient des peintres, des dessinateurs et des amateurs. La jeunesse y était en majorité ; mais on ne s'y étonnait pas, comme on l'aurait fait au quartier Latin, de l'apparition subite d'une barbe blanche.

Vers les débuts, autant le journal était fantaisiste, bouffon, absurde d'ironisme, autant les poètes étaient graves, choisissant les poésies les plus sombres. Je constate le phénomène sans l'expliquer. Mais bientôt le poète populaire Jules Jouy apparut, ainsi que les chansonniers Meusy et Mac-Nab, puis Charles Leroy qui, suivant les traces d'A. Pothey, imagina la caricature militaire de Ramollot, et ce fut absolument comme aux hydropathes, un mélange — sans doctrine — de gaieté et de sérieux. Ici, dès à présent, je pourrais remettre presque toute la liste des poètes hydropathiques. Sauf Taboureux, demeuré inébranlable sur le rocher du Panthéon, comme un Prométhée enchaîné, tous

vinrent là dire leurs vers et les publier dans le journal à côté des poèmes de Willette.

Le rédacteur en chef, Émile Goudeau, avait pour secrétaire de la rédaction Edmond Deschaumes. *L'Hydropathe* était mort, *la Plume* (*la Revue Verte*) morte aussi ; *le Chat Noir*, journal, faisait un héritage sûr, de même que les séances du cabaret héritaient des séances hydropathesques.

Mais l'acclimatation des arts, si près de l'Élysée-Montmartre, ne se fit pas toute seule. D'abord, le propriétaire avait demandé à Rodolphe Salis quel genre de commerce il comptait tenir :

— Oh ! avait répondu le gentilhomme, ce sera un tout petit cabaret-restaurant, pour mes amis, une quinzaine, des gens bien tranquilles... Vous verrez ! vous verrez !

Le propriétaire put voir, peut-être ; mais, à coup sûr, il entendit.

Tudieu ! messeigneurs ! Le piano mugissait tout le jour, et le soir, et fort avant dans la nuit ; on chantait en chœur les meilleurs refrains du répertoire populaire, et parfois on s'accompagnait en tapant sur des plateaux de zinc en guise de gongs ! Tudieu ! quel calme !

Parfois, d'horribles souteneurs tentaient de venir s'asseoir parmi nous. Alors l'expulsion commençait, ils revenaient en nombre, et cela se terminait par quelque formidable bagarre... Il y eut même mort d'homme !

Mais passons à quelque sujet plus gai.

L'édifice — tant Louis XIII fût-il — était long mais étroit. On y tenait difficilement trente, et quand on était seulement une centaine, cela devenait un de ces problèmes bizarres devant l'heureuse solution desquels la science recule épouvantée. Le tassement perpétuel ! La sardine à l'huile !

On n'était séparé d'un horloger voisin que par une cloison facile à abattre. Pourquoi cet industriel ne cédait-il pas son droit de bail ? Ah ! le pauvre homme ! tombé entre les mains de Sapeck, d'Alphonse Allais et de Louis Décori, il ne tarda pas à se déclarer vaincu.

On recula les bornes du cabaret, et sur la place conquise, sur le mur enfin accaparé, Willette posa sa large toile : *Parce Domine*, qui symbolise d'une saisissante façon la vie gaie à la fois et atroce des troubadours de la poésie et des pierrots Gobe-la-Lune. Voici : du Moulin de la Galette une étrange procession

descend vers une rivière infernale, vers un fleuve noir, la Seine, égout collecteur. Jeunes les Pierrots, blanches et roses les Pierrettes, au départ ! Puis, frénétiques adolescents, puis vieillissant sur la pente roide, toujours le verre en main et la chanson aux lèvres, mais portant le deuil de leurs illusions sur leurs faces pâlies, sur leurs vêtements assombris ! Enfin croulants, vieux Pierrot fané, Pierrette à patte d'oie, dans le trou sombre, du suicide sans doute, de la folie peut-être ou de la phtisie, dans l'abîme où des sirènes mornes attendent cette proie, tandis que le Vertueux, dans un cercueil orné de la croix blanche, monte vers le ciel où dansent, alertes et joyeuses éternellement, les étoiles symboliques.

Page triste, avertissement sauvage du poète Willette, qui a air de dire aux Villons épars sur les bancs, près des tables du cabaret, aux bohêmes qui lèvent leurs verres et lancent leurs chansons : « Frères ! il faut bifurquer à temps ! »

C'était l'époque où l'idée de la mort le hantait lui-même, au milieu des camarades étincelants de verve audacieuse. Il se complaisait à ouïr les macabres poèmes de Rollinat, les féroces cantilènes plaquées sur les sonnets les plus sombres de Baudelaire. La mort attire ! Heureusement quelques chansons vibrantes, quelques odes à la Gaieté que nous chantions parfois, chassèrent ces impressions funèbres, dont porte la trace le dessin du numéro 44 (*Chat Noir*, samedi 11 novembre 1882).

Ce fut ce mois-là, précisément, que *le Figaro*, par la plume de Wolff, lança en pleine lumière Maurice Rollinat. Le poète eut son heure de très grand succès ; et *les Névroses*, publiées par Charpentier, le consacrèrent définitivement. C'est l'énergique chantre de la lamentation des âmes et des choses. On peut ne pas aisément supporter d'être perpétuellement soumis à cette effroyable torture de contempler la mort face à face, et de toujours plonger son regard dans les orbites creux ; mais Rollinat possède l'indéniable puissance de le pouvoir faire, sans tomber dans la folie, et de nous revenir de ce spectacle horrifiant, les cheveux dressés et la face bouleversée, mais la bouche chantant encore.

Nous, plus bizarrement audacieux peut-être dans notre ironie, nous avions joué avec la mort. Afin de forcer certaines gens qui le harcelaient à le laisser tranquille, Salis résolut de se faire passer pour mort.

Malgré les supplications de sa famille, ce fut chose décidée, et voici comment ce fut exécuté.

Le journal *le Chat Noir* parut encadré de deuil, avec une oraison funèbre sur cet infortuné gentilhomme, qui, au moment du succès, était passé subitement de vie à trépas.

Sur la porte, une pancarte énorme, bordée de noir, portait cette inscription : *Ouvert pour cause de décès.* Rodolphe Salis lui-même représentait la famille, il était le frère du défunt, un frère tellement ressemblant, qu'il en était presque jumeau.

Sur quatre chaises reposait la boîte à violoncelle fournie par Tolbecque, boîte recouverte d'une étoffe noire brodée de larmes d'argent ; au-dessus un pain rond en forme de couronne ; quatre cierges allumés ; dans un pot d'étain, un peu d'eau et un goupillon. Puis l'ami D... en maître de cérémonies, le jeune peintre S... en religieuse, G... en simple sonneur, agitant l'un contre l'autre deux plateaux métalliques imitant à s'y méprendre le son des cloches.

Quand quelqu'un entrait, on le priait de s'asseoir sans faire de bruit. Dès que le cabaret fut plein, les discours commencèrent. Ce fut à qui dauberait sur le mort, on disait pis que pendre de ce cadavre, et Salis, caché derrière le piano, soufflait à l'orateur : Assez ! assez !

Que l'on trouve cela d'un goût douteux, il est certain pourtant que tous ceux qui assistaient à cette parodie funèbre, s'y sont singulièrement amusés, d'un amusement nerveux, spécial, irritant, comme si à une noce, après boire, on braillait en chœur quelque *dies iræ* sur un air de carnaval.

Les collégiens et les étudiants sont coutumiers de ces plaisanteries lugubres. C'est un privilège de la jeunesse. Or nous étions jeunes !

Comme moins triste parodie, il y eut l'élévation de Salis au grade de roi de Montmartre. Il dut revêtir son costume en or, des étoffes inouïes, se munir d'un sceptre. Après avoir reçu les hommages des peuples, il s'en alla prendre possession du Moulin de la Galette. Il s'y rendit, cachant ses vêtements royaux sous un ulster, accompagné par des peintres et des poètes armés de hallebardes, qui, tout le long de la butte, à l'ahurissement des populations, criaient : Vive le roi !

Et nous n'allâmes pas au poste.

Il est vrai qu'on chantait de temps à autre *Grévy le Jurassique*.

et le *Vive Grévy!* si ironique fût-il, compensait le séditieux Vive le roi!

On m'en voudra peut-être de conter ces balivernes ; baste! la vie n'est pas si drôle, pour qu'on ne se souvienne pas des heures où l'on s'est franchement amusé, fût-ce aux dépens des affreuses Parques, et de rappeler aux autres qu'eux-mêmes ont eu leurs bons quarts d'heure.

Puis, après tant d'exploits de diverses sortes, je profitai d'une occasion pour fuir un peu Montmartre et aller au bord de la mer, mettre en ordre les pièces de vers éparses qui devaient composer les *Poèmes Ironiques*.

XII

JEAN MORÉAS. — LES DÉBUTANTS NOUVEAUX. — *Lutèce.* — DÉCADENTS, INSTRUMENTISTES, SYMBOLISTES. — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE. — *Le Courrier Français.* — LE NOUVEAU *Chat Noir.* — LES OMBRES CHINOISES. — BERGER A ASNIÈRES.

A mon retour, je trouvai au *Chat Noir* un jeune homme à moustache noire, au nez busqué qui désirait me parler. Il s'appelait Jean Moréas, et venait présenter des vers pour le journal. D'origine grecque, Jean Moréas chantait alors sa patrie. Voici une pièce qui ne faisait pas encore présager le révolutionnaire symboliste, mais qui était d'un poète sans épithète.

Je chante les étés brûlants, les lourds étés,
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Derrière les massifs de pins et de sureaux
Où du portique ancien on voit les astragales,
Couchés dans les blés mûrs, ruminent les taureaux
Aux chants entrecoupés des bavardes cigales.

Tout le long des talus plantés de bouleaux blancs,
Parmi les chardons roux, les lézards en maraude
Scintillent aux rayons des midis accablants,
Comme de fins joyaux de jaspe et d'émeraude.

Dans les vallons riants de l'île Santorin,
Les filles, aux yeux noirs garnis de longues franges
Par les sentiers perdus où croît le romarin,
Chassent les papillons aux corselets oranges.

Et le fier vagabond à l'œil inquiétant,
Repu des seins cuivrés de lubriques gitanes,
Sur un lit de fougère, au bord du vert étang,
Cherche le doux sommeil à l'ombre des platanes.

Je chante les étés brûlants, les lourds étés
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Jean Moréas disait ces vers d'une voix chantante avec un fort accent hellénique. Il vint assidûment au *Chat Noir* et aux Hydropathes, lors de leur résurrection (de peu de durée).

D'autres encore débutaient, soit sur l'un, soit sur l'autre de ces *chariots de Thespis* de la poésie : c'étaient d'Esparbès, Jean Ajalbert, Darzens. D'autres jeunes gens tels que René Ghill, F. V. Griffin, Henri de Régnier, Morice, se groupaient dans le quartier Latin, loin des moulins de la Galette, auprès du vieux Panthéon sacré et du noble Odéon ; un nouveau journal se créait, *Lutèce*. Georges Rall et Léo Trézenick s'improvisaient imprimeurs, compositeurs même, metteurs en pages, correcteurs, pour fabriquer de leurs mains ce recueil. Ils furent un peu agressifs contre les anciens camarades plus ou moins arrivés, et, soit par conviction, soit pour faire pièce aux concurrents, ils allaient redécouvrir Paul Verlaine, que l'injuste sort avait enterré vivant, et mettre en lumière Stéphane Mallarmé, dont le besoin, par exemple, ne se faisait point sentir, non plus que celui de l'oublié Raimbaud. Enfin ! Dès lors, de nouveaux chefs étaient trouvés, non point des chefs personnalistes, disant à chacun : Fais à ta guise, pourvu que tu fasses bien ! non, mais la reconstitution des écoles et des chapelles. Les nouveaux venus se rallièrent autour du maître Verlaine, ou du chef Mallarmé, et de là devaient sortir les *décadents* (dont les *déliquescents* ne sont que les parodistes), les *symbolistes* et les *instrumentistes*. La très amusante parodie d'Adoré Floupette (Henry Beauclair et le poète, Gabriel Vicaire) (1), le petit opuscule intitulé *les Déliquescences*,

(1) Gabriel Vicaire a obtenu le prix pour la cantate officielle de 1889.

fut remarqué par Paul Arène, qui en parla longuement dans *Gil Blas*. Cela fit connaître les jeunes décadents. Durant la décadence romaine, il y eut de petits poètes, *poetæ minores*, qui usèrent et abusèrent des rythmes, des allitérations, des jeux de phrases, des contournements : tel Claudien, par exemple. Quelques poètes parnassiens, les tenant en grande estime, se comparaient à eux. De plus, le mot *décadence* implique, outre l'affectation dans le style, un certain désordre dans le fond, mélange hybride de vieilles religions et de mœurs raffinées ; c'était cela aussi que visaient les décadents ; un sadisme particulier où l'encens catholique se subodore dans des lieux infâmes, et où le sanctuaire a des relents de poudre de riz ou même d'eaux de cuvette.

Paul Verlaine, lui, est un vrai décadent. Mais les autres, plus mystiques encore, s'éloignèrent à travers la forêt grammaticale, et prenant à la musique son vague et sa puissance, ils la transportaient dans l'ampleur des phrases, dans la modulation des rythmes, dans l'agencement des mots considérés comme de simples notes dans une partition, comme des timbres dans un orchestre, sans qu'ils aient à correspondre à n'importe quelle idée précise autre que le son. C'était Stéphane Mallarmé et son fidèle disciple René Ghill, qui écrivit : *Légendes d'âmes et de sang*.

Puis, voici les symbolistes. Le verbe n'est pas seulement un son, c'est un symbole, et la phrase, — pas la phrase peut-être, — le jet est composé de verbe ; le jet des verbes est symbole ; il faut donner sinon la compréhension, au moins l'appréhension des choses intangibles, à peine vues, qui s'en vont vite, loin. C'est, si j'ai compris, le système de Moréas et de G. Kahn. Et, sur les ruines de *Lutèce* (le journal, hé la, pas d'erreur !), ils se battent, ils se sont battus plutôt, car, aujourd'hui, *la Revue Indépendante*, organe des symbolistes, est le seul qui reste de cette fuligineuse mêlée. Là, le talent abonde. Après les exagérations permises, cette école, comme toutes les écoles éprises d'art, fournira son œuvre. Je le souhaite sincèrement.

Et pendant ce temps, nous autres, leurs aînés? Richepin a écrit des volumes de prose et de vers et fait jouer des drames et comédies en prose et en vers, des opéras et opéras-comiques. Maurice Bouchor, après avoir longtemps été infidèle à la poésie pour courtiser la musique (oh! bigamie!), vient de faire paraître un volume de vers intitulés *Symboles*, qui donne une synthèse

des cultes anciens et nouveaux, éclos sur le terrain persistant de l'Idéal. Paul Bourget a dit adieu aux vers et à la critique, c'est le romancier à la mode, qui a pu transporter, sans dommage, la psychologie du critique dans le domaine vivant, et la faire accepter des foules. Maupassant tient la gloire par le bon bout. Raoul Ponchon a quitté sa tour d'ivoire et parle en vers chaque semaine aux lecteurs du *Courrier Français*, ce recueil où Willette pose tantôt sa griffe, tantôt sa patte de velours, ayant pour compagnons Henri Pille, Heidbrinck, Uzès, Lunel, Forain, tandis que Jean Lorrain, le raffiné poète des *Modernités*, y jabote en jabot de dentelles, que Mermeix y secoue le fouet de la satire, que Roger-Milès, directeur du *Monde Poétique*, un recueil de haute valeur, et Mauvrac, s'y donnent la réplique sous l'œil sévère de Jules Roques. Maurice Rollinat publie tantôt des vers, tantôt des chants. Haraucourt vient de donner un roman, *les Amis;* Paul Marrot, une série de poèmes philosophiques. Georges Moynet a publié un roman d'études très poussé, *Zonzon*. Champsaur écrit des ballets, Edmond Deschaumes ressuscite Gambetta, Charles Cros jette çà et là quelques pièces de vers.

Il y a des disparus, il y a des gens qui se reposent. La vie quasi océanique de Paris grouille toujours, marée turbulente, parfois tempête.

Et Salis, lui, a sollicité les suffrages de ses concitoyens en deux circonstances mémorables, par des affiches jaunes restées célèbres. Voici l'une de ses stupéfiantes affiches :

ÉLECTIONS MUNICIPALES DU 4 MAI 188 .

XVIIIe ARRONDISSEMENT — QUARTIER MONTMARTRE

ÉLECTEURS,

Qu'est-ce que Montmartre? — Rien!

Que doit-il être? — Tout!

Le jour est enfin venu où Montmartre peut et doit revendiquer ses droits d'autonomie contre le restant de Paris.

En effet, dans sa fréquentation avec ce qu'on est convenu d'appeler la capitale, Montmartre n'a rien à gagner que des charges et des humiliations.

Montmartre est assez riche de finances, d'art et d'esprit pour vivre de sa vie propre.

Électeurs!

Il n'y a pas d'erreur!

Faisons claquer au vent de l'indépendance le noble drapeau de Montmartre.

« La Butte, » cette mamelle où s'allaitent la Fantaisie, la Science et tous les Arts vraiment français, avait déjà son organe : « le Chat Noir. » A partir d'aujourd'hui, elle doit avoir un représentant digne de ce nom.

Rodolphe SALIS, qui, depuis trois ans, dirige, avec l'autorité que l'on sait, le journal qui est la joie de Montmartre, nous a paru apte à cette mission.

Montmartre mérite d'être mieux qu'un arrondissement

Il doit être une cité libre et fière.

Aussi notre programme sera-t-il court et simple :

1° La séparation de Montmartre et de l'État;

2° La nomination par les Montmartrois d'un Conseil municipal et d'un Maire de la Cité Nouvelle;

3° L'abolition de l'octroi pour l'arrondissement, et le remplacement de cette taxe vexatoire par un impôt sur la Loterie, réorganisée sous la régie de Montmartre, qui permettrait à notre quartier de subvenir à ses besoins et d'aider les dix-neuf arrondissements mercantiles ou misérables de Paris;

4° La protection de l'alimentation publique. La protection des ouvriers nationaux.

Le Comité :

Willette (Pierrot), 20, rue Véron.
Poussard (R. P. La Cayorne), 84, boulevard Rochechouart.
Choubraque, rue Ramey, 38.
Lefèvre, rue Ramey, 38.
Marion, 26, rue Letort.
Marcel-Legay, 92, boulevard de Clichy.
Gérault-Richard, 44, rue des Abbesses.
De Sivry, 82, rue des Martyrs.
Cattelain (Ph.), 27, rue du Ruisseau.
Randon, 82, rue des Martyrs.
Coquelin (cadet), 84, boulevard Rochechouart.
Jouy (Jules) — —
Allais (Alphonse) — —
Leroy (Ch.), homme de lettres, 23, boulevard Barbès.

Vu et Approuvé : Rodolphe SALIS

ÉLECTEURS,

Ce programme sera défendu avec une énergie farouche. — Je suis de ceux qui meurent plutôt que de se rendre.

Si je descends dans l'arène, vous jugerez si ma devise, SÉRIEUX QUAND MÊME, est justifiée.

Électeurs, pas d'abstention. La postérité nous attend.

Vive Montmartre!

Rodolphe SALIS,
84, boulevard Rochechouart,
Candidat des Revendications littéraires, artistiques et sociales.

Aujourd'hui, ayant transporté son *Chat Noir* rue Victor-Massé (ancienne rue de Laval), il a inauguré un nouveau genre : le théâtre d'ombres chinoises.

C'est amusant et très artistique; c'est signé tantôt Caran d'Ache, tantôt Willette ou Rivière, Somm ou Sahib.

Dans ce décor de la rue Victor-Massé (ancienne rue de Laval), des poètes tels que le philosophe humoriste Paul Marrot, tels que le chansonnier épiquement militaire Ogier d'Ivry, tels que Jean Rameau, l'auteur acclamé du poème *la Vie et la Mort,* Jean Floux, un très parisien, Armand Masson et d'autres jeunes et ardents, nous ayant succédé, emplissent les entr'actes des féeriques ombres chinoises. Ce sont des odes guerrières qui suivent des chansons d'amour ou des envolées dans le bleu. Les rimes sonnent, surtout lorsque Georges Fragerolle, y ayant apposé des musiques, les lance de sa voix merveilleuse. Je tire de son recueil, *Chansons de France,* celle-ci, dont les paroles sont de Paul Marrot :

Les soldats, sur la grande route,
Vont vers une autre garnison ;
Il fait beau, l'on a pris la goutte,
Le soleil monte à l'horizon.
Le pli de la tunique flotte
Au vent matineux du printemps,
Et le soldat, dans sa capote,
Rêve à la liberté des champs.

Adieu, guérites et chambrées,
A lui le plein ciel aujourd'hui ;
Mais d'autres casernes carrées
Sont encor là-bas devant lui.

En attendant les jours de garde,
En plein air il jette ses chants;
Toute son âme campagnarde
Vibre à la liberté des champs.

Il voit, renversés sur les terres,
Des socs tout pareils à son soc,
Et, sur les clochers solitaires,
Tous les coqs ont l'air de son coq.
Au sommet des meules tassées,
Ce sont mêmes soleils couchants;
C'est le soir! toutes ses pensées
Sont à la liberté des champs.

L'étape est souvent peu prodigue,
Le bivouac un sacré séjour;
Et l'on a bien de la fatigue
Pour apprendre à se battre un jour...
Serons-nous, la face meurtrie,
Courbés par les canons fauchants?...
En avant! c'est pour la Patrie,
Et pour la liberté des champs.

J'en voudrais citer d'autres, ainsi que certaines poésies de haute allure; mais il faut que je parle des chansonniers à la verve légère et satirique, qui n'en sont pas moins des philosophes parisiens à leur manière : Jules Jouy, Meusy et Mac-Nab. Meusy est un parodiste des grandes phrases; de lui ce refrain sentimental :

Fromage! Poésie!
Parfum de nos repas,
Que deviendrait la vie,
Si l'on ne t'avait pas?

Jules Jouy a le macabre gai, tandis que Mac-Nab a la gaieté funèbre. C'est une amusante transposition. Voici deux chansons qui indiquent le ton :

LES GARDIENS DE LA PAIX

Sur l'air des *Canards*

Par Jules Jouy.

Quand les sergots s'en vont par un,
C'est qu'ils n'sont pas avec quelqu'un;
Pour mieux inspecter, pour mieux voir,
A la mêm' place jusqu'au soir,
I's restent plantés su' l'trottoir.
Tralalalala! Tralalalala!

Refrain :

Paix ! paix ! paix ! paix !
Voilà les gardiens de la paix !
Troulalaïtou, latroulalaïtou, latroulalaïtou latroulala !
Paix ! paix ! paix ! paix !
Voilà les gardiens de la paix,
Troulalaïtou, la troulalaïtou, latrou...
Circulez !

Quand les sergots s'en vont par deux,
C'est qu'ils ont à causer entre eux ;
L'un dit : « Moi j'suis pour Victor. »
L'autre dit : « Moi je suis pour Chambord,
« C'est regrettable qu'il soit mort. »
Troulalala (*refrain*)

Quand les sergots s'en vont par trois,
I'sont habillés en bourgeois,
Et ça les déguis'si tell'ment,
Que sous ce mouveau vêtement,
On les r'connaît immédiat'ment.

Et cela continue : *Quand les sergots s'en vont par quatre, c'est pour mieux voir les poivrots se battre*, etc. ; *Quand les sergots s'en vont par cinq, c'est pour prendre des petits verres sur le zinc !* etc.

Quand les sergots s'en vont par six
L'bourgeois s'dit : « C'est des anarchiss !
« Qu'est-c'qui va s'passer, Dieu du ciel !
« V'là c'te vieill' foll' de Louis' Michel
« Qui va r'monter sur son échell' ! »

Quand les sergots s'en vont en tas
C'est qu'ça leur plaît, ça n'vous r'garde pas,
Dans la rue n'mettez pas les pieds
Car pour fair' peur aux émeutiers,
I'tapent sur la tête des rentiers.
Troulala, etc.
Circulez.

Mac-Nab a conquis ses galons de chansonnier avec *le Bal de l'Hôtel de Ville*, une peinture un peu poussée.

J'arrive à la porte du bal
J'vois des gens qu'on salue,
C'est tout le conseil municipal,
Debout en grande tenue :

Des complets marrons
Et des chapeaux ronds,
Dam' ! C'est pas d'la p'tite bière ;
Tous ces gaillards-là,
Ils ont pigé ça
A la Bell' Jardinière.

Le sérieux de ce Mac-Nab est impayable. Le poète Albert Tinchant, auteur des *Sérénités*, accompagne au piano, à moins qu'il ne remplace le baron B... à la grosse caisse, chargée de souligner *fortissimo* les refrains ; de plus il est le secrétaire du journal *le Chat Noir*, dont Alphonse Allais est l'humoristique rédacteur en chef. — N. B. Alphonse Allais ressemble à un clergyman.

C'est un spectacle gai, macabre, doux et guerrier à la fois, c'est un complet (mais pas de la Belle-Jardinière, heureusement).

Il faut que les bohèmes se succèdent et ne se ressemblent pas ; une génération a la bohème joviale, la suivante l'a triste ; j'ai comme une idée que les jeunes bohèmes futurs seront de plus en plus pessimistes : ils ont peut-être raison.

Mais nous avons bien ri, je vous jure ; et lorsque, étant devenu colon, à Asnières, avec un authentique chien gardeur de troupeaux, berger sans brebis sur les bords de la Seine, je me promène, j'y songe parfois, et je ris encore.

Ça ne m'empêche pas d'être pessimiste à ma façon, en constatant combien la vie réelle ressemble peu au rêve qu'on faisait à vingt ans. Cela me rend peu à peu sérieux comme un préfet dégommé, et c'est pourquoi je mets ici un point bien final à DIX ANS DE BOHÈME.

Émile GOUDEAU.

LA CAMPAGNE EN JUIN

La lumière est dans toute sa puissance ; les fleurs épanouies et radieuses nous rendent en éclat, en parfums, en vertus bienfaisantes les influences reçues de tous les points du ciel. Nous retrouvons dans les fruits les principes vivifiants empruntés au soleil lui-même. Le parfum de la fraise qui mûrit sous l'herbe, d'où vient-il ? peut-être de la voie lactée. La moindre créature doit sa naissance à l'univers entier. Tout tient à tout par des liens invisibles. La fleur est fille de la lumière et lumière elle-même ; Mlle Linnée fit un soir remarquer à son père que la capucine était phosphorescente.

Juin, le mois de la lumière, est, par excellence, le mois des fleurs ; il n'y a plus de nuit à ce moment de l'année : le jour seul règne, entremêlé de délicieux crépuscules.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, jour du solstice, est le jour le plus habituel de la floraison des blés pour notre climat. Cela peut avancer ou reculer de deux ou trois jours, mais le point de repère, c'est le 24. Pour que s'accomplisse bien ce phénomène, deux choses sont nécessaires : sécheresse et chaleur.

Ce moment du solstice est aussi l'heure de la grande fête florale ; c'est le moment où le soleil envoie à la terre le plus de lumière. Le 24 juin est le jour où l'on voit s'épanouir le plus grand nombre de fleurs.

Parmi les plantes utiles dont la fécondation a lieu au moment du solstice, nous avons, au premier rang, le blé, et, parmi les plantes d'agrément, le lis, le jasmin, la belle-de-nuit.

On ne sait pas assez combien les plantes sont régulières en leur floraison. On a ri des *calendriers de Flore* à cause de

quelques irrégularités, mais ces irrégularités ne vont guère au delà de quelques jours.

Ce qui est remarquable, c'est de voir l'efflorescence végétale s'accroître et diminuer avec l'influence solaire.

Si le *Calendrier de Flore*, au lieu d'être dressé par mois, pouvait l'être par jour d'une façon régulière, nul doute que la plus grande manifestation florale n'eût sa date au 24 juin. Ce serait, dans tous les cas, pour notre région, le jour de la fête des Blés et de la fête des Lis. Le bleuet, cette fleur si française, semble avoir, lui aussi, adopté ce beau jour pour sa floraison. Le bleuet est le compagnon fidèle du blé, et, pour ses noces, il a choisi la même date. Les campanules aussi s'éveillent et vont, de leurs jolies cloches, carillonner ces fiançailles.

Ah ! que la nature est belle à ce moment de l'année !

Quelles harmonies le soir, quels enchantements la nuit, quelle fraîcheur le matin, quelles magnificences dans le jour !

Il n'est pas alors aux champs un paysan si pauvre qui, de son seuil contemplant ce spectacle, ne se sente et plus riche et plus heureux et plus fier qu'un roi sur son trône.

L'air le réchauffe et le pénètre,
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaîté chante dans son cœur.

Sur son toit où l'herbe frissonne,
Le jasmin veut bien se poser ;
Le lis ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser.

Alors la masure où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé,
Montre avec une fierté douce
Son vieux mur de roses brodé.

L'aube alors, de clartés baignée,
Entrant dans le réduit profond,
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.

Alors l'âme du pauvre est pleine.
. . . .

Vous admirez ces beaux vers de Victor Hugo..... Mais la na-

ture, croyez-m'en, ne le cède pas au poète, du moins telle que je la vois, assis au pied d'un arbre, à quatre heures du matin, en vous écrivant ces lignes.

C'est le temps de cueillir les simples, opération mystérieuse qui doit se faire à jeun, avant le lever du soleil, avec de certaines paroles sacramentelles qui ne sont plus connues que de quelques vieillards! Mais ces herborisations sont si saines que cela seul serait salutaire. Ne craignez, en été, l'air froid du matin : il est tonique et vivifiant; il réveille et ranime de ses émanations énergiques toute créature que le soir avait endormie.

Plus il y a de lumière, plus il y a de vie dans le monde : fleurs, feuillage, verdure, et les légions ailées qui en vivent sont dans toute leur fougue. Cette efflorescence, cette joie de la Nature se communiquent à l'homme ; on accourt sur la place publique, on tresse des couronnes, et la ronde commence.

La vieille France avait, pour ces danses, toute une littérature de chansons trop peu connues aujourd'hui, souvent pleines de grâces, qui ont pâli sous l'influence académique. Nous étions l'inspiration même et devions être les éducateurs du monde; mais on a fait de nous d'éternels écoliers.

Quelques-unes de ces chansons de village avaient dans leurs paroles et dans leur mélodie une naïveté touchante.

Écoutez ce cri du premier amour :

RONDE

Le *premier* jour du mois,
Laléra!
Que donn'rons-nous à m'amie?
Nous lui donn'rons un mai,
Laléra!
Une bague jolie,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Le *deuxièm'* jour du mois,
Laléra!
Que donn'rons-nous à m'amie?
No s lui donn'rons un mai,
Laléra!
Une bague jolie,
Deux tourterelles,

Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Le *troisièm'* jour du mois,
Laléra!
Que donn'rons-nous à m'amie?
Nous lui donn'rons un mai,
Laléra!
Une bague jolie,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Etc., etc.

Le *douzièm'* jour du mois
Laléra!
Que donn'rons-nous à m'amie?
Nous lui donn'rons un mai,
Laléra!
Une bague jolie,
Douze gentilshommes,
Onze demoiselles,
Dix chevaux de selle,
Neuf bœufs,
Huit moutons blancs,
Sept chiens courants,
Six lièvr' aux champs,
Cinq lapins trottant par terre,
Quatr' canards volant en l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Le vrai charme de ces chansons, c'est l'*air;* il faudrait donc non pas les citer, mais les chanter, et je dirais volontiers les danser.

Qui ne se prendrait volontiers à tourner aux accents de cette ronde:

C'est su le pont de Nantes,
L'alouette a fait son ni,

Tous les jours elle chante,
M'empêche de dormi
Déclin,
Démorticlin,
Déclinataclin,
Mordiclin,
Bataclin.

— Ah! donne-moi Toulouse,
Je te lairai dormi.
— Tu n'auras pas Toulouse,
Encor bién moins Paris.
Déclin, etc.

Tu auras la fontaine
De dans notre jardin;
L'eau de cette fontaine
Fait marcher trois moulins.
Déclin etc.

L'un meut de la fareine,
L'autre du sable fin,
L'troisième endort les filles
Au tic-tac du moulin,
Etc., etc.

Citons aussi ce chant, plein de mélancolie, venu du temps de Louis XI :

Hélas! qu'il est dolent
Le récapé de la guerre à Pérette!

Ainsi se passe dans nos campagnes, ce beau moment du solstice au milieu des chants et des danses; c'est le temps où les fleurs nous enivrent, où la récolte s'assure, où l'abondance revient sous le chaume... Les roses, l'œillet, les premiers fruits, aussi beaux que les fleurs, commencent à paraître. Les pommes déjà se montrent sous les feuilles et demain vont incliner la branche. L'épi mûrit. On récolte les foins, occupation charmante et qui semble une fête!... Dans cette ivresse, le sang s'anime, tout notre être tressaille... Mains d'hommes et mains de femmes ont besoin de se sentir unies... Il y a dans ce tournis sympathique une volupté que ne procure aucune danse, volupté qui peut se changer en vertiges, mais qu'une douce mélodie et de naïves paroles trempent et rendent délicieuse.

Ces rondes ne tardent pas à amener d'autres danses. Voici les assemblées. Entendez-vous l'orchestre du village?

J'ai vu Guillot sauter avec Collette,
Même j'ai vu que la jeune fillette,
Aux bras émus du jeune bergerot,
Tout en dansant, tremblait comme une herbette.
Pauvre petite, as-tu peur de Guillot?

Qu'une fille est charmante lorsqu'elle danse avec l'amant qui l'aime et n'ose le lui dire! Tout est grâce en ceux qui sont gauches.

Je crois voir encore sauter Guillot et Collette : attendrissements et sourires, espérances et terreurs se lisaient dans leurs yeux... Séparés bientôt, ce jour de danse leur parut un vain rêve; ils crurent que tout était fini. Collette quitta le pays et Guillot fut soldat; à toute femme il eût dit volontiers :

— As-tu le cœur de Collette?

Mais le cœur de Collette ne se retrouvait pas.

Il essaya du plaisir; mais il avait appris, dans les yeux de Collette, à rêver le bonheur...

Aujourd'hui, Guillot et Collette, mariés ensemble, heureux quoique pauvres, ont deux jolis enfants, et ils attendent avec une joie touchante la venue du troisième. Guillot, le sage Guillot, a compris que le bonheur est possible avec la femme, non par le plaisir, mais par le devoir accompli et par le dévouement. Cet heureux philosophe, dans son humble ménage, a trouvé la vérité sur l'amour, mieux que le roi Salomon arrivant, dans son sérail, au mépris de toutes choses.

Eugène Noël.

Le Directeur-Gérant : G. Decaux.

PILE OU FACE

Adrienne de Morias à Valentine de Gressan.

Je suis furieuse. Tu me promets de venir passer une quinzaine de jours avec maman et moi, à la campagne, sachant parfaitement ne pas devoir tenir ta promesse. Tu allais devenir mère quelques jours après avoir pris cet engagement. Tu ne pouvais pourtant pas ignorer ce détail. Tu étais prévenue depuis six ou sept mois au moins. Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité? « Une femme mariée ne doit pas, paraît-il, entretenir une petite fille de ces événements-là. » Telle a été la réponse de ma mère, tout à l'heure, quand je lui ai reproché, ne t'ayant pas sous la main, de ne m'avoir pas donné les véritables raisons de ton manque de parole. D'abord je ne suis plus une petite fille, j'ai dix-huit ans passés, et il est loin le temps où j'avais des illusions sur les choux. C'est pourtant bien simple d'écrire à son amie : « Je ne pourrai pas aller te voir ce mois-ci, parce que je suis tout près d'accoucher. » Mais je ne suis plus ton amie. Une femme mariée n'a plus pour amies des filles à marier. Tu te prends au sérieux. Quelle différence d'âge y a-t-il donc entre nous? Un an tout au plus. Seulement tu es initiée maintenant au grand mystère, et tu dois mesurer tes paroles pour ne pas troubler mon imagination. Mon pauvre père n'était pas dans ces idées-là, et ce m'est une raison de plus de le regretter. Il ne m'a jamais tant manqué. Veux-tu mon opinion bien sincère sur l'éducation des filles? Elles devraient, à partir de leur première communion, être élevées par leur père, quand leur père est honorable et intelligent comme était le mien. Pourquoi nos mères se défient-elles tant de leurs maris sur ce point-là? Ne disent-elles pas continuellement aux hommes : « Vous n'entendez rien à l'éducation des filles! » Alors pourquoi confie-t-on brusquement du jour au lendemain, non seulement l'éducation, mais la destinée de ces mêmes filles à un homme, inconnu la

veille, jeune, le plus souvent sans expérience lui-même et complètement ignorant du caractère, des aspirations, des idées de sa fiancée ? Le passage serait moins brusque et moins dangereux pour nous des mains du père aux bras du mari. Oui, aux bras, je parle ainsi exprès. J'ai assez vu comment ton mari te tenait quand vous vous promeniez le soir dans le parc au clair de la lune.

Oh ! cette lune, elle m'agace, avec sa figure de nacre, impassible, enflée comme celle d'un Pierrot qui aurait des fluxions. Quand je la regarde, et, depuis quelques jours surtout je la regarde souvent, je ne puis m'empêcher de me dire : « En a-t-elle vu, en a-t-elle entendu depuis le commencement du monde ! Mais quelle confidente discrète ! Elle ne répète jamais rien, et elle continue de courir après le soleil sans le rejoindre jamais. Quelle patience ! Et quand nous serons morts, disparus, détruits, oubliés, elle continuera, et d'autres la regarderont en rêvant, en espérant, et ainsi toujours, toujours ; c'est exaspérant d'être si peu de chose! » Parfois j'ai envie de me sauver au fond d'un couvent, de me couvrir d'une grande robe de bure, beaucoup trop large, de ne plus parler, de ne plus penser, de ne plus être, et de me laisser user ainsi par le temps. Malheureusement, au couvent, on ne peut pas se laver des pieds à la tête, tous les matins et tous les soirs, sans cela je m'y ensevelirais tout de suite. Je sacrifierais encore mes cheveux, mais je ne puis pas me faire à l'idée de n'avoir pas toujours les pieds très blancs et les ongles très roses. Dernièrement, je causais avec la sœur Eustasie ; je vais la voir quelquefois. Je lui faisais part de mes aspirations intermittentes et puis de mes hésitations, dont je me déclarais prête à triompher, si l'évêque s'engageait à me permettre d'avoir à côté de ma cellule un cabinet de toilette comme celui que j'ai ici.

— C'est impossible, m'a-t-elle répondu. Les canons s'y opposent. Du reste, nous n'avons plus le temps de penser à notre corps.

— Alors, ma sœur, vous ne le lavez jamais, votre corps?

— Le fait est, dit-elle en souriant, que l'autre jour j'ai vu par hasard mes genoux. Ils étaient si noirs que j'en ai eu honte pour Notre Seigneur.

C'est d'autant plus admirable que, malgré ses quarante-deux ans, elle est toujours très belle, et qu'elle est née princesse d

B... N'importe, je ne me sens pas capable d'un pareil désintéressement, et je ne me vois pas avec les genoux noirs.

Cependant il me faut sortir de l'état où je suis. J'ai eu beau regarder la lune durant des heures entières, elle ne m'a pas fourni de solution. Voilà pourquoi j'aurais tant voulu t'avoir auprès de moi ; tu m'aurais conseillée, éclairée tout au moins. Tu aurais jugé par toi-même, en voyant les personnages. Ça doit apprendre bien des choses, d'être mère. Est-ce vraiment transportant, la maternité? Qui aime-t-on le plus, le père ou l'enfant ? Ou les aime-t-on également tous les deux? Commences-tu à te reconnaître dans tout cela? Peux-tu me parler avec franchise? Je ne te trahirai pas, et maman ne lit pas mes lettres. Tu me demanderas pourquoi, si je suis si embarrassée, je ne consulte pas maman ou l'abbé Servan, mon confesseur? Mon cas est trop exceptionnel, maman me croirait folle, et l'abbé Servan n'y comprendrait rien. Maman m'offrirait de me faire faire un petit voyage, et l'abbé Servan me conseillerait de prier Dieu de m'éclairer. Dieu a bien autre chose à faire ; et puis, mon cas, tout en étant étrange, n'est peut-être pas assez sérieux pour lui? Et peut-être est-il très naturel, mon cas, et n'en suis-je si étonnée que faute d'habitude? Voici le fait: Maman veut me marier; je ne m'y suis pas opposée en principe. Puisqu'il faut absolument se marier, autant se marier jeune; je parle des femmes. Je n'aimerais pas un mari de mon âge. Six ou sept ans de différence, cela me paraît être la juste proportion. Papa est mort, il y a deux ans; maman a quitté le deuil au commencement de cet hiver, tout en restant dans le violet et le gris, et elle a repris peu à peu ses jours et même ses soirs. Elle me mène dans le monde. Évidemment on sait à quoi s'en tenir. Je suis à marier, dans la bonne moyenne. Je ne suis ni laide, ni pauvre, ni bête, ni phtisique. Mes parents sont honorables et honorés. Je ne ferai, pour me marier, ni un calcul de vanité ni une combinaison d'argent. Nos valeurs sont toutes de bon repos ; rien à craindre des krachs. Je n'éprouve pas le besoin de changer de monde et de m'entendre annoncer duchesse ou princesse dans de nouvelles maisons où un titre m'introduirait. D'ailleurs nous avons déjà une particule. Vient-elle de bien loin? Je n'en sais rien, mais elle est très suffisante pour nous distinguer de nos fournisseurs ; personne ne paraît s'en choquer ni en rire. Je n'entretiens pas un idéal irréalisable ; je ne demande pas à mon mari d'être un

héros; je lui demande d'être bien portant, occupé de quelque chose jusqu'au dîner, et de m'aimer le reste du temps. Peut-être le mariage me représente-t-il aussi une plus grande somme de liberté. Ma gouvernante m'accompagne partout quand ce n'est pas maman! Ça commence à être ridicule. Je voudrais un peu plus d'air. J'entends parler de certains livres; je voudrais les lire. On les traite de chefs-d'œuvre devant moi, et on les cache. Comment un livre peut-il être à la fois un chef-d'œuvre et défendu à une fille de mon âge? Peut-être un de ces livres-là m'éclairerait-il sur ma situation! Tout cela n'est pas bien exigeant. Je me semble à moi-même une personne raisonnable, et le bonheur me serait on ne peut plus facile s'il ne m'arrivait pas l'aventure la plus imprévue et la plus compliquée.

Tu as vu cet hiver chez nous M. de Villelong. Il avait été présenté par Mme de Pontlouis. Elle n'avait pas caché les projets du baron (il est baron, vrai baron). Il s'agissait d'un mariage pour moi. Je connaissais ce jeune homme; j'avais souvent dansé avec lui. Il ne me déplaisait pas. Quand je le vis à la maison, je compris. Du reste, maman ne me faisait pas de mystères. Elle m'a dit tout de suite de le considérer comme un prétendant. « Sa situation, son âge, sa fortune, sa famille, ses antécédents me conviennent, me dit-elle. C'est à toi de décider. Tu es censée ne rien savoir. Tu peux donc l'étudier à ton aise. Je ne veux t'influencer en rien. » Te le rappelles-tu? Tu venais de te marier quand tu t'es rencontrée avec lui. Tu ne l'auras pas remarqué; il est grand, mince, blond, tous ses cheveux, toute sa barbe, de très jolies dents, la tête un peu petite, les épaules larges, toutes les apparences de la force; l'homme aimé doit être fort, ne trouves-tu pas? Nous devons toujours sentir en lui le protecteur avec lequel nous n'avons à craindre ni l'eau, ni le feu, ni la foule. Ses pieds n'ont rien d'extraordinaire; très bien chaussés; ses mains, très soignées, sont un peu dures; il monte admirablement à cheval. Il a beaucoup d'esprit, de gaieté surtout. Il est du cercle des Mirlitons, cela va sans dire. Tout le monde en est, du reste. Il a eu, paraît-il, beaucoup de bonnes fortunes. Je n'en suis pas étonnée. Comment l'ai-je su? On a parlé quelquefois de lui chez maman, comme on parle de tous les jeunes gens rencontrés dans le monde, quand on ne prévoyait ni sa présentation ni sa demande. On en a parlé à mots couverts, mais j'ai très bien compris. Il est impossible, d'ailleurs, de nous élever maintenant dans la com-

plète ignorance des mœurs clandestines. Tous les matins, les journaux en apportent des échos dont les conversations du soir s'alimentent, et nous entendons continuellement accoler les noms de nos danseurs avec des prénoms de demoiselles dont les voitures croisent les nôtres aux Champs-Élysées, au Bois, partout. Nous nous rencontrons avec elles dans les magasins, chez les couturières. Elles nous imposent leur goût et nous fournissent nos maris. Quand ils viennent à nous, ne veulent-ils plus d'elles ou ne veulent-elles plus d'eux? Bref, nous sommes toutes initiées à une foule de choses dont les jeunes filles appartenant à la dernière génération ne se doutaient même pas. Et nous savons maintenant, si nous habitons Paris, qu'il n'y a pas seulement des amours légitimes, autorisées par un maire et bénies par un prêtre, et les histoires scandaleuses de ces messieurs et de ces dames font plus ou moins partie de notre éducation. C'est abominable quand on y pense. Et quelquefois nous faisons un mérite à l'homme qui nous recherche d'avoir été le héros de ces aventures, quand elles devraient nous éloigner de lui, si nous nous respections.

Je suppose un jeune homme ayant volontairement échappé à ces mauvais exemples, s'étant réservé pour une seule femme, l'épouse, se présentant avec toutes ses illusions, toutes ses ignorances et nous demandant à notre mère. Notre mère le refuserait, au moins momentanément; elle l'accuserait de ne pas connaître assez la vie! Et si j'en juge par ce que j'ai pu quelquefois surprendre des conversations à mots couverts, elle rirait de lui avec les autres mères. Pourquoi? Je viens de relire *Paul et Virginie*. Ah! qui me transportera tout à coup sous le ciel brûlant de l'île de France, sur le bord de la rivière des Lataniers, dans l'allée des Pamplemousses! Pourquoi Mme de La Tour ou même Marguerite n'est-elle pas ma mère? Où sont les cabanes où nous avons été élevés Paul et moi? Avoir couru, pieds nus, dès l'enfance, dans les mêmes chemins, avec ce frère d'élection, s'être innocemment égarés tous les deux dans les grandes forêts, s'être abrités contre l'orage sous le même jupon relevé, avoir traversé les torrents, portée dans ses bras, sans crainte et sans autre secousse que la respiration cadencée de son sein, n'avoir jamais vu un autre visage de jeune homme, s'étonner ensemble, à la même heure, de troubles indéfinissables et ravissants que l'on accroît encore en s'en demandant mutuelle-

ment et inutilement la cause, enfin n'avoir qu'un toit, qu'une couche, qu'une tombe, qu'une éternité, voilà le rêve qu'au fond nous faisons toutes, n'est-ce pas? Pourquoi n'est-il pas réali sable? Pourquoi devons-nous nous contenter des Pauls de cercles et de salons ayant aimé, avant nous, un tas de Virginies de hasard?

Enfin, étant donnés les fiancés d'aujourd'hui, M. de Villelong m'a paru être un parti des plus sortables, et quelques-unes de mes amies n'ont pas tardé à me l'envier, ce qui lui a fait beaucoup de bien dans mon esprit. J'ai pris assez vite l'habitude et même le besoin de le voir. Je me suis mise à l'attendre les ours où il devait venir, à me parer pour lui, les jours où je devais le rencontrer dans le monde. En l'apercevant, je cherchais dans son regard s'il devinait mon désir de lui plaire, et le cœur me battait plus fort, quand je me voyais comprise. Je dois le reconnaître, il comprenait tout de suite. Un beau matin, j'ai dit à maman: « J'ai bien réfléchi, j'aime M. de Villelong et je ne demande pas mieux que de l'épouser. » Tu connais maman, elle ne précipite jamais rien. Elle m'a répondu: « Tu l'aimes, tu l'aimes; c'est un bien grand mot. Nous en reparlerons dans un mois ou deux; nous avons le temps. Je n'ai pas l'air de me douter de ses intentions. J'autorise vos rencontres, mais je n'ai pris aucun engagement ni vis-à-vis de lui ni vis-à-vis de sa famille. Laissons aller les choses comme elles vont. Il ne t'a pas encore demandée; attendons sa demande, s'il la fait; nous verrons à ce moment-là. Le temps le plus heureux du mariage est celui où l'on attend impatiemment qu'il se fasse. »

A partir de ce jour, je ne m'en suis pas moins considérée comme fiancée, mais sans m'engager définitivement, et bien m'en a pris. Je me suis très souvent entretenue du mariage avec Casimir (c'est son prénom, j'en aimerais mieux un autre), je me suis très souvent entretenue avec Casimir du mariage, non de notre mariage. Je généralisais. « On », « il me semble », « si je me mariais, moi, je tiendrais à » ou « mon espérance serait », telles étaient les formules élastiques, et d'ailleurs cousues de fil blanc, dont je me servais. Il était, il est toujours de mon avis, cela va sans dire. Ça allait donc, ça va donc à merveille.

Là-dessus, lettre de ma tante ou plutôt de la sœur du mari de la sœur de mon oncle (tâche de t'y reconnaître), lettre nous annonçant son retour en France après un séjour de plusieurs an-

nées en Algérie, et nous demandant l'hospitalité pour elle et pour son fils pendant quelques semaines à la campagne. Charmante femme, du reste, dont j'avais gardé le meilleur souvenir. Maman accepte. Le fils est militaire, il a pris les fièvres, il a un congé de convalescence ; il vient le passer en France avec sa mère. Celle-ci profite de la circonstance pour venir revoir ses anciens amis perdus de vue depuis longtemps et leur montrer son fils, lieutenant, décoré, dont elle est très fière. Pas de titre, pas de particule, René Canlou, tout court, lieutenant au 3e zouaves. Je me rappelais un gros garçon joufflu, un peu endormi, très timide, insignifiant enfin ; je vois arriver un grand gaillard, mince, maigre même, le teint bruni par le soleil d'Afrique, pâli par la maladie, avec de grands yeux vert de mer, des cils noirs, des sourcils noirs, une moustache noire, une barbiche noire, les pommettes en saillie, la pomme d'Adam en relief, une tête de poitrinaire récalcitrant, car les épaules sont celles d'un Hercule. Bref, pâleur, maigreur, pur accident dont quelques semaines de repos triompheront certainement. Avec la confiance et l'expansion des gens heureux d'un bonheur qui va emplir toute la vie, j'embrasse ma tante et je tends la main à son fils en lui disant : « Bonjour, cousin. » Il me baise la main le plus gentiment du monde, en me disant : « Bonjour, ma cousine. » *Ma* établissait tout de suite une nuance de respect dont je lui ai su gré. Installation, promenade dans le parc, souvenirs d'enfance, récits de combats, panégyrique du pays du soleil, du désert, des oasis, des chevaux rapides comme le vent, souples comme les vagues, des jours aveuglants, des nuits bleues, intimité immédiate et complète. Pas l'ombre d'une arrière-pensée ni de ma part ni de la sienne ; cousin et cousine, frère et sœur. De son père resté là-bas, à la tête d'une vaste culture de vignes, déjà d'un grand rapport, il parle avec une tendresse d'enfant, et peu à peu je découvre dans cette espèce de Bédouin des grâces et des délicatesses de petite fille. Dois-je te dire toute ma pensée ? Je ne vois pas, dans tous les récits de sa vie très occupée jusqu'à présent par Saint-Cyr, par l'école de guerre, par les expéditions, je ne vois pas de place pour une femme. Il n'a pas aimé, c'est certain ; cela se voit ; cela se sent. Et puis, il écrit jour par jour, depuis dix ans (il en a trente), le journal de sa vie. Je lui ai demandé de me le donner à lire ; il me l'a promis, très simplement. C'est curieux, un homme de trente ans, un militaire pouvant donner

le journal de sa vie à lire à une jeune fille. Mais il a seulement son dernier cahier avec lui. « Heureusement, m'a-t-il dit; vous ne pourriez pas lire sans mourir d'ennui ces quarante volumes relatant des événements presque toujours les mêmes et d'une monotonie insupportable. » J'ai voulu voir tout de suite ce dernier cahier. Y parlait-il de moi ? Pourquoi cette curiosité de ma part ? Il relate tout, donc il avait dû relater son projet de venir nous voir. En quels termes ? Il y avait, à la date du 13 juin : « Ma mère a reçu aujourd'hui la réponse de Mme de Morias. Sa fille doit être une belle personne, si elle a tenu ce qu'elle promettait il y a dix ans. » Et de là, il passait à des détails matériels de sa vie courante. Plus loin il disait, à la date de son arrivée, 27 juin : « Adrienne est une fort jolie personne ; elle paraît très intelligente et très bonne. » Et voilà tout. J'aurais voulu davantage.

J'avais annoncé à Casimir l'arrivée prochaine de mon cousin. Je lui en avais parlé comme d'un gros garçon, un peu lourd, sans conséquence enfin. Tu aurais ri si tu avais vu sa figure étonnée, désappointée au moment de la présentation réciproque. Je ne l'avais pas prévenu des modifications dont j'avais été frappée moi-même. Pourquoi ne l'avais-je pas prévenu ? Je ne saurais bien le dire. Je ne voulais pas paraître avoir remarqué ces changements ; j'aimais mieux avoir l'air de n'avoir même pas regardé René. « L'état militaire a fait beaucoup de bien à votre cousin, m'a dit Casimir, il est devenu fort beau garçon. Il ne ressemble plus du tout au portrait que vous m'aviez tracé de lui.

— C'est qu'il a été très malade.

— Il n'en est que plus intéressant. »

En disant cela, Casimir me regardait fixement et ses yeux étaient tristes, tristes. J'avais envie de lui sauter au cou, tant je lui étais reconnaissante de cette jalousie involontaire. Je voulais aussi lui dire : « Êtes-vous fou ? Pouvez-vous supposer une minute que j'aie regardé René autrement que comme un camarade d'enfance, un parent retrouvé ? » Je me suis tue. Quelque chose m'a dit qu'il valait mieux ne rien dire. J'ai même paru un peu choquée de sa remarque, mais dans mon attitude seulement. Après tout, je n'ai pris aucun engagement avec lui ; il n'a aucun droit de faire une observation de ce genre. D'autant plus ou d'autant moins que René, lui, avait été, à la suite de cette présentation, très perspicace et très délicat.

— Ma cousine, m'avait-il dit, il n'y a pas besoin de vous voir longtemps ensemble, M. de Villelong et vous, pour prévoir un mariage. Du reste, il me fait l'effet du plus galant homme du monde. .

— Vous vous trompez.

— Ce n'est pas un galant homme ?

— Oh! si, mais il n'est pas question de mariage.

Pourquoi mentais-je? A quel sentiment ai-je obéi en faisant ce mensonge? Je ne devais pas de confidences à René, mais du moment où il devinait la vérité, je devais à Casimir de ne pas la nier si nettement. J'eus honte de moi. Je quittai très brusquement René et je rentrai dans ma chambre. Je me mis à pleurer. J'en sortis avec la résolution de dire à ma mère qu'elle pouvait autoriser Casimir à demander ma main. C'était la seule manière de réparer, devant ma conscience, la lâcheté, oui, la lâcheté, il n'y a pas d'autre mot, que je venais de commettre. Je devais m'en punir aussitôt. Comment, m'en punir? Mon mariage avec Casimir pouvait-il donc être une punition ? Quel sens bi zarre donnais-je tout à coup aux mots? Je me sentis toute troublée, mécontente de Casimir, de René, de moi surtout, car les deux autres étaient bien innocents. Casimir m'aimait, il était jaloux, il avait peur de me perdre, il me le laissait voir, c'était bien naturel. René avait deviné cet amour, nos projets, il me le disait franchement; il faisait l'éloge de celui que j'aimais, quoi de plus naturel encore, puisqu'il ne m'aimait pas, lui? Pourquoi m'aimerait-il? Il a bien autre chose à faire. Il doit retourner en Afrique, se battre, se faire tuer pendant que Casimir et moi nous irons au bal et à l'Opéra. Certains hommes ont vraiment du mérite, il faut l'avouer. Voilà un garçon de trente ans, très intelligent, très beau garçon, qui fait la guerre là-bas, dans des pays perdus, qui manque de mourir sur un grabat d'hôpital, qui guérit heureusement et qui ne demande pas autre chose que de venir passer son congé de convalescence avec sa mère, comme un simple collégien, chez nous, à la campagne. Pas de femme dans sa vie. Il ne reçoit pas de lettres, il n'en écrit pas. Et il va repartir, reprendre cette vie de fatigues, d'obéissance, de travail, de dévouement, d'abnégation, pour finir par être tué dans un coin et mourir peut-être comme un chien, sans secours, sans affection. N'est-ce pas admirable?

Je n'ai pas encore dit à ma mère d'autoriser Casimir à faire

sa demande. En revanche, comme il ne vient nous voir, à la campagne, que deux fois par semaine, j'ai trouvé un moyen qu'il y fût tout le temps. J'ai initié franchement et simplement René à mes projets de mariage. De cette façon, je puis parler sans cesse de Casimir, comme s'il était présent. René est un homme d'honneur, incapable d'en parler à qui que ce soit, même à ma mère, même à la sienne. N'ai-je pas eu raison d'agir ainsi? Supposons que mon mariage ne se fasse pas, hypothèse absurde, mais enfin tout est possible, René n'en ouvrirait jamais la bouche. En me décidant à cette confidence, je n'étais pas fâchée de voir comment mon cousin la prendrait, quelle impression elle produirait sur lui. Je m'étais promenée la veille, avec sa mère, tout à fait ignorante de nos dispositions. Elle m'avait dit certains mots dont j'avais pu conclure qu'elle tâtait le terrain, comme on dit vulgairement. Je n'ai pas eu l'air de comprendre. Avait-elle une arrière-pensée en nous faisant cette visite avec son fils? Avouer tout à René, c'était couper court à toute espérance. N'était-ce pas plus loyal? Mais il ne m'était pas interdit de le regarder du coin de l'œil pendant ce temps-là, pour juger de son impression. S'il a pensé à moi, il a un fier empire sur lui-même! Il n'a rien laissé paraître; il m'a remerciée de ma confiance et m'a demandé de la lui conserver toujours, en toutes circonstances. En toutes circonstances? Prévoit-il quelque chose que je ne prévois pas? A-t-il sur Casimir une opinion différente de la mienne? Je me suis promis de bien l'étudier quand il serait en sa présence, pour voir s'il montrerait quelque dépit, quelque froideur. Il lui a serré la main avec la cordialité la plus sincère. Il paraît s'intéresser vraiment à lui, depuis qu'il a connaissance de mes sentiments. Ce qui est probable, c'est qu'il ne pense aucunement à moi, qu'il n'est pas de moitié dans les desseins de sa mère, et qu'il me traite franchement en petite cousine et même en petite fille. En attendant je m'applaudis de ma franchise. Casimir est complètement revenu de sa première inquiétude, il est tout à fait à son aise avec René et ils sont vraiment une paire d'amis, ils ont maintenant grand plaisir à se trouver ensemble.

Et nous passons ainsi nos journées à nous promener tous les trois, à causer, à monter à cheval. René dessine. Casimir fait de la musique. René étant maintenant installé chez nous, il n'y a plus de raisons pour que Casimir ne nous fasse que des visites espacées et officielles, et maman l'a invité à venir passer une

quinzaine de jours à la campagne. Mais, en même temps, elle trouverait convenable de faire connaître nos projets à nos amis. Eh bien, ma chère, j'ai demandé un délai. Je me trouve si bien, quand je ne m'en épouvante pas, de l'état d'âme où je suis! Certes, René n'a rien fait perdre à Casimir dans mon esprit, mais les droits de Casimir ne m'ont pas empêchée de reconnaître les qualités de René. Quand l'un des deux est absent, il me manque. Comment dirai-je ? ils se complètent l'un par l'autre. L'un blond, l'autre brun, l'un Parisien et spirituel, l'autre oriental et mélancolique, tous deux beaux, braves, intelligents, délicats. Évidemment, si j'avais été mariée avec Casimir quand René est arrivé, je n'aurais même pas regardé mon cousin, car je suis bien sûre d'être une honnête femme, mais si j'avais été mariée avec René, je n'aurais pas non plus regardé Casimir. Enfin, ma chérie, c'est à n'y pas croire, j'ai autant de plaisir à être avec l'un qu'avec l'autre ; mais s'ils sont ensemble auprès de moi, mon plaisir est plus grand, il est même complet. Quand je suis toute seule, le soir, je m'interroge, je m'examine, j'essaye de comparer les deux images, je les vois bien exactement ce qu'elles sont, tout à fait différentes l'une de l'autre, également sympathiques. J'ai voulu, hier au soir, m'endormir en pensant à Casimir seul, j'y suis arrivée ; j'ai rêvé de René toute la nuit. Bref, écoute et garde pour toi cette confidence : j'aime deux hommes, et, il n'y a pas à dire, je les aime également. C'est monstrueux ! Il y a des moments où je voudrais attraper la fièvre typhoïde pour me tirer de là. Plains-moi et dis-moi tout de même ce qu'il faut faire, si tu le sais.

Adrienne de Morias.

Réponse de Valentine de Gressan (courrier par courrier).

Puisque tu les aimes également tous les deux, tire à pile ou face. Épouse celui que le hasard désignera. Tu regretteras peut-être l'autre jusqu'au matin de ton mariage à l'église. Tu ne penseras plus à lui le lendemain. Je t'embrasse. Ta vieille amie.

Valentine.

Alexandre Dumas Fils,
de l'Académie Française.

LES VIEILLES AUX YEUX BLEUS

I

Vous les avez certainement rencontrées, les vieilles aux yeux bleus, qui marchent à petits pas sur les trottoirs, le long des boutiques. Çà et là, parmi la foule des passants affairés, on les voit se traîner doucement.

Elles ont des chapeaux en paille noire, très profonds, sans rubans, attachés sous le menton à l'aide d'une ficelle. Elles sont vêtues de robes sombres, collées sur leurs membres maigres, et des châles verdâtres sont pendus à leurs épaules pointues, comme accrochés à deux clous. Les pieds engourdis glissent avec un bruit pleurard, les mains frileuses se cachent sous les coins du châle, un des bras porte un cabas efflanqué.

Elles marchent, baissant la tête, songeuses et remuant les lèvres, ainsi qu'un enfant qui prie. Au fond du chapeau noir, leurs faces sont flétries comme des fruits séchés ; la chair s'est dissoute, la peau seule reste, pareille à un parchemin humide ; et, dans une brume, nagent leurs yeux bleus, comme liquides et morts. Ces yeux ont une douceur effacée, une extase aveuglée et recueillie.

Les vieilles aux yeux bleus ont certainement rapetissé : elles sont redevenues enfants. A les voir passer, lorsque le chapeau noir cache leur visage baissé, on les prendrait pour des petites filles qui vont à l'école ; elles ont la taille mince, les bras

frêles, les allures paresseuses et jeunes. Puis, lorsqu'elles dressent le front, on est épouvanté de voir, sur le corps d'une enfant, cette tête blafarde, creusée, détruite par toute une vie de passion ou de misère.

II

Les garçons de vingt ans suivent les jeunes mollets qu'un coup de vent montre dans leur blancheur. Moi, j'aime à suivre les vieilles aux yeux bleus qui vont tout droit devant elles, sans tourner la tête, d'un pas régulier de somnambule.

Elles sont toujours seules. Elles ne marchent pas comme les belles de seize ans, par bandes, tenant la largeur de la rue, riant à pleine bouche. Elles se montrent isolées, humbles et discrètes, et glissent dans la foule qui ne les voit même pas.

Je les connais toutes, celles des hauteurs du Panthéon et celles des hauteurs de Montmartre. Par les clairs soleils, par les froids secs, dès que j'en vois une, je règle mon pas sur le sien, je me plais à accompagner ce joli petit être si vieux et si délicat. Autrefois, lorsque j'étais encore naïf et que je ne savais pas à quelles créatures mystérieuses j'avais affaire, je m'étais donné la tâche de découvrir le domicile des vieilles aux yeux bleus. Elles irritaient ma curiosité, avec leurs regards morts; j'avais le besoin de connaître leur vie, et j'étais décidé à monter chez chacune d'elles, comme on monte chez les belles filles qui veulent bien vous conter leur histoire.

Je les ai suivies trois ans, et je n'ai jamais pu savoir d'où elles sortaient ni où elles rentraient. Brusquement, dans une rue, j'en apercevais une. Elle semblait surgir des pavés. Je me mettais à marcher patiemment sur ses talons; elle, toujours morne, avançait comme poussée par un mouvement d'horloge. Puis, tout à coup, lorsque je m'endormais, bercé par la vue de sa marche lente, elle disparaissait, elle m'échappait. Elle était sans doute rentrée dans les pavés.

Toutes m'ont ainsi glissé entre les mains, et jamais je n'ai pu contenter mes curiosités. Lorsque je songe à la chasse vaine que je leur ai faite, je suis prêt à croire que les vieilles aux yeux bleus sont les ombres de celles qui sont mortes d'amour et qui

reviennent se promener sur les trottoirs, où elles ont tant aimé. Aussi, la sagesse me venant, je me suis promis de ne plus chercher à connaître leurs demeures ; je préfère croire qu'elles n'en ont pas et qu'elles s'éveillent de la mort, chaque matin, pour mourir de nouveau, chaque soir.

III

Depuis dix ans, je les rencontre toujours aussi jeunes, sans qu'une nouvelle ride ait pu trouver place sur leur visage. C'est à croire qu'elles sont immortelles, dans leur silence. Que de romans j'ai rêvés, par les tendres matinées de mai, lorsque je les suivais, le cœur inquiet et vide ! Elles allaient au soleil, s'éveillant un peu sous les tièdes caresses de l'air ; elles s'arrêtaient même parfois pour respirer et regarder devant elles.

Quelles pensées de jeunesse emplissaient alors ces pauvres corps amincis par l'âge ? Quels souvenirs des printemps lointains donnaient un soupir à ces lèvres fermées ?

Et, alors, je me demandais quelles jeunes filles avaient jadis été les vieilles aux yeux bleus. Il devait y avoir en elles des histoires terribles et douces. D'où venaient-elles, toutes semblables, avec leurs chapeaux noirs, leurs châles verts ? Qui les avait mises ainsi sur le pavé de Paris, isolées, toutes sœurs de visage et de vêtements ? Elles arrivaient du mystère, elles ne paraissaient point se connaître, et cependant, à les voir, on aurait juré qu'elles appartenaient à une même et lamentable famille.

Qui sait ? peut-être étaient-elles nées ainsi, vieilles et courbées. Ou peut-être avaient-elles eu une même jeunesse, ardente, qui, après avoir brûlé leurs chairs, les conservait immortelles, sèches et rigides.

Je me plaisais à cette dernière pensée. Je les voyais, vêtues de mousseline blanche, avec des rubans roses, les yeux rieurs, les lèvres humides, dansant dans les Closeries du dernier siècle et envoyant des baisers aux hommes.

IV

Un soir de juin, à l'heure où l'ombre transparente tombait des marronniers du Luxembourg, une vieille aux yeux bleus est venue s'asseoir sur le banc de pierre où je rêvais.

Comme elle s'asseyait, sa jupe est remontée, et j'ai aperçu, dans un gros soulier lacé, le plus mignon petit pied qu'on puisse voir.

Elle baissait la tête, le chapeau noir me cachait son visage. Elle avait ramené ses pauvres mains de petite fille malade, et se serrait dans son châle, toute maigre. On aurait dit une enfant de douze ans.

Elle eut peut-être conscience de la pitié qui navrait mon cœur, car elle leva la tête et me regarda de ses yeux vagues et noyés.

Ce regard, qui rencontra le mien pendant une seconde, me conta une longue histoire d'amour et de regrets. Il y avait, dans ses yeux pâles, une tristesse tendre, tous les désirs de la jeunesse et toutes les lassitudes du vieil âge. Les nuits de plaisir avaient rougi les paupières, et les cils manquaient, brûlés par les larmes chaudes de la passion. Elle devait aimer encore, la pauvre vieille aux yeux bleus, n'être pas lasse, regretter les années rapides. Et elle tremblait au soleil, songeant aux baisers ardents d'autrefois.

Je crus avoir pénétré, jusqu'au cœur, une de ces créatures mystérieuses. Les yeux avaient parlé, et je me dis que, maintenant, je savais d'où venaient les vieilles aux yeux bleus qui, dans les rues, jettent parfois encore aux jeunes hommes des regards dévorants.

Elles viennent des amours de nos pères.

V

Je regardais le petit pied dans le gros soulier de cuir...

Elle avait seize ans. C'était une mignonne fille, toute blanche et rose, avec de doux cheveux cendrés qui se pliaient mollement le long de ses joues. De grands cils d'or voilaient l'immensité

bleue de son regard, et elle avait au menton un petit trou qui se creusait quand elle riait. Elle riait toujours.

Ses doux cheveux cendrés lui avaient fait donner le doux nom de Cendrine. D'autres la nommait Risette, parce qu'ils n'avaient jamais vu ses lèvres sans le sourire qui creusait le petit trou de son menton.

Elle n'était pas comme les filles de notre âge qui ont trouvé le moyen de se vêtir de soie, sans tirer une seule aiguillée de fil par jour. Elle cousait la journée entière et ne portait que des robes d'indienne. Mais quelle belle indienne, gaie, propre, toute chaste et candide ! Un bonnet de linge au chignon, un simple foulard au cou, les bas blancs et les bras nus, elle vous accueillait en bonne fille, tendant les mains, la belle humeur dans les yeux et sur les lèvres. Toute sa petite personne exprimait une tendresse, une gaieté saine et forte. Il y avait, dans ses éclats de rire, une douceur amoureuse qui allait à l'âme.

Cendrine, il faut le dire, était un cœur capricieux. Mais ce cœur avait tant de franchise ! Il aimait beaucoup, un peu partout, jamais dans deux endroits à la fois. Cette simple d'amour, qui se laissait bêtement conduire par ses tendresses, allait où allaient ses baisers, sans se défendre. Elle ne se cachait point, d'ailleurs, elle aimait en plein jour, elle disait : Je t'aime, et n'hésitait pas davantage pour dire : Je ne t'aime plus. Comme son dernier baiser était toujours aussi bon que le premier, aucun de ses amants n'avait songé à se fâcher contre elle.

Risette était bien connue des feuillages de la banlieue, des bosquets des bals publics. Elle trouvait moyen de travailler toute la journée et de rire toute la nuit. Les uns assuraient qu'elle ne dormait jamais ; les autres se moquaient doucement en entendant ces paroles.

Elle menait ainsi une vie libre. Elle vivait dans la santé du travail, dans les voluptés tendres de l'amour. Elle donnait son cœur en aumône, ne comptant point ses baisers, croyant à l'éternité de sa jeunesse.

Cendrine, Risette, l'enfant aux cheveux cendrés, l'amante qui riait toujours pour creuser la fossette de son menton, chantait à haute voix la chanson de la seizième année, ayant hâte d'aimer, d'aimer beaucoup, pour ne point perdre le temps. Elle usait ses petits pieds à courir dans les herbes, sur le plancher des bals, partout où il y avait des baisers dans l'air.

VI

La jupe était retombée sur le petit pied, qui dormait maintenant dans le gros soulier de cuir...

Mes regards sont lentement montés du pied au visage.

Le visage m'a paru effrayant, blafard et rouge-brique, avec des cheveux gris qui se collaient aux tempes. Les yeux ternes et liquides étaient d'un bleu sale. La fossette faisait un trou noir, au milieu de l'os saillant du menton.

Ah! la triste amoureuse qui grelottait au soleil de juin, dans sa vieillesse et dans son abandon! La jeunesse n'avait pas été éternelle, et les amants avaient frémi un soir, devant ses lèvres usées, comme je frémissais moi-même à la voir me regarder d'un œil éteint.

Eh bien! non, je t'aime, pauvre Risette, pauvre Cendrine! Je veux ne voir que ton petit pied, te suivre dans les rues, éternellement, sans jamais te parler, comme un amant timide. Tu seras l'amoureuse de mes jours de tristesse, toi que j'ai rêvée sur un banc du Luxembourg, par un beau soleil.

Et ne venez pas me démentir, ô chères vieilles aux yeux bleus, lorsque j'affirme que vous êtes les fantômes désolés des jeunes amours d'autrefois.

Emile Zola.

NOTES SUR L'INDE

I

LE GRAND BONZE

Colombo..

Sur les treize cents millions d'habitants que porte la terre, on ne songe pas tous les jours à Paris qu'il y a près de cinq cents millions de bouddhistes, et que si les religions étaient mises au concours, cette religion, ou plutôt cette morale philosophique, l'emporterait au suffrage universel.

Ayant l'occasion de voir à Ceylan le grand prêtre de l'Église du Sud, je ne manquai pas de lui rendre visite.

Le grand bonze demeure à quelques milles de Colombo, au village de Maligakanda, où est installé son séminaire.

C'est un grand enclos planté de cocotiers, de jacquiers, de manguiers, de tecks, où sont semées quelques constructions carrées fort simples, à toits avancés soutenus par des piliers de bois. Ce jardin, privé de sa végétation tropicale, donnerait assez l'impression d'un jardin de cercle ouvrier dans un évêché de province où le terrain ne serait pas cher.

La tête rasée, les pieds chaussés de sandales de cuir, drapé dans une toge jaune, laissant le bras droit et l'épaule à découvert, Sumangala est assis sous un hangar. Entouré de jeunes prêtres vêtus de la même façon que lui, il fait sa leçon. Ils épellent ensemble les textes en pâli, gravés au poinçon sur des feuilles de palmier résineuses; quand le texte est en vers, ils psalmodient sur le ton de nos chantres à vêpres.

La leçon terminée, Sumangala se lève et nous emmène sous la

véranda de son petit logis, en nous faisant passer sous une jolie tonnelle de bégonias roses.

Je pus mieux alors examiner cette tête ronde d'homme brun, qui me fit involontairement songer à la tête de quelque petit Sénèque grassouillet, actif et bienveillant. Ses yeux noirs, doux et perçants, ont surtout une mobilité prodigieuse; ils courent horizontalement d'un point à un autre sans jamais se lever ni s'abaisser. Il semble que ce regard soit comme la philosophie même du bouddhiste, qui jamais ne s'abaisse vers la terre ni ne s'élève vers le ciel.

L'interprète cinghalais apporte un grand vase de cuivre qui sert de crachoir. Le grand prêtre a les dents et la bouche rouges de bétel et la salive sanglante. La feuille de bétel est, pour le prêtre bouddhiste, ce que la prise est pour beaucoup de nos curés de campagne.

Sumangala est né à Sipkaduva, près de Pointe-de-Galles, le 22 février 1828. Il a appris l'alphabet cinghalais chez lui et s'est perfectionné dans les langues sacrées au temple bouddhiste. Il fut séminariste à douze ans, prêtre à vingt et un. Sa famille était riche. Son père fut dans l'administration judiciaire anglaise; son frère, professeur à l'Académie de Colombo. D'abord prêtre à Pointe-de-Galles, puis grand prêtre au pic d'Adam, il est venu à Colombo en 1872. Comme les prêtres prennent le nom du village où ils sont nés, il se nomme Sipkaduva-Sumangala.

Le grand bonze commença d'abord par me dire de ne point confondre l'Église du Nord, qui occupe le Thibet, la Chine et le Japon, avec l'Église du Sud, qui est répandue à Ceylan, dans la Birmanie, le royaume de Siam et le Cambodge. Il réclame d'ailleurs pour l'Église du Sud, dont il est un des chefs, la « pureté » du véritable enseignement de Bouddha, « qui fut le plus sage des hommes ».

Il voulut bien ensuite éclaircir avec moi quelques points d'usage et de doctrine.

Le prêtre doit consacrer son temps à enseigner et à méditer; il se lève à cinq heures du matin, prend un léger repas à six heures en attendant le principal repas, qui est à onze heures. Le reste de la journée, il lui est défendu de manger, mais non de boire; il ne lui est permis de boire que du thé ou du jus d'orange. Si les prêtres mangeaient le soir, leur esprit deviendrait lourd et paresseux, et ils ne pourraient plus aussi bien enseigner.

Les prêtres bouddhistes et les suivants ne doivent point tuer d'animaux; mais en ce moment il s'agit de savoir s'il leur est permis de manger de la viande des animaux tués par d'autres mains que les leurs; il y a discussion sur ce point, et peut-être réunira-t-on un concile pour trancher la question. Il n'y a réunion de concile que si les livres ont été altérés et s'il y a quelque mauvais prêtre à juger. Un prêtre n'est cassé que s'il commet l'un des quatre grands péchés mortels qui sont : l'union illégitime, le vol, l'assassinat, le grand mensonge. Le grand mensonge est de dire que l'on est *arrahat*, c'est-à-dire qu'on a l'omniscience et qu'on est bouddha quand cela n'est point.

Comme les ordres mendiants du moyen âge, les prêtres bouddhistes ne peuvent manger que ce qu'on leur donne; ils n'ont pas de cuisine. Leurs règles sont plus sévères que celles des bénédictins; ils ne vivent que de la charité des fidèles et ne doivent faire argent de rien. La maison de Sumangala lui a été donnée par souscription. D'ailleurs, à Ceylan, il n'y a ni budget ni fonds pour les cultes.

Les prêtres bouddhistes doivent s'abstenir de femmes et ne peuvent même pas leur donner la main, sous peine d'être suspendus de leurs fonctions pendant plusieurs jours, et d'être soumis à des prières expiatoires.

Sumangala passe ensuite à l'exposition sommaire des doctrines. Pour faciliter ses explications, il fait apporter un catéchisme bouddhiste rédigé en anglais par demandes et par réponses.

Et nous lûmes ensemble :

— Qu'est-ce qu'un bouddhiste?

— Celui qui professe d'être un suivant de notre seigneur Bouddha.

— Bouddha était-il un dieu?

— Non.

— Était-il un homme?

— Dans la forme, un homme; mais intérieurement, pas comme les autres hommes. C'est-à-dire : dans l'ordre moral et mental il surpassait tous les hommes de son temps et des temps suivants.

— Bouddha était-il son nom?

— Non. C'est le nom d'un état de l'esprit.

— Sa signification?

— Illuminé; ou celui qui a la sagesse parfaite.

— Bouddha découvrit-il la cause de la misère humaine?

— A la fin il la découvrit. Comme la lumière du soleil levant dissipe les ténèbres de la nuit et révèle à la vue toutes choses, ainsi la lumière de la science s'éleva dans son esprit, et il vit dans un éclair les causes des souffrances humaines et le moyen d'y échapper.

— Lui fallut-il de grands efforts pour atteindre cette science?

— Oui; il lui fallut vaincre tous les défauts, les désirs et les appétits qui nous privent de la vue de la vérité.

— Quelle est la lumière qui peut disperser notre ignorance et éloigner toutes les peines?

— La connaissance des Quatre Nobles Vérités, comme Bouddha les appelle.

— Quelles sont ces vérités?

— 1° Les misères de l'existence; 2° le désir, toujours renouvelé, de se satisfaire, sans jamais y parvenir; 3° la destruction de ce désir; 4° les moyens d'obtenir la destruction de ce désir.

— Quand nous sommes en possession des Quatre Nobles Vérités, à quoi arrivons-nous?

— Au Nirvana.

— Qu'est-ce que le Nirvana?

— L'état d'un repos parfait, l'absence de désir, d'illusion, de peine, l'annulation complète de toute chose qui constitue l'homme physique. Avant d'atteindre au Nirvana, l'homme peut renaître sans cesse; quand il l'a atteint, il ne doit plus renaître.

. . . .

Cette morale, qui donne à la vie pour but suprême le néant et fait de l'abrutissement conscient la perfection même, est le comble du pessimisme. Mais ce qui rend cette philosophie supportable et même touchante, c'est la profonde réflexion qu'elle apporte à l'étude de l'homme et la pitié pleine de bonté que lui cause la vue de ses misères.

Pendant que nous parlions, des mésanges à tête noire volețaient familièrement sous la tonnelle de bégonias.

Le pieux athée souriait doucement.

Le grand bonze nous fit ensuite visiter son séminaire. Il nous mena à la *Library*, grande pièce entourée de bibliothèques, où sont empilés les livres birmans et cinghalais pris entre deux planchettes laquées d'or et de pourpre. Une bibliothèque spéciale contient une assez riche collection de livres européens, où nous voyons les livres de Monnier William entre les lois de Manou et

la Bible. Sumangala nous montre avec satisfaction le Dictionnaire pâli-anglais relié aux armes d'Angleterre, don du prince de Galles lorsqu'il fit le voyage des Indes.

Il nous montre aussi, en souriant malicieusement, les livres de MM. Barth, Senart, Renan. Et je m'aperçois, en les feuilletant, qu'aucun des livres de sa bibliothèque européenne n'était même coupé!

Alors je me pris à songer avec étonnement à ce que M. Paul Bourde nous avait dit dans son livre, si intéressant d'ailleurs : *De Paris au Tonkin.*

« Sumangala, nous dit M. Bourde, insista spécialement sur la « concordance de ses doctrines avec les conclusions de la science « moderne, et il se plaisait, dans ses définitions, à se servir des « formules et des mots habituels à nos savants. »

Non, non, je dois l'affirmer malgré tout le chagrin que j'aie à me trouver ici en contradiction avec un écrivain d'ordinaire si exact et si consciencieux, notre ami Sumangala n'est point du tout l'homme que M. Bourde nous présente. Il n'est point « familier avec Comte, Buchner et Darwin »; il ne lit pas ces auteurs « dans le texte original ». Il n'a jamais conçu « l'ambition hardie de rallier l'Europe aux doctrines bouddhistes », ni songé à « évangéliser nos savants ».

J'aime mieux que M. Bourde nous dise, en redevenant enfin l'homme avisé qu'il se montre la plupart du temps : « Nous pressions Sumangala de questions; mais, plus nous insistions, plus il était obscur. »

Il est vrai que M. Bourde, après cet aveu, se hâte d'ajouter : « Notre introducteur, témoin de notre déception, nous dit que « le grand prêtre ne pouvait exprimer toute sa pensée devant ses « disciples. »

J'ai bien peur que M. Bourde ne se soit laissé duper par son introducteur, et que le Sumangala qu'il a *vu* d'abord ne soit un Sumangala dû à la seule imagination de son barnum fantaisiste.

Sumangala n'est nullement un esprit ouvert. Il n'est pas non plus d'intelligence moins critique que la sienne. C'est, tel que j'ai pu le voir dans plusieurs conversations que j'eus ensuite avec lui, un maître d'école intelligent : rien de plus. Il apprend à lire et à écrire à ses élèves, et ne sort pas de là. Les sentiers de ses méditations sont tout tracés; il ne s'écarte pas de son chemin et est incapable de rien considérer le long de sa route.

Nous allons ensuite au petit temple bouddhiste qui se trouve dans un coin du jardin bien ombragé.

Dans un reliquaire vitré, assez semblable à nos reliquaires d'église, un Bouddha de marbre blanc, peint de rouge aux yeux, aux lèvres et aux jointures, est couché sur le coude. Cette image sculptée rappelle par sa raideur naïve beaucoup de saints de nos cathédrales. Sur une table de marbre on vient déposer des fleurs sans feuilles : de blanches fleurs de frangipane, des hibiscus, des roses, de pâles soucis.

L'interprète se hâte de nous dire :

— Bouddha ne demande pas ces fleurs; c'est le désir de lui plaire qui a établi cette coutume.

Le bouddhiste, en effet, n'a point, à proprement parler, de culte : c'est ainsi qu'il n'y a point de mariage religieux, et qu'aux enterrements le prêtre vient seulement sur la tombe quand il est demandé et prêche sur l'instabilité de la vie.

En quittant le grand bonze, je lui demandai quels avaient été durant sa vie ses joies et ses chagrins.

Il me répondit avec bonne humeur :

— Mon bonheur a été de connaître de plus en plus Bouddha, et je n'ai eu d'autres chagrins que mes diarrhées.

Il a bien à se plaindre quelque peu de la paresse de ses prêtres et de leur immoralité.

Ici aussi, paraît-il, la religion s'en va; mais, comme les hommes pieux de toutes les religions ont dit cela de tout temps, je ne crois pas que le bouddhisme soit encore près de disparaître du monde.

II

LES BAYADÈRES DE MADURA

Madura...

Les bayadères de la pagode de Madura sont célèbres dans toute l'Inde du Sud.

Dès mon arrivée dans la ville, je me mis en rapport avec un brahme à qui j'étais annoncé, et qui voulut bien organiser pour moi des danses.

Je me trouvai devant un homme au fin profil aryen, avec des yeux mobiles d'une vive intelligence. J'eus devant lui cette im-

pression que je n'avais pas encore ressentie aussi forte, qu'après nous être quittés il y a des siècles, sur le plateau de Pamyr, nous nous retrouvions, après mille et mille générations, lui, un peu bruni, moi, un peu pâli, mais assez peu différents de visage. Il portait des boucles d'oreilles de diamant, un turban blanc, et avait au milieu du front le point noir qui distingue sa caste.

Il se mit à notre disposition pour visiter la pagode. Nous partîmes dans sa voiture, sorte de charrette à deux roues recouverte de paille tressée, qu'il conduisait lui-même avec entrain et vivacité.

Le brahme nous amène devant la pagode, la merveille de l'Inde après le Tag d'Agra. C'est un immense carré à quatre enceintes; au-dessus de chaque porte qui donne accès dans les rues du temple, s'élève une pyramide mitrale à plusieurs étages couverte de sculptures polychromes. Ces mitres de pierres particulières à l'Inde du sud sont les chefs-d'œuvre du style dravidien.

Le brahme ôte ses babouches et nous entrons.

Le haut plafond du passage qui mène à la première enceinte est soutenu par des colonnes, au pied desquelles sont les dieux que la piété des fidèles enduit chaque jour d'huile et de beurre. Dans les entre-colonnements du large couloir sont installés les vendeurs du temple, qui louent leurs boutiques deux roupies par mois. Sur les tréteaux de bois de ce bazar, nous examinons et manions, au milieu de la foule attentive qui nous entoure, des bracelets de cire peinte, des gâteaux frits, des sucreries colorées, de la cendre de bouse de vache parfumée, de la pâte de santal qui sert à oindre les bras et les épaules. Nous feuilletons les livres tamouls, et passons en revue des imageries pieuses en papier doré. On nous met autour du cou des guirlandes de laurier-rose.

Après avoir traversé une rue où demeurent des brahmes desservants, nous montons quelques marches pour pénétrer dans la salle des Mille-Colonnes, qui en a mille cinquante-cinq en réalité, toutes sculptées et d'un seul bloc. On ouvre pour nous les remises où reluit dans l'ombre la masse dorée des idoles et des animaux monstrueux couverts de pierreries. Les images, aux jours de fête, sont traînées par le peuple autour du temple, sur des chars monumentaux.

Ces idoles sont celles qu'il est permis de voir ; mais il y a une partie réservée au centre des enceintes où aucun Européen, le prince de Galles lui-même, n'a pu pénétrer. C'est là que l'on adore le Lingam de Siva, le dieu fécond, peint en bleu et couronné de fleurs, comme le Phallus antique.

Nous faisons ensuite le tour de l'étang sacré, l'étang du Lotus d'or, alimenté par les eaux de pluie, qui sont devenues vertes et saumâtres. Les Indiens nus font leurs ablutions, et quelques femmes, debout sur les marches qui descendent jusqu'à l'eau, marquent de cendre sainte leurs nourrissons, au front, aux saignées et aux reins. Autour des galeries, qui ressemblent aux galeries d'un cloître, sont peintes à la façon des fresques italiennes, mais sans art, les légendes religieuses des dieux et des rois de Madura : Brahma naissant d'une fleur de lotus et créant le monde, Siva se changeant en laie pour allaiter douze petits sangliers dont la mère a été tuée par un chasseur, plusieurs massacres de bouddhistes ; près de l'étang, des perroquets de tous les plumages sont suspendus dans des cages.

Pendant que le brahme nous initiait à la vie de ce temple en pleine activité, nous voyons s'avancer, précédée par un cri sauvage et rauque, une montagne vivante entre les colonnes ; c'est un des éléphants de la pagode que son cornac mène manger; son front est peint de rouge et de blanc; il marche sans bruit. Au-dessus de lui, dans la nuit des plafonds qu'il touche presque, les chauves-souris entre-croisent leurs susurrements aigus. L'animal barrit avec colère et semble un maître difficile : le gardien étend respectueusement devant lui une étoffe précieuse sur laquelle il répand de la poudre de sucre et des grains de riz.

Les bayadères étaient commandées pour quatre heures.

On nous avait ménagé une place sous les colonnades du temple, dans une galerie retirée. Le brahme fait éloigner la foule qui n'assiste que de loin à ces danses dont elle n'est jamais lasse.

Huit bayadères s'avancent avec un pas balancé ; elles sont entourées de joueurs de tambour, de flûte, de cymbales antiques, d'une sorte de biniou dont la note unique va faire la basse de tout le concert. Elles marchent pieds nus dans la poussière, ayant des bagues d'argent au doigt voisin de l'orteil ; un petit pantalon leur serre la jambe au-dessus de la cheville; une jupe-écharpe, nuancée de soie et d'or, faisant tablier sur le ventre, se relève sur

l'épaule, tandis qu'une chemisette prenant seulement les seins, laisse entrevoir, comme une bande de peau noire, la taille nue. Les bijoux dont elles ont le cou, les oreilles, le nez et les ailes des narines plaqués, sont comme une lèpre étincelante sur leur visage, où brillent un sourire doux et des yeux caressants. Sur leurs cheveux noirs et lisses, séparés à la vierge, une petite toque de métal doré.

Les danses commencent.

Les huit bayadères, divisées en deux quadrilles, dansent d'abord en chantant en chœur. Les musiciens, maîtres de danse et joueurs de cymbales, se penchent derrière elles en leur marquant le rythme et chantent en même temps qu'elles pour les exciter davantage. Dans la série de leurs longs exercices, elles figurent tour à tour les gestes des semeurs dans les champs, décrivent les saisons, feignent des disputes de commères, imitent des jeux d'enfants.

Viennent ensuite des scènes mimées à deux personnages.

Les deux principales danseuses et les plus jolies se nomment Pappal et Ammathaylé. En pantalon vert, juge rouge et chemisette bleu ciel, Pappal a surtout un air de gaminerie amoureuse; mais Ammathaylé a des bouderies dédaigneuses, et son air de mélancolie va bien avec sa chemisette rose pâli et le reste de son costume, qui est violet sombre semé de pois d'or.

Il y a d'abord entre elles une scène de jalousie conjugale où l'une représente la femme et l'autre le mari, en dialoguant :

— Pourquoi parlais-tu à cet homme ?

— Il passait.

— Va et rentre à la maison.

Elles développent ce thème avec des gestes appropriés.

Dans une autre scène, deux jeunes filles parlent d'amour. L'une demande à l'autre quel est ce jeune étranger. Celle-ci le décrit, et, par une galanterie de circonstance, elle dépeint ma moustache, mon expression de visage, ma façon d'être assis ; et comme je prends des notes, elle promène gravement son doigt sur sa main.

Elles charment ensuite des serpents imaginaires, et tout se termine par des imitations originales de danses anglaises et musulmanes. On me dit que, pour les Hindous, ces danses sont beaucoup plus libres.

Elles se retirèrent accompagnées de leurs mères, qui étaient

venues dans le temple assister à cet exercice comme de véritables mères de Conservatoire.

Ces danses paraissent insipides à la plupart des Européens. Il en fut de même pour moi pendant le premier quart d'heure; mais en pénétrant mieux le détail infini des gestes, des attitudes, des frémissements et des menus jeux de physionomie, je m'attachai peu à peu à ce spectacle avec un intérêt dont je ne me serais pas d'abord cru capable. C'est que, par de très petits mouvements, les lèvres ont mille façons de sourire, les yeux de s'exprimer, les joues de bouger, le front de s'éclaircir, le cou de se raidir, la poitrine de se contracter, les bras de s'amollir, les paumes de se crisper, les pieds de se déplacer, le corps de se tordre. Il semble que les générations de danseuses, par leurs études traditionnelles, aient soumis plus de muscles à l'action directe de la volonté.

Ce qui fait que, pour commencer, l'Européen ne se plaît pas à cet amusement, c'est qu'il n'a pas l'œil assez exercé pour démêler les nuances de ces mouvements et leurs tressaillements successifs; que, par manque d'éducation, sa vue reste grossière. Il faut de l'attention pour s'intéresser à cette mimique, être très près, regardant pour en comprendre toutes les délicatesses, avoir une sensualité patiente et raffinée pour s'y passionner. Comment faire croire à la vivacité française qu'on peut éprouver un charme particulier à suivre pendant dix minutes la lenteur du mouvement progressif qu'il faut à de beaux yeux fermés pour se rouvrir?

Mais une fois qu'on s'est initié et qu'on a pris goût, l'on comprend tout sans effort; alors la fraîcheur d'éventail qu'entretiennent autour de vous ces corps toujours en mouvement, vous berce; sous l'action de cette musique traînante sans grands écarts de tonalité, tout languit en vous, et l'on rêve les yeux ouverts devant des visions qu'on peut toucher.

En quittant la pagode, le brahme nous donna quelques détails très particuliers sur la vie intime des bayadères.

« Les bayadères, ou nautchnies, se tirent en général de la caste des *Soudras*. Ce sont des prostituées sacrées. La fille hérite de la mère, au détriment des fils, qui deviennent joueurs de tambour et maîtres de danse, comme ceux que nous venons de voir.

« Vers sept ans, la mère porte sa fille à la pagode pour la ma-

rier aux dieux : on attache au cou de l'enfant une sorte de médaille d'or appelé *Pottû*. Les bayadères ont une instruction spéciale ; on leur apprend le tamoul, le télougou, le chant, les instruments tels que le violon, la flûte et une sorte de guitare appelée *vinâ*.

« Quand la puberté vient, vers l'âge de treize ans, la mère donne à sa fille un amant, qu'elle choisit, autant qu'elle peut, jeune, beau et riche. Quand on est convenu des choses, on fixe un jour favorable après avoir consulté les astres. Le matin, la fille est ointe d'huile ; on invite les parents à un repas, et on distribue de l'argent et de la nourriture aux pauvres ; c'est une fête domestique.

« A partir du jour où elle a eu un amant, la bayadère appartient à tous les hommes. Elle s'habille richement, se baigne, se parfume, étudie la musique et se met des bijoux ; elle s'entretient dans la propreté à l'inverse des autres femmes *soudras*, qui sont généralement sales. Elle ne travaille pas dans la maison et ne fait point de cuisine ; la mère fait tout l'ouvrage.

« Jusqu'à ce que la bayadère devienne grande, elle est entièrement sous le contrôle de sa mère, qui garde tout l'argent qu'elle reçoit ; celle-ci peut ordonner à sa fille de voir tel ou tel homme ou bien le lui défendre.

« Comme les femmes hindoues ont en général peu d'éducation, les hommes préfèrent la société des bayadères, qui les distraient par leur musique et leur conversation. Cela est tout à fait admis. Cependant un homme respectable ne peut pas aller publiquement dans la maison d'une bayadère ; il doit y aller le soir ou bien la faire venir chez lui.

« C'est une disgrâce pour une bayadère d'avoir un Européen, un musulman, ou un paria pour amant. Quand elles se disputent entre elles, elles se reprochent d'avoir connu des Anglais. Elles ont des règles d'honneur parmi elles, sont modestes dans leurs apparences et leur conversation ; elles ne se classent pas au même rang que les prostituées des autres pays.

« Les bayadères sont souvent demandées dans des maisons à l'occasion de mariages et d'autres fêtes ; elles vont même de ville en ville quand elles sont invitées ; ce sont des actrices en voyage.

« Elles doivent aller matin et soir à la pagode, chanter et danser devant les dieux. Les prêtres desservants du temple ont un

contrôle absolu sur elles ; ils sont leurs supérieurs, celles-ci doivent subir toutes leurs volontés. Quand elles deviennent pauvres, elles vont chercher du riz à la pagode.

« L'avortement est assez fréquent chez les bayadères ; il y a des avorteuses de profession qu'il est difficile de saisir. Quand une nautchnie a un enfant, elle ne l'allaite point, afin de ne pas se flétrir, et prend pour nourrice une pauvre femme. A vingt-cinq ou trente ans, la bayadère est une vieille femme et ne vit plus qu'avec un seul homme ; cet homme vient souvent à la quitter, et ici, comme ailleurs, des querelles s'ensuivent.

« La classe des bayadères diminue de jour en jour, parce que le gouvernement anglais fait du mariage avec les dieux une offense. La mère est envoyée devant le juge et condamnée à la prison pour détournement de mineure. A partir de quinze ans, l'enfant est libre et peut faire ce qu'elle veut, sans que le gouvernement intervienne. Mais d'autre part, comme on ne peut pas marier une enfant aux dieux après la puberté, on est obligé de faire ce mariage secrètement ; de telle sorte que, grâce aux sévérités du gouvernement, le nombre des danseuses va diminuant. Dans vingt ans, il n'y en aura plus ! »

Pendant que le brahme m'instruisait de ces choses, nous trottions sur une belle avenue bordée de figuiers multipliants. Les branches laissaient pendre leurs racines aériennes, tandis que dans l'épais feuillage se poursuivaient de longs rats palmistes à la queue empanachée.

Robert de Bonnières.

(*A suivre.*)

LE DON JUAN DE VIRELOUP [1]

(*Suite*)

III

— Oncle Brocard, connaissez-vous M. Jean de Santenoge ?

— Très peu... Je l'ai aperçu une fois... A quel propos t'inquiètes-tu de lui, fillette ?

Sans répondre à la question de son grand-oncle, Marianne continua :

— Les Santenoge, est-ce une famille du pays ?

— Je crois bien, et des meilleures !... Avant la Révolution, le grand-père de celui-ci était seigneur de Praslay et propriétaire de toutes ces forêts que tu vois à droite et à gauche.

Cette conversation avait lieu en plein bois, sous la capote d'un modeste cabriolet qui servait au docteur Brocard pour ses visites lointaines dans les fermes éparses au milieu de la forêt. Marianne l'avait accompagné chez un de ses malades, et ils s'en revenaient tous deux par le chemin de Maigrefontaine, — un joli chemin forestier, bordé de tilleuls dont les branches fleuries frôlaient à chaque instant le cabriolet.

— Un maître homme, ce vieux Santenoge, reprit Denis Brocard ; je me souviens de l'avoir vu dans ma première jeunesse. Il aimait à bien vivre et menait grand train.

— Puisqu'il avait si grand train, demanda Marianne, comment se fait-il que son petit-fils soit devenu si pauvre ?

— C'est que, vois-tu, Marion, il en est des familles comme de la lune ; elles s'arrondissent petit à petit, se montrent dans leur

(1) Voir le numéro du 10 juin 1891.

plein un beau soir, puis décroissent et disparaissent. Les Santenoge n'en sont même plus au dernier quartier. L'aïeul ayant émigré, ses biens furent vendus par la nation. A la Restauration, le père de Jean toucha une petite part d'indemnité dans le fameux milliard, et il s'en servit pour monter la forge de Vireloup. Mais c'était encore un original, que ce Jacques de Santenoge. Au lieu de chercher à se remettre en état par un bon mariage, il s'amouracha de la fille d'un garde, nommée Simonette. Le beau de l'affaire, c'est que le forestier, bien qu'il n'eût pas un sou vaillant, ne se souciait pas de donner sa fille au maître de Vireloup. Les deux jeunes gens ne pouvaient se voir qu'en fraude, et Jacques faisait trois lieues, la nuit, à travers bois pour causer avec sa bonne amie. Enfin il l'épousa malgré vents et marée; mais l'amour fit tort à la forge; un jour, faute d'argent, l'usine chôma... Et voilà comme le fils de Jacques et de la belle Simonette, Jean de Santenoge, ne possède pas aujourd'hui un rouge liard.

Marianne avait écouté attentivement cette histoire, et maintenant elle restait pensive. Ses beaux yeux bleus suivaient rêveusement les ondulations des feuillées qui descendaient par nappes verdoyantes jusqu'au creux de la combe de Maigrefontaine. Ses narines roses, aux ailes mobiles, aspiraient l'air imprégné de l'odeur suave des tilleuls, et elle songeait à Jacques de Santenoge traversant, la nuit, cette même forêt pour aller causer avec Simonette. Tout à coup elle ramena son regard vers son grand-oncle, et encore à demi plongée dans son rêve, elle demanda :

— Oncle Brocard, vous l'avez connue, cette Simonette?

— Parbleu!

— Avait-elle les yeux bruns?

— Tu m'en demandes trop! s'écria Denis Brocard en riant; que diantre cela peut-il te faire, qu'elle ait eu les yeux bruns ou bleus?

— C'est pour savoir si son fils lui ressemble... Il les a bruns, lui.

— Ah çà! tu as donc vu Jean de Santenoge? s'exclama M. Brocard stupéfait.

— Mais... oui.

Elle conta alors l'aventure du *briska*, l'hospitalité reçue à Vireloup, et la façon étrange dont M. de Santenoge avait insisté pour la congédier avant la nuit.

Au commencement, le docteur avait écouté cette confidence

avec une certaine inquiétude; sa physionomie ne s'épanouit que lorsqu'il eut appris l'heureux dénouement de cette aventure.

— Ce Santenoge, murmura-t-il en respirant plus à l'aise, vaut mieux que sa réputation... C'est égal, fillette, son conseil était sage, et je t'engage à ne jamais parler de ta visite à Vireloup.

— Pourquoi?

— Parce que... Bah! je t'expliquerai cela plus tard.

Le cabriolet suivait une route herbeuse qui descendait au fond de la gorge. De chaque côté les versants boisés se rapprochaient et jetaient une ombre plus épaisse sur le chemin; l'air était devenu plus frais, grâce au voisinage du ruisseau qui sautait bruyamment sur les pierres. A travers ce bruit d'eau, le vent apportait par bouffées les sons sautillants d'un violon.

— Hein! fit Denis Brocard en prêtant l'oreille, d'où vient cette musique?... Est-ce qu'on donne un bal dans la combe de Maigrefontaine?

Il chatouilla de son fouet le dos de sa jument Clairette, qui se mit à trotter plus allègrement. A chaque tour de roue, les notes du violon arrivaient plus distinctes, et lorsque le cabriolet eut contourné un bouquet d'aulnes et de noisetiers, un joyeux spectacle attira l'attention de l'oncle et de la nièce.

Au fond de la combe, à l'endroit où le ruisseau courait plus librement sur un terrain plat et gazonneux, s'élevait une hutte de sabotiers. L'un des versants boisés avait été exploité récemment, et de longues piles de rondins étaient alignées, en plein soleil, sur les pentes fleuries d'eupatoires et de millepertuis; l'autre versant relevait en face sa verte muraille de hêtres et de chênes, et projetait une ombre bleuâtre sur le ruisseau ainsi que sur la hutte, au seuil de laquelle le maître sabotier évidait attentivement une paire de sabots.

Il travaillait seul, et le reste de l'atelier était en liesse. Deux ouvriers et un apprenti, auxquels faisaient vis-à-vis trois jeunes paysannes à la jupe déchirée et au chignon en désordre, battaient des entrechats sur la pelouse, tandis que, perché au sommet d'une pile de fagots, le chapeau sur la nuque et le cou nu, Jean de Santenoge en personne râclait son violon avec une verve enragée, ne s'interrompant que pour interpeller les danseurs et leur lancer de gaillardes plaisanteries.

— Chaîne des dames! criait-il de sa belle voix sonore. Allons en mesure, sacrebleu!... Manchin, serre-moi franchement la taille

de ta danseuse, Catherinette n'en sera pas fâchée... Et toi, Manette, saute, ma fille, sans craindre de montrer ton mollet... nous le connaissons...! Ce n'est pas tout que d'avoir une jolie jambe, il faut savoir s'en servir... En mesure, mes enfants, en mesure !

Et violon de chanter, et filles de se trémousser. Les jupons volaient en l'air, les bras serraient les tailles, les chignons se dénouaient à travers de grands éclats de rire qui faisaient étinceler toutes ces dents blanches et tous ces jeunes yeux.

— Sont-ils heureux, ces gueux-là ! grommela Denis Brocard en passant sa main sur sa bouche... Descendons pour les voir de plus près.

L'oncle et la nièce mirent pied à terre et s'avancèrent vers les sabotiers, mais ils avaient à peine fait quelques pas sur la pelouse que le violon s'arrêta brusquement et les danseurs restèrent la jambe en l'air.

Jean de Santenoge venait de reconnaître Marianne Février ; honteux d'être surpris par elle en semblable compagnie, il avait sauté à bas de son estrade de fagots, et déposant son violon, il se tenait immobile derrière un hêtre et rougissait, penaud comme un écolier qui serait pris la main dans un sac de noix.

— Bonjour, mes enfants, cria le docteur, ne vous dérangez pas, mordieu ! je ne suis pas un rabat-joie.

Il alla d'abord vers le maître sabotier, lui tapa sur l'épaule en lui demandant des nouvelles de ses rhumatismes ; puis faisant un crochet, il se dirigea seul vers Jean de Santenoge, qui ne bougeait de derrière son arbre.

— Monsieur de Santenoge, lui dit-il cordialement, ma nièce m'a conté le service que vous lui avez rendu. Vous êtes un brave cœur et un galant homme, permettez-moi de vous serrer la main... Si jamais vous avez besoin de Denis Brocard, ne vous gênez pas. Maintenant remontez sur vos fagots et ne faites pas languir cette jeunesse-là. Ça réchauffe le sang de voir tricoter ces jambes de vingt ans... Il y a surtout là-bas une luronne toute décoiffée et dont les appas font craquer le casaquin rouge... Mazette, monsieur de Santenoge, c'est un friand morceau... Comment la nommez-vous ?

— Ha ! ha ! Manette Bordet, répondit en riant Santenoge, que le bon accueil de Brocard avait remis à l'aise ; vous n'avez pas

mauvais goût, docteur, c'est la plus fringante et la plus appétissante des filles de Praslay... Elle est vive comme une anguille et sa langue vire aussi lestement que ses jambes... Allez lui parler, vous verrez ; elle n'est point farouche et ne hait point les compliments.

Denis Brocard ne se le fit pas répéter. Ce brave docteur n'avait qu'un défaut. Il ne pouvait pas se figurer qu'il était septuagénaire. La vue d'un cotillon lui donnait la berlue; il lui affluait alors au cerveau des remontées de sève. On le voyait soudain épanoui et vert, comme ces vieux pommiers qui ont en octobre des repousses de feuilles et de fleurs. En un clin d'œil il fut auprès de Manette. Il bourdonnait autour de l'alerte bûcheronne, comme un grand papillon de nuit autour d'une mélisse sauvage, battant des ailes, murmurant d'antiques gaillardises, et oubliant totalement sa nièce.

Celle-ci était restée près du sabotier. Elle avait du premier regard reconnu Jean de Santenoge, mais du même coup elle s'était sentie indisposée contre lui. Elle lui en voulait de la société qu'il fréquentait et du plaisir qu'il semblait y prendre. Aussi ne fit-elle pas mine de l'avoir aperçu. Les yeux baissés, la lèvre dédaigneuse, elle lui tournait le dos, tortillant une branche entre ses doigts, et fort absorbée en apparence dans la contemplation du travail du maître sabotier. Jean de Santenoge, qui avait repris son aplomb, ouvrait au contraire ses yeux tout grands pour la mieux admirer. Elle lui semblait plus charmante encore qu'à la première rencontre, et il mourait d'envie de lui parler. A la fin il quitta son arbre, vint droit à Marianne, et ôtant son grand chapeau de feutre recroquevillé :

— Je vous salue, mademoiselle, dit-il, ne me reconnaissez-vous point?

Elle retroussa l'un des coins de sa bouche, et conservant toujours ses yeux sournoisement baissés vers la branchette que ses doigts déchiraient :

— Si fait, monsieur, répondit-elle, mais vous étiez si occupé que je me serais reproché de vous donner des distractions.

Il se mit à rire.

— Voyons, mademoiselle, reprit-il, votre oncle vient de me faire un accueil si amical!... Serez-vous moins indulgente que lui, et me tiendrez-vous rigueur parce que je passe mon temps à jouer du violon?

— Je ne vous tiens pas rigueur... ce serait, de ma part, très déplacé, et puis avouez que cela ne servirait à rien.

— C'est-à-dire que vous me jugez incorrigible et incapable de m'occuper de besognes sérieuses... Vous n'avez peut-être pas tort, je ne suis pas bon à grand'chose et je gâte l'ouvrage rien qu'en le regardant.

Les lèvres de Marianne ébauchèrent un sourire ironique.

— Je crois, murmura-t-elle, que vous vous bornez souvent à le regarder.

— Ma foi, oui! répliqua-t-il, je suis paresseux de naissance. C'est la faute de la forêt, elle me gâte ; elle me donne ses fruits et son gibier en automne, son bois mort en hiver pour faire de belles flambées, ses fleurs et ses oiseaux en avril... J'y trouve en toute saison de l'air, du soleil et de la liberté; que faut-il davantage ?... Quand je me retournerais les ongles pour amasser quelques sous, en serais-je plus avancé?

— Je ne sais pas, moi, riposta Marianne en haussant les épaules, consultez plutôt ce vieux sabotier... Il doit s'être fait une opinion là-dessus, tandis qu'il se retourne les ongles à creuser son bois, en écoutant M. de Santenoge jouer du violon.

Le don Juan de Vireloup rougit légèrement et regarda Marianne sans trop savoir que répondre. Elle avait un petit air indigné qui la rendait encore plus jolie, et qui redoubla la confusion de son interlocuteur.

— Ce sabotier, reprit-il enfin, a une femme et des enfants à nourrir; c'est une raison que je n'ai pas, et vous conviendrez qu'on ne fait pas une pareille besogne comme on fait la charité, pour l'amour de Dieu.

— Vous vous trompez, repartit vertement Marianne scandalisée, on travaille aussi pour l'amour de Dieu.

— J'aimerais mieux travailler pour l'amour de vous! dit-il étourdiment.

En entendant cette irrévérencieuse réponse, la jeune fille devint vermeille comme une guigne, et, tournant le dos à Santenoge, elle marcha vers le docteur Brocard, qui ne se lassait plus de couler des galanteries salées dans l'oreille de cette belle dégourdie de Manette.

— Oncle Brocard, insinua Marianne en le tirant doucement par le bras, voici qu'il fait brun et je crois qu'il faudrait rentrer.

— C'est ma foi vrai, s'écria le docteur, comme le temps passe!... Voici la nuit.

Il souhaita le bonsoir à la compagnie, Marianne fit un vague salut à tout le monde, et l'oncle et la nièce remontèrent dans le cabriolet qui se remit à rouler péniblement dans le chemin forestier.

Il faisait déjà sombre sous les arbres, et, avant qu'ils eussent atteint la Thuilière, les premières étoiles commencèrent à poindre entre les branches. Parmi la mousse des talus quelques vers luisants allumaient dans la nuit leurs petites lampes d'un vert phosphorescent, et l'odeur des tilleuls embaumait la route. Le docteur se pourléchait en son par-dedans au souvenir des charmes robustes de Manette Bordet; les *brunettes* galantes et les petits airs tendres de sa première jeunesse lui revenaient à la mémoire, et il les fredonnait tout en fouettant sa jument. Marianne restait silencieuse. La senteur pénétrante des tilleuls la grisait, et, pour la première fois, son cœur se sentait remué par un trouble inconnu. Elle avait la poitrine gonflée et elle suivait avec des yeux charmés les lumières verdâtres des vers luisants épars dans l'herbe. Puis elle pensait aux clairs regards de Jean de Santenoge, elle se rappelait ses dernières paroles, et une subite rougeur lui montait aux joues, tandis que sa poitrine devenait oppressée.

Était-ce donc là l'amour, cet amour si dangereux et si doux dont lui avait parlé son livre de *Paul et Virginie?* Elle éprouvait une joie sourde à se le demander, et en même temps de terribles scrupules de dévote l'effarouchaient... L'amour n'était-il pas un péché?

Et, pendant ce temps, le docteur chantonnait de sa voix légèrement chevrotante :

Que fais-tu dans ce beau séjour?
  Tu perds le temps, Sylvie,
Sans goûter les plaisirs d'amour,
  Peux-tu passer la vie?
  Ne dois-tu pas songer
  A choisir un berger?...

Les vers luisants continuaient à égrener leurs perles phosphorescentes, l'odeur amoureuse des tilleuls semblait suivre la voi-

ture, Marianne se sentait de plus en plus troublée, et ce fut ainsi jusqu'à Auberive.

Quand elle rentra chez elle, il était plus de neuf heures; M. Février s'était déjà couché. Marianne grignota à la hâte son souper, et se sauva dans sa chambre où elle resta des heures à regarder les étoiles qui se miraient dans l'Aube. Le lendemain matin, quand elle s'éveilla, le soleil était déjà haut sur l'horizon, elle avait les yeux cernés et se sentait languissante.

A l'heure du déjeuner elle entra dans le bureau où M. Février avait le nez dans ses paperasses.

— Comme tu es rentrée tard, Marion ! dit-il à sa fille qui l'embrassait; il paraît que tu ne trouves pas le temps long quand tu cours les champs avec monsieur ton oncle !...

Il essuya ses lunettes, les replaça sur son front, se frotta les mains et ajouta :

— Je n'ai pas non plus perdu ma journée, moi, et j'ai obtenu l'incarcération d'un délinquant dont je vais débarrasser le pays.

— Quoi, vous allez faire emprisonner quelqu'un ! s'écria Marianne; quel crime a donc commis ce pauvre homme?

— Et toi aussi tu vas le plaindre?... Un garnement qui a fait plus de tours que de miracles !... Mais il a mangé son pain blanc le premier, et demain, au petit jour, les gendarmes empoigneront M. Jean de Santenoge...

IV

Le docteur Brocard venait d'achever son dîner. — Il dînait à une heure, à l'ancienne mode. — Après ce repas, qui était long et copieux, il se faisait servir le café dans sa chambre à coucher et couronnait cette importante opération par une légère sieste.

Donc ce jour-là, bien au frais dans une veste de toile, bien mollement étendu dans sa bergère en velours d'Utrecht, et feuilletant la *Guerre des Dieux*, le docteur surveillait du coin de l'œil les apprêts de sa gouvernante Angélique. De temps à autre, il envoyait une plaisanterie à l'adresse de cette dévote vierge de quarante-huit ans, dont la tournure sans grâce, la figure moutonnière et le vêtement presque monastique juraient singulièrement au milieu de cette pièce encore imprégnée de je ne sais quel parfum libertin du XVIII[e] siècle.

Aux panneaux des boiseries étaient accrochées des gravures

d'après Lawrence, Baudoin et Fragonard : — le *Billet Doux*, le *Coucher de la Mariée*, le *Verrou*, l'*Escarpolette*. — La bibliothèque renfermait toutes les œuvres hardies ou licencieuses des philosophes et des romanciers d'avant 1789 : — les *Liaisons dangereuses* à côté de l'*Encyclopédie*, les *Bijoux indiscrets* non loin du *Contrat social*. — Au-dessus du bureau se dressait une copie en plâtre du buste de Diderot par Houdon.

Les volets mi-clos laissaient voir toutes ces choses dans une pénombre veloutée et entretenaient une fraîcheur relative dans cette pièce haute de plafond, tandis que le soleil baignait le jardin, d'où montait un bourdonnement d'insectes.

— On est bien ici ! dit le docteur en tournant lentement la petite cuiller dans son café chaud et parfumé, et ce serait grand dommage d'y être dérangé... Angélique, toi qui as de saintes correspondances avec le ciel, prie-le un peu, ma fille, de ne m'envoyer aucun malade cette après-midi.

Angélique, scandalisée, continua d'essuyer avec son tablier les moulures de la bibliothèque, et se contenta de marmotter entre ses dents :

— Le bon Dieu ne s'occupe pas de ces choses-là, monsieur Brocard.

— Et de quoi diantre s'occupe-t-il, alors ? s'exclama le docteur en humant son café ; voyons, que lui demandes-tu dans tes patenôtres ?

— Votre salut, monsieur ! riposta Angélique en se tournant vers lui et en le regardant bravement avec ses gros yeux humides.

— Peste, il ne t'écoute guère, ma fille, ou tu le pries bien mal... Je gage que tu as des distractions et que tu penses à tes amours ?

— Seigneur ! s'écria Angélique en joignant les mains, pouvez-vous croire que je m'occupe de pareilles sottises ?... A mon âge ?

— Parbleu ! on y pense à tout âge... Hé ! hé ! j'y pense bien encore, moi.

— Ce n'est pas ce que vous faites de mieux, monsieur Brocard, et pour ce qui est de moi, je puis bien jurer que ces lubies-là ne me tourmentent guère.

— Voyons, Angélique, continua le docteur, que ces taquineries sans cesse renouvelées amusaient toujours, — de toi à moi, pendant que ton confesseur ne t'endend pas, avoue qu'une fois ou deux, par-ci, par-là, tu as mordu à la pomme.

— Seigneur Jésus ! fit la pauvre fille, ouvrant sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, pour qui me prenez-vous? Je n'ai jamais péché, Dieu merci !

— Comment ! jamais ?... Pas une malheureuse petite fois ?

— Jamais, au grand jamais ! soupira-t-elle indignée.

— Pauvre fille ! dit le docteur, je te plains !

Il acheva de vider sa tasse et fredonna :

> Que craignons-nous de l'amour qui nous blesse?
> Que craignons-nous
> Des traits d'un dieux si doux?
> Nos cœurs sont faits pour suivre la tendresse...

Il fut interrompu au milieu de son couplet par la porte qui s'ouvrit brusquement et livra passage à Marianne, essoufflée et les cheveux au vent.

— Oncle Brocard, s'écria impétueusement la jeune fille, il faut que je vous parle en particulier !

Le docteur, surpris, fit signe à sa gouvernante de s'esquiver, puis, attirant Marianne près de lui, il lui donna une tape sur la joue :

— Holà ! mignonne, demanda-t-il, te voilà toute pâle, qu'est-il arrivé ?

— Ah ! mon oncle, si vous saviez !...

— Quoi ?... Gageons que c'est encore un vilain tour de ton père.

Marianne hocha la tête affirmativement.

— Sacrebleu ! grommela Brocard, voudrait-il par hasard te renvoyer au couvent ?

— Non, répondit-elle en rougissant, il ne s'agit pas de moi, mais de M. de Santenoge... Mon père a obtenu contre lui un mandat d'arrêt, et, demain matin, on doit le conduire en prison.

— Ah ! murmura le docteur un peu rassuré, pauvre garçon !... C'est grand dommage !... Voilà bien les vilenies de ton père. Mais quoi? fillette, nous n'y pouvons rien.

— Pourtant, hasarda Marianne, il me semble que s'il était prévenu à temps, il trouverait moyen d'échapper aux gendarmes.

— C'est vrai, et puis ce serait une bonne niche à faire à M. Février... Je cherche qui on pourrait bien envoyer à Vireloup.

— Ne cherchez pas, mon oncle, interrompit Marianne avec un

petit ton décidé, il ne faut nous fier à personne, et il n'y a que vous qui puissiez aller à Vireloup.

— Plaisantes-tu ? s'exclama le docteur en lançant un regard vers le jardin plein de soleil, je ne peux pourtant pas attraper une insolation pour les beaux yeux de Jean de Santenoge !

— Rien ne presse, répliqua Marianne en s'emparant des mains de son grand-oncle, vous partirez à la brune, avec Clairette.

— Clairette est sortie ce matin, et elle est sur les dents.

— Elle sera reposée ce soir, riposta Marianne d'un air câlin.

Puis, sautant sur les genoux de Brocard et le prenant par le cou :

— Voyons, mon oncle mignon, vous pouvez bien faire cette course pour ce pauvre M. de Santenoge, qui a été si honnête avec moi... C'est presque une dette que nous avons contractée envers lui... Et puis, songez à la mine de mon père quand les gendarmes reviendront bredouille !

— Oui, oui, murmura le docteur, que cette dernière perspective fit sourire ; mais deux heures pour aller et deux heures pour revenir... Je ne serai pas de retour avant minuit, en supposant que je trouve Santenoge au *Châtelot*.

— Oh ! il faudra le trouver. D'ailleurs, poursuivit la jeune fille avec une nuance d'embarras, pour se cacher et vivre quelque temps hors de chez lui, il aura sans doute besoin d'argent, et vous savez qu'il est pauvre. Peut-être lui rendrait-on service en lui offrant une petite provision pour son voyage, et vous seul pouvez le faire.

— Mazette ! comme tu y vas ! s'écria Denis Brocard, qui n'aimait pas plus qu'un autre à jeter son argent par les fenêtres. Moi non plus, je ne suis pas riche, mes malades ne me payent pas, et je n'ai pas le moyen de jouer le rôle de la Providence au bénéfice de Jean de Santenoge.

— Vous ne m'avez pas comprise, mon oncle, murmura Marianne qui rougissait de plus en plus et agitait nerveusement l'une de ses mains dans la poche de sa robe, je n'entends pas que vous vous gêniez... J'ai dans ma tirelire quelques pièces d'or qui ne me servent à rien, et je voulais vous prier d'être mon intermédiaire...

Elle tira de sa poche une bourse de soie bleue.

— Voilà ma petite bourse, continua-t-elle en la tendant à

Denis Brocard, donnez-la comme venant de vous à M. de Santenoge... Je lui dois bien cela pour les bonnes fraises que j'ai mangées chez lui.

Le docteur regarda un moment la bourse de filet où scintillaient quelques pièces d'or, et il se sentit touché. Ce naïf dévouement de sa nièce pour le dernier des Santenoge était fait pour aller au cœur de cet enthousiaste disciple de Jean-Jacques et de Diderot. C'était un de ces traits comme les aimaient les âmes sensibles des lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* et des *Amis de Bourbonne.*

— Tu es une adorable fille! s'écria-t-il en embrassant sa petite nièce, garde ta bourse; je me charge de donner le viatique à M. de Santenoge... Ce soir, à la nuit tombante, je filerai à Vireloup.

En effet, à la brune, Angélique reçut l'ordre d'atteler Clairette. Après avoir lesté son gousset de quelques louis et son estomac d'un léger souper, le docteur sauta dans son cabriolet et prit la route de Praslay.

La lune n'était pas levée, et, comme il arrive dans les étroites vallées de la montagne langroise, à la tombée du jour le ciel s'était embrumé, de sorte que la route était obscure, et, lorsque le cabriolet se fut engagé sous bois, ses deux lanternes, autour desquelles venaient tournoyer des papillons de nuit, jetaient seules parmi les branches leurs capricieuses lueurs de feu follet. Plus d'une fois Denis Brocard fut obligé de mettre pied à terre et de conduire par la bride Clairette, qui était devenue nerveuse et s'effarait pour la moindre grenouillette qui lui sautait dans les jambes. Aussi le brave docteur commençait-il à maugréer quand, vers dix heures, les pignons de la vieille forge de Vireloup s'accusèrent en noir sur le ciel plus clair.

Encore quelques tours de roue, et le cabriolet déboucha enfin sur la pelouse qui précédait la demeure de Jean de Santenoge. La façade du Châtelot se dressait, sombre et silencieuse, entre les arbres. Pas un filet de lumière aux fentes des volets. Le docteur attacha Clairette à un arbre; puis, gravissant le perron, se mit à cogner et à *houpper*. Pas de réponse. Seul, un coq dans la basse-cour, réveillé par ce vacarme et voyant l'aube prochaine, lança un coquerico sonore dans la nuit.

— Morbleu! murmura M. Brocard, l'oiseau serait-il déniché?

Il s'était remis à cogner et à appeler, et commençait à se

lasser, quand, au-dessus des engrangements, le volet d'une lucarne s'ouvrit, et une voix ensommeillée d'enfant demanda qui était là.

Le docteur se nomma et pria le gamin de réveiller son maître.

— Mon maître n'est pas ici, répliqua le petit pâtureau d'un ton méfiant, qu'est-ce que vous lui voulez?

— Mon *gachenet*, reprit le docteur de sa voix la plus paternelle, il faut que je parle à M. de Santenoge pour une affaire pressante... Descends et ouvre-moi, je ne te mangerai pas.

Soit par condescendance pour le docteur Brocard qui l'avait guéri de la fièvre, l'année d'avant, soit par curiosité, le pâtureau se décida à descendre, et Denis Brocard fut enfin introduit dans la cuisine éclairée par un lumignon fumeux.

— Ah ça, dit-il au jeune drôle qui bâillait et écarquillait ses yeux encore gros de sommeil, Santenoge ne couche donc plus chez lui?

Le pâtureau leva les épaules :

— Des fois il y couche, et des fois non.

— Une jolie vie! grommela Brocard en s'asseyant dans un vieux fauteuil de cuir, et où est-il à cette heure?

— Je ne sais pas.

— Et quand rentre-t-il?

— Au petit jour, monsieur Brocard, quand il rentre...

— Mazette, la sotte aventure!... C'est égal, maintenant que j'y suis, j'attendrai.

Le pâtureau dormait debout; il s'était appuyé contre la table et dodelinait de la tête. Enfoncé dans son fauteuil, le docteur sentait lui-même ses yeux se clore et le sommeil le prendre. Ils restèrent ainsi un bon quart d'heure sans dire mot, puis tout à coup Denis Brocard, se secouant pour vaincre l'assoupissement qui l'empoignait, héla de nouveau le gamin.

— Tu dors, drôle? s'écria-t-il.

— Et vous aussi, monsieur Brocard, répondit effrontément le pâtureau en rouvrant un œil.

— Ce n'est pas le moment de dormir, quand ton maître court un danger sérieux... Tu penses bien que je ne suis pas venu d'Auberive pour m'assoupir dans ta cuisine... Mon grand lit de l'Abbatiale aurait mieux fait l'affaire... Voyons, ouvre les yeux et les oreilles! Au petit jour, si Jean de Santenoge rentre ici, il y trouvera les gendarmes.

Ce dernier mot fit sur le pâtureau l'effet d'un coup de canon; il tressauta, se frotta les yeux et répéta :

— Les gendarmes! Est-il Dieu possible, monsieur Brocard?

— Oui, les gendarmes, pour arrêter ton maître et l'emmener en prison... Il faut donc que Santenoge soit prévenu assez à temps pour ne pas tomber dans le traquenard... Et maintenant, plus de cachotteries... Tu sais où il gîte?

Le gamin se grattait la tête d'un air embarrassé.

— Je le sais sans le savoir, répondit-il avec un demi-sourire; seulement, vous ne lui direz pas que c'est moi qui vous ai renseigné?...

— Va toujours!

— Eh bien, j'ai en idée qu'il est chez la Manette Bordet.

— Manette! la luronne au casaquin rouge, murmura le docteur en passant sa main sur sa bouche. Ah! l'enragé don Juan!... Et où loge-t-elle, cette Manette?

— Au Val-des-Frais, à une petite heure d'ici, la première maison *au rain* de la forêt... Vous accourcirez un peu en suivant le ruisseau de Maigrefontaine.

— C'est bon, je connais le chemin, dit M. Brocard; tu vas dételer ma jument et la conduire à ton écurie; moi, j'irai à pied.

Une fois Clairette dételée et mise à l'abri, le docteur prit son fouet en guise de canne et descendit vers le ruisseau, dont on entendait la claire voix flûtée dans l'obscurité. Bien qu'il fût encore alerte, M. Brocard n'avait plus ses jambes de vingt ans; aussi fit-il la route plus lentement qu'il ne l'espérait. Souvent, trompé par le brouillard, il s'engagea dans de faux chemins, et la fine pointe du jour le surprit encore en forêt. Les nuits sont courtes en juillet; et quand il gagna enfin la lisière, les premiers rayons du soleil levant coloraient en rose la ramure des hêtres.

Les prés bas du Val-des-Frais roulaient dans l'ombre de blanches vagues de rosée, les lisières étaient toutes fumantes, et de légers flocons de vapeur se balançaient aux cimes des arbres. Dans la ferme en plein réveil les coqs chantaient; un troupeau de vaches traversa le ruisseau en mugissant doucement; le docteur crut distinguer près de la première maisonnette accroupie à l'orée du bois un mouvement inusité, et il lui sembla reconnaître de loin les baudriers jaunes des gendarmes.

— Serais-je déjà en retard? murmura-t-il en hâtant le pas.

Hélas! oui, il était trop tard. Quand le docteur eut tourné la

corne du bois, il vit déboucher du petit clos de Manette Bordet le brigadier d'Auberive, et l'un de ses subalternes, tenant entre eux le don Juan de Vireloup, encore tout ahuri de l'aventure. Sur le seuil de la maison, Manette en jupon court et dans le *simple appareil*

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

tordait ses bras nus et se désolait bruyamment.

Jean de Santenoge, pâle, les poings fermés, ne disait mot et mordait sa moustache. On sentait qu'il aurait eu bonne envie de résister, mais les deux gendarmes avaient la poigne solide, et, malgré la vigueur du jeune homme, la lutte n'aurait pas tourné à son avantage.

— Ah! mon pauvre monsieur de Santenoge! s'écria le docteur essoufflé.

Jean de Santenoge releva la tête et reconnut Denis Brocard.

— Bonjour, docteur, dit-il avec un amer sourire, notre seconde rencontre ne vaut pas la première.... Vous le voyez, j'ai été pris comme un renard au sortir de son trou... C'est honteux! — Il ajouta en se tournant vers le brigadier:

— Çà, où me conduisez-vous?

— A la maison d'arrêt de Langres, monsieur de Santenoge, à moins que vous ne préfériez payer au receveur d'Auberive deux cent vingt-huit francs vingt-cinq centimes...

— Deux cent vingt-huit malédictions sur la tête de ce gratte-papier! s'écria Santenoge, dont les yeux lançaient des éclairs... Allons, messieurs, partons... Adieu, Manette, adieu, ma fille!

Denis Brocard se mouchait bruyamment et d'un air agité. Ses yeux vifs allaient de Santenoge à Manette Bordet, dont la jupe courte et la chemise mal nouée lui donnaient de notables distractions. A la fin, il mit la main dans son gousset et fit un signe aux gendarmes qui emmenaient déjà leur prisonnier.

— Brigadier Fondreton, cria-t-il, arrêtez!... Il ne sera pas dit que j'aurai laissé traîner un Santenoge en prison... Je vais vous compter deux cent vingt-huit francs vingt-cinq centimes.

Le brigadier, impassible, s'arrêta au port d'armes, fit le salut militaire et dit:

— Il y a en plus les frais de capture, trois francs.

— Je payerai aussi les frais de capture, répondit Denis Brocard, rendez la liberté à M. de Santenoge.

Restait une dernière difficulté ; les gendarmes ne voulaient libérer leur prisonnier qu'après l'avoir conduit devant le receveur qui, seul, pouvait toucher les deniers.

— Moi, aller faire des génuflexions à ce grimaud de Février, jamais! s'écria Santenoge, je préfère la prison de Langres... Marchons, messieurs!

Il fallut toute l'influence du docteur et sa promesse de tout arranger avec son neveu, pour vaincre les scrupules du brigadier. Enfin l'affaire fut terminée et l'argent compté; les gendarmes saluèrent gravement et s'éloignèrent d'un pas cadencé. Manette, s'apercevant de sa toilette par trop sommaire, s'était retirée à son tour au fond de son logis. Denis Brocard et Jean de Santenoge restèrent seuls dans le sentier.

— Docteur Brocard, commença le jeune homme en serrant vigoureusement la main du médecin, je ne vous ferai pas de longues phrases... Je vous dis seulement merci du fond du cœur, et si je puis jamais vous revaloir ce service-là, comptez sur Jean de Santenoge.

— Je suis enchanté d'avoir obligé un galant homme, repartit le docteur, mais je suis vexé d'être arrivé trop tard.

— Que voulez-vous? fit Santenoge d'un air bon enfant, je me suis oublié chez cette pauvre Manette.

— Hum!... la friponne mérite qu'on s'oublie avec elle, quels yeux noirs, quelle poitrine étoffée, quels...

— Comment, interrompit le jeune homme en riant, vous faites donc encore attention à ces choses-là!... Oui, je suis parti trop tard, mais il faut que quelque drôle m'ait trahi... A propos, docteur, savez-vous que vous êtes arrivé là comme une Providence?

— Pur hasard, murmura prudemment l'oncle de Marianne.

Ils avaient repris le sentier de Vireloup. Santenoge marchait le premier en sifflotant, et le docteur, un peu las de sa nuit blanche, les yeux à demi clos, lui emboîtait le pas machinalement.

— Ainsi, reprit Jean tout à coup, vous ne saviez pas que j'étais menacé d'une arrestation?

— Comment l'aurais-je su? Mon aimable neveu et moi, nous ne sympathisons guère, et il ne me fait pas ses confidences.

— Expliquez-moi une chose, demanda Santenoge, passant brusquement d'une idée à une autre, comment ce vilain contrôleur

peut-il être le père d'une aussi charmante fille que Mlle Marianne?

— Oh! celle-là, s'écria Bernard, c'est la mignonne des mignonnes! Tout le portrait de sa mère, qui était ma propre nièce; — fine, enjouée, généreuse, la tête vive et le cœur chaud... C'est une Brocard pur sang.

Une fois sur ce chapitre, le docteur ne tarissait plus, et on atteignit Vireloup avant qu'il eût fini de chanter les louanges de Marianne. En débouchant devant le Châtelot, les premiers objets qu'aperçut Santenoge furent le cabriolet avec ses brancards en l'air et Clairette que le pâtureau promenait au soleil.

— Ah! docteur, fit-il en menaçant Brocard du doigt, vous ne m'avez pas dit la vérité... Vous étiez prévenu du danger qui me menaçait.

— Diantre, murmura le médecin, me voilà pris sans vert... Eh bien, oui, j'avais été informé de la chose.

— Voyons, reprit le jeune homme en riant, soyez moins mystérieux, et nommez-moi la personne charitable qui a, en même temps que vous, des droits à ma reconnaissance.

— Après tout, ce n'est pas un gros secret, repartit Brocard, c'est ma nièce Marianne qui m'a appris par hasard les projets de son père... Alors l'idée m'est venue de jouer un tour à M. Février, j'ai trotté jusqu'à Vireloup, et voilà!

— Ah! c'est Mlle Marianne! s'écria Santenoge...

Puis, rougissant, et avec un peu d'embarras, il ajouta :

— Si vous lui contez le résultat de votre voyage, vous glisserez sur les détails, n'est-ce pas, docteur?

— Comptez sur ma discrétion, répondit Brocard avec un malin clignement d'œil... Et maintenant, mon cher Santenoge, priez votre page d'atteler Clairette; il est grand temps que je regagne mes pénates...

Quand la jument fut attelée, et qu'après un dernier échange de poignées de mains, le docteur fut remonté sur le siège, Jean de Santenoge, au lieu de rentrer au Châtelot, alla s'asseoir sur le tronc d'arbre d'où il avait vu jadis Marianne partir pour Praslay; et longtemps après que le cabriolet cahotant eut disparu derrière les branches, le don Juan de Vireloup resta les pieds dans l'herbe, plongé dans une méditation profonde.

André Theuriet.

(*A suivre.*)

UNE VAGUE

Le temps de compter jusqu'à vingt,
Et voici, net sur ma prunelle,
Gravé profondément en elle,
Ce que d'une vague il advint.

Le flux remontait vers la terre.
Il ventait serré du suroît.
J'observais, immobile et droit,
Du haut d'un rocher solitaire.

Et tous ses aspects épiés,
Rien là ne me distrayant d'elle,
J'en eus l'impression fidèle,
De l'horizon jusqu'à mes pieds.

D'abord, un frisson sur la plaine
De satin vert aux reflets bleus;
Puis un grand pli, large, onduleux,
Que par-dessous gonfle une haleine.

Ensuite, une barre d'acier
Rectiligne et raide d'arête;
Après, un mont à blanche crête
Comme une Alpe avec son glacier.

Soudain, quand de terre elle approche,
C'est un monstre au gosier béant,
Dont les mâchoires de géant
Vont broyer d'un seul coup ma roche.

Non, il s'aplatit, étalé,
Tel un linge mouillé qu'on plaque,
Et la moitié retombe en flaque
Avec un gargouillis râlé.

Mais l'autre, élastique, s'enlève
Comme sur sa queue un serpent.
Tout à coup, long, aigu, coupant,
Rigide, noir, surgit un glaive.

C'est un panache ! Et brin à brin,
Le vent prend sa plume envolée
Qu'il change en averse salée
Dans l'air embrumé de poudrain.

Hallucination ? Mensonge ?
Non pas. Objets réels et clairs,
Images passant en éclairs
Dans la rapidité d'un songe.

Ainsi naquit, vécut, devint
Et mourut, strictement notée,
Cette vague au corps de Protée,
Le temps de compter jusqu'à vingt.

Jean Richepin.

ANGE PITOU

LE CHANTEUR PARISIEN

I

Depuis quelques années, les types qui sortent du vulgaire, qui se signalent par quelque caractère exceptionnel, ont le privilège de passionner l'attention publique et d'intéresser les écrivains épris de ce Paris si ondoyant et si divers en ses aspects. L'excentricité redouble de prix à mesure qu'elle devient plus rare, à mesure que tout se courbe peu à peu sous un niveau factice, que tout rentre dans cette uniformité artificielle qui n'est pas l'ordre, mais en quelque façon la parodie et la caricature de l'ordre. Ce serait même une intéressante étude que d'étudier à leur tour ceux qui ont étudié, et de dresser la liste de tous les érudits et de tous les observateurs qui, depuis Gouriez jusqu'à Vallès, se sont constitués, comme Charles Yriarte et Édouard Fournier, les historiographes de ce monde de la fantaisie, les peintres de ces personnalités bizarres qui captivent à toutes les époques la curiosité de la rue.

Une telle énumération, par exemple, serait forcément incomplète; le champ ouvert à ces recherches est illimité, en effet, et destiné à être défriché par des travailleurs toujours recrutés par le hasard. C'est une rencontre fortuite, une badauderie de promeneur ou de lecteur, une excursion improvisée à travers de vieux livres ou de vieux quartiers, qui fait qu'on s'attache à une de ces figures singulières, qu'on désire avoir quelques détails

sur son passé, connaître le secret de l'individualité qu'on a rencontrée sans la chercher.

C'est ainsi que nous nous sommes intéressé un beau jour à un brave chanteur populaire qui fut un confrère en journalisme aux jours agités de la Révolution : Ange Pitou, dont le nom rappelle un roman de Dumas, mais qui ne commence à être connu de notre génération que depuis la *Fille de madame Angot,* où les auteurs ont esquissé la physionomie de cet original personnage...

Ange Pitou descendait-il, comme il le prétendait, de Pithou, l'intègre et spirituel magistrat, l'un des auteurs de cette *Satire Ménippée* qui valut une armée au Béarnais? La chose n'aurait rien d'étonnant, et dans le chanteur forain nous retrouvons, comme des preuves de filiation, le même bon sens français, la même verve railleuse, la même raison assaisonnée d'esprit mise au service de la même cause. La grande originalité d'Ange Pitou, en effet, fut d'être populaire sans flatter la populace; d'avoir pour le protéger contre les arrestations arbitraires un auditoire exclusivement plébéien, devant lequel chaque matin il raillait les excès et les ridicules de la Révolution...

Il n'avait pas été prêtre, quoi qu'on en ait dit. Lui-même a pris soin de réfuter les légendes qu'on répandit sur son compte dès qu'il fut devenu une célébrité de la place publique, et qui faisaient de lui tantôt un évêque déguisé, tantôt l'homme de confiance de la maison de Rohan; il avait seulement étudié quelque temps dans un séminaire de province. Cela suffit pour le faire traduire devant le tribunal révolutionnaire, où il eut la chance d'être acquitté. Il s'était trouvé alors sans ressources, dans la rue, selon l'expression consacrée, et, regardant cette rue où il était, il s'était dit : Vivons-y! La rue s'appelait la rue Saint-Denis (rue Franciade, en ce temps-là); le soleil de messidor se levait radieux, tempéré encore comme à cinq heures du matin; on était au 1er juillet, *jour d'artichaut,* et Pitou, qui débutait dans le quartier des Halles, put regarder cette singulière désignation comme d'un heureux présage. Il eut sans doute un moment d'hésitation; mais il prit son courage à deux mains, s'appuya à la maison de l'*Homme-Armé,* et se mit à chanter...

Notre virtuose improvisé n'avait nulle raison d'aimer la Révolution, et, pensant à la situation où il était, il fredonna d'abord quelques couplets à allusions sur les misères du moment. En un



clin d'œil, la population travailleuse des Halles, debout depuis longtemps en cette saison, s'empressa autour de lui et rit de bon cœur de cette liberté qui rappelait le temps des rois. Cette chanson, vive et joyeuse en ses allures, apparaissait comme un souvenir d'autrefois, changeait un peu de la pose de tous ces faux Romains, remettait de ce *Ça ira* sinistre qui avait conduit à la guillotine tant de victimes sur lesquelles les commères s'apitoyaient malgré tout. On a beau vociférer que *c'est pour le peuple*, cela vous remue le cœur tout de même, ces vieilles gens à cheveux blancs ou ces prêtres vénérables qui ballottent sur la charrette aux durs cahots tous les jours, tous les jours, excepté quand M. de Robespierre daigne proclamer qu'il y a un Être Suprême.

On encouragea Pitou, on l'applaudit et on le conseilla. Comme elle voyait qu'il s'enrouait sans pouvoir dominer le cercle déjà considérable qui s'était formé autour de lui, une marchande de poisson lui dit en style énergique « qu'un chanteur sans violon chantait comme un pot fêlé ».

En tout cas, la matinée avait été bonne. A sept heures, Pitou allait compter sa recette dans un petit cabaret du quartier; les gens attablés le reconnurent, le fêtèrent et voulurent lui faire un cadeau royal; ils lui offrirent un gros morceau de pain. « Dans ce moment de disette, dit Pitou, ce fut pour moi un gros monceau d'or; en échange je donnai quelques cahiers de chansons. »

La critique de la marchande de poisson trottait malgré tout dans la cervelle de notre chanteur. Un jour, dans un cabaret des Halles, il avisa un de ces musiciens qui, magnifiquement vêtus, faisaient partie de l'escorte du *Grand Suisse*, le célèbre marchand de vulnéraire, auquel Gouriez a donné une placé dans sa galerie d'excentriques. Pitou embaucha le musicien pour jouer du violon, et le lendemain, grâce à cet auxiliaire, il avait réalisé, à sept heures et demie, une recette de quinze cents francs (en assignats probablement).

L'association entre les deux artistes était d'autant plus facile qu'une fois les premières heures du jour écoulées, chacun vaquait à d'autres occupations. Le musicien vendait du vulnéraire; quant à Pitou, il était devenu journaliste : il rédigeait le compte rendu des séances de la Convention pour les *Annales patriotiques et littéraires*, et quelques mois après, le *Tableau de Paris en vaude-*

ville. Le musicien et le chanteur avaient autant à faire l'un que l'autre, le premier avec sa tisane calmante, le second avec ses sages conseils, dans un temps où les coups pleuvaient comme grêle et où tous les esprits avaient la fièvre...

Le succès de Pitou était définitif; il était adoré dans ce quartier des Halles où tous connaissaient le *Chanteur parisien*. Ce nom, nul n'eût songé à le lui disputer, car il définissait bien ce personnage dans lequel s'incarnait le bon sens du vrai Paris, riant désormais de ces Jacobins qui avaient un moment immobilisé la ville tout entière dans la muette épouvante de tant de crimes. A ces chansons, Pitou ajoutait des commentaires improvisés; il soulignait chaque couplet par quelque rapprochement avec les événements du jour; il était un véritable orateur en plein vent : il avait créé en quelque sorte le *Journalisme chanté*. Avant d'aborder la place publique, chaque inspiration nouvelle de cette Muse foraine subissait l'épreuve d'une répétition générale. Les juges du premier degré, comme Pitou nous l'apprend lui-même, étaient « des commères du marché aux poirées qui venaient, avec leurs amoureux affublés du large chapeau blanc et la pipe à la bouche, juger l'improvisation ». Quand Pitou quitta les Halles pour s'installer place Saint-Germain-l'Auxerrois, où la gravure du premier volume du *Chanteur parisien* nous le montre, il fut suivi par son public, auquel se mêla bientôt un élément plus bourgeois. Les élégantes de l'époque n'étaient pas les moins empressées à applaudir ce chanteur aux traits expressifs et fins, à la voix sympathique et sonore, et plus d'une envoyait dès le matin un *officieux* retenir des places pour la séance du soir, quand une séance était annoncée...

Sans doute, ces chansons n'ont plus aujourd'hui le piquant qu'elles avaient alors; il faudrait, pour comprendre le succès qu'elles obtenaient, se reporter à l'époque qui les vit naître, à ces heures où les premières protestations contre tant d'excès ou de folies paraissaient à tous le comble de la hardiesse et du courage. Les *Mandats* avaient pour cet auditoire qui, en fait d'argent, ne connaissait plus que les assignats, un attrait qui n'existe plus pour nous. Tous ces gens affamés ou ruinés écoutaient avidement, malgré le proverbe qui prétend que ventre affamé n'a pas d'oreilles, et tous répétaient avec le chanteur

Prendront-ils? Ne prendront-ils pas?

Les scandaleuses fortunes fondées sur la misère générale, l'agiotage effréné, les vols commis par les accapareurs et les fournisseurs, donnaient une actualité saisissante aux satires du poète de la rue. On l'applaudissait à tout rompre quand, prenant pour thème l'impôt nouveau des patentes, il montrait du doigt des types que chacun reconnaissait.

Sous ce déguisement cynique,
Remets-tu cet adroit voleur,
Fournisseur de la République,
Autrefois simple décrotteur?
Depuis qu'on parle de patentes,
Monsieur dit qu'il n'a plus d'états,
Que la République indulgente
Le classe parmi les forçats!

Une autre fois c'était le père Hilarion qui établissait son *Parallèle entre les abus du Cloître et les abus de* 1793, 94, 95 *et* 96.

Peuple français, peuple de frères,
Souffrez que Père Hilarion,
Turlupiné dans vos parterres,
Vous fasse ici sa motion :
Il vient, sans fiel et sans critique,
Et sans fanatiques desseins,
Comparer tous les capucins
Aux frères de la République.

Nous renonçons à la richesse
Par la loi de notre couvent;
Votre code plein de sagesse
Vous en fait faire tout autant.
Comme dans l'ordre séraphique,
Ne faut-il pas, en vérité,
Faire le vœu de pauvreté
Pour vivre dans la République?

Ainsi chantait Père Hilarion, et la foule faisait chorus. Guéri depuis longtemps de l'enthousiasme des commencements, remis du sentiment d'horreur qui, sous Robespierre, avait empêché presque de penser, on était à cette période de dégrisement où la raison reprend ses droits. On voyait que les abus étaient les mêmes qu'autrefois, que les vices des gens en place étaient pires, et qu'au prix de tant de sang versé on n'était arrivé qu'à changer

un mal tolérable encore contre une misère effroyable. Parmi les femmes de la Halle les plus énergiques à défendre le réactionnaire Pitou, on eût retrouvé beaucoup de celles qui, les premières, avaient marché sur Versailles en octobre...

Souvent encore Pitou, laissant de côté les hontes de ce temps, n'en fustigeait que les ridicules. A propos de ces grandes querelles entre collet rouge et collet noir, de ces puériles questions de costume, de toutes ces modes singulières que *Madame Angot* a fait revivre devant nos contemporains, il écrivait les *Collets noirs*.

Faut-il pour un collet noir,
Pour une perruque blonde,
Pour une toque, un mouchoir,
Bouleverser tout le monde?

On peut, sans être malin,
Vous dire, avec assurance,
Que c'est l'habit d'Arlequin
Qui sied le mieux à la France;

Car le démon de la mode,
Chez nous, du matin au soir,
Fait, défait et raccommode
Collet rouge et blanc et noir.

II

Chez Ange Pitou, le journaliste n'est guère moins intéressant que le chanteur forain. Là encore son originalité consiste à faire servir à la défense du bon sens et de l'honnêteté les procédés employés pour exciter les faubourgs à l'insurrection, à être populaire dans le journal comme il l'a été dans la chanson.

Le Tableau de Paris en vaûdeville est un *canard*. Le *canard* imprimé sur cet horrible papier à chandelle, qui semble se refuser à recevoir ce qu'on veut le contraindre à transmettre, criblé de ces innombrables fautes d'impression qui témoignent du travail hâtif, bâclé pendant qu'on s'égorge et qu'on sonne le tocsin, le *canard* passionné, fiévreux, invraisemblable, fut une des armes de la Montagne.

« Grands détails du siège et de la prise du château des Tuileries, relation des événements du 10 août, découverte d'un complot horrible de Louis XVI trouvé dans ses papiers pour égorger

les bons citoyens. Quatre mille maisons marquées pour être brûlées. »

Ainsi hurlaient tous les colporteurs le lendemain du 10 août, où ce pauvre roi s'était conduit en philanthrope plus qu'en souverain. Et ce sommaire, ainsi haché, scandé par des voix de crieurs et de crieuses fanatiques, comme cette Reine Violet, qui s'était suspendue à la statue de Louis XIV pour la renverser et qui avait été écrasée dans sa chute, semait l'épouvante dans tous les coins de Paris; il retentissait avec la sonorité du tambour battant la générale; il créait cet état de crise aiguë, cette surexcitation nerveuse suivie de prostrations hébétées qui rendit la Terreur possible, qui livra la cité prodigieuse à des savetiers comme Simon, à des ivrognes comme Henriot.

Le *canard* et l'événement qu'il annonçait apparaissaient presque en même temps. Les travailleurs de Maillard abattaient encore de la besogne dans les prisons, qu'à tous les carrefours on criait déjà la plaquette de quelques feuilles où l'on retrouve encore la griffe qui servait de signature à Hébert : « Grands détails de l'exécution de tous les conspirateurs et brigands détenus dans les prisons de l'Abbaye et de la Force. Projet du cy-devant roi de faire égorger le peuple. Mort du cy-devant ministre de Montmorin et de la cy-devant princesse de Lamballe, avec l'explication de leur jugement qu'ils ont subi, et de leur supplice. »

L'*imprimé* avait alors un prestige qu'il n'a plus aujourd'hui, et beaucoup de gens demeuraient convaincus que Louis XVI avait réellement désigné quatre mille maisons pour être brûlées. Sous le rapport de la mise en scène, on peut affirmer que jamais rien au monde n'a été aussi habilement organisé que la Terreur. Cette phraséologie, cette emphase, cette trépidation empoigne encore après tant d'années; bien des historiens ont subi non pas le charme, mais l'affolement de ces heures ardentes; il a fallu la Commune pour qu'on touchât du doigt, en quelque sorte, l'étonnant mélange de scélératesse et de bêtise que cachaient ces draperies théâtrales...

Pitou, avec un brio du diable, pasticha ce vocabulaire de la Montagne, et pour qui connaît le langage révolutionnaire, ses procédés et ses *ficelles*, pour employer le terme exact, rien n'est amusant comme les sommaires de quelques livraisons du *Tableau de Paris en vaudeville.*

« Voilà la grande bataille des Jacobins (1), voilà la grande déroute et la grande bastonnade de leur grand général Sanguinola. — Voilà là grande et funeste victoire des petits muscadins et des grands aristocrates du grand palais Égalité. — Voilà la grande réception fraternelle du grand général Sanguinola dans la grande famille. — Voilà comment la grande famille lui accorda une grande collecte et une grande mention civique dans son grand procès-verbal. — Voilà comment elle lui donna un grand paquet de charpie pour panser son grand bobo. »

Cette charge des ovations qui se décernaient au club des Jacobins est vraiment très drôle et portait très juste. C'était l'ironie française s'attaquant à cette domination terrible, reprenant un à un, pour s'en gausser, tous ces clichés au nom desquels on avait versé tant de sang.

Pitt et Cobourg, agents de Pitt et Cobourg, soudoyés par l'or de Pitt et Cobourg..., vous retrouverez cela à toutes les lignes de l'histoire révolutionnaire. Cette accusation vague, portée souvent par ceux-là mêmes qu'on aurait dû soupçonner les premiers, enveloppait comme d'un suaire anticipé la Vertu, la Vieillesse, la Gloire, et les jetait sur la charrette. Elle avait raison des popularités les mieux établies près d'une populace plus cruelle peut-être qu'aujourd'hui, et certainement plus ignorante et plus facile à tromper.

Pitou prit l'accusation banale, s'en moqua et la retourna spirituellement contre ceux auxquels elle avait si souvent servi.

« Voilà, annonce-t-il, la grande arrivée de Pitt et Cobourg, la grande promenade de ces deux brigands dans Paris, la grande entrée de Pitt et Cobourg aux Jacobins, la belle couronne civique donnée à Cobourg par le président de la société mère. » Et soudain le chanteur intervient et, en de fringants couplets, célèbre Pitt et Cobourg.

Pitt et Cobourg, ces bons garçons,
Sont nos fidèles compagnons.
C'est ce qui nous console;
Et chaque richard, tour à tour,
Est appelé Pitt et Cobourg
Par celui qui le vole.

(1) Pitou fait allusion à une de ces batailles si fréquentes alors entre aristocrates et jacobins, batailles qui avaient pour théâtre le jardin du Palais-Royal, et où l'on se servait d'un gros bâton appelé *une constitution*.

C'est l'originalité de ce recueil, mi-partie discussion, mi-partie chanson, que ce couplet qui tout à coup jette sa note folâtre à travers ces protestations contre les noyades et les échafauds...

Il y a des chefs-d'œuvre dans ce journal qui n'eut que douze numéros. La séance des Jacobins est une merveille que nous voudrions pouvoir reproduire en entier, et toujours le chanteur aide et soutient le publiciste, parodiant la fausse solennité du club montagnard et faisant entonner, entre deux discours bouffons, l'air des Marseillais légèrement modifié.

Allons, enfants de la Courtille,
Le Mardi-gras est arrivé ;
Que sur nos fronts la gaieté brille,
Polichinel l'a commandé.

On ne trouverait pas, dans Paul-Louis Courier, une page qui vaille comme verve *la Mort du genre humain, tragédie en six actes suspendue par le* 9 *thermidor.* « Le théâtre représente une place autour de laquelle on voit deux rangs de guillotines. Au beau milieu est la statue de la Liberté. Sur le côté est la Seine sur laquelle des nautoniers habiles ont disposé des bateaux à soupapes. »

Successivement toute la France s'entre-guillotine, chacun à son tour, ainsi que l'annonce le chœur des premiers arrivants, chantant sur l'*air de Monjourdan :*

Comité de salut public,
Auguste et suprême puissance,
La guillotine est le district
Où tu vas cantonner la France.
Dans six mois, venant à son tour,
Tout ce peuple qui nous regarde,
En pleurant se dira un jour :
Ils ne formaient que l'avant-garde.

Il fallait une énergie peu commune pour s'attaquer à d'aussi puissants adversaires. Le régime de la Terreur, comme on se l'imagine trop volontiers, n'était point tombé avec Robespierre. Tallien, Barras, Fréron, l'ancien collaborateur de Marat, celui qui voulait détruire l'opulente Marseille et l'appeler la *Ville sans nom,* avaient été des proconsuls implacables et ils étaient loin de valoir comme moralité ceux qu'ils avaient renversés non avec

leur conscience, mais avec leur instinct, l'instinct de l'animal qui défend sa vie. Les Thermidoriens, pour la plupart, étaient des jouisseurs sans convictions et sans scrupules qui avaient versé autant de sang que les autres, sans avoir l'excuse du fanatisme. Effrayés de leur passé, ils se demandèrent très froidement si leur intérêt personnel ne leur commandait pas de continuer la Terreur. Fouquier-Tinville put se croire à l'abri de toute poursuite. N'avait-il pas été lui-même un Thermidorien de la dernière heure, en requérant l'application de la loi contre Robespierre, qu'on lui apportait vaincu et blessé? Pendant quelque temps on vit siéger tranquilles à la Convention Carrier, l'ingénieux inventeur des *noyades*, qui, deux jours avant le 9 thermidor, avait fait noyer dans la dernière journée, à Paimbœuf, un pauvre aveugle de soixante-dix ans et deux jeunes filles de quinze ans; Joseph Lebon, qui dînait avec le bourreau; Collot-d'Herbois, qui, à Lyon, avait envoyé quatre mille personnes à la mort pour punir la ville de l'avoir sifflé comme acteur...

Un moment fermée, la société des Jacobins s'était rouverte après s'être en apparence *régénérée,* et tant que subsistait cette seconde Convention, cette citadelle des frères et amis, cette arche sainte de la vraie doctrine montagnarde, la Terreur était encore debout. Les Jacobins, en effet, tenaient Paris et la France à l'aide des innombrables sociétés affiliées qui correspondaient avec la société mère. Quand ces mots prestigieux : *la faction, les factieux, l'austère montagne, les égorgeurs du peuple, les séides des tyrans* eurent perdu leur redoutable puissance, quand les Parisiens réunis dans le jardin Égalité osèrent échanger des quolibets, quand on put rire tout son soûl de ces hideuses tricoteuses, de ces sans-culottes malpropres et même des cinq jours *sans-culottides* — alors ce fut fini... Une huée formidable s'éleva et emporta les Jacobins. Trente muscadins fermèrent à jamais cet antre où s'étaient préparées toutes les *journées* de la Révolution, où tous les orateurs de la Montagne avaient essayé l'effet de leurs discours avant de les prononcer à l'Assemblée, cette salle où l'esprit de Marat revivant dans son buste semblait planer et accuser de *modérantisme* ceux qui se contentaient de cent têtes par jour...

De l'homme soutenez les droits,
Mais sans désobéir aux lois.
Soyez bons patriotes,

Concitoyens, sans vous fâcher,
Cachez ce que l'on doit cacher,
Remettez vos culottes...

Ainsi fredonnait-on dans Paris, et les *sans-culottes*, bafoués partout, allèrent se culotter sans protester.

Pitou eut sa part de cette grande victoire de la grande gaieté française. Plaisanter sur des noyades, des coupeurs de têtes, des charrettes et des échafauds, n'était point chose commode. Le mot de Beaumarchais, cependant, était plus que jamais de circonstance. Il fallait profiter d'une éclaircie pour se hâter de rire, si on ne voulait recommencer à pleurer. Tant qu'on les appela tyrans, les Montagnards furent à craindre; le jour où on leur rit au nez en les traitant de grotesques, ils disparurent.

Si Pitou eût employé son esprit à renverser quelque gouvernement, son nom vivrait dans toutes les mémoires comme le nom de ce Paul-Louis Courier si étrangement surfait : il a combattu l'anarchie, il a servi la cause de l'ordre, et il est oublié de tous. C'est ainsi que nous sommes en France. Il n'est que juste de constater l'intrépidité pleine de bonne humeur dont il fit preuve. Dès le premier numéro du *Tableau de Paris en vaudeville*, il avait nettement formulé son programme.

« Je veux, écrivait-il, chanter et satiriser les coquins, les septembriseurs, les filous, les badauds et les espions, et toute la bande à Cartouche. Je veux dire que Barrère a présidé les Feuillants et les Jacobins, que Carrier a noyé les Nantais, que Fouquier-Tinville se moque de nous, et que l'on veut le sauver et le remettre en place. *Ridendo dicere verum quis vetat?* »

Il ne cachait pas davantage son nom à une époque où les Terroristes, les Septembriseurs, les Noyeurs de Nantes étaient encore maîtres absolus de la situation. Dans une page d'une piquante ironie, il feignait de se faire dénonciateur :

« Au lieu d'embrasser sottement le parti des honnêtes gens, je m'en vais me ranger sous vos drapeaux. Je vais prendre le couteau des septembriseurs ou l'audace de Fouquier-Tinville et je vais dénoncer. Mais combien me donnez-vous? Enfin je vais commencer.

« Je vous dénonce donc les Tallien, les Fréron, les imprimés de la rue Percée, les continuateurs de Brissot et certain brigand auquel votre auguste aréopage a fait grâce. Cet homme, qui n'a

d'autre talent que celui de médire, ne fixe pas le lecteur par l'élégance de son style, mais par sa gaieté et sa franchise. C'est le nommé Louis-Ange Pitou, dit Valanville, né à Moléans, district de Châteaudun, âgé de vingt-sept ans, acquitté au tribunal révolutionnaire le 5 prairial (24 mai 1794), demeurant rue Percée-André-des-Arcs, n° 22. Voici le modèle de ma dénonciation :

« Je l'accuse d'avoir tenu des propos inciviques contre les fripons, contre certaines gens en place qui figureraient mieux à la Grève qu'à leur poste, d'avoir dit que la queue de Robespierre existait encore, d'avoir fait un vaudeville intitulé la *Queue et la tête de ce grand homme*, de travailler à son loisir à un autre ouvrage qui aura pour titre : *Proscription de* 1794; de rimer une autre pièce de théâtre intitulée : l'*Autel de Philène*, ou le *Triomphe de la Vertu;* d'avoir écrit le premier et le second numéro du *Tableau de Paris en vaudeville*, dont je vous fais passer copie, frères et amis du despotisme anarchique. »

Et, à chaque numéro, il donnait l'adresse où il fallait envoyer les communications : à l'*Épilogueur*, 20 et 22, rue Percée-André-des-Arcs; il signait : L. A. Pit., et il ajoutait :

« Comme nous serons obligé de répondre aux aristocrates, aux modérés, aux ennemis du peuple, comme à nos bons amis, les égorgeurs et septembriseurs, ceux qui voudront simplement souscrire pourront s'adresser à tous les brigands de libraires du ci-devant Palais-Royal, et à tous les coquins d'honnêtes gens, de maîtres de poste ou de libraires de la République. »

Le prix de l'abonnement était de trois livres six sols pour douze numéros par mois.

Édouard DRUMONT.

(*A suivre.*)

MONSIEUR LE DUC

Il y a trois ou quatre ans, peut-être bien cinq, un jeune Breton de bonne mine vint à Paris pour faire connaissance avec la capitale, qu'il n'avait jamais vue, et avec le grand monde, où il comptait quelques cousins éloignés qu'il ne connaissait pas. Il achevait de porter le dueil de son père et de sa mère, morts à peu de distance l'un de l'autre; mais son chagrin durait plus que son deuil et il sentait le besoin de se distraire. Vous devinez déjà que ce jeune homme avait bon cœur, une pointe de curiosité et fort peu d'expérience. D'ailleurs il ne manquait pas d'esprit. Quant à la « jolie fortune » qui lui valait de grands saluts de son notaire de Vannes, elle eût, à Paris, fait sourire de pitié un concierge.

Le nouveau débarqué commanda des cartes de visite pour la première fois de sa vie, bien qu'il courût sur ses trente ans. Jusque-là, ces petits morceaux de vélin ne lui avaient été nécessaires ni pour chasser le loup, en décembre, dans la forêt de Loudéac, ni pour pêcher le saumon dans le Scorff, ni pour courir à Corlay sur sa jument *Gâvr' Innis*, ni enfin pour rendre ses devoirs, une fois l'an, à de vieilles tantes qu'il était aussi sûr de trouver chez elles, qu'on est sûr de trouver une carmélite dans son couvent ou un ambassadeur hors de son poste.

Quand il eut ses cartes, sur lesquelles on lisait simplement, sans adjonction titulaire quelconque :

EUDON DE KERCADO

il en déposa une demi-douzaine chez des personnes dont il avait pris

les noms d'après la liste des alliances de sa famille. Celle-ci date modestement de Louis XIII, mais elle y remonte sans éclipse partielle ni totale de généalogie. Dans ces trois siècles on n'a pas ouï dire qu'aucun de ses membres ait passé plus de quinze jours consécutifs à Paris.

Aussi ce nom de Kercado, je dois l'avouer, ne disait pas grand'-chose à personne, si ce n'est à quelques vieux patriarches du Faubourg, possédant sur le bout du doigt la science héraldique, délaissée aujourd'hui comme improductive, quand elle n'est pas gênante. Le grand monde ne ferma pas ses portes au jeune Breton, mais ce fut tout. Dans plusieurs salons, il passa complètement inaperçu. Ailleurs, il fut traité par les douairières d'un air de protection qui n'était pas trop de son goût. Les hommes de sa génération le laissaient de côté, disant qu'on ne pouvait parler de rien avec ce sauvage. Quant aux jeunes femmes, les unes lui firent peur avec leurs allures par trop modernes; il effraya les autres par sa haute mine froide, non puritaine, mais un peu triste, et par ses grands saluts qui sentaient encore l'escalier du Parlement de Rennes.

Enfin les jeunes filles qu il eut l'honneur de faire danser se moquèrent de sa politesse trop grande, de son français dépourvu d'argot, des gants qu'il s'obstinait à porter en toute rencontre, et de sa façon arriérée de remorquer ses valseuses à longueur de bras. Aujourd'hui, chacun le sait, la remorque est remplacée par le grappin d'abordage.

Eudon ne mit pas longtemps à se rendre compte de son insuccès. Dans cette occasion, il fit voir qu'il avait du sang de Breton dans les veines.

— C'est ainsi que m'accueille la bonne société, se dit-il un soir en rentrant chez lui; fort bien! j'irai dans l'autre.

II

Cet émigré d'un nouveau genre tint parole. Un mois après on l'annonçait dans les salons hérissés de noms si bizarres, que celui de Kercado y semblait harmonieux ou même décoloré. Il était devenu joueur, poseur, oseur et embouché comme une romance de l'Horloge. Il tutoyait des amis auxquels, jadis, il

n'eût pas confié, pour la mettre à la poste, une enveloppe contenant deux francs de timbres. Enfin, s'il avait eu seulement cent mille livres de rente, il aurait été l'un des quatre ou cinq jeunes favoris du sort dont on parle à Paris.

Mais il s'en fallait des quatre cinquièmes environ qu'il fût aussi riche et, du train qu'il y allait, on pouvait prédire qu'il s'en faudrait bientôt du tout au tout. Il connut les ennuis d'argent, d'autant plus terribles pour ce faux mauvais sujet qu'il respectait encore sa parole à l'égal d'un sacrement, et craignait encore les huissiers à l'égal du diable.

Un jour il dut s'avouer qu'il n'avait plus le choix qu'entre le suicide et le mariage. Ses principes religieux ne lui permettaient pas d'hésiter. Il choisit le mariage, mais comme il ne brillait point par l'intrigue, il prit, pour rabattre le gibier, son amé et féal baron Anatole de La Canche, un ci-devant jeune homme, riche en expérience, pauvre en illusions, connaissant une moitié de Paris et toujours prêt à faire comme s'il connaissait l'autre; en somme, auxiliaire de valeur, qu'il était plus facile de prendre sans un louis dans sa poche que sans une idée dans sa tête.

Aussitôt commença la revue d'appel des héritières. La semaine ne s'était pas passée que l'infortuné Breton avait subi trois entrevues... et autant d'échecs. Il ne put se tenir d'en exprimer au baron sa surprise indignée.

— Le mal, répondit ce dernier, ne vient pas de ta personne, qui est, au contraire, pour faire prime sur le marché, mais de ton nom. Il est aussi dur à prononcer que peu décoratif. Les épiciers des deux rives de l'Océan avec qui nous avons affaire ne sont pas séduits par la perspective de voir leur fille s'appeler : M[me] Eudon de Kercado. On ne s'appelle pas Eudon, que diable!

— Je voudrais m'appeler Anatole, mais il n'est plus temps.

— Et puis pas de titre!...

— Baron, mon ami, tout le monde n'a pas eu, comme toi, la chance de devoir le jour à l'apothicaire de Louis-Philippe.

— Tu peux te moquer; mais je le répète : point de titre, point d'héritière.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas l'héritière, toi qui as le titre?

— Parce que je ne suis que baron. Ah! si le roi nous avait faits seulement marquis!

— Ton père n'aura pas visé assez haut.

— Kercado ! ces plaisanteries... Mais patience ! La soif et la faim me vengeront de toi.

— Hélas ! Je ne demande qu'à manger et qu'à boire.

— Alors, un titre.

— Je n'en ai point.

— Prends-en un.

— Je te connais ! Tu m'écraserais de ton mépris, et, franchement, ce serait dur.

— En ce cas, achète.

Pour être juste, Kercado ne se laissa point persuader du premier coup. Certes j'aurais préféré pour sa gloire qu'il retournât stoïquement habiter ses terres ; mais un émule de Succi n'aurait pu vivre là, grâce aux hypothèques et aux ventes, qu'avec des prodiges d'économie. Un jour, lassé, affamé, entortillé tout à la fois, Eudon céda et consentit à être duc. Le baron, lui, voulait qu'on allât jusqu'à la couronne fermée, mais il ne put triompher des refus de son ami qui, au fond, était modeste.

— Duc, c'est déjà beaucoup, disait Eudon. Si marquis pouvait suffire !

— Autant rester Kercado. Une femme, aujourd'hui, considère comme une chose très ordinaire d'être duchesse. Toutes les héroïnes des romans qu'on lui fait lire le sont. Rabusson ne veut plus de marquises, tout au plus pour ses héroïnes de deuxième classe, voire même pour ses rôles sacrifiés de femmes honnêtes.

— Adonc, ma femme sera duchesse. Toutefois j'aimerais que, sous le rapport de la vertu, elle ne fût pas même marquise. Mais, mon ami, que d'argent cela va me coûter !

— Sois tranquille. Tu rentreras dans tes fonds.

Je ne m'attarderai point à décrire les moyens à prendre pour devenir duc, de nos jours, aussi bien que marquis ou comte. On ne trouve guère de gens qui n'aient passé par là ou qui ne soient actuellement en instance. Kercado, qui n'avait pas l'échine souple et qui était encore imbu de certains préjugés, trouva particulièrement pénibles et répugnantes les démarches dont l'intervention active de son ami ne put entièrement l'affranchir. Enfin, un beau jour, il se réveilla duc, duc de quelque chose dont j'ai oublié le nom; mais il était urgent que la future duchesse ne perdît point de temps, si elle voulait s'épargner l'obligation pénible d'aller chercher son noble époux à l'Hospitalité de nuit, faute de meilleure résidence.

Toutefois, dans les vingt-quatre heures qui suivirent son élévation, Kercado reconnut la sagesse des conseils pleins d'expérience de son ami. D'abord, avec leur intelligence ordinaire, les fournisseurs parisiens qui n'auraient pas fait crédit d'une paire de gants au gentilhomme français, porteur d'un nom honoré dans sa province, devinrent confiants, obséquieux, empressés pour cette façon de grand seigneur étranger, sorti nul n'aurait pu dire d'où. Le nouveau duc, s'il en avait eu la moindre envie, aurait pu passer la Manche avec la moitié des bijoux de la rue de la Paix dans sa valise. Même son valet de chambre, qu'il eut la philosophie de garder, redevint respectueux et ne souffla plus mot des arriérés de ses gages.

Au bout d'un mois, Eudon ne pouvait plus suffire aux invitations. Toutes les maîtresses de maison bistrées, jaunes et même noires du nord-ouest de Paris se l'arrachaient pour elles-mêmes, ou lui jetaient provisoirement leurs filles à la tête. Il se laissait faire avec un sourire affable de grand seigneur; mais, averti par des exemples fameux, il partageait avec Anatole le travail difficile des renseignements à prendre.

— Charge-toi de vérifier les dots, disait-il à son ami. Je garde pour moi l'examen des casiers judiciaires.

— Si tu veux tout avoir, nous n'en finirons pas, répondait le baron.

Le fait est que les choses ne marchaient pas vite. Tantôt Anatole ne trouvait pas assez chez le notaire; tantôt Eudon trouvait trop à la préfecture de police. A ce train-là, monsieur le duc risquait fort d'être le premier et le dernier de sa maison.

Sur ces entrefaites, le hasard vint à son aide.

Un reporter mondain fit, à propos de ce duché tout neuf, quelques mauvaises plaisanteries dans son Courrier de Paris. Kercado, mécontent, provoqua le journaliste, fut blessé et eut six semaines de repos obligatoire pour faire, sur la situation, un retour qui n'était pas sans amertume.

Son confident dissipa cette mélancolie en entrant un jour chez lui avec une corbeille pleine de cartes aux noms barbares, laissées par des visiteurs d'autant plus sympathiques au blessé, que la plupart risquaient d'avoir à se battre, du jour au lendemain, pour une cause analogue.

— Allons! console-toi, fit Anatole en remuant cette salade. La future duchesse est là-dedans; il ne s'agit que de l'en faire sortir. Et maintenant que tu es guéri, au travail!

III

La première sortie du convalescent fut pour porter l'expression de sa gratitude au médecin qui l'avait guéri. C'était d'ailleurs tout ce qu'il pouvait lui porter pour l'instant, mais le reste viendrait avec l'héritière, *Deo juvante*.

Dans le salon d'attente, Eudon ne trouva qu'une façon de dame de compagnie escortant une ravissante petite personne blonde qui, s'il fallait en croire les roses de ses joues, venait là moins pour acheter de la santé que pour en vendre. L'air simple et bon, beaux yeux pétillants de décision et d'intelligence, taille de nymphe, main de princesse, voilà le signalement de l'inconnue. Inconnue pour vous, lecteur, mais pas pour le Breton qui reconnut aussitôt Mlle Henriette Estibo, fille d'un notaire des plus considérés de Paris, avec laquelle il s'était rencontré quelquefois dans l'*ancien monde* — pour parler comme lui — au temps qu'il y allait. C'était une des deux ou trois jeunes filles qui ne s'étaient jamais moquées de Kercado, car elle ne se moquait de personne, et, pour la rareté du fait, il s'était toujours souvenu d'elle avec reconnaissance. Ils se retrouvèrent comme deux anciens amis séparés depuis longtemps, et la rencontre les charma l'un et l'autre. La jeune personne avait fort embelli. Quant à Eudon, il était encore un peu pâle et avait conservé son bras en écharpe, par politesse pour le médecin. La pâleur et l'écharpe d'un côté, de l'autre la main, la taille, les yeux et le reste; voilà nos deux personnages fort désireux de renouer tout à fait connaissance.

Pour commencer, Mlle Estibo demanda quel accident avait mis son ex-danseur en si fâcheux état. Le Breton répondit qu'il s'était battu, et, du coup, la sensible Henriette se trouva toute tremblante. Elle dit gravement, pour ne pas trop laisser voir son émotion :

— Le duel, à mon humble avis, est une chose ridicule ou sublime, selon que son motif est ou n'est pas digne du sacrifice de deux existences.

Avouez que, pour une fille de notaire, la phrase était assez dégourdie.

— Vous parlez comme une héroïne d'autrefois, fit Eudon en

s'inclinant. Vous m'absoudrez, alors, car je me suis battu pour laver une insulte au nom que je porte.

L'héroïne, peu au courant de l'histoire contemporaine, ignorait que Kercado fût monté en grade nobiliaire et eût changé de nom. Elle déclara fièrement qu'elle l'approuvait. Je crois qu'au fond, sans s'en rendre compte, elle l'approuvait surtout de ne s'être point battu pour une femme — une autre femme qu'elle, s'entend.

Alors on se mit à causer de sujets moins belliqueux. Mlle Estibo raconta que son père était mort depuis deux ans, circonstance que le nouveau duc ignorait. Depuis longtemps, le malheureux fréquentait moins le monde des notaires que celui des usuriers, lesquels ne meurent jamais, ainsi qu'on sait.

Eudon apprit également que son interlocutrice vivait assez retirée du monde, entre sa dame de compagnie, Mme Préval ici présente, et son tuteur, un vieil oncle rhumatisant pour lequel sa nièce venait consulter. Cependant, tous les samedis, on recevait quelques personnes.

Vous jugez bien que, le samedi suivant, le nombre de ces personnes privilégiées s'augmenta d'une unité. Henriette présenta le nouveau venu à son oncle sous le nom de M. de Kercado et, par une sorte de pudeur respectueuse pour sa famille, le nouveau venu jugea convenable de ne point réclamer. Il fut et resta Kercado, se montra ce qu'il était au fond, c'est-à-dire le plus simple des hommes, et plut à tout le monde, à commencer par la jeune maîtresse de maison. Entre nous, il avait pris pour cela quelque peine, s'étant assuré par une enquête sommaire que cette intéressante orpheline possédait un peu plus de deux millions de dot.

La suite se devine. Eudon poussa la pointe, animé par les deux stimulants les plus forts qui existent : l'amour et la faim. Car il aimait Henriette, il l'aimait tout de bon, et, de son côté, la jeune fille accueillait Kercado — il avait la coquetterie de vouloir être aimé sous ce nom modeste, avec une faveur qu'il était difficile de mettre uniquement sur le compte de la bonne éducation.

Le jour vint où, le terrain semblant préparé, il devenait opportun de faire faire à la question un pas décisif. Le tuteur paraissait conquis ; Mme Préval, restée romanesque sous ses cheveux gris, était folle du chevaleresque Breton et ne s'en cachait plus.

Henriette s'en cachait davantage, mais il était aisé de voir que le petit Dieu malin n'y perdait pas grand' chose.

Dans la prévision des événements futurs, Eudon avait présenté dans la maison le baron de La Canche, son ambassadeur accrédité. En diplomate de valeur, celui-ci avait fait peau neuve et s'était donné des airs de vieux vidame. Il parlait peu et bien, prenait du tabac et s'endormait volontiers dans son fauteuil après le dîner, où il n'avait bu que de l'eau « à cause de ses rhumatismes ».

Le jour où il porta la parole au nom de son client, il fut magnifique, et le tuteur a déclaré depuis avoir vu rarement quelqu'un qui sentît d'aussi loin son gentilhomme. Aux premiers mots qu'il prononça, l'oncle d'Henriette l'interrompit par ces mots :

— Monsieur le baron, je suis trop franc pour ne pas vous dire que je m'attendais à votre démarche. Quant à ma réponse, il n'était sans doute pas dans vos prévisions de l'avoir aujourd'hui. Elle vous sera donnée avant peu et je me garderai bien de vous la faire pressentir. Ma nièce vient d'être majeure et c'est à elle de décider. Toutefois, je suis heureux de convenir avec vous qu'une seule difficulté peut être soulevée, mais elle est grave. Nous avons cent bonnes mille livres de rente, et...

— Vieux Philistin ! c'est là que je t'attendais, se dit Anatole en souriant dans sa moustache.

Il répondit tout haut :

— Dieu me garde, cher Monsieur, de discuter les chiffres des deux fortunes. Mais il est des avantages de nature à décider une jeune femme ayant les goûts naturellement élevés qui distinguent Mlle Estibo. Avec sa modestie — trop grande peut-être — mon ami vous a caché un détail dont d'autres se fussent targués dès le premier jour. Ce grand cœur ne voulait être aimé que pour lui-même !

— Diantre! monsieur le baron, si vous m'apprenez que votre client dissimule sa richesse, je crois, en effet, que nous pouvons commander les violons.

— L'argent n'est pas tout en ce monde. Que diriez-vous si je vous apprenais que vous serez l'oncle d'une duchesse?

A ces mots, l'ambassadeur tira de sa poche un brevet de parchemin qui avait tout au moins l'avantage de se pouvoir déchiffrer sans qu'on eût passé par l'école des Chartes. Aussi le tuteur eut-il bientôt fait d'arriver à la dernière ligne. Le temps de po-

ser quelques questions, et il parut complètement éclairé. Il se leva solennellement ; toute sa contenance était changée.

— Veuillez dire à M. le duc, prononça-t-il avec emphase, que j'aurai l'honneur de lui faire parvenir avant peu la réponse de ma nièce.

La réponse promise arriva dès le lendemain : Anatole était justement près de son ami quand elle fut remise.

— Ces bons bourgeois n'ont pas traîné en longueur, dit-il. Malepeste ! la future ne veut pas perdre vingt-quatre heures du temps qui lui reste à s'appeler *madame la duchesse* ici-bas. Allons ! lis.

Voici ce qu'écrivait le tuteur :

« Monsieur le duc,

« Ma nièce et pupille eût accepté, j'ai tout lieu de le croire, « l'honneur de porter le nom de Kercado, sous lequel nous avons « eu le plaisir de vous recevoir souvent.

« Mais, élevée dans des goûts simples et dans le respect de « certains souvenirs auxquels, dans notre famille, on attache un « prix exagéré peut-être, la fille de mon frère craint de n'être « pas faite pour porter un titre qui la mettrait en butte à des « commentaires dont vous avez pu apprécier la malignité.

« Elle me charge de vous exprimer ses regrets, auxquels j'ai « l'honneur de joindre, monsieur le duc..., etc... »

Léon de Tinseau

LA QUENOUILLE

Cette année-là, les troupeaux de la ferme de Roquebrune descendirent de la montagne plus tôt que d'habitude...

Pourtant, Pierrou, parmi ceux du pays, était toujours le dernier à dévaler des burons ; ce qui faisait dire, chaque automne, lorsque son bétail gagnait l'étable, que *le loup devait être proche!* Et puis, malgré la neige qui poudrait le Puy Griou, et les brumes dont s'encapuchonnait le Plomb du Cantal, les bêtes n'avaient pas eu à souffrir du froid, l'arrière-saison était tendre encore...

Mais, cette fois, le farouche buronnier, qui semblait ne jamais rentrer au village qu'à regret, avait hâte d'hiverner...

Au printemps, lors du départ pour le *Mazut* — tandis que, sous la conduite du berger et du valet second, les bêtes (sans qu'il fût besoin de l'aiguillon ni du chien) se mettaient en route tumultueusement, dans une sonnerie de clochettes et de grelots, joyeuses, pressées de cette impatience qui les fait beugler, inquiètes, et rompre leurs attaches, aux primes senteurs d'avril, — Pierrou s'était arrêté à la porte de l'auberge, signalée par une branche de sapin.

Oh ! pas pour boire ! mais pour dire à la Catinette...

Justement, elle était seule, qui riait et fredonnait, occupée à rapiécer un vêtement.

Alors, Pierrou n'osa plus. Cependant il s'était juré qu'il aurait du courage : il n'y avait plus de délai possible ! Mais ne se promettait-il pas d'être hardi depuis six mois : en vain ! Au sortir de chaque veillée, tout l'hiver, il s'affirmait que le lendemain ne s'écoulerait pas sans que... ; et il avait tant reculé que le moment de partir tombait, et qu'il n'avait pas parlé...

Enfin, il avait ramassé toute son audace; mais il avait beau vouloir, il ne pouvait pas, et, comme aux précédentes tentatives, il restait muet; dans la honte de sentir qu'il ne pourrait jamais, il se résigna, murmura :

— *Adisias* (adieu).

— Pierrou s'en va? Pierrou remonte au ciel, plaisanta la jeune fille; déjà?

A ce mot aimable, brusquement il se décida :

— Oui, mais avant, faut que je te dise quelque chose...

— Quoi?

— Je t'aime bien...

Et de peur, s'il n'achevait du coup, de ne jamais terminer, il lança, d'un jet :

— Si tu veux, nous nous marierons après la Saint-Martin, où finit mon engagement. J'ai trois ans de gages de côté. Je louerai *un bien*. Tu seras heureuse. Dis-moi?

— Tu causes bien quand tu t'y mets, répondit la Catinette, habituée aux déclarations incessantes des jeunes gens du bourg. Tu ne t'aventures pas souvent, mais quand tu pars... c'est du bon, Pierrounel...

Une voix appelait :

— Mais le père me sonne; adisias.

— Nous nous marierons? répétait Pierrou.

— Ah! le fou, le fou, esquiva-t-elle.

— Nous nous marierons, insistait-il.

— Nous reparlerons de ça l'hiver, répondit la Catinette. — Sérieuse? ou moqueuse? sait-on jamais! — Et, sans plus, elle s'échappa, jetant au buronnier la fleur qu'elle mâchonnait de ses dents blanches comme une caillée de lait, de ses lèvres pourpres comme la digitale...

Fou! Pierrou le devint.

Il crut à un aveu, à une promesse, à un consentement! Il inséra dans son paroissien, aux feuillets de sa prière quotidienne, la fleur, — qui pour lui fleurait bon l'espoir, — que la Catinette lui avait jetée sans penser, par manière de plaisanterie, par jeu de gamine, et la phrase évasive, ironique peut-être: « Nous reparlerons de ça », s'inscrivait indélébile dans son esprit, et ce rire de ces lèvres que sa déclaration n'avait pas fâchées, — ce rire tintait aux oreilles du buronnier, tout le long du jour, comme un carillon de joie et de délices!

D'ailleurs, pourquoi n'eût-elle pas consenti? Pierrou touchait de forts gages; les maîtres le jugeaient le meilleur fromager de la vallée de Cère, et la Catinette était pauvre, sans la plus petite légitime.

Le rude garçon n'avait donc pas à craindre un refus intéressé.

Aussi nul doute n'atteignit sa foi: cette fleur et cet éclat de rire (comme la Catinette en prodiguait sans réflexion aux jeunes hommes du bourg, qui lui volaient, devant son père, si elle ne les offrait pas, la fleur de son corsage, et baisaient les fossettes de sa joue, après la *bourrée*, selon la coutume) pour Pierrou, sur la montagne six mois l'an, candide et sombre, toujours à l'écart de la jeunesse, ces choses banales, une fleur, un sourire, au lieu des lèvres closes, du front sévère qu'il redoutait, ce fut, par le grossissement d'une imagination exaltée dans le rêve et la solitude, mieux qu'une promesse et qu'un aveu, un pacte irrécusable.

Ces six mois sur les sommets, au bord du ciel, hanté du seul vol inquiétant des aigles au-dessus de la bergerie, ces six mois maintenant, les yeux de Pierrou cessèrent de voguer là-haut, comme jadis, dans l'océan d'azur, à la remorque des gros nuages qui glissent dans l'éther comme de pâles vaisseaux fantomatiques: ces six mois, Pierrou les vécut les regards pointés vers la plaine, par les pentes et les vallons, dans la direction du village, — d'où il supposait peut-être que montaient vers lui les regards réciproques de la Catinette; et sa mémoire ruminait les moindres événements du passé, des menus faits, des paroles futiles, des coïncidences innocentes, qui devenaient pour son cerveau fruste des indices irréfutables, des preuves graves, des affirmations, des volontés: elle l'avait remercié d'une voix si douce, un jour, pour ce nid de bouvreuils, un autre, pour être allé lui tirer de l'eau à la *font*, et quand il lui avait rapporté plein son mouchoir de poires de la foire d'Aurillac. Même une fois, elle avait avancé:

— Quel brave mari tu ferais, Pierrou!

Surtout, il se rappelait la joie éclatante qu'elle avait manifestée de recevoir une quenouille comme pas une fille ne pouvait se vanter de posséder la pareille, sur tout le parcours de la rivière. Il l'avait coupée d'un buisson de mai, une épine, fine et forte, durcie au four, embellie de cuivres découpés, tout le manche creusé, fouillé, des oiseaux, des feuillages, avec son nom à elle, la Catinette, le travail patient d'un hiver où il avait cumulé ses

talents de fils de sabotier, de pâtre expert à travailler le bois pour se distraire, de montagnard inventif par tant d'heures inoccupées, où il avait concentré toute sa pensée et toute la tendresse vierge de son âme...

Ainsi, peu à peu, le sentiment couvé tout un hiver, l'amour qui avait débuté par l'infiniment petit d'une fleur jetée, d'un rire facile, d'une phrase équivoque, progressait, emplissait le cœur de Pierrou, débordait de son être, bouleversait sa vie, éclatait en passion désormais invincible ; comme au lointain mystérieux des âges le noyau de feu initial qui peu à peu avait soulevé l'écorce terrestre, gonflé les montagnes, projeté vers l'espace ces coulées de laves des volcans sur les cratères éteints desquels errait par les aubes et les crépuscules la silhouette, découpée sur l'infini, du buronnier...

Et comprenez-vous maintenant les raisons pourquoi Pierrou avait hâte d'hiverner ?

La montée aux Burons, à l'avènement des jours tièdes, et, sur leur déclin, la descente, font date chez les montagnards.

On accourt sur la route. L'aïeul se soulève du banc de pierre où, comme pétrifié, il s'immobilise, les après-midi, à s'imprégner, à faire provision pour le long hiver des suprêmes rayons de l'automne. Les femmes délaissent leur sempiternel tricot. Les enfants, pas rassurés, se drapent dans la jupe, le tablier maternels. Les fermiers saluent au passage les riches laitières reconnues :

— Ho ! la Rougeotte...

— Vois la Grise...

Mais il y a du neuf ; on dénombre les têtes dont le bétail s'est accrû : des veaux, des génisses, venus au monde sur les plateaux déserts, qui s'effarent de ce concours insolite d'humains.

Le chien du berger va et vient le long de la colonne, les poils droits comme des pointes, les yeux ardents, harcelant de ses abois la caravane, mordillant les retardataires qui stationnent devant chaque grange, chaque cour, dans une reconnaissance lente des lieux.

Sur la place, les servantes s'interrompent de faire reluire leurs seaux de cuivre tant que dure le défilé.

Même la *menette* entr'ouvre les fenêtres de la cure, et le bedeau retarde de sonner l'angélus...

Mais personne ne se montre sur le pas de l'auberge.

La Catinette n'est pas là pour faire fête au buronnier, elle que les yeux de Pierrou cherchent uniquement.

A la soupe du soir, Pierrou laisse son écuelle pleine ; les vachers et les pâtres qui savent son humeur dure, son habitude de se taire, ne remarquent pas la fièvre de ses yeux, la tristesse de son visage ; ils content des folies, énumèrent les plaisirs de la foire qui vient, la danse, le vin chaud, les châtaignes, et puis la noce de la Catinette...

— La Catinette?...

— Mais oui, avec le maître bouvier des Esclars... Ils étaient à la ville aujourd'hui pour la parure...

Oh ! que le cœur de Pierrou a mal!...

Il gagne l'auberge ; il entend la musette, la voix d'un *cabrettaïre* (joueur de cabrette, musette).

Naï in capelou di paillo
M'y manquo ly courdou,
Galant, mitté lou y, yo vous en praio,
Jo faré ticon ma per vou.

J'ai un chapeau de paille
Il m'y manque le cordon,
Galant, mettez-l'y, je vous en prie,
Je ferai quelque chose autre pour vous...

Et les danseurs s'embrassent : la Catinette, le maître bouvier...

Elle aperçoit Pierrou qui entre, elle l'accueille gentiment, l'interpelle, la joue enflammée de plaisir, avec ce rire sans fin à ses lèvres — son rire à tous — que le buronnier a cru naguère un rire pour lui !

— Ah ! Pierrou ! Le loup t'a chassé de Roquebrune ? Que bois-tu ? C'est le père qui invite...

Il vide son verre, et va se tapir au fond de la cheminée obscure, où séjourne un peu de feu, gros comme une noix sous la cendre ; et de là, contemple la Catinette, *qui vire des bourrées*, infatigablement, avec son promis...

Il détourne la vue ; il souffre trop de la voir au bras de l'autre, — si bravement parée, d'un ruban de velours noir d'où se balance sur sa poitrine la croix d'or des fiancées, un bouquet à son corsage et les lèvres fleuries du rire vivace de jadis.

Il a peur de pleurer.

Alors il feint d'arranger le feu et, par contenance, comme la Catinette dispose une botte de broussailles sur les cheñêts, il lui demande le croc pour tisonner...

Le cabrettaïre juché avec sa chaise sur une table, recommence à gonfler sa musette... Vite, sans la patience de chercher le croc, la jeune fille défait d'un clou où elle est appendue la quenouille de Pierrou, dont elle se sert pour remuer, comme d'un bois quelconque, qu'elle met ensuite aux mains du malheureux garçon, et retourne précipitamment à son cavalier...

— Oh, Catinette! murmure sourdement Pierrou, et, machinal, il active ou ralentit la flambée du bout de la quenouille, bientôt brûlée à demi ; et il fait nuit dans sa tête, froid dans son cœur, comme si l'*écir* — la tempête glacée, le tourbillon de neige — avait fondu sur lui ; la nuit avance, la flamme baisse, l'âtre est moins clair ; Pierrou persiste à remuer la cendre, tandis que se brouillent dans sa mémoire les remembrances de ses vieux espoirs...

Et ces genêts, où la quenouille est aux deux tiers consumée, ces genêts dont la vive lueur illumine la salle, et les couples, n'est-ce pas, pour Pierrou, le bûcher de ses rêves?...

On le hèle ; il se dresse, vient trinquer, et sort, tandis que la voix du musicien continue :

Io sabo ina chanson
Plina di minsounso
Et si diso ina berta
Bolé bi qui mi pinso...

Je sais une chanson
Pleine de mensonges,
Et si je dis une vérité,
Je veux bien être pendu...

A la sortie du bourg, dans le ravin que suit la route à pic, la rivière tombe en cascade, d'une hauteur de trente mètres ; la chute des eaux a creusé dans le roc une cuve profonde où des bouviers qui pêchaient la truite découvrirent un matin le cadavre du buronnier de Roquebrune.

On crut à quelque faux pas.

Pierrou étreignait, de sa main roide, un morceau de bois calciné : tout ce qui restait de la quenouille.

Jean AJALBERT.

LES DEMOISELLES DU MAJOR

— Cependant, mon colonel...

— Allons donc, Monsieur Triadol! c'est toujours la même antienne... L'inspection générale approche, et vous ne vous occupez de rien... Vous ne vérifiez pas une seule paperasse... La comptabilité du régiment est ridiculement tenue. Que diable! on fait son service ou on s'en va!... Je ne connais que ça, moi!

Et le colonel continuait sa semonce exaspérée, dans la vaste cour de la caserne où les sergents-majors attendaient l'heure du rapport. Il s'arrêtait, croisait les bras, heurtait de machinales poussées les pierrailles éparses sur le sol craquelé par l'accablante chaleur de juillet, marchait d'une traînante allure de flânerie, scandait les paroles de gestes saccadés. Le pauvre major Triadol l'écoutait tranquillement, balbutiait des bouts de phrases banales, ne trouvant rien à répondre dans sa gorge desséchée. Il n'osait essuyer les larges gouttes de sueur qui coulaient le long de ses joues pâteuses. Derrière eux, leurs ombres dansaient comiquement une sarabande drôle, arrondissant encore la silhouette paisible et les contours alourdis du major, caricaturant la mimique rageuse du colonel en un sautillement de marionnette mécanique. Et, tandis que l'autre s'égosillait et se déhanchait, Triadol, très calme, regardait à la dérobée le cadran morne de l'horloge. Il pensait à sa petite maison du faubourg Sainte-Croix, avec son jardin plein de tournesols en fleurs et la rivière qui frissonnait tout près, derrière les arbres, figée dans une paresse heureuse, rayée de chalands comme un canal de vieille ville flamande. Il se voyait, les pieds dans ses pantoufles, débraillé, la tunique déboutonnée, feuilletant ses chers bouquins, noircissant des cahiers, de savantes équations, d'épures

informes qu'il recommençait ainsi qu'un écolier. Qu'on était bien là! Les persiennes entrecloses répandaient à travers la chambre un demi-jour blond : — une lumière de convalescent d'une douceur endormante. Des bouffées de vent imprégnaient l'atmosphère chaude de toute la fraîcheur des eaux effleurées, de l'odeur des herbes qui flambaient sous le ciel embrasé. Il entendait ses filles qui étudiaient au piano une sonate à quatre mains. Ne pouvait-on pas le laisser vivre en paix et donner des signatures sans contrôle ? Et depuis les années qu'il usait son corps à toutes les besognes commandées, n'avait-il pas le droit de prendre enfin quelque repos?

Aussi, chaque matin, avant le rapport, la même scène recommençait, comme ces invariables farces de Guignol, où Polichinelle bâtonne le commissaire. Et les soldats disaient à mi-voix :

— V'là la foire d'empoigne qui repique! Le gros père n'est rien à la noce!

Le major Triadol n'avait plus, en effet, qu'une ambition au cœur, qu'un désir immense, douloureux, dont l'irréalisation le torturait péniblement. Il chérissait ses deux filles d'une adoration infiniment bonne. Elles étaient tout pour lui. Elles lui apparaissaient belles à miracle, ces jumelles pareillement laides, avec leurs yeux de porcelaine incolore, leurs bandeaux fades collés au front comme des étoupes mouillées, leur nez long, leurs lèvres flasques, sans dessin, qui semblaient mortes et closes aux baisers d'amour, et leurs formes anguleuses telles que les tiges minces des plantes hâtivement poussées dans l'ombre. Il eût consenti à casser des cailloux sur les grandes routes afin qu'elles fussent heureuses. Il ne souhaitait qu'une chose : — les marier à d'honnêtes gens qui les aimeraient et le remplaceraient. Mais la mère était morte sans laisser un sou. Il ne possédait que ses appointements de commandant. Et, bien qu'il se privât des moindres distractions, qu'il ne mît jamais les pieds au café, et qu'il eût même cessé de fumer, les économies mensuelles n'étaient pas lourdes. La dot des demoiselles Triadol restait dérisoire et n'atteignait seulement pas le maigre chiffre des dots réglementaires que l'État exige dans les mariages d'officiers. Alors, le père tourmenté par son idée fixe, désolé de voir les années s'ajouter inflexiblement aux années, avait, comme tant d'autres déshérités, qui cherchent âprement la pierre philoso-

phale, rêvé une invention merveilleuse qui l'enrichirait, qui lui permettrait de donner à ses chères enfants des poignées d'or. Il se remit aux études oubliées avec une frénésie maladive. Il veillait des nuits entières, compulsant les algèbres et la mécanique, copiant les machines, comparant les forces utilisées, absorbé par les découvertes fabuleuses d'Édison. Il verrouillait sa porte pour ne pas être dérangé par les plantons. Les secrétaires signaient les paperasses administratives. Ils dépouillaient la correspondance. Ils répondaient aux lettres et rédigeaient les rapports. Le major poursuivait, sans se décourager, l'œuvre qu'il avait entreprise. Il rayonnait, croyant enfin avoir gagné sa difficile partie. Il avait commencé les plans d'une énorme machine agricole, une *laboureuse* à vapeur, qui, par un système ingénieux, pouvait être transformée, le temps des moissons venu, en *batteuse*. Il songeait à acheter un brevet. Et pendant les repas, il expliquait son idée à ses filles, il leur communiquait sa belle confiance, sa joie revenue et toutes ses imaginations enthousiastes.

— Vous verrez, vous verrez, radotait-il. Nous allons être riches, très riches, mes bonnes chéries. Vous épouserez des Crésus. Les prétendants feront queue à notre porte !

Et, les coudes sur la table, il arrangeait son existence future, comme si toutes les fermes de Beauce avaient acquis la fameuse machine agricole. Il achèterait la maison, il agrandirait les pièces pour y recevoir les deux ménages et la ribambelle de petits qui s'augmenterait chaque année. Le jardin serait planté à sa guise. Un jet d'eau et des rocailles au milieu et des espaliers d'abricots accrochés aux murs. Il retournerait faire sa partie de jaquet au café, comme autrefois. Et il reprenait, la figure éclairée d'un sourire bonhomme :

— Quand nous aurons le sac, et ça ne tardera pas, Mesdemoiselles... Mais les essais que Triadol tentait avortaient piteusement. Les difficultés augmentaient. Il ne parvenait pas à construire sa machine. Les plans demeuraient incomplets, inutiles. Et il se serrait encore la courroie, afin que ses deux filles eussent de jolies robes, des chapeaux à la mode, des gants à cinq boutons pour aller au bal ; qu'à la musique des dimanches, sur le cours, leurs toilettes fussent remarquées. Elles avaient une maîtresse de piano. Elles étaient abonnées à un journal de modes. Lui se refusait tout. Il était chaussé de bottes éculées, trouées aux semelles comme des savates de pauvre. Son unique paire

d'épaulettes semblait avoir été décrochée à l'enseigne d'un fripier. Ses pantalons étaient rapiécés. Ses tuniques râpées luisaient de reflets sales. Cependant il ne se plaignait jamais. Il se dévouait simplement, ne voyant pas d'autre but dans sa vie monotone. Puis, une année, ses notes d'inspection furent tellement mauvaises, sa comptabilité fourmilla de tant d'erreurs, que, sans bonjour ni bonsoir, d'un trait de plume, on le mit à la retraite d'office. Il supplia vainement. On le renvoya sans pitié à ses inventions. Et, sentant son énergie décroître, ses vaillants espoirs s'éteindre, Triadol lutta de plus belle. Il dépensa ses forces et son intelligence dans ce combat farouche où il ne pouvait arracher à la science ses mystérieux secrets. Il ne voulait pas se résigner à reconnaître son impuissance, à laisser s'écrouler son rêve consolateur. La douleur creusait sa plaie profonde dans son corps. Les mois qui s'effaçaient au calendrier redoublaient ses angoisses. Maintenant, il voyait la laideur de ses deux filles. Il pressentait l'avenir, le jour où brutalement la mort le coucherait entre quatre planches de sapin. Qu'allaient-elles devenir, laides, sans dot, habituées à ce faux luxe bourgeois qui fêle les cervelles? Elles se plaignaient du matin au soir. Elles étaient revêches, injustes, déjà maniaques. Elles accablaient de reproches le malheureux. Et, brisé, ne croyant plus à rien, lassé de la science, des illusions menteuses, des affections vaines, Triadol s'engourdit peu à peu comme en un sommeil d'enfance. Il ne reconnaissait personne. Il ne se levait plus de son fauteuil, immobile, les yeux écarquillés, les traits attentifs, comme s'il eût gardé dans sa cervelle éteinte la furtive et dernière lueur d'un rêve envolé.

Les deux demoiselles trônent maintenant au comptoir du café militaire avec des roses artificielles au corsage et une pointe de fard aux joues. Et, lorsque leurs regards se posent sur les jeunes sous-lieutenants qui emplissent la salle d'une tapageuse gaieté, on dirait des mendiantes qui, devant une vitrine de pâtissier, reluquent avidement les gâteaux dorés où leurs dents blanches mordraient de si large appétit.

René Maizeroy.

LA NOCE DE CHEZ PITOIS

Le village de la Croix-du-Jarry est en fête.

La fille à Pitois épouse aujourd'hui même un sien cousin Pierre Landreuï, un brave garçon s'il en fut et s'il en est.

Il y a bien eu quelques tiraillements au moment du contrat : les Pitois ne voulaient pas se séparer de la terre des Verdoyers et du baradis de la Mare-aux-Herbes. Les Landreuï ont insisté, et il a été convenu que les Pitois garderaient le baradis et donneraient la terre des Verdoyers.

Alors on s'est occupé de la noce.

Les repas ont lieu chez les Pitois, qui fournissent le vin, le pain et les assaisonnements; les Landreuï payent la viande et le dessert. Les liqueurs seront offertes par moitié. La plus grosse part incombe aux Pitois, et c'est de toute justice, puisqu'il y aura un petit retour aux frais des Landreuï, le lendemain de la noce.

La maison de la mariée est perchée tout au haut du village. Elle a fait sa toilette pour la circonstance : crépissage à blanc, volets verts, rien ne lui manque, et elle prend des airs de coquette enrubannée avec la vigne séculaire qui l'enlace dans une vigoureuse étreinte.

Le mois de septembre touche à sa fin et les bons et beaux rameaux à grappes d'or ne connaissent plus d'obstacles : ils iraient comme des fous couvrir la toiture, si une main vigilante ne comprimait leur ardeur. Ces rameaux verts, ce sont des bu-

veurs de soleil : ils sont brutalement amoureux peut-être : ils n'ont pas de ces mines languissantes des plantes d'ornement au feuillage verni; ils ne savent pas prendre les airs revêches des arbustes aux fleurs poitrinaires; mais ils sont vivants comme le maître qui les a plantés, et, comme le maître, ils ne craignent pas les morsures du soleil.

Les Pitois sont chez eux et bien chez eux. Les prés du bas coteau, la grande châtaigneraie traversée par la route; cette grande étendue de terrain, autrefois couverte de bruyère, aujourd'hui toute plantée de vignes; les terres de la Rouclée, où, il y a quelques semaines à peine, les épis droits et touffus prenaient des ondulations de vagues dorées, tout cela est aux Pitois.

A côté de la maison, la grange, toute drapée de toiles blanches. Les battants des portes sont retenus par des futailles vides, parées, elles aussi, d'un vêtement blanc, et surmontées d'arbres verts.

Le sol, lavé et battu, luit comme un bronze neuf; les quatre bœufs tirés de leurs crèches, font entendre de longs mugissements dans les étables voisines.

La table, le chef-d'œuvre des fils Pitois, un immense fer à cheval qui contourne les cuves et le pressoir et vient aboutir d'un côté aux crèches vides et de l'autre à la bergerie, où les moutons, ennuyés du bruit, bêlent comme ils n'ont jamais bêlé!

Dans la basse-cour, c'est un va-et-vient continuel; la mère Pitois préside à tout : les manches relevées jusqu'aux coudes, la face enluminée, le mouchoir jaune et vert croisé sur la tête, le tablier de grosse toile relevé aux hanches, elle donne ses ordres.

Antoinette, Aglaé, la Fantille, les trois brus de la maison, tordent le cou aux volailles : canards, poulets, pintades, et même les meilleures d'entre les pondeuses se font prendre à la queue leu-leu.

Dans la cuisine, les tourtières sifflent leurs chansons, le tourne-broche plie sous le faix avec de longs craquements, et l'énorme flambée fait resplendir les cuivres et les assiettes coloriées des dressoirs.

La tante Bertrix est chargée de mettre le couvert. Cent vingt convives ont été invités à la fête, cent quarante ont répondu à

l'invitation : les Bérias ont amené leurs neveux, les Giroux se sont fait accompagner de leurs brus; ainsi des autres. On sera un peu plus gêné, et voilà tout.

Les assiettes sont placées et comptées; les bouteilles garnies et les futailles en perce couchées sur les poutres de châtaignier, comme des canons prêts à mitrailler les convives.

Il est quatre heures.

Les vieux qui n'ont pu suivre la noce chez Vincent commencent à s'impatienter. Ils vont et viennent dans la cour, les mains derrière leur jaquette à boutons de cuivre, s'entretenant de ce terrier qu'il faudrait écraser et du phylloxera qui détruit les vignes. Au milieu de leurs discussions, ils trouvent le mot pour rire :

« Antoinette, t'es gentille, un brin...

— Père Bérias, laissez-moi tranquille!...

— Bah! c'est pour rire... Va-t-on pas se fâcher?... Je veux t'embrasser, petiote. »

Et l'Antoinette, qui ne voit pas de mal aux galanteries du vieux, se laisse donner deux baisers sonores, pendant qu'Aglaè défend sa poitrine contre les attaques du vieux Maliou.

« Oh! non... C'est plus de jeu... Voyons, les vieux... il faut être sages... Vous devriez rougir de ne pas être plus raisonnables... à votre âge...

— Sacrédieu! t'as raison, la fillette, nous devons laisser la place aux gars; nous ne sommes bons qu'à table... »

Cinq heures. On entend des clarinettes et des refrains de chansons.

Enfin voici la noce.

Pierre Landreuï donne le bras à sa compagne, une fille au large rire, aux lèvres vermeilles, aux hanches assez solidement établies sur la défensive pour lui permettre de porter gaillardement des enfants.

Brave Pierre, comme il est fier sous son habit de drap noir et comme il boit des yeux sa Miette, sa Miette qui l'a attendu cinq ans, pendant qu'il était soldat!

Droit comme un chêne, sain et svelte comme un brochet de rivière, le marié regarde complaisamment son bouquet aux mille couleurs, mais ses yeux se perdent toujours sur les yeux de sa bien-aimée.



Aussi pourquoi les yeux sont-ils si noirs et si veloutés?...

Après les mariés viennent le garçon d'honneur, la fille d'honneur, armée d'un gros bouquet de roses, les parents, les amis, les voisins, toujours chantant, toujours riant : jeunes et vieux, hommes et femmes frappent du pied au son de la musique, et les refrains accompagnent les ritournelles.

On entre, on prend place. Les hommes seuls sont assis; les femmes circulent à droite et à gauche pour le service.

En commençant, peu de causeries. Les cuillers battent leurs roulements dans les assiettes profondes; c'est la première santé.

« Attention! crie le père Pitois. Tout le monde est-il servi?

— Oui! oui!

— Le vieux Grimaud n'a rien dans son verre.

— Eh! vieux, vous avez bu?

— Vous m'excuserez, la jeunesse; la soif me travaillait les mamelles.

— Allons : à la santé des mariés! »

Cent voix répondent : « A la santé des mariés! »

Les plats succèdent aux plats, les rasades font fuir les rasades. C'est le moment où l'on doit verser le coup du milieu.

Toutes les femmes viennent s'asseoir à la table. Le marié et la mariée prennent les bouteilles et versent à la ronde du *pineau* aux femmes et de l'eau-de-vie aux hommes.

Les santés vont leur train.

L'heure des chansons est venue.

C'est la mariée qui commence.

Elle est rouge comme une braise, la fille à Pitois. Elle chante une romance sur la rivière du pays, et quand elle arrive au refrain :

Et la Dorne aux eaux limpides
Coule-oule-oule sur les blancs cailloux...

tous les invités reprennent en chœur une fois, deux fois, trois fois, et la Miette s'assied au milieu des applaudissements.

« A qui le tour? A vous, père Mathurin?

— Oh! mes amis, nenni pour ce soir.

— Allons! tante Bertrix. »

La tante Bertrix, l'épicière de la Croix-du-Jarry, représente la dame au milieu de tous ces paysans. Elle a exhibé pour la cir-



constance un bonnet tuyauté aussi raide qu'une mitre d'évêque. La tante Bertrix est maigre et ridée ; elle se lève majestueusement en rejetant en arrière les flou-flou de son bonnet :

« Je n'en sais qu'une.

— Allez toujours, tante Bertrix.

— Vous accompagnerez ?

— Nous accompagnerons.

Virginie, les larmes aux yeux,
Je viens t'y faire mes adieux... »

La voix, qui résonne comme une crécelle, faiblit, et les auditeurs, fidèles à leur promesse, reprennent le refrain :

Nous partons pour la Messique,
Nous mettons la voile au vent ;
Nous allons droit au couchant...

Les jeunes ont leur tour ; les vieux chantonnent aussi ; tout le monde y passe et repasse.

— Il a fort bien chanté,
Buvons à sa santé.

— A la santé de notre hôte !
Que le diable lui casse les côtes !
Et lan-lan-la, et lan-lan-la...

Cette fois les jeunes gens frappent la table avec leurs verres ; les fillettes battent des mains, et les vieux trinquent et retrinquent à qui mieux mieux.

Un silence.

« Eh ! la jarretière !... la jarretière ! »

C'est Nicolas, le fils au meunier, qui a fait le tour. On a entendu un cri, et une main triomphante sort de dessous la table avec la jarretière de la mariée.

Une jarretière rose, s'il vous plaît, achetée le matin même à la ville. On se passe la jarretière ; toutes les mains veulent la toucher : ça porte bonheur, comme de faire enjamber son fusil avant d'aller à la chasse par une gentille fillette.

On se lève. Seuls, les vieux restent à table : ils vont prendre la rincette, le pousse-café, le gloria, et continuer leur conversation de tout à l'heure.

« Allons, au bal ! au bal ! »

Les musiciens marquent le pas, et le cortège se met en branle.

Il fait nuit, mais une nuit pleine d'étoiles. On s'en va, bras dessus, bras dessous, jusqu'à la guinguette du village.

« Un vin chaud ! fait le fils à Bérias.

— Ça va ! »

Et le vin chaud est commandé à raison de dix sous par tête.

« La bourrée ! la bourrée !... »

Les vieilles femmes sont entraînées au milieu de la salle ; il faut que tout le monde danse.

« En avant, la musique ! »

Tin lounlan — lan léro — tin loun — loun — loun li.

Les filles tournent comme des toupies d'Allemagne ; les gars se coupent et s'entre-coupent en claquant des mains et en faisant résonner les talons...

Minuit : les mariés se retirent. Les danses continuent.

A deux heures, quelqu'un demande : *La soupe !*

« Oui, la soupe ! la soupe !... »

Un brancard est préparé : on y dépose une soupière toute fumante, et les fillettes et les garçons prennent le chemin de chez Pitois.

« Les mariés ! les mariés !

— Ils ne sont pas là.

— Ouvrez-nous !... ouvrez-nous !... »

La tante Bertrix descend :

« Ils sont couchés dans la maison de Mathurin.

— Chez Mathurin ! chez Mathurin ! »

« Ils la mangeront la soupe, la soupe,
Ils la mangeront la soupe à l'oignon... »

... Le marié bougonne, mais finit par s'exécuter. Il entr'ouvre la porte de la chambre.

La troupe des gars est introduite dans la chambre nuptiale.

La mariée, toute honteuse, se cache sous les couvertures du lit.

« La mariée ! la mariée !... Il faut qu'elle en goûte ! »

Miette relève la tête et prend une cuillerée ; elle y revient... une fois, deux fois avec hésitation, et finit par manger de bon cœur.

Allons ! la soupe n'a pas troublé son rêve.

Le matin, grands et petits font mille plaisanteries à Miette...
« Ses yeux sont cernés...
— Elle est pâle...
— La soupe lui a-t-elle donné des forces ?...
— Et Landreuï ?... »

Le surlendemain on déjeune chez les Landreuï. La noce dure deux jours encore et puis chacun rentre chez soi.

Les vieux suivent la grande route ; les jeunes prennent les chemins de traverse.

Et voilà pourquoi, au soleil couchant, on rencontre dans les clairières des fillettes aux jupes retroussées qui fuient, comme des ombres, derrière les grands chênes.

Ces fillettes au visage épanoui donnent le bras à leurs amoureux.

Elles s'en vont clopin, clopant, regardant à droite et à gauche, se disant que Miette est heureuse et que la feuillée sera discrète ; mais bien vite elles hâtent le pas, se dégagent brusquement des caresses des galants, inquiètes de savoir si la vache a pris froid et s'il n'est pas temps de faire la lessive. Il est trop tard !... Elles ont aperçu la maison.

L. Dubut de Laforest.



AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

TROISIÈME PARTIE

PORT-TARASCON[1]

(*Suite et fin*)

IV

UN PROCÈS DANS LE MIDI. — DÉPOSITIONS CONTRADICTOIRES. — TARTARIN JURE DEVANT DIEU ET DEVANT LES HOMMES. — LES BRODEURS DE TARASCON. — RUGIMABAUD MANGÉ PAR LE REQUIN. — UN TÉMOIN INATTENDU.

Ah ! *boufre* non, qu'ils n'étaient pas d'ici, les juges du pauvre Tartarin. Il n'y avait, pour s'en convaincre, qu'à les voir par cette flamboyante après-midi d'août où se plaidait l'affaire du Gouverneur dans la grand'salle du palais de justice, pleine à faire craquer les murs.

Le mois d'août à Tarascon, je vous dirai, est le mois de la lourde chaleur. Il y fait chaud comme en Algérie, et les précautions contre l'ardeur du soleil sont les mêmes que dans nos villes d'Afrique : la retraite dans les rues avant midi, les casernes consignées, les auvents mis à toutes les boutiques. Mais le procès de Tartarin avait changé ces habitudes locales, et l'on imagine aisément la température que devait atteindre cette salle d'audience bondée de ce monde, avec les dames à falbalas et à panaches empilées sur les tribunes du fond.

(1) Voir les numéros des 25 avril, 10 et 25 mai, et 10 juin 1891.

Deux heures sonnaient au jaquemart du palais, et par les hautes fenêtres larges ouvertes, devant lesquelles descendaient de longs rideaux jaunes formant stores, entrait, avec les battements de la lumière réverbérée, le bruit assourdissant des cigales sur les alisiers et les platanes du Cours, — gros arbres à feuilles blanches, à feuilles de poussière, — les rumeurs de la foule restée dehors, les cris des marchands d'eau, comme aux arènes les jours de courses ; « Qui veut boire? L'eau est fraîche !... »

Vraiment il fallait être de Tarascon pour résister à la chaleur qu'il faisait là-dedans, une de ces chaleurs où même un condamné à mort se serait endormi pendant le prononcé de sa sentence. Aussi les plus écrasés dans la salle étaient-ils les trois juges, tous étrangers à ce brûlant Midi. Le président Mouillard, un Lyonnais, comme un Suisse de France, l'air austère, tête longue, chenue et philosophique, donnant envie de pleurer rien qu'à le regarder, puis ses deux assesseurs, Beckmann qui arrivait de Lille, et Robert du Nord, d'encore bien plus haut.

Dès le commencement des débats, ces trois messieurs étaient tombés dans une vague torpeur, les yeux fixés sur les grands carrés de lumière découpés derrière les rideaux jaunes, et pendant l'interminable appel des témoins, au nombre de deux cent cinquante au moins, et tous à charge, ils avaient fini par s'endormir tout à fait.

Les gendarmes, qui n'étaient pas du Midi davantage et à qui l'on avait eu la cruauté de laisser leurs lourdes buffleteries, dormaient aussi.

Sans doute ce sont là de mauvaises conditions pour rendre la vraie justice. Heureusement que les magistrats avaient étudié l'affaire d'avance, sans cela ils n'y auraient jamais rien compris, n'entendant, dans leur inattentive somnolence, que le bruit des cigales et un confus bourdonnement de mouches et de voix.

Après le défilé des témoins, le substitut Bompard du Mazet commença la lecture de l'acte d'accusation.

Du plein Midi, celui-là, par exemple! un tout petit velu, chevelu, bedonnant, une barbe en copeaux noirs, des yeux sortis comme d'un coup de pouce et tout sanglants dans un teint de vésicatoire, une voix de cuivre qui vous crachait du métal dans les oreilles ; et une mimique, et des bonds !... La gloire du parquet tarasconnais. On faisait des lieues pour l'entendre ; mais, cette fois, ce qui pimentait son réquisitoire, c'était la parenté de

l'orateur avec le fameux Bompard, une des premières victimes de l'affaire de Port-Tarascon.

Jamais accusateur ne se montra plus acharné, plus passionné, moins juste, moins impartial ; c'est ce qu'on aime à Tarascon, tout ce qui vibre, tout ce qui vous monte !...

Comme il le secouait le pauvre Tartarin, assis avec son secrétaire entre deux gendarmes ! Quelle loque, sous ses crocs baveux, devenait tout ce passé de gloire !

Pascalon, éperdu, honteux, se cachait la tête dans ses mains ; mais Tartarin, lui, très calme, écoutait, le front droit, les yeux clairs, sentant sa journée finie, l'heure venue du grand déclin, sachant qu'il y a des lois naturelles de grandeur comme de pesanteur, et résigné à les subir toutes, pendant que Bompard du Mazet, de plus en plus insultant, le représentait comme un vulgaire escroc abusant d'une renommée illusoire, de lions peut-être jamais tués, d'ascensions peut-être jamais faites, s'associant à un aventurier, à un inconnu, à ce duc de Mons que la justice ne retrouvait même pas devant elle. Et il faisait Tartarin plus scélérat que le duc de Mons, qui du moins n'exploitait pas ses compatriotes, tandis que lui avait spéculé sur les Tarasconnais, les avait volés, jugulés, réduits à aller aux portes, à fouiller les balayures pour y chercher leur pain. « Qu'attendre, d'ailleurs, messieurs de la Cour, qu'attendre d'un homme qui a tiré sur la Tarasque, sur la mère-grand ?... »

A cette péroraison, des sanglots patriotiques roulèrent dans les tribunes ; des hurlements leur répondaient de la rue, où la voix du substitut était arrivée, fracassant portes et fenêtres ; et lui-même, bouleversé par ses propres accents, se mit à larmoyer, à gargouiller si fort que les juges se réveillèrent en sursaut, croyant que toutes les gouttières et chéneaux du palais crevaient sous une pluie d'orage.

Bompard du Mazet avait parlé pendant cinq heures.

A ce moment, bien que la chaleur fût encore écrasante, un petit vent frais du Rhône commençait à gonfler les rideaux jaunes des fenêtres. Le président Mouillard ne se rendormit plus ; nouvellement installé dans le pays, la stupeur où le plongeait la fougue inventive des Tarasconnais suffit largement à le tenir éveillé.

Tartarin, le premier, donna le signal de cette naïve et délicieuse imposture qui est comme l'arome, le bouquet de l'endroit.

A un passage de son interrogatoire, que nous croyons devoir raccourcir, il se leva brusquement et, la main tendue :

« Devant Dieu et devant les hommes, je jure que je n'ai pas écrit cette lettre. »

Il s'agissait d'une lettre envoyée par lui de Marseille à Pascalon, rédacteur de la *Gazette*, pour l'émoustiller, l'exciter à des inventions plus fertiles, plus abondantes.

Non, mille fois non, l'accusé n'avait pas écrit cela ; il se débattait, protestait. « Peut-être, je ne dis pas, le sieur de Mons, non comparant... » Et comme il sifflait entre ses lèvres dédaigneuses ce « non comparant » !

Le président alors :

« Faites passer cette lettre à l'accusé. »

Tartarin la prit, la regarda et répondit très simplement :

« C'est vrai, c'est bien mon écriture. Cette lettre est de moi, je ne m'*en* rappelais pas. »

Il y avait de quoi faire pleurer des tigres !

Un moment après, le même épisode avec Pascalon, à propos d'un article de la *Gazette* racontant la réception à l'hôtel de ville de Port-Tarascon des passagers de la *Farandole* et du *Lucifer* par les indigènes, le roi Négonko et les premiers occupants de l'île, avec une description très détaillée de l'hôtel de ville.

La lecture de cet article soulevait à chaque mot dans la salle d'inextinguibles fous rires coupés de cris d'indignation ; Pascalon lui-même se révoltait, protestait de son banc, à tour de bras ; ce n'était pas de lui, jamais de la vie il n'aurait pu signer de si énormes invraisemblances.

On lui mit sous les yeux l'article imprimé, illustré d'images faites sur ses indications, signé de son nom, de plus son propre texte retrouvé à l'imprimerie Trinquelague.

« C'est écrasant ! dit alors le malheureux Pascalon, les yeux en boule, ça m'était complètement sorti de la tête. »

Tartarin prit la défense de son secrétaire :

« La vérité, monsieur le président, c'est que, croyant aveuglément à toutes les histoires du sieur de Mons, non comparant.....

— Il a bon dos, le sieur de Mons, interrompit férocement le substitut.

— Je donnais à ce malheureux enfant, continua Tartarin, l'idée de l'article à faire en lui disant : « Brodez là-dessus. » Et il brodait.



— C'est vrai que je n'ai jamais fait que bro... broder..., » bégaya timidement Pascalon.

Ah! des brodeurs, il allait en voir, le président Mouillard, en interrogeant les témoins, tous de Tarascon, tous inventifs, démentant aujourd'hui ce qu'ils avaient affirmé la veille.

« Mais vous l'avez dit à l'instruction.

— Moi, j'ai dit ça ?... ah! vaï... je n'en ai pas ouvert la bouche.

— Mais vous avez signé.

— Signé?... Pas plus...

— Voici votre signature.

— C'est, pardi, vrai... Eh! bien, monsieur le président, personne de plus surpris que moi. »

Et pour tous c'était ainsi, aucun ne se rappelait. Les juges restaient effarés, hagards, devant ces contradictions, ces apparences de mauvaise foi, ne sachant pas, ces froids hommes du Nord, faire la part de l'invention et de la fantaisie des pays de lumière.

Un des plus extraordinaires fut Costecalde, racontant qu'il avait été chassé de l'île, forcé d'abandonner sa femme et ses enfants par les exactions de Tartarin le tyran. Il fallait entendre le drame de la chaloupe, les morts effrayantes et successives de ses malheureux compagnons ; Rugimabaud, qui nageait près de la barque pour se donner un peu de fraîcheur au corps, brusquement entraîné par un requin, coupé en deux.

« Ah! le sourire de mon ami... Je le vois encore; il me tendait les bras, j'allais à lui, tout à coup sa figure se crispe, il disparaît, et plus rien..., rien qu'un rond de sang qui s'élargissait sur l'eau. » Et il faisait un grand rond devant lui avec sa main crispée, tandis que de ses yeux tombaient des larmes grosses comme des pois chiches.

En entendant le nom de Rugimabaud, les deux juges Beckmann et Robert du Nord, depuis un moment réveillés, se penchèrent vers le président, et, dans l'unanime explosion de sanglots causée par le récit de Costecalde, on voyait les trois toques noires dodelinant de l'une à l'autre.

Puis le président Mouillard s'adressa au témoin :

« Vous dites que Rugimabaud a été mangé sous vos yeux par un requin? Mais le tribunal vient d'entendre comme cité à

charge un certain Rugimabaud débarqué de ce matin... ; ne serait-ce pas le même que celui de la chaloupe?

— Mais si, parfaitement..., c'est moi, je suis le même..., » clama l'ancien sous-directeur aux cultures.

« Tiens, Rugimabaud est ici, fit Costecalde pas plus troublé. Je ne l'avais pas vu, c'est la première nouvelle. »

Une toque noire observa :

« Il n'aurait donc pas été mangé comme vous venez de le dire?

— C'est que j'aurai confondu avec Truphénus...

— Boufre! mais je suis là, moi aussi, je n'ai pas été mangé..., » protesta la voix de Truphénus.

Et Costecalde, qui commençait à s'impatienter :

« Enfin, que ce soit l'un ou l'autre, je sais toujours qu'il y en a eu un de dévoré par un requin, j'ai vu le rond. »

Là-dessus, il continua sa déposition, comme si rien ne s'était passé.

Avant qu'il quittât la barre, le président voulut savoir à combien se montait, selon lui, le nombre des victimes. Le témoin répondit :

« *Crante* mille au moins, » ce qui est la façon, là-bas, de prononcer quarante mille.

Or, comme les registres de la colonie constataient qu'il n'y avait jamais eu plus de quatre cents habitants dans l'île, on se figure l'effarement du président Mouillard et de ses juges. Ils en suaient à pleins seaux, les malheureux, n'ayant jamais ouï débats pareils, dépositions aussi extravagantes. Ce n'était sur ce banc des témoins que démentis farouches, brusques interruptions: des gens qui bondissaient, s'arrachaient les mots de la bouche, à croire que la bouche allait venir avec ; et des grincements de dents, et des rires démoniaques ! Un procès fantastique, tragicomique, où il n'était question que de Tarasconnais mangés, noyés, cuits, rôtis, bouillis, dévorés, tatoués, hachés en petits morceaux, se retrouvant là tous sur le même banc, bien portants, leurs membres au complet, sans une dent de moins, pas même une éraflure.

Les deux ou trois qui manquaient encore à l'appel, on les attendait d'une minute à l'autre, ils devaient avoir eu la même veine que leurs compagnons, et c'est pour cela que le juge d'instruction Bonaric, plus au fait des mœurs de ses compatriotes,

avait engagé le président à laisser de côté la question d'homicide par imprudence.

Cependant le défilé des témoins continuait, de plus en plus bruyant et cocasse.

Dans la salle, le public prenait parti, conspuait, applaudissait, riant sans peur ni vergogne au nez du président, qui menaçait à chaque instant de faire évacuer le prétoire, mais, tout ahuri lui-même par tant de vacarme et d'incohérence, ne faisait rien évacuer du tout et, les coudes sur la table, prenait à deux mains sa tête près d'éclater.

Dans une embellie relative, Robert du Nord, un grand vieux mince, aux lèvres ironiques entre deux longues floches de favoris blancs, dit en se renversant, la toque sur l'oreille:

« En somme, dans tout cela, je ne vois que la Tarasque qui ne soit pas revenue. »

Le substitut Bompard du Mazet se dressa brusquement, sorti de sa boîte comme un diable :

« Et mon oncle?...

— Et Bompard? » fit la salle en écho.

Le substitut continua de sa voix d'ophicléide :

« Je ferai remarquer au tribunal que mon oncle Bompard a été une des premières victimes. Si j'ai eu la discrétion de ne pas parler de lui dans mon réquisitoire, il n'en est pas moins vrai que celui-là du moins n'est pas revenu, qu'il ne reviendra jamais...

— Pardon, monsieur le substitut, interrompit le président, mais voici justement un M. Bompard qui me fait passer sa carte et demande à être entendu.... Est-ce le vôtre? »

C'était le sien, Bompard (Gonzague).

Ce nom, si connu de tous les Tarasconnais, souleva un immense tumulte. Public, témoins, accusés, tout le monde était debout, montait sur les bancs, se penchait, criait, cherchait à voir, haletant d'impatience et de curiosité. Devant cette agitation, le président Mouillard ordonna une suspension d'audience de quelques minutes, dont on profita pour emporter une douzaine de gendarmes évanouis, demi-morts de chaleur et d'ahurissement.

V

BOMPARD A PASSÉ LE PONT. — HISTOIRE D'UNE LETTRE A HUIT CACHETS ROUGES. — BOMPARD EN APPELLE A TOUT TARASCON, QUI NE RÉPOND PAS. — « MAIS LISEZ-LA DONC, CETTE LETTRE, COQUIN DE SORT! » — MENTEURS DU NORD ET MENTEURS DU MIDI.

« C'est lui, c'est Gonzague !... *Vé ! vé !*

— Comme il a forci !

— Qu'il est blafard !

— Il semble un Teur (Turc). »

Depuis si longtemps qu'ils ne l'avaient vu, nos Tarasconnais le reconnaissaient à peine, ce brave Bompard si maigre autrefois avec sa tête de Palikare moustachu, ses yeux de chèvre folle; gras maintenant, *boudenfle*, comme ils disent, mais la même moustache, les mêmes yeux délirants dans sa face élargie et bouffie.

Sans regarder ni à droite ni à gauche, il s'avança derrière l'huissier jusqu'à la barre.

Demande :

« C'est bien vous Gonzague Bompard ?

— A dire le vrai, monsieur le président, j'en doute presque quand je vois — geste emphatique de Bompard vers le banc des accusés — quand je vois, dis-je, sur ce banc d'infamie notre gloire la plus pure, quand j'entends conspuer dans cette enceinte l'honneur et la probité mêmes...

— Merci, Gonzague, » fit de sa place Tartarin étranglé d'émotion.

Il avait supporté sans broncher toutes les injures, mais la sympathie de son vieux camarade lui crevait le cœur, lui faisait monter les larmes comme à un enfant sur lequel on s'apitoie.

Bompard reprit :

« Va, mon vaillant concitoyen, tu n'y moisiras pas sur ton sale banc, et j'apporte ici la preuve... la preuve... »

Il cherchait dans ses poches, tirait une pipe de Marseille, un couteau, un vieux silex, un briquet, un peloton de ficelle, un

mètre, un baromètre, une boîte homœopathique, et posait ces objets l'un après l'autre sur la table du greffier.

« Voyons, témoin Bompard, quand vous aurez fini ! » dit le président impatienté.

Et le substitut Bompard du Mazet :

« Allons, mon oncle, dépêchons-nous. »

L'oncle se retourna vers lui :

« Ah ! oui, je t'engage, toi, après tout ce que tu t'es permis de dire à notre pauvre ami !... Attends un peu que je te déshérite, scélérat ! »

Le neveu resta froid sous cette menace, et l'oncle, toujours en quête dans ses poches, étalant devant lui toute une collection d'objets fantastiques, trouva à la fin ce qu'il cherchait : une grande enveloppe scellée de cinq cachets rouges.

« Monsieur le président, voici un document duquel il appert que le duc de Mons est le dernier des drôles, des galériens, des... » Les gros mots allaient venir. Le président l'interrompit :

« C'est bon ; donnez le document. »

Il ouvrit la lettre mystérieuse et, après l'avoir lue, la communiqua à ses deux assesseurs, qui mirent leur nez dessus, l'épluchèrent soigneusement, sans rien laisser voir de leurs impressions. De vrais juges du Nord, pardi ! fermés, cadenassés.

Qu'y avait-il dans cette coquine de lettre ? Avec ces types-là, il était difficile de s'en faire une idée.

Les assistants se haussaient, se penchaient, regardant de loin, les mains en abat-jour ; on s'interrogeait jusqu'au fond des tribunes :

« *Qu'ès aco ?* qu'est-ce que, diable, ça peut être ? »

Et comme tous les incidents de l'audience gagnaient le dehors, grâce aux fenêtres et aux portes restées ouvertes, une grande rumeur montait sur le cours, des clameurs confuses, le frémissement d'une houle de mer lorsqu'il se lève jolie brise.

Pour le coup, les gendarmes ne dormaient plus, les mouches en grappes au plafond se réveillaient, elles aussi, et la fraîcheur du soir pénétrant dans la salle, avec l'épouvante des courants d'air particulière aux Tarasconnais, ceux qui étaient près des fenêtres demandaient à grands cris qu'on fermât, « qu'il y avait de quoi prendre le mal de la mort ».

Pour la centième fois le président Mouillard glapit : « Un peu de silence, ou je fais évacuer... », et l'interrogatoire continua :

« D. Témoin Bompard, comment cette lettre est elle venue entre vos mains, et à quel moment?

R. Au départ de la *Farandole*, à Marseille, le duc, ou soi-disant duc de Mons, me remit donc mes pouvoirs de gouverneur provisoire de Port-Tarascon, et en même temps il me glissa ce pli, fermé de cinq cachets rouges bien qu'il n'y eût pas d'argent dedans. J'y trouverais, disait-il, ses dernières instructions, et il me recommandait bien de ne l'ouvrir que devant une quelconque des îles de l'Amirauté, par je ne sais quel de latitude et de longitude. Du reste c'est marqué sur l'enveloppe, vous pouvez voir...

D. Oui, oui, je vois... Et alors?

R. Alors, monsieur le président, voilà que je fus pris de cette maladie subite, qu'on a dû vous dire, et même contagieuse et *cangreneuse* et tout, et qu'on fut obligé de me descendre agonisant au Château-d'If. Une fois à terre, je me tordais de douleur, toujours la lettre dans ma poche, car j'avais oublié, au milieu de mes souffrances, de la donner à Bézuquet en lui repassant les pouvoirs.

D. Un oubli regrettable... Et ensuite?

R. Ensuite, monsieur le président, quand je fus un peu mieux, que je pus me lever et reprendre mes habillements, pas encore bien solide — ah! si vous aviez vu ce que je semblais!... — un jour j'envoyai la main à la poche, par hasard... Té! la lettre aux cachets rouges... »

Le président, d'un ton sévère :

« Témoin Bompard, ne serait-il pas plus conforme à la vérité de dire que cette lettre, destinée à n'être décachetée qu'à quatre mille lieues de France, vous avez préféré l'ouvrir tout de suite et en plein port de Marseille pour savoir ce qu'il y avait dedans, et qu'en lisant son contenu vous avez reculé devant les responsabilités énormes qui vous incombaient?

— Vous ne connaissez pas Bompard, monsieur le président. J'en appelle à Tarascon tout entier, ici présent. »

Un silence de tombe accueillit cet effet oratoire. Surnommé « l'Imposteur » par ses concitoyens, qui ne sont pourtant pas très scrupuleux en fait de véracité, Bompard montrait vraiment un fier toupet de les appeler en témoignage; aussi, Tarascon interrogé ne répondit rien. Lui, sans s'émouvoir :

« Vous voyez, monsieur le juge... qui ne dit mot consent... »

Et, reprenant son récit : « Pour lors, quand je retrouvai la lettre, Bézuquet, parti depuis des semaines, était trop loin pour que je la lui passe ; je me décidai donc à en prendre connaissance, et vous pensez mon horrible situation... »

Très horrible aussi était la situation de l'auditoire, qui ne savait toujours pas ce que contenait cette lettre restée sur le bureau du tribunal et dont on parlait tout le temps.

Et chacun de tendre le cou ; mais, de si loin, on ne pouvait rien voir que les grands cachets rouges, hypnotisants, de l'enveloppe qui, de minute en minute, semblait grandir, devenait énorme.

Bompard continua :

« Que faire, je vous demande, après avoir pris communication de ces horreurs ?

« Rattraper la *Farandole* à la nage ? j'y ai songé un moment, puis j'ai douté de mes forces. Empêcher le *Tutu-Panpan* de partir, en révélant à mes compatriotes ce pli abominable ; doucher leur enthousiasme de ce grand jet d'eau froide ? mais je me fusse fait lapider. Enfin, que voulez-vous, je me suis donné peur... Je n'ai pas même osé me montrer à Tarascon dans mon embarras de savoir que dire. C'est alors que je vins me cacher en face, à Beaucaire, d'où je pouvais tout voir sans être vu. J'y cumulais deux positions : celle de gardien du champ de foire et de conservateur du château. J'avais des loisirs, vous pensez. Du haut de la vieille tour, avec une bonne lunette, je regardais de l'autre côté du Rhône l'agitation de mes malheureux concitoyens qui se préparaient au départ. Et je me rongeais, je me désolais... Je leur tendais les bras ; je leur criais de loin comme s'ils avaient pu m'entendre : « Arrêtez !... Ne partez pas !... » J'ai même essayé de les prévenir par bouteille... Dites-le, Tartarin, dites à ces messieurs que j'essayai de vous prévenir.

— Je l'atteste, fit Tartarin du banc d'infamie.

— Ah ! ce que j'ai souffert, monsieur le président, quand j'ai vu le *Tutu-Panpan* partir pour le pays des chimères !... Mais j'ai souffert bien plus encore quand ils sont revenus, quand j'ai su qu'en face de moi gémissait dans les fers, sur la paille comme un tas de sorbes, mon illustre compatriote Tartarin. Le savoir dans cette tour faussement accusé !...

« Différemment vous me direz que j'aurais dû faire plus tôt la preuve de son innocence ; mais quand on s'est enfoncé dans une

mauvaise route, c'est le diable pour se remettre en bon chemin. J'avais commencé par ne rien dire, c'était de plus en plus difficile de parler, sans compter la peur du pont, ce terrible pont qu'il fallait passer.

« Pas moins que je l'ai passé, ce pont du diable, je l'ai traversé ce matin par une bourrasque épouvantable, obligé de marcher à quatre pattes, comme à mon ascension du mont Blanc. Vous vous rappelez Tartarin ?

— Si je me rappelle ! répondit Tartarin tristement, avec le regret des heures glorieuses.

— Ce qu'il tanguait, ce pont ! ce qu'il m'a fallu d'héroïsme !... Mais je n'aime pas me vanter. Finalement me voilà, et cette fois, je l'apporte, la preuve, la preuve irréfutable...

— Irréfutable, croyez-vous ? fit Mouillard de sa voix tranquille. Qui nous garantit que cette étrange lettre, oubliée si longtemps dans votre poche, soit bien du duc de Mons ou soi-disant tel ? C'est que vous me paraissez sujets à caution, vous autres Tarasconnais ! Tout ce que j'entends de menteries depuis sept heures... »

Un sourd grognement de fauves en cage roula dans la salle, dans les tribunes, jusque sur le Tour-de-Ville.

Tarascon n'était pas content et protestait. Gonzague Bompard, lui, se contenta de sourire ineffablement.

« En ce qui me concerne, monsieur le président, vous dire que je n'exagère pas toujours un peu lorsque je parle, qu'on pourrait faire de moi le directeur du bureau *Veritas*, je n'irai pas jusque-là ; mais, tenez, adressez-vous à celui-ci — il désignait Tartarin ; — comme véracité, c'est encore ce que nous avons de mieux à Tarascon. »

Il ne fallut pas longtemps à Tartarin pour reconnaître l'écriture et la signature du sieur de Mons, écriture et signature malheureusement trop pratiquées de lui ; puis, tout debout, tourné vers le tribunal, brandissant d'une main rageuse le terrible mystère aux cinq cachets rouges :

« A mon tour, monsieur le président, armé de cette élucubration cynique, je vous adjure de reconnaître que tous les imposteurs ne sont pas du Midi. Ah ! vous nous appelez menteurs, nous autres de Tarascon. Mais nous ne sommes que des gens d'imagination et de paroles débordantes, des trouveurs, des brodeurs, des improvisateurs féconds, ivres de sève et de lumière,

qui se laissent prendre eux-mêmes à leurs inventions stupéfiantes et ingénues.

« Quelle différence avec vos menteurs du Nord, sans joie ni spontanéité, qui ont toujours un but, une visée scélérate, comme le signataire de cette lettre ! Oui, certes, on peut le dire, en fait de mensonge, quand le Nord s'en mêle, le Midi ne peut pas lui tenir pied !... »

Parti sur ce thème, devant un public tarasconnais, Tartarin aurait dû enlever la salle. Mais c'était fini du pauvre grand homme et de sa popularité. Personne ne l'écoutait plus On n'en avait qu'à cette mystérieuse missive qu'il agitait au bout de son bras.

L'infortuné voulait parler encore, on ne le lui permit pas.

De tous côtés des cris partaient :

« La lettre!... la lettre!...

— Enlevez-le, zou!

— Qu'il lise la lettre! »

Cédant lui-même à la volonté de la foule, le président Mouillard prononça :

« Greffier, donnez lecture de la pièce. »

Un immense « Ah! » de soulagement; et, dans le silence qui suivit, rien que le bourdonnement des mouches d'août et le *cra-cra* des cigales qui rythmait le battement des poitrines haletantes.

Le greffier commença en nasillant :

« A monsieur Gonzague Bompard, Gouverneur provisoire de la colonie de Port-Tarascon, pour être ouvert par 144° 30′ longitude Est, en face les îles de l'Amirauté.

Mon cher monsieur Bompard,

Il n'est si bonne plaisanterie qui ne doive prendre fin.

Virez de bord tout de suite et rentrez tranquillement chez vous avec vos Tarasconnais.

Il n'y a pas d'île, pas de traité, pas de Port-Tarascon, ni d'ares, ni d'hectares, ni de distilleries, ni de sucreries, ni de rien du tout.... Seulement une excellente opération financière qui m'a valu quelques millions, à cette heure soigneusement mis à l'abri ainsi que mon auguste personne.

En définitive, une jolie tarasconnade que vos compatriotes et leur illustre chef Tartarin voudront bien me pardonner puisqu'elle les a distraits, occupés, et leur a rendu le goût de leur délicieuse petite ville, qu'ils avaient perdu.

DUC DE MONS.

Pas plus duc qu'il n'est de Mons. A peine des environs.

Cette fois, le président eut beau menacer de faire évacuer la salle, rien ne put contenir les hurlements, les rugissements, qui éclatèrent, gagnèrent la rue, le cours, l'esplanade, remplirent toute la ville. Ah! le Belge, le sale Belge, si on l'avait tenu, comme on le lui aurait fait, le coup du fenestron, la tête la première dans le Rhône!

Hommes, femmes, enfants, tous s'en mêlaient, et c'est au milieu de ce charivari épouvantable que le président Mouillard prononça l'acquittement de Tartarin et de Pascalon, au grand désespoir de Cicéron Branquebalme, obligé de rentrer, d'avaler son discours, ses *verum enim vero,* ses *parce que du parce qu'est-ce,* tout le ciment romain de son plaidoyer monumental.

L'audience se vidait, le public se répandait par les rues, sur le Tour-de-Ville, places et placettes, continuant de vomir sa colère en vociférations : « Belge!... sale Belge!... Menteur du Nord!... Menteur du Nord! »

VI

SUITE ET FIN DU MÉMORIAL DE PASCALON

8 *octobre.* — En même temps que ma position à la pharmacie Bézuquet, j'ai reconquis l'estime de mes concitoyens et retrouvé l'existence tranquille d'autrefois, sur la Placette, entre les deux bocaux jaune et vert de la devanture, avec cette différence que Bézuquet se tient maintenant au fond de la boutique, comme si c'était lui l'élève, et fait aller le pilon dans le morceau de marbre, broyant ses drogues avec une colère! De temps en temps il s'interrompt pour tirer une petite glace de sa poche et regarder son tatouage. Malheureux Ferdinand! ni pommades ni cataplasmes, rien n'y fait, pas même la petite « soupe à l'ail » conseillée par

le docteur Tournatoire. Il en a pour la vie, de ces infernales enluminures.

Moi, cependant, je paquète, j'étiquète, je débite l'aloès et l'« épicacoine », je fais la causette avec le client, je m'amuse de tout ce qui se raconte en ville. Les jours de marché il nous vient beaucoup de monde; le mardi et le vendredi, la pharmacie ne désemplit pas. Depuis que les vignes vont mieux, nos paysans se sont remis à se droguer, à se poutringuer. Ils adorent cela, dans la banlieue de Tarascon; pour eux, se purger, c'est une fête.

Le reste de la semaine, on est au calme, la sonnette de la boutique tinte rarement. Je passe mon temps à regarder les inscriptions des grands flacons de verre et de faïence blanche, rangés sur les étagères : *sirupus gummi*, *assa fœtida*, et le **ΦΑΡΜΑΚΟΠΕΙΑ** inscrit en grec au-dessus du comptoir entre deux serpents.

Après tant d'agitations, tant d'aventures, ce grand repos de ma vie ne me déplaît pas. Je prépare un volume de vers provençaux, *Li Gingourlo* (*Les Jujubes*). Dans le Nord, on ne connaît les jujubes que comme produit pharmaceutique; ici, ces fruits du jujubier sont de petites olives rouges, croquantes et charmantes, sur un arbre au feuillage clair. Je réunirai dans ce volume mes paysages, mes vers d'amour....

Pécaïre! je la vois quelquefois passer, ma Clorinde, longue et souple, sautillant sur les cailloux pointus de la Placette, ce qu'elle appelait là-bas « son pas du kangourou »; elle va à la seconde messe, son livre d'heures à la main, suivie de la femme Alric, qui *échelait* toujours les toits et qui depuis le retour à Tarascon est passée du service de Mlle Tournatoire à celui de ces dames des Espazettes. Pas une fois Clorinde ne regarde vers la pharmacie. Rentré chez Bézuquet, je n'existe plus pour elle.

La ville a repris son aspect tranquille, réinstallé. On se promène sur le cours, sur l'esplanade; le soir on va au cercle, à la comédie. Tout le monde est revenu, à l'exception du Père Bataillet, resté aux Philippines, pour y fonder une nouvelle communauté de Pères-Blancs. Ici le couvent de Pampérigouste s'est rouvert un tout petit peu, le Révérend Père Vezole (Dieu soit loué!) y est rentré avec quelques autres révérends, et les cloches ont recommencé de sonner tout doucement, une par une; nous n'en sommes pas encore au plein carillon, mais on le devine tout proche.

Qui se douterait que tant d'événements se sont passés! Comme tout cela est déjà loin, et que la race tarasconnaise est facilement oublieuse! Il n'y a qu'à voir nos chasseurs, le marquis des Espazettes en tête, partir tout flambants neufs le dimanche matin, avec la même ardeur, à l'*espère* d'un gibier qui n'existe pas.

Moi, le dimanche, après déjeuner, je vais rendre mes devoirs à Tartarin. Voilà bien, en haut du cours, la maison aux persiennes vertes, les boîtes des petits décrotteurs devant la grille; mais tout est fermé, tout est silencieux. Je pousse la porte.... Je trouve le héros dans son jardin, tournant, les mains derrière le dos, autour du bassin aux poissons rouges, ou dans son cabinet au milieu des kriss et des flèches empoisonnées. Il ne les regarde seulement plus, ses chères collections. Le cadre est toujours le même, mais que l'homme a changé! Ils ont eu beau l'acquitter, le grand homme se sent déchu, déboulonné, il a perdu son socle, et c'est ce qui le rend triste.

Nous causons. Le docteur Tournatoire vient quelquefois; il apporte sa bonne humeur et ses plaisanteries à la Purgon dans ce logis mélancolique. Branquebalme vient aussi le dimanche. Tartarin lui a confié la défense de ses intérêts. Un procès à Toulon avec le capitaine Scrapouchinat, qui réclame ses frais de rapatriement; un autre procès avec la veuve Bravida, qui se porte partie civile pour ses enfants mineurs. Si mon pauvre cher maître perdait ces deux affaires, comment s'en tirerait-il? Il a déjà tant dépensé dans cette lamentable aventure de Port-Tarascon!

Que ne suis-je riche!... Malheureusement, ce n'est pas ce que je gagne chez Bézuquet qui me permettra de lui venir en aide.

10 *octobre*. — Les *Jujubes* paraîtront *en* Avignon chez le libraire Roumanille; je suis bien heureux. Une autre bonne fortune : on organise une grande cavalcade en l'honneur de la Sainte-Marthe, qui vient le 19 du courant, et en l'honneur aussi de la rentrée des Tarasconnais sur la terre de France. Dourladoure et moi, du félibrige tous les deux, devons représenter la Poésie provençale sur un char allégorique.

20 *octobre*. — Hier dimanche la cavalcade a eu lieu. Long défilé de chars, cavaliers en costumes historiques tendant au

bout de longues gaules des aumônières pour quêter. Un grand concours de foule, du monde à toutes les fenêtres; mais, malgré tout, l'entrain, la gaieté, n'étaient pas de la fête. L'ingéniosité les organisateurs n'a pu suppléer à l'absence de notre mère-grand; on sentait un trou, un vide, le char de la Tarasque manquait. De sourdes rancunes se réveillaient, au souvenir du malencontreux coup de fusil tiré sur elle, là-bas, dans le Pacifique; des grognements se sont fait entendre dans le cortège en passant devant la maison de Tartarin. Comme la bande à Costecalde essayait d'exciter la foule par quelques cris, le marquis des Espazettes, en costume de Templier, s'est retourné sur son cheval : « Paix là! messieurs.... »

Il avait vraiment grand air, et tout de suite le désordre s'est arrêté.

La tramontane, un vent de neige, soufflait. Dourladoure et moi nous la sentions cruellement, sous nos pourpoints Charles VI prêtés par la troupe d'opéra de passage à Tarascon en ce moment; assis chacun en haut d'une tour, — car notre char, traîné par six bœufs blancs, représentait le château du roi René en bois et carton peints, — cette coquine de bise nous transperçait, et les vers que nous récitions, nos grands luths à la main, grelottaient autant que nous. Dourladoure me disait : « Outre! c'est qu'on gèle! » Et pas moyen de descendre, les échelles qui avaient servi à nous jucher là-haut ayant été retirées.

Sur le Tour-de-Ville le supplice devint intolérable.... Et, pour nous achever, j'eus l'idée — vanité de l'amour! — de prendre par la traverse pour passer devant la maison du marquis des Espazettes.

Nous voilà engagés dans ces rues très étroites, tout juste la place pour les roues du char. L'hôtel du marquis était fermé, sombre et muet dans ses vieilles murailles de pierre noire, toutes les persiennes closes pour bien indiquer que la noblesse boudait les plaisirs de la rafataille.

Je dis quelques vers, tirés des *Jujubes*, de ma voix tremblante en tendant mon filet de quête, mais rien ne bougea, personne ne parut.

Alors je donnai l'ordre au conducteur d'avancer. Impossible, le char était pris, encanché des deux côtés. On avait beau tirer devant, tirer derrière, il se trouvait pressé entre les hautes murailles, et par les persiennes fermées nous entendions tout

près de nous, à notre hauteur, des rires étouffés, pendant que nous restions ridiculement perchés, transis de froid, sur nos tourelles de carton.

Décidément il ne m'a pas porté bonheur, le château du roi René! Il a fallu dételer les bœufs, aller chercher des échelles pour nous descendre, et tout cela a pris un temps!...

24 *octobre.* — Qu'est-ce que c'est donc que ce mal de gloire? On ne peut plus vivre sans elle, quand une fois on l'a connue.

J'étais chez Tartarin dimanche; nous causions dans le jardin, marchant le long des allées sablées. Par-dessus le mur, les arbres du cours nous envoyaient des paquets de feuilles mortes, et comme je voyais de la mélancolie dans ses yeux, je lui rappelais les heures triomphantes de sa vie. Rien ne pouvait le distraire, pas même les analogies entre son existence et celle de Napoléon.

« Ah! vaï, Napoléon!... la bonne blague!... le soleil des tropiques m'avait tapé sur la coloquinte. Ne me parlez plus de cela, je vous en prie, vous me ferez plaisir. »

Je le regardais stupéfait.

« Pas moins, la dame du commodore....

— Laisse-moi donc tranquille! elle s'est moquée de moi tout le temps, la dame du commodore! »

Nous avons fait quelques pas en silence.

Les cris des petits décrotteurs qui jouaient au bouchon devant la porte venaient jusqu'à nous dans les coups de vent emportant les feuilles par tourbillons.

Il m'a dit encore :

« J'y vois clair, maintenant. Les Tarasconnais m'ont ouvert les yeux; c'est comme si l'on m'avait opéré de la cataracte. »

Il m'a paru extraordinaire.

A la porte, tout à coup, en me serrant la main :

« Tu sais, petit, on va vendre chez moi. J'ai perdu mon procès contre Scrapouchinat, contre la veuve Bravida aussi, malgré les arguments de Branquebalme.... Il bâtit trop solide, ce garçon-là; son aqueduc romain lui est tombé dessus et nous avons été écrasés sous le poids. »

Timidement, j'osai lui offrir mes petites économies. Je les aurais données de grand cœur, mais Tartarin a refusé.

« Merci, mon enfant, je pense que les armes, les curiosités,

les plantes rares, feront assez d'argent. Si ça ne suffit, je vendrai la maison. Après, je verrai. Adieu, petit... Tout ça n'est rien. »

Quelle philosophie!

31 *octobre*. — Aujourd'hui j'ai eu une grande peine. Je servais à la pharmacie la femme Truphénus pour son enfant qui se plaint de lancées dans la tête, quand un grincement de roues sur la Placette m'a fait lever les yeux. J'avais reconnu les ressorts du grand carrosse de la douairière d'Aigueboulide. La vieille était dedans, sa perruche empaillée à côté d'elle, en face ma Clorinde avec une autre personne que je ne voyais pas bien, car le jour me venait contre, seulement un uniforme bleu, un képi brodé.

« Qui donc est avec ces dames?

— Mais le petit-fils de la douairière, le vicomte Charlexis d'Aigueboulide, qui est officier de chasseurs. Vous ne savez donc pas que Mlle Clorinde et lui doivent s'épouser le mois qui vient? »

Ça m'a donné un coup! Je devais sembler la mort.

Et moi qui gardais encore un espoir.

« Oh! tout à fait un mariage d'inclination, continuait ce bourreau de femme Truphénus.... Mais vous savez ce que nous disons?... « Qui se marie par amour, bonne nuit et mauvais « jours. »

J'aurais bien voulu me marier ainsi, pécaïre!

5 *novembre*. — On a vendu hier chez Tartarin. Je n'y étais pas, mais Branquebalme, venu le soir à la pharmacie, m'a raconté la scène.

Il paraît que c'était navrant. La vente n'a rien fait. On vendait devant la porte, selon l'habitude de chez nous. Rien, pas un sou, et pourtant il était venu beaucoup de monde. Ces armes de tous les pays, flèches empoisonnées, sagaies, yatagans, revolvers, winchester à trente-deux coups, rien de rien.... Rien, les magnifiques peaux de lions de l'Altas, rien l'alpenstok, son glorieux bâton de la Jungfrau, toutes ces richesses, ces curiosités, vrai musée de notre ville, vendues à des prix dérisoires.... La foi perdue!

Et ce baobab dans son petit pot, qui, pendant trente ans, a fait l'admiration de la contrée! Quand on l'a mis sur la table, quand

le crieur a annoncé « *arbos gigantea*, des villages entiers peuvent tenir sous son ombrage.... » il paraît qu'il y a eu un fou rire. De chez lui Tartarin les entendait, ces rires, en tournant dans son petit jardin avec deux amis. Il leur a dit sans amertume :

« Opérés de la cataracte, eux aussi, mes bons Tarasconnais. Ils y voient, maintenant; mais ils sont cruels. »

Le plus triste, c'est que la vente n'ayant pas produit assez, il a dû céder la maison aux des Espazettes, qui la destinent au jeune ménage.

Et lui, le pauvre grand homme, où ira-t-il? Passera-t-il le pont comme il en a parlé? Se réfugiera-t-il à Beaucaire près de son vieil ami Bompard?

Pendant que Branquebalme, debout au milieu de la pharmacie, me racontait ces épisodes sinistres, Bézuquet, dans le fond, apparaissant à demi par l'entre-bâillement de la porte avec ses enluminures ineffaçables, a lancé dans un rire de démon papoua : « C'est bien fait!... c'est bien fait! » Comme si c'était Tartarin qui l'eût tatoué lui-même.

7 *novembre.* — C'est demain dimanche que mon bon maître doit quitter la ville et passer le pont.... Est-ce possible? Tartarin de Tarascon devenu Tartarin de Beaucaire?... Voyez, rien que pour l'oreille..., quelle différence!... Et puis ce pont à passer! Je sais bien que Tartarin a franchi d'autres obstacles!... C'est égal, ce sont là de ces choses qui se disent dans la colère, mais qui ne se font pas. Je doute encore.

Dimanche, 10 *décembre.* — Sept heures du soir. Je rentre navré; à peine la force de jeter ces quelques lignes.

C'est fait, il est parti, il a passé le pont.

Nous nous étions donné rendez-vous chez lui, à trois ou quatre, Tournatoire, Branquebalme, Baumevieille, puis Malbos, un ancien de la milice, qui nous a rejoints en route.

J'avais le cœur serré devant la détresse de ces murs nus, de ce jardin dépouillé.

C'est là ce que nous avons de bon, nous autres Tarasconnais, notre mobilité. Par elle, nous sommes moins tristes que les autres peuples.

Il a donné les clés à Branquebalme :

« Vous les remettrez au marquis des Espazettes. Je ne lui en veux pas de n'être pas venu, c'est tout naturel. Comme disait Bravida :

Amour du seigneur,
Amitié du verre,
Ils ont fait de nous,
Ils ne veulent plus nous voir. »

Et se tournant vers moi. :

« Tu en sais quelque chose, petit! »

Cette allusion à Clorinde m'a touché. Penser à moi au milieu de ces circonstances!

Une fois sortis, sur le cours, il faisait un vent terrible. Nous pensions tous en nous-mêmes : « Gare le pont, tout à l'heure! »

Lui ne semblait pas le moins du monde préoccupé. A cause du mistral, on ne voyait personne en ville; rencontré seulement la musique qui revenait de l'esplanade, les soldats, empêtrés de leurs instruments, retenant d'une main les pans de leurs capotes que le vent envolait.

Tartarin parlait lentement, en marche au milieu de nous comme pour une promenade. Il nous entretenait de lui, rien que de lui, ainsi qu'à son habitude.

« Moi, voyez-vous, j'ai le mal des gens de chez nous. Je me suis trop nourri de regardelle.... »

A Tarascon nous appelons regardelle tout ce qui tente les yeux, dont nous avons envie, et que la main n'atteint pas. C'est la nourriture des rêveurs, des gens d'imagination. Et Tartarin disait vrai, personne plus que lui n'a consommé de regardelle

Comme je portais le sac, le carton à chapeau, le pardessus de mon héros, je marchais un peu derrière, je n'entendais pas tout. Des mots m'échappaient dans le vent qui redoublait à mesure qu'on approchait du Rhône. J'ai compris qu'il disait n'en vouloir à personne et parlait de son existence avec une douce philosophie.

« ... Ce gueusard de Daudet a écrit de moi que j'étais un Don Quichotte dans la peau de Sancho... Il a dit vrai. Ce type de Don Quichotte soufflé, douillet, empoté dans sa graisse et toujours inférieur à son rêve, est assez fréquent à Tarascon et dans sa banlieue. »

Un peu plus loin, à un tournant de traverse, nous avons vu

fuir le dos d'Excourbaniès, qui, en passant devant le magasin de l'armurier Costecalde, nommé de ce matin conseiller municipal de la ville, criait à toute gorge : « Ah! ah!... *Fen dé brut!*... Vive Costecalde! »

« Même à celui-là, je ne lui en veux pas, a dit Tartarin. Pourtant cet Excourbaniès représente le plus horrible côté du Midi tarasconnais. Je ne parle pas de ses cris, quoiqu'il brame vraiment plus que de raison, mais de cet épouvantable désir de plaire, d'être aimable, qui l'amène aux plus abjectes lâchetés. Il est devant Costecalde :

« Au Rhône Tartarin! » Il serait avec moi que, pour me flatter, il en crierait autant de Costecalde. A part ça, mes enfants, jolie race, la race tarasconnaise, et sans elle la France depuis longtemps serait morte de pédantisme et d'ennui. »

Nous arrivions au Rhône: devant nous un couchant triste, quelques nuages très haut. Le vent semblait se calmer, tout de même le pont n'était pas rassurant. On s'arrêta à l'entrée et il ne nous demanda pas d'aller plus loin.

« Allons, adieu, mes enfants... »

On s'embrassa; il commença par Baumevieille, le plus âgé, et finit par moi. Je pleurais, tout ruisselant, sans pouvoir m'essuyer, car j'avais toujours la mallette et le pardessus, et je peux dire que le grand homme a bu mes larmes.

Ému lui-même, il prit ses effets, carton d'une main, pardessus sur le bras, la mallette de l'autre main, et comme Tournatoire lui disait :

« Surtout, Tartarin, soignez-vous bien... Climat malsain, Beaucaire... Petite soupe à l'ail... n'oubliez pas. »

Il répondit en clignant de l'œil :

« N'ayez peur... Vous savez le proverbe de la vieille : *Au plus la vieille allait, — au plus elle apprenait, — et pour ce, mourir ne voulait.* Je ferai comme elle. »

Nous le vîmes s'éloigner sous les arceaux; un peu lourd, mais à bon pas. Le pont tanguait horriblement. Deux ou trois fois i s'arrêta à cause de son chapeau qui partait. Nous lui criions de loin, sans avancer :

« Adieu, Tartarin! »

Lui ne se retournait pas, ne disait rien, trop ému; seulement, avec le carton à chapeau il nous faisait signe aussi, par derrière :

Adieu... Adieu... »

Trois mois après. — *Dimanche soir.* — Je rouvre ce Mémorial depuis longtemps interrompu, ce vieux registre vert, que je laisserai à mes enfants, si j'en ai jamais, usé aux coins, commencé à cinq mille lieues de France, qui m'a suivi sur les mers, en prison, partout. Un peu d'espace m'y reste, j'en profite pour consigner le bruit qui courait en ville ce matin : Tartarin a cessé de vivre !

On n'avait plus de ses nouvelles depuis trois mois. Je savais qu'il demeurait à Beaucaire, près de Bompard, qu'il l'aidait à garder le champ de foire et à conserver le château. Métiers de regardelle, en somme, ces métiers-là. Bien souvent, me languissant de mon bon maître, je m'étais proposé de l'aller voir, mais ce diable de pont me retenait toujours.

Une fois, regardant du côté du château de Beaucaire, là-haut, tout en haut, je me figurai voir quelqu'un qui braquait une lorgnette vers Tarascon. Ça avait l'air de Bompard. Il disparut, entra dans la tour et revint avec un autre, très gros, qui semblait Tartarin. Celui-ci prit la lunette, lui aussi, et la lâcha pour faire aller ses bras en signe de connaissance ; mais c'était si loin, si petit, si vague que je n'eus pas l'émotion que j'aurais cru ressentir.

Ce matin, tout angoissé sans savoir pourquoi, je suis sorti en ville, pour ma barbe, comme tous les dimanches, et j'ai été frappé de voir le ciel voilé, roux, un de ces ciels sans lumière qui mettent en valeur les arbres, les bancs, les trottoirs, les maisons. J'en ai fait la remarque en entrant chez Marc-Aurèle, le barbier.

« Quel drôle de soleil ! Il ne chauffe pas, n'éclaire pas... Est-ce qu'il y a une éclipse ?

— Comment, monsieur Pascalon, vous ne le savez pas ?... Elle est annoncée depuis le premier du mois. »

Et en même temps qu'il me tenait par le nez avec le rasoir tout près :

« Et la nouvelle, vous la connaissez, dites ?... Il paraîtrait que notre grand homme n'est plus de ce monde.

— Quel grand homme ? »

Quand il nomma Tartarin, d'un peu plus je me coupais avec son rasoir.

« Voilà ce que c'est de se dépatrier !... Il n'a pas pu vivre sans Tarascon... »

Marc-Aurèle le barbier ne croyait pas dire si juste.

Sans Tarascon et sans la gloire, c'était sûr qu'il ne pourrait pas vivre.

Pauvre bon maître ! pauvre grand Tartarin !... Tout de même, cette coïncidence... une éclipse le jour de sa mort !

Et quel drôle de peuple que le nôtre ! Je parie bien qu'en ville la nouvelle leur a fait de la peine à tous, mais ils ont affecté de prendre la chose très à la légère.

Tout ça, parce que depuis l'affaire de Port-Tarascon, qui les a montrés si emballés, si exagérés, les Tarasconnais veulent paraître très rassis, très maîtres d'eux-mêmes, corrigés pour toujours.

Eh bien, la vérité, c'est que nous ne sommes pas corrigés le moins du monde ; seulement, au lieu de mentir en delà nous mentons en deçà.

Nous ne disons plus : « Hier, aux arènes, on était plus de cinquante mille, au moins ; » mais : « Aux arènes, hier, si l'on était une demi-douzaine, c'est tout le bout du monde. »

De l'exagération tout de même.

Alphonse Daudet.

Le Gérant : G. Decaux.



TABLE DES MATIÈRES

Du 16e volume (10 avril à 25 juin 1891).

POÉSIES

ROMANS ET NOUVELLES

CONTES ET RÉCITS

ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES

PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

FANTAISIES HUMORISTIQUES

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

VARIÉTÉS MILITAIRES

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

IMPRESSIONS DE VOYAGES

CHASSE, PÊCHE, VIE CHAMPÊTRE

